REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. - L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. - L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDE PAR ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

ANNEE 1873

Janvier 1873

A nos Correspondants

Considérations générales

Nous sommes profondément touchés des témoignages de sympathie que nous donnent nos correspondants et nos abonnés ; nous les prions de vouloir bien recevoir ici l'expression de nos remerciements sincères et de la réciprocité de nos voeux ; comme Allan Kardec, nous n'oublions pas les incarnés et les désincarnés qui se recommandent à nous.

Le Maître disait au sujet de la doctrine, dans la Revue du 1er janvier 1867 : « Nous remercions Dieu de l'insigne faveur qu'il nous accorde d'être témoin de ses premiers succès, et d'entrevoir son avenir. Nous le prions de nous donner les forces physiques et morales nécessaires pour accomplir ce qui nous reste à faire avant de retourner dans le monde des Esprits. »

Il ajoutait que « personne n'est indispensable pour l'exécution des desseins de Dieu ; ce que nous avons fait, d'autres eussent pu le faire, et ce que nous ne pourrons faire, d'autres le feront ; lors donc qu'il lui plaira de nous rappeler, il saura pourvoir à la continuation de son oeuvre. Celui qui est appelé à prendre les rênes grandit dans l'ombre et se révèlera, quand il en sera temps, non par sa prétention à une suprématie quelconque, mais par ses actes qui le signaleront à l'attention de tous. A cette heure, il s'ignore encore lui-même, il est utile, pour le moment, qu'il se tienne à l'écart. »

Christ a dit : « Quiconque s'élève sera abaissé. » C'est donc parmi les humbles de coeur qu'il sera choisi, et non parmi ceux qui voudront s'élever de leur propre autorité et contre la volonté de Dieu; ceux-là n'en recueilleront que honte et humiliation, car les orgueilleux et les présomptueux seront confondus. Que chacun apporte sa pierre à l'édifice et se contente du rôle de simple ouvrier : Dieu, qui lit dans le fond des coeurs, saura donner à chacun le salaire de son travail. »

Nous le demandons à nos frères, à tous les journaux et nombreuses revues qui représentent la grande famille spirite, Allan Kardec n'a-t-il pas été le bon semeur choisi par les Esprits pour son savoir exceptionnel ? « Dieu qui lit dans le fond des coeurs » ne lui doit-il pas le salaire de son travail ? Comme nous, ne pensez-vous pas qu'il était prédestiné à l'accomplissement de l'oeuvre spirite à laquelle nous devons la faculté de voir clair dans la vie, de reconnaître la sagesse et les vues insondables de Dieu ?

Pour mieux définir la mission d'Allan Kardec, pour prouver que d'autres, à notre époque, n'eussent pu accomplir son travail, qu'il était bien l'instrument d'une rénovation spirituelle par le spiritisme, nous allons développer notre idée, à l'aide de quelques considérations générales.

Un fait incontestable et incontesté, c'est que bien des hommes attirés par la sympathie, par la communauté de pensées, peuvent s'approcher très près d'une idée féconde sans en avoir le sentiment intérieur, autrement dit la conscience ; au sujet de cette idée, ils auront écrit des volumes à des points de vue différents, effleurant ainsi une hypothèse que leur esprit était impuissant à fixer.

Cette hypothèse se rattache souvent à une tendance secrète et générale de l'esprit humain que les générations se transmettent ; cette persistance dans la recherche d'une solution, ces disputes scientifiques d'hommes de génie et de leurs écoles, ne sont pas des choses vaines. Notre époque a vu des Esprits synthétiques arrivant au jour voulu, pour reprendre l'idée qui eut le don d'agiter nos penseurs pendant une longue suite de siècles ; quand cette idée représente une grande vérité, les Esprits se passionnent pour elle, ils en font leur unique occupation, et, caressée ainsi par des hommes de mérite éminent, elle laisse une trace ineffaçable dans leurs écrits.

Avec le temps, les éléments se sont groupés d'eux-mêmes pour étayer l'idée principale, et l'incarné qui doit lui donner un corps s'empare alors des travaux de ses devanciers, les condensant dans un ensemble parfait, parce que tout en lui est approprié à ce but de synthèse, parce que, dans ses existences antérieures, il se sera préparé par des études spéciales à être l'incarnation d'un principe que son Esprit embrasse, mesure et compare ; ses déductions nouvelles étayées solidement par les conséquences trouvées jadis, grandissent assez pour conduire à la fin de sa gestation la pensée qui veut vivre ; les Esprits supérieurs ayant présidé à son éclosion, elle devient un corps de doctrine.

Les envieux et les ambitieux s'ameutent alors contre le Créateur ; c'est à qui prétendra que dans l'oeuvre accomplie il n'y a pas d'innovation et de création, union de tous contre un seul, tel est le mot d'ordre ; les impuissants s'unissent pour ébranler l'édifice et s'ils ne le peuvent, ils cherchent à le défigurer.
Toute idée qui tombe dans le domaine public comme un fruit mûr, a dû, de l'état de germe latent, passer par toutes les formes de la vie imposées à l'arbuste ; inaperçue dans le principe, une vérité doit se ramifier pour vivre ; elle ne pourrait être féconde si elle ne possédait de fortes racines dans le passé, puisque, en vertu de la loi des affinités, les idées s'attirent et se juxtaposent ; aussi, des hommes tels que Bralima, Confucius, Zoroastre, Platon, Aristote, le Christ, saint Paul, Guttenherg, Copernic, Keppler, Galilée, Leibnitz, Newton, Laplace, Voltaire, Cuvier, Allan Kardec, se tendent-ils la main à travers les âges ; ils sont tous des chefs de doctrine et des Maîtres dans leur enseignement respectif ; on est obligé de les considérer comme les autres du nouveau système dont ils sont l'incarnation, mais qu'ils n'ont pas inventé, puisque toutes les idées premières nous venant de Dieu sont préexistantes à l'homme.
Les véritables novateurs, les grands hommes dans le domaine religieux, scientifique et philosophique, ont toujours avancé que dans le passé, ils eurent des précurseurs dont ils citent les œuvres afin de les retirer de l'oubli. En faisant revivre leurs noms et leurs travaux, en établissant cette filiation, en rendant un pieux hommage aux vaillants Esprits qui les ont précédés, les apôtres d'une croyance et les auteurs d'une théorie qui s'impose, deviennent pour nous des exemples glorieux qui nous forcent à nous incliner devant le sentiment intime de fraternité et de solidarité que Dieu a mis dans nos âmes.
En général, ces analystes rigoureux et sages, ces Esprits synthétiques et sincères, ne voient pas leurs études s'imposer de leur vivant ; la génération qui voit apparaître une grande oeuvre, une vérité démontrée par un Esprit indépendant et guidé par la raison, laisse mourir le prophète dans l'oubli ; quelques intelligences d'élite deviennent les dépositaires de la vérité démontrée ; un siècle plus tard l'oeuvre est comprise, on tresse des couronnes et on élève des statues à l'auteur qui souvent mourut de faim.
Allan Kardec fut plus heureux ; avant sa mort il vit sa doctrine répandue dans tous les pays et acceptée par les hommes généreux, par les penseurs ; comme il connaissait et appréciait froidement la portée de son enseignement, il prêtait une oreille distraite aux dires des Esprits attardés et aux attaques violentes de ses contemporains ; il savait aussi que l'édifice dont il avait posé les bases, reposait sur un sol agité, bouleversé par des courants d'idées subversives, et qu'alors l'heure était venue pour le Spiritisme et que de la croyance aux manifestations des Esprits et à la loi de la réincarnation, dépendait l'adoption universelle de sa doctrine.
Dans la pensée de ses adversaires, il était un séditieux qui secouait le joug de l'autorité de l'Église et de la science, en matière expérimentale et philosophique qui osait se débarrasser des préjugés qui eussent entravé sa marche, en écrivant : que la réincarnation, principe qui lie les vérités physiques et morales, est la force primitive qui anime tout, et par qui tout existe ; que toutes les connaissances humaines doivent graduellement étayer cette vérité sans laquelle nous marcherions à tâtons. Cette affirmation hardie de choses aussi grandes était la création d'une nouvelle philosophie et l'abandon d'erreurs séculaires ; elle démontrait l'existence de Dieu, d'un créateur ayant un plan bien suivi, qui fait aboutir ses idées à une fin en se servant d'un fluide spirituel, d'une lumière intellectuelle.
Allan Kardec disait : « Je ne dois enseigner qu'une parcelle de la vérité, par la suite vous recevrez selon votre avancement intellectuel, l'avenir vous réservant bien d'autres surprises » ; il nous engageait à juger impartialement nos prédécesseurs, à ne jamais discuter leurs idées qu'avec la plus grande courtoisie, exemple qu'il a constamment donné dans ses écrits. Le génie de ce philosophe a droit de propriété pour avoir conçu sans copier, pour avoir exposé sans vanité une doctrine où se révèle avec grandeur, l'amour de la vérité et de la science. Il n'a pas dit : voilà une nouveauté, mais il a conservé son caractère et son originalité propre, il a su donner ses qualités innées à son oeuvre ; elle est bien à lui quand on la considére dans son ensemble et son développement.
Le Père spirituel, le fondateur d'une doctrine philosophique ou scientifique, pose d'abord la base de

la réalité ; il donne le plan le plus en harmonie avec les lois universelles, mais il n'a pas à se mettre à la recherche des détails et des travaux qui sont le fait de ses successeurs. Un exemple fera mieux saisir notre pensée : après Ptolémée, vient Copernic qui établit la véritable base du système des mondes ; des observations et des recherches théoriques étonnantes furent faites ensuite par des continuateurs célèbres, par des calculateurs rigoureux qui surent se servir de l'analogie, tels que Ticho-Brahé, Keppler, Galilée, Laplace, Newton. Mais Copernic est resté le Père spirituel de l'astronomie moderne. Cet exemple s'applique au fondateur de la philosophie spirite.

Les rénovateurs tels que lui, laissent à leurs adeptes sincères une bien lourde tâche ; quand l'homme vaillant, quand l'autorité s'en va, la lutte s'engage et continuer son oeuvre devient chose difficile ; heureusement, les partisans sont nombreux, chacun porte sa pierre à l'édifice, les faits se succèdent, les lois surgissent, les journaux et revues spirites se multiplient en Europe et en Amérique, et la philosophie inductive conduira bientôt la majorité des Esprits à l'adoption d'une doctrine qui satisfait notre intelligence et toutes nos aspirations.

Soyons assurés que les faits bien observés et les déductions qui vont en ressortir, apporteront au Spiritisme des preuves et des témoignages décisifs, rien ne pouvant infirmer ou embarrasser notre philosophie, ce qui est constamment arrivé aux dogmes qui ne savent pas s'affranchir de la coutume et des préjugés ; réclamons l'analyse, l'observation précise, le concours de toutes les sciences, afin de mieux définir, si cela se peut, l'oeuvre si importante du maître et mieux connaître le monde spirituel on nous émigrons tous.

Terminons ces considérations en affirmant à nos lecteurs que le Spiritisme a fait des progrès très sérieux ; les ouvrages fondamentaux du Maître n'ont pas perdu leur faveur auprès du public ; nous remarquons une recrudescence dans la vente de ses oeuvres qui consolent l'affligé et lui donnent une espérance réelle ; des journaux et des revues nouvelles ont été créés par les sociétés spirites d'Espagne, de Montevideo, de Mexico, des États-Unis, de Vienne (Autriche), de Liége (Belgique), et par M. Meurer à Leipzig. Dans tous les pays, nous voyons des hommes de conviction et de talent se mettre courageusement à l'oeuvre et partout où Atlan Kardec est lu et compris, sa doctrine devient la base de l'enseignement, le critérium accepté pour sa concision et sa logique.

La phénoménalité s'est réveillée sous un nouveau caractère qui tend à se généraliser ; ce sont les apparitions de dessins sur les vitres en Allemagne, en France, à San-Francisco ; les apports de pierres à Cabanac, à Montrouge et de lettres à Florence ; les photographies d'Esprits obtenues à Boston chez Mumler ; en Espagne, d'où l'on nous envoie un spécimen réussi ; en Italie, en Allemagne, où les essais sont discutés ; à Liège où on a obtenu des résultats sérieux ; à Toulouse et à Gaillac où de nombreuses expériences faites avec soin promettent une réussite complète ; en Angleterre où l'on prétend avoir de bonnes épreuves, où se révèlent aussi des médiums peintres d'un certain mérite.

Puis viennent les manifestations de Moravia et celles du docteur Slade (Amérique) ; la méthode expérimentale par le verre d'eau et le miroir Perusini ; les visions remarquables au Helgoat, où le médium perçoit les événements huit jours avant qu'ils ne s'effectuent. C'est le magnétisme qui se réveille ; ce sont les guérisons obtenues par le magnétisme spirite ; c'est la science qui, par les expériences de M. Ziégler, vient nous prouver la puissance fluidique de l'homme.

CommebBibliographie spirite, nous avons l'ouvrage allemand, intitulé : *Esprit, force et matière* par la baronne Adelma de Vay ; des brochures spirites en espagnol ; les poésies remarquables de M. Tournier de Carcassonne et celles de Rénovation par M. C. Lomon ; le Rapport sur une révolution inconnue, par le capitaine Rennuci ; le Secret d'Hermès par M. Louis F.; la médiumnité au verre d'eau par madame Boudin.

En somme, année bien remplie, heureuse au point de vue de notre doctrine ; aussi, frères de tous pays, puisons dans la sincérité de notre foi la force dont nous avons besoin et répétons avec Allan Kardec « C'est dans les grandes épreuves que se révèlent les « grandes âmes ; c'est alors aussi que se révèlent les coeurs vraiment spirites, par le courage, la résignation, le dévouement, l'abnégation, et la charité sous toutes ses formes, dont ils donnent l'exemple. »

Variétés

Phénomène d'apparition Électro-spirite

Poix (département de la Somme), 19 octobre 1872

Messieurs,

Je dois vous faire connaître le phénomène étrange qui a lieu dans notre localité, chaque fois qu'il tonne : sur la façade d'une petite maison habitée, située dans le fond d'une cour bien close, et de chaque côté de la porte d'entrée, il apparaît à droite un buste d'homme parfaitement dessiné, ayant soixante-dix centimètres de hauteur, qui indique avec le bras droit, le côté opposé où sont tracées trois lignes de chiffres depuis un jusqu'à six, superposées l'une sur l'autre avec une exactitude méthodique ; j'ai vu à l'extrémité de chaque ligne de chiffres, un dessin représentant un grand &, ou une clef de sol, mais les rayons du soleil, en la faisant disparaître peu à peu, ne m'ont pas bien permis de préciser cette apparition.

Ce fait étrange s'est renouvelé quatre fois avec les mêmes particularités et au même endroit ; au-dessous de ces chiffres et au milieu, il y a toujours un Z ayant la tournure des miens et tel que je le fais pour ma signature. Nous sommes ici la seule famille de ce nom, les seuls spirites dans une localité de 1400 habitants ; croyez-le, messieurs, les désagréments ne nous ont pas manqué, ce titre n'étant pas bien orthodoxe auprès de certaines autorités ; néanmoins, nous portons bravement le drapeau de notre doctrine, et dans nos environs, nous avons pu amener au Spiritisme plusieurs adeptes éclairés et sincères.

Nous ignorons si cette manifestation étrange s'adresse à nous en particulier, mais en tous cas et après votre avis, nous sommes prêts à tous les sacrifices pour le bien et la propagation de notre croyance. En attendant votre réponse, nous sommes vos frères en Spiritisme.

Femme Zeude-Père

Nous avons immédiatement répondu pour demander la permission de publier ce fait intéressant, dans le but d'attirer sur lui l'attention des médiums et en avoir l'explication si cela se peut ; nous avons prié madame Zeude, de vouloir bien faire signer sa lettre par des témoins non spirites, en indiquant leur domicile et leur profession ; de nous renseigner sur l'aspect du buste et bien préciser la durée de l'apparition du tableau ; de quelle manière sa disparition s'opérait, soit instantanément ou peu à peu et par partie, et quelle partie du tout restait visible en dernier lieu.

Nous désirions aussi savoir s'il n'y avait pas dans l'image représentée par l'apparition une ressemblance avec une personne connue ; si notre correspondant avait vu personnellement Allan Kardec, et si possédant sa photographie il pourrait trouver en elle un moyen de confrontation. Dans l'est de la France, il y avait eu sur des carreaux-vitres, à la même époque, un phénomène analogue à celui de Poix. Manquant de preuves certaines, irréfutables, nous n'avons pu l'insérer. Nous nous proposions, si madame Zeude répondait à nos demandes, de faire graver le dessin de la maison dont il était demandé une reproduction exacte ; la lettre de notre correspondant, que nous donnons in extenso ayant satisfait à nos points d'interrogation, nous pouvons offrir à nos abonnés le fac-simile de la maison de Poix.Messieurs,

Nous avons aussi minutieusement que possible réuni les documents demandés, les voici :
1° Nous envoyons dans notre lettre le dessin de la maison sur laquelle le phénomène se présente ; vous pourrez ainsi mieux vous rendre compte de ce fait inexpliqué, et, pour faciliter vos recherches voici quelques particularités : la maison a été bâtie il y a vingt-quatre ans, elle est construite en bois et torchis, couverte en pannes (tuiles plates) ; la façade est plafonnée avec chaux, argile et bourre, il n'y a pas de lucarne ; le propriétaire est un charron nommé M. Dominois.
2° Plus de cent personnes auraient pu apposer leurs signatures sur cette lettre, pour certifier notre dire, mais il vous suffira d'avoir celles de douze habitants bien considérés de Poix ; nous avons fait bien des mécontents parce que tous les témoins de ce phénomène tenaient à présenter leur affirmation, tant la vérité parle d'elle-même. Nous ajouterons que tous les signataires sont étrangers au Spiritisme, sauf mon mari.
3° Tout le monde ici constate que le dessin représente une personne âgée, sérieuse et fière, à cheveux plats sur le sommet de la tête et bouclés tout autour ; la physionomie se présente de profil, son vêtement est de couleur sombre, de cérémonie, sa mode remonte à, quelques années ; la hauteur du buste est comme nous l'avons dit, de soixante-dix centimètres. Nous ne possédons pas le portrait d'Allan Kardec et nous n'avons pas eu le bonheur de le connaître, aussi n'avons-nous aucun terme de comparaison pour savoir si l'empreinte électrique de la maison Dominois, avait un caractère qui puisse nous rappeler les traits du Maître.
4° L'apparition du premier phénomène a eu lieu le 24 juin 1872 ; la dernière s'est présentée un jour d'orage, le 24 septembre 1872, à cinq heures du soir, pour disparaître le lendemain 25 septembre, à neuf heures du matin, juste à l'heure où le soleil projette ses rayons sur cet endroit ; il est à remarquer que l'action lumineuse du soleil fait seule disparaître graduellement les empreintes électriques en commençant par le bas du dessin, comme un arc-en-ciel qui se fond; puis, le tout imite un brouillard léger qui dure encore dix minutes.
5° Le propriétaire a fait badigeonner depuis peu de jours la place où ce phénomène s'est présenté, et notre étonnement fut grand lorsque nous vîmes aussitôt reparaître les signes étranges au-dessus de la peinture ; une main invisible semblait se jouer de l'ouvrier, en reproduisant sous sa brosse les traits qui avaient disparu depuis le 27 septembre dernier ; au moment où j'écris, il en reste encore quelques vestiges qui semblent vouloir témoigner de la véracité du fait ; la production de ce phénomène n'avait pas lieu avant le badigeonnage.
Je vous écris au nom de mon mari qui mieux que moi se serait acquitté de cette tâche ; mon guide spirituel m'a désignée et j'ai obéi.
Votre soeur en spiritisme,
Femme Zeude-Père

Les signataires ci-joints approuvent le rapport de madame Zeude : MM. Dominois, charron et propriétaire de la maison. Daul, propriétaire et rentier, voisin de M. Dominois. Derivaux, entrepreneur de bâtiments, voisin de M. Dominois. Ducrocq, armurier et serrurier, voisin de M. Dominois. M. Vasseur, menuisier-ébéniste, voisin de M. Dominois. Sagner, instituteur et employé du télégraphe, v. de M. Dominois. Mille, négociant marchand de nouveautés (rue Saint-Denis). Elie Bertrand, plafonneur, rue Notre-Dame. Berthe Elie, employé, rue du Petit-Moulin. Belhomme, propriétaire et marchand de liquide en gros, rue Porte-Boiteux. Langoisseun, facteur de ville, rue Puits-en-Val. Zeude-Père, peintre, rue Notre-Dame.
Au moment de mettre sous presse, nous avons voulu savoir s'il restait encore des traces du phénomène ou tout au moins s'il s'était reproduit depuis la date de la dernière lettre, après le badigeon opéré par les soins de M. Dominois, propriétaire de la maison. Notre lettre était datée du 9 décembre ; le 10, madame Zeude nous écrivait qu'au reçu de notre lettre, son mari s'était rendu chez le propriétaire, et que ce dernier lui avait répondu que le phénomène s'était reproduit le 3 novembre et le 8 décembre, c'est-à-dire la veille de notre lettre ; madame Zeude termine en disant qu'elle avait omis de mentionner, dans le récit donné plus haut, que l'apparition avait une couleur jaunâtre.

Phénomènes d'apport

Montrouge, 3 novembre 1872.

Messieurs,

Au mois de juin dernier, nous vous adressions une lettre collective que vous avez insérée dans la Revue spirite du mois d'octobre 1872, comme en-tête de votre article sur les Pierres de Montrouge.

Cet article a été lu par la majeure partie des habitants de notre localité ; les commentaires vont leur train, et chacun est vivement intéressé par le récit des faits qui ont eu lieu chez M. Guénot. Les explications données à ce sujet ont satisfait l'opinion générale, elles ont réveillé le souvenir de phénomènes pareils qui ont eu lieu à six ou huit cents mètres de la Grand-rue, juste en face de l'habitation du jardinier Guénot, située au n° 50. Pour vos lecteurs, l'explication de cet ordre d'apport de projectiles se trouve dans votre article : Les Pierres de Montrouge.

Nous avons pensé qu'il était utile de vous raconter ce que nous avons entendu de la bouche même de M. Aubin, maraîcher, rue du Reposoir, 19, ce que tous les habitants de Montrouge peuvent affirmer : « A partir du 2 octobre 1868, de six à sept heures du soir, pendant trois semaines, des pierres furent lancées, de différents côtés, sur la maison du sieur Aubin ; plusieurs carreaux de vitres furent cassés qui, malgré la surveillance des propriétaires, devant leur impuissance à découvrir la cause de cette agression, furent obligés de faire leur déclaration au commissaire de police de Montrouge.

Le même soir, des agents et des gendarmes aidés par quelques voisins, en tout quinze personnes, se cachèrent en divers endroits afin de ne pas être vus, et malgré leur active surveillance, les pierres continuèrent à passer sur leur tête, tombant sur la maison ou dans le jardin, sans causer de grands dégâts matériels. Mademoiselle Aubin reçut une pierre dans le dos, ce qui la rendit malade pendant trois jours, et sa mère, qui remontait de la cave avec une assiette pleine, vit tomber une pierre dans le milieu sans qu'elle fût brisée ; le père fut atteint à la main par une pierre qui ne le blessa pas ; enfin, sauf le bris de quelques vitres et l'inquiétude naturelle qui surexcitait les assistants, le mal fut réduit à ces incidents d'apports qui durèrent jusqu'au 20 octobre, soit pendant dix-huit jours.

Malgré la plus active attention, la police ne put rien découvrir ; un agent ayant reçu une pierre dans le dos et ses camarades étant exaspérés de cet acte et de leur impuissance, un procès-verbal fut rédigé non pas contre les manifestations d'une volonté invisible, mais bien contre M. Aubin et sa famille qui étaient méchamment accusés de complicité ; les apports n'en continuèrent pas moins pour se terminer le 18, et le mandat d'arrêt lancé contre ces braves gens qui étaient on ne peut plus effrayés de la tournure de cette affaire incompréhensible, fut sans doute relégué aux oubliettes.

Nous avons vu les projectiles jetés par les forces inconnues et invisibles, que nous nommons Esprits désincarnés, les plus gros pesaient un kilogramme ; cet événement qui agita la commune de Montrouge pendant trois semaines, serait complétement oublié sans la persistance des faits similaires dans la même localité, pendant six mois, chez M. Guénot.

Les avertissements ne nous manquent jamais, et nous sommes frappés de cécité lorsque nous ne savons pas en tirer de sages conséquences, quand, en voyant les effets, nous ne savons pas remonter à la cause juste qui les a produits. »

Niolet Jacques, Lebouteux, Cochard, Niolet Jean.

Correspondance

Réflexions inspirées à plusieurs spirites par l'article de Marc Baptiste.

Moyens pratiques à la portée de tous d'augmenter d'une manière notable la production du sol.

Tours, 24 octobre 1872.

Messieurs et chers frères,

La lecture de l'article que vous avez inséré dans le dernier numéro de la Revue sous le titre « Moyen pratique à la portée de tous d'augmenter d'une manière notable la production du sol », nous a inspiré quelques réflexions que nous prenons la liberté de vous communiquer. Notre chère doctrine amis en lumière bien des côtés ignorés de la vérité philosophique ; elle a fixé l'homme sur ses destinées futures et a mis entre ses mains un puissant moyen d'amélioration ; elle s'est appuyée sur les travaux

de la science pour démontrer l'harmonie universelle qui régit les mondes. Mais en tout ce qui touche aux problèmes purement scientifiques, le maître Allan Kardec ne s'est avancé qu'avec le plus grande prudence ; il savait que certaines théories, n'étant pas basées sur des expériences concluantes, ne peuvent que jeter l'indécision et le doute dans les esprits.

Ne vous semble-t-il pas que l'article dont nous vous entretenons traite une question tout au moins prématurée, puisqu'elle n'est qu'une simple utopie appuyée jusqu'à présent par aucun fait bien probant. C'est du moins ce que nous croyons ? Certains côtés de cette théorie prêtent le flanc au ridicule, et dans notre pays, ce dernier, vous le savez, est une arme terrible. Notre doctrine doit se garder contre d'innombrables adversaires ; c'est pourquoi ses défenseurs sont tenus d'agir avec la plus grande circonspection, s'ils ne veulent compromettre son succès.

L'existence des fluides est chose incontestable ; ces fluides obéissent à la volonté, mais dans une certaine limite ; quant à pouvoir être fixés, d'une manière permanente, sur un point donné du sol, c'est ce que rien n'a pu démontrer encore, les fluides étant volatils et leur déplacement constant. Qu'un essai soit tenté, qu'un terrain soit magnétisé, que de nombreuses volontés cherchent à y concentrer des masses fluidiques ; nous doutons que le résultat soit différent de celui que donnera le champ voisin, travaillé avec les procédés matériels ordinaires. Le végétal ne peut se développer que par l'absorption des substances matérielles et fécondantes.

Quant à modifier, ainsi que le dit M. Marc Baptiste, jusqu'au fluide électrique, à lui imprimer une autre destination et éviter ainsi les accidents dus à la foudre, en dehors des moyens matériels employés jusqu'ici et dont nous devons la découverte à Franklin, rien, dans le domaine de la volonté isolée, à laquelle aucun acte ne serait joint, rien, pensons-nous, ne peut agir sur des forces aussi violentes, aussi impétueuses. On cite comme exemple l'eau qui, abandonnée à elle-même, cause d'épouvantables ravages et qui, endiguée, sert à l'irrigation du sol. L'eau, élément chargé d'une grande quantité de molécules terrestres et qui ajoute sans cesse à l'humus de nouvelles substances nutritives, peut-elle être comparée aux gaz fluidiques dont la condensation, d'une réalisation problématique, ne peut produire que des effets bien éphémères sur l'amélioration des végétaux. Nous ne le pensons pas.

Où règnent l'amour, la fraternité, l'harmonie, pense M. Marc Baptiste, les fluides plus purs ont une action fécondante sur le sol ; les mauvais instincts, la haine, la jalousie donnent naissance à des effluves qui empoisonnent l'air et stérilisent la terre. Nous avons vu passer sur la France, il y a peu de temps, l'orage le plus épouvantable ; une nation, que la fureur possède, a envahi notre territoire, incendié nos demeures, tué nos enfants et nous aurait anéantis tous si elle en avait eu le pouvoir ; les forces de cette nation occupent encore une partie de notre sol ; leur présence, leurs excès ont suscité dans bien des coeurs français une ardente haine et un puissant désir de vengeance. A aucune époque, un plus grand concours de pensées malfaisantes n'a pu contribuer à infecter l'atmosphère fluidique, à corrompre les prétendus agents de la fécondation du sol. Et cependant, nos récoltes ont été superbes, les productions naturelles sont aussi abondantes que nous pouvons le désirer, et les lieux maudits où des armées se sont heurtées, que le sang humain a rougi et où des sentiments effroyables se sont manifestés sont les plus favorisés de la nature ; de superbes moissons ont été recueillies au même point où des régiments entiers ont été anéantis ! Ceci n'est-il pas une preuve positive que les substances matérielles seules peuvent féconder le sol et que les volontés stériles n'y peuvent rien.

Certains côtés de cette théorie mènent à des conclusions au moins bizarres. Ainsi, en avançant que « les pensées de haine sont un fluide qui appelle les orages et les épidémies », on arrive à cette conséquence que les hommes vicieux et pervers devraient être asphyxiés par leurs propres sentiments.

Laissons donc les actes matériels, les faits brutaux dans le domaine de la matière, les faits spirituels et fluidiques dans celui de l'esprit ; évitons en intervertissant l'ordre naturel des choses, de jeter une confusion déplorable dans les idées, et d'éloigner de nous les penseurs sérieux et réfléchis.

Nous espérons, messieurs et chers frères, que vous ne doutez pas que la crainte de fournir contre notre chère doctrine des armes à nos ennemis, par des idées bonnes et louables, sans doute, mais un peu trop hâtives, a été le seul mobile qui nous a déterminés à vous soumettre les quelques

observations que nous avons pris la liberté de vous envoyer dans ce petit exposé.
C'est avec cette assurance que nous vous prions d'agréer nos fraternelles salutations,
H. A. L. D.

De l'action fluidique de l'homme sur les plantes et sur l'atmosphère

12 novembre 4872.

Un groupe de spirites sincères et convaincus, désireux comme nous, de voir notre chère doctrine continuer la marche progressive dont le regretté maître Allan Kardec avait soutenu les premiers pas, se sont émus de certaines théories exposées dans la Revue touchant l'action fluidique de l'homme sur les plantes et sur l'atmosphère. Ils paraissent craindre que le développement de semblables doctrines n'éloigne de nous les « penseurs sérieux et réfléchis. » Et pour l'établir, ils disent que «l'étude de cette question est tout au moins prématurée, puisqu'elle n'est qu'une simple utopie appuyée, jusqu'à présent, par aucun fait bien probant ». Ensuite ils prétendent que les fluides étant essentiellement volatils, ne pourraient être fixés d'une manière permanente sur un point donné du sol. Ils concluent en nous engageant à « laisser les actes matériels, les faits brutaux dans le domaine de la matière, les faits spirituels et fluidiques dans celui de l'Esprit. »

Nous allons essayer de répondre à nos frères, non dans le but de soulever une discussion qui jetterait la désunion parmi les membres de la grande famille spirite, mais pour nous éclairer mutuellement, et concourir ensemble à atteindre le but que nous visons tous l'intérêt de la doctrine, et la diffusion parmi les masses de ses enseignements consolants, et de ses principes moralisateurs.

Et d'abord, nous nous demandons comment ces études nouvelles pourraient éloigner de nous les Esprits sérieux et réfléchis. Tous les spirites savent que la Revue est, pour ainsi dire, un terrain d'essai où le Maître lui-même a exposé bien souvent des points de doctrine encore incertains, pour attirer sur eux l'attention et provoquer les réflexions des adeptes ; il arrivait ainsi, en concentrant le résultat de leurs travaux, à dégager les enseignements vrais basés sur la concordance des communications obtenues. Il a dit lui-même que cette publication est, comme son titre l'indique, un journal d'études psychologiques destiné à élucider les questions à l'ordre du jour. Il ne faut donc pas s'étonner qu'on y expose des doctrines nouvelles qui paraissent s'essayer à la vie, mais qui ne tardent pas à grandir si elles sont nées viables, c'est-à-dire si elles sont basées sur des données admises par l'enseignement général des Esprits. Chacun, parmi les adeptes du Spiritisme, peut faire à ces théories les objections que lui suggèrent ses études et ses travaux personnels. Si elles sont inspirées par le désir de s'instruire et d'éclairer ses frères, ces observations seront toujours soigneusement étudiées, et il y sera toujours répondu d'une manière aussi satisfaisante que possible, avec l'aide de nos guides invisibles.

Les spirites sincèrement désireux d'éclaircir leurs doutes, ne seront donc pas détournés de l'étude de la doctrine par l'exposition de ces théories qui pourront leur sembler étranges au premier coup d'oeil. Au contraire ils les examineront consciencieusement, et se feront un devoir de communiquer à leurs frères les réflexions que cet examen leur aura suggérées. De ce concours de travaux individuels résultera, pour nous tous spirites, l'habitude salutaire' de n'admettre aucun nouveau point de doctrine sans l'avoir étudié sous ses divers aspects, et avoir mûrement pesé les raisons qui militent pour eu contre son adoption. Ainsi s'éclairciront graduellement toutes les données encore obscures, et chacun pourra se rendre ce témoignage consolant qu'il a concouru dans la mesure de ses forces à la construction du nouvel édifice. Quant aux personnes sérieuses qui se font un de voir de nier tous les phénomènes spirites, il ne faut pas compter les ramener de sitôt. Ce ne sera que par les services avérés et incontestables que le Spiritisme rendra à l'humanité soit sous le rapport moral, soit au point de vue matériel, qu'on pourra espérer de les réduire au silence. Ils n'oseront plus crier contre notre doctrine, de peur d'ameuter contre eux la foule des malheureux qui auront profité de ses bienfaits. Notre devoir est de prier pour eux afin qu'ils se laissent toucher, et viennent à nous pour nous fournir le contingent de leurs lumières qu'ils ont malheureusement employées jusqu'à ce jour à décrier la doctrine, et à jeter le ridicule sur ses adeptes. Ma pensée ne s'adresse pas évidemment, à nos honorables frères de Tours dont les observations prouvent une grande sollicitude pour la

doctrine, mais bien à ces adeptes qui n'ont pas compris la doctrine, que les préjugés gouvernent et pour qui le moindre travail intellectuel est pénible. Adressons- nous donc aux spirites de bonne foi et de bonne volonté, et tâchons d'élucider avec eux cette question encore obscure de l'action fluidique humaine sur les plantes et sur l'atmosphère.
Un point capital et admis par nos frères comme hors de toute contestation, c'est que les fluides existent et qu'ils obéissent, dans une certaine mesure, à la volonté. Mais de quelle manière obéissent-ils ? Comment se mettent-ils à la disposition de cet agent, imparfaitement connu, qu'on appelle la volonté humaine ? Nous voilà, dès les premiers pas, engagés dans une voie obscure, sur laquelle il ne nous est donné d'avancer qu'en tâtonnant. Cependant, avant d'aller plus loin, il faudrait bien savoir en quoi consiste la volonté. Il en est d'elle comme du fluide électrique : nous voyons ses effets, mais nous ignorons sa nature intime. Nous savons que lorsqu'intentionnellement nous levons le bras, c'est la volonté qui nous le fait lever, et que si nous désirons le maintenir dans une position inerte, la volonté serait encore là pour le lui commander. C'est donc elle qui dans l'espèce fait mouvoir cet organe de notre corps. Mais comment peut-elle agir sur la matière ? Voilà la question capitale qui, si elle est éclaircie et résolue d'une manière satisfaisante, nous mettra sur la voie de la solution que nous recherchons, à savoir : l'influence de l'action fluidique sur les fluides de l'atmosphère.
Nous définirons la volonté un mouvement imprimé par l'âme aux molécules périspritales qui la touchent de plus près, et transmis de proche en proche au fluide le plus grossier et de là, à la matière tangible qui constitue les organes corporels. Lorsque, pour garder l'exemple que nous avons posé ci-dessus, nous voulons faire exécuter un mouvement à notre bras, l'âme imprime une impulsion aux atomes spiritualisés qui l'entourent, et qui, servant de véhicule à la pensée, mettent le fluide entier en mouvement et par lui l'organe désigné. Tels sont, si nous ne nous trompons, l'essence et l'exercice de la volonté, dans notre domaine fluidique et corporel ; c'est au commandement de l'âme que tout se meut, c'est par l'intermédiaire du périsprit que les organes corporels exécutent ses ordres.
Mais les études expérimentales faites par de savants spécialistes nous démontrent que la volonté n'existe pas seulement chez l'homme. Les animaux en sont également doués, et cela est un fait établi par de si nombreuses expériences, qu'il y aurait manque de bonne foi ou tout au moins mauvaise grâce à ne pas le reconnaître. Allons plus loin, et tirant une conséquence rigoureuse des observations exposées dans la note de M. Ziégler, disons qu'on a constaté dans certaines plantes l'existence de la volonté. Mais alors c'est qu'elles ont une âme ; nous sommes bien obligés de le reconnaître, si nous tenons pour exacte la définition que nous avons donnée de la volonté. Ayant une âme, elles doivent également avoir un périsprit, puisqu'il est reconnu que l'âme ne peut agir sur la matière que par l'entremise d'un fluide semi-matériel tenant le milieu entre la matière tangible, et le fluide extrêmement subtil qui constitue son essence intime.
Donc l'âme végétale dispose d'un fluide périsprital qui lui sert à organiser la charpente matérielle de la plante, de même que notre périsprit nous aide à construire le corps. Servie par cet instrument, elle attire à elle les fluides ambiants, pour les décomposer, gardant dans son périsprit les principes similaires et fixant dans son corps matériel les éléments plus grossiers. C'est ainsi, la science l'a constaté depuis longtemps, que certaines plantes fixent le carbone, d'autres l'azote, deux gaz volatils qui se trouvent mêlés dans des proportions diverses aux autres fluides de l'atmosphère. Un autre point également bien établi par la science et aujourd'hui hors de contestation, c'est que le phénomène de la végétation entraîne toujours comme conséquence un dégagement plus ou moins abondant d'électricité. D'où provient ce fluide ? C'est incontestablement de la combinaison intime qui se produit entre les matières premières absorbées par la plante, et les gaz qui servent à les organiser. A notre connaissance les gaz et les substances matérielles, sont les seuls éléments qui entrent dans la composition des plantes, et l'électricité étant, comme beaucoup l'ont supposé, un fluide extrêmement subtil, nous devons donc admettre que certains gaz, tels que le carbone et l'azote, sont mélangés ou combinés avec un principe beaucoup plus subtil qu'eux, que la plante ne pouvant s'assimiler, laisse échapper lorsqu'elle accomplit son oeuvre d'organisation végétale.
Comme nous ne connaissons pas dans l'atmosphère de fluide plus subtil que le fluide électrique, et

que, d'un autre côté, le fluide périsprital humain a échappé jusqu'à ce jour à l'analyse des instruments qui ont constaté la présence du fluide électrique, nous sommes naturellement induits à penser que ce dernier, à part un degré plus grand de grossièreté, n'est pas sans avoir une certaine analogie avec le fluide périsprital. Faisons un pas de plus et disons que le fluide humain a quelque affinité avec le fluide électrique et qu'il peut, en de certaines conditions, se combiner avec lui, de manière à garder les principes les plus purs pour se les assimiler et rejeter les plus grossiers. Voilà la conclusion où nous a amenés l'enchaînement rigoureux de raisonnements qu'il nous semble difficile de ne pas admettre, si on reconnaît l'existence de l'âme servie par le fluide périsprital.
Puisqu'il se dégage une certaine dose d'électricité des molécules aériennes, dès qu'elles entrent en combinaison dans l'organisme des plantes, il est évident qu'elles doivent en posséder chacune une quantité donnée. Nous croyons que leurs atomes constitutifs sont reliés entre eux et tenus en cohésion par ce fluide ; c'est une explication qui nous a été donnée par nos guides. Étant admis ce principe, l'action humaine sur les fluides de l'atmosphère cesse d'être un mystère et s'explique le plus simplement du monde. Par la volonté, c'est-à-dire par le mouvement imprimé à notre propre fluide, nous appelons à nous les molécules atmosphériques ; nous les saisissons à l'aide de notre fluide plus subtil qu'elles, et une fois mêlées à notre masse fluidique, elles sont bien vite décomposées. Le fluide électrique qui les entourait entre en combinaison avec notre périsprit qui en garde les atomes les plus épurés ; les particules plus grossières, azote ou carbone, qui constituaient la partie matérielle proprement dite de la molécule, devenues plus légères et plus maniables par suite de leur désagrégation, obéissent facilement à l'impulsion que l'âme leur communique individuellement par l'entremise de son fluide, et sont projetées vers les plantes dont le périsprit les retient, pour se les assimiler.
Voilà, ce nous semble, l'explication rationnelle de cette action de l'homme sur les fluides, action qui a été affirmée intuitivement par notre frère et ami Marc Baptiste. Dans un prochain article, nous examinerons s'il est possible à l'homme d'agir sur le fluide électrique, de manière à prévenir et empêcher les ravages qu'il cause périodiquement aux terres et aux récoltes.
Céphaz

Action des fluides

Le B., 4 novembre 1872.
Frères,
Le Spiritisme a démontré à ceux qui ont foi en lui la nécessité de s'améliorer, puisqu'il fait de cette amélioration la condition expresse du bonheur à venir et même celle de la tranquillité présente. Il en donne aussi les moyens, comme le disent nos honorables frères de Tours ; il nous ouvre des voies de réparation jusqu'à lui repoussées par ceux qui ne croient qu'à la matière, parce qu'elles sont du domaine de l'action fluidique. Il nous enseigne qu'en agissant par la prière sur des Esprits malheureux ou sur des incarnés en proie à une obsession, ou même à une maladie corporelle, nous pouvons les soulager ou les guérir, et par là nous acquitter de dettes anciennes ou nous assurer pour l'avenir un capital de bonheur à l'abri de toutes les éventualités. Nous avons donc, par la pensée, action sur les Esprits et même sur les corps animés.
Des essais relativement nombreux dont quelques-uns déjà anciens, tentés par les maîtres du magnétisme, tendent à prouver que cette faculté d'action sort du cercle des corps animaux proprement dits pour s'étendre sur les végétaux. Il s'agit donc ici non d'une utopie, mais bien de la reproduction et de la généralisation de phénomènes déjà obtenus par quelques-uns.
« L'existence des fluides est chose incontestable ; ces fluides obéissent à la volonté, mais dans une certaine limite. » Quelle est cette limite ? Est-elle la même pour tous ? Non. Cette borne du pouvoir fluidique se recule d'autant plus que ceux qui l'exercent ont acquis ou travaillent sérieusement à acquérir une plus grande puissance morale. Comment s'acquiert cette dernière ? Par l'accomplissement le plus large possible de la loi de justice, d'amour et de charité. Les enseignements des Esprits sont unanimes sur ce point. Les sentiments de fraternité augmentent donc la puissance d'action sur les fluides.

« Quant à, pouvoir être fixés d'une manière permanente sur un point donné du sol, c'est ce que rien n'a pu démontrer encore. » Qui donc a parlé de les fixer d'une manière permanente ? Nous sommes encore trop ignorants de la nature essentielle des fluides, pour savoir jusqu'à, quel degré de permanence des volontés énergiques et pures peuvent les maintenir captifs en quelque sorte dans un endroit désigné. L'action peut, du reste, être incessamment renouvelée. Le médium guérisseur sature le corps de son malade des fluides épurés que les Esprits déversent sur lui, et souvent il le guérit. Pourquoi n'en serait-il pas de même à, l'égard des plantes ? N'ont-elles pas aussi leurs maladies, et un traitement fluidique peut-il paraître plus étranger, exercé sur elles que sur les hommes et les animaux ? Tout se tient dans la nature, et puisque le Maître a démontré que le milieu fluidique dans lequel on se trouve exerce sur l'homme, suivant les circonstances, une influence bonne ou mauvaise, rien ne prouve qu'il ne doive en être de même des autres productions de la nature. A défaut des enseignements des Esprits donnés à, cet égard dans divers endroits, il semble que la, logique devrait conduire à cette conclusion.

Un terrain serait-il magnétisé, « nous doutons, ajoutent nos frères, que le résultat soit différent de celui que donnera un champ voisin, etc. » Ceci est leur opinion actuelle, mais aucune expérience n'ayant encore été tentée par eux ou à côté d'eux, rien ne prouve qu'elle soit l'expression d'une vérité acquise. Il en est de même de la phrase suivante : « Le végétal ne peut se développer que par l'absorption de substances matérielles fécondantes. » Si nos honorables amis pouvaient voir dans certaines contrées, de pauvres gens magnétiseurs inconscients, pratiquer sur de mauvais terrains cette action fluidique dont ils nient à priori l'efficacité, qui, privés de tous les riches engrais qui font les riches récoltes, obtiennent des résultats égaux sinon supérieurs à, ceux que produisent les terres les plus savamment et les plus confortablement cultivées, quelques doutes naîtraient bien certainement dans leur esprit au sujet de leurs affirmations. Méconnaître l'action des fluides sur le sol, c'est se mettre en opposition avec l'expérience de chaque jour. Tous les agriculteurs reconnaissent l'efficacité des gaz fluidiques, tous savent que le contact de l'air modifie la couche végétale intérieure quand elle y est exposée, et rend susceptible de nourrir les plantes un sous-sol privé jusque-là de cette propriété. On sait qu'un certain nombre de labours remplace dans une certaine mesure la fumure absente, et cela, parce qu'un plus grand nombre de particules du sol sont exposées à l'action directe des fluides atmosphériques. Puisque l'homme a une action sur ces fluides, pourquoi n'en userait-il pas, quelque limitée qu'elle puisse être ? Ce serait se priver de gaieté de coeur d'un moyen de production qui deviendra d'autant plus puissant que nous serons meilleurs.

Pour ce qui concerne la foudre, disent-ils, « en dehors des moyens matériels employés jusqu'ici et dont nous devons la découverte à Franklin, rien, dans le domaine de la volonté isolée (qui donc a parlé de volonté isolée ?) à laquelle aucun acte ne serait joint, rien, pensons-nous, ne peut agir sur des forces aussi violentes, aussi impétueuses ». Il n'est pas hors de propos de rappeler ici de quelle façon fut reçue par les hommes les plus éclairés de l'époque la simple communication des procédés de l'illustre inventeur. Qu'eût-ce été s'il avait attribué le phénomène des orages à l'intervention des Esprits ? Et cependant ne voyons- nous pas au Livre des Esprits, page 233, que dans la production des orages les Esprits agissent « en masses innombrables ? » Révoquera-t-on en doute l'enseignement des Esprits adopté par le Maître et sanctionné par l'assentiment de tous les spirites ? Si ce sont des Esprits qui agissent, pourquoi, d'après la loi fondamentale de solidarité universelle, n'aurions-nous pas une action, si limitée fût-elle, sur le phénomène ? D'autres plus dignes et plus savants en démontrent scientifiquement la possibilité.

On comprend que les sectateurs du hasard, professeurs de matérialisme et d'athéisme, trouvent bizarre ce que nous nous permettons d'avancer sur la foi de nos guides ; cela nous paraît étrange de la part de spirites. Pour nous, en effet, il n'y a pas d'effets sans cause et la plus stricte justice préside à tous les événements, qu'ils soient le tait direct de l'humanité ou le produit des phénomènes naturels. Les coups qui nous frappent ont pour but de nous faire entrer dans la bonne voie. Si nous y entrons de nous-mêmes, ces coups n'ont plus de raison d'être ou ils ne frapperont plus du tout, ou ils frapperont dans le vide.

« Où règnent la fraternité, l'amour, l'harmonie, pense M.M. les fluides plus purs ont une action fécondante sur le sol, etc. » Très certainement ! Combien de fois les Esprits directeurs de l'oeuvre n'ont-ils pas dit qu'il faut s'améliorer pour obtenir le bonheur, que la terre s'élèvera matériellement dans l'échelle des mondes quand les incarnés et les désincarnés qui l'habitent se seront élevés moralement ? Pour que la terre s'élève matériellement, ne faut-il pas que les conditions matérielles de la vie y soient transformées ? Ne faut-il pas qu'elle produise en abondance ce que jusqu'ici elle n'a donné qu'avec une parcimonie digne de notre paresse et de notre peu d'avancement intellectuel et moral ? Nos frères, en niant l'influence de la fraternité sur les choses mêmes qui nous occupent, méconnaissent une loi qu'ils accepteront plus tard comme une vérité de premier ordre. C'est du moins l'avis de nos guides, que nous nous plaisons à soumettre au contrôle de tous, prêts à accepter les critiques qui nous seront adressées et même à renoncer à nos idées le jour où, logiquement, elles nous seront démontrées fausses.

Les champs de bataille ont produit de superbes moissons. Le contraire aurait été bien étonnant. Mais là même n'y eu que des pensées mauvaises ? Compte-t-on pour rien la pensée du devoir qui domine en ces moments et qui, quelque cruelle qu'elle soit, n'en est pas moins une saine pensée ? N'y a-t-il pas les effluves réconfortantes, envoyées à tous par les Esprits protecteurs, par la famille et par les amis éloignés ? Ne « fraternise-t- on pas aussi après la tuerie ?[1] » De plus, on ne peut comparer cette influence fluidique à celle du laboureur, qui ne songe qu'à sa terre, qui ne sait rien en dehors d'elle et de ses produits, qui la mêle constamment à toutes ses pensées bonnes ou mauvaises. Du reste, le phénomène invoqué ne prouve nullement « que les substances matérielles seules peuvent féconder le sol et que les volontés stériles n'y peuvent rien ».

Le phénomène dont un noyau de spirites, qui de jour en jour tend à s'accroître, poursuit la réalisation, n'est pas un fait brutal mais il sera, avec l'aide de Dieu et des Esprits protecteurs de notre planète, un fait social de la plus haute importance. L'opportunité des recherches en ce sens et des travaux fluidiques par la communauté de pensées est affirmée dans plusieurs lieux presque simultanément ; ces communications établissent ainsi un commencement de cette concordance sur laquelle le maître basait ses enseignements. En ouvrant la Revue spirite de 1871 seulement, ne voit-on pas la nécessité pour les spirites de quitter un instant les hauteurs philosophiques pour entrer dans la pratique des choses, ou mieux, d'unir les hautes pensées aux faits matériels de chaque jour ? On y lit, page 27 : « Par eux, les peuples seront poussés à exiger leur dû et ces exigences irrésistibles forceront les hommes instruits et capables à étudier le problème social et à le retourner sous toutes ses faces jusqu'à ce qu'ils lui aient donné une solution, ou que, du moins, ils aient réussi à le bien poser. » Page 73 : « Vous tous qui rêvez cet âge d'or pour l'humanité, travaillez avant tout à la base de l'édifice avant d'en vouloir couronner le faîte ; donnez-lui pour assise la fraternité dans sa plus pure acception... » A la page 158 : « Tout vient des fluides impondérables... » Pages 108 et 109 : «... De nouveaux gaz, de nouvelles forces se découvriront aussi bien dans la couche atmosphérique qui nous environne que dans le sein de la terre. » Pourquoi faire si ce n'est pour amener l'amélioration de l'une et de l'autre par une combinaison mutuelle «... Vienne encore une révolution, une secousse politique, et ce grand projet des invisibles se réalisera. »

On pourrait multiplier les citations. De plus, chacun a pu lire à la page 308 de la Revue de 1872 l'importante remarque faite par nos frères de la société anonyme dans le jardin de M. Guénot. Elle est faite par des hommes dont aucun spirite ne déclinera la compétence.

Reste l'obstacle du ridicule auquel nous ne ferons pas l'honneur de nous arrêter un instant.

M. C.

Appel aux spirites du monde entier

Le vaste établissement du *Banner of Light* est en ruines ! Nous avons tout perdu, à l'exception de nos clichés ! Notre stock considérable de nouveaux et excellents livres ; notre office d'imprimerie, avec ses beaux caractères récemment renouvelés à grands frais ; les fournitures et le matériel de

1 *Revue spirite* 1871, page 57.

notre immense magasin de librairie, nos bureaux d'éditeurs renfermant des manuscrits d'une grande valeur et les collections reliées de notre publication ; la salle des séances et les annexes du Cercle libre du Banner avec ses vastes galeries ornées de riches peintures, tout, tout a été anéanti en un instant par le vaste incendie qui a dévoré la plus grande partie de notre cité, les 9 et 10 novembre courant. En présence de si tristes circonstances, nous faisons appel à la bourse de tous nos amis.
Nous demandons : au nom du monde spirite, dont nous avons l'espoir d'être encore l'organe !
Au nom de l'humanité dont nous avons, maintes fois nous-mêmes fait bénéficier les autres en accueillant dans nos colonnes, sous le titre de Message department, les demandes de cette nature qui nous étaient adressées de toutes les parties du globe ! Au nom, enfin, de milliers d'Esprits anxieux d'adresser, par notre intermédiaire des paroles d'amitié à leurs chers parents et amis de la terre !
Frères et sœurs spirites, vous implorerons-nous en vain ? Par la miséricorde de notre Père commun à tous, entre les mains duquel nous sommes, nous espérons être mis bientôt en état de reprendre la publication de notre cher et bien-aimé Banner of Light.
Williams White, Luther Colby, Isaac Rica.
14, Honover street Boston, Massachussetts.
Supplément du Banner of light du 13 novembre 1872.

Dissertations spirites

Evocations du juge Henri Boguet-Dôlonois[2]

Madame W. K. nous envoie la communication suivante, obtenue par elle dans un groupe à Bordeaux :
« 1er août I872.
Vous ne savez pas toutes les injustices que la peur fait commettre !... La peur et le fanatisme engendrent la haine ! Et dire que j'en suis encore à réparer mes crimes !... Je désire encore le juge qui doit prononcer la peine du talion !... J'ai vu mes victimes aller, revenir, progresser, et moi, je suis toujours là !
O juges, mes frères, plutôt que de condamner un innocent, faites grâce à tous les coupables !
Faudra-t-il donc que je revienne pour être brûlé encore, et brûlé comme sorcier ? Je vous l'ai déjà dit, je suis lâche et j'ai peur !.... Peur de la souffrance surtout !... Et puis, j'ai peur d'un incarné qui était mon confesseur ! Du reste, il faut l'avouer, je suis un peu de son avis, et ne vois pas encore la nécessité d'instruire les populations. Il faut à l'Église la prédominance sur tout et sans les jeter au feu, je pense qu'il est juste de balayer tous les protestants et libres-penseurs, gens à hautes idées, comme on dit, mais esprits dangereux qui ne servent qu'à mettre le désordre.
Ma sorcière est aujourd'hui un partisan de votre doctrine. Elle m'a pardonné, mais moi, je ne lui pardonne pas !... Si j'avais encore à la juger, vous verriez !... Ah !... voilà les mauvaises pensées qui reprennent le dessus ! Je voudrais pourtant bien sortir de là !... Aidez-moi, puisque ceux qui vous connaissent et sont autour de moi, me disent que vous le, pouvez. »
Le Juge Boguet

Madame de G. notre excellent médium, nous envoie d'Angleterre une communication sur le même sujet, obtenue à Greenwich le 11 août 1872.
Après l'évocation, un Esprit fait écrire : « Je ne puis refuser de vous répondre.
D. - Êtes-vous bien monsieur Henri Boguet-Dôlonois ?
R. - Oui.
D. - Depuis que vous êtes dans le monde des Esprits, avez-vous examiné votre conduite pendant votre existence terrestre ?
R. - Oui ; j'avais tort.
D. - Ceux que vous avez condamnés n'étaient donc pas coupables ?
R. - Pas tous.

2 Voir la *Revue spirite* de juillet 1872. Discours des sorciers.

D. - Mais vous avez cru qu'ils l'étaient?
R. - Oui ; tous me semblaient coupables ils étaient condamnés avant preuves, j'avais foi.... foi au Catholicisme ; oui, tout ce qui ne me semblait pas orthodoxe était sorcellerie pour moi ! Voila où vous mènent le fanatisme et la superstition !... et la peur !...
D. - Vous repentez-vous maintenant ?
R. - Oui ; on a toujours tort de condamner légèrement !... Une pauvre femme entre autres, a été brûlée vive, pourtant elle n'avait rien fait de criminel ! Elle est spirite aujourd'hui.
D. - Ainsi, vous regrettez votre conduite passée ?
R. - Croyez-vous que je n'en aie pas été puni ?... On m'a condamné aussi lorsque j'étais innocent.... Je maudissais l'injustice des hommes, et j'accusais la justice de Dieu !... J'avais oublié mon existence précédente !... Cela arrive bien souvent sur terre : on se demande comment on a pu mériter pareille injustice !... Où est Dieu, dit-on ; comment peut-il permettre cela ?... C'est que l'on ne se rappelle pas ce que l'on a fait soi-même.
D. - Ainsi, vous aussi, vous avez été condamné ?
R. - Oui, à mort !... tourments, tortures !... brûlures épouvantables !... raffinements de cruautés, que n'ai-je pas eu, moi ! J'ai peur !... Peur de la souffrance surtout !...
D. - Quelle fut la cause de cette condamnation ?
R. - Cause religieuse.
D. - Protestante ?
R. - Non, catholique.
D. - Qui vous a condamné ?
R. - Des sauvages.
D. – Comment ! Ce sont des sauvages ?
R. - Oui, puisque dans mon existence de juge, j'avais agi comme un sauvage.
D. - Etiez-vous né parmi eux ? À quelle époque, et dans quel pays fûtes-vous torturé ?
R. - Non, je ne suis pas né parmi eux ; j'ai été fait prisonnier dans une expédition ou mission, en Polynésie, il y a quarante ans.
D. - Quel âge aviez-vous alors ? Aujourd'hui votre position actuelle est-elle bonne ?
R. - Trente-sept ans, et, en ce moment, ma position est toujours la même.
D. - Avez-vous espoir qu'elle soit améliorée ?
R. - Oui, car j'ai compris !... C'est si horrible de périr ainsi !... je me suis repenti ; je cherche à réparer autant que possible le mal que j'ai fait, en éclairant les juges actuels quand je le puis. Je m'évertue à leur faire comprendre combien il est dangereux, criminel même, de condamner à la légère ou de parti pris comme je l'ai fait. Mieux vaut faire grâce à tous les coupables. Je suis bien loin encore d'être heureux, car le remords me torture par le mal ressenti, par mes angoisses terribles, je comprends les souffrances imposées aux autres par mes sentences iniques. Le Dieu tout-puissant dont j'invoquais le nom pour commettre des fautes... ou plutôt des crimes !... Me permettra-t-il de me relever et de recommencer une nouvelle existence ?... Ah ! Priez pour moi, vous que j'ose appeler mes frères ; que le Tout-Puissant vous préserve d'un aveuglement semblable au mien !... C'était de l'orgueil, toujours de l'orgueil !...
D. - Les supplices de ceux que vous avez punis injustement, n'étaient-ils pas pour eux, sans doute, des châtiments qui correspondaient aux fautes commises dans leurs existences antérieures ?
R. - Oui... malheureux est celui qui sert d'instrument, car souvent il se trouve que des êtres bien chers dans d'autres existences sont rigoureusement frappés par vos mains !... Jugez vous-même l'intensité de la souffrance ressentie, lorsqu'on retrouve une mère !... un fils chéri !... une épouse adorée !... sanglants, en lambeaux, torturés !... martyrisés par celui qui aurait donné tout son sang pour leur éviter une larme ! Oh ! Douleur sans nom !... et que ne donnerait-on pas !... mais c'est en vain !... la victime chérie est là, près de vous !... souvent elle ne vous fait pas de reproches, mais vous voyez ses membres déchirés, sa figure contractée par les souffrances atroces que vous lui avez fait endurer !... Croyez-vous qu'il puisse y avoir une punition plus terrible ?...
D. - Nous ne le pensons pas, car vraiment, vous êtes dans la plus triste des positions ; mais aussi

pourquoi avez-vous été si sévère dans vos jugements ?
R. - Mon coeur s'était endurci par le fanatisme !.... puis, je flattais aussi les mauvaises passions de mes supérieurs, des égoïstes et des orgueilleux comme moi, qui croyaient racheter leurs fautes en faisant répandre, au nom de Dieu, le sang de ces prétendus sorciers ; ils en avaient aussi quelque crainte, il est vrai, mais pas assez pour motiver ces actes. En punissant cruellement l'acte de sorcellerie, les juges, avouons-le à notre honte, flattaient le clergé tout-puissant de cette époque.
D. - Ainsi, vous avouez que vous condamniez sans justice ?
R. - Oui !... un peu par croyance, beaucoup par ambition.
D. - Franchement, avez-vous cru aux sorciers ?
R. - Certainement, mais ce ne sont pas les véritables sorciers que l'on connaît, ceux qui ont la prétention de passer pour tels sont de pauvres gens imbéciles et niais. Il y a des hommes qui ont commerce avec les mauvais esprits, avec ces êtres heureux de voir commettre de mauvaises actions ; ces personnes-là se nomment avec raison, des sorciers, mais on ne connaît pas encore ce qu'ils peuvent faire ni comment ils le font ; je ne saurais vous le dire moi-même et pourtant j'ai bien souvent cherché m'instruire à ce sujet. Les spirites peuvent me comprendre, car j'ai lieu de croire que le fluide spirituel est l'agent principal employé pour la production de cette espèce de médiumnité ; je ne vous souhaite pas ce don malheureux. Résumons : Oui, il y a des sorciers, ou plutôt des médiums méchants et égarés. Oui, il y en a toujours eu. Autrefois on les punissait cruellement, ou du moins on condamnait ceux qui passaient pour tels, car je vous le répète, les vrais coupables étaient presque toujours inconnus et impunis ; les juges eux-mêmes étaient des ignorants vaniteux ou des ambitieux ; trop souvent flatteurs et égoïstes, ils étaient endurcis comme moi par les habitudes pernicieuses. »
H. Boguet-Dôlonois

Un autre Esprit qui, je le crois, s'adresse au juge Boguet, s'exprime ainsi :
« Frère, nous sommes tous plus ou moins coupables ; nous avons été plus ou moins châtiés pour la conséquence toute naturelle de nos fautes... Bienheureux sont ceux qui se repentent !... Que tes prochaines épreuves viennent bientôt effacer de ton âme les dernières traces de tes douleurs ! Que la miséricorde de Dieu soit sur toi. »
Aly Mustapha Ben Assan
Remarque. Nos lecteurs voudront bien considérer que la communication du médium, madame W. K... était obtenue le l^{er} août 1872 ; celle de madame G... le 11 août 1872 ; la communication obtenue à Greenwich devait être insérée, quand une lettre de Bordeaux nous prévint de l'envoi d'une dictée obtenue antérieurement ; une indisposition très grave du médium ayant occasionné un retard nous avons attendu néanmoins pour les confronter. Dans le dire du Juge boguet, à deux daines qui ne se sont jamais connues dans cette incarnation, il y a concordance. Ce fait, très ordinaire en Spiritisme, est pour nous une preuve évidente d'identité, le juge Boguet n'étant pas un être imaginaire puisqu'il a vécu, ses oeuvres en font foi.
Par l'intermédiaire des deux médiums, il reconnaît que ses fautes ont été commises au nom du fanatisme et de la peur ; que l'une de ses victimes (Françoise Sécretain) est actuellement un partisan de la doctrine spirite ; il a peur de la souffrance surtout et affirme avoir été brûlé. Dans la communication donnée à Bordeaux, nous observons que l'Esprit en parlant de son confesseur change aussitôt d'allure, comme s'il y était forcé ou s'il était mû par la crainte d'être entendu de ce personnage. Notre juge est plus explicite, en répondant aux questions de madame de G. Là, il semble connaître la puissance du Spiritisme et désire sincèrement s'amender ; nos deux médiums devraient unir leurs prières aux nôtres pour le moraliser, son évocation renouvelée servirait à ce malheureux Esprit ; elle serait un enseignement utile pour nous. Nous remercions également les autres groupes qui ont voulu s'occuper de cette étude intéressante. Pénétrer dans le monde invisible, analyser le mode d'existence de ces colonies spirites, c'est bien se préparer dans cette vie, pour éviter les tortures auxquelles sont soumis les désincarnés tels que Henri Boguet-Dôlonois.

La médiumnité au verre d'eau
Instruction familière obtenue par madame Bourdin, de Genève[3]
« Mes chers amis, permettez-moi cette petite visite familière, elle est pour vous spécialement, afin de répondre à toutes les questions que vous agitez dans le but de vous instruire ; il est très utile et même indispensable que de petites contradictions viennent stimuler votre appétit de gourmets spirites ; les Esprits qui vous assistent, deviennent eux-mêmes difficiles dans le choix des communications qu'ils doivent vous donner.
Dans le monde des Esprits, il y a tant de manières de voir, de penser et de dire, que les spirites éclairés doivent, à l'aide du raisonnement, dépouiller la vérité dans les questions nombreuses auxquelles il est répondu. Il serait désirable que cette sorte d'études se répandît dans les grands centres où les réponses obtenues sont trop facilement acceptées ; de même, les médiums doivent accepter sans tristesse et sans jalousie, les petites déceptions contenues dans l'explication plus développée, mieux comprise, donnée par une dictée autre que la leur.
Je suis donc de votre avis lorsque vous préférez les petites assemblées, mais il en faudrait un grand nombre, reliées entre elles, afin que les questions posées soient discutées à des points de vue divers, seul moyen d'obtenir un résultat d'ensemble.
Ne cherchez pas non plus à faire une propagande insensée, ce qui bien souvent est une cause de discorde dans les grands groupes auxquels il faut des Spirites nombreux et à tout prix !... Pourquoi forcer les gens à accepter des idées au-dessus de leur jugement et de leur raison ? Ceux qui procèdent ainsi dans leurs moyens de propagande nuisent à leur cause en la compromettant, et dans bien des circonstances, de bons spirites se trouvent fort embarrassés par rapport aux adeptes officieux. N'acceptez pas non plus comme étant bons, tous les médiums qui vous seront présentés, il en est qui servent des causes intéressées et détruisent aux yeux d'adversaires prévenus, tout le sérieux de vos communications.
Les hommes, doivent être amenés au Spiritisme par une raison personnelle ; les déceptions, la perte d'êtres chéris, le désir de croire les choses adoptées par la raison et le bon sens, grossissent aussi vos rangs ; comment parler de votre doctrine à ceux qui aiment les plaisirs charnels, qui par ambition veulent à tout prix arriver à la fortune, que leur orgueil aveugle entraîne dans l'abîme de tous les vices ; comment persuader les personnes intéressées à voiler la lumière ? Elles riront de vos principes, nieront les arguments acceptés par la raison et la logique, pour ne point trouver en elles leur propre condamnation ! Laissez-les arriver, et si elles prennent la route la plus longue, c'est pour revenir dans le cercle de principes et de vérités enseignées, après avoir été éprouvées par le malheur, la déception, la misère et les humiliations ; se souvenant des paroles qui leur furent adressées aux temps de prospérité, comme l'enfant prodigue, elles viendront chercher auprès de vous la nourriture de l'Esprit et l'espérance éteinte en elles par les mésaventures. »
Goethe.

La sainte charité
Rue de Lille, le 6 décembre 1872. Médium madame de G.
« Oh ! Charité, pure et sainte charité qui élèves et vivifies le coeur de celui qui veut te comprendre et surtout te pratiquer ! Viens donc, vertu, descends sur cette terre où tu es si peu connue, viens purifier les âmes de tous ces pauvres riches qui ne veulent point connaître le bonheur sans borne donné à ceux qui t'aiment.
Charité ! Ouvre les yeux de tous les aveugles volontaires qui se complaisent dans les ténèbres engendrés par l'égoïsme et la cupidité, fonds la couche épaisse de glace qui a pu endurcir et fausser leur entendement, fais-leur comprendre quelle jouissance sera réservée dès ce monde pour celui qui donne.
Grands de la terre, est-ce donc beaucoup pour vous que cette faible aumône, cette miette de votre table qui tombe dans la main du malheureux qui souffre et meurt dans les tourments de la misère et

3 Cette communication est extraite du volume, en ce moment sous presse, et qui paraîtra dans le courant de ce mois, janvier 1873, intitulé : *La Médiumnité au verre d'eau*.

de l'abandon?... oh ! Donnez, donnez ! ... si vous pouviez savoir ce que l'on vous donnera en retour.
Et vous, pauvres déshérités des biens de ce monde, vous êtes souvent plus riches que celui dont le coffre-fort regorge d'écus, votre aumône peut-être encore bien plus grande que la sienne aux yeux du Dieu de bonté infinie ; sachez-le bien, pour vous la charité revêt mille formes dont je vous ai déjà décrit quelques-unes ; tout Esprit incarné peut dans la position la plus infime, donner douces paroles, fraternel procédé ; vos actes, pauvres amis, vous rendront riches moralement, quand en eux tout sera charité, indulgence, patience, travail sans plainte, résignation et souffrance sans murmure, exemple d'humilité.
Cette simple et adorable charité sait revêtir toutes les formes pour adoucir la peine et consoler l'âme d'autrui. Enfants, je vous le répète et ne saurais trop vous le dire, soyez le dévouement absolu, soyez charitables dans les petites choses et vous serez heureux dès ce monde. »
Elie

Qu'est-ce que le Spiritisme, quel est son but, quelle sera sa fin ?

Extrait du journal *le Spiritisme* à Lyon.
« D'abord, le Spiritisme, manifestation des Esprits, n'a de neuf que le nom. Son but, c'est de prouver que tous les êtres qui ont existé avant nous, qui sont nos contemporains, et qui viendront après nous seront immortels. Sa fin est de prendre lieu et place à son tour dans le catalogue des idées qui mènent à Dieu.
Si le Spiritisme, à son apparition, avait apporté aux hommes le moyen de vivre à leur guise, heureux et indépendants, il n'aurait éprouvé aucune difficulté, car l'homme est essentiellement attaché à la matière et aux jouissances qu'elle procure. Mais il apprend aux hommes que Dieu a fait une loi unique pour tous, que chacun est traité selon ses oeuvres, et qu'il n'y a pas de temps limité pour arriver à la perfection, car il dépend de chacun d'abréger ses épreuves.
Mais, dira-t-on, le Spiritisme ne nous apprend rien de nouveau, qui n'ait été enseigné par la religion. A quoi sert-il donc ?
A ceux qui ont en vue Dieu, la vie éternelle, les récompenses et les peines futures, nous répondrons : Vous êtes dans le vrai, restez-y ; nous n'en demandons pas plus ! Mais à ceux qui doutent, qui veulent des faits pour réveiller leur foi, le Spiritisme apporte des preuves, ii fait toucher du doigt la vérité à quiconque veut bien ouvrir les yeux. Le Spiritisme ne veut changer la religion de qui que ce soit ; il cherche à convaincre les incrédules de l'existence de l'âme après la mort du corps ; il n'a d'autre but que de ramener dans le droit chemin les âmes égarées, en leur démontrant que tout est pesé dans la balance de l'éternité, que Dieu n'a pas voulu la perte de l'homme, que tous ses égarements peuvent se réparer avec le temps et la bonne volonté.
Mais alors comment expliquer les peines éternelles ? Tout est relatif, elles ne seraient éternelles que pour qui serait éternellement mauvais, ce qui est impossible en vertu de la loi du progrès.
Mais Dieu châtie donc ? Dieu a donné à l'homme tout ce qu'il lui faut pour contre balancer le mal ; il lui a donné l'Esprit protecteur. S'il fait peu de cas de ses conseils, il en est puni, mais par la privation du bonheur, par le remords qui le torture jusqu'à ce s'amende en écoutant la voix de sa conscience qui, par une émanation de fluide doux, lui rend l'espoir et le courage, et lui donne l'énergie nécessaire pour travailler avec plus d'ardeur que jamais de la progression.
Mais s'il se réincarne après s'être fortifié, ne faiblira-t-il plus dans son incarnation suivante ? Cela n'est pas sûr ; il peut être très fort comme Esprit et succomber à l'influence de la matière ; sans cela on pourrait juger du degré d'avancement de chacun. L'Esprit peut se réincarner bien des fois avant d'atteindre son but. L'étude du spiritisme peut seule donner la raison de ce fait.
Quand le Spiritisme sera dépouillé des erreurs dont les trop zélés spirites l'entourent, il prendra rang parmi les croyances raisonnées ; mais jusque-là il paraîtra perdre de ses adeptes, parce que le plus grand nombre doit se cacher pour éviter le ridicule dont on les couvre. »
Esprit protecteur du médium.

Remarque. Parmi les belles réflexions inspirées aux rédacteurs du journal par cette communication,

nous avons noté celle qui suit : elle corrobore la pensée de notre collaborateur Céphas : « Les fluides : nous y sommes plongés depuis des siècles et c'est ce que nous connaissons le moins ; nous sommes chaque jour témoins des progrès immenses dus aux découvertes modernes, et nous nions que l'Esprit humain puisse progresser encore et chaque démenti qu'il nous inflige devrait nous dessiller les yeux. Mais non, nous doutons toujours, je me trompe, nous affirmons que cela n'est pas, etc. »

Après la mort

Le matérialiste

Vous le savez, jamais on ne put me convaincre
Que l'âme fût du corps distincte, et pour me vaincre,
Moi-même sur ce point, je fis de vains efforts ;
Je concluais toujours : tout meurt quand meurt le corps.
J'étais de bonne foi : je ne pouvais comprendre,
Que ce que l'on ne peut sentir, voir, toucher, prendre
Existât. Aujourd'hui, je vois que j'avais tort.
De tous les arguments un fait est le plus fort,
Et j'existe ; je suis cette âme inexplicable,
A tous vos instruments toujours insaisissables ;
Je monte, je descends, je vais, je viens dans l'air,
Plus léger que la plume et plus prompt que l'éclair ;
Je suis auprès de vous, je vous vois, je vous touche,
Et, fait plus surprenant, vous parle par la bouche
De ce bon Augustin qui, sans se souvenir
De mes lardons d'hier, me laisse m'en servir.
La mort, dans tous les temps en surprises féconde,
Me fit, sans m'avertir, sortir de votre monde.
Chacun de vous connaît ce fait vieux de huit jours :
Une maison brûlait ; je volais au secours ;
Quand un grand cri soudain de la foule s'élève :
- Il est mort ! Je me tourne et je vois qu'on relève
Un homme qui venait de tomber. Médecin,
Je cours lui prodiguer mes soins ; je prends sa main.
Le pouls ne battait plus ; mais, étrange surprise !
Cet homme est mon portrait : son front, sa barbe grise,
Sa taille, son costume et tous ses traits.... c'est moi !
Et j'entendais des gens dire dans leur émoi :
- Hélas, ce bon docteur, sa perte est regrettable,
Car c'était un brave homme, un homme charitable.
J'avais beau m'enquérir, nul ne me répondait
Et de plus on eût dit que nul ne me voyait.
J'étais tout ahuri. Cependant on emporte
L'homme sur un brancard. Quand on est à la porte
De ma maison, ma femme et ma fille et mon fils
Arrivent en pleurant et poussant de grands cris.
Devant moi, tous les trois, sans regarder, ils passent ;
Courent tout droit au mort qu'ils baisent, qu'ils embrassent
Leurs transports douloureux me déchirent le cœur ;
Mais en vain je voudrais dissiper leur erreur,
Ils ne m'entendent pas, et cette scène achève
De troubler ma raison : je doute si je rêve

Ou si je deviens fou car, admettre un instant
Que mon corps étant mort mon esprit est vivant,
C'est au-dessus de moi. Le lendemain j'assiste
A mon enterrement et malgré tout persiste
Dans mon aveuglement fatal, lorsque je vois
Mon père que j'avais perdu depuis vingt mois.
Il était rayonnant d'une beauté céleste;
Tout était imposant en lui, sa voix, son geste,
Son maintien, son regard. On n'aime point, enfant,
Quand, comme toi, dit-il, on ne croit qu'au néant.
Quoi ! Tes enfants, ta femme et ta mère et ton père
Et tes amis ne sont à tes yeux que poussière !
Socrate, Jésus- Christ, Marc-Aurèle, Newton, Bayard,
La Tour d'Auvergne et Jeanne ! Illusion !
Le génie et l'amour, ce qui souffre et qui pense,
Ce qui combine et veut n'aurait pas d'existence
Tandis que, seul, l'atome inconscient serait !
Lui, l'aveugle, le sourd éternel durerait !
Mort, il enfanterait la vie, et la lumière
Sortirait de la nuit et lui dirait : ma mère !
Entends ma voix ; secoue enfin cette torpeur ;
Si ta raison se tait, laisse parler ton coeur.
Mon coeur parla : l'amour dissipa la nuit sombre
Qui me tenait captif, depuis ma mort, dans l'ombre ;
Je me vis tout à coup inondé de clarté
Et l'Esprit s'éveilla, dans la réalité.
V. Tournier

Bibliographie

Le secret d'Hermès. Lois fondamentales

Dans la deuxième partie , qui traite de la physiologie des êtres, M. Louis F... pose en principe que : la géologie et l'astronomie ont plus fait pour la vérité en quelques années que la scolastique n'eût pu faire pendant toute l'éternité » que « la science dénoue peu à peu le noeud gordien que la théologie avait tranché prématurément » que les esprits bien trempés, exigeant que leur raison soit éclairée par la philosophie et la science infaillible, n'abdiquent jamais ; qu'ils doivent ne pas nier la grâce, ce secours du ciel, cette récompense de l'exercice de la raison, ce complément de la science.

L'auteur donne ensuite une définition de Dieu, dans laquelle le vrai, le bien, le beau sont les types primordiaux qui reflètent Dieu en procédant de lui ce chapitre entier, Dieu et la création, est traité avec une grandeur et une largeur de vues exceptionnelles, avec un enchaînement continu d'idées logiques et progressives, de rapports qui, après avoir saisi la pensée du lecteur, le conduisent à cette affirmation : il n'y a pas de damnation éternelle pour l'homme parti d'un état infime, par son ignorance il commet des fautes sans nombre ; pécheur naïf, il fait fausse route et use largement de son libre arbitre, mais il n'y a pas de peines irrévocables, puisque la pluralité des existences de l'âme humaine est le corollaire de la pluralité des mondes. L'auteur trouve, à ce sujet, des preuves irréfutables dans Isaïe, Jésus-Christ, saint Paul, saint Jérome, saint Augustin ; dans les recherches des causes de l'athéisme, livre où sont réunies des observations importantes sur la réincarnation.

Comme conséquences, Dieu est l'être bon et juste à sa main châtie, mais elle éclaire ; son action continue dans le temps et l'espace, se résout pour nous par une série d'expiations qui nous permettent tour à tour de franchir l'échelle spirite « le mal est né avec la création et durera autant qu'elle : il est éternel comme la création dont il est la conséquence. » On ne naît pas ange, on le devient. »

Dans le chapitre Progression des êtres se trouve l'énonciation d'une grande idée préconisée par des esprits éminents et adoptée par la majorité spirite. En voici la substance : Le principe de vie qui anime les végétaux n'est jamais perdu ; il se transmet aux espèces animales, conséquemment à l'homme; les corps meurent, mais le principe intelligent, volontaire et sensible, qui se manifeste dans tous les actes de la vie universelle, survit à ces actes ; il est immortel, il subit une lente élaboration en passant d'un règne à l'autre ; arrivé à l'homme, il compose l'immortalité personnelle, il a trouvé sa raison d'être. « C'est là, dit l'auteur, un mode d'élaboration et d'individualisation qui nous paraît hors de doute.» Cette vérité de la transmission successive du principe spirituel ne pouvait échapper à un esprit studieux, sagace, analytique, à un homme d'action tel que M. Louis F...

Dans le chapitre Lois physiologiques et développement organique, la dualité des deux êtres composant une personnalité est parfaitement expliquée. Les idées innées trouvent en M. Louis F... un défenseur qui en a étudié le caractère. Pour établir l'application physiologique de ce principe, l'équilibre idéal des facultés humaines, il indique les divers états successifs de l'humanité, et présente de bien intéressantes considérations sur la pondération nécessaire entre toutes nos facultés ; leur état harmonique naît, dit-il, quand ers nous il y a juste balance entre le physique et le moral.

Vient ensuite une étude très bien faite sur nos organes sensitifs et les manifestations de l'intelligence. Après de judicieuses remarques, l'auteur dit : « L'expérience est de la sensibilité devenue raison » et pour ne pas faire un double emploi, il renvoie le lecteur aux ouvrages d'Allan Kardec pour tout ce qui est du domaine de la psychologie. Il voudrait aussi qu'on exerçât tous les organes, qui alors seraient propres aux, manifestations de la volonté : au dicton L'habitude est une seconde nature, il oppose cette pensée que la nature elle-même modifie chaque jour notre organisme. Il termine, en disant que les connaissances physiologiques constituent l'art de vivre, et répète avec Montaigne : « Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps, c'est un homme qu'il faut former. »

L'infini est traité avec le sentiment qui dictait Terre et Ciel Jean Raynaud ; il y a là de belles pages, bonnes à méditer.

Le dernier chapitre, l'Humanité, embrasse des considérations essentielles telles que celles-ci : Le globe terrestre, après les phases par lesquelles il a passé depuis l'état igné, est-il appelé à conduire l'homme jusqu'à l'épuration complète ?... La moyenne des extrêmes est-elle la vérité ?... Chaque monde s'épure-t-il en vertu d'un principe de développement, d'une force qu'on peut appeler ressors social ?... L'action des lois morales n'est-elle pas universelle et infaillible ?... Le monde des idées, quant à l'épuration, n'est-il pas soumis à une loi analogue à la loi de pesanteur ?... Ces considérations diverses, d'un rang si élevé, reçoivent une solution dont nous laissons la primeur aux esprits qui s'intéressent à cet ordre de choses.

La lecture du Secret d'Hermès nous a vivement impressionnés ; c'est un beau et bon livre, essentiellement spirite dans la forme et le fond, qui mérite d'être sérieusement médité, chaque alinéa nous présentant sous une contexture précise et nette, les vérités fondamentales que tous les hommes doivent connaître. Savoir commenter ces vérités, c'est entrer idéalement en possession du domaine divin après lequel l'homme aspire.

Nous croyons avoir fait une oeuvre réellement spirite en éditant un livre utile, bien écrit et bien pensé ; nos frères peuvent engager leurs amis à le lire, car il laissera dans leur âme une salutaire et durable impression.

Pour le comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Février 1873

De la conscience, du libre arbitre

Conscience, nous cherchons à nous rendre compte de ce que tu exprimes, de ce que tu signifies. Perception intérieure, tu nous avertis de ce qui doit ou ne doit pas être fait ; conséquemment, dans les actes humains, tu es aussi le juge inévitable du mal et du bien. Dans l'intelligence qui comprend, dans la raison qui examine, nous trouvons la source de ce sentiment donc la conscience nous vient de ces deux lumières, elle est l'élément nécessaire au développement de l'âme.

L'éducation et l'instruction, bien ou mal dirigées, nous font une conscience éclairée ou ignorante, droite ou fausse qui manquera de rectitude si l'ignorance l'a obscurcie, si la raison est dominée par les préjugés et les passions. Nous serons doublement coupables si, pouvant nous instruire, nous laissons notre âme dans l'ombre ; notre jugement sera faux, il nous faudra recommencer cette existence inutile. Si la lumière ne nous est pas donnée, notre bonne foi fait notre excuse, nous ne sommes pas condamnables puisqu'il n'y a pas faute volontaire ; la responsabilité de notre ignorance retombe sur les hommes qui ont le périlleux honneur de veiller à l'intérêt général des peuples. La conscience donnant l'empreinte de la moralité à tous les actes humains, ne peut être une vaine chose pour les gouverneurs des nations qui, dans la vie commune, doivent suivre paternellement ses actes généraux, essentiels, la faire progresser, l'éclairer au sujet de ses devoirs et de ses droits ; Dieu ne peut excuser la mauvaise volonté des partis qui veulent asseoir leur tranquillité sur l'ignorance.

« La conscience ne doit ses comptes qu'à Dieu, c'est un Etat interdit à tous les tyrans, on y pénètre par la persuasion et non par la force. » Bernardin de Saint-Pierre disait ainsi une grande vérité, oubliée pour des intérêts personnels, mais qui devrait être la règle universelle et la loi de tous nos rapports dans la société. Devant la conscience, le crime et la violence sont peine perdue, on peut irriter mais non changer le sanctuaire impénétrable où les bons Esprits et Dieu seul pénètrent. L'incarné ne peut, non plus, lire la pensée d'un autre incarné dont l'indépendance est souveraine, absolue, n'abdiquant que si elle désire se dévoiler ; cette pensée est libre sous la contrainte et la tyrannie, elle est indépendante comme la volonté, mais bien plus libre qu'elle.

Personne ne peut empêcher la pensée intime, maîtresse d'elle-même, hors de toute atteinte, de rejeter et d'approuver en même temps ; si contrairement à la vie la conscience est insaisissable, comment l'arrêter puisqu'elle défie toute violence ? Elle se rit de la main du bourreau, dont les tortures ne peuvent arracher une affirmation aux lèvres sans avoir obtenu un consentement de la volonté ; la force humaine peut agir sur l'organisme, elle ne saurait saisir le divin.

Un grand orateur disait naguère Le génie est avec la conscience, la plus belle dotation de l'humanité ; on peut dépouiller l'homme de sa puissance, de sa fortune, mais le génie comme la conscience, est invulnérable. » Lacordaire, sous les voûtes de Notre- Dame, où nous l'avons entendit, disait ensuite que l'homme lui- même n'est pas maître de sa conscience, qu'il en recevait des ordres et ne pouvait lui en donner et que, indépendante plus que la volonté, elle savait au besoin, lorsque cette dernière avait failli devant l'excitation de la passion ou de la peur, lui infliger comme le plus terrible des châtiments, l'accusation discrète et continue, le reproche vivant, le trouble pendant le sommeil. La conscience est la condamnation du mal, c'est l'ange gardien qui nous donne l'avertissement salutaire.

Le droit de la conscience est au-dessus de tous les droits, nul ne peut la violenter même au nom de la religion, car sa liberté, tout en étant la première de nos conquêtes modernes, est la seule base sur laquelle s'appuie la moralité des actes humains. Dans le monde, pour avoir opprimé les consciences, des maux incalculables ont été causés parfois, l'indignation a porté les hommes à des vengeances terribles, à des excès inouïs, produits par les attentats contre la liberté humaine, par les essais réitérés faits pour forcer le sanctuaire du for intérieur ; on ne peut lui demander des adhésions impossibles et des actes extérieurs condamnés, repoussés et démentis par notre ange gardien, par nos Esprits protecteurs, ces actes étant le mépris de Dieu dans son oeuvre essentielle et sacrée.

A plusieurs reprises, le Christ recommandait à ses apôtres, de respecter en toutes circonstances la

liberté humaine ; enseignez partout la loi nouvelle, disait-il ; si on refuse de l'accepter, retirez- vous humblement et avec dignité ; il est inutile ici de citer textuellement les paroles connues de tous, mais nous rappellerons que ce grand homme réprimandait avec force deux de ses disciples inconséquents, qui eussent voulu voir le feu du ciel consumer une ville, dont les habitants étaient réfractaires à la nouvelle doctrine. En s'incarnant, en prenant un corps matériel, cet Esprit éminent savait qu'il relevait de sa conscience ; avant d'agir, il la consultait pour lui obéir, il montrait qu'il en était le justiciable en repoussant ce qu'elle ne pouvait accepter ; il savait aussi que Dieu la respectait et basait son jugement sur elle, qu'il répudiait même la violence pour l'enseignement de la vérité, le libre arbitre de l'être intelligent étant un droit imprescriptible, sacré, antérieur à tous les droits. Après Dieu, après un homme tel que le Christ, il serait bien osé, celui qui soutiendrait le contraire de cet axiome.

La vérité, nous le voyons, n'a pas besoin de la violence puisque notre for intérieur doit en faire sa règle pourtant, constatons qu'en toutes choses on méconnaît ce principe prudent ; on se dit mandataire direct de Dieu, du Christ, de l'immaculée conception, pour imposer ce que le Créateur et son disciple n'ont ni enseigné, ni voulu ; on méconnaît le droit le plus sacré en appelant les foudres du ciel sur les indécis ou les indifférents, les nouveaux apôtres s'exaltent par un zèle maladroit ; semblables à leurs prédécesseurs que réprimandait le Maître, ce sont des Esprits égarés, de mauvais interprètes de la parole de vérité, car ces sourds et ces aveugles ne se disent pas. Une conviction sincère équivaut à la vérité ; il faut bien connaître une doctrine et la croire vraie, avant d'en être l'adepte sincère ; la conviction étant la règle de la conscience, agir contre elle, c'est la violer. Ce que vous croyez être la vérité absolue, ô prédicants actuels, ne l'est pas toujours pour les auditeurs que vos paroles ne peuvent convaincre ; s'ils ont une autre croyance, leur conscience leur ordonne de la garder, de la défendre, jusqu'au jour où le contraire leur sera prouvé par une lumière plus intelligente que la vôtre.

Il sera demandé un compte sévère à ces profanateurs, par Dieu qui nous gratifiait indistinctement de biens inestimables, tels que la conscience et le libre arbitre ; il voulait ainsi que dans l'âme humaine ; il y eût une condamnation tacite pour les attentats contre l'invisible gardien, pour les envahissements sans aucun droit de ce sanctuaire de la liberté. Spirites, rendons indépendante cette conscience sur laquelle nul autre que Dieu ne doit agir ce qu'elle défend, un autre pouvoir ne peut l'exiger, ce qu'elle commande doit être la règle de nos actes, sinon ce serait désobéir à l'impulsion que le Créateur lui a donnée. Le devoir des gouvernements est de ne mettre aucune entrave à la liberté de l'enseignement, dès qu'il n'y a ni pression occulte, ni contraintes particulières ; il doit aussi s'opposer de tout son pouvoir, avec énergie, à ce que cette liberté ne soit pas troublée ou violentée dans son exercice, par l'abus de la force ou par l'intimidation.

Bien des Esprits n'accordent qu'une adhésion apparente à l'enseignement que donnent les religions ou les doctrines sans conviction, ils obéissent à des ardeurs passionnées, puisque l'étude et le raisonnement peuvent seuls nous procurer une certitude ; tout nous dit : Ne donnez pas votre foi à ce qui est faux, et pourtant, combien d'ignorants croient à l'inconnu avec foi, pensant être dans la vérité !... D'un homme devenu l'adhérent de ce qu'il sait n'être pas vrai, ne dit-on pas : « Il est de mauvaise foi ?... » Par rapport à la conscience, la conviction joue le premier rôle, celle-ci se dresse avec fierté quand celle-là, réside dans l'Esprit, on ne peut alors, par la violence et la tyrannie, arracher la liberté de cette conscience qui, pour sa conviction, donnera volontiers sa vie. L'histoire nous rapporte une multitude de faits où cette grande chose, le libre arbitre, a maintenu une conviction sincère en face de la mort la plus horrible, la plus dégradante, imposée par la loi ou la vengeance humaine.

Plus grande, plus puissante encore est la conscience qui force le libre arbitre à l'obéissance, dont l'autorité s'impose, car elle représente l'âme humaine, cette personnalité qui relève de Dieu ; nous le savons, elle fut toujours bâillonnée pour qu'on ne puisse entendre son cri indigné. Pourtant, elle seule proteste, elle fait irruption, elle commande ; quand on l'a avilie, livrée, la conscience n'est pas moins cette voix intérieure qui condamne ou absout, disant : ceci est bien, cela est mal. Devant une chose de si haute importance, ô vous qui devez avoir le respect de la conscience humaine, réprouvez

l'acte vil, méprisable, par lequel on vend cette voix intime dont on n'a pas le droit d'aliénation ; condamnez avec sévérité les êtres qui en font bon marché, et veulent la soumettre à leurs idées, à leur conviction personnelle.
On peut être un homme de très grand savoir et ne pas avoir de conscience ; quand cette souveraine est dans la boue, on ne saurait en faire bon usage, et l'on est d'autant plus condamnable qu'on est plus éclairé. Le scrupule, au contraire, n'est au fond qu'un manque de savoir ; la conscience se trouble alors sous des causes multiples, produites, soit par les rêves imaginaires de perfection d'un orgueil insoumis, d'un esprit étroit, par l'excès qui, semblable aux passions, ôte toute lucidité au jugement, soit aussi par l'ignorance et la contemplation assidue qui surexcitent le cerveau, par l'exaltation religieuse qui rend injuste et intolérant.
Le Spiritisme est un rayon plus pur de la lumière divine, venant éclairer notre conscience et jeter de vives lueurs dans la vie ; mieux que ses prédécesseurs, Allan Kardec a su définir le libre arbitre, en lui assignant son vrai rôle dans l'ordre des choses ; selon son enseignement, l'homme peut faire tout ce qu'il veut s'il respecte la loi, sa liberté s'arrêtant à l'iniquité, à la débauche, au trouble secret que la conscience fait naître en lui. Ce frein moral était utile pour guider les élans de nos hardiesses, pour faire du terrien un être conséquent, libre et moral, puisque sans liberté la moralité ne pourrait exister ; sans elle, nous serions des machines mues par une force étrangère, inconséquente, notre libre arbitre serait le plus funeste des présents. Nous savons bien jusqu'où peut aller l'incarné qui suit ses instincts et ses passions, qui fait taire sa conscience; mais sans elle, il est effrayant de penser à quels écarts se porterait l'homme libre, puisque dans l'ordre moral, l'avertissement intime et sans contrainte donne la mesure à la liberté.
Maître Allan Kardec, merci pour nous avoir enseigné l'art de ne plus nier, mépriser, fouler toutes choses sous notre orgueil et notre vanité d'infiniment petits ; pour nous avoir aidé à retrouver notre conscience, ce sens intime qui ne laisse pas la quiétude à la négation et au mépris arbitraire, dont faction pèse sur le libre arbitre. Vous avez enseigné la véritable sagesse, en nous démontrant cette vérité : « Qu'en nous, il existe un second être que Dieu explique, ne laissant pas la paix à la liberté de nos actes, rendant responsable l'incrédule ». Sans cet être invisible, ce moteur discret et divin, la mesure de nos rapports sociaux pourrait être donnée par l'intelligence et la raison seules mais alors, nous ne relèverions que de nous-mêmes, sans frein ni mesure, croyant simplement au châtiment légal, à la convention nommée vindicte publique ; notre propre liberté, notre seule volonté, seraient notre unique et stérile dépendance. Les adeptes du Spiritisme affirment que la conscience lie l'incarné au Créateur, que sans elle l'univers serait un chaos maîtrisé par le hasard et sans lien harmonique : pour eux, Dieu représente la conscience universelle.

Correspondance

Un acte d'intolérance

Nous recevons de M. L.... de R...., une lettre dans laquelle est relaté le fait suivant :
« 13 décembre 1872.
Messieurs,
Mademoiselle L... de T... , qui depuis vingt ans environ habite l'Amérique du Nord, avec sa famille, est dernièrement revenue en France pour voir ses parents et ses amis ; elle est à T.... (Nord) pour quelques mois. C'est une spirite très convaincue et de plus parfaitement initiée à la doctrine. Médium à effets physiques d'une force extraordinaire, en posant la main sur un piano, elle dégage assez de fluide pour faire jouer forcément des morceaux d'une grande difficulté, par une jeune élève qui déchiffre à peine les premières leçons de la méthode.
Cette demoiselle a donné plusieurs soirées dans les salons de ses parents, à T.... quelques jours après, les abbés des deux paroisses ont fulminé en chaire contre cette adepte du démon, qui, par des incantations diaboliques, venait à T.... pour propager ses abominables sortilèges.
La curiosité est éveillée, et maintenant, grâce à cette réclame de casuistes, si bien faite, toutes les dames de la ville voudront assister à la production de ces remarquables phénomènes. J'ai cru devoir vous renseigner, messieurs et Frères ; ce doit être une bonne nouvelle pour le Spiritisme, et, quant à

moi, je suis personnellement charmé de voir nos adversaires battre la grosse caisse à notre bénéfice. Nous étions quelques-uns, demain nous serons un bataillon : nous devons remercier MM. les abbés pour leur aimable et fraternelle réclame. A. »

Remarque. Cette intolérance nous rappelle le mandement, contre le Spiritisme, de Monseigneur Pantaléon, évêque de Barcelone, du 27 juillet 1864, commenté par Allan Kardec et suivi des imprécations du curé de Villemayor-de-Ladre contre un maître d'école spirite qui lui avait déplu, imprécations dont nous reproduisons le dernier passage : « Maudit les aliments, les vêtements, la fontaine et les liquides à son usage ; qu'il soit damné, enterré vivant, excommunié, lui et ses enfants ; ses champs seront maudits ; Vincent est maudit avec son père, les enfants qu'il a ou aura, qui seront en petit nombre et méchants ; ils iront mendier, et il n'y aura personne pour leur donner l'aumône ; s'ils la reçoivent, qu'ils ne puissent la manger, etc., etc. »

Telles sont les aménités permises à ces professeurs d'incrédulité, parlant au nom du Sauveur qui disait : « Pardonnez à vos ennemis » et qui chaque jour apprennent aux enfants la prière suivante : «Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.» Il était donc utile que, par le Spiritisme, il y eût rénovation et réveil du vrai sens des Écritures, que les commentateurs intolérants ont torturé et dénaturé.

Malgré les mandements, l'Espagne est spirite, et les adeptes si nombreux de ce pays luttent avec courage et à découvert contre tous les préjugés ; en France, il en sera de même, et bientôt, tout nous le fait espérer, les personnes qui étudient la doctrine confesseront bravement leur croyance. Le Spiritisme, toujours enterré par les prédicants, est ce glorieux Lazare qui, ressuscité sous l'influx fluidique des Esprits supérieurs, doit conduire notre monde vers ses destinées.

Nous remercions notre correspondant, et le prions de nous renseigner toujours sur les intolérances qui, involontairement, nous aident à éclairer de nombreux aveugles ; les invectives nous envoient des lecteurs, et, pour les énergumènes, nous dirons : « Mon Dieu, pardonnez-leur parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ».

« Messieurs,

Les soirées se multiplient à T... et dans les environs, elles produisent de grands effets sur les Esprits ; partout on s'occupe très sérieusement de Spiritisme. Le séjour de mademoiselle L...., qui doit se prolonger jusqu'en avril, aura servi largement à semer le bon grain. 3 janvier 1873. »

Telle est la teneur de la lettre de M. 6.... , un autre correspondant de T...., qui nous demande des ouvrages pour les nouveaux adeptes faits par le médium.

La bonne propagande

« A messieurs les membres de la société anonyme à Paris

Carmaux, 2 décembre, 9872.

Je viens vous présenter le salut fraternel, au nom de la Société spirite de Carmaux, qui pourrait à juste titre s'appeler : Société des ouvriers mineurs.

Ce sont là de nouveaux venus dans les rangs des adeptes de notre admirable croyance, et hier soir, dans une de leurs réunions, j'ai pu entendre quatre instructions par un nouveau médium parlant. Ces discours inspirés sont à la portée des assistants qui savent peu de choses. Puis, sont venues les expériences au verre d'eau, qui nous ont révélé trois nouveaux médiums voyants, entre autres madame Allie, qui, après avoir vu un Esprit dans la salle où nous étions, l'a revu dans le verre d'eau en pouvant le dépeindre. Le plus grand recueillement existait parmi les quatorze assistants, qui étaient heureux des résultats obtenus.

La réunion a décidé que les séances auraient lieu chaque dimanche soir, à 7 heures, dans la ville de Carreaux ; aujourd'hui tout le monde parle de Spiritisme, et les mines de houille ont des adeptes fervents qui répandent notre doctrine.

Une caisse de secours à prêts gratuits vient d'être créée dans cette localité ; les fondateurs ayant voulu me choisir pour caissier provisoire, je suis disposé à offrir à cette oeuvre utile mon zèle et toutes mes facultés, car elle est appelée à prendre des proportions extraordinaires.

Nous espérons toujours d'une manière inébranlable, dans la réussite complète et prochaine de la Photographie spirite, et dans la transmission de la pensée.
Recevez mes amitiés fraternelles. »
J.-P. Blanc

M. Blanc ne dit pas que ce groupe d'ouvriers s'est fondé grâce à son zèle, ce que nous avons su par MM. Marc Baptiste et M. de C.... « Nous avons entendu, nous écrivent-ils, une femme à peu près illettrée, n'ayant aucune connaissance du Spiritisme, médium parlant, qui nous a confirmé, sous l'influence d'un Esprit, toutes les promesses qui nous sont faites journellement au sujet des progrès que nous poursuivons. Elle nous a recommandé de ne pas répondre aux injures et surtout de ne jamais abandonner la doctrine. Cette communication, tout à, fait spontanée, a fait sur nous plus d'effet que les plus belles dictées obtenues par des médiums instruits et initiés.
Je vous envoie, chers amis, des réflexions qui m'ont été inspirées au sujet du Spiritisme pratique, vous laissant libres d'en faire usage si vous le jugez convenable ; ce travail doit se continuer périodiquement. Recevez l'assurance de mon dévouement. »
Marc Baptiste

Réflexions inspirées à plusieurs spirites par l'article de Marc Baptiste[4]

A..., le 12 novembre 1872.
Messieurs et amis,
Je vais vous donner mon opinion sur l'expansion du Spiritisme vers les plantes ; si quelques-uns de nos frères s'alarment de cette direction, qui, disent-ils, pourrait attirer le ridicule sur la doctrine, ma conviction théorique et non expérimentale, puisque je ne suis pas agriculteur, ne voit dans ce fait qu'une conséquence forcée de l'enseignement spirite. Voici mes motifs :
Dans la remarquable poésie de M. Charles Lomon, intitulée : *A un Esprit qui vient de quitter la terre*, je lis, p. 350 de la Revue de novembre 1872 :
Vous avez devant vous l'échelle formidable
Que Jacob entrevit :
Aux derniers échelons, dans une ombre insondable,
Quelque chose qui vit.
L'âme qui vaguement s'ébauche dans la plante ;
Que nous ne voyons pas, mais que nous devinons ;
Au sommet, la beauté de l'âme étincelante,
Les Esprits radieux, nos futurs compagnons.

Dans la Revue d'octobre dernier, dans les belles réflexions de M. Marc Baptiste sur la note de Ziegler, p. 297, je trouve ceci : « Quoi de plus conforme à la justice éternelle, que de voir l'être prendre son point de départ aux degrés les plus inférieurs de la nature, pour monter, monter toujours, selon ses mérites, jusqu'au point le plus élevé, s'il existe, de l'intelligence et de la moralité (pour la créature, bien entendu)?
Si l'homme était imbu de ces idées, comme il deviendrait aimant et charitable ! Comme il s'enlacerait avec bonheur dans les liens de la solidarité universelle ! En admettant une chaîne extra-matérielle entre tous les êtres de la création, la seule qui, par sa continuité réelle, relie entre eux les chaînons matériels qui, malgré la parenté qui les unit, seraient divisés à un certain degré. »
Si vous vous le rappelez, c'est ce lien extra-matériel que je cherchais à démontrer, dans l'article que je vous ai adressé, en réponse aux objections faites à mon article sur les hommes doubles.
J'ai démontré la naissance du périsprit, avec le premier organisme que j'ai appelé une Monade, pour rappeler une école qui a régné (celle de Pythagore et de Leibnitz), c'est ce que j'ai appelé : une pensée faite chair. Le périsprit est donc le résultat que la pensée a voulu obtenir par l'organisme.

4 Voir la Revue spirite de janvier 1873.

Une monade serait donc une individualité instinctive, produite par le fonctionnement d'un appareil organique or, comme il y a plusieurs appareils fonctionnels dans un organisme élevé, il y a, conséquemment, plusieurs monades dans un organisme élevé.
Remarquons bien ceci : chaque organisme formant une unité, il s'ensuit que l'unité périspritale d'un organisme complet, jouit des propriétés de toutes les monades particulières qui constituent le fonctionnement de cet organisme complet. L'homme résume donc en lui les instincts ou facultés périspritales de tous les animaux qui l'ont précédé dans l'échelle zoologique et ce sont ces facultés périspritales que Van Helmon a nommées Archées ; c'est aussi le périsprit entier que Hahl appelle l'âme qui préside aux fonctions organiques ; c'est l'âme de saint Paul et son premier Adam ; enfin, c'est le prototype dont parle Xefolius dans son manuel.
Comme les organismes antérieurs à l'homme existent toujours, puisqu'ils se renouvellent par la génération, il s'ensuit que leur oeuvre se continue en fabriquant toujours des périsprits.
Vous le voyez, il n'y a pas besoin d'admettre une chaîne extra-matérielle, elle existe de fait entre tous les êtres de la création ; il suffit de saisir, par la pensée, le plan de Dieu dans la création ; par ce plan, vous avez la pensée qui, par sa continuité d'action, relie entre eux les chainons matériels qui, malgré la parenté qui les unit, seraient divisés à un certain degré.
Arrivé à l'homme, le périsprit est apte à sentir Dieu ; dès ce moment, le périsprit ne se développe plus par l'organisme, mais bien sous l'influence du fluide divin ; avant, il s'intelligentait par les organes qui le mettaient en rapport avec le milieu fluidique où il devait agir, et les actes, dans ce cas, étaient du domaine de l'instinct, tandis que le périsprit instinctif, arrivé à l'homme, peut sentir Dieu vers lequel il aspire (et Dieu vient à l'homme), afin que de ce contact puisse naître l'âme humaine, c'est-à-dire un composé de fluide organique ou fluide animal, ou périsprit instinctif (trois termes équivalents), qui se marie avec le fluide divin.
Si, dans l'échelle animale, le poète éminent que je cite plus haut voit l'échelle de Jacob, du moins il ne contestera pas que, dans les premiers échelons, le progrès ne consiste, chez l'être qui s'essaye à la vie, que dans l'appropriation de plus en plus grande d'instincts nouveaux ; tandis que chez l'homme, ce progrès se définit par l'assimilation continue du fluide divin qui est tout amour, et par notre éloignement de ce que nous pouvons appeler notre péché originel, c'est-à-dire notre tendance vers l'organisme qui est l'individualisme, le particularisme, l'égoïsme.
Dans cette pensée si grande et si logique, qui ne verra un plan dans l'oeuvre de Dieu?... Eh bien ! tant que nous resterons dans ce plan de Dieu, nous pourrons monter ou descendre les degrés de l'échelle, et communiquer par nos fluides avec tous les habitants des degrés qui la composent, et que nous avons laissés derrière nous ; ces êtres communiquent aussi avec l'homme, par l'essence de leur fluide qui est de même nature, puisque nous avons passé par la même filière, et de même, avec les qualités de notre fluide, par leurs aspirations. Notre communication avec les Esprits supérieurs se réalise avec les mêmes moyens ; c'est ce que j'ai désigné par ces mots : un courant fluidique, périsprital, instinctif, qui s'en va de la terre à l'homme, de l'homme à Dieu, et de Dieu à l'homme; ce qui a pour effet de transformer le périsprit en âme humaine.
L'acquis de chaque existence forme la conscience, les idées innées, la raison ; en langage biblique, cet acquis est l'onction, car l'action de Dieu sur l'homme est comparée à une onction d'huile, et c'est pour cela que le Christ est appelé l'Oint du Seigneur La conscience, la raison, les idées innées, sont, au moment de la réincarnation de l'Esprit, attirées vers un organisme par la partie du périsprit non complétement transformée, c'est là le lien qui unit l'âme avec le corps. C'est par ce lien que l'âme reçoit, des organes des sens, les impressions du milieu où elle existe, ce qui, pour elle, devient la source de nouveaux progrès, mais à condition qu'elle se tiendra toujours dans le plan de Dieu, et qu'elle tendra toujours à. s'élever de plus en plus. C'est aussi par ce lien avec le corps, et l'entraînement des nouvelles idées non combattues par la raison, que les maladies viennent dans le corps, quand ces idées nouvelles sont en opposition avec le progrès que nous devons réaliser.
La localisation des maladies se fait dans l'organe dont la faculté périspritale a servi à l'accomplissement de la faute. Il est à remarquer qu'entre les idées nouvelles et la conscience, il y a toujours lutte parce que le périsprit est influencé par le fluide organique ; c'est ce qui nuit à la

pureté, et nous fait aussi comprendre notre imperfection ou notre impureté. La réincarnation est donc une loi juste et indispensable, d'ordre divin.
La télégraphie humaine ne pourra réellement s'établir, que lorsque la raison et la conscience seront sorties victorieuses de la lutte avec l'organisme et lorsque le fluide organique sera impuissant à troubler l'âme par son action sur le périsprit. N'oublions pas que l'action des bons Esprits soutient l'âme dans cette lutte, et que cette action est fortifiée par la prière.
Maîtres de notre organisme, notre puissance devient énorme, et si le magnétisme démontre chaque jour que l'homme a le pouvoir de transmettre le fluide qu'il possède, et cela, avec toutes ses qualités, même à des objets inanimés, quelle action autrement grande n'obtiendra-t-il pas, si, par la prière, il se fait magnétiser par le fluide divin ou le Saint-Esprit ; si bien que, nouveau Prométhée, il aura dérobé le leu du ciel pour le répandre sur la terre. L'homme pourra magnétiser et donner de ses qualités à tout ce qui est au-dessous de lui, à tout ce qui est à son niveau.
Malheureusement, nous ne répandons pas que du fluide divin, puisque l'agent de transmission est notre périsprit, qui tient de notre origine passionnelle, si bien qu'un, magnétiseur, tout Prométhée qu'il est, ressemble souvent à la boîte de Pandore : tous les maux peuvent en sortir si l'opérateur est orgueilleux ou vaniteux, s'il ne s'est pas mis dans la disposition voulue, pour n'émettre que des fluides sains et purifiés aux bonnes sources.
Il nous reste du moins plus que l'espérance, nous avons la foi vive, certaine, inébranlable, qu'avec le secours de Dieu et des bons Esprits, le Christ à leur tête, nous parviendrons au but que Jésus nous a montré, car il agissait aussi sur les plantes, puisqu'il a desséché le figuier stérile. Vous le voyez, mes amis, nous n'innovons pas, et quand nos fluides seront plus épurés, nous pourrons aussi guérir les paralytiques, les aveugles, et faire des pêches miraculeuses. Nous agirons avec efficacité sur la nature entière, en mettant à contribution toutes les forces qui gouvernent les mondes.
Oui, le Spiritisme est le Consolateur, l'Esprit de vérité, et c'est Jésus qui, il y a 1872 ans, sema ce grain de sénevé qui a produit l'arbre spirite, et doit abriter tous les oiseaux du ciel.
Je vous presse tous sur mon coeur.
Docteur D. G.

Variétés

Les mystères de Milon-la-Chapelle.
Cour d'assises de Seine et Oise
Présidence de M. Durand.
Voici certainement une des affaires les plus étranges, les plus compliquées, les plus invraisemblables qui aient jamais mis à la torture les esprits d'un jury.
Le drame que nous allons raconter, avec les bizarres détails qui l'accompagnent, et les péripéties encore inexpliquées qu'il entraîne à sa suite, a commencé, il y a quatre ans bientôt, dans une commune du département de Seine-et-Oise, et s'est continué avec ses phases diverses, ses machinations, ses mystères impénétrables, sans que, après un temps assez long, il ait été encore possible d'en connaître le dénouement.
Car le résultat des débats qui viennent de se dérouler à Versailles, devant la cour d'assises, n'a fait, s'il est possible, qu'enchevêtrer davantage encore une série d'énigmes, que la justice elle-même semble avoir, momentanément du moins, renoncé à déchiffrer. Il faut remonter au 1er janvier 1869, pour assister au prologue de l'incroyable pièce qui, depuis quatre années, se déroule sous les yeux de toute une population, sans qu'on en puisse nommer ni même soupçonner l'auteur.
Ce jour-là, les habitants de Milon-la-Chapelle, canton de Chevreuse, arrondissement de Rambouillet, virent placardées sur divers points les plus fréquentés de la localité, de petites affiches manuscrites annonçant, en termes haineux et menaçants, que les deux jeunes filles d'un habitant de l'endroit, le meunier Élie, menaient une conduite déréglée, et diffamant l'un des fils d'un autre meunier, Léon Camard. La première impression fut une surprise générale. Cette surprise devint de l'indignation lorsque, deux jours plus tard, de nouveaux écrits, placardés dans les mêmes conditions, vinrent amplifier et aggraver les accusations libellées sur les précédents placards.

Quel pouvait être l'auteur de ces insinuations infâmes ? A quel moment les affiches étaient-elles apposées ? Dans quel intérêt ces calomnies ? Pourquoi environnées d'un secret aussi absolu ?
Chacun se posait ces questions, interrogeant anxieusement ses voisins, et se demandant s'il n'allait pas être, à son tour, l'objet d'imputations énoncées dans une forme analogue. Les appréhensions des uns, les prévisions des autres, furent bientôt réalisées.
A quelques jours d'intervalle, on put voir, s'étalant aux places les plus apparentes, des placards très nombreux, pleins d'injures et de menaces dirigées contre diverses personnes, toutes honorablement connues. Quelques indices parurent faire supposer qu'un certain Marette n'était pas étranger à ces odieuses manoeuvres.
Par ordre du maire, M. le comte d'Alzac, une perquisition fut opérée chez Marette elle n'amena aucune découverte de nature à éclairer l'opinion. Le manége des affiches se poursuivit, en dépit de toutes les mesures de précaution qui avaient été prises, pendant plusieurs mois consécutifs, excitant de jour en jour davantage la stupéfaction des habitants. La plupart des libelles étaient toujours contre mademoiselle Elie.
Malgré l'insuccès de la visite opérée au domicile de Marette, la rumeur publique persistait à accuser cet individu. On commençait, dans le pays, à se montrer sérieusement inquiet. Les placards mystérieux étaient devenus l'objet de toutes les conversations. Chaque matin, on courait aux murailles qui avaient coutume de recevoir ces étranges avertissements. Enfin, le 31 décembre 1869, une nouvelle descente eut lieu chez Marette : les recherches auxquelles se livra la police demeurèrent aussi peu fructueuses que la première fois ; mais tout Milon-la-Chapelle se prononçait avec tant d'énergie contre lui, que Marette fut arrêté séance tenante.
Il y avait un an, jour pour jour, que le trafic des avertissements calomnieux se poursuivait sans interruption. Les poursuites dirigées contre le prévenu n'aboutirent qu'à surexciter davantage l'anxiété déjà à son comble. Tandis que les familles du maire et du meunier Camard s'exprimaient dans un sens qui lui était contraire, une autre famille, tout aussi estimée, vint déposer en sa faveur, et ce fut justement celle que les écrits diffamatoires avaient le plus gravement atteint : la famille Elie.
Marette fut acquitté.
De ce jour, le nom de mademoiselle Elie, aussi bien que celui de ses parents, disparut complètement des placards qui continuaient de plus belle. Les outrages, les propos orduriers, les calomnies les plus noires furent tournés contre les familles d'Alzac et Camard. La fille du maire, le fils aîné du meunier étaient particulièrement en butte aux dénonciations du coquin anonyme. Certaines phrases à double entente les englobaient tous deux dans des accusations d'immoralité, que d'autres phrases, rédigées plus crèment, paraissaient destinées à révéler ouvertement à ceux qui ne savent pas comprendre à demi-mot.
Ces atroces imputations jetaient dans le canton un trouble inexprimable ; formulées contre des personnes que tous étaient habitués à respecter, elles n'excitaient que colère ou mépris, lorsqu'un écrit d'un caractère plus grave vint imprimer à la situation un caractère véritablement terrifiant.
Le 18 mai 1870, un placard apposé à la porte même de Camard, annonçait qu'à la fin du mois, son moulin serait réduit en cendres.
Un pareil avertissement ne pouvait laisser indifférente une population unie par la solidarité des intérêts et ces liens d'affection qui, dans les petites localités, font des divers habitants comme une seule et même famille. On hésitait à croire à la réalisation d'une menace d'incendie aussi délibérément résolue, et surtout aussi ouvertement publiée. On ne voulait d'abord voir qu'une sorte de mystification funèbre dans une annonce qui pouvait bien, après tout, n'avoir d'autre but que d'impressionner les esprits. Pourtant, les notables de la localité tinrent entre eux une sorte de conseil, où il fut résolu que, les mesures de prévoyance n'étant jamais trop prudemment combinées, il serait fait bonne garde, tant au moulin Camard que dans les environs.
Vaine précaution ! Le mois n'était pas révolu, c'était le 31 mai, à dix heures du soir, que tout le village était appelé dans la direction du moulin, par les cris répétés de : « Au feu! Au feu! » L'incendie réalisait sa promesse ! Des flammes s'échappaient par toutes les issues de la fragile

construction ; le vent qui charriait les tourbillons de fumée emportait au loin les tintements du tocsin qui sonnait à une église voisine ; des secours promptement organisés amenaient autour de la demeure des Camard, tout ce qu'il y avait de valide parmi les habitants des alentours.
L'eau ne manquait pas, heureusement ; grâce à une chaîne rapidement organisée, grâce aussi aux pompiers accourus de Chevreuse, on se rendit maître du feu mais il y avait des dégâts et des pertes, et plus d'un, en contemplant tristement ces ruines, se demandait si bientôt il n'allait pas être à son tour victime de l'infernal complot d'où venait de sortir ce désastre.
La nécessité de mettre fin à cette épouvantable intrigue s'impose plus impérieusement que jamais. Nul ne saurait s'y tromper, en somme : pour chacun et pour tous, c'est la ruine, la mort peut-être, qu'une main invisible tient en suspens ! On se réunit, on s'organise, on émet des avis, on concerte un plan d'action. Il faut, cette fois, qu'une découverte éclatante puisse lever tous les doutes ; il faut que le coupable soit démasqué ; il faut qu'à bref délai une tranquillité absolue vienne rassurer les coeurs violemment émus.
Les recherches recommencent, les perquisitions vont leur train, on fouille chaque maison, on fait des battues sur les routes, on exerce une surveillance de jour et de nuit ; les jeunes gens se relayent pour des rondes incessantes ; toute la magistrature de Rambouillet est sur pied ; un commissaire de police est spécialement préposé à l'interrogatoire des suspects que lui amèneront les gendarmes, lancés en campagne ; maires, juges de paix, procureur général déploient leur activité. On ne découvre rien !
Rien que des affiches nouvelles collées invariablement aux mêmes endroits, toutes d'une écriture uniforme et renfermant, comme les précédentes, injures, menaces, outrages, spécialement à l'adresse des familles Camard et d'Abzac : Camard est un faussaire, un escroc ; le comte d'Abzac est un gueux, un voleur !
Les transes de la population vont croissant ; les habitants en viennent à se soupçonner entre eux ; la défiance se glisse dans leurs rangs ; des querelles surgissent et s'enveniment à chaque manifestation nouvelle du mystérieux diffamateur. Le mois de juillet apporte de nouveaux sujets de terreur.
Un matin, les placards affichés pendant la nuit, en dépit des patrouilles, des hommes armés de fourches et de fusils, des enfants munis de lanternes, des femmes aux aguets, déclarent, en termes non équivoques, que les registres de « l'infâme Camard » seront détruits, malgré toutes les précautions prises pour les préserver.
L'honnête meunier s'empresse de mettre ses livres en lieu de sûreté ; il veille sur eux sans répit, ouvre de temps à autre l'armoire au fond de laquelle il les a cachés, et se berce de l'espoir que, cette fois du moins, le misérable anonyme sera impuissant à consommer son attentat....
Le 25 juillet, les registres sont trouvés dans l'armoire, brûlés, tordus, informes, lacérés !...
L'alarme est donnée, les angoisses redoublent, de nouveau la justice se transporte à Milon. Une enquête est ouverte, et la première question que se pose l'instruction est celle-ci :
- Comment l'auteur du crime a-t-il pu pénétrer dans la pièce où il s'est accompli ?
Aucune porte extérieure ne donne accès dans cette pièce ; l'on n'y peut entrer que de l'intérieur du moulin. Une seule issue communique avec le dehors ; c'est une trappe carrée, étroite, percée dans le plafond, et communiquant avec la portion interne des palettes de la roue du moulin, laquelle roue, plongeant en partie dans l'eau, est continuellement en mouvement. Quel génie malfaisant a pu accomplir cette oeuvre difficile : se cramponner à la roue du moulin, atteindre à la trappe, l'ouvrir, descendre du toit dans la chambre, trouver l'armoire, en forcer la porte sans laisser de trace extérieure, la refermer après la destruction des livres, regagner le dehors, restituer au cadre de la trappe sa position primitive et, enfin, s'échapper sans être ni entendu, ni vu ?
Il y a là un problème à déconcerter l'imagination d'un Edgar Poe ; le mystère, déjà si intense, paraît s'obscurcir encore sous les complications que lui crée cette accumulation de circonstances invraisemblables.
Quelques détails observés par l'un des assistants, au moment où s'est effectuée la découverte des registres en lambeaux, le portent à penser que Léon Camard, l'un des fils du meunier, pourrait être pour quelque chose dans les faits bizarres autant que terribles qui s'accomplissent.

La famille Camard se compose de quatre personnes : le père, la mère et deux fils, Léon et Eugène. C'est Léon qui, d'habitude, tient les écritures du commerce ; c'est lui qui a trouvé les livres dans l'état que nous venons de décrire ; c'est lui qui, le premier, a signalé l'existence de la trappe ; lui seul, enfin, dans la commune, paraît assez instruit pour écrire aussi abondamment que l'exigent les modifications constantes apportées dans la rédaction des affiches à la main.
Léon Camard, interrogé, s'indigne hautement ; ses parents ont pour lui l'affection la plus tendre, et cette affection, de son côté, est vivement partagée ; la famille entière se récrie contre des soupçons sans fondements, et quelques mots prononcés dans la chaleur de la discussion, rejettent les doutes sur un couple du voisinage, le boulanger André et sa femme, que chacun sait en grandes difficultés avec les époux Camard.
Les placards manuscrits apparaissent, cependant, à intervalles toujours rapprochés. Nous sommes toujours, ne l'oublions pas, en 1869. Un événement, plus affreux encore que ceux déjà accomplis, signalera bientôt le cours de cette diabolique correspondance. Après les menaces d'incendie, vont se produire les menaces de mort suivies, à bref délai, de l'empoisonnement de toute une famille par la même main, de plus en plus inconnue !
A suivre

Dissertations spirites

Vœux de bonne année
Médium P. G. L. Société, 7, rue de Lille, 3 janvier 1873.
« 1873 commence, mes amis, voilà de quoi vous faire réfléchir. Avez-vous rejeté loin de vous toutes vos mauvaises pensées ?... Avez-vous su, en vous humiliant devant le Seigneur, demander l'oubli des injures et pardonner à vos ennemis ?... Enfin, avez-vous fait le serment de renaître à une nouvelle vie spirituelle, plus en rapport avec votre croyance, en laissant l'un de vos défauts chéris à 1872, qui fuit dans le temps ?
C'est difficile, n'est-ce pas ?... Eh, parbleu ! Je le sais bien. Quand je traitais une maladie, ordinairement le souffrant jurait ses grands dieux, avec toutes les apparences de la conviction, que désormais il s'éloignerait de tout ce qui pourrait offrir une prise à son mal !... Quand il était sur pieds, que son organisme fonctionnait grâce à mes prières et à mes soins, adieu les promesses ; la bête prenait le dessus, et la raison voilée laissait rentrer l'ennemi naturel dans la place d'armes, pour s'y installer à demeure. Dès lors, comment le déloger ?...
Comme la maladie morale engendre la maladie matérielle, et réciproquement, étonnez-vous donc de voir, au milieu des familles, dans le sein de votre société gangrenée, pousser, comme champignons, le docteur indifférent, matérialiste ou sensualiste, à côté de son confrère, le jésuite intolérant et non moins incrédule ; ces deux castes deviennent pour vous, aussi indispensables que vos maladies physiques et morales. Eh bien ! Mangez-en, messieurs les inguérissables, prenez-en des indigestions continuelles, et si les guérisseurs de tous ordres vous permettent des illusions mensongères, vous saurez, dans l'erraticité, ce qu'il en coûte pour ne pas avoir obéi aux bonnes inspirations, à la loi.
Amis, qui avez la patience de m'écouter, bonne année, bonne santé, si votre conscience est satisfaite ; si vous êtes forts et solides au terme des trois cent-soixante-cinq jours, réfléchissez bien que, personnellement et comme des égoïstes, vous ne pouvez être seuls à jouir de ces avantages ; vous n'échapperez pas à la souffrance, au préjugé, au mensonge, si autour de vous on souffre, si le préjugé et le mensonge dominent ; vous aurez attiré, dans le milieu social où vous vivez, la misère, la faim, et fussiez-vous millionnaires, votre sommeil, votre avoir, votre quiétude, seront atteints, parce que les mauvaises actions et l'insensibilité attirent les mauvais fluides, sources de tous vos maux.
Si, matériellement et spirituellement, votre récolte est mauvaise, n'accusez que votre déraison, votre manque de jugement. Ingrats, vous accusez Dieu dont la prière éternelle se résout par des faits multiples ! La vie, l'amour, l'égalité ; l'harmonie, ne sont-ils pas l'expression d'une prévision infinie ? Je vous le répète, si vous savez bien définir ma pensée, je vous souhaite bonne année, bonne santé ; cela vous l'aurez, et par surcroît l'espérance vous sera donnée, si vous prêchez

d'exemple, si vous pratiquez fidèlement la devise du Maître Allan Kardec : « Hors la charité, point de salut. »
Docteur Demeure

Impressions au moment de la mort
Médium M. N....
La maladie à laquelle j'ai succombé, avait, depuis longtemps, son germe dans mon corps, autant que j'ai pu m'éclairer à cet égard depuis cette époque ; je puis croire que le travail de mon Esprit a été pour une très large part dans l'accident qui a amené ma mort. J'avais l'Esprit très sensible et il lui était difficile de supporter patiemment les petits inconvénients de la vie humaine ; j'ai bien essayé plusieurs fois de prendre résolûment un parti, mais j'ai toujours échoué et c'est une commotion violente, alors que j'étais abandonné à ma propre faiblesse, qui a occasionné ma mort.
Ces détails, mon fils, ne sont guère intéressants pour toi, auprès de ce qui s'est passé après la séparation de mes deux individus. (Je veux dire l'Esprit et la matière, je m'exprime ainsi pour mieux me faire comprendre. Le langage des Esprits ne coudoie pas le vôtre.)
Avant de mourir j'eus le temps nécessaire pour implorer Dieu, mon âme s'éleva instinctivement vers lui en le priant de jeter sur elle un regard de pitié. Mon corps était déjà mort, je n'avais pas à implorer pour lui, mes yeux se fermèrent ou plutôt un voile humide les couvrit. Je n'essayai pas de les ouvrir, j'avais conscience de ma fin.
Puis tout à coup je fus lancé dans l'espace. N'as-tu jamais fait de ces rêves qui ont un certain rapport avec mon voyage aérien ? Ne t'es-tu jamais trouvé volant dans l'espace sans trouver de point d'appui ? Tout autour de toi, au-dessus était le vide, ne te semblait-il pas que tu devais tomber et te briser ? Sans nul doute il t'était impossible de te rendre compte du moyen qui te permettait de voyager ainsi, ton réveil est arrivé et tu as laissé ce rêve comme une chose ridicule et sans importance.
Eh bien, c'est une faible image de mon voyage, je fus lancé, mais je ne savais pas si je montais ou si je descendais ; je sentais qu'un courant fluidique m'entraînait sans aucun guide, ce fut là le moment, le seul moment où je fus presque complètement nul ; j'avais une conscience très vague de ce qui m'arrivait, mais ma raison ne pouvait, ne cherchait même pas à se rendre compte du phénomène, mon corps, je l'avais quitté ; tâche de comprendre ma pensée, j'étais anéanti.
Ce voyage dura je ne sais quel temps, mais enfin je sentis que mon vol se ralentissait, puis peu à peu je m'arrêtai complètement.
Ma course aérienne finie, je fus laissé dans un lieu qui n'était ni la lumière ni l'obscurité, la nullité s'effaça devant une évidence entière ; je fus rendu à moi-même et compris que je venais d'être soumis à une opération solennelle, j'avais été pour ainsi dire distillé, l'Esprit avait été entièrement séparé de la matière dont il ne restait absolument rien. Cette certitude me causa une certaine satisfaction, et ce voyage dans l'espace avait tellement rafraîchi mes idées, même les plus éloignées, que je pus les évoquer avec facilité ; c'est le moment critique où l'Esprit est laissé seul en présence de tout son passé ! Du moins, ce fut ainsi pour moi.
J'étais coupable ! Je le vis distinctement, non parce que j'avais fait beaucoup de mal, mais parce que j'aurais pu faire beaucoup de bien ; il ne m'était même pas permis de voir une excuse dans le corps que j'avais quitté, car une voix intérieure, une voix perçante me criait : « L'Esprit ne doit jamais s'effacer devant la matière. »
Je te demande, mon fils, de ne pas solliciter que je te fasse la description exacte, de tout ce qui fut pour moi dans ce moment, la cause de cette perplexité dont la pensée seule suffit encore pour me faire mal. Cela, du reste, ne te servirait à rien. Que ton père te serve d'exemple. Écoute cette sincère recommandation : l'Esprit dans toutes les circonstances de la vie, doit toujours être le supérieur de la matière.
Un repentir sincère s'empara de mon être, je sentis que, malgré mes fautes, il me restait encore une ressource sûre, celle d'invoquer Dieu. Je me mettais en mesure de le faire, quand je me sentis entouré d'une fraîcheur enivrante ; mon ange gardien m'enveloppait : « Le moment de la solitude est passé, me dit-il, cette épreuve était indispensable ; c'est ainsi que Dieu veut savoir si l'être humain,

abandonné à lui seul, isolé de toute créature, se laissera aller au désespoir, car celui qui espère sincèrement, peut seul croire sincèrement à Dieu; c'est aussi pour Dieu, l'échelle aux degrés de laquelle il reconnaît l'avancement d'une âme ; plus une âme tarde à se recueillir et à invoquer Dieu en lui demandant pardon, moins elle est avancée dans la hiérarchie de la perfection. »
Il m'est impossible de te transmettre la joie, le bien-être que la présence de l'ange gardien me fit éprouver ; vous n'avez pas de rosée matinale sur votre terre, de jouissance tant délicates soient-elles, qui puissent approcher de cette puissance intérieure et entière ; les conseils, je les savourai, et depuis longtemps je n'ai jamais été malheureux.
Au revoir, mon fils ; je suis ton père, mais ton père dégagé de toute matière ; je ne puis pas trop m'occuper du corps qui te retient encore, c'est pourquoi je te recommande spécialement, de continuer à cultiver ton âme, à écouter ta raison et à satisfaire ta conscience. C'est là la trinité de l'homme intérieur. P. B.

Évocation de l'Esprit de Lartet
7, Rue de Lille, 25 octobre 1872. Médium M. Pierre.
Demande - Cher Esprit, vous connaissez l'opinion de M. M... au sujet de la transmigration des âmes, il est spirite et conserve pour vous un respectueux souvenir ; parfois, au sujet de vos études chéries, vous avez énoncé devant lui des idées dont vous sembliez craindre d'accepter la sanction, il eût été heureux de vous voir adopter sans réserves la théorie de la transmission, qui fait de l'homme le dernier venu sur terre, l'héritier direct de tous les instincts des races animales qui l'ont précédé dans l'échelle zoologique. Votre appréciation sur un tel sujet, aurait pour lui un bien grand prix, elle pèserait sur ses décisions futures et détruirait chez lui, de vagues raisonnements que font naître les controverses de quelques sommités scientifiques.
Réponse -Mon jeune ami, souvent vous avez effleuré devant moi un sujet des plus élevés, preuve qu'en vous il y a l'étoffe d'un penseur, il y a l'homme qui se fait une opinion sur des controverses scientifiques et psychologiques essentielles. Je m'étais dit : C'est un adepte du Spiritisme ; vous connaissant et ayant appris à vous estimer, en vous j'ai vu l'être studieux cherchant la vérité et comme moi voulant des preuves certaines pour appuyer sûrement une décision. Vos points d'interrogation, sur des matières dont vous compreniez la gravité, m'engageaient trop pour me prononcer affirmativement, je remettais à Dieu, au temps qui donne l'expérience et la raison de toutes choses, le soin d'établir une certitude à ce sujet.
Par raison, j'ai toujours cru à l'immortalité de l'âme, je croyais à la transmission successive des instincts des races inférieures rudimentaires, aux espèces immédiatement supérieures et cela, d'une manière continue; j'avais adopté cette loi si sage dans mon for intérieur sans pouvoir la compléter par des observations compliquées et irréfutables, la vie d'un homme ne pouvant suffire à cette tâche laborieuse ; mais je reviendrai, Dieu a créé le temps pour les humanités.
L'animal qui occupe le dernier degré de l'échelle zoologique sur la terre, c'est l'homme (au moins pour nos yeux matériels), qui, selon mes convictions en a subi toutes les transformations et voilà pourquoi en étudiant l'état de l'amplitude crânienne chez tous les animaux, j'avais déduit de mes observations que l'homme actuel était un être ayant énormément acquis depuis l'apparition de l'homme primitif ; non seulement le cerveau est mieux organisé, il a plus d'harmonie et d'amplitude, mais la longueur primitive des dents émaillées a disparu, et j'ai acquis la certitude que la longévité des animaux s'accroît en raison directe du développement cérébral ; conséquemment, les animaux de cette époque y compris l'homme, vivent plus longtemps que leurs aînés des âges primitifs. Remarquez bien ceci, je parle des animaux semblables ayant vécu à une époque antérieure, et des hommes de race aborigène, contemporains des chamois, aurochs, bouquetins et rennes des cavernes, race qui n'a pas connu l'emploi du métal, mais a laissé des traces indélébiles de son passage par les dessins artistiques gravés sur des os au moyen du silex.
Je croyais, je crois intimement que l'homme est le représentant héréditaire des animaux qui ont précédé son apparition ; pour être ce qu'il est, il a dû passer par tous les grades inférieurs au sien ; complément naturel, parfait, des formes matérielles prévues par le Créateur, il est l'expression

suprême des instincts acquis par des multitudes de vies.
Dès ma naissance, mes tendances étaient philosophiques et mes études développèrent ces idées innées, c'est-à-dire ma disposition à la généralisation zoologique par la conception des lois dont elle est la manifestation la plus éclatante. Sûr de moi, de mes principes, j'étais une conviction, et si j'eusse vécu, sans doute, il m'eût été permis de bien préciser la preuve de la tendance de la nature animée, vers une perfection qui conserve le type générique en le transformant d'une manière insensible selon le milieu ; c'eût été détruire les inductions vagues et hypothétiques de certaines écoles. La mort a momentanément brisé ma coopération à la Revue archéologique, aux annales des sciences naturelles, à notre grand ouvrage avec M. Christy, Reliquioe Aquitania.
Conséquemment, l'homme imparfait et primitif modifie peu à peu ses organes, la réincarnation peut seule donner la clef de ces transformations ; cette vérité est évidente et je reviendrai au nom de la justice éternelle et lorsque des données scientifiques nouvelles auront apparu, pour sanctionner cette idée nécessaire et féconde en résultats. Allan Kardec a théoriquement bien défini cette loi fondamentale qui s'impose, puisqu'elle est la condition sine qua non de la transformation des choses et des êtres.
La vie humaine sans la vie céleste devient un non-sens et une impasse lugubre où l'humanité perd la raison ; la logique et l'analogie trouvent dans l'existence spirituelle, le résultat du grand but unitaire tracé par Dieu, but que l'étude de la nature fait pressentir, unité que représentent le total des existences et le mobile instinctif et intelligent de toutes les aspirations. Ami M... , je vous dis ce que je crois être la vérité exacte, et, me résumant, je pose comme principe ce qui suit : perpétuité et enchaînement des êtres créés sur un mode primitif, par la loi d'hérédité ; cette conception grandiose a pour but leur émigration constante vers un résultat supérieur ; cette loi est invariable, elle répond à tous les arguments, elle est scientifique et non spéculative.
Êtes-vous satisfait ?... Restez l'humble disciple d'un grand philosophe, d'un bon Esprit ; spirite, vous étiez dans la vérité plus que moi dont la réputation était européenne.
Lartet

Un jeune abbé et le Livre des Esprits
Médium M. Duneau. Rue de Lille, 7. 12 avril 1872.
Dans la semaine sainte de 1872, un jeune abbé marchait tenant un livre dans ses mains ; absorbé, il lisait avec attention un bréviaire ou bien un livre qui en avait la forme ; il ne récitait pas à haute voix, ni par coeur, tant il était sérieusement préoccupé.
Les sanglots d'une petite fille donnèrent un autre cours à ses rêveries ; l'enfant sortait de l'école pour rentrer chez ses parents. Cette douleur précoce intéressa l'abbé qui s'approcha de la pauvre et charmante fillette, lui disant : « Cher petit ange, quelle est la cause de tes pleurs ?... » Il adoucissait sa voix, la caressait avec sympathie, cherchant à donner un peu de hardiesse à cette jeune âme ; il ouvrit son soi-disant bréviaire pour y prendre une image qui pût la consoler, mais le livre n'en contenait pas !...
Désappointé, il répéta sa question, et l'enfant répondit enfin, après de gros soupirs suivis de belles larmes semblables à des perles : « Monsieur, mes amies ne veulent plus jouer avec moi ! ni suivre le même chemin !... » Les pleurs recommencèrent de plus belle : « Et pourquoi cela, ma belle fillette ?» « Monsieur, répondit-elle, elles m'appellent !... la spirite !... la sorcière !... Elles disent que mon père parle avec les morts!!!... »
Une émotion profonde se reflétait sur les traits du vicaire de X.... (Oise) ; il consola sa petite confidente et la conduisit chez elle, tout en lisant son bréviaire intitulé : Le livre des Esprits. Le prêtre entra chez le père, un bon spirite, avec lequel il se lia intimement. Un enfant inconscient était le trait d'union entre deux grands coeurs.
C'est le rapprochement des Esprits.
Ta soeur Victorine

Après la mort. Le parricide
Dans la profonde nuit et dans l'immense espace,
La fureur, comme un vent impétueux, le chasse
Sans trêve ni repos, et les remords vengeurs
En lui font retentir leurs sinistres clameurs.
L'épouvante le suit et l'horreur le précède ;
Le désespoir l'étreint et la terreur l'obsède.
Il se croit dans l'enfer, ce théâtre éternel
Des supplices que Dieu réserve au criminel.
La rumeur qui s'élève ou la lueur qui passe
Porte en son coeur le trouble et l'agite et le glace.
Tel, dans le moindre bruit, le cerf, longtemps encor,
Quand la chasse est rentrée, entend le son du cor.
A chaque heure qui fuit, passe dans ses ténèbres
Une procession de fantômes funèbres.
Ils vont enveloppés chacun dans son linceul,
Pâles, sombres, hagards, taciturnes ; un seul,
D'une main inflexible entr'ouvrant son suaire,
Montre son flanc qui saigne, et dit : Je suis ton père.
Dans sa course effrénée, il a devant les yeux
Un quadruple cadran, énorme, monstrueux.

Quatre horribles serpents aux gueules enflammées
Y marquent, en tournant, heures, jours, mois, années
Le parricide ainsi suit la marche du temps.
Sur le cadran fatal il a compté cent ans
Depuis que dans la nuit et l'épouvante il erre.
Pour la centième fois, voici l'anniversaire
Qui ramène toujours la même vision.
Autour de lui tout change ; il est dans sa prison.
Il se croit encore homme. Une cloche résonne.
Il écoute anxieux. C'est un glas que l'on sonne.
C'est le sien ! Un bruit sourd arrive à son cachot.
C'est un marteau qui frappe : on dresse l'échafaud.
Il frisonne. Bientôt la figure sinistre
Du bourreau, de la mort impassible ministre,
De la porte entr'ouverte apparaît sur le seuil.
Il porte en sa main gauche un long voile de deuil
Et la main droite tient des ciseaux. Il s'apprête
A faire au condamné sa suprême toilette.
L'oeuvre est finie. On sort. Le tintement du glas,
Lent, solennel, lugubre accompagne ses pas.
La foule accourt nombreuse, impatiente, avide
De voir comment mourra l'odieux parricide.
Oh ! Comme le bourreau marche rapidement !
On approche ; il est là le terrible instrument,
Rouge, sombre, implacable, attendant sa victime.
Le criminel se sent accablé par son crime.
Il pâlit. Vers la foule il tourne un mil hagard ;
Mais il n'est pas un coeur qu'émeuve son regard,

Le parricide est seul : quel homme sur la terre
Peut compatir au sort de qui tua son père ?
Il inspire l'horreur et chacun le maudit.
Il le voit ; il l'entend et de rage il frémit.
Il monte lentement les degrés de l'échelle.
L'acier du couperet à ses yeux étincelle.
Il voudrait respirer un instant. Le bourreau
Le pousse sur la planche et sous l'affreux couteau.
Aussitôt le ressort part et dans la coulisse
La mort impatiente avec la lame glisse.
Il sent comme un éclair le contact de l'acier
Et sa tête bondit dans le fond du panier.
L'Esprit au même instant lancé dans les ténèbres
Y retrouve, effaré, ses visions funèbres.
Doit-il rester encor longtemps dans ce milieu ?
Quand viendra le pardon ? C'est le secret de Dieu !
V. Tournier

Bibliographie

Lumen, récits de l'infini
Entretien astronomique d'outre-tombe par Camille Flammarion
Lorsque parut *Le Lendemain de la mort* de Louis Figuier, il y a un an, nous avons justement protesté contre l'écrivain qui, en s'emparant de la doctrine d'Allan Kardec, se permettait de ridiculiser ses adeptes ; aujourd'hui, Camille Flammarion nous donne dans *Lumen* le lendemain de la mort d'un vaillant Esprit, à l'aide de quatre récits ou communications entre un incarné et un désincarné, il ressuscite les morts du temps passé ; Resurrectio proeteriti. Nous retrouvons dans ce beau et bon livre toutes les qualités de l'auteur de la Pluralité des mondes habités ; il y a de l'inspiration, il est écrit de main de maître. Le savant qui sait mettre à la portée de tous les lecteurs la solution mathématique, physique et astronomique de problèmes réputés insolubles, prouve à chaque page de Lumen qu'il est un spirite convaincu ; tous nos amis liront ces dialogues qui, par une application nouvelle de la doctrine et de ses conséquences, sont de nature à frapper les indifférents.
Bien des lecteurs, des gens superficiels, vont se dire : Ce sont là des propositions extraordinaires, paradoxales, un conte des Mille et une Nuits sur un rayon de lumière, greffé très habilement sur les paradoxes offerts par la nature.Nous ne partageons pas cette opinion, notre frère en Spiritisme, Flammarion, est un partisan de la pluralité des existences par la réincarnation ; les évocations de Quoerens (cherchant) à son ami Lumen (la lumière), ces dialogues instructifs ne sont pas des récits mystiques, ni du roman, ni de la fantaisie dans l'acception du mot, c'est, dit Lumen : « une vérité scientifique, un fait physique, démontrable et démontré, indiscutable, et qui est aussi positif que la chute d'un aérolithe ou le mouvement d'un boulet de canon. Tout se passe en dehors de la terre, dans une région étrangère à la sphère de vos impressions, et non accessible à vos sens terrestres. Il est naturel que vous ne compreniez pas. (Pardonnez ma franchise, mais dans le monde spirituel on est franc : les pensées mêmes sont visibles.) Vous ne pouvez comprendre que ce qui appartient au monde de nos impressions. Etant disposés à croire absolues vos idées sur le temps et l'espace, qui ne sont pourtant que relatives, vous avez l'entendement fermé aux vérités qui résident en dehors de votre sphère et qui ne sont pas en correspondance avec vos facultés organiques terrestres. »
Partant de ce principe, que tout nous porte à synthétiser les notions restreintes et déterminées, l'auteur dit que la sphère de la pensée doit être développée par la philosophie, tandis que le rôle de la science est d'étudier ce que les sens terrestres sont capables de percevoir ; il enseigne à son ami Quœrens ce que la terre est dans l'univers ; il lui apprend ce que sont et la mort et la vie par une connaissance moins élémentaire de ce qu'est le ciel.

Les lecteurs de la Revue spirite se rappellent un article d'Allan Kardec sur Lumen, inséré dans la Revue de 1867 (époque où ce livre était en projet), dans lequel un habitant de l'espace prépare l'âme de son ami à recevoir des impressions étranges que rien sur terre ne peut produire ou remplacer ; la théorie première et actuelle de Flammarion est celle-ci : le rayon de lumière se transmet successivement comme tout mobile à raison de soixante-dix-sept mille lieues par seconde, il reste un peu plus de huit minutes pour nous arriver du soleil ; ces ondulations lumineuses semblables à celles du son se propageant dans l'air. Il est reconnu que le mugissement sonore de la cloche s'entend à un kilomètre de l'église seulement trois secondes après le coup donné par le battant ; de même, à partir de son point de départ, la lumière passe successivement par toutes les régions de l'infini, s'éloignant sans cesse sans s'éteindre. Si avec de bons instruments nous pouvions voir ce qui se passe sur la lune, nous percevrions un fait une seconde un tiers après son accomplissement, la lumière employant ce temps pour nous venir de cet astre ; s'il s'agit d'un monde mille fois plus loin que la lune, nous ne verrions l'accomplissement d'un fait qu'après treize cents secondes d'attente. Vue d'un point éloigné de notre univers, la terre réfléchissant dans l'espace la lumière qu'elle reçoit du soleil, paraît brillante comme Vénus ou Jupiter ; sa photographie voyage dans l'espace à raison de soixante-dix-sept mille lieues par seconde. Lumen, mort à soixante-douze ans, est subitement transporté sur Capella (la Chèvre) après la séparation de son périsprit de l'organisme nerveux. Les phases spirites sont ici parfaitement décrites par l'Esprit : « Nous fûmes, dit-il, enfantés à la vie céleste comme nous le fûmes à la vie terrestre. » Dépouillé de son enveloppe grossière, et doué de facultés d'aperceptions élevées à un degré éminent, de puissance pour isoler la source éclairante de l'objet éclairé, il pouvait de Capella, contempler, à côté du soleil, la terre telle qu'elle était en 1793, époque de sa naissance ; il se voyait ensuite enfant, et, en se rapprochant de ce monde avec une rapidité excessive, il se plaçait dans les zones où arrivaient, sur un rayon de lumière, les photographies terrestres parties aux diverses époques de son enfance ; il se voyait aussi revivre d'une manière rétrospective et parcourait en un jour, à partir de Capella, tous les points que le rayon de lumière parti de la terre emploie soixante-douze ans à franchir.

Dans ce voyage, il raconte à son ami les impressions produites sur lui par la vision réelle de tous les événements historiques contemporains ; ce voyage dans l'infini, ses dissertations sur l'âme et la matière, sur les moments qui ont précédé sa mort, offrent une grandeur poétique, étrange et nouvelle au point de vue de la science ; la concentration de la vue de l'âme lui fait découvrir les moindres choses répandues sur tous les mondes qui gravitent autour du soleil et sur les systèmes divers qui composent la voie lactée. Puis, dans un voyage contraire il s'élance de la terre, au gré de sa volonté il précipite son vol dans l'infini et voit ainsi l'histoire de la terre à l'inverse ; devançant les rayons lumineux qu'elle projette, il franchit les distances incommensurables et remontant successivement le cours des ans, des siècles, des époques millénaires, tout revit sous son regard, hommes et choses ; les vieillards sortent de leur tombe pour renaître, c'est la vie à rebours, un spectacle étrange, indescriptible, où, comme dans la bataille de Waterloo, les blessés et les morts reforment leurs rangs, où les coups de canon engendrent la vie, où la fin de la bataille trouve les deux armées au complet, se séparant l'une de l'autre, en se regardant, pour rentrer ensuite dans leurs pays respectifs ; c'est l'apparition successive des quatrième, troisième, deuxième et première grandes époques géologiques, pour arriver ensuite à l'absorption de la terre fluidique, dans l'anneau équatorial de la photosphère solaire.

Les voyages de Lumen embrassent le champ immense et merveilleux de l'astronomie sidérale, par l'étude de la lumière ; le mouvement universel qui remplit les espaces est : « ce pont magique jeté d'un astre à l'autre, de la terre au soleil, de la terre aux étoiles.... qui soutient les mondes sur leur orbite et constitue la vie éternelle de la nature. »

Dans Lumen se trouvent déduits avec logique le mécanisme des rêves, la préexistence, l'immortalité, la preuve que nos bonnes et mauvaises actions sont éternellement photographiées dans l'espace ; que l'histoire de notre vie est écrite en caractères indélébiles ; que simultanément un Esprit peut, d'un point donné de l'espace, percevoir les phases diverses de toutes ses vies antérieures ; que les divers modes d'existences sur les planètes qui tourbillonnent dans les limites tracées à la

voie lactée, modes représentés sur la terre par les époques géologiques, impliquent ce fait brutal : l'homme a passé par tous les actes de la vie inhérente aux trois règnes de la nature. M. Flammarion rend hommage à Allan Kardec et ne dédaigne pas le périprit ; scientifiquement, il prouve que, par des procédés inconnus, l'âme peut saisir l'aspect lumineux des mondes et en distinguer les moindres détails ; nos sens avec leur perception si incomplète, supposent l'existence d'autres sens plus parfaits ; nous possédons les éléments voulus pour comprendre des êtres invisibles voyant ce que nous ne pouvons voir, mais la réalité, sinon la forme des choses, échappe à notre Esprit. Le présent éternel est la conséquence de cette étude, Dieu étant partout en vertu de son ubiquité.
Nous avons lu la première partie de ce livre avec un intérêt bien vif que partageront nos lecteurs. Pour terminer, nous notons les deux faits suivants : « La loi physique de la transmission successive de la lumière dans l'espace, est un des éléments fondamentaux des conditions de la vie éternelle. Par cette loi, tout événement est « impérissable, et le passé toujours présent. » Un crime se commet au sein d'une campagne déserte, le criminel inconnu suppose l'acte passé pour toujours, il se repent et croit son action effacée, il a lavé ses mains. « Mais en réalité, rien n'est détruit. Au moment où cet acte fut accompli, la lumière l'a saisi et l'a emporté dans l'espace avec la rapidité de l'éclair. Il est incorporé dans un rayon de lumière éternel, il se transmettra éternellement dans l'infini. »
A suivre.

Dieu selon la science par M. Poulin.
Edibé à Bruxelles, 8, rue de la Sablonnière.
La lecture de cet ouvrage de 548 pages nous prouve que M. Poulin a voulu, à l'aide de raisonnements faux, selon notre opinion, condamner tous les écrivains qui ne croyaient pas à la religion scientifique, la sienne.
C'est la première fois que nous voyons émettre cette théorie avec des sophismes empruntés au bagage de toutes les écoles : les théistes, les anthropomorphistes, les déistes, les catholiques, les protestants, Voltaire, Rousseau, Proudhon, Malebranche, Aristote. Les philosophés d'Alexandrie, les matérialistes, les spirites, reçoivent tous une leçon ; M. Poulin s'est chargé de les fustiger comme ils le méritent.
A la page 329, après avoir fait tout son possible pour ridiculiser la conception de Ch. Fourier, chose à laquelle il n'a pu arriver faute d'envergure, il pose en fait que le système d'immortalité de ce génie a pour base : « Le magnétisme avec son cortège de charlataneries et de folies. Mais la base de ce système, c'est le spiritualisme absurde, qui fait l'âme pensante par elle-même, indépendamment des organes, et d'autant mieux pensante, qu'une fois sortie de cette affreuse prison du corps, où elle demeure toujours trop longtemps renfermée, rien ne peut entraver son essor. »
Plus loin, il dit : « C'est du magnétisme enfin, que sont issus tables tournantes, tables parlantes, Esprits frappeurs, en un mot toutes les jongleries, charlataneries et diableries du Spiritisme, si propre à entretenir une crédulité, dont la religion fait son profit.
Ne voyez-vous pas aussi combien elle est tolérante (cette religion) pour ces abominables impiétés, auxquelles autrefois elle eût fait une si rude guerre. C'est qu'au point où en sont les choses, charlatans et sorciers sont bien moins pour elle de dangereux concurrents, que d'utiles auxiliaires. »
M. Poulin, qui chez lui est peut-être inoffensif, n'a-t-il pas l'air de regretter les autodafés ? Avec sa religion scientifique, et comme membre de la morale indépendante, laquelle n'admet d'autre sanction du bien et du mal que le sentiment intérieur, cet auteur a découvert une nouveauté ; pour lui : « Nos destinées n'ont plus de mystères » la nécessité de l'ordre moral étant admise, il établit que si l'on est malheureux sur terre quoique innocent, il faut en conclure « sinon qu'ils ne l'ont pas toujours été, et que le coup qui les atteint, ces malheureux, n'est qu'une expiation de fautes ou de crimes par eux commis dans des vies antérieures. » Page 475.
A la page 525, nous citons les passages suivants, qui sont la conclusion de Dieu selon la science. Et à quel point de vue nous placerons-nous, dans le monde moral comme dans le monde physique, pour que l'idée d'une existence continue et sans fin ne nous paraisse pas absurde? Que serait, dans une pareille hypothèse, le développement moral et intellectuel ? On sait que la civilisation ne

consiste pas dans la multiplication des besoins et dans l'accroissement parallèle des moyens d'y satisfaire. Or, comment y aurait-il civilisation dans une population invariable? Comment y conçoit-on la perfectibilité ? Quels y seraient les stimulants de l'intelligence ? Le progrès incessant se comprend-il hors d'un changement continuel de nos habitudes et de nos besoins, changement dont la première condition est le renouvellement sans fin des générations ?.... »

C'est ainsi que M. Poulin répond aux matérialistes et aux spiritualistes de vieille roche, qu'il trouve absurdes Se plaçant sur le terrain de la religion scientifique, pour apprécier la Mort et finir son examen de ce qu'il appelle les contrariétés de la nature, il dit : « Nous sommes éternels par la base de notre être. Donc nous sommes toujours les mêmes âmes, les mêmes individualités, et la population immatérielle de l'univers est toujours la même. Ce qui seul change et varie à l'infini, ce sont les personnalités qui résultent pour chaque âme des changements d'organisme. La mort n'est ainsi qu'un changement d'organisme, et grâce à une succession infinie d'existences pour les mêmes âmes, les mêmes individualités, laquelle rend possible l'harmonie entre la liberté des actions et la fatalité des événements, chacun a le sort qu'il mérite. Donc la mort est une nécessité de l'ordre. » Page 526.

Pour lui, Polycrate, le tyran de Samos, après sa mort, a dû revivre dix, vingt, cent fois, dans une position infime, chez le roi de Dahomey, où les têtes sont facilement coupées ; il aura la sienne tranchée autant de fois qu'il fit de crimes ; les fauteurs de tyrannies seront punis de même, en revivant chez les sauvages qui scalpent, chez les cannibales qui dévorent leurs semblables, etc., etc. Avec la religion scientifique, les maladies hideuses qui font horreur s'expliquent ; l'honnête homme victime d'un crime, d'une catastrophe, n'est plus une anomalie, les existences passées expliquent ces faits de justice éternelle.

Que vont penser de M. Poulin, les nombreux lecteurs de la Revue spirite, de cet auteur qui supprime ou l'homme ou Dieu, qui déclare la nécessité souveraine maîtresse pour remplacer l'intelligence Suprême qui n'existe pas. Cet auteur n'est pourtant pas le premier venu, il est studieux, il sait !

Le spirite ami qui nous envoie son livre intéressant, a dû sourire en se disant : Comment se fait-il qu'après avoir donné ou cru donner une volée de bois vert à Pythagore, Platon, Jean Raynaud, Ch. Fourier, Allan Kardec, le massacreur des innocents, M. Poulin ait parodié la doctrine spirite ? Avec Térence, répétons : chacun a sa coutume ; suus cuique mos.

Nous informons nos lecteurs que le livre de madame Antoinette Bourdin : La médiumnité au verre d’eau, paraîtra définitivement le 3 février prochain, et sera expédié au prix de 3 fr., franco pour la France et les pays limitrophes.

Pour le comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Mars 1873

De la vie

Les degrés de l'existence humaine

Tous les siècles ont étudié la vie, et le nôtre commence à la considérer sous ses grands aspects; son apparition sur notre globe, la fixité ou la friabilité des espèces, la quantité de vie, les espèces anéanties ou perdues, sont des questions nouvelles imposées par des recherches fort anciennes, telles que la longévité humaine, la formation de la vie, celle de la vieillesse, et surtout, l'étude de sa continuité, toujours actuelle et essentiellement spirite. Remarque importante : elle ne recommence pas à chaque individu, elle n'a, commencé qu'une fois lorsque Dieu en posa la base universelle, et, depuis, elle se perpétue dans le temps et l'espace. La philosophie spirite a confirmé cette loi : Une fois donnée, la vie ne recommence plus.

En considérant la vie humaine dans son ensemble, depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse, nous la voyons se développer par une suite de degrés ascendants, pour se terminer par une phase descendante pour le vulgaire, improprement appelée décadence, la mort n'étant qu'un point intermédiaire entre la vie passée et l'existence dans l'erraticité. Une vie bien commencée, sagement soutenue, ne s'abaisse pas en allant vers la tombe car, dans ce cas, il faudrait supposer un Dieu qui consente à ordonner les choses d'une manière équivoque, voulant que l'âme dans son épreuve, ne puisse rencontrer les circonstances propres à favoriser son progrès moral après avoir établi les forces nécessaires à son développement.

Nous ne parlerons pas ici de la décrépitude, cette agonie prolongée mais nous savons, de sources certaines, que la mort est une circonstance obligée, par laquelle l'âme invisible se dérobant à nos yeux matériels, s'essaye à une ascension progressive vers Dieu, fait qui pour les spirites n'est pas une espérance, mais bien une certitude.

Prenons l'âme au berceau, à son entrée dans une épreuve choisie, voulue, parfois imposée, où l'enveloppe matérielle s'épanouit comme la fleur, où la famille et le sourire maternel disent à l'enfant, au doux petit être : Respire, apprends à aimer !... Tel est le fond de la vie ; ces deux préceptes devraient être la règle universelle et ne jamais être oubliés ; on devrait surtout, sous toutes les formes, les enseigner au second âge, époque où l'âme s'initie à l'aide de la patience, de la docilité, aux études voulues et nécessaires qui se gravent fortement dans les jeunes esprits ; les trésors intelligents amassés par les générations précédentes, ces lumières cherchées, trouvées, peuvent seules les rendre capables d'être utiles à leurs coassociés dans cette existence, de prendre une place honorable dans la société.

L'adolescence est passée ; le pays appelle ses enfants qui doivent s'arracher aux douceurs de la famille, aux douces étreintes de charmants et pieux souvenirs, pour vivre loin de ces adorations et de ces dévouements ; désormais, il faut compléter l'éducation première par l'habitude de la soumission, de l'abnégation généreuse, de la solidarité. Il faut aimer à un degré plus élevé, plus désintéressé, en se sacrifiant sur un champ de bataille, et par une pratique dure mais utile, de toutes les énergies préparées par la demeure paternelle, par le professeur intelligent, il faut compléter son éducation pour entrer dans la grande idée substantielle de patrie et apprendre d'une manière formelle ce que signifie la vertu.

Au retour de ces luttes ardentes imposées à notre humanité, l'adolescent est un homme ; prêt pour l'accomplissement d'un travail productif et supérieur, il franchit encore un degré, et, s'enracinant davantage dans le genre humain, il veut devenir arbre et posséder dès rameaux ; il cherche une compagne, se marie et devient tige d'une famille nouvelle. Dès lors, le citoyen s'étant dessiné davantage, ses devoirs se compliquent ; il lui faut, par un travail constant, songer .plus directement à ses besoins, fonder sa propre indépendance, et contribuer autant que possible à augmenter le bien-être de la société dont il fait partie, en participant à la formation de nouveaux éléments indispensables à son existence.

Vient enfin l'âge de l'expérience ; les épreuves de la vie auront fortifié l'homme s'il a su profiter du

temps pour se grandir, s'instruire, se créer quelques loisirs et se rendre maître de l'estime publique ; le bon citoyen, dans un autre ordre d'idées, continue à être utile à la patrie. Plus fraternel que par le passé, choisi par ses voisins, honoré de leurs suffrages, il est familièrement appelé à consacrer son temps dans les diverses magistratures auxquelles a seul droit l'homme intègre, loyal, instruit, au jugement impartial. Cette phase de l'existence est l'une des plus utiles, elle est la préparation au grand travail d'ensemble fait par l'âme, pour concentrer les forces acquises, pour éliminer de son périsprit les particules grossières, matérielles, qui après la mort l'alourdissent et la retiennent à la surface de notre monde.

Le dimanche de la vie est venu, les cheveux blancs nous disent bien : Reposez-vous !... mais ils n'ordonnent pas à l'homme, ils ne lui imposent pas le regret, le desséchement, l'égoïsme, la décrépitude ; la vie sobre, bien remplie par le travail, qui fut honorablement conduite, laisse à la conscience une paix entière et donne une vieillesse bienveillante, une pitié on ne peut plus active, le recueillement grave, la bonté sérieuse, le conseil mesuré et prudent.

Les sept degrés de l'existence sont franchis : naissance, enfance, adolescence, puberté, mariage, âge mûr et vieillesse ; ce n'est pas la décrépitude qui conduit à la mort, mais bien une loi constante, essentielle, nécessaire, que le libre arbitre de l'homme peut rendre douce ou cruelle pour lui malgré son application invariable ; seul, il doit se mettre en mesure, se rendre digne de franchir de nouveaux degrés puisque l'existence présente précède une multitude d'autres vies et que l'aine éternelle, indestructible, n'a pas d'autre mode pour progresser en savoir, en sagesse, et pour se rapprocher de Dieu.

A suivre.

Variétés

Pierres lancées par les Esprits, à Londres.

Traduit du journal anglais *Le Spiritualise*.

Dans l'ensemble des communications spirites, il n'en est aucune qui soit plus difficile à expliquer, à faire accorder avec la raison, que le phénomène de lancement de pierres par les Esprits. Ces faits, qu'on ne peut attribuer à l'intervention humaine, existent et se présentent souvent, c'est une chose bien établie. Je n'écris pas ceci pour convaincre les savants qui s'imaginent tout connaître, et ne veux même pas résoudre cette question. Je désire seulement faire connaître mon opinion personnelle basée sur l'expérience.

Un grand nombre de personnes peuvent affirmer avec moi, que des objets matériels obéissent à des agents immatériels ; on peut donc ranger l'action de lancer des pierres, dans la catégorie des phénomènes d'apports d'objets solides à travers des murs, des portes et fenêtres closes. Les cas de lancement de pierres, de sonnerie spontanée des cloches, de la perception de sons les plus variés, sont si vulgaires et si nombreux, qu'il est impossible de les énumérer tous. Je l'ai dit : je ne veux pas en écrire l'histoire, mais raconter simplement un fait arrivé ici, à Londres (Fekham), dans un faubourg des plus populeux.

Le 13 septembre 1871, à six heures du soir, une pierre de dix onces, actuellement en ma possession, fut lancée contre une vitre d'une boutique placée à l'encoignure de deux rues et habitée par le sieur Hawe. Le bruit produit par ce fait, causa aussitôt un rassemblement, auquel se joignit le policeman de service.

Tandis qu'ils s'entretenaient à ce sujet, une seconde pierre qui semblait venir du mur d'en face était lancée dans le deuxième carreau de cette boutique. A cette pierre, six autres succédèrent rapidement ; lancées avec beaucoup de force, chacune fit un trou dans le verre très épais. Les spectateurs étaient très rapprochés les uns des autres, mais aucun ne fut blessé ; vainement plusieurs personnes, ainsi que les agents de police, se donnèrent-elles beaucoup de mouvement pour saisir les coupables ; les spectateurs se livraient à toutes sortes de raisonnements sur la possibilité du fait, sur la direction suivie par ces pierres, lorsque leur attention fut attirée par le bruit de l'éclat d'un carreau de vitre, dans une direction tout opposée.

A l'autre extrémité de la rue, à l'hôtel Lord Raglan où une glace fut brisée avec une grande violence,

et au moment où le propriétaire de la maison s'élançait dans la rue pour s'emparer de l'auteur du méfait, une vitre artistement peinte, de la porte du vestibule, vola en éclats. La police, les personnes lésées et les spectateurs se mirent en mouvement, mais en vain.
Le jour suivant le mystère s'agrandit encore, car, vers 11 heures du matin, au grand jour, une pluie de pierres tomba au milieu de plusieurs policemen qui s'entretenaient ensemble, personne ne fut blessé ; en même temps, un carreau de vitre d'une maison voisine fut brisé en deux, et les pierres tombaient, abondantes et serrées, devant la boutique du sieur Bürkel qui se mit en sûreté en fermant les volets de sa boutique.
Les pierres reprirent alors de nouveau la direction des carreaux déjà brisés du sieur Hawe, pour qui cette perte était de peu d'importance car il était couvert par l'assurance contre le bris des carreaux de vitres.
Deux jours après, ces phénomènes me furent racontés par l'inspecteur de police Gedge, auquel je parlais de ces faits étranges. Il ne pouvait s'expliquer la chose d'aucune manière, car ces pierres n'avaient pas été prises dans le voisinage, mais reconnues comme provenant du bord de la mer. Il disait : « Tandis que je parlais avec M. Hawe, affirmant que j'examinerais la chose de près, une de ces pierres me rasait » Pour lui, cette affaire paraissait très énigmatique ; elle était la conséquence d'une malice préméditée des hommes. Il riait avec bonhomie, quand je lui déclarais franchement que, clans ma conviction, ces faits étaient produits par des Esprits.
Cette idée lui paraissait nouvelle, car il n'avait aucune connaissance des médiums, du Spiritisme et de ses manifestations. Je lui expliquai que des manifestations comme celles du lancement de pierres, se produisent sous l'influence d'une médiumnité inconsciente et d'une personne désintéressée. Quelque peu disposé que fût M. l'inspecteur à accepter mon explication, il ne me raconta pas moins, à son tour, deux faits spirites arrivés en sa présence.
L'un de ces faits concernait une daine qui le fit appeler chez elle à chaque instant, un carreau de vitre était cassé par un coup de pierre qui ne venait pas du dehors. Par l'interrogation des domestiques, il fut convaincu que le délinquant était la femme de chambre, car les pierres n'étaient lancées qu'au moment où elle était présente. La dame repoussant ce soupçon, permit à regret qu'un agent de police fût placé dans l'appartement. Le policeman constata ceci : lorsque la fille entrait, les pierres étaient lancées contre les carreaux de vitre ; il ne la voyait pourtant pas bouger, et cette fille niait et repoussait l'accusation.
Le fait constant, visible, était le bris de carreaux de vitres au mordent de son entrée dans la chambre ; donc, elle devait être la coupable et fut congédiée. La dame retrouva sa tranquillité, mais elle n'était cependant pas tout à fait satisfaite, et ne croyait pas à la culpabilité de la jeune fille. Elle disait : « Un jour, une pierre fut lancée dans la fenêtre, au moment où je parlais à ma domestique qui avait le dos tourné vers la fenêtre. »
Le second fait est le suivant : le frère de l'inspecteur faisait commerce de préparations chimiques. Il avait à son service un aide qui causa toutes sortes d'accidents ; des flacons furent enlevés de leur place et brisés ; des pois, non des pierres, pleuvaient entre les flacons. Un jour, le patron et son aide prenaient le thé, lorsqu'un gros morceau de mortier qui n'appartenait pas à la boutique fut lancé dans la tasse du patron.
Ces tribulations durèrent longtemps, et devaient être causées par l'aide ; quel autre aurait pu les causer ? Pourtant, le patron l'observait avec soin et ne put jamais le prendre sur le fait.
Enfin, après un nouvel incident de même nature, l'aide fut congédié.
Dans ces deux cas inexplicables pour l'inspecteur, nous trouvons une médiumnité inconsciente, ignorée du médium, contraire à sa volonté, se manifestant à son détriment. Des enfants ont souvent été punis à cause de cette médiumnité inconsciente, et, parfois, renvoyés des écoles comme des espiègles incorrigibles.
Un cas de persécution de cette nature, qui mérite d'être cité, eut lieu à l'Université Harward en Amérique, d'où un jeune homme, aujourd'hui docteur L. Willis, à Boston, fut expulsé par suite de phénomènes qui, en vertu de sa médiumnité se manifestèrent dans son voisinage.
Nous regrettons d'attribuer à des Esprits le lancement de pierres et le fait de dommages matériels ;

on ne doit cependant point condamner ce que l'on ne comprend pas, car nous connaissons aussi tout ce que les manifestations spirites ont d'élevé et d'édifiant ; nous avons des adversaires puissants, obstinés, qui se nomment matérialistes et nient les phénomènes d'Esprits en jetant un regard de pitié sur la folie des spirites. Leur apportons-nous des communications pleines de sentiments de paix et de religion, ils se mettent à rire et les Esprits voyant ce parti pris, se servent de moyens drastiques pour leur démontrer leur existence. C'est là, sans doute, la meilleure explication du but et de la permission de manifestations spirites ayant une certaine rudesse et des formes violentes.
Benjamin Calman, traduit par le Docteur *F*

Les mystères de Milon-la-Chapelle[5]

Cour d'assises de Seine et Oise, présidence de M. Durand.

Lorsque André fut, en même temps à peu près que Léon Camard, accusé d'être l'auteur des écrits menaçants et de la tentative d'incendie du moulin, le village se divisa en deux camps bien distincts : d'un côté les partisans du boulanger, de l'autre ses adversaires. Ces derniers, du reste, formaient la minorité. Quant à la justice, sa perplexité était grande.
Comment parvenir jusqu'à la vérité ? Sur quelles bases étayer une accusation? A tous les points de vue, les preuves manquaient.
On avait fait cette remarque, que les placards étaient collés avec une pâte de farine délayée : Camard comme meunier, André comme boulanger, avaient également de la farine à leur disposition.
On avait consulté l'écriture des affiches, appelé des experts, soumis l'encre à, une analyse chimique : l'expertise démontrait, avec la même assurance à l'égard de chacun des cas, soit que la forme des lettres révélait la main d'André, soit que la main de Camard avait seule pu tracer de tels caractères, soit enfin que les lignes, soumises à un sérieux examen, ne pouvaient être imputées ni à l'un, ni à l'autre. On s'était attaché à la contexture, au grain du papier : des perquisitions opérées chez Camard et chez André, amenèrent la découverte de papiers tout à fait identiques.
Les vieillards criaient au sortilège, les bonnes femmes à la magie, et les petits enfants s'endormaient, le soir, avec des histoires dont le héros était toujours un démon qui venait, nuitamment, griffonner des signes cabalistiques et les appliquer aux murailles, en poussant des ricanements sinistres.
Au mois de juin 1870, sur la routé, à, quelques centaines de pas du moulin, le second fils Camard (Eugène) trouva, par hasard, la montre de son frère Léon ; le verre, les aiguilles, le mouvement en étaient brisés ; dans le boîtier, une bande de papier contenait ces mots : « Reprends ta montre ; nous ne sommes pas des voleurs, nous n'avons voulu que te nuire. »
Qui avait apporté là cette montre? Quand l'avait-on dérobée ? Pour s'en emparer, il avait fallu pénétrer dans la chambre même de Léon Camard, pendant son sommeil, ou la prendre sur lui sans qu'il s'en aperçût. Lasse et sans résultats, la justice abandonne ses recherches.
Pour bien comprendre tout ce qu'offrent d'étrange et d'inexplicable les menées dont le mystérieux auteur reste encore à découvrir, il est nécessaire de connaître, au moins superficiellement, les lieux où se sont déroulés ces scènes.
Milon-la-Chapelle est une commune de cinquante à soixante feux tout au plus. Avant les événements dont on va lire la suite, sa population s'élevait à deux cents habitants environ. Aujourd'hui, on comprendra bientôt le motif de cette décroissance, elle ne dépasse guère cent soixante.
Entre Chevreuse et Rambouillet, le pays offre une succession d'accidents de terrains qui, de tous côtés, limitent l'horizon. Les ondulations du sol présentent à l'oeil une série non interrompue de collines et de vallons qui serait pittoresque si, à force de se répéter, elle ne devenait monotone. Milon émerge du fond d'un de ces creux , adossé à une sorte de falaise qui l'abrite des vents d'ouest, le village s'étend jusqu'au bord de la route qui va de Chevreuse à Port- Royal ; il est séparé de cette route par un assez gros ruisseau qui prend sa source à la Fontaine-Couverte, dans les bois de Port-

5 Voir la Revue de février 1873.

Royal, et va se jeter dans la petite rivière de l'Yvette, à quelques kilomètres de là, près de Saint-Remy-lès-Chevreuse.
Le moulin Camard est l'une des premières constructions que l'on aperçoive en approchant du village ; il est à deux étages, bâti en moellons, avec des murailles blanchies à la chaux que l'on distingue de loin. Le corps de logis principal, c'est-à-dire la meunerie, est longé par le ruisseau de Port-Royal dont le courant met la roue du moulin en mouvement. Au delà, perpendiculairement au ruisseau, s'étend un bâtiment annexé au moulin, lequel se termine en retour, et, par conséquent, parallèlement au cours d'eau, par une longue bâtisse en torchis, aujourd'hui transformée en grange.
C'est dans cette dernière partie des constructions que le boulanger André avait, à l'époque dont nous parlons, son fournil et son logement. De même que Camard, locataire principal, André relevait du comte d'Abzac, propriétaire du moulin. M. d'Abzac qui, jusqu'à la fin de 1870, a été maire de la commune, habite à cent mètres plus haut, de l'autre côté de la route, le château de Milon, qu'entoure un parc d'une étendue modeste. Il y a deux ans, le nouveau conseil municipal nomma un autre maire, M. Caillou.
Le meunier Élie est établi à l'autre extrémité de la localité. Marette, dont le père est treillageur, et qui, lorsqu'il n'aidait point son père, travaillait à la journée pour les cultivateurs des environs, habitait une maisonnette peu éloignée du château ; à peu de distance se trouve une guinguette tenue par un autre André, frère du boulanger. Quant au village lui-même, il se compose de trois ou quatre groupes de maisons jetées çà et là, un peu au caprice du hasard ; l'ardoise y domine le chaume, et l'aspect de l'ensemble respire la propreté et l'aisance.
Antérieurement aux faits qui nous occupent, la population de Milon-la-Chapelle formait une vaste famille étroitement unie ; tous, du reste, parents, peu ou prou, ne fût-ce qu'arrière-petits-cousins. La vie se passait en commun, l'on n'avait pas de secret les uns pour les autres, une intimité toute patriarcale réunissait en un faisceau compacte les anciens et les nouveaux de la tribu.
Depuis que l'oeuvre ténébreuse est venue jeter la discorde dans ce coin jusque-là paisible et presque ignoré, l'existence, pour la plupart, et devenue insupportable. Des haines se sont fait jour, des soupçons ont éclaté, ternissant tour à tour les réputations naguère les mieux assises ; les plus chauds amis de la veille en sont venus graduellement jusqu'à se suspecter, et, se claquemurant dans leur intérieur, à se refuser mutuellement leur porte ; un moment même, la fièvre d'émigration se mit à sévir avec une inquiétante intensité et quant aux quelques bourgeois, étrangers au pays, qui s'étaient fait construire dans ces parages des habitations de plaisance, ils ont fini, presque tous, par renoncer à venir comme ils le faisaient, passer la belle saison dans un séjour que trop de circonstances concourent à rendre funeste.
Aussi, en dépit de sa situation riante et de sa prospérité relative, Milon-la-Chapelle est triste, sépulcral ; les rues restent silencieuses, les gens se montrent peu au dehors, et ceux qu'on y aperçoit ont cette physionomie assombrie que donne la défiance. Au-dessus de ces têtes, on sent planer le malheur.
La guerre arrive. Les libelles diffamatoires n'en poursuivent pas moins leurs apparitions, à intervalles moins réguliers, toutefois. Puis vient l'occupation du pays, le petit village de Milon-la-Chapelle reçoit une soixantaine de garnisaires prussiens. Dès lors, plus rien.
Pas tout à fait, pourtant. Un matin, à la fin de décembre, le frère d'André le boulanger, André le cabaretier, en se rendant à une métairie des environs, posa le pied sur un paquet qu'il ramassa aussitôt.
C'était un grand journal soigneusement roulé, lié d'une ficelle et portant cette suscription : « Nouvelles de la guerre ». Depuis bien des jours, au village, on ne savait de la guerre que ce que voulaient bien en dire les soldats allemands, et c'était en vérité peu de chose. Tout joyeux de sa bonne aubaine, André cache sous sa blouse le précieux journal, qu'il suppose avoir été lancé au passage par quelque ballon parti de Paris. Il rentre chez lui à la hâte, ouvre la large feuille, reconnaît avec stupeur qu'elle date de plus d'un an, et de ses plis, enfin, retire une pancarte d'une écriture analogue à celle des placards et contenant, à la suite des injures, calomnies et propos habituels, deux lignes ainsi conçues : « Celui qui trouvera ceci, s'il ne le montre à tous, sera incendié comme les

autres. »
Peu rassuré, le cabaretier alla aussitôt à Chevreuse faire part de sa trouvaille au juge de paix, qui ne découvrit rien. L'ennemi avait à peine évacué la localité, en février 1871, que les écriteaux se montraient à profusion sur tous les points. Mars, avril et mai passèrent sans incident remarquable.
En juin, une affiche apposée à six ou sept exemplaires, annonça tout à coup que, à, un jour fixé, la famille Camard tout entière serait empoisonnée.
Dans le village, on avait recommencé à faire bonne garde plus d'une fois, aux moments où l'on s'y attendait le moins, on voyait apparaître les gendarmes de Rambouillet ou le garde champêtre de Chevreuse ; la vue de ces agents de l'autorité ranimait les courages prêts à faiblir, soutenait les peureux, encourageait les indécis. Mais cette nouvelle menace jeta l'abattement parmi les plus braves.
Deux fois, au jour dit, presque à heure fixe, les épouvantables promesses faites dans des conditions analogues s'étaient réalisées. La main de celui ou de ceux qui menaient cet horrible complot était demeurée constamment hors d'atteinte. Il y avait là, positivement, de quoi donner à réfléchir aux moins poltrons. Une folle terreur se propagea de proche en proche. Des paysans ne parlaient de rien moins que de quitter en masse le pays ; les demoiselles Elie s'étaient réfugiées à quelques lieues de là, chez une de leurs tantes ; mademoiselle d'Abzac n'osait plus quitter le château Milon-la-Chapelle subissait les épouvantes d'une véritable panique.
Après bien des efforts, cependant, on était parvenu à surmonter le premier mouvement de terreur.
Les habitants de Milon-la-Chapelle avaient reconnu le danger de s'abandonner à des craintes irréfléchies. Bien déterminés à une surveillance active, sachant qu'en découvrant l'auteur de la menace d'empoisonnement qui devait se réaliser à bref délai, ils dévoileraient du même coup le secret des écrits mystérieux, de l'incendie du moulin, de la destruction des registres, du vol de la montre et des calomnies multipliées contre les plus honnêtes familles de la commune, ils résolurent de redoubler de zèle, et de ne se donner du repos que lorsqu'ils auraient démasqué le coupable.
A suivre.

Phénomène d'apparition Électro-spirite[6]

M. Sourbieu père, rue Germain- Pilon, 13, à Paris, ancien comptable de l'armée, retraité, décoré, âgé de 72 ans, nous envoie une explication de ce phénomène, reçue par inspiration médianimique le 19 janvier 1873 ; explication qui a des rapports avec un tableau dit des Cent colonnes, dont il est l'auteur et tire des conséquences essentielles.

DIEU.	L'HUMANITÉ sortant de la matière				Gouverneur (Esprit).	L'HUMANITÉ par le travail purifiée.				Balance.	GOUVERNEUR de TOUTES CHOSES.
Troisième temps.....	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	L'esprit de Vérité.
Deuxième temps.....	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	Le Christ.
Premier temps.....	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	Moïse.
Dans tous les temps...	3	9	9	12	15	18	21	24	27	30	Liberté.
La charité.....	12	6	6	3	....	3	6	9	12	..	Egalité.
Et la solidarité.....	15	15	15	15	15	15	15	15	15		Fraternité.

« Les T ou les clefs de sol, placés à la suite de trois rangées de chiffres, sont des et-caetera invitant le lecteur à continuer les 1, 2, 3, 4, 5, 6, par 7, 8, 9, 0, ce que confirme le Z placé sous les trois lignes de nombres ; qui signifie, allez jusqu'à la fin. Le zéro n'étant rien par lui-même, j'ai cru

6 A Poix (Somme). Voir la Revue spirite de janvier 1873.

devoir mettre un 1 devant ce chiffre, puis j'ai additionné verticalement les 10 colonnes dont le tableau ci-joint présente les produits. Puis il m'a été dit : que la colonne des 1 représentait l'homme, l'unité ; la colonne des deux, la femme qui complète l'homme ; celle des 3, l'Esprit qui, pour s'incarner, sollicite l'homme et la femme; celle des 4, le progrès accompli par l'union de la matière et de l'Esprit incarné, union qui conduit les couples à la colonne des 5, représentant ici Dieu (ou l'Esprit fait homme).

Jusqu'à cette limite des 5, l'humanité n'est pas sortie des bornes naturelles qui lui sont sagement imposées, il y a temps de repos ; mais purifiée par le travail, après avoir augmenté son bien-être matériel, son acquis intelligent, elle arrive successivement aux colonnes 6, 7, 8, 9, puis à 10 ; le terme final où l'Esprit épuré reporte tout à Dieu. Nos guides spirituels font alors la récapitulation des phases diverses suivies librement par l'humanité, et comme la justice préside à tous les bienfaits du Créateur, dans tous les temps (représentés ici par les colonnes de chiffres et leurs additions), les Esprits rendent hommage au principe d'égalité né du libre arbitre de l'homme ; sous leurs instigations je me suis dit : 3 fois 9 font 27 tandis que 3 fois 1 font 3 ; celui qui, par une longue série d'existence possède beaucoup, doit comme dépositaire de l'héritage commun, un appui moral et matériel aux derniers venus ; aussi doit-il à ce titre, s'il est parvenu au nombre 27 se soustraire 12 unités pour les reporter au total 3 de la colonne des 1 ; qui de 27 ôte 12 reste 15, tandis que 3 et 12 font 15, tel est le moyen recommandé pour rendre hommage à Dieu en établissant entre les grands et les petits la solidarité et la fraternité ; car tout se pondère par le devoir accompli, par la fraternité, la charité.

De même : de 24 on soustrait 9 qu'on reporte au total de la colonne des 2 ; ôter 9 de 24 reste 15, tandis que 6 et 9 font 15. On agit de même entre 21 et 9, entre 18 et 12 et toutes les colonnes sont égalisées à l'aide de soustractions et d'additions ; le nombre 15 représente le Dieu bienfaisant, le père égalitaire, le gouverneur de tous les Esprits qui comprennent la loi. »

Telle est cette explication médianimique à laquelle nous n'ajoutons pas de commentaires ; nous attendons d'autres communications qui viennent ou appuyer, ou condamner cette donnée originale obtenue par notre frère Sourbieu.

Correspondance

Lettre de Cephaz sur la Phthisie

P.-E.-B., 3 janvier 1873.

Mes chers Messieurs et Frères,

Je vous envoie la suite et le complément des considérations que vous avez insérées dans la Revue de janvier, touchant l'action fluidique de l'homme sur les plantes et sur l'atmosphère. J'ai cru devoir vous adresser également une instruction sur la phthisie, signée « Dr Demeure ». C'est la première communication portant une signature que j'aie jamais reçue. Les éléments de comparaison nécessaires pour contrôler l'authenticité de cette dictée me font défaut ; mon opinion est même qu'elle pourrait bien être d'une source identique à celle des communications que je vous ai précédemment adressées, et que la signature n'a été mise que pour couvrir les enseignements qu'elle contient, de l'autorité d'un homme de science aussi apprécié que le Dr Demeure, et pour les faire ainsi plus facilement accepter par les malades, et engager les hommes de l'art à les étudier et à les discuter sérieusement. C'est à vous de décider si mes appréciations sont justes.

Quoi qu'il en soit, je dois vous dire qu'après avoir mis en pratique ce nouveau mode de médication, j'ai constaté une sensible amélioration dans l'état de ma belle-soeur. La fièvre, qui auparavant était continuelle, laisse maintenant des répits assez longs. Les étouffements qui suivaient chaque repas, ont décru dans de notables proportions ; enfin, l'état de maigreur a diminué, et les forces se sont ranimées d'une manière très satisfaisante. Il m'est très facile de constater la réalité de ces résultats, et d'échapper aux illusions que pourrait me donner mon désir ardent de la guérir, ne vivant pas auprès de la malade, que je ne vois qu'une fois par mois, lorsque je vais à B, sur ma propriété. Et pour mieux vous faire apprécier la puissance de l'action fluidique, j'ajoute que P.-E.-B. est éloigné du lieu qu'habite ma belle-soeur, d'une centaine de kilomètres.

Vous me pardonnerez, je l'espère, d'entrer dans ces détails, au sujet d'une question toute personnelle. Je me suis cru obligé de porter à votre connaissance ces indications de traitement fluidique, d'autant plus que cette étude se relie à la grande question des fluides qui est aujourd'hui à l'ordre du jour. J' ai d'autant moins hésité, que les résultats obtenus déjà dans ma famille me semblaient un encouragement pour engager les personnes plus compétentes que moi, à faire dans l'intérêt général, des expériences qui pourront encore mieux réussir, parce qu'elles seront conduites avec plus d'intelligence, et éclairées par des connaissances pratiques que je ne puis posséder, étant empiétement étranger à l'étude et à l'exercice de la médecine.
Je n'en dois pas moins adresser mes remerciements sincères à Dieu et aux bons Esprits qui veulent bien m'assister, et à vous aussi, mes chers co-associés fluidiques, dans le périsprit desquels je puise argement pour mes expériences journalières.
Je vous prie de recevoir mes salutations bien fraternelles.
Cephaz.

A propos de la maladie de Madame Saint-M.
7 décembre 1872. Médium Céphaz.
La phthisie est une des maladies les plus terribles qui affligent l'humanité. Ceux qui payent chaque année un funeste tribut à ce fléau destructeur sont très nombreux.
Nous allons vous présenter quelques considérations qui pourront vous aider à soulager, et même à guérir, chez beaucoup de vos frères, cette maladie réputée jusqu'à ce jour incurable et particulièrement, ces instructions vous serviront de guide dans le traitement de votre belle-soeur que vous avez entrepris, traitement qui aboutira à un résultat satisfaisant, si vous avez soin de vous conformer strictement à nos prescriptions.
L'acte important de la respiration a pour conséquence, comme vous le savez, d'introduire dans le sang la quantité d'oxygène nécessaire à la combustion du carbone que le corps absorbe par les voies digestives. C'est aux poumons que s'opère cette infusion de l'oxygène dans le sang ; plus le volume de ces organes est considérable, plus le sang reçoit d'oxygène, et mieux s'effectue le phénomène indispensable de la combustion. Si, au contraire, les poumons sont peu développés, l'oxygène n'arrive pas au sang en quantité suffisante et la combustion se ralentit d'autant. De cet état anormal, il résulte qu'il reste dans l'organisme une trop forte proportion de carbone non brûlé, ce qui détruit l'équilibre entre les divers éléments destinés à constituer les tissus corporels.
Mais si la science a parfaitement défini le rôle de l'oxygène dans la combustion du carbone, elle n'a pas dit encore ce que devient le carbone une fois brûlé. Incontestablement, il doit avoir, après cette opération, des propriétés qu'il ne possédait pas auparavant, propriétés qui lui permettent de se comporter d'une manière différente avec les autres éléments de l'organisme ; s'il en était autrement, le phénomène de la combustion n'aurait pas sa raison d'être.
La combustion est, vous le savez, la combinaison d'un corps avec l'oxygène, avec dégagement de chaleur, de lumière et quelquefois d'électricité. Le carbone, en brûlant dans le sang, a pour résultat d'entretenir la chaleur vitale du corps. Mais, si on prend la peine d'aller au fond des choses, on s'aperçoit que ce n'est pas là la seule conséquence du phénomène. Après toute combustion, il reste un résidu de matière qui n'a pas pu se combiner avec l'oxygène ; ce résidu, dans les corps organiques qu'on brûle, se nomme cendre. Il est indubitable que l'acte de la combustion intra-organique du carbone, doit également laisser un résidu. Ce résidu, vous l'avez déjà deviné, n'est autre chose que l'azote car on vous a dit ailleurs que le carbone, suffisamment élaboré dans les organes, se convertit en azote.
C'est le phénomène de la respiration qui a pour but de provoquer cette transformation. En soumettant à l'analyse chimique les divers éléments qui constituent le corps, on trouve que l'azote en fait partie dans une notable proportion. Si, d'un autre côté, on calcule la quantité de ce gaz ingérée avec les aliments, on verra qu'elle est inférieure à la quantité existant dans les organes. Or, comme ce gaz ne peut s'assimiler par les voies respiratoires, puisqu'il est irrespirable, on sera amené à conclure logiquement que l'excédant se fabrique dans l'organisme. Des études et des expériences

sérieuses ne tarderont pas à démontrer cette vérité d'une manière irréfutable.
Une certaine partie du carbone introduit dans le corps avec les aliments, n'est pas prête à subir cette transformation au contact de l'oxygène. Celui-là est ramené au dehors, sous forme d'acide carbonique, par l'acte de l'expiration ; il va chez les plantes recevoir un supplément d'élaboration, en attendant que le moment soit venu de rentrer dans l'organisme humain.
D'après les données qui précèdent, nous pouvons définir la respiration : l'acte par lequel l'oxygène, introduit dans le sang par les poumons, brûle une quantité suffisante de carbone pour produire l'azote nécessaire à l'entretien des organes. Si, par une cause quelconque, le poumon vient à ralentir ses fonctions, les tissus de l'organisme ne pouvant plus s'alimenter convenablement d'une substance qui leur est indispensable, le dépérissement, la maigreur, la consomption, en un mot, s'ensuivent, et la mort arrive fatalement, comme conséquence forcée de ce vice dans le fonctionnement des organes.
La phthisie a généralement pour cause un défaut de constitution héréditaire, par suite duquel les poumons sont empêchés d'atteindre un degré suffisant de développement, et sont impuissants, pour cette raison, à fournir au sang assez d'oxygène pour brûler une quantité convenable de carbone. Il arrive aussi quelquefois que cette maladie a une origine tout accidentelle, comme, par exemple, l'introduction, par les voies respiratoires, dans le poumon, d'un germe morbide qui se développe aux dépens de la substance de cet organe. Le manque d'azote se fait promptement ressentir dans tout l'organisme, mais plus particulièrement dans les poumons, dont il est, à l'état normal, l'un des principaux éléments constitutifs et il est là plus indispensable qu'ailleurs, en raison de ses propriétés bien connues d'arrêter la combustion, et d'empêcher, par conséquent, les autres éléments organiques de se combiner avec l'oxygène, qui les entraînerait au dehors par l'acte de l'expiration. Cela explique comment, l'azote venant à faire défaut, les poumons s'usent et se décomposent promptement au contact de l'oxygène.
Des observations qui précèdent, il vous est facile de déduire le remède à appliquer dans cette maladie. Comme l'oxygène est insuffisant à brûler assez de carbone, il faut s'attacher à faire pénétrer dans l'organisme la plus grande quantité possible de carbone brûlé, c'est-à-dire d'azote. A cet effet, nous recommandons aux malades un régime alimentaire composé de viandes blanches, d'oeufs, de lait, de beurre, en un mot, de substances où l'azote prédomine. Lorsque la maladie est arrivée à une certaine période (et c'est le cas de votre belle-soeur), ce régime n'est plus suffisant pour amener la guérison. Il faut que le traitement fluidique intervienne directement. En effet, les organes pulmonaires ayant atteint un certain degré de décomposition, tous les atomes d'azote amenés par la circulation sont successivement infectés de la tendance maladive, et au lieu de réagir pour enrayer le mal, ils l'excitent, au contraire, en lui fournissant un nouvel aliment.
Pour obtenir un résultat satisfaisant, il faut que l'action fluidique intervienne avec une grande énergie. Il faut que l'azote libre, et non combiné avec d'autres corps, parvienne directement au poumon pour le cautériser, si nous pouvons ainsi dire, et arrêter sa désorganisation. Vous pouvez dans ce but puiser à pleines mains dans le fonds fluidique de la société Demeure. A certains moments de la journée convenus d'avance entre vous et la malade, projetez, avec toute la force de volonté dont vous serez capable, le gaz azotique vers ses poumons. Si vous avez soin de le diviser convenablement par la pensée, c'est-à-dire de faire le travail avec une attention soutenue, l'azote pénétrera par les pores dans l'organisme, et ira de lui-même se placer sur la plaie qu'il est destiné à guérir.
Voilà l'action principale à accomplir pour le moment ; cela ne doit pas vous dispenser de faire suivre à la malade le régime que nous avons indiqué plus haut. Vous pouvez également introduire dans le sang une quantité d'azote assez notable par le véhicule de l'eau magnétisée. Lorsque vous magnétiserez cette eau, puisez, par la pensée, les éléments azotiques dans le fluide périsprital de vos associés fluidiques ; vous trouverez là de l'azote beaucoup plus subtil que celui de l'atmosphère, et, par conséquent, plus facilement assimilable par les tissus malades. Du courage, donc ! et de la bonne volonté ; nous vous prêterons tout notre bon secours et soyez persuadé que vous ne tarderez pas à constater une profonde amélioration dans l'état de votre belle-soeur, dont vous avez tant à

coeur d'amener la guérison.
Docteur Demeure

Remarque. Prochainement, nous donnerons la seconde partie de l'article de Cephaz, intitulé : De l'action fluidique de l'homme sur les plantes et l'atmosphère.

Le Spiritisme à Pesth

Madame la baronne Adelma de Vay nous écrit de Galop, par Teillya (Hongrie) :
23 janvier 1873.
Très honorés messieurs et frères,
L'article de votre Revue au sujet des fluides m'a fortement intéressée, car il répondait à ce que mes guides m'ont dit à ce sujet. Je vous envoie ci-jointe, une manifestation donnée bien avant l'arrivée de votre publication ; veuillez me dire ce que vous en pensez, car nous trouvons ces idées merveilleuses. J'ai traduit, aussi bien que possible, la manifestation écrite en allemand, et vous prie d'en faire usage pour la Revue ; bientôt je vous enverrai une relation des travaux accomplis par notre Société spirite de Pesth, avec l'aide des médiums dévoués et sincères.
Votre Revue de décembre fait mention du livre que j'écrivis médianimiquernent, intitulé : Esprit, Force, Matière. La personne qui en a fait la traduction résumée, n'a, pas eu sans doute le temps de l'analyser à fond, car elle n'a pas bien compris le sens de ce travail, ce livre ne renferme rien de dogmatique. L'idée d'une chute des Esprits n'est pas nouvelle, la Bible la contient et les explications de nos guides à ce sujet ont paru rationnelles et logiques à bien des personnes éclairées. Si vous aviez le livre tout entier, exactement traduit, vous le trouveriez en concordance avec l'enseignement d'Allan Kardec.
Bientôt, je l'espère, je vous enverrai un second volume enfant de ma médiumnité ; il contient les faits de plusieurs guérisons d'obsédés et une foule d'autres manifestations spontanées très curieuses, obtenues de toutes sortes d'Esprits ; j'y raconte aussi plusieurs de mes visions remarquables au verre d'eau. Cette lettre renferme ma photographie faite à Pesth, sur laquelle vous verrez le portrait d'un Esprit ; en ayant envoyé un spécimen à l'une de mes malades, à Schweinfurt en Bavière, celle-ci reconnut aussitôt l'une de ses amies morte depuis sept ans.
En dehors de nos sympathies spirites bien naturelles, dans tous les rangs de la société, nous avons ici un grand attachement pour la France, et nous prenons une grande part à ses malheurs. Que Dieu vous protège, que les bons Esprits aident votre beau pays à se relever, qu'il devienne glorieux et grand comme il le mérite.

Tout est animé

Société spirite de Pesth. Médium Madame Adelma de Vay.
Tout est animé ; les êtres vivants sont aussi bien dans l'intérieur de la terre, qu'à sa surface et autour d'elle ; les études spirites démontrent positivement ce fait. Il y a deux principes de vie : l'un individuel, celui des Esprits ; l'autre, instinctif, obéissant aux lois de la nature, qui est le principe vital des minéraux, des plantes, des animaux inférieurs; on peut les appeler : le principe spirite, le principe des âmes universelles.
La terre est animée par ces deux principes incarnés en elle, dont la partie la plus épurée après la décorporation, habite dans l'atmosphère, ou, pour mieux dire, dans le fluide terrestre ; c'est pour cela que nous avons dit : ces principes d'Esprits et dames dirigent tout ce que vous nommez, forces atmosphériques et météorologiques ; ils se trouvent à l'état de principe de vie dans les brouillards, les orages, les ouragans et la pluie ; tous ces phénomènes sont la cohésion de molécules électro-magnétiques-odiques-fluidiques qui se condensent.
En étudiant sérieusement la science des fluides périspritaux des hommes et des Esprits, on parviendrait à diriger le temps, c'est-à- dire les apparitions météorologiques et atmosphériques. Ce grand fait sera obtenu lorsque les hommes auront su entrevoir la vérité essentielle nommée :

existence du monde de l'erraticité, du monde des Esprits; alors on établira des réservoirs odi-fluidiques et électro-magnétiques pour diriger chaque changement de temps, qui produit, d'une manière visible pour nous, des effets tels que la foudre, la grêle.
Dès aujourd'hui, des groupes de spirites sérieux pourraient avec l'aide des Esprits qui les entourent, avoir une influence salutaire sur le temps, les épidémies et les pluies, par l'accumulation de fluides purs, sans cesse renaissants. Pour agir avec plus de certitude et d'une manière positive, on parviendra à établir des réservoirs de ces forces, que des batteries électriques déverseront dans l'atmosphère, par des cordes de cuivre ou par des tuyaux en verre, ce qui établira plusieurs systèmes d'attraction et de répulsion. Ce résultat si remarquable de l'union des forces humaines, si peu connues actuellement, donnera comme conséquence suprême l'amélioration de tous les Esprits inférieurs et ignorants, malins, incorporés fluidiquement dans l'intérieur de la terre, qui se mêlent aux apparitions volcaniques, aux tremblements de terre.
Donc, la fable de Pluton a sa raison d'être, comme toutes celles que nous a transmises l'antiquité, les allégories étaient le voile posé sur de grandes vérités, et l'Ancien et le Nouveau Testament affirment que les Esprits ont toujours eu une influence dirigeante sur le temps. Jésus commandait aux vents ; Elie prie Dieu d'envoyer la pluie sur la terre desséchée et les vents se taisaient, et la pluie tombait sous l'influence de bons fluides qui s'unissaient de la terre au ciel.
Etudiez, frères, moralisez-vous, spiritualisez-vous, vous aurez ainsi centuplé vos forces périspritales, non seulement vous aurez atteint le but dont nous avons parlé, mais vous aurez acquis la puissance souveraine de vous préserver de nombreuses maladies, des épidémies meurtrières, de la grêle, de la foudre, causes produites par de mauvais Esprits, qui se heurtent contre les Esprits avancés, directeurs de l'océan fluidique qui baigne la terre, océan où se confondent les grands fleuves magnétiques. Cette science à acquérir est la science suprême ; elle vous fera connaître l'Esprit de vie, de vérité ; elle vous rapprochera de Dieu.
Paul, apôtre

Remarque. Le volume des communications remarquables, obtenues par madame Bourdin, intitulé : *La Médiumnité au verre d'eau*, contient aux pages 331, 332, 333, une dissertation spirite obtenue il y a trois mois, qui vient corroborer l'opinion de Marc Baptiste, celle de Céphaz et de la baronne Adolma de Vay. Cette concordance n'est pas nouvelle. Le maître a comme nous remarqué ce phénomène , chaque fois qu'une question importante a dû être mise à l'ordre du jour de nos études, de divers côtés, par des médiums qui n'ont jamais eu un seul rapport, nous recevons des dictées concordantes, et généralement elles répondent aux préoccupations de spirites studieux et instruits. Voici la communication au verre d'eau obtenue par madame Bourdin :

Dissertations spirites

Sur les découvertes scientifiques
Genève, 13 octobre 1872.
Nous sommes en pleine campagne, le ciel est couvert de gros nuages qui semblent annoncer une véritable tempête ; Goethe nous fait observer le temps et je vois paraître ces mots : « Il arrivera une époque où les hommes découvriront le moyen de détourner la tempête ; cette découverte, qui vous semble impossible, sera aussi simple que celle de diriger l'électricité. » Mon Esprit familier me conduit au pied d'une montagne ; là se trouvent deux petites maisons éloignées l'une de l'autre, imitant de petits bureaux, et desquelles part un tube soutenu de distance en distance par des poteaux semblables à ceux du télégraphe et qui suit la direction de la montagne ; arrivé à une certaine hauteur, le tube s'étend, toujours soutenu, au-dessus des poteaux qui se trouvent seulement sur la montagne ; là, je remarque un appareil qui a la forme d'un vaste entonnoir, dont la partie évasée regarde le ciel en conservant une position inclinée. Dans l'intérieur de ce récipient, il y a un autre appareil, un petit mécanisme que je ne puis bien définir, mais qui, à un moment donné, et par une pression opérée par les habitants des deux maisons, produit un grand bruit, et je vois alors un liquide couler dans l'intérieur du tube et venir suinter par le petit mécanisme intérieur des entonnoirs

: ce doit être probablement de l'eau électrisée. A ce moment, j'aperçois des nuages attirés très rapidement au-dessus des rochers, la tempête éclate alors, un pays fertile est délivré d'un grand désastre.
Nous nous trouvons ensuite dans une vaste plaine couverte de bois, de marais, d'étangs ; je vois à la lisière du bois un appareil semblable à celui de la montagne, seulement, les poteaux qui soutiennent les entonnoirs sont plus élevés pour suppléer à la hauteur ; il y en a aussi au bord de l'étang et dans le marais ; le ciel est bien couvert, et, comme dans le premier tableau, la tempête semble prête à éclater ; les petits bureaux sont ici, assez éloignés des poteaux auxquels sont adaptés les entonnoirs, et l'appareil fonctionne comme dans le tableau précédent ; à ce moment les nuages se divisent, se cassent et sont attirés partiellement vers le bois, le marais, l'étang ; une petite pluie tombe sur les endroits indiqués, la tempête menaçante a pu être écartée. Je vois paraître ces mots : « Cette découverte détournera non seulement les tempêtes, mais encore elle détruira les épidémies. » Je me trouve ensuite dans une campagne désolée par la sécheresse, la chaleur est insupportable; tout à coup le ciel se couvre et la pluie tombe avec abondance ; bien entendu, les appareils ne fonctionnent pas pour la détourner, la terre en ayant trop besoin... Je remarque qu'après la pluie le sol fume. Je vois en même temps des quantités innombrables d'atomes, invisibles à l'oeil matériel, se dégager dans la campagne et de divers points marécageux ; ces atomes, supportés par la vapeur sortie de la terre, sont entraînés par l'air ; un peu plus loin, je vois une vigne, et au même moment, ce brouillard la couvre entièrement et pénètre dans les ceps, le raisin se tache insensiblement et la maladie de la vigne commence. Ce tableau disparaît.
Une personne présente au groupe demande ce qu'il faut penser de l'apparition de Lourdes ; mon Esprit familier répond en ces termes, écrits en caractères fluidiques : « Les apparitions n'ont rien de surprenant, elles sont assez fréquentes. La foi et la confiance des pèlerins sont plus fortes que celles des hommes chargés de les conduire ; ils veulent retenir le prestige qui leur échappe et cherchent une force nouvelle dans les manifestations publiques ; les soulagements, les guérisons obtenues, résultent de l'action magnétique produite par une masse d'individus ayant tous une même pensée, un même désir, une même prière ; ils attirent ainsi de bons fluides vers eux et font du Spiritisme inconsciemment. » Tout s'efface.

De l'intelligence et de l'instinct[7]
Séance du 7 février. 7, rue de Lille. Médium Madame de G
Mes amis, comment pourrais-je vous décrire ces beautés infinies de la nature, ces mystères de la création que l'homme sensé cherche en vain à s'expliquer, mais qu'il lui est impossible de comprendre pendant son incarnation sur la terre, parce que les facultés qu'il possède, pendant cette période, sont encore trop limitées pour en arriver là ?
Vous voulez en vain approfondir l'instinct, l'intelligence, ces questions trop hautes encore et que vos moyens intellectuels se refusent à bien apprécier. Lors de mon existence terrestre, après avoir bien médité, je n'ai pu résoudre ce problème, où commence l'une, où finit l'autre ; mes doutes, à cet égard, n'ont pu être élucidés que dans le monde des Esprits, car c'est là seulement que dépouillés des erreurs, des préjugés et de l'influence grossière de notre enveloppe matérielle, nous nous trouvons aptes à mieux croire, après avoir comparé et jugé sagement.
Sur terre, aveuglé par des idées préconçues et par un sentiment non raisonné, mais toujours existant, de notre supériorité sur tous les êtres, l'homme ne veut jamais admettre l'intelligence chez d'autres espèces que la sienne et c'est un tort. Je pourrais, sans grand effort d'imagination, vous citer des actes si raisonnables faits par certains animaux, que l' homme le plus sensé ne pourrait les désavouer, et, contrairement, certains traits du roi des animaux, que le plus humble parmi les mammifères répudierait assurément s'il pouvait être consulté .
Croyez-vous, par exemple, que ce chien qui se laisse mourir de faim et de douleur sur la tombe de son maître, ne soit pas cent fois plus avancé, je ne dirai pas en instinct, mais en intelligence et sentiment affectueux, que ce souverain roi des animaux placé au sommet de la création terrestre,

7 A propos de la page 30 et 31 du Livre des Esprits.

qui, sans raison, absorbe une telle quantité de spiritueux qu'il en perd toute espèce de jugement, de dignité, et se vautre dans le ruisseau, se mettant ainsi au-dessous de toutes les créatures ? Je vous défie de me citer un animal capable d'en faire autant.
Hommes, je vous le répète, ne soyez pas aussi fiers de ce que vous appelez votre suprématie; vous n'êtes pas, croyez-le bien, la créature d'élite, car ce monde d'êtres animés qui vous entoure a bien aussi des supériorités que vous ne soupçonnez pas. D'ici à peu de temps, il vous sera encore révélé bien des choses dont vous ne pouvez vous faire idée. Il y a vingt ans, celui qui vous eût dit : « Vous avez commencé par le règne minéral, de là vous avez passé par le règne végétal puis, d'animaux, vous êtes devenus des hommes » à celui-là vous eussiez dit : « Tu es un fou ou un imposteur » . Attendez, vous avez marché depuis vingt ans, vous avancerez encore ; ne vous prononcez donc pas aussi promptement, car vous ne pouvez comprendre d'emblée tous les degrés de l'échelle des êtres gravis par l'Esprit.
Soyez donc les hommes humbles et modestes que Dieu aime, éclaire plus vite et mieux que ce savant dont l'orgueil et la clairvoyance sont toujours mis en défaut ; contentez-vous d'admirer la sagesse de Dieu qui éclate en toutes choses, que nous adorons, nous, Esprits désincarnés. Remercions-le des grâces dont il nous comble chaque jour, et surtout ne cherchons pas à trancher trop promptement les questions qu'il ne nous est pas encore donné de bien comprendre.
Votre maître et ami,
Allan Kardec

Évocation de Dancel
Médium Madame Marie. Anvers, 2 février 1871.
Demande. - Fénelon, guide bienveillant, que désirez-vous de moi ?
Réponse. - Écrivez sous la dictée de l'Esprit Bancel.
L'Esprit. - Madame, comment vous remercier pour votre pensée si bienveillante, qui se porte sur un inconnu avec tant de sollicitude. Ce que je ne puis faire aujourd'hui se fera plus tard, je l'espère, car il m'est donné d'en entrevoir la possibilité.
Pour moi, le Spiritisme se présente d'une manière grandiose et splendide ; à peine de retour éprouve les effets ; il resserre bien des liens par la pensée, il en forme d'autres par le désir. Soyez mille fois bénie, madame, pour avoir pensé à moi ; grâce à vous, me voilà dégagé et mon entendement est lucide.
Je sens en ce moment que le doute s'empare de vous ; connaissez mieux le lien étroit qui relie les êtres pour vous rendre un compte plus exact de son influence sur tout ce qui vit, car il n'y a pas de limite pour la pensée. L'étude du Spiritisme développera cette puissance, et, dans un avenir lointain, le monde régénéré communiquera par la télégraphie de la pensée qui, semblable à l'écho répercuté par les ondes sonores, traversera l'espace pour aller trouver l'Esprit ami et sympathique prêt à la recevoir.
Oui, le Spiritisme prépare cette ère nouvelle, cette étape avancée dans le progrès ; mais jusque-là, l'humanité, pendant sa laborieuse gestation, traversera des phases bien difficiles. En butte à des luttes successives, les peuples n'enfanteront un changement social, complet, libre, fraternel, qu'après des secousses terribles et des conflits de tous genres, qui vous épureront. Ce sera le signe de la rédemption, et son avènement aplanira, au moyen de profondes études, tout ce qui, dans la pratique du Spiritisme, paraît incertain.
Cette science est à l'état de germe, et pour porter ses fruits, il faut que l'arbre grandisse ; si toute science nécessite des études sérieuses, à plus forte raison le Spiritisme en demande de complexes pour classer les éléments secrets, perçus actuellement par les yeux de l'Esprit. Ces études sont d'autant plus difficiles, que les effets sur lesquels elles reposent sont invisibles et impalpables, l'Esprit dématérialisé pouvant seul, par rapport à ses sensations plus développées, s'assimiler présentement ce qui, pour l'incarné, ne sera obtenu que dans le temps futur.
Madame, combien d'analyses minutieuses ne vous faudra-t-il pas pour en saisir toutes les nuances ; à mesure que vos Esprits se perfectionneront, vos corps auront progressé relativement, et, comme

conséquence, ils seront moins accessibles aux influences matérielles qui réagissent constamment sur l'Esprit.
Avec le règne de l'Esprit, vous entrerez dans une nouvelle phase ; là, il vous sera permis de voir et comprendre le problème insoluble pour vous. Le Spiritisme, dégagé des entraves matérielles, se présentera semblable à la traînée lumineuse des rayons solaires ; il enveloppera la terre de la lumière éternelle de vérité. Vos yeux, étant alors doués d'aperceptions spiritualistes très élevées, contempleront avec respect et amour les beautés éternelles.
Demande. - Esprit de Bancel, reviendrez-vous encore ?
Réponse. - Oui, certainement, avec l'aide de Dieu. Dieu est dans tout.
Demande. - Ne pourriez-vous rien me dire de votre vie et de vos derniers moments ?
Réponse. - Je ne le puis en ce moment, car il est difficile, sinon impossible, d'agir sur le cerveau humain comme nous le voudrions ; des entraves sans nombre, inconnues de vous, et d'autant plus difficiles à écarter que vous ne sauriez les comprendre, gouvernent notre action, et vous ne pouvez les annihiler sans un travail collectif ; souvent, vous travaillez à l'inverse de nos idées, tant est grande votre ignorance au sujet des propriétés des fluides qu'il faut écarter ou attirer, pour nous permettre la classification intelligente dans vos organes cérébraux, des pensées bonnes à être transmises par le médium.
Demande. - Comment se fait-il que vous puissiez vous communiquer, si peu de temps après votre mort ?
Réponse. - Par la volonté de Dieu, et comme récompense de nos efforts simultanés ; puis, Fénelon est là. Sachez seulement, madame, que la splendeur de la création ne peut s'exprimer dans votre langue. Les effets produits sont si surprenants, que les expressions les plus belles deviennent froides et vulgaires pour dépeindre la millionième partie des beautés dont nous sommes entourés.
Bancel

Poésie

Après la mort. Le voluptueux
Il se crut un grand sage et traita de folie
Le sacrifice et le devoir.
Il disait que jouir est le but de la vie
Et qu'aveugle est celui qui ne sait point le voir.
Placer son espérance au delà de la tombe,
Plaindre le vice triomphant,
Admirer, envier la vertu qui succombe,
C'était pour lui descendre au niveau de l'enfant.
Il ne comprit jamais de rame chaste et pure
L'effarouchement vertueux,
Et son idéal fut le pourceau d'Épicure
Qui se vautre et qui vit dans le ruisseau fangeux.
Il connaît aujourd'hui combien était grossière
Et dangereuse son erreur ;
Il n'a point à la mort vu finir sa carrière ;
Lui, le voluptueux, il vit pour la douleur !
Le plaisir a passé comme une ombre légère
Et le besoin seul est resté ;
Besoin matériel que l'âme prisonnière
Dans le corps contracta par l'acte répété.
C'est ainsi que toi-même, ô sagesse mondaine,
Tu prépares ton châtiment ;
Tu poursuis le plaisir et tu forges la chaîne
Que tu devras un jour traîner pour ton tourment.

Car l'Esprit sans les sens ne saurait satisfaire
Au penchant qui des sens naquit ;
A ce penchant grossier qui l'attache à la terre,
Longtemps après la mort, esclave ; il obéit.
Gourmand, il rôde autour des tables bien servies ;
Buveur, il court les cabarets ;
Invisible témoin des nocturnes orgies,
Il pense au corps absent et s'épuise en regrets.
Tantale infortuné, l'eau fuit sa lèvre ardente,
Le fruit se dérobe à sa faim ;
Il se sent consumé d'une fièvre brûlante,
Il cherche le repos, mais il lé cherche en vain !
Le besoin, créancier implacable, le presse,
Le mord comme un taon furieux'
Qui s'attache au coursier et de son dard le blesse,
Ardent à s'abreuver de son sang généreux.
Ah ! L'homme n'est point fait pour vivre dans la fange
Du vice et des plaisirs honteux ;
Sorti de l'animal il doit aller à l'ange,
Et de la terre enfant escalader les cieux.
Telle est sa loi : grandir, monter vers la lumière,
Vaincre les ténèbres du corps,
Dompter l'aveugle instinct, dominer la matière,
Et suivre la raison dans ses nobles essors.
C'est ainsi qu'il arrive à la volupté pure,
Aux célestes enivrements,
Aux plaisirs sans retours que le devoir procure,
Le fort qui s'est soustrait à l'empire des sens.
Pourquoi donc t'épuiser en regrets inutiles ?
Si tu veux être heureux un jour,
De la sainte douleur suis les leçons viriles,
Voluptueux, combats, et sois fort à ton tour.
V. Tournier

Bibliographie

Lumen, récits de l'infini
Pneumatologie, description de l'univers. Suite
Nous allons analyser la seconde partie de l'ouvrage de Flammarion ; nous laissons à, l'appréciation des lecteurs le plaisir de formuler une pensée sur Le voyage d'une comète, pour nous étendre assez longuement sur Le voyage dans l'infini.
Depuis quelques années, Quaerens n'avait plus reçu de communications de son ami désincarné, Lumen. Un soir d'été, assis sur son balcon, il entendit plusieurs fois autour de lui, un frémissement semblable à celui que produisent les pas qui agitent les feuilles mortes, et ne vit personne. Il dirigea le grand télescope de l'observatoire sur un paysage lunaire, et passa une heure à l'étude de la Sélénologie. Il prit un dessin des rives escarpées de la mer de la Sérénité. Vers dix heures, il alluma le poêle pour se chauffer, et l'un de ses collègues étant venu le voir, il voulut lui montrer son dessin. « Voyez, lui dit-il, le mont Roerner, le grand cratère de Possidonius, le lac des Songes, etc.... » Quaerens revint au télescope, croyant son ami fort occupé, mais cinq minutes après, celui-ci se récria, prétendant ne trouver sur cette feuille qu'un grimoire d'alchimie ; en effet, il n'y avait qu'un grimoire à l'encre, indéchiffrable. Croyant s'être trompé de feuille, Quaerens chercha en vain et constata que cette inscription cabalistique était sur son papier, à son chiffre, il dit à son ami avoir

égaré son dessin, et celui-ci partit.
Revenant au papier, il le retourna et vit avec étonnement son dessin derrière le grimoire ; il se perdit en conjectures et s'endormit. Le lendemain, sur la même feuille, il y avait bien le dessin sélénographique, mais l'hiéroglyphe avait disparu ; se remettant en mémoire les propriétés des encres sympathiques, il fit chauffer son papier et les caractères mystérieux apparaissant aussitôt, il leur appliqua les règles de la cryptographie.
Après de longues et minutieuses recherches, il déchiffra les mots suivants : « Tu as longuement réfléchi à l'espace et au temps. L'infini et l'éternité : deux mystères difficiles à approfondir. Si tu as la volonté d'accroître ton savoir dans cette direction, prépare-toi à écouter un Esprit qui sait beaucoup. A minuit, dans une lunaison , tu l'entendras comme tu m'as autrefois entendu ; ce ne sera plus moi, car je ne dois plus t'entretenir. Lumen. » L'auteur a voulu, par cet exemple, donner un fac-simile d'écriture directe, phénomène qu'il a pu constater dans ses études spirites.
Un mois après, étant seul sur la terrasse de l'observatoire, il se sentit envelopper par une étrange sensation, et entendit une voix lente, profonde, sympathique ; un souffle passait sur le front de Quaerens qui, tournant la tête vers sa gauche, sentit que là était l'Esprit annoncé par Lumen. L'ami inconnu développa devant lui les perspectives astronomiques suivantes.
Il avait choisi un moyen de locomotion fixe, il volait dans l'espace à raison de 100 lieues par heure ; il arrivait d'une étoile si lointaine, qu'il était en marche depuis 38 billions 690 millions 394,600 siècles. Depuis son départ, il avait fait 12 quintillions 157 quatrillions 600 trillions de lieues : « Ces chiffres sont faciles à vérifier, dit l'Esprit, car, pour le dire de suite, je viens d'un univers analogue à celui dans lequel vous êtes, d'une nébuleuse de même dimension que la voie lactée, et qui ne vous paraissant que sous un angle de dix minutes, comme ces lointains amas d'étoiles, est éloignée de 334 fois le diamètre de la voie lactée, lequel est de 36,400 trillions de lieues environ (700 fois la distance dela terre à Sirius), je suis venu en ligne droite. » Il venait, dit-il, d'une nébuleuse que le télescope voit à travers la constellation d'Orion, et se rendait à l'opposé de cette station extrême de notre voie lactée, dans une nébuleuse entrevue par delà la constellation d'Ophiucus ; il s'arrêtait un instant sur la terre, point central à peu près de notre système solaire. Pour terminer son voyage, il devait encore, à raison de 100 lieues par heure, voler pendant 38,690,394,600 siècles.
Il explique à Quaerens, que s'il voyageait avec n'importe quelle vitesse vers un point quelconque de l'espace, après la plus longue série de siècles imaginables, il n'aurait pas fait un pas ; exemple : si la terre tombait comme un boulet pendant des milliards de siècles, à raison d'un million de lieues par jour, elle ne se serait pas approchée du fond. de l'abîme, elle serait pour ainsi dire restée immobile dans l'espace infini, éternel, incréé, nécessaire, dans lequel il ne pourrait y avoir que le vide ; mais il y a quelque chose dans cette étendue, ce sont des globes lumineux ou obscurs dont la raison d'existence est constatée, dont nous analysons le mode sans pouvoir en connaître la raison.
Pour soutenir ces globes dans le vide, une force n'est pas nécessaire, car, dans l'étendue illimitée, la matière inerte dépourvue de toute propriété peut rester immobile, puisque tomber ne signifie rien, il n'y a ni haut, ni bas. La rotation de la terre et celle des astres nous prouvent qu'ils sont tous isolés et suspendus d'eux-mêmes, sans soutien, dans l'immensité. Sans forces dans la nature, nous serions immobiles, mais l'attraction existe, cette force la plus importante agit sur les corps célestes, en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances ; s'ils eussent été abandonnés à eux-mêmes, en vertu de cette loi, les corps les plus petits eussent été attirés par les plus gros, et, mis en mouvement, ils se seraient précipités les uns sur les autres pour ne faire qu'une masse compacte. Mais les corps ne se meuvent qu'en ligne courbe fermée (excepté les comètes, en certain nombre), donnant ainsi naissance à la force centrifuge, force qui tend à éloigner les astres des centres autour desquels ils gravitent. Si cette dernière force était prépondérante, elle éloignerait indéfiniment les planètes du soleil, et ce dernier du point qui l'attire vers une circonférence extérieure jamais atteinte, toujours reculée. Mais, l'attraction et la force centrifuge sont égales, cette double sollicitation produit un équilibre parfait, qui fait l'harmonie universelle, une idée soutient les corps célestes : ils sont plus solides, mieux affermis, sur cette force invisible, qu'ils ne le seraient sur les plus puissants soutiens de fer ou d'airain, par lesquels les anciens avaient cru nécessaire

d'expliquer la stabilité des inondes.
Voilà, dit l'Esprit, pourquoi dans les mondes, soleils ou atomes sont toujours en mouvement ; le soleil et son système sont emportés dans l'espace vers les étoiles de la constellation d'Hercule, k raison de 60 millions de lieues par an : s'ils allaient continuellement vers cette station, avec la même vitesse, pendant un million d'années, ils n'auraient atteint aucune de ces étoiles qui sont éloignées à 60 trillions de lieues. Mais, chaque soleil vole ainsi dans l'espace, et ce mouvement rapide les tient tous en équilibre sur l'inextricable réseau de l'attraction universelle. L'étoile Arcturus vole à raison de 1, 800, 000 lieues par jour ; l'étoile n° 1830, à raison de 2,822, 000 lieues par jour, pourtant elles paraissent fixes comme la terre, tandis que cette apparence d'immobilité est régie par des mouvements formidables, mais à une telle distance qu'ils deviennent imperceptibles. Ainsi, le cercle de l'orbite terrestre ou l'amplitude du mouvement de la terre, qui mesure 74 millions de lieues de diamètre, vu de l'étoile la plus prochaine, serait caché par la largeur d'un fil d'un millimètre carré, placé à 125 mètres de l'oeil d'un observateur.
Viennent ensuite de curieuses observations de l'Esprit voyageur, sur la diversité des systèmes planétaires, sur le poids de leurs habitants ; sur les effets de lumière si variés, et d'éclats si différents projetés par les étoiles ; ainsi, Alpha du Centaure émet trois fois plus de lumière que notre soleil, et Sirius a une lumière intrinsèque qui le surpasse 192 fois ; son poids est 2,688 fois plus considérable ; il explique que la quantité de lumière n'est pas toujours une indication du volume, qu'un voyage à travers ces vastes régions change toutes les perspectives et toutes les idées. L'Esprit observateur
donne ici une énumération de nombres qui ont une simple et grandiose éloquence au point de vue des grandeurs ; exemple : la comète de 1680 s'éloigne à une distance égale à 28 fois celle de Neptune, qui gravite elle-même sur un orbite dont le rayon surpasse 30 fois celui de l'orbite terrestre. La distance de l'étoile Alpha du Centaure, la plus rapprochée de nous, est 270 fois plus grande que le rayon aphélique de cette comète. L'Esprit, pour venir de cette étoile à la terre, avait mis 9,800,000 ans ; ce vaste espace est soumis à l'influence de notre soleil, et chaque étoile agit sur des déserts analogues à celui-ci; dans son trajet, il a rencontré l'aphélie de la comète de 1680, distante du soleil de 32 milliards de lieues, et, à raison de 100 lieues par heure, pour arriver de ce point à l'Observatoire de Paris, il avait employé 36,300 ans ; dans ce dernier trajet, il avait rencontré Neptune à 13 siècles de distance de la terre. Quaerens avait religieusement écouté, lentement approfondi ces étonnantes réalités ; cette synthèse de l'infini, à partir des profondeurs stellaires jusqu'à la région céleste où il vivait, l'avait vivement ému.
Dans l'espace, le temps ne compte pas, l'histoire d'une terre est chose insignifiante ; 1,308 années terrestres égalent 8 années neptunéennes, et pour les habitants dé cette planète, une année n'est pas plus longue que la nôtre. Pour un Esprit désincarné, ces deux longueurs ne sont rien, elles sont égales dans leur néant. « Le temps est formé par les mouvements périodiques des corps matériels,
et les corps matériels, qui changent avec lui, lui sont seuls soumis. Les forces, entités réelles indépendantes de la matière, puissances dynamiques impondérables qui soutiennent les poids, sont presque indépendantes du temps, car elles se transmettent avec une rapidité qui s'approche de l'instantanéité. L'âme de l'homme, quoiqu'elle soit enveloppée de la substance fluidique qui forme
ici-bas un intermédiaire nécessaire entre le corps et elle, et qui, survivant à la mort du corps terrestre, reste attachée à la monade spirituelle, l'âme, dis-je, peut se transporter d'un point à l'autre
de l'espace, avec une rapidité plus grande que celle de la lumière et de l'électricité, et pour ainsi dire instantanée. » A la remarque de Quaerens, sur la longueur de son voyage, Lumen répond qu'il eût pu franchir la même distance en quelques jours. Mais, dit-il : « Jours ou siècles ne sont rien pour un Esprit. Et je n'ai pas été plus longtemps à faire mon voyage, que si j'étais venu instantanément. »
L'âme s'incarne et se désincarne, elle est préexistante à la vie, elle ne vieillit pas dans l'éternité, car elle est le contraire de l'agrégation des atomes qui forment les mondes matériels, les êtres animés, et constituent l'univers physique, pour lequel le temps existe ; en effet, les soleils n'ont ni jours, ni nuits, leurs mouvements de translation et de modification de température seuls leur distribuent une lente mesure du temps. Dans l'espace, entre les corps célestes, le temps n'existe pas, l'Esprit ne peut

l'y mesurer qu'en employant les mouvements planétaires, ces pendules des cieux ; ainsi, pour l'ami de Lumen, les 138 billions de siècles employés pour l'accomplissement de son voyage sidéral ne l'ont pas rendu plus âgé, puisque l'univers matériel est la demeure changeante des Esprits qui n'y vieillissent pas : « Il y a deux mondes bien distincts dans la création : le monde spirituel, pour lequel n'existent pas les conditions matérielles, telles que le temps, l'espace, le volume, le poids, la densité, la couleur, et dans lequel existent les principes de justice, de vérités, de bien, de beau, qui sont coéternels à Dieu ; le monde physique, pour lequel n'existent ni bien ni mal, ni juste ni injuste,
ni beau ni laid, mais qui repose sur les principes de la réalité matérielle, temps, espace, dimensions, poids, etc. »
Pendant l'incarnation, les Esprits étrangers au monde physique perçoivent l'univers extérieur, à l'aide de principes intermédiaires, tels que forces d'attraction, de lumière, de chaleur, d'électricité, par elles ils peuvent s'occuper de sciences exactes ; de même, les corps ne sauraient agir sans force, car leurs atomes constitutifs ne sont pas soudés, mais isolés car, dans leurs interstices, il y a des espaces relativement immenses, dont le volume est dilaté ou resserré par la force calorifique qui produit les solides apparents, les liquides, les gaz, trois états divers des mêmes substances. Sans la vie qui l'anime, l'oeil ne percevrait pas un rayon lumineux ; l'âme interprète la commotion, donne un sens aux vibrations lumineuses transmises par le nerf optique. Si elle est absente, le corps est incapable par lui-même de rien ressentir : « Entre l'objet et l'âme, il y a l'agent intermédiaire, la force qui, ici, est la lumière sans laquelle notre âme ne saurait être mise en rapport avec l'objet. Vous vivez, dit l'Esprit voyageur, au milieu d'un monde invisible, dans lequel les Esprits, munis d'autres sens que les vôtres, perçoivent un nombre indéfini de réalités dont vous ne pouvez avoir connaissance. »
Après avoir défini les trois éléments vus dans l'univers : matière, dynamique, mimique, l'Esprit donne à Quaerens de justes définitions qui prouvent incontestablement l'existence de Dieu, présent partout, actif, pour lequel il n'y a ni temps, ni espace ; pour lequel l'avenir et le passé sont présents, mais dont on ne peut comprendre la nature intrinsèque et le mode d'action.
Cette idée d'éternité effraye Quïerens, auquel l'Esprit répond que son idée d'une barrière toujours plus reculée dans l'espace, est aussi une notion de l'éternité car, en portant toujours plus loin cette limite, il y aura toujours du temps sans fin possible, puisqu'en réalité ces comparaisons prouvent que l'infini et l'éternité sont sans mesure. Dans l'univers matériel, par le mouvement, ils produisent du temps, de la mesure, mais il n'y a rien d'absolu car, si la terre tournait 100 fois plus vite, les années et les jours seraient 100 fois moins longs, tout en étant les mêmes pour l'homme pour lui, tout serait dans les mêmes rapports si la terre et ses habitants étaient 1,000 fois plus petits. Les idées les plus absolues étant relatives, purement, à notre planète périssable : « Dans l'éternité immobile, les Esprits restent, les choses matérielles passent. »
L'aurore naissait, l'Esprit se préparant à reprendre sa route vers la constellation d'Ophiucus, termine ainsi : « A mon retour en ce lieu, la terre n'existera plus, ce sera dans 77 billions 380 millions 799 mille 300 siècles ; votre belle planète sera morte, car elle recèle les éléments de son origine, les germes de sa décadence et de sa fin. A la même époque, le soleil et son cortège de satellites seront des cités mortes, roulant dans les déserts silencieux de l'espace, et les constellations de la voie lactée étant disloquées, votre ciel ne sera plus reconnaissable ; la terre desséchée, désagrégée, se réduira en aérolithes minuscules distribués le long de son orbite, que des comètes hyperboliques engloberont sur leur passage. Quand je serai au retour de ma mission céleste, les corps seront retournés à la poussière. »
Telle est la donnée générale de cette seconde et très intéressante partie de l'ouvrage de Camille Flammarion. Nous pourrions bien signaler quelques contradictions et quelques passages à élaguer dans une prochaine édition, mais nous avons pensé que ce travail d'élimination se ferait de lui-même, par chaque lecteur. Sous une forme attrayante, ce volume spirite expose tous les principes de notre doctrine. Lumen, ou les Récits de l'infini, attirera l'attention sur les principes exposés par Allan Kardec, sa lecture apprendra que l'âme est indestructible et ne peut mourir ; que dans 100 millions d'années, elle ne sera pas plus âgée qu'aujourd'hui. On pourra s'écrier, comme Quaerens

devant les affirmations de l'Esprit : « Sans jamais pouvoir mourir ! » Et le voyageur répondra : « Oui, immortel, indestructible, pour toute l'éternité. N'appréciez-vous pas à sa valeur ce divin privilège ? Songez donc que les millions de milliards de siècles ne sont rien dans l'éternité, et qu'après leur écoulement on les recommence, comme si on ne les avait pas franchis et que notre existence est désormais sans fin possible. »

Pour le comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Avril 1873

Fait remarquable d'hypnotisme

Tous nos lecteurs connaissent M. V. Tournier de Carcassonne. Chaque mois la Revue rend hommage au talent de ce poète, en publiant un fragment de ses œuvres spirites, intitulées : *Après la mort.*

Le 15 février dernier, il écrivait à M. Marcou, rédacteur en chef du journal la Fraternité, de Carcassonne, les remarquables phases suivantes du phénomène d'hypnotisme dont involontairement il a été le promoteur et la victime.

Carcassonne, 15 février 1873.

Mon cher Marcou,

La Fraternité, comme les autres journaux de Carcassonne, a parlé du duel forcé que j'ai eu mardi dernier, 11 du courant, avec une vache enragée.

Permettez-moi de vous raconter les faits dans leur exactitude, non pour rectifier ou compléter le récit des journaux, cela a peu d'importance, mais pour appeler votre attention et celle des physiologistes qui pourront me lire, sur un fait physiologique des plus curieux qui s'est produit pendant le combat.

Je revenais de Charlemagne par le Pont-Neuf. J'avais dans ma main gauche une bouteille d'eau et dans ma main droite une canne en buis. Je m'arrêtai un instant sur le trottoir qui court le long de la balustrade de la place Sainte-Cécile, et je me disposais, selon mon habitude, à considérer pendant quelques minutes les travaux que vous faites exécuter sur cette place. Il n'y avait en ce moment près de moi qu'une petite fille. Tout à coup une vache furieuse, venant du côté de la prison, se précipite sur nous. Son front, comme celui du monstre du récit de Théramène, était armé de cornes menaçantes, et il n'y avait pas de temple voisin où nous pussions chercher un asile. Je me décidai donc à lui appliquer sûr le mufle un prosaïque coup de canne.

C'était, hélas ! Tout ce que je pouvais faire. Le coup dut être assez violent, puisque le bec de ma canne fut cassé. Mon adversaire cornu recule, décrit un grand demi-cercle, et va se camper fièrement à quelques pas de moi, dans l'attitude de qui s'apprête à recommencer l'attaque.

Je n'ai jamais rien vu de plus beau que la tête de cet animal. Les yeux brillaient d'un éclat que je ne puis comparer qu'à ces jets de lumière fulgurante qui s'élancent des métaux en fusion, et que les chimistes appellent, je crois, l'éclair ! Un instant le sentiment de l'admiration faillit étouffer en moi l'instinct de la conservation, qui reprit pourtant bientôt le dessus.

Je m'avançai vers la bête, la menaçant du regard, comme font sans doute les dompteurs, la canne levée, et une traction exercée sur mes deux bras rappelle dans mon corps mon Esprit, qui sans doute était allé faire l'école buissonnière ; je me sens revivre ; je relève mon visage qui barbottait dans le sang ; j'ouvre les yeux et j'aperçois un militaire qui me tirait par le bras gauche et un bourgeois qui me tirait par le bras droit. Après quelques efforts infructueux pour seconder les intentions bienveillantes de ces messieurs, je parvins à me remettre sur mes deux pieds.

Le commandant de Lagny, on m'a dit depuis son nom, me prend affectueusement par le bras et me conduit dans son salon, où je reçois des dames de Lagny les soins les plus empressés.

Je m'arrête là pour revenir en arrière.

Je vous ai dit, quand vous êtes venu me voir avec l'ami Fourés, que je ne savais comment expliquer qu'au moment où je m'apprêtais à repousser le second assaut de la vache, j'avais tout à coup cessé de la voir. Je supposais que le capuchon mobile que je portais et qui est d'une étoffe très légère s'était en ce moment rabattu sur mes yeux. Eh bien, cette explication que je vous donnais ne me satisfaisait pas au fond. Je sentais que ce n'était pas la vraie. J'en avais une autre, mais si extraordinaire que quoiqu'elle me parût indubitable, je n'osais pas la produire avant d'en avoir parlé avec un homme compétent. C'est ce que je fis le lendemain, quand le docteur Rigail me fit l'amitié de venir me voir.

Le docteur qui, vous le savez, est un homme très intelligent et très instruit, me leva toute espèce de

doute en me disant que mon explication n'était pas seulement probable, mais qu'elle était certaine, ce qui s'était passé ne pouvant se comprendre autrement. Cette explication, la voici :
Quand j'ai marché la seconde fois vers la vache, la regardant dans les yeux et espérant ainsi pouvoir lui imposer, l'éclat de son regard m'a fait tomber tout à coup dans le sommeil hypnotique. Vous savez que dans cet état la sensibilité est complètement anéantie.
Or, vous avez vu les marques des coups violents que j'ai reçus : ma tête, mes bras, mes jambes, mon dos, tout mon corps est contusionné. J'ai une large ecchymose qui s'étend depuis la région sacrée jusqu'au pli de l'aine, en contournant la crête de l'os iliaque, et qui est due à l'action violente d'une corne et du front de l'animal, tandis que l'autre corne a labouré la colonne vertébrale de bas en haut, jusqu'à la région dorsale : les trous de mon pardessus, de ma redingote, de mon pantalon et de mon caleçon, l'indiquent clairement, comme vous avez pu le voir.
De la fenêtre de son salon, la famille de Lagny m'a vu lancé en l'air, et je suis retombé à plat ventre de façon à me contusionner fortement le nez, ce qui a provoqué une abondante hémorragie.
Eh bien ! Je ne me souviens de rien de tout cela, parce que je n'ai rien ressenti. Et toutes les suites de cet accident n'ont été pour moi qu'une enflure peu douloureuse du bras droit, une difficulté à plier la jambe droite, difficulté qui semble toucher à sa fin, et un accroissement d'appétit.
Vous comprenez que le capuchon, en s'abattant sur mes yeux, pouvait bien m'empêcher d'y voir, mais non me rendre insensible à la douleur en m'endormant ! On pourrait, il est vrai, attribuer la perte de la sensibilité à une commotion cérébrale, mais, en tout cas, elle n'aurait pu être que consécutive. Donc, la seule chose vraie, c'est qu'ayant cru pouvoir dompter la vache par la fascination de mon regard, qui malheureusement ne lui arrivait qu'à travers des verres de lunette fumés, c'est elle qui m'a vaincu.
Ce n'est pas flatteur pour mon amour-propre, mais c'est ainsi. Tout à vous,
V. Tournier

Ce fait vient corroborer l'opinion fort accréditée pour les uns, mais réelle pour les spirites, de la puissance contenue dans le globe visuel. La physionomie doit son expression à l'oeil qui exprime toutes les sensations ressenties par l'âme, qui exerce une véritable fascination sur un être animé et agit avec force sur une collectivité de personnes réunies. Le magnétiseur, les mains étendues vers le front d'un sujet, doit sa puissance à l'action de la volonté ; des deux côtés s'échappent des influences mutuelles, et d'après une harmonie de rapports, soit par l'imagination soit par la sensibilité physique, elles produisent des phénomènes principaux tels que la somnolence, le sommeil, le somnambulisme, l'insensibilité, parfois un état convulsif.
On ne saurait aussi, sans injustice, refuser à la voix de l'orateur éloquent, aux accents pathétiques d'un grand artiste, le charme qui subjugue et entraîne, le pouvoir de fasciner une assemblée, de la décider à suivre par ses votes une voie contraire à ses déterminations antérieures. Remarquons aussi que du pinceau d'un Titien, de la plume d'un Lamartine, de l'ensemble d'un orchestre, de l'oeuvre d'un Rossini, du burin d'un Froment-Meurice, du ciseau d'un Carrier-Beleuse, d'un Rude, naît le génie familier et charmant qui impose sa loi, établit la coutume, la mode, et fait Meuler la tète des plus orgueilleux, celle des puissants de la terre.
N'oublions pas non plus l'influence prodigieuse de tel général sur le moral d'une armée ; Marceau, Hoche, Moreau Kléber, etc., passaient devant le front de bataille, et les soldats électrisés par un mot, un regard, se précipitaient en chantant sur les batteries formidables qui les décimaient. Ces hommes de talent, ces entraîneurs irrésistibles dont le geste, l'accent, l'expression des traits, le regard, sont des puissances énormes et dominatrices, sont nommés charmeurs ; pour nous, les phénomènes complexes qu'ils produisent, se rattachent invariablement à, une loi sage, unique, trop peu étudiée.
Dans un ordre inférieur, mais par des effets similaires, l'Indien magnétise les serpents, des vipères dangereuses, telles que le copra- capella ; il agit avec une puissance relative, spirite, sur la matière inerte ; il insensibilise un sujet animé en imprimant à la pose de son corps un équilibre contraire aux lois de la pesanteur. Enfin, à une époque lointaine qui remonte aux confins de l'histoire, à l'aide de la parole, de la persuasion, l'Indien put réduire à l'état domestique, l'éléphant, ce colosse de

grandeur, de force, de puissance musculaire avec la douceur et le geste amical, le redoutable quadrupède devint le serviteur intelligent et fidèle.
Les Africains, et particulièrement les Aïssaoua, se magnétisent au moyen d'instruments tels que trois grosses caisses et trois hautbois, jouant en mode mineur une cantilène mélancolique, soutenue par des cris et des trilles aigus lancés par des Mauresques et accompagnée d'un rythme implacable qui, donnant le vertige, s'empare de vous et porte à la nostalgie ; après un balancement, des torsions de hanches et une pantomime voluptueuse, langoureuse, les danseurs sont prêts, ils brisent un verre entre leurs dents, en avalent les débris et dévorent des cactus aux pointes acérées. Insensibilisés, ils jonglent avec des serpents venimeux, des scorpions, mettent leurs mains sur un brasier dont ils prennent et mettent dans la bouche les charbons ardents, et traversent impunément leur chair avec des aiguilles énormes, froides ou rougies à blanc. A l'exposition de 1867, tout Paris pu voir de ces phénomènes physiologiques si remarquables au point de vue qui nous occupe, qui déroutent les notions les plus vulgaires de la science. Le médium Home, il y a quelques jours à peine, à l'état de somnambulisme spirituel, prenait dans sa main des charbons ardents et soufflait dessus avec ardeur sans se brûler l'épiderme ; ce phénomène avait lieu chez M. le général de Veh, 26, avenue des Champs-Élysées.
L'homme agit donc sur son semblable et sur les êtres inférieurs ; le dompteur, sous le rayonnement de son regard, peut ordonner à deux couples de lions de se coucher tranquillement à ses pieds, il peut les fouetter et les faire voltiger au-dessus de sa tête. De nombreux voyageurs nous ont aussi raconté des histoires véridiques de races supérieures fascinées par les races inférieures ; ainsi, l'oiseau qui entre dans le cercle d'attraction sur lequel agit le serpent, peut à peine agiter ses ailes; bientôt sans force, étourdi, insensible, il devient la proie du magnétiseur visqueux et froid. D'autres fois, ce sont des chevaux, des dromadaires, etc., etc., qui se couchent paisiblement quoique agités par un mouvement convulsif, devant le regard du lion ou d'un grand fauve du désert qui les a galvanisés. Enfin, ce sont des hommes dont les pupilles dilatées à l'extrême sous les effluves ardentes lancées par l'oeil de feu d'un tigre, deviennent insensibles aux terribles morsures et aux coups de griffes qui les déchirent, se laissant dévorer sans jeter un cri, sans pousser une plainte. Tels aussi devaient être les gladiateurs et les prisonniers voués aux jeux du cirque. A Rome, cent mille spectateurs dardaient leurs yeux pleins d'âpres désirs, sur les victimes qui, ainsi, étaient souvent magnétisées et insensibilisées avant la venue des bêtes féroces. En général, et ce fait fut constaté, les martyrs chrétiens surexcités par leurs opinions religieuses, réagissaient par une grande force de volonté contre l'influx fluidique de la foule placée sur les gradins ; ils chantaient, mais lorsque la meute fauve s'élançait, les victimes la recevaient intrépidement, en silence, sans bouger. A cette époque, l'immense étendue du cirque ne permettait guère de remarquer la fixité du regard et la rigidité du corps des victimes, opérées souvent par le regard des bêtes félines qui, avant de les écharper, s'accroupissaient à une petite distance.
Le récit de M. V. Tournier prouve qu'il a subi ce genre de fascination ; il se rendait compte de sa position, mais avançait courageusement vers la bête furieuse. C'est alors que des profondeurs de son organisme, ce ruminant d'ordinaire si tranquille put sortir, pour en armer son oeil placide, le jet lumineux et fulgurant de la bête sauvage, celui du buffle indompté. Ce regard, armé de la puissance magnétique tant discutée et si peu comprise, ayant suffi pour absorber les membranes qui dessinent les yeux et les milieux transparents destinés à réfracter les rayons lumineux, a pu insensibiliser le nerf optique, et conséquemment le système nerveux dans son ensemble. De nombreuses expériences faites à l'Académie de médecine, ont prouvé que dans cet état d'hypnotisme ou de magnétisme somnambulique, les incisions du bistouri, les sections du scalpel sur le tissu humain ne produisent pas de sensation douloureuse. M. V. Tournier n'a donc pu se rendre compte de sa position, sentir le coup de tête ni les meurtrissures faites par les cornes ; ici, les ecchymoses deviennent des égratignures ; le saut en l'air et le terrible contrecoup des organes sur la terre, ne produisent plus que l'effet d'une leçon de gymnastique puisque chez lui il y a redoublement d'appétit.
Néanmoins, tout en ne désirant pas à notre cher poète de nouvelles expériences d'hypnotisme faites dans les mêmes conditions, nous remercions nos bons amis et les Esprits protecteurs de l'avoir si

remarquablement protégé dans cette circonstance périlleuse, de lui avoir aussi permis de trouver dans ce phénomène d'insensibilité, le sujet d'une étude intéressante et instructive.
Quand nous supplions la science de s'occuper de la cause de ces phénomènes, elle répond : La puissance du regard, tantôt intolérable et terrible, tantôt douce et bienfaisante, dépend, en général, de la découpure de l'œil, de la couleur de l'iris, de la quantité et de la force de projection du fluide nerveux. Les faisceaux lumineux qu'un objet envoie à l'oeil fixé sur lui, ne pénètrent pas tous au fond de cet organe; la rétine reçoit seulement les faisceaux nécessaires à la peinture de cet objet, les autres faisceaux sont réfléchis par la portion de l'oeil appelée sclérotique, et renvoyés selon un angle égal à celui d'incidence. Cette réflexion, accompagnée de la projection nerveuse, selon son degré de puissance, opère sur l'oeil étranger une fascination plus ou moins complète, etc. Puis, on répond encore que les yeux ronds, à reflets verdâtres, sont propres à inspirer la crainte, l'effroi, à faire baisser le regard d'autrui que, de deux personnes ayant les yeux verts, et se regardant mutuellement sans les baisser, l'une, la plus faible, éprouve une vive douleur au fond de l'orbite et baisse forcément les paupières ; que les dompteurs d'animaux féroces ou venimeux ont des yeux ronds à reflets verdâtres.
Ce que disent les académiciens, nous le savons tous ; mais quand il s'agit de phénomènes physiologiques qui déroutent les notions les plus vulgaires de la science, chose étrange, ceux qui cherchent constamment les lois de la vitalité restent indifférents à leur vue, ils en constatent les effets, mais n'en recherchent pas la cause ! Il leur semble plus facile d'avancer qu'un faisceau lumineux est renvoyé selon un angle égal à celui d'incidence, ou que les Aïssaoua et les médiums sont des convulsionnaires, des jongleurs et des charlatans. Tous ces faits nous prouvent pourtant : qu'il n'y a pas d'illuminés et de miracles, car ils sont produits par les chrétiens et les mécréants ; que le magnétisme embrasse la série complexe des phénomènes d'hypnotisme, de somnambulisme, d'insensibilité, de puissance par le regard, le toucher, la voix et que ces choses méprisées, capables de produire des effets matériels, si singuliers et si remarquables, sont on ne peut plus naturelles et méritent d'être étudiées avec soin ; si la cause qui les produit est inconnue, du moins elle n'est pas introuvable. Le Spiritisme nous ayant donné la clef de tant de choses incomprises, peut seul, expliquer le caractère de ces choses qui semblent anormales ; par lui nous savons que tout se lie et se tient, que la même loi dirige l'action de l'homme sur les trois règnes de la nature et sur les forces employées par Dieu pour les harmoniser.
Dans une Revue prochaine, nous présenterons quelques considérations générales pour entrer plus avant dans le domaine physiologique, magnétique et spirite, que ce sujet intéressant embrasse ; nous essaierons d'en tirer d'utiles conséquences.

Variétés

Les mystères de Milon-la-Chapelle[8]
Cour d'assises de Seine et Oise, présidence de M. Durand.
Le jour, on mettait à profit les moments de répit que laissait le travail pour diriger des investigations non seulement dans le village même, mais au loin, dans les environs. Ceux qui se livraient à cette tâche fatigante ne rapportaient malheureusement de leurs expéditions que des preuves nouvelles de la diabolique ténacité de l'ennemi, de plus en plus implacable, qui avait déclaré à la commune cette véritable guerre de Mohican.
Ce n'était plus seulement sur les murs qu'on apercevait les affiches manuscrites ; on en rencontrait à chaque pas, soit sur la route, soit aux champs ; on en recueillait dans les cours et dans les jardins des habitations ; au moulin Élie, chez Camard, chez le comte d'Abzac, les maudits écriteaux pénétraient jusque dans l'intérieur du logis.
Parfois, le long des sentiers, on voyait un pieu de bois fiché en terre, et, grâce à une fente pratiquée à son extrémité supérieure, il servait de support à un mince carré de papier que secouait le vent ; sur le papier, quelques lignes de l'écriture bien connue reproduisaient les infamies qu'on avait déjà lues

8 Voir les Revues de février et mars 1873.

la veille, qu'on devait lire encore le lendemain !
Nul n'était épargné dans ces libelles ; aux yeux du diffamateur caché, l'âge même n'était point une excuse.
Un matin, l'on ramassa, au bord du ruisseau de Port-Royal, une tuile sur laquelle était collé un feuillet blanc. Ce jour-là, le bourreau des réputations s'attaquait à une femme dont les anciennes relations avec le beau-père de M. d'Abzac, le général baron de Kalb, étaient, prétendait-il, bien connues. Cette femme s'appelle Anne Richaume ; elle a soixante-dix-neuf ans !
Une autre fois, pendant que la justice opérait des perquisitions, elle trouvait de tous côtés des papiers répandus sur le parcours suivi par les magistrats, comme si, instantanément, une main invisible les eût semés sous leurs pas. La nuit, les habitants qui s'étaient chargés de veiller, s'entouraient de précautions infinies. Ils ne sortaient qu'armés, se divisaient par escouades et avaient un mot d'ordre fréquemment renouvelé. A travers l'obscurité, on distinguait vaguement des ombres se glissant silencieuses à travers les ruelles ou se dissimulant, attentives, à l'encoignure des maisons : c'étaient les braves gens qui accomplissaient en conscience leur mission de gardiens de la tranquillité publique.
Mais toutes les tentatives demeuraient sans résultat. Tout au plus, parfois, se produisait-il quelque incident, rentrant, il faut l'avouer, dans le domaine du comique, plutôt que dans le champ des découvertes fécondes. Une nuit, trois paysans happèrent au collet un rôdeur qui semblait chercher à se soustraire à leurs poursuites. Ils n'avaient pu s'emparer de lui qu'à force de ruse et de persévérance ; intimidé par le nombre, il n'avait osé résister, et ce fut avec des cris de triomphe que les vigilants Milonois conduisirent en lieu sûr leur capture. Le prisonnier cherchait bien à s'expliquer, mais nul ne consentit à l'entendre. « Nous le tenons enfin ! S’exclamaient ses gardiens ; nous ne le lâcherons qu'entre les mains des gendarmes. » Et tout le village se mit en sentinelle autour de la maison où l'étranger était enfermé à triple tour.
Le lendemain, on fit venir le commissaire ; l'homme lui montra ses papiers : il était agent de la police secrète, et avait été délégué de Paris par le service de la sûreté, pour se livrer spécialement à la poursuite du criminel anonyme ! Pour mieux exercer son mandat, l'agent avait eu le soin de ne point se montrer durant le jour, et de n'avertir personne dans le village.
Ces diverses péripéties n'amenaient rien qui pût faire seulement concevoir l'espérance d'un résultat. Les jours passaient sans faire naître le moindre indice. Un journalier de Chevreuse, du nom de Siry, avait bien un moment été l'objet de soupçons lors de l'affaire de la montre, mais après enquête on avait dû renoncer à le poursuivre. Chacun se demandait ce qu'il fallait conjecturer de la dernière menace, et si réellement elle recevrait son exécution, lorsque le 23 juin, à l'heure du dîner, les Camard ayant pris à peu près la moitié de leur repas, la famille entière se trouva en proie tout à coup aux symptômes les plus alarmants. Un médecin, appelé en hâte, déclara qu'on était en présence d'un empoisonnement par le phosphore, et s'empressa d'administrer les soins les plus urgents.
L'état de tous les convives, sans exception, était grave. Serait-il possible de les sauver de la mort ? Le docteur, consulté à cet égard, ne pouvait faire qu'une réponse évasive. Avant de se prononcer,
Il lui semblait indispensable d'avoir sous les yeux la matière même du crime. Il fallait donc, d'abord, retrouver les mets et les liquides intoxiqués, et, en suivant la trace du poison, remonter jusqu'à son origine. Les divers mets qui avaient figuré sur la table furent examinés avec une attention scrupuleuse ; on soumit à une inspection détaillée chacun des récipients qui servaient à la cuisson des aliments ; on se livra, enfin, à une analyse consciencieuse de ce qui restait de boisson dans deux bouteilles qui figuraient sur la table, l'une contenant du vin, l'autre renfermant du cidre. Ce fut dans cette dernière que se trouva constatée la présence du phosphore.
Restait à savoir de quelle façon il y avait été introduit, à quel moment et par quelle main. Ici, toutes les perplexités s'accumulaient de nouveau pour obscurcir la vérité. Ceux du village qui étaient accourus avaient, au premier moment, murmuré un nom qui plusieurs fois déjà dans les précédentes circonstances, avait été, mêlé aux soupçons du public : le nom de Léon Camard. Mais le fils du meunier avait pris sa part du repas de la famille, et, en voyant dans quelle piteuse situation était le malheureux jeune homme, toute arrière-pensée de culpabilité se dissipait vite pour faire place à un

sentiment de pitié.
Enfin, à force d'investigations dans les coins et recoins de la maison, on arriva à un cellier placé sous la grande chambre du moulin. C'est une sorte de caveau étroit et long, communiquant avec la cour par une porte basse. Cette porte était fermée. En revanche, le plafond du cellier présentait une étroite ouverture formée tout fraîchement par le descellement de deux lattes du plafond. C'était par là que le criminel avait dû pénétrer. Deux tonneaux étaient côte à côte dans le cellier : l'un de vin, l'autre de cidre. Ce dernier avait sa bonde enlevée. Plus de doute possible, le poison avait été glissé par le trou de la bonde au fond du tonneau. Dans le tonneau de cidre, on découvrit deux paquets d'allumettes. Grâce à des soins immédiats, la famille Camard fut sauvée.
Des perquisitions furent aussitôt recommencées dans diverses maisons du village. Les dimensions de l'ouverture par laquelle semblait avoir pénétré l'auteur du crime, ne permettaient de soupçonner que les personnes assez fluettes pour avoir pu se glisser dans le cellier à travers un espace aussi étroit. L'instruction fut particulièrement dirigée contre une femme qui passait pour la plus maigre du village. Mais l'accusée n'eut pas de peine à démontrer son innocence. Pour arriver jusqu'à l'intérieur du moulin, le coupable n'avait pu, sans être vu ou entendu, franchir la grille extérieure donnant accès à la cour. La nuit, cette grille est solidement fermée. Le jour, la cour est constamment surveillée. Il avait donc fallu sauter d'un bord à l'autre du ruisseau de Port-Royal qui, nous l'avons expliqué, sépare le moulin de la route, et une telle enjambée supposait des facultés gymniques absolument hors du pouvoir de la malheureuse femme, relevant à peine d'une maladie qui l'avait clouée au lit pendant plusieurs mois. Il fallut donc aviser ailleurs. Une circonstance fortuite vint donner aux recherches une direction nouvelle.
Les affiches manuscrites apparaissaient toujours à leurs places accoutumées ; il arriva qu'un jour l'une d'elles portait ce défi singulier « Jeunes filles, vous préférez Léon Camard à tous les autres jeunes gens, parce qu'il est le plus instruit ? Eh bien ! Posez-lui le problème suivant : Diviser 50 en deux parties de façon 4 ce que les deux nombres multipliés par un troisième donnent 596. S'il devine, vous aurez raison. » Le nom de Léon Camard, aussi inopinément répété, ramena sur lui l'attention publique. On sait déjà qu'il passait dans le village pour une espèce de savant. Des rumeurs confuses le désignèrent encore une fois à la justice et une nouvelle descente eut lieu au moulin.
Parmi les objets appartenant au fils du meunier, on trouva un traité de mathématiques. Ce volume fut feuilleté avec attention : il renfermait précisément le problème énoncé sur le placard anonyme ! Ce premier indice était plus que suffisant pour engager les magistrats à pousser davantage leurs investigations. Elles amenèrent la découverte de diverses sortes de papiers en tout semblables à ceux qui servaient à la confection des écriteaux. Il est vrai qu'on en avait saisi également chez d'autres habitants. Comment supposer, d'ailleurs, que Léon Camard eût consenti à s'empoisonner avec toute sa famille ? Il passait, en outre, pour un bon fils, et ses parents faisaient de lui le plus grand éloge. Le parquet était fort perplexe et ne savait à quel parti s'arrêter, lorsque, aux premiers jours de 1872, une lettre sans signature, semblable à celles si fréquemment ramassées sur les chemins, fut remise au procureur de 1a République, à Rambouillet.
Ce document offrait cette particularité que le feuillet de papier à lettre sur lequel il était tracé, avait dû posséder un entête imprimé que l'on avait coupé, mais trop imparfaitement pour qu'il n'en subsistât pas une trace. Sur le coin du papier, à gauche, on apercevait encore distinctement ces deux initiales : A. P. Un tel indice eût été bien vague, assurément, si un examen plus attentif n'avait fait remarquer, au bas de la feuille, le nom du lithographe, en caractères presque microscopiques. C'était un imprimeur habitant rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris. L'écrit fut adressé, par l'entremise de la préfecture, à l'un des commissaires de police les plus habiles de la capitale, M. Macé, avec prière d'aller aux informations. M. Macé se présenta chez le lithographe, qui reconnut le papier, mais ne se rappela pas tout d'abord à quel client il l'avait fourni. Aidé enfin, moins par ses souvenirs que par les initiales A. P., l'industriel déclara que ce client devait être M. A. Pestel, agent de change.
Le commissaire alla incontinent interroger M. Pestel. Il ne restait plus qu'à savoir avec quelles personnes l'agent de change était en relayions à Milon-la-Chapelle. Ses registres consultés, M.

Pestel déclara n'avoir de rapports d'affaires qu'avec le meunier Camard. Toutes ces démarches avaient pris du temps. Mais la justice ne marche lentement que pour atteindre plus sûrement le coupable. Cette fois, il semblait que le doute ne fût plus permis. Au mois de juin dernier, un mandat d'amener était lancé contre Léon Camard, et, un matin, le village vit passer le fils du meunier conduit, entre deux gendarmes, dans la direction de Rambouillet. Le jour même, il était écroué dans la prison de la ville. Mais le mystère allait s'épaissir encore.
A suivre

Phthisie pulmonaire guérie par le magnétisme spirite, en neuf jours, chez une petite fille âgée de six ans

Montauban, 10 mars 1873.
Messieurs,
Je vous adresse sous ce pli la relation d'une guérison obtenue fluidiquement par l'intermédiaire de M. Parmentier, sous l'influence de l'Esprit du Dr Demeure et des Esprits qui font partie de la société de ce nom. Ce fait important offre un intérêt spécial au point de vue de l'authenticité, car j'en ai été le témoin et la constatation du médecin qui a soigné la malade atteste la gravité de l'affection pulmonaire ; tout est donc pour le mieux.
M. Broustet Thomas étant parti pour Auxerre (Yonne), a son domicile chez madame veuve Mouchon, 2, rue de Paris ; il n'a pu signer la relation, mais il le ferait de grand coeur si vous jugez utile de lui envoyer ce compte rendu.
Nous avons d'autres guérisons à opérer ; le résultat obtenu vous sera fidèlement envoyé si, comme nous l'espérons, la réussite vient répondre au but que nous nous sommes proposé.
Tout à vous, messieurs et amis.
De C

Jeanne Broustet, de Châteauroux (Indre), en visite à Montauban, chez son oncle paternel, fut atteinte, le 17 février dernier, d'une fièvre violente qui dénotait une maladie grave. Le Dr B appelé par M. Broustet, constata une phthisie pulmonaire parvenue dans une période dont le caractère particulier était déterminé par l'existence d'une caverne dans chaque poumon. Il ne lui dissimula pas ces signes, pronostics alarmants, et lui déclara qu'il redoutait pour sa nièce une issue prochainement fatale.
Le départ de Jeanne Broustet pour rentrer dans sa famille, était donc indéfiniment ajourné. Mais M. Broustet, adepte fervent d'une doctrine qui recèle dans son sein fécond toutes les merveilles et qui dispose des ressources infinies de la puissance créatrice, loin de se sentir découragé par une révélation foudroyante pour tout autre, résolut aussitôt d'avoir recours aux effets prodigieux des fluides spirituels et de confier aux intelligences de l'espace le soin de donner un démenti à la science humaine.
Dès le lendemain, notre guérisseur et ami, M. Parmentier, se rendait chez M. Broustet et constatait lui-même que l'effet fluidique produisait peu d'effet sur la malade, dont l'état était réellement inquiétant. La fièvre ardente qui la dévorait ne lui laissait pas un moment de repos, et lorsque, accablée par la fatigue, elle semblait s'assoupir pendant quelques secondes, c'était pour suffoquer ensuite sous les efforts réitérés de la toux symptomatique.
Cependant, après une demi-heure d'émissions fluidiques, un verre d'eau, préalablement saturé de fluide, fut laissé à la disposition de la jeune fille, tant pour lui permettre d'étancher sa soif, que pour faciliter pendant la nuit l'action bienfaisante des bons Esprits.
Ce traitement fut continué les jours suivants, et, le 21, un mieux sensible, constaté par le Dr B se faisait déjà sentir. Une communication, signée Demeure, nous donnait d'ailleurs l'assurance d'une guérison prochaine. Le lendemain, M. Broustet donnait connaissance de cette communication au Dr B.... qui maintenait obstinément sa déclaration des jours précédents, fut invité à la formuler par écrit. Nous vous l'envoyons après l'avoir fait légaliser par le maire.

Je certifie que la nommée Jeanne Broustet est atteinte de phthisie pulmonaire ; il y a des craquements aux sommets des deux poumons.
Montauban, le 22 février 1873.
Docteur B
Vu pour légalisation de la signature de M. le Dr B
Montauban, le 4 mars 1873.
Le Maire, F. Lagravère

A partir du 22, le mieux continuant, et le pouls se rapprochant sensiblement de l'état normal, la convalescence, pour nous, ne fut plus douteuse. Jeanne Broustet, elle-même, comprenant tout le bien que le guérisseur lui faisait, se prêtait gracieusement aux attouchements qui la soulageaient visiblement. Elle réclamait avec instance son verre d'eau, qui lui était toujours servi depuis le premier jour du traitement fluidique.
Le 23, après avoir opéré comme d'habitude, M. Parmentier se tournant vers les assistants, leur dit d'une voix inspirée : « Cette enfant sera guérie mercredi 27 ». Ce jour-là, en effet, le D[r] B constatait, par l'auscultation, que les poumons étaient revenus à l'état sain, et que la guérison était complète.
Jeanne Broustet, qui n'a pas cessé, depuis ce moment, de se livrer gaiement aux amusements de son âge, partait bien portante, le 6 mars, pour Châteauroux. La pauvre enfant, sur le point de se séparer de celui qu'elle appelait naïvement son vrai médecin, ne savait comment lui témoigner sa reconnaissance. Elle ne se doutait nullement que c'était au prix de son propre repos que M. Parmentier la soignait avec tant de dévouement car, depuis quelques jours, il ressentait, par sympathie, les mêmes douleurs pongitives qu'éprouvait la petite malade. Grâce cependant à l'influence directe et salutaire des bons Esprits, ses protecteurs, tout malaise s'évanouit promptement.
Voilà un docteur matérialiste, ainsi qu'il s'en vantait lui-même, rendu témoin d'un fait qui lui avait été annoncé et auquel il ne croyait pas obligé de reconnaître que la science humaine est bien peu de chose en présence d'un pareil prodige. Cette enfant, condamnée, n'avait que quelques jours à vivre, car tout était contre elle son état de débilitation, le changement de climat, la rigueur de la saison et, chose plus grave, la mort de son père, survenue, il y a deux ans à peine, par suite d'une maladie semblable. Elle vit pourtant, et elle vivra longtemps encore, peut-être plus, que le docteur lui-même.
Tout homme de bonne foi devait certainement se rendre à l'évidence ; c'est ce qu'a fait sagement le Dr B..., qui demande des livres pour s'instruire dans cette science si nouvelle pour lui.
De C. Parmentier

Correspondance

Quelques citations du Livre des Esprits
Par M. S. de S.-P. (Allier). 25 janvier 1873.
A propos de la question de l'action fluidique de l'homme sur les plantes et sur l'atmosphère, Messieurs, je vais, si vous voulez bien le permettre, faire quelques citations tirées du Livre des Esprits. En ce qui concerne les plantes :
Page 27. Demande. - Le principe vital est-il le même pour tous les êtres organiques ?
Réponse. - Oui, modifié selon les espèces. C'est ce qui leur donne le mouvement et l'activité, et les distingue de la matière inerte car le mouvement de la matière n'est pas la vie : elle reçoit ce mouvement, elle ne le donne pas.
Page 251. Demande. - Les plantes ont-elles la conscience de leur existence ?
Réponse. - Non, elles ne pensent pas : elles n'ont que la vie organique ; elles reçoivent des impressions physiques qui agissent sur la matière, mais elles n'ont pas de perceptions, par conséquent, elles n'ont pas le sentiment de la douleur. La force qui les attire les unes vers les autres est indépendante de leur volonté, puisqu'elles ne pensent pas.
Allan Kardec, après avoir dit, page 30, ligne 16 : « que les êtres animés, non pensants, formés de

matière et doués de vitalité, sont dépourvus d'intelligence » ajoute la réflexion suivante, page 31, page 24 : « L'instinct est une intelligence rudimentaire qui diffère de l'intelligence proprement dite, en ce que ses manifestations sont presque toujours spontanées, tandis que celles de l'intelligence sont le résultat d'une combinaison et d'un acte délibéré. L'instinct varie dans ses manifestations, selon les espèces et leurs besoins. Chez les êtres qui ont la conscience et la perception des choses extérieures, il s'allie à l'intelligence, c'est-à-dire à la volonté et à la liberté.

En ce qui concerne l'atmosphère, s'il est dit dans le Livre des Esprits que, dans la production des orages, les Esprits se réunissent en masses innombrables, il y est dit aussi, page 232 : « Mais comme nous savons que les Esprits ont une action sur la matière, et qu'ils sont les agents de la volonté de Dieu, nous demandons si certains d'entre eux n'exerceraient pas une influence sur les éléments pour les agiter, les calmer ou les diriger. Mais c'est évident ; cela ne peut être autrement ; Dieu ne se livre pas à une action directe sur la matière, il a ses agents dévoués à tous les degrés de l'échelle des mondes. »

Les Esprits ont bien une action directe sur l'accomplissement des choses, mais il est dit, page 227 : « qu'ils n'agissent jamais en dehors des lois de la nature».

Page 227. « Il est bien vrai que les Esprits ont une action sur la matière, mais pour l'accomplissement des lois de la nature, et non pour y déroger, etc... »

Pages 263 à 266 : « L'harmonie qui règle l'univers matériel et l'univers moral, est fondée sur les lois que Dieu a établies de toute éternité. »

Résumé des dernières citations : Les Esprits accomplissent les lois de la nature, établies par Dieu de toute éternité.

J'ai l'honneur de vous saluer.

De l'action fluidique de l'homme sur les plantes et sur l'atmosphère[9]

6 janvier 1873

Avant de rechercher si l'homme peut exercer une influence sur les agents atmosphériques qui viennent trop souvent dévaster nos récoltes, et mettre en danger la vie des hommes et des animaux, il convient de se rendre compte de la nature de ces agents et de la manière dont ils engendrent les orages et les tempêtes. S'il faut en croire les affirmations de la science, affirmations basées sur des expériences sérieuses et multipliées dont il est impossible de ne pas admettre les résultats, c'est l'électricité qui est la cause principale des phénomènes dont nous nous occupons. C'est elle qui monte avec la vapeur d'eau dans l'atmosphère, y forme l'éclair et le tonnerre, la pluie, la neige et la grêle. Mais comment un fluide si léger, le plus subtil de tous ceux dont on a, jusqu'à ce jour, constaté scientifiquement l'existence, peut-il à ce point bouleverser et métamorphoser les masses fluidiques de l'atmosphère ? Comment une cause si faible en apparence, peut-elle produire des effets aussi puissants ? C'est le point que nous allons d'abord essayer d'éclaircir.

Nous avons dit, dans notre précédent article, que nous considérons l'électricité comme un fluide d'une très grande subtilité, entourant les atomes constitutifs des différentes molécules aériennes, et les tenant en cohésion par son action individuelle sur chacun d'eux. C'est, si nous pouvons employer cette expression, comme une volonté mue par un ressort inconscient, qui maintient les éléments moléculaires dans une agrégation forcée, tant qu'elle est en contact avec eux. Dès que cette action extérieure vient à cesser, les molécules se désagrégent naturellement, et chacun de leurs atomes va, au hasard, se joindre à ses similaires les plus voisins. Tel est, selon nous, le mode intime des rapports de l'électricité avec les divers principes composant notre fluide atmosphérique.

La science ne vient pas contredire cette théorie : elle semble au contraire lui prêter l'appui de son autorité. En effet, d'après ses déductions, les phénomènes électriques qui se passent dans l'atmosphère, tels que le tonnerre, l'éclair, la grêle, seraient provoqués par l'action réciproque qu'exercent les uns sur les autres les nuages saturés d'électricité de nom contraire. Si nous saisissons bien l'explication donnée par les savants, voici comment les choses doivent se passer. Lorsque deux

9 Deuxième article. Voir page 14 de la Revue spirite de janvier 1873.

nuées chargées d'électricité, différente se trouvent assez près l'une de l'autre pour qu'elles puissent s'influencer mutuellement, l'électricité la plus subtile pénètre les molécules de celle qui l'est moins, et les dissout par son action. Dans cette combinaison, chacun des atomes du fluide dissous va se grouper selon ses affinités avec les atomes du fluide dissolvant, de façon qu'il se forme de nouvelles molécules dont l'agrégation constitue un fluide essentiellement différent des deux principes qui lui ont donné naissance.

C'est une sorte d'épuration des deux fluides l'un par l'autre, les éléments les plus grossiers de chacun d'eux s'unissant ensemble, et laissant en liberté un fluide sensiblement purifié, qui de son côté se combine d'après ses affinités naturelles.

L'hypothèse que nous venons d'exposer, nous paraît donner la raison des faits qui accompagnent le choc des deux nuées électriques. Ainsi, nous apercevons d'abord la lumière qui jaillit sous forme d'éclair, et en tenant compte de la distance que parcourt le fluide lumineux en un temps donné, nous pouvons déterminer le moment précis où la combinaison s'opère. Selon les explications que nous avons reçues de nos guides, cette lueur serait produite par les atomes de phosphore qui s'enflamment en se heurtant, ils se combinent entre eux et avec l'oxygène de l'air, lorsque l'électricité qui les entourait et empêchait leur contact immédiat s'est retirée, et les a laissés livrés à leurs attractions réciproques.

Après l'éclair vient la détonation que nous percevons plus tard, quoiqu'elle se produise au même instant, parce que le son est plus lent que la lumière à parcourir les espaces atmosphériques. En poursuivant le développement de notre hypothèse, et nous référant aux observations qu'on vient de lire, nous dirons que l'éclat du tonnerre est occasionné par le choc des atomes minéraux séjournant dans l'atmosphère à l'état de particules volatiles, et qui se heurtent entre eux avec fracas lorsqu'ils sont subitement débarrassés du fluide électrique : il se produit alors, qu'on nous passe cette comparaison grossière, un effet analogue à celui qu'on observe lorsque les engrenages d'une machine, venant à manquer d'un corps gras pour adoucir le frottement, font entendre un grincement caractéristique, et finissent par s'échauffer et s'enflammer spontanément.

Avant d'aller plus loin, et pour faciliter l'intelligence des considérations qui vont suivre, nous croyons utile de présenter quelques observations sur notre façon d'envisager les fluides atmosphériques, et leur composition intime. Selon nous, tous les corps simples existant dans l'atmosphère, oxygène, hydrogène, azote, ne sont qu'une seule et même substance différentiée uniquement dans ses propriétés par le fluide subtil qui entoure chacun de ses atomes. Nous avons puisé cette conviction dans une série de communications obtenues récemment, et qui seront livrées à la publicité lorsque le moment sera venu. Ajoutons que le fluide atmosphérique est constitué par le groupement d'éléments absolument semblables à ceux dont l'union, dans des conditions données, avec d'autres corps simples, forme les êtres organisés des divers règnes de la nature avec cette différence que ces derniers principes ont été séparés du fluide électrique qui les maintenait à l'état de volatilisation ; en d'autres termes, ils ont été fixés à la suite de l'élaboration qu'ils ont subie dans les organes de la plante et de l'animal. Les atomes qui n'ont pas encore passé par cette transformation, soumis aveuglément à l'influence des courants électriques, errent dans l'espace au caprice du hasard, ou plutôt (car le hasard n'est qu'un mot) au gré des diverses affinités naturelles, en attendant que l'occasion se présente d'entrer dans un organisme vivant, et de concourir au développement des individualités qui sauront les saisir et se les assimiler.

Donc, le fluide atmosphérique tient en suspension une certaine quantité de matières minérales, dont le choc produit cet épouvantable fracas que nous entendons lorsque le tonnerre éclate. L'électricité s'étant retirée de ces atomes les abandonne à leurs affinités naturelles et ils peuvent alors se grouper en molécules et former des agglomérations d'un certain volume, qui sont précipitées vers la terre en vertu des lois de la pesanteur. Il n'est donc pas impossible que le tonnerre tombe en pierre, comme l'affirment, dans leur langage aussi vrai que naïf, certains habitants de la campagne. Nous en avons vu qui prétendent avoir ramassé, à la suite de violents orages, des débris de pierre, sur les points frappés de la foudre, où ils n'en avaient jamais rencontré auparavant. La science n'a pas encore, que nous sachions, vérifié le fait, et s'est contentée de répondre que ces fragments ne sont que des

météorites ordinaires.
Une autre conséquence des combinaisons de l'électricité avec les fluides atmosphériques, et celle qui influe de la manière la plus désastreuse sur la production du sol, c'est la formation de la grêle. Nous savons que ce terrible météore doit son origine à la vapeur d'eau se congelant dans l'air sous l'influence de l'électricité. Notre théorie s'applique également à ce phénomène. Les atomes maintenus auparavant à une certaine distance par leur enveloppe fluidique, se rapprochent et s'unissent d'une manière plus intime dès que l'obstacle qui les tenait écartés a disparu et le fluide électrique, après avoir quitté momentanément ces atomes pour se combiner, comme il a été déjà dit, revient, avec une énergie plus puissante qu'il puise dans son surcroît de subtilité, enserrer les molécules nouvelles qui se sont groupées en son absence, et les tenant fortement unies les unes aux autres, elle en forme ces grêlons dont la chute porte le ravage et la désolation dans les champs.
Il nous reste à nous expliquer sur la dernière phase de cette série de phénomènes malfaisants ; nous voulons parler de la foudre qui s'attaque à la vie des hommes et des animaux, et la tranche avec l'effrayante rapidité que nous connaissons. Comment une combinaison d'éléments entièrement étrangers à une individualité organique, lorsqu'elle a lieu à une distance déterminée, peut-elle réagir d'une façon aussi terrible sur son existence ? Et, plus particulièrement, quand il s'agit d'un homme ou d'un animal, comment expliquer la promptitude proverbiale de la mort ? Si la mort par sidération était la conséquence d'une asphyxie déterminée par le manque d'air respirable, dont les éléments ont été décomposés par le fluide électrique, comme on serait d'abord tenté de le croire, on ne comprend pas que le dénouement fatal pût se produire avec cette instantanéité foudroyante. Car dans certaines asphyxies, notamment par immersion, on a vu des personnes rappelées à la vie quatre, cinq et même huit heures après l'accident qui les avait privées d'air respirable. Ici les choses se passent d'une manière toute différente, et on compte très peu d'exemples de sujets se ranimant après avoir été frappés par la foudre. De la différence des effets, nous pouvons logiquement conclure à la disparité des causes, et dire que la mort dans l'espèce n'est pas le résultat de ce fait que l'oxygène n'arrive pas aux poumons en quantité suffisante. Et ce qui nous confirme dans cette appréciation, c'est l'expérience suivante qui s'est reproduite des milliers de fois. De deux personnes renfermées côte à côte dans le même appartement, et respirant par conséquent le même air, l'une a été foudroyée et l'autre n'a ressenti qu'une secousse plus ou moins violente.
Il faut donc chercher ailleurs la cause vraie de la mort par la foudre. En revenant sur ce qui a été exposé dans notre précédent article, nous croyons pouvoir donner une solution plus satisfaisante. Nous avons dit que le fluide électrique avait une certaine analogie avec le fluide périsprital humain, et pouvait se combiner avec ce dernier dans une certaine mesure. C'est précisément ce qui arrive dans le phénomène que nous étudions. La combinaison électrique des fluides ambiants s'effectuant à la portée d'un animal ou d'un homme, ne peut manquer d'exercer une certaine action sur son périsprit, et voici comment : les molécules fluidiques élaborées par le système nerveux ayant quelque affinité avec le fluide électrique, sont attirées par cette masse d'éléments moléculaires dont la force d'attraction a facilement raison de leur résistance. Par suite de cette déviation soudaine, le fluide périsprital cesse ses rapports directs, et l'âme voit se briser brusquement le lien qui la rattachait au corps. Elle s'échappe dans les espaces, et la mort est instantanée. Tout remède est dès lors superflu, car rien ne peut faire que le lien qui est rompu se renoue. Lorsque, ce qui est excessivement rare, on réussit à rappeler à la vie une personne frappée de la foudre, c'est que toutes les molécules élaborées par son appareil nerveux n'ont pas été détournées par l'action de la combinaison électrique ; dans ce cas, le lien de l'âme n'a été que relâché, niais non définitivement brisé.
Ici, l'on nous fera peut-être la même objection que nous venons de poser en parlant de l'asphyxie, et on nous dira : « Comment se sait-il, dans votre hypothèse, que lorsque la foudre éclate au milieu de plusieurs personnes réunies dans une même chambre, les unes soient frappées et les autres épargnées ? Cependant la combinaison électrique à laquelle vous attribuez la mort, s'est produite à égale distance ries divers assistants ; comment le fluide des uns a-t-il résisté, tandis que celui des autres a été détourné, et dissous par l'action de la foudre ? »
Nous ne pouvons que reconnaître la gravité et la légitimité de cette objection, et nous n'aurions

qu'imparfaitement développé notre théorie, si nous la laissions sans réponse.
On a vu plus haut quelle est la cause première de la combinaison moléculaire des deux nuages chargés d'électricités contraires : c'est que le fluide subtil entourant chacun des atomes atmosphériques les abandonne pour s'unir en un composé homogène. Donc, tant qu'il existera dans les molécules constituant le fluide humain des atomes enveloppés de fluide électrique, il est facile de comprendre que ces atomes, sollicités par leurs similaires de l'espace réunis en nombre plus, considérable, seront entraînés vers le point où se produit la combinaison, et que forcément ils seront amenés à y prendre part. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que les éléments atmosphériques absorbés par les organes corporels eussent été, par suite de l'élaboration dans les centres nerveux, débarrassés de tout le fluide électrique qui les tenait en cohésion, et, par conséquent, de tous les atomes purement matériels qui entraient dans leur composition ; en d'autres termes, il faudrait que le fluide humain fût entièrement spiritualisé, au moment où il quitte le cerveau, pour aller se joindre à l'âme, et former son enveloppe fluidique. Lorsque le courant périsprital, qui du cerveau monte à l'âme, est ainsi épuré, on conçoit très bien que le fluide électrique n'ait plus aucune prise sur lui, puisqu'il n'y trouve plus aucun des principes similaires qui peuvent faciliter la combinaison et l'absorption.
Nous ne savons si nous avons réussi à rendre notre pensée sous une forme parfaitement intelligible ; on nous pardonnera d'insister sur ce point, d'abord, parce que c'est ici le noeud de notre démonstration, et, aussi, en raison de la subtilité de la matière qui nous occupe. Voici ce que nous avons voulu dire. Le fluide humain, pour devenir inaccessible à l'influence de l'électricité atmosphérique, doit avoir éliminé toutes les particules électriques qu'il pouvait contenir ; il est nécessaire que l'épuration soit complète, que chaque atome ait été transformé par la volonté ; en un mot, il faut que le fluide soit spiritualisé. Cette métamorphose s'accomplit dans les divers organes corporels, et, en dernier lieu, dans le système nerveux, comme dans un alambic où se déposent tous les principes matériels, tels que carbone, azote, hydrogène, phosphore, etc., de sorte que le fluide arrive à l'âme, purifié de tous les éléments ayant quelque affinité avec ceux qui composent l'atmosphère. Alors, l'électricité est impuissante à saisir ce fluide, et c'est ainsi que nous expliquons comment, de deux personnes voisines, l'une est frappée et l'autre épargnée par la foudre, parce que le périsprit de l'une est plus spiritualisé que celui de l'autre. A plus forte raison, on comprend que le conducteur d'un attelage échappe au coup de tonnerre qui terrasse ses animaux devant lui.
Mais là ne s'arrêtent pas les déductions de la théorie que nous venons d'exposer. Non seulement l'électricité perd toute influence sur le fluide humain parvenu à un certain degré de spiritualisation, mais encore elle est réduite à subir la puissance de ce dernier. Voici comment nous entendons justifier cette affirmation, et ces développements seront comme la conclusion de notre travail. Il est donné à l'homme de réussir, par son labeur intellectuel et des efforts constants en vue de son amélioration morale, à communiquer à son fluide le degré de subtilité nécessaire, que nous caractérisons ainsi qu'il suit. Toutes les molécules matérielles absorbées par les organes du corps ont été désagrégées à la suite d'une trituration préliminaire. Chaque atome, pris à part, a été examiné par l'esprit, qui n'a admis définitivement dans son fluide que ceux reconnus suffisamment élaborés pour servir de véhicule à la pensée, et obéir docilement à la volonté; naturellement, ces atomes finissent par se pénétrer des bonnes dispositions de l'âme avec laquelle ils sont en contact incessant. Si donc, dans l'intérêt du bien, celle-ci juge à propos de lancer au loin ces principes atomiques pour leur faire accomplir une mission utile, en vertu de leur subtilité, ils se mettent en vibration au moindre mouvement de la volonté et volent vers le point désigné. Intelligents comme l'âme (je dirais volontiers intelligentés par elle, si le mot était usité) et bons comme elle, quoique à un degré bien inférieur, ils ne sauraient manquer le but, ni faire antre chose que ce qui leur est commandé.
Pour en revenir à notre hypothèse, chaque fois que l'âme dirigera quelques-uns de ses atomes spiritualisés vers une nuée électrique, avec l'intention d'en pénétrer les molécules pour les dissoudre et repousser, après la désagrégation, chaque élément sur un ordre de créatures désigné, cette opération s'effectuera spontanément pour les raisons que nous venons de développer. Mais pour agir sur la masse imposante des nuées orageuses, le fluide d'un seul homme est bien peu de chose. Il

pourra bien dissoudre quelques molécules, mais il sera impuissant à conjurer la catastrophe. Cependant, si au lieu d'un nombre restreint d'atomes, des milliers, des milliards sont projetés en même temps vers le nuage, et qu'ils partent du fluide d'Esprits incarnés et désincarnés, animés tous des mêmes intentions les résultats grandiront évidemment en raison directe de la multiplicité des agents mis en oeuvre. Toutes les molécules malsaines seront dissoutes en même temps, si le fluide spiritualisé arrive en quantité suffisante ; tout le fluide électrique sera pénétré par les atomes périspritaux, et ses principes isolés désormais, et rejetés par l'action fluidique vers des organismes vivants, ne pourront plus se combiner au hasard des affinités et occasionner des désastres. La puissance d'association entre les Esprits se prêtant un mutuel appui, aura dompté les forces aveugles de la nature : l'homme sera maître de la foudre.

Appliquons-nous donc par des études constantes, à pénétrer les mystères de la création; suivons avec ardeur et persévérance la marche de la science afin de nous approprier ses conquêtes. Surtout, faisons de sérieux efforts pour nous améliorer moralement. C'est à ce prix seulement que nous pourrons espérer de voir se vérifier bientôt, sur notre terre régénérée, cette affirmation intuitive de notre frère et ami, Marc Baptiste, que nous appellerons une promesse prophétique : « Les bonnes pensées assainissent l'air ; l'amour de Dieu et du prochain donnent la plus grande puissance sur les fluides.»

Céphas

Lettre de M. M

P. en B., 20 février 487a.

Mes chers Messieurs et Frères,

Une jeune femme enceinte de sept mois, du nom de Marceline Dédeban, domiciliée dans la commune de Vergognan, canton de Riscle (Gers), est assaillie depuis quelque temps de frayeurs soudaines et très fréquentes, se produisant sans cause apparente. Les médecins et les prêtres qu'elle a en vain consultés, n'ont pu ni expliquer, ni faire disparaître ce phénomène inquiétant. Ces détails me sont communiqués par ma femme habitant sur notre propriété à B.

Elle m'a engagé à consulter les Esprits pour cette pauvre malade. J'ai obtenu des instructions à ce sujet. Le guide dit qu'il serait bon d'évoquer l'Esprit auteur de ces persécutions pour le morigéner, et le ramener à de meilleurs sentiments.

Nous n'avons dans la contrée aucun groupe spirite auquel je puisse m'adresser. Si vos occupations n'étaient pas si nombreuses, je vous aurais priés de vouloir bien faire cette évocation dans votre réunion de la rue de Lille ; mais ce serait peut-être demander trop de votre bonne volonté, surtout en sachant que les intérêts généraux de la doctrine réclament tous vos soins, et ne vous laissent pas un moment de répit.

Cependant, comme cette oeuvre est utile au plus haut point, puisque nous poursuivons en même temps trois buts bien désirables : la guérison de la malade, la réussite de l'incarnation de l'âme persécutée, et enfin la moralisation de son ennemi, je vous serais personnellement bien obligé de me faire savoir si le groupe de Marmande existe encore et s'occupe toujours spécialement de la guérison des malades et de la moralisation des Esprits ; dans le cas de l'affirmative, vous seriez assez bons pour me donner son adresse, et me recommander à la bienveillance de ses membres, et aussitôt votre réponse reçue, je m'empresserai de leur écrire. Je n'ai pas besoin de vous prier de vous unir d'intention à nous pour l'action fluidique à exercer ; vous m'avez déjà assuré de votre concours, avec la plus fraternelle cordialité, et j'en use comme de chose à moi appartenant.

Vous trouverez également sous ce pli une communication anonyme sur la photographie des Esprits. Je l'ai sollicitée à l'intention de notre frère M. Blanc, photographe à Gaillac, avec qui notre ami M. Marc Baptiste a bien voulu me mettre en relation. Vous en ferez l'usage que vous croirez le meilleur dans l'intérêt de la doctrine.

Je vous renouvelle, mes chers Messieurs et Frères, l'assurance de tous mes sentiments fraternels.

Remarque. Les prières de la Société rue de Lille, et l'évocation de l'Esprit obsesseur, ont été faites

selon la demande de notre ami ; l'Esprit a déclaré vouloir abandonner sa victime : le médium l'appelle chaque soir pour l'éclairer sur sa situation et le ramener dans la bonne voie.

Dissertations spirites

Obsession de Marceline Dédeban

9 février 1873. Médium C....

La maladie de Marceline Dédeban est très complexe, et tient à plusieurs causes diverses. Les frayeurs qu'elle éprouve ne sont que la conséquence d'un trouble général dans l'organisme, et il importe au plus vite d'y porter remède, si elle tient à conserver la vie à l'enfant formé dans son sein.

Nos prescriptions porteront en même temps sur le traitement physique et les soins moraux. Au point de vue matériel, il convient que cette jeune femme s'abstienne de certains aliments peu nourrissants qu'elle mange de préférence, imitant en cela beaucoup de personnes qui se trouvent dans la même position. Pour que le foetus puisse se développer convenablement, il faut que la mère prenne une nourriture forte et substantielle : ce n'est pas pour elle seulement qu'elle doit s'alimenter, mais aussi pour le petit être qui puise la vie dans son sang.

Nous savons bien que les femmes enceintes répondent généralement qu'elles sont dégoûtées, que la seule vue de la viande leur donne des nausées : ces raisons ne suffisent pas et surtout elles ne sauraient les excuser de céder à tous leurs goûts capricieux. Si l'estomac refuse de prendre beaucoup d'aliments en une seule fois, qu'on mange peu ; mais au moins qu'on fasse preuve de bonne volonté.

Donc, nous recommandons à cette malade en particulier de bons bouillons de viande, et autant que possible du grillé : ce régime refera un peu son sang qui est bien pauvre pour les besoins auxquels il doit suffire.

Une deuxième recommandation, celle-ci au moins aussi importante que la première, c'est qu'il est nécessaire que cette personne s'abstienne de toutes choses qui pourraient faire naître en elle de violentes émotions, car il en est de terribles, comme il y en a de douces, et pour le moment qu'elle les évite toutes. L'impulsion communiquée par ces secousses à son périsprit, ne peut manquer de réagir d'une manière fâcheuse sur le fruit de son sein. Ainsi donc, qu'elle prenne sur elle de s'éloigner, pour quelque temps, de toutes personnes qui pourraient lui occasionner trop de joie, ou l'entraîner à la colère; tant qu'elle ne sera pas délivrée, il faut qu'elle fasse le sacrifice de ses préférences : c'est un devoir de premier ordre.

Voyons maintenant ces frayeurs qui lui font tant de peine. Elle aurait tort de s'en alarmer outre mesure ; elles ont d'ailleurs un bon côté en ce qu'elles lui ont donné l'éveil sur un danger qui la menaçait. Sans cet avertissement providentiel, elle aurait peut-être continué son ancienne manière de vivre, et cela aurait abouti fatalement à un avortement, et peut-être à des conséquences encore plus désastreuses. Ces terreurs sont suscitées par l'action fluidique d'un Esprit, qui s'efforce d'empêcher l'incarnation de l'âme attachée au foetus. Ce sont des anciennes inimitiés qui le poussent à contrarier ainsi cette incarnation, et il espère arriver à son but, en faisant ces peurs là à la mère, sachant bien qu'une longue série d'émotions peut finir par rompre le lien et renvoyer l'âme dans l'espace.

L'Esprit qui s'acharne ainsi après cette âme malheureuse a épuisé sur elle tous les genres de persécution que lui a suggérés sa haine inassouvie ; il voit aujourd'hui que sa victime va lui échapper, et il voudrait la retenir à tout prix. C'est par une intervention fluidique d'une grande énergie, qu'on réussira à l'empêcher de réaliser ses desseins. S'il était possible, il serait bonde l'évoquer pour le moraliser. Peut-être, dans un groupe spirite, réussirait-on à lui faire entendre raison, et à le décider à renoncer à ses méchants projets.

Mais, en attendant, le plus sage et le plus pressé, c'est de faire un appel fervent aux Esprits supérieurs, pour les prier de revêtir le fluide de l'âme en voie d'incarnation d'une cuirasse (nous employons cette expression faute d'en trouver de plus juste) d'atonies spiritualisés, devant lesquels viendront échouer les nouvelles attaques fluidigues de l'ennemi.

Nous vous engageons, à cet effet, à vous unir d'intention aux personnes qui portent quelque intérêt à la malade, et à certaines heures convenues vous pourrez prier pour elle, en vous attachant à attirer

sur son foetus le fluide des bons Esprits.
Il est bon qu'elle-même joigne ses prières aux vôtres, pour être délivrée de son mal et si vous apportez à cette invocation des bons Esprits les, qualités requises, c'est-à-dire la charité et le désintéressement, vous ne tarderez pas à constater une amélioration dans son état de souffrance.
Docteur Demeure

De la photographie des Esprits
P. en B., 17 décembre 1872. Médium Céphas.
Il vous a été dit que le temps approchait où les manifestations des Esprits allaient devenir plus communes et, pour ainsi dire, palpables ; de sorte que les incrédules ne pourront plus les nier, et seront obligés dé s'incliner devant des faits patents. A la suite de ces expériences, un grand nombre se rapprocheront du Spiritisme et s'y rallieront ce sont ceux qui ne s'en tiennent éloignés que parce qu'ils doutent encore de la réalité du monde spirituel, et demandent à voir pour se laisser convaincre.
La photographie est un moyen mis à la disposition des Esprits, pour donner des preuves irréfragables de leur existence et de leur présence au milieu de vous. Voici, à cet égard, quelques considérations qui pourront vous aider à produire à peu près à volonté ce phénomène encore assez rare. Travaillez avec constance, et vous serez récompensés de vos efforts par la satisfaction d'avoir contribué, dans la mesure de vos forces, à la vulgarisation de la doctrine.
On vous a expliqué ailleurs, comment les atomes lumineux tombés sur les corps matériels, prenaient l'empreinte de leurs formes et les transmettaient à votre organe visuel par une sorte de travail chimique. Si les Esprits sont invisibles à l'état normal, c'est que les rayons lumineux qui vont lés frapper, comme ils frappent toute substance dans l'atmosphère et à la surface de la terre, ont en raison de leur extrême subtilité, une grande affinité avec le corps fluidique des Esprits et sont absorbés dans ses molécules. Voici comment s'opère cette combinaison. Vous savez qu'il existe dans tout fluide lumineux certains principes qui doivent achever leur élaboration au sein des nombreuses individualités composant les divers règnes de la nature ; quelques-uns de ces principes consistent en particules de phosphore d'une ténuité excessive, qui se groupent naturellement avec les atomes de la même substance, renfermés toujours en quantité plus ou moins considérable par le fluide périsprital. Pendant que s'accomplit cette combinaison, les atomes les plus subtils du rayon lumineux s'unissent à leurs similaires du fluide périsprital et se confondent dans cet élément homogène, le fluide spiritualisé qui obéit docilement à la volonté de l'âme.
Les Esprits ont deux moyens à leur disposition lorsqu'ils veulent se rendre visibles à un incarné : ou bien ils peuvent reconstituer le rayon lumineux, tel qu'ils l'avaient reçu, et le projeter ainsi vers l'organe visuel de l'incarné où il va porter l'image de l'Esprit dont il émane ; ou bien, ils se contentent de lancer ce même rayon dans son périsprit, et alors il s'y combine, comme il a été dit ci-dessus, et se mêlant aux autres atomes spiritualisés, après s'être dépouillé du phosphore qui l'accompagnait, il leur apporte l'impression du fluide qu'il vient de quitter. C'est ce dernier mode de communication qu'emploient ordinairement les Esprits, parce qu'il est le moins compliqué ; en effet, il est beaucoup plus commode pour eux de projeter simplement l'atome vers un fluide similaire, que de le faire pénétrer dans un organe purement matériel, dans lequel il doit se décomposer pour transmettre l'image au cerveau, et par lui au périsprit où l'âme la perçoit.
Si les Esprits désirent se manifester à tous les yeux, en déposant leur image sur une plaque photographique, l'opération leur présente beaucoup plus de difficulté, et ils ont bien moins de chances de réussir que dans les deux cas dont nous vendus de parier ; aussi jusqu'à ce jour, on a peu d'exemples de communications de ce genre. En effet, bien que dans leur désir ardent de se montrer, ils projettent leurs atomes chargés de phosphore vers l'appareil photographique, ils ne parviennent pas toujours à le faire d'une manière convenable pour obtenir un résultat apparent. Le phosphore ne trouvant pas généralement à la surface de ces plaques de substance avec laquelle il puisse se combiner, continue à adhérer aux atomes lumineux spiritualisés et ne leur permet pas de se détacher de la plaque une fois qu'ils y sont fixés, pour remonter vers l'oeil et lui porter la perception de

l'image ; en d'autres termes, l'atome lumineux élémentaire est retenu captif par les particules de phosphore, et se trouve dans l'impossibilité de s'en dégager pour pénétrer dans les organes de la vision. Cela revient à dire que, si on réussissait à fixer sur la plaque sensible assez de molécules phosphoriques, pour que leur union parvienne à décomposer le fluide projeté par les invisibles, l'opération se ferait dans de très bonnes conditions, et on aurait trouvé le moyen d'obtenir à volonté l'image photographique des Esprits qui désirent se faire voir.
Vous arriverez au résultat tant désiré, en procédant de la manière suivante. Lorsque votre plaque photographique sera revêtue de la couche de collodion destiné à la rendre sensible à la lumière, et au moment où vous vous disposez à la placer au foyer de la chambre obscure, il faudra vous appliquer, en faisant appel au concours de vos associés fluidiques, à diriger par la pensée des atomes de phosphore sur la surface de la plaque, avec la ferme volonté de les y fixer. Une magnétisation de cinq ou six minutes suffira pour concentrer la quantité de phosphore nécessaire, et lorsque vous en aurez l'habitude, ce travail se fera instantanément. Cette plaque revêtue d'une couche d'atomes phosphoriques empruntés à votre périsprit et à celui de vos frères, sera en mesure d'attirer plus facilement, et de fixer les particules de phosphore qui, émanées du périsprit des invisibles, viendront déposer sur le collodion les atomes lumineux spiritualisés. Il s'opérera alors une combinaison chimique analogue à celle qui se produit dans l'oeil au moment de la vision : les particules de phosphore se joindront à leurs similaires, et laisseront libres les atomes purement lumineux qui pourront se détacher de la plaque pour transmettre à vos yeux l'image de vos chers disparus.
Que les personnes qui s'occupent sérieusement d'expériences de photographie spirite, essaient du procédé que nous indiquons ; elles ne tarderont pas à constater qu'clles ont en main, le moyen infaillible de faciliter la communication visuelle des Esprits désincarnés.

Évocation pour l'explication d'un songe qui nous avait paru significatif
M. le D D. G. nous envoie sous ce titre, la relation d'un rêve qu'avait eu Madame ***, médium excellent, et la communication obtenue ensuite pour le commenter. Nous insérons le tout in extenso:
Rêve. Elle voyait une grande quantité de personnes inconnues d'elle et d'autres qu'elle connaissait ; toutes étaient à table avec elle dans une salle immense. Au milieu de la table, il y avait un gâteau magnifique et d'un goût exquis ; tout le monde après en avoir mangé voulut y revenir, mais il n'y en avait plus. Une porte s'ouvrit, et Allan Kardec parut ! Chacun de s'écrier : « C'est lui ! » Il était tout préoccupé et tenait un cahier à la main. Il s'assit parmi nous, puis il s'avança jusqu'à la fenêtre et voulut parler à la foule qui était au dehors, mais il rentra dans la salle avec un air découragé et sans avoir parlé. Le médium s'écria alors, en se levant : « Sortons ! Sortons ! On va nous lancer encore le ridicule. » et puis, il s'éveilla.
Voici le résultat de l'évocation faite au sujet de ce rêve ; l'explication donnée intéressera tous les spirites : « Ne croyez pas que je sois auprès de vous sans plaisir, chers amis, et qu'un instant d'attente me pèse, non, certes, non ! Les Esprits aiment à vous entendre causer, surtout lorsqu'il s'agit d'une plaisanterie innocente, ils rient avec vous. Ne nous faites pas plus sévères que nous le sommes. Ce rêve, mes bons amis, a quelque chose de grand, de beau et de sublime. Je vais vous en donner une explication qui soit à votre portée, car je ne puis vous dire tout ce qu'il y a d'avenir dans la doctrine ; vous n'êtes pas assez avancés pour me comprendre.
Ce banquet de frères et de soeurs, c'est la vie, mes amis. Oui, votre médium a vu toutes sortes de figures, même inconnues, et toutes réunies pour la même cause, la cause spirite. De plus, celui qui est entré au moment où tout le monde causait, a produit une telle émotion parmi les assistants, que chacun s'est tu, courbant la tête en signe de respect, et disant : C'est Lui !
Lui, c'était Allan Kardec, le créateur de la doctrine, cet homme dont la vie a été consacrée à prêcher la vérité, et qui doit faire bien autre chose dans l'avenir. Cet homme avait l'air triste, préoccupé, soucieux ; hélas ! apôtre dévoué de la vérité spirite, il lisait dans le coeur de tous les frères et de tous les étrangers, et voyant que beaucoup étaient encore loin de cette belle et sainte vérité, il s'est assis : c'était pour montrer qu'il aimait tous les spirites, tous les coeurs réunis sous la cause de Dieu.

Un grand gâteau fut servi, et chacun en mangea avec bonheur ; lorsqu'on l'eut goûté, trouvé délicieux ; tous voulaient y revenir.
Ce gâteau est le symbole de la grande vérité. Lorsqu'elle sera entendue, toutes les oreilles s'ouvriront, puis tous les cœurs ; de là s'ensuivra la moralité, la fraternité, la charité, l'amour, puis le progrès indéfini.
0 ! Esprit infatigable, toi qui as tant fait pour la doctrine, cher Allan Kardec, reçois encore ici nos remerciements et les miens en particulier, car je t'ai dû de croire, de pratiquer et d'arriver ici où je suis si heureux !
Le digne apôtre s'est levé de table, il s'est placé pour se faire entendre, jetant de côté la crainte et la fausse honte. Il vous l'a montré sur la terre, mes chers amis, lorsque tous les groupes se cachaient pour faire du Spiritisme, lui se montrait au grand jour. On l'appelait le chef, le prince, le supérieur du Spiritisme ; il en est fier et heureux, mais de cette fierté qui vient de la noblesse de l'âme, de la foi sûre, solide, de l'amour et de la confiance en Dieu.
Le médium craignait encore dans son rêve, il s'écriait : « Sortons ! Sortons ! On va nous jeter le ridicule ! » Loin de vous, mes frères et chères soeurs, de pareilles idées, ne craignez point qu'on dise : ils sont à Dieu. Soyez, enfin, comme votre Maître. D'ailleurs, vous vous corrigeriez de suite de cette fausse honte, si vous voyiez l'horizon qui se lève devant le Spiritisme. Il est grand, il est beau, il est immortel. 0 mensonge ! Tu vas disparaître, la vérité seule se fera jour parmi le peuple.
Monde, jette ton linceul de mort et lève-toi. On ne meurt pas, on vit toujours. On ne reste point endormi, toujours on travaille, on va, on vient, on maugrée, on prie, on chante ; mais des sons harmonieux, ravissants, vous émerveilleront. Non, plus de mort, tout est vie, âme, charité, amour et bonheur, espace immense sans bords et sans limites. 0 ! Soyez heureux, et écriez-vous avec nous :
« 0 Seigneur ! Nous nous rangeons sous ta bannière ; non, plus d'égoïsme. Qu'entre nous il y ait toujours l'amour dans le temps et dans l'éternité ! Adieu, mes bons amis ; soeurs et frères en la sainte doctrine, acceptez mon affection. »
Un Esprit faisant partie de son vivant, du groupe du Maître qui vient de nous rejoindre, et à.qui il dut la foi qui l'a sauvé.
Il a ajouté qu'il dirait son nom plus tard, et que ce rêve avait été manifesté par des Esprits élevés ; qu'il y avait assisté, et avait obtenu la permission de l'expliquer.

Nous recevons la circulaire suivante :
Souscription pour la fondation de bibliothèques pour les sous officiers et soldats.
Le grand et salutaire mouvement qui se manifeste aujourd'hui dans notre pays, en faveur de l'éducation du peuple, reçoit un nouvel accroissement par la création des bibliothèques militaires. Disons-le à l'honneur de l'armée, ces bibliothèques sont aussi des oeuvres d'initiative privée. On ne pouvait rien demander au budget, trop chargé déjà ; le zèle des chefs de corps y a suppléé. Avec l'approbation du Ministre de la guerre, ces officiers supérieurs ont entrepris d'organiser dans leur régiment des salles de lecture et d'étude pour les sous-officiers et les soldats ; en même temps, ils ont eu la bonne pensée de réclamer le concours des Sociétés d'instruction populaire, et de les associer ainsi à leur entreprise patriotique. La Ligue de l'Enseignement s'est empressée de répondre à un appel aussi sympathique. Depuis le mois de juin dernier, le Cercle parisien a contribué à la fondation de 70 bibliothèques régimentaires, et la valeur de ses dons dépasse un chiffre total de 14.000 francs. C'est peu pour une oeuvre aussi excellente et surtout pour une tâche aussi considérable car, à raison d'au moins 330 corps de troupe, et en y joignant les hôpitaux militaires et la marine, ce que nous avons pu faire représente à peine le cinquième de ce qu'il faudrait. Mais c'est beaucoup, c'est trop pour nos ressources, qui suffisaient déjà à grand'peine aux autres oeuvres entreprises. Le Cercle parisien a donc résolu d'ouvrir une souscription spéciale, et vient faire appel à votre générosité, à votre patriotisme, en faveur des bibliothèques de l'armée. Les services rendus par la Ligue de l'Enseignement sont constatés dans la lettre suivante, qui lui est adressée par M. le Ministre de la guerre :
Ministère de la guerre

Paris, le 17 février 1873.
État-Major général.
Monsieur le Président,
La Ligue de l'Enseignement a bien voulu coopérer dans une large part au développement de l'instruction dans les corps de troupes, par d'importants dons de livres et par la publication d'un catalogue.
J'exprime l'espoir qu'elle continuera ce concours si utile, et que par un choix d'ouvrages de nature à fortifier les sentiments de discipline, de patriotisme et d'honneur militaire, elle rendra encore de précieux services à l'armée.
Je vous prie, Monsieur le Président, de transmettre mes remerciements à la Ligue de l'Enseignement.
Veuillez agréer t'assurance de ma considération distinguée.
Le Ministre de la guerre
Général De Cissey

Nous ferons seulement remarquer ici que le choix des livres est l'affaire des fondateurs de bibliothèques et non la nôtre. Fidèle à sa devise, la Ligue de l'Enseignement entend laisser à chaque initiative sa responsabilité entière. Elle n'impose donc pas son choix ; elle ne saurait l'imposer surtout à MM. les chefs de corps, qui sont mieux à portée que personne de savoir ce qui convient aux troupes placées sous leurs ordres. La lettre qui précède est pour nous un précieux témoignage. Le Cercle Parisien de la Ligue de l'Enseignement la conservera dans ses archives, avec les adresses de remerciement qu'il a déjà reçues des différents chefs de corps. Nos souscripteurs y verront, comme nous, un encouragement à continuer et à étendre une oeuvre aussi utile au pays.
Nous ne rappellerons pas ici la navrante histoire de nos désastres : ce douloureux souvenir est présent à toutes les mémoires. Mais, si nous pensons aux malheurs de la patrie, ce ne doit être qu'avec la ferme volonté de travailler à les réparer et chacun sait que l'ignorance générale y a joué un grand rôle. La souscription que nous ouvrons a donc un caractère éminemment patriotique. Aujourd'hui que la jeunesse tout entière est appelée à passer un temps plus ou moins long sous les drapeaux, l'armée devient pour les derniers ignorants une école obligatoire. Pensons-y.
Pensons également à ceux de nos jeunes soldats qui auront reçu une éducation complète, et faisons en sorte qu'ils trouvent à la caserne ou au camp, des livres, une bibliothèque, une salle d'étude ; enfin, un autre lieu que la cantine, pour y passer leurs heures de loisir.
(Suivent les signatures des membres du bureau.)
Les souscriptions de nos frères peuvent être adressées, soit au bureau de la Société anonyme, 7, rue de Lille, elles seront insérées dans la Revue.

Pour le comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Mai 1873

De la vie

Les degrés de l'existence humaine[10]

Nous avons dit :

« Dans tous les siècles on a médité sur la vie, et notre époque commence à l'étudier sous ses grands aspects ; son apparition sur notre globe, la fixité ou la non-fixité des espèces, la quantité de vie, les espèces anéanties ou perdues, sont des questions nouvelles auxquelles on doit en ajouter d'anciennes, telles que la longévité humaine, la formation de la vie, celle de la vieillesse, et surtout la question spirite toujours actuelle, de l'étude de la continuité de la vie. Remarque essentielle, la vie ne recommence pas à chaque naissance, elle n'a commencé qu'une fois lorsque Dieu en posa la base universelle, et depuis, elle se perpétue dans le temps et l'espace : la philosophie spirite a confirmé cette loi. »

Considérons brièvement et sous ses deux aspects le côté physique et le côté moral de la vieillesse ; bien des auteurs, tels que : Hippocrate, Gallien, Cicéron, Cornaro, Cardan, Ramazzini, Harvey, Jean Pecquet, Lessius, Buffon, Réveillé-Parise, Leibnitz, Humboldt, J. Cuvier, P. Flourens, ouvrent tous de grandes espérances à la vie physique normale, à laquelle ils donnent en moyenne un siècle de durée ; comme condition rigoureuse pour atteindre ce but, ils exigent de l'homme : une bonne conduite, une existence occupée, du travail, de l'étude, de la sobriété en toutes choses.

La perspective de la vieillesse morale n'est pas moins belle ; Buffon, Bossuet, Voltaire, Fontenelle, Cornaro, qui vécut cent ans et mourut en 1566, offrent des types de vieillards heureux et illustres, qui ont sans cesse perfectionné les facultés les plus nobles et les plus délicates ; les jeunes gens les plus distingués venaient s'instruire auprès d'eux, apprendre le respect nécessaire dû à la vieillesse ; les hommes mûrs, ceux qui ne comptent qu'avec le moment présent et ne savent point encore préparer l'avenir par une action utile, leur demandaient des conseils pour se fortifier dans la lutte; d'autres à cheveux blancs qui voyaient honorer en eux l'âge saint de la vie, celui où l'âme se sent plus près de Dieu, qui se sentaient blessés dans leur orgueil par ce respect, durent aller, forcés par les circonstances et les déceptions, auprès de ces sages personnalités presque centenaires pour s'instruire et savoir mourir, après avoir vainement étudié par eux-mêmes le sens terrible mais nécessaire de ce passage de la Bible : « La terre te fera germer des ronces et des épines, et tu y mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

Bernardin de Saint-Pierre a dit avec un sens très profond : « ne jette point l'ancre dans le fleuve de la vie. » En effet, nos années se suivent et s'écoulent comme les ondes, un flux sans reflux nous emporte et pour honorer Dieu, le remercier dans cette incarnation, comme le recommandent les anciens physiologistes, sachons ménager notre provision de force pour la dépenser utilement dans, un cas imprévu ; comme eux, distinguons la force en réserve et la force en usage : « Vires in posse et vires in actu ». Le célèbre Bardiez, de l'Ecole de Montpellier, les appelait forces radicales, forces agissantes, et M. Réveillé-Padse a dit dans un ouvrage remarquable sur la vieillesse : « Tant que le vieillard n'emploie que ses forces agissantes usuelles, il ne peut s'apercevoir de ce qui est perdu, mais s'il en dépasse la limite, il est fatigué, épuisé ; comme dans sa jeunesse il n'a plus de forces en réserve et surabondantes. » Néanmoins connaître cette loi et apprécier spiritement le but de la vie, c'est être conduit avec certitude à ne jamais faire d'excès, l'emploi des forces en réserve étant une épargne due à la prévoyance divine.

P. Flourens a dit aussi : « La vie est un mouvement, son principe, quelle qu'en soit la nature, est éminemment et visiblement un principe d'excitation, d'impulsion, de force motrice. » Le célèbre Cuvier a écrit aussi les lignes suivantes : « C'est se faire une fausse idée de la vie, que de la considérer comme un simple lien qui retiendrait ensemble les éléments du corps vivant, tandis qu'elle est, au contraire, un ressort qui les meut et les transporte sans cesse.... Les éléments qui

10 Deuxième article. Voir page 69 de la Revue spirite de mars 1873.

composent le corps ne conservent pas un instant les mêmes rapports et les mêmes convexions, ou, en d'autres termes, le corps vivant ne conserve pas un instant le même état et la même composition. » Cet Esprit si sûr énonçait ainsi une vérité très remarquable, néanmoins fort ancienne dans la science, car Leibnitz avait dit avant lui : « Notre corps est dans un flux perpétuel comme une rivière, et des parties y entrent et en sortent continuellement. » Platon, dans son livre célèbre le Banquet, traduit par Cousin, avait déjà, énoncé cet axiome : « On dit bien d'un individu, en particulier, qu'il vit et qu'il est le même, et l'on en parle comme d'un être identique depuis sa première enfance jusqu'à sa vieillesse, et cela, sans considérer qu'il ne présente pas les mêmes parties, qu'il naît et se renouvelle sans cesse, et meurt sans cesse dans son ancien état, et dans les cheveux et dans la chair, et dans les os et le sang, en un mot, dans le corps entier. Buffon a dit aussi : « Ce qu'il y a de plus constant, de plus inaltérable dans la nature, c'est l'empreinte ou le moule de chaque espèce, tant dans les animaux que dans les végétaux ; ce qu'il y a de plus variable et de plus corruptible, c'est la substance qui les compose. » Enfin, Cuvier développe ainsi cette idée : « Dans les corps vivants, aucune molécule ne reste en place ; toutes entrent et sortent successivement ; la vie est un tourbillon continuel dont la direction, toute compliquée qu'elle est, demeure toujours constante, ainsi que l'espèce des molécules qui y sont entraînées, mais non les molécules individuelles elles-mêmes ; au contraire, la matière, actuelle du corps vivant n'y sera bientôt plus, et cependant elle est dépositaire de la force qui contraindra la matière future à marcher dans le même sens qu'elle. Ainsi, la forme de ces corps leur est plus essentielle que la matière, puisque celle-ci change sans cesse, tandis que l'autre se conserve. »

P. Flourens, dans ses expériences et sa théorie expérimentale de la formation des os, a converti en fait matériel, évident, cette grande vue de la mutation continuelle de la matière que Buffon et Cuvier avaient devinée, moins avec des faits qu'avec le fruit de méditations abstraites ; il imagina de nourrir des pigeons ou des lapins avec de la garance, plante qui renferme un principe colorant très-actif dans toutes ses parties. Au bout de quelques jours, la surface de leurs os ne fut que rougie, tandis que ce régime prolongé suffisamment les rendit entièrement rouges ; après avoir alterné la nourriture par quinze jours de garance et quinze jours de grains habituels, en sciant les os, on trouva des couches alternatives de rouge et de blanc ; en soumettant ces animaux à la nourriture qui leur convient, après les avoir préalablement nourris de garance, les os revinrent blancs ; ce qui avait dû se rougir avait disparu ne laissant qu'une dernière trace au centre de l'os, à l'endroit où se fait le départ successif des vieilles couches, au fur et à mesure que les nouvelles se déposent à la surface.

Tout change donc dans l'os ; pendant qu'il s'accroît, chaque partie paraît, disparaît, et toutes ces parties sont dépositaires de la force qui contraindra la matière future à marcher dans le même sens qu'elle et à revêtir sa forme.

Ces vérités admises, nous reviendrons dans un autre article sur cette idée des formes ou du moule de chaque espèce, que le péris- prit cette gaine fluidique, peut seule expliquer ; nous nous étendrons encore sur des considérations embrassant la vie physique et morale, sur le quid divinum et cette sobriété dont le centenaire Cornaro disait à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, dans son premier discours : « Telle est cette divine sobriété, amie de la nature, fille de la raison, soeur de la vertu, compagne d'une vie tempérée, modeste, noble, réglée et nette dans ses œuvres. Elle est comme la racine de la vie, de la santé, de la joie, de l'adresse, de la science et de toutes les actions dignes d'une âme bien née. Les lois humaines la favorisent ; devant elle fuient, comme autant de nuages chassés par le soleil, les dérèglements et les périls qu'ils entrainent..... Enfin, elle sait être l'aimable et bénigne gardienne de la vie, soit du riche, soit du pauvre ; elle enseigne au riche la modestie, au pauvre l'épargne, au jeune homme l'espoir plus ferme et plus certain de vivre, au vieillard à se défendre d'une triste mort. La sobriété purifie les sens, rend l'intelligence vive, l'esprit gai, la mémoire fidèle ; par elle, l'âme, presque dégagée de son poids terrestre, jouit d'une plus grande partie de sa liberté. »

Comme nous, cet homme aimable croyait que l'Esprit de l'homme est un et multiple, un par son essence, multiple par ses facultés ; que le développement de ces facultés est successif et non simultané, celles qui dominent à un âge n'étant pas celles qui prévaudront à un autre. Chercher à en

étudier le jeu chez les écrivains ayant vécu et écrit longtemps, c'est trouver dans Fontenelle, Voltaire, Bossuet, etc..., des facultés se succédant, les unes pour s'élever, les autres pour s'affaiblir ; avouons que les moins précieuses ne sont pas celles dont jouissaient ces vieillards pleins de génie.
Vivre longtemps et surtout savoir vivre est une science précieuse.
Malgré les investigations de tous genres dont nous avons cité quelques exemples, le phénomène de la vie n'est pas résolu, et même, cette solution semble ne pas appartenir à la science humaine ; être et vivre sont deux faits constants qui frappent tous les yeux et ne s'expliquent pas ; pour nous ce problème est voilé, car la vie, cet instant fugitif, c'est le moment présent, la soixantième partie d'une minute. Chaque pulsation de notre pouls nous dit : Tu as vécu !... et ces petits espaces de temps qui peuvent se subdiviser à l'infini, chiffrent par leur nombre la totalité de chacune de nos existences terrestres ; elles en mesurent la durée avec une précision que ne peuvent atteindre les meilleurs chronomètres.
Si les moments de la vie peuvent se multiplier à l'infini, la vie en elle-même n'est pas multiple, elle est simple, une, malgré les réincarnations subies par toutes les âmes. Le moment présent est la vie réelle, la vie passée est celle qui l'a précédé, et la vie à venir ne comptera que par les moments survenus après cette vie réelle ; dans les deux premiers cas, ces vies ne sont plus, dans le troisième cas la vie n'existe pas encore, et ceci nous prouve que dans l'immensité des siècles la vie est un point imperceptible à peine conçue dans la pensée, elle disparaît dans un passé immuable que nulle puissance ne pourrait faire exister de nouveau et ne saurait empêcher d'avoir eu sa manifestation dans la vie universelle.
Tracer des lettres sur le sujet qui nous préoccupe, c'est vivre à chaque mouvement de la plume, en une heure, dans l'écrivain, tout se renouvelle cent fois et s'écoule de même ; mais si la vie est courte, nous ne réfléchissons pas à son infinie durée, mesurée par le parcours prodigieux du sang à travers les canaux de nos artères et de nos veines, course que ne saurait égaler le fleuve le plus rapide dans son voyage vers l'océan. Si nous demandons où commence le principe vital, il nous sera répondu : Dans le foetus, sous l'excitation de causes imperceptibles, et là, le germe se développe sans avoir le sentiment intime de la vie, sentiment dont l'homme ne peut avoir la conscience qu'en entrant plus avant dans l'existence, lorsqu'il veut savoir pourquoi il a été créé et mis au monde. Cette réponse vague n'ayant satisfait personne, on a du chercher une autre solution à ce problème capital. Pour nous, de l'étude des fluides créée par le Spiritisme, ressort l'initiation aux merveilles des trois agents qui opèrent leur entrée commune dans la nature tangible, nous saisissons mieux le mécanisme existant dans les mouvements de la vie; en un mot, par la réunion de l'âme et du périsprit avec le corps qu'ils animent, nous sentons mieux ce que ces mouvements sont par eux-mêmes, et cela, après nous être trouvés dans l'existence sans avoir su apprécier comment nous y étions entrés, ni l'instant où ce phénomène a commencé.
L'homme pourrait-il plonger ses investigations dans les mystérieuses obscurités du sein maternel, qu'il ne lui serait point donné de deviner la réincarnation d'un Esprit ; il ne le voit qu'après un certain temps, le germe de toutes choses appartenant à des affinités naturelles, voilées encore à nos vaniteuses affirmations par un Dieu plein de sagesse. Le microscope en main, les savants ont cherché la naissance de l'embryon chez une plante, mais le secret de sa germination, la cause première leur a échappé, ils ont aperçu la vie lorsqu'elle était un fait accompli, ne possédant ainsi qu'une cause secondaire très imparfaite et des conjectures qui ne peuvent atteindre le fond du problème. Si jusqu'ici les phénomènes qui accompagnent l'acte vital sont observés et expliqués, le fait en lui-même ne l'est pas, et quand la mort suspend le mécanisme d'un corps organisé, l'étonnement causé par l'inertie qui en provient est semblable à celui que donne la naissance du mouvement. Oui, la vie cesse comme elle commence, instantanément ; agir, sentir, disparaître, sont l'affaire d'un instant, la vie est semblable au courant électrique qui ne laisse dans l'air aucune trace de passage pour nos yeux matériels.
Devant un corps inanimé, le mortel est stupéfait, ce phénomène l'épouvante et si, de cette interrogation à la mort, il ne sait rien tirer, cette immobilité le saisit ; si incroyant et si savant qu'il soit, son esprit erre à l'aventure, cherchant le secret qui l'inquiète et le trouble, sa science ne lui

apportera pas une lumière suffisante, car elle ne peut rien tirer du silence de la mort ; s'il examine ce phénomène et veut l'expliquer, sa réponse n'éclaire rien, ses observations ne peuvent servir à élucider la question.
Ce mystère de la mort, si toutefois il y a mystère, ne peut s'expliquer que par des existences successives sur cette terre et par d'autres beaucoup plus longues, placées en dehors de la vie actuelle ; aussi, la raison qui parfois compte fort peu sur la science, est-elle lasse de flotter au milieu d'idées qui se combattent et se renversent, il lui répugne de s'arrêter aux apparences qui semblent dire, tout est fini et cette impression, cette intuition générale est secondée par la phénoménalité spirite si bien analysée par Allan Kardec ; phénoménalité et philosophie sont venues affirmer que la mort n'existait pas, que la volonté des Esprits est la seule cause de tous les effets d'agrégations et de désagrégations d'atomes formant des corps.
Nos relations avec le monde des Esprits ont dissipé bien des ténèbres et surtout donné une certitude dont la raison et le coeur avaient besoin ; elles ont jeté sur des problèmes réputés insondables jusqu'ici, tels que celui de la vie, une lumière jadis inexpliquée et rendue inexplicable par nos études antérieures. Cette suite de mouvements dont on ignorait le but et la cause, la puissance des sensations, ce résultat même de la vie ne surpassent plus l'intelligence humaine ; en nous faisant apercevoir la cause de nos douleurs, le commerce spirituel avec les invisibles nous a consolés et donné de bien grandes jouissances ; désormais, grâce à lui, vivre pour jouir peu, souffrir souvent, mourir pour revivre, le tout dans un nombre restreint d'années, devient pour les adeptes d'Atlan Kardec une loi essentielle, sage, providentielle, qui relève les âmes, les réconforte, et leur donne cette confiance inaltérable, ce don qui permet de comprendre un Créateur doué d'une intelligence suprême, présidant à la vie éternelle et universelle.
A suivre.

Variétés

Les extatiques de Maillane
On nous écrit de Marseille
Un fait surprenant se produit en ce moment dans la petite commune de Maillane près de Graveson. Une famille entière du nom de Mistral, originaire de Barbantane et habitant depuis plusieurs années un mas, est dans un état continuel d'extase depuis le dimanche 9 février 1873.
Cette famille, le père, la mère, deux jeunes filles, l'une âgée de dix-huit ans et l'autre de onze ans, ne mangent plus et ne dorment plus. Leur langue est muette. Ils restent prosternés devant un autel qu'ils ont construit dans leur cuisine avec tous les objets religieux qu'ils ont pu réunir. Seul, dans la maison, un enfant de quatorze ans, recueilli par la famille, nourri et logé par elle, n'a pas été atteint. Il assure n'y rien comprendre. Avertis de ce phénomène, M. le procureur de la République de Tarascon et son substitut se sont rendus jeudi soir sur les lieux accompagnés de la gendarmerie. On était parvenu, un moment auparavant, à faire prendre un peu de nourriture aux Mistral, qui n'avaient pas mangé depuis quatre jours et à les faire coucher.
Le père commençait à recouvrer sa raison. Aux questions qui lui ont été adressées par les magistrats, il a répondu qu'il ne savait pas comment c'était venu, qu'il s'était d'abord mis à prier pour complaire à sa femme, puis qu'il avait vu distinctement jaillir du sang d'un tableau placé sur l'autel. Huit hommes armés de lances étaient alors apparus et avaient poursuivi une image du tableau, laquelle s'enfuyait par la fenêtre. La femme Mistral était dans un état d'irascibilité extraordinaire. Elle voulait que toutes les personnes qui pénétraient dans l'appartement se missent à genoux, et, sur le refus des membres du parquet, elle leur a adressé des injures. Les jeunes filles ne cessent de chanter des cantiques. Chose remarquable, la plus jeune, qui sait à peine lire et écrire, a, pendant son extase, dessiné au crayon et avec une perfection régulière une vierge entourée de nuages. Elle a découpé avec des ciseaux et du papier une grande rose admirablement réussie et qui semblait faite à l'emporte-pièce.
Depuis lundi, la famille Mistral est l'objet de l'examen du médecin de Maillane, qui ne comprend rien à son état. La santé a été bonne tout le temps. Le pouls avait son battement régulier et la

respiration ne donnait aucun signe d'indisposition. Les yeux étaient immobiles et fixés vers le ciel et le corps dans une insensibilité surnaturelle. C'est en vain qu'on appelait, qu'on passait devant les visages des objets, qu'on secouait les bras, qu'on prenait les mains. Les hallucinés ne remuaient pas. Le parquet a dû se retirer sans avoir rien découvert qui pût expliquer ce mystère. L'enquête à laquelle il s'est livré n'a fait connaître aucun intérêt caché à simuler cette scène d'extase.
La famille Mistral est fort à son aise ; elle n'a donc pu être payée pour faire crier au miracle. Les femmes ont dans le pays, la réputation d'être fort dévotes. L'enfant recueilli dans le mas a seulement raconté que, depuis quelque temps, il y avait chez elle un redoublement de ferveur. Elles allaient tous les jours à la messe, y communiaient et, dans leur conversation, ne cessaient de s'entretenir des choses de l'église. Voilà, dans ses principaux détails, ce qui se passe à Maillane et dont je puis garantir l'authenticité.
L'extase de la famille Mistral a fait beaucoup de bruit dans les environs. Tout le monde s'en occupe et, ces jours-ci, une foule nombreuse ne cesse de se diriger vers leur ferme, connue sous le nom de mas Daillon. L'affluence est telle que, dimanche dernier 16 février, la gendarmerie de Saint-Remy a été obligée de se rendre sur les lieux pour y maintenir l'ordre. On continue à rechercher les causes qui ont pu amener une semblable crise. Inutile de dire que le merveilleux entre pour beaucoup dans les récits qui circulent. Je me borne à vous faire connaître la version qui me semble la plus vraisemblable.
Il y a dix ou douze jours, les Mistral furent saisis d'une inquiétude vague, d'une sorte de terreur sacrée. Les deux femmes surtout étaient impressionnables, tout contribuait à assombrir et à frapper leur esprit. Le père Mistral ayant été forcé de se rendre un matin à Barbantane pour y retirer de l'argent, ne put rentrer le soir à cause du mauvais temps et dut coucher dans ce village. Vers dix heures, la mère et la fille crurent entendre des plaintes s'exhaler près du mas et une voix appeler au secours. Malgré leur épouvante, une d'elle alla, à moitié habillée, voir ce que c'était, dans la crainte qu'il ne fût arrivé un accident au chef de la famille. Elle se trouva tout d'un coup en présence d'un homme couvert de boue dont l'aspect lui causa une vive impression. Elle allait s'enfuir lorsque celui-ci lui expliqua qu'il s'était égaré en voyageant à pied et qu'il était tombé dans une mare. Il demandait l'hospitalité pour la nuit, ce qu'on s'empressa de lui accorder au mas.
Les cris plaintifs du voyageur restèrent dans la mémoire des deux femmes qui furent aussi, peu de temps après, émues par la chute d'un enfant du voisinage et par l'écroulement soudain d'une cheminée. Le dimanche, jour de la fête votive de Maillane, la fille aînée portait à la procession la bannière de sainte Agathe, patronne du village, et on la vit fondre en larmes à diverses reprises. Le père déclara, le même jour, à plusieurs personnes que des visions lugubres l'avaient forcé de sortir du bal et du café.
Pendant les quatre jours que ces pauvres gens restèrent en extase, ils purent adresser quelques paroles à ceux qui les interrogeaient. « Nous sommes menacés de très grands malheurs, disaient- ils, des visions effroyables nous obsèdent ; priez, priez avec nous, car le moment est proche ! » De temps en temps, ils se levaient et se donnaient réciproquement la communion avec du vin et du pain bénits qu'on leur avait distribués en l'honneur de sainte Agathe. Ce qui restait de ces provisions a été saisi par la justice.
Depuis le jour de la descente du parquet, la raison est revenue lentement chez le père qui a recommencé à vaquer à ses affaires. La petite fille de onze ans est entièrement rétablie ; elle joue avec les autres enfants sur la place du village. La mère et la fille n'ont pu, au contraire, se lever. Leur cerveau faible est profondément ébranlé et leurs hallucinations continuent. Plusieurs médecins, dont l'un est venu de Tarascon, ne cessent de les entourer et de leur prodiguer des soins. On doit leur savoir gré de leur zèle et des efforts qu'ils font pour guérir ces deux infortunées. 1er mars 1873.
Nous avons des nouvelles des hallucinés de Maillane. Le père, la mère et les jeunes filles sont rétablis et commencent à reprendre leurs occupations, mais l'esprit est encore faible chez eux. Ils disent qu'ils ont été empoisonnés ou ensorcelés, et dans le village, les personnes superstitieuses ne sont pas éloignées de croire, en effet, qu'un sort a été jeté à cette famille.
Remarque. Les phénomènes se multiplient pour attirer vers des études nouvelles, les hommes

sérieux qui doivent établir l'identité de ces faits et en classer le caractère ; si à Maillane, une famille peut sans souffrance se passer de nourriture pendant quatre jours, à l'état de mutisme, insensible à tout ce qui se passe autour d'elle ; si une jeune fille devient médium dessinateur parfait, sans avoir jamais tenu un crayon, et découpe avec des ciseaux ordinaires, comme à l'emporte-pièce, de grandes roses admirablement taillées ; si cette médiumnité crée des artistes, là, où selon toute apparence, il n'y avait rien à attendre que le travail manuel de la terre, au point de vue de la physiologie ne doit-on pas créer une étude spéciale de cet état physique, et ne se trouvera-t-il quelques savants, quelques spécialistes assez indépendants pour s'attacher à l'appréciation de phénomènes qui doivent exciter le plus vif intérêt ?

A Maillane tout est compliqué, c'est un ensemble curieux présentant les caractères de possession, de catalepsie, de double vue, où les yeux du corps sont inertes, où l'Esprit seul voit suinter des gouttes de sang ; les êtres invisibles pour le vulgaire mais visibles pour les Mistral, ont voulu ici en employant les moyens les mieux appropriés à ces natures arriérées, les magnétiser en affectant une partie plus ou moins étendue de leur organisme ; ils ont bien localisé les apparences de la mort, de manière à laisser à l'intelligence de ces braves gens la liberté de saisir certaines phases de cette vie nouvelle, mais ils ont voulu les rendre accessibles aux curieux attirés par ce spectacle navrant et plein d'intérêt. Magnétisés ainsi par les Esprits, subissant les effets de l'extase, leur âme dégagée du corps et devenue presque indépendante avait pu entrevoir une magnifique réalité ; aussi, la femme Mistral trouve-t-elle étonnant, impie, sacrilège, de ne pas voir les membres du parquet venus pour verbaliser sur un cas fluidique, s'agenouiller, prier et admirer comme elle les visions étrangères que ne peuvent atteindre leurs pénalités. Sous l'influence des idées terrestres, ces extatiques ont réellement vu à leur manière, exprimant leurs sensations dans un langage approprié à leurs préjugés, mais ils se sont trompés en voulant pénétrer le mystère qui entourait leurs actions, car ils interprétaient d'une manière fausse la pensée des Esprits. En effet, que voulaient ces chers invisibles, sinon frapper plus haut ; en fascinant ces ignorants, leur but n'était-il pas d'attirer autour d'eux les représentants de la société, et de montrer aux prêtres, aux médecins, aux légistes, aux soldats, leur impuissance réciproque à expliquer le pourquoi de ces phénomènes dont le Spiritisme donne la clef ?

Non, on ne peut dans le cas de la famille Mistral, au point de vue des sciences académiques actuelles, ni par une juridiction quelconque, expliquer l'anéantissement presque complet du corps, puisque pendant plusieurs jours ces braves gens n'ont eu que la vie organique et que leur âme effleurait le seuil de l'éternité ; s'ils ont eu plus d'exaltation que de lucidité véritable, leurs révélations n'étant qu'un mélange d'erreurs et de vérités, c'est que l'exaltation naît toujours d'une éducation malheureuse, et que les Esprits inférieurs en profitent pour s'emparer d'un sujet approprié à leurs désirs ; ils le prennent ainsi par son côté faible et quand ils le dominent, ils savent à ses yeux revêtir les apparences qui doivent au réveil, entretenir le possédé dans la conservation des vieilles coutumes et des préjugés séculaires.

Savants et dignitaires de toutes sortes, croyez-le, l'étude de la seconde vue, de l'extase, de l'insensibilité, vous donnera un coup d'oeil moral plein de justesse et vous regarderez alors ces faits comme choses naturelles, comme une loi ordinaire semblable à celle qui excite les actes de nutrition et de combustion ; vous saurez aussi que vos investigations doivent se porter sur un ordre de phénoménalité ancien comme le monde ; Dieu se montrant toujours à nous sous le grand aspect de la justice et de l'harmonie, il vous sera prouvé que le Spiritisme vient remettre l'ordre dans le désordre en vous confirmant cette vérité incontestable : « que le surnaturel fut toujours enfanté par nos passions et nos préjugés : qu'en écartant le surnaturel et en scrutant la pensée du visionnaire, derrière le tableau fantastique se trouve toujours la leçon générale, sensée, utile à tous. »

Phénomènes d'apport

Extrait de la Revue spirite rationnelle

Breslau, le 30 octobre 1872.

J'ai reçu, il y a quatre ans, d'un ami d'enfance, le manuscrit contenant les faits suivants. L'ami est

mort, il se nommait Jean-Georges Haltmeyer. Il était docteur-médecin et directeur de l'Institut polytechnique à Vienne. Il avait reçu ce manuscrit de l'auteur même, nommé Joseph Aschauer, professeur de mathématiques et de mécanique au Johanneum de Gratz, de 1839 à 1843. A cette époque, le sieur Haltmeyer y était en qualité de professeur de minéralogie et de géognosie, et fut plus tard directeur du Johanneum.

A l'époque où ces faits eurent lieu, Joseph Aschauer était administrateur à Krainach. Mon but, en entrant dans ces détails minutieux, est de prouver que ces communications viennent d'hommes très instruits et au-dessus des préjugés. Voici la copie mot à mot du manuscrit de Joseph Aschauer :

L'événement que je raconte ici est si étrange, si extraordinaire, que je déclare avoir réfléchi pendant sept ans pour me décider à le publier. En me servant, pendant l'observation des faits dont il s'agit ici, de mes connaissances sur l'attraction, l'électricité, le galvanisme, le magnétisme animal et terrestre, ainsi que de l'histoire des erreurs, des tromperies et mystifications, je n'ignorais pas que je passerais aux yeux de beaucoup de personnes, pour un ignorant ou un inventeur de fables. Cette considération ne m'empêche pas de rendre hommage à la vérité, en l'affirmant ici par l'apposition de ma signature.

Vers le milieu d'octobre 1817, à la ferme du Monichhof, à trois kilomètres de Stallhofen, arrondissement de Gratz, en Styrie, ou entendit à la chute du jour, des petites pierres frapper les carreaux de vitres des fenêtres du rez-de-chaussée. Le propriétaire n'y fit d'abord pas attention. Mais, comme les jours suivants, cc fait se répétait à courts intervalles et que les pierres lancées étant plus grosses brisaient les vitres, il devint inquiet et se rendit chez des voisins, sans prévenir personne chez lui, et les pria de l'aider à cerner sa maison dans la soirée. Ceci fut fait et toutes communications entre les personnes du dehors et celles de la maison furent supprimées.

Malgré cette précaution, les pierres furent lancées sans pouvoir découvrir leur provenance. On visita tous les coins de la cave au grenier des bâtiments voisins sans découvrir personne, et les pierres continuaient à tomber. Dans la cuisine se trouvaient alors plusieurs personnes : les plus rapprochées des fenêtres firent la remarque qu'elles étaient frappées de dedans en dehors, preuve que les pierres étaient lancées par les personnes placées vers la partie reculée de la cuisine. Une dispute s'engagea à ce sujet, et rendit chacun plus attentif et en effet les pierres venaient de l'intérieur, car elles servaient aux usages de la maison et variaient de quatre à dix livres. Ce phénomène cessait ordinairement quand tout le monde était couché.

Les jours suivants, les 24, 25, 26 octobre 1817, vers huit heures du matin, des projectiles furent lancés avec violence en présence de plusieurs personnes. Des pierres placées sous un banc de la cuisine, en furent retirées et projetées contre la fenêtre de face avec une dextérité difficile à imiter. A partir de ce jour, tous les objets mobiles en métal, bois, terre, même des vases pleins d'eau, furent lancés contre les fenêtres dont les vitres volèrent en éclats. Beaucoup d'objets, en raison de leur force de projection, eussent dû briser les fenêtres, les traverser et tomber à une certaine distance ; mais au contraire, ils restèrent enchâssés entre les carreaux de vitres, ou tombèrent verticalement sur le sol, devant la fenêtre, comme privées instantanément de toute force, sans rien endommager, tandis que les châssis eussent dû être brisés par la violence avec laquelle ils paraissaient avoir été frappés.

On fut obligé de sortir de la cuisine tous les objets mobiles, car des pots en fer de la capacité de 12 litres, du poids de 48 livres viennoises, placés près du feu, furent renversés ; des seaux pleins d'eau furent lancés contre les fenêtres et se brisèrent. Plusieurs personnes reçurent des objets à la tête, tels que de grosses pierres, sans en être blessées, et sans éprouver autre chose qu'un léger frôlement ; les corps tombèrent verticalement sur le sol.

Il y avait cinquante à soixante personnes présentes ; plusieurs parmi elles attribuaient ces faits à la malice de quelques mauvais sujets, profitant de l'inattention pour faire une mauvaise plaisanterie ; mais, après avoir vu ce qui se passait, elles renoncèrent à leur première idée. Les ustensiles de cuisine furent apportés sur la table du vestibule et en d'autres endroits de l'appartement ; dès lors, les pierres tombèrent dans les autres parties de la maison. L'un des témoins de ces faits était le chef des gardes-chasse du comte de Wagensperg, que le hasard avait amené. Les manifestations n'avaient lieu qu'à des intervalles indéterminés, cessant pendant des jours et des semaines ou continues

comme au 25 octobre 1817. Ces phénomènes n'eurent jamais lieu la nuit, quand tout le monde était au repos.
Je n'avais pas encore été témoin de ces faits, dont j'appris l'existence au marché de Voitsberg, le jour de Simon et Jude. Je fis prier le propriétaire de me faire immédiatement appeler si ces phénomènes se manifestaient de nouveau, ce qui eut lieu le 1er novembre 1817. Je m'y rendis aussitôt, et trouvai dans la cuisine la maîtresse et un ami, occupés à rassembler les débris d'un pot qui avait été jeté hors d'une étagère ; j'avais entendu le bruit de cette chute en entrant dans la maison. J'étais avec ces deux personnes, dans la cuisine, et placé de manière à bien voir tout ce qui se passerait, nous pouvions nous toucher. Tout à coup, l'un de nous, le nommé Kopbauer, reçut à la tête une grande cuillère à puiser. Cette cuillère en fer, munie d'une longue tige du même métal et du poids d'environ 12 onces, s'était dégagée d'une planche percée pour se lancer à la tête de cet homme, et, de là, retomber sur le sol. Lui ayant demandé l'effet éprouvé en recevant le choc de cette cuillère qui, en raison de sa force de projection, eût dû le blesser sérieusement, il me répondit en avoir été très légèrement touché. Aucun signe électrique n'accompagna cette manifestation, le bruit causé par cette chute était seul perceptible.
J'ai visité toute la maison et ses dépendances, sans rien découvrir ni tirer une explication quelconque de ce fait, et pourtant, les manifestations n'étaient alors ni aussi fortes, ni aussi fréquentes que les 24, 25 et 26 octobre ; néanmoins, en ma présence, des vitres furent brisées par les pots et les pierres. On pouvait alors faire la cuisine, en ayant soin de maintenir avec la main les pots placés sur le feu, mais pendant les manifestations précédentes, paraît-il, les pots fuirent arrachés des mains et renversés.
Ces événements connus à Gratz, chef-lieu de la province, à quatre lieues de la maison où ces faits se passaient, attirèrent des curieux ; mais du 26 octobre au 1er novembre, les phénomènes n'ayant pas eu lieu, les curieux niaient tout et débitaient les histoires les plus absurdes. Si j'eusse pu compter sur le retour de ces phénomènes, et déterminer le moment de leur apparition, j'eusse pu en informer plusieurs savants de Graiz, mais je craignais de les déplacer en vain, de passer pour un homme peu sérieux.
Quoique placé dans la cuisine de manière à pouvoir tout observer, rien n'eut lieu en ma présence ce jour-là, et même pendant les quelques instants de mon absence, ceci me rendit défiant; je croyais, à mon tour, que le lancement de la cuillère avait été mal observé, mal vu, qu'il pouvait être le fait d'une personne cachée. Pourtant, le propriétaire homme fort aisé, avait offert mille florins v. v., à celui qui découvrirait l'auteur de ces manifestations ou parviendrait à les faire cesser ; je ne pouvais me les expliquer et comprendre leur but.
Dans la matinée du 2 novembre, j'étais prêt à partir ; étant à déjeuner avec le maitre de la maison et son épouse, seuls dans la chambre dont la porte et celle de la cuisine étaient ouvertes, nous entendîmes un grand bruit venant de la cuisine. Nous nous y rendîmes et nous vîmes une rangée de pots brisés, jetés par terre. Ce fait me décida à rester quelques heures de plus. A trois heures du soir, la servante étant occupée, devant moi, à râper du pain blanc dans une assiette en bois, se détourna pour remettre le pain à sa place ordinaire; alors l'assiette se mut horizontalement, dépassa la paume de sa main, et tomba comme si quelqu'un l'eût violemment frappée pour la faire tourner sur elle-même ; la poussière de pain râpée voltigeait dans toute la cuisine, et l'assiette dut conserver quelque temps le mouvement de rotation que la chute lui avait imprimé. J'ai vu ce fait assez distinctement, pour ne pas conserver le moindre doute, et supposer qu'une personne fût capable de le produire.
Le lendemain, vers trois heures du soir, j'étais dans la cuisine qui a six toises de longueur ; en face de moi était un grand châssis pour soupières ; entre moi et ce châssis que je fixais, il n'y avait aucun objet. Tout à coup je vis la plus grande des soupières en cuivre, cerclée de fer, pouvant contenir le repas de dix personnes, se dégager du châssis et s'élancer comme un éclair, horizontalement, vers moi, de manière à ne pas me donner le temps d'avertir les personnes présentes. Elle passa entre nos têtes et tomba par terre avec beaucoup de bruit. On ne remarquait ni crépitation, ni étincelles, ni odeur sui generis pendant ce phénomène. Un homme arrivé une demi-heure après, cherchait à me persuader qu'une personne cachée sous le manteau de la cheminée pourrait facilement le produire.

Cette explication ridicule m'ayant mis de mauvaise humeur, je le conduisis vers le châssis aux soupières ; il reconnut que du manteau de la cheminée, on ne pouvait exercer aucune action sur le châssis où se trouvait encore une soupière un peu plus grosse que les autres. Je lui disais : « Que penseriez-vous, si, dans ce moment, sous nos yeux, et sans avoir été touchée de personne, cette soupière était lancée dans le coin opposé ? » Aussitôt, la soupière y fut lancée. Risum teneatis arnici ! s'écrieront les lecteurs, et de fait nous nous mîmes à rire joyeusement.

Réunis dans la chambre du propriétaire, j'accrochai mon chapeau au clou où j'avais coutume de le placer ; je fréquentais cette maison depuis bien des années. Etant à table, le propriétaire me raconta qu'un soir, un flacon presque vide et placé entre la double fenêtre se mit à tinter ; ceci lui semblait provenir d'un mouvement exécuté dans le col par le bouchon à l'émeri. Il prit le flacon, le posa sur un banc placé au-dessous de la fenêtre, à côté d'un verre vide, et au bout d'une minute le flacon tintait de nouveau sous le mouvement visible du bouchon qui se dégageant du col, tomba verticalement sur le bord puis au fond du verre, où, tandis qu'il pivotait sur lui-même, le tintement continuait. Il le saisit pour le visser de nouveau et solidement dans le col du flacon. Au bout d'un instant, le phénomène se manifesta de nouveau avec les mêmes incidents, mais avec plus de force. Après avoir replacé le bouchon, le repos se rétablit. J'écoutais attentivement cette narration, lorsque mon chapeau fut détaché du clou et lancé dans la chambre, l'ayant accroché de nouveau et avec plus de soin, au bout de quelques secondes il fut décroché et lancé plus loin. Ce fait eut lieu trois fois de suite.

Vers 9 heures du soir, les travaux de la cuisine étant terminés, on enleva tous les objets et ustensiles, à l'exception de trois, afin de mieux observer ce qui se passerait. Les ustensiles conservés se composaient : d'une passoire en fer-blanc, placée près de la fenêtre la plus reculée, d'un pot en fonte, placé au milieu de l'âtre et plein d'eau, enfin, d'un seau en bois, muni de deux cercles de fer placé du côté opposé à la passoire. Les fenêtres étaient fermées et munies de forts barreaux de fer, devant lesquels existait un treillage en fils du même métal. Toute communication avec le dehors était supprimée, les portes étaient fermées ; nous étions quatre personnes. A dix heures, rien ne s'étant manifesté, nous étions prêts à nous retirer lorsque jetant un dernier regard dans la cuisine, nous vîmes tout à coup la passoire se détacher et se lancer au milieu de nous comme un trait ; nous poussâmes la porte, ramassâmes la passoire et la mîmes à sa première place. Dix minutes plus tard, le seau placé auparavant à deux pas de nous, tomba du haut du plafond dans notre petit cercle, sans pouvoir nous expliquer comment il avait fait son ascension, car il n'y avait rien pour l'accrocher; nous le remîmes à sa place, et nous nous plaçâmes autour du foyer. Aussitôt, le pot qui s'y trouvait commença à se pencher lentement, comme si quelqu'un eût voulu en répandre le contenu, et cela jusqu'à ce qu'il fut complétement renversé. Personne de nous quatre n'avait fait un mouvement. Dans les manifestations antérieures, plusieurs pots, après avoir été renversés, furent replacés sur leur ouverture, pendant mon séjour, je n'ai pu constater moi-même ce fait.

Nous nous éloignâmes, ne laissant qu'une personne ; derrière nous, tout était fermé, sauf un vasistas par lequel on passait la nourriture des domestiques, ce qui nous permettait d'observer la personne restée et une grande partie de la cuisine ; à notre grande surprise, de tous les côtés des coquilles d'oeuf que nous n'avions pas vues en vidant la cuisine furent lancées sur cette personne. Tout étant devenu silencieux, nous allâmes nous coucher, et, comme d'habitude, on n'entendit plus rien pendant le repos des habitants de la maison. Rien ne fut dérangé pendant la nuit. Je repartis le lendemain, sans avoir pu constater autre chose. Après un certain temps, paraît-il, les manifestations de moins en moins prononcées, finirent par cesser complètement, et le calme se rétablit.

D'autres phénomènes eurent lieu dans un moulin éloigné de six minutes de Monichhof, et appartenant au même propriétaire ; ils se seraient terminés de la même manière. La tranquillité existait depuis deux mois et demi, quand un jour, la mère du maître, seule avec sa bru, dans la cuisine, disait à cette dernière, en désignant la partie supérieure de l'étagère : « C'est d'ici que la plupart des pièces ont été jetées ! » Tout à coup, le plus grand pot fut jeté par terre. Ce fut la dernière manifestation, et depuis ce moment on n'a pas eu à constater un fait anormal.

Parmi les nombreux témoins de ces faits merveilleux, je ne citerai nominativement que :

(Suivent les noms et les adresses de douze personnes.)
Longtemps après cette époque, un inconnu se présenta et se fit connaître du propriétaire, comme étant envoyé par la direction de la police impériale et royale en qualité de commissaire d'enquête.
Bien des personnes, par orgueil ou ignorance, ont prétendu avoir tout découvert et expliqué ; quant à moi, je me crois obligé de déclarer très explicitement, que jusqu'à ce jour personne n'a encore découvert la cause, ni expliqué la nature des phénomènes dont il s'agit, celui qui affirmerait le contraire ne peut être qu'un vaniteux et un imposteur. Je suis convaincu que ni la physique, ni la prestidigitation, ne seraient capables de produire de tels effets.
Kainach, le 3 mai 1827.
Joseph d'Aschauer, administrateur.

Notes. Si d'Aschauer eût été initié aux études actuelles du Spiritisme par Allan Kardec, s'il eût connu les écrits d'A.- S. Davis expliquant les sphères et leurs habitants, élucider cette question eût été pour lui chose facile. Hillebrand

Les mystères de Milon-la-Chapelle[11]

Cour d'assises de Seine et Oise, présidence de M. Durand.
Depuis l'arrestation de Léon Camard, toute manifestation écrite avait cessé au village. Les murs étaient muets ; les sentiers n'offraient plus aux regards ces piquets surmontés d'une pancarte, tels qu'on avait coutume d'en voir depuis quatre ans ; on ne rencontrait plus, dans la cour des habitations, des lambeaux de papier voltigeant à tous les vents. Milon-la-Chapelle respirait ; un lourd fardeau de moins oppressait les poitrines ; on semblait renaître à la vie et les braves paysans essayaient de sourire en pensant aux angoisses passées.
Mais un mal irrémédiable était produit. Les défiances avaient germé, les accusations réciproques avaient porté leurs fruits, des haines terribles couvaient sous le calme apparent des villageois, auxquels il n'était pas permis d'oublier que, pendant quatre années, ils s'étaient mutuellement lancé à la face les accusations les plus envenimées comme les plus injustes. Beaucoup avaient quitté Milon. De ce nombre étaient André qui, après l'incendie du moulin, avait dû établir sa boulangerie à Chevreuse, et Marette, le treillageur, parti pour Boulogne, où il avait réussi à trouver du travail. Marette ne s'était éloigné, laissant seul, triste et malade, son vieux père, qu'après avoir vu sa pauvre mère mourir de chagrin. Tous ces événements avaient bouleversé l'infortunée. L'arrestation de son fils fut le dernier coup. « Je ne m'en relèverai jamais.» disait-elle.
Elle disait vrai, puisqu'elle devait en mourir. Quelques instants avant son dernier soupir, on l'entendit murmurer : « Hélas ! Je m'en irais contente si le misérable était découvert ! »
Le gars mis en suspicion à propos de la montre, Siry, n'avait plus reparu non plus dans la commune. Ceux qui restaient, commentaient mélancoliquement les faits étranges, suspendus quelques mois seulement par l'invasion prussienne. Quelques-uns n'osaient pas espérer que le secret terrible eût dit son dernier mot. Après Siry, après Marette, après André, le fils à Camard n'allait-il pas être à son tour remis en liberté ? L'instruction n'avançait qu'avec peine ; le mois d'août arrivait et aucune preuve convaincante n'avait pu être recueillie. On avait vu à Milon-la-Chapelle, s'installer pour quelques heures, un agent-voyer chargé de dresser une vue du moulin, désormais fameux. Ce fidèle employé de l'administration avait même signalé son passage par un trait dont on parlera longtemps dans le pays.
Après avoir fait plusieurs fois le tour de l'habitation, examiné les constructions sous toutes leurs faces, commencé son croquis en se plaçant tour à tour dans les axes divers d'un périmètre qui embrassait l'ensemble des bâtiments, il s'était figuré tout à coup qu'un seul point lui donnerait la possibilité d'exécuter son oeuvre avec toute la conscience requise. Malheureusement, ce point où voulait se placer le dessinateur, était assez éloigné du moulin ; un arbre interceptait la vue ; chacun s'imaginait donc que l'agent allait renoncer à la position adoptée ainsi à la légère, et se mettre en

11 Voir les Revues de février, mars et avril 1873.

devoir de chercher un autre emplacement. Nullement. Un tel obstacle était peu de chose pour cet homme ; il fit tout simplement venir des bûcheron qui abattirent l'arbre.
Lorsque Léon Camard aperçut le dessin entre les mains du juge d'instruction, il eut un moment d'émotion. L'aspect de ce toit paisible où s'était écoulée une partie de sa jeunesse sembla l'impressionner vivement. L'inculpé, d'ailleurs, ne manifestait qu'une inquiétude médiocre quant à, l'issue de son procès. « Je serai acquitté » répétait-il sans cesse, comme s'il eût eu besoin de s'encourager lui-même à l'aide de cette affirmation.
Vers le milieu d'août, un ordre général de fouiller tous les prisonniers, comme cela se pratique parfois, étant venu de la direction du ministère de l'intérieur, Camard fut, ainsi que ses co-détenus, soumis à la formalité requise. Rien de suspect n'avait été remarqué sur lui, lorsque, en palpant l'intérieur de son gilet, les gardiens trouvèrent, entre ce vêtement et sa chemise, un billet qui fut remis aussitôt au directeur de la prison pour passer, des mains de ce fonctionnaire, dans celles du magistrat instructeur. Le billet portait ces mots : « Léon, tu as été arrêté et emprisonné ; tu seras condamné comme nous le désirons. » Quant aux caractères, ils étaient identiquement semblables à ceux des affiches passées ; toujours la même orthographe fantaisiste, toujours la même écriture écrasée et contrefaite.
Comment ce papier était-il en la possession de l'inculpé ? D'où venait-il ? Qui l'avait introduit dans l'intérieur de la maison de détention ? Le détenu assura l'avoir ramassé la veille dans la cour de la prison. Mais si telle était la vérité, par quel hasard extravagant était-ce lui et non un autre qui eût trouvé l'écrit dans cette cour, que hantent au même titre tous les prisonniers ? Ces questions, on le devine, ne faisaient qu'obscurcir davantage la situation. On pouvait bien, à la vérité, admettre que Léon Camard eût écrit lui-même le billet comme il aurait écrit les libelles qui l'avaient précédé : Mais alors, par quel sortilège expliquer qu'il l'eût conservé sur sa personne, devinant que l'on fouillerait les détenus ? Toutes ces obscurités devaient compliquer singulièrement les débats de la cour d'assises.
Le procès de Léon Camard venait, la semaine dernière, devant les assises de Versailles. L'accusé avait choisi pour avocat M. Albert Joly. Remettre sa défense en d'aussi bonnes mains, c'était s'assurer d'avance le bénéfice des circonstances qui pouvaient militer en sa faveur. Les gens de Milon et de Chevreuse composaient l'auditoire, en majeure partie. Un tel empressement s'explique par l'émotion considérable qu'avait excitée dans le canton la perspective de voir enfin se dénouer les péripéties de ce drame. La plupart des personnes désignées au cours de notre exposé devaient comparaître en témoignage. Les dépositions de la famille Camard et du comte d'Abzac étaient attendues avec une curiosité particulièrement impatiente.
Les regards du public, dirigés vers l'inculpé, contemplaient avidement ce garçon de vingt-cinq ans environ, petit de taille, maigre, chétif, mais dont la physionomie n'est pas dépourvue d'intelligence. Léon Camard a le teint pâle, le visage allongé, un front peu élevé, mais des yeux d'une vivacité extraordinaire. Le calme de son attitude contrastait avec la gravité des charges que révélait l'acte d'accusation. Cet homme, se disait-on en le voyant, est bien habile, ou bien sûr de son innocence !
Parmi les villageois présents à l'audience, on commentait longuement une particularité qui semblait expliquer, jusqu'à un certain point, que le prévenu, en supposant qu'il fût coupable, eût pu échapper aux recherches organisées dans la commune. Chaque fois qu'une battue devait être opérée, quelques voisins, trop empressés ou trop naïfs, se rendaient au moulin pour inviter les fils du meunier à être des leurs.
- Nous veillons cette nuit, disaient ces complices sans le savoir, voulez-vous être des nôtres ?
- Parbleu ! répliquait Léon avec empressement, n'est-ce pas un devoir pour nous comme pour vous ?
Ainsi averti, il pouvait lui être facile de déjouer les plans, quelque savante qu'en fût la combinaison.
Léon Camard affronte avec un grand sang-froid les périls de l'interrogatoire. Il prétend qu'une coterie a résolu sa perte, qu'il a des ennemis invisibles décidés à le frapper par tous les moyens.
- Comment expliquez-vous, questionne M. le président Durand, que les écrits et placards aient complètement cessé depuis votre incarcération ?
- C'est tout naturel, répond le prévenu, puisque ceux qui s'acharnent après moi avaient atteint leur

but en me voyant livré à la justice ; ils n'auraient eu garde de détruire leur oeuvre en appelant les soupçons sur d'autres.
- Mais ce papier que vous assurez avoir ramassé dans la cour de la prison, quelle vraisemblance y a-t-il qu'on ait pu le faire parvenir jusqu'à vous, et que ce soit vous précisément qui l'ayez trouvé ?
- J'ignore quel moyen mes adversaires inconnus ont pu employer pour arriver à ce résultat ; mais je crois que le hasard seul a voulu que le pli tombât entre mes mains. Ils comptaient peut-être sur ce hasard pour aggraver encore ma position.
L'accusé s'exprime avec facilité ; il a une réponse prête pour tous les arguments. Malheureusement pour lui, un expert, M. Bernerin a reconnu que toutes les affiches et lettres anonymes étaient de son écriture. M. le président insiste sur cette circonstance dont l'importance peut être décisive. Mais M. Albert Joly prie MM. les jurés de prendre en considération une autre affirmation, tout aussi compétente et tout aussi désintéressée, qui détruit absolument la précédente : un premier expert, M. Delarue, a constaté que l'écriture des placards et des lettres était celle de l'un des habitants primitivement soupçonnés, Marette. D'où le défenseur conclut que les expertises s'annulant réciproquement, le mieux est de n'en pas tenir compte. Dure sentence pour la réputation d'expérience et d'habileté qu'une longue carrière a acquise à MM. Delarue et Bernerin Nous ne passerons pas en revue les témoignages, ce serait répéter purement et simplement une bonne partie des faits que nous avons énumérés. Nous nous bornerons à constater que le meunier Camard est entièrement favorable à son fils et que le comte d'Abzac semble absolument indigné des poursuites exercées contre un jeune homme qu'il considère comme un modèle de loyauté et de candeur.
M. le substitut Potier, qui occupe le siège du ministère public, n'en prononce pas moins un vigoureux réquisitoire, auquel il faut toutes les ressources du talent de M. Joly pour répondre victorieusement. L'avocat fait ressortir d'abord l'impossibilité morale des griefs accumulés contre son client. Il montre l'union de cette famille Camard, dont les membres se reconnaissent trop comme solidaires les uns des autres pour qu'un pareil sentiment ne soit pas basé sur l'affection la plus tendre. « Eh quoi ! s'écrie-t-il, c'est ce fils dont vous venez d'entendre l'éloge de la bouche même de son père, c'est ce laborieux travailleur à la probité duquel le propriétaire du moulin s'est plu à. rendre hommage, c'est ce jeune homme plus instruit que la plupart de ceux de sa condition qui se serait fait incendiaire, diffamateur, empoisonneur ! Et il aurait mis le feu au toit paternel ? Et ses calomnies se seraient adressées à ses proches, à son bienfaiteur ? Et c'est à sa propre famille, à lui-même, qu'il aurait tenté de donner la mort ? Est-ce possible ! Est-ce soutenable ! »
Après avoir réfuté point par point l'accusation, réduit à la proportion d'incidents sans portée la découverte du feuillet aux initiales A. P. et du livre de mathématiques, établi la possibilité qu'une autre main, encore ignorée, ait perpétré les attentats dont la loi demande compte à Léon Camard, l'éloquent avocat que nous avons entendu, devant les conseils de guerre, défendre Rochefort et Rossel, s'attache à démontrer que, dans une cause où l'on se heurte à tant d'invraisemblances, peu importent quelques invraisemblances de plus, telles que la découverte de la montre brisée ou les lignes trouvées dans la prison « Je ne dis pas, termine M. Albert Joly, que l'homme qui m'a confié sa cause soit innocent, mais j'affirme que pas une preuve matérielle ne permet de le déclarer coupable. »
A la suite de ces débats, qui n'ont pas rempli moins de deux audiences (26 et 27 novembre), le jury a rendu un verdict négatif sur tous les chefs. En conséquence, Léon Camard a été acquitté.
Nous n'osons pas écrire le mot fin au bas de ce compte rendu, que nous avons détaillé longuement à cause de l'intérêt et de l'étrangeté de la cause. Qui sait si le jugement de la Cour d'assises de Versailles restera le dernier mot de ces événements, et si nous n'assisterons pas un jour à quelque manifestation nouvelle des mystères de Milon-la-Chapelle ?
A suivre

Anniversaire de la mort d'Allan Kardec

Le 31 mars dernier, les délégués des sociétés et groupes spirites de Paris se sont rendus au Père-Lachaise pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec ; plusieurs discours, dus à l'initiative et à la

reconnaissance des adeptes ont été prononcés. Nous serions heureux de les insérer ; si leur nombre et surtout les pages d'impression qu'ils exigent ne dépassaient le format d'une Revue. Les assistants ont tous emporté un bon souvenir, et se sont promis de revenir au Père-Lachaise l'année prochaine.
Dans son discours, madame Georges nous montre le Spiritisme, venu pour combattre le matérialisme qui, arrivé à son apogée, doit disparaître après avoir détruit les dieux fabriqués par les hommes, et préparant ainsi malgré lui les assises de la nouvelle doctrine des Esprits ; elle termine par des considérations sur le magnétisme humain dont l'agent est le périsprit.
M. Boiste lit avec émotion des pensées dictées par sa reconnaissance et son expérience ; il dit que le Spiritisme n'est pas l'enfant né d'hier, mais bien l'Esprit de justice, le maître, l'héritier qui veut entrer dans sa maison.
M. Duneau, dans quelques considérations générales, montre l'humanité toujours disposée depuis les premiers âges à revendiquer la lumière et la liberté, à s'affranchir du joug qui veut lui interdire toute initiative. Après le Christ, Allan Kardec eut pour mission de précéder le Consolateur.
MM. Stievenard et Bourdon lisent un discours sobre de mots, précis, qui est une affirmation énergique des principes spirites, un acte de reconnaissance pour le rénovateur.
M. Leymarie montre la doctrine spirite pratiquée par les plus anciens peuples, et cette grande idée nous arrivant intacte après plusieurs centaines de siècles.
M. Michel, en quelques lignes pleines de coeur, nous conseille d'aller souvent dans l'atelier, ce sanctuaire de l'ouvrier, pour lui apporter la bonne vérité et l'initiation au but de la vie ; il désire aussi Liu' individuellement, chaque spirite vienne parfois faire une station près du tombeau d'Allan Kardec, afin d'expliquer aux nombreux visiteurs attirés par ce monument, ce qui peut sembler énigmatique dans les devises spirites gravées sur le dolmen.

Dissertations spirites

Promesses la veille d'un voyage
Communication obtenue le 12 mars 4873, avenue de Ségur, 39.
Départ de la famille Faride-Dina, de sa belle-mère, l'excellente médium madame de Germonville.
D.- Maître, êtes-vous près de nous ? Avez-vous quelques conseils à nous donner ?
R. -Je suis ici, mes bons amis, près de vous que j'aime comme de fidèles et braves compagnons de travail. Chers co- associés à la bonne oeuvre, vous vous éloignez de la France, de quelques incarnés qui vous aiment ; mais si votre corps physique va remplir son épreuve à Maurice, s'il va chercher à conquérir chaque jour le pain quotidien, votre corps spirituel ne quitte pas ce séjour où votre pensée sera toujours présente.
Allez en paix, ayez courage et confiance ; dites-vous que des sympathies nombreuses, unies à celles des amis de l'espace, iront chaque jour vous trouver, vous suivre pendant la route, silencieuses comme le sont parfois les couches liquides de la mer, mais parlantes et expressives comme elles.
A Maurice, cette seconde France, l'ancienne île de France, vous serez protégés, secourus, par des guides ayant la douce habitude de vous prémunir contre une foule de dangers imprévus. Vous, madame, qui êtes grand'mère, je vous le promets, autant que cela se pourra pour un Esprit désincarné et sans entraver le libre arbitre d'une jeune âme, je veillerai sur la petite fille que Dieu vous a donnée, inspirant à son ange gardien le désir ardent de la guider vers le but de la vie avec la plus vive sollicitude. Oui, nous ferons en sorte, car cela se peut d'après les existences passées de cette petite fille, que cette âme devienne un grand coeur, une espérance pour vous tous, une douce et riante compagne pour vos cheveux blancs, une spirite sincère, dévouée, soumise, mais ayant une volonté ferme et énergique tempérée par la raison.
L'ange gardien, moi-même, nous serions impuissants, si la famille qui a charge d'âmes ne nous aidait puissamment dans la bonne oeuvre à accomplir. Vous, monsieur Dina, vous irez droit et sans fléchir, vous êtes un vaillant et un coeur sincère, mais nous craignons la faiblesse de la mère et celle de la bonne grand'mère pour la mignonne fleur si délicate ; aidez-nous, mes amis, secondez-nous avec intelligence et votre famille sera votre consolation ; Dieu sera avec vous, car les enfants élevés dans la crainte de Dieu, dans la connaissance profonde des lois qu'il a créées, aiment et respectent

leurs parents.
Vous parlez de départ, de mauvaises nouvelles, de fièvres terribles qui donnent la mort, et vous tremblez pour vos chers petits êtres. Pour un spirite, mourir est l'incident prévu, mais il faut bien mourir pour vivre glorieusement là-haut ; une vie est un instant dans l'ensemble des existences, c'est une goutte d'eau dans un fleuve et quand on a la science de bien accomplir sa mission, de ne pas laisser une heure mal employée, quand le travail est rempli spiritement, peu importent les tribulations, on doit même bénir courageusement le jour ou le mort bien-aimé va rendre compte de ses actes.
Oui, mes chers co-associés, croire, avoir une confiance éclairée, être un dévouement réel, c'est aller vers le terme d'une existence avec la fierté d'une belle âme, avec la sécurité d'un Esprit fortement trempé par les épreuves passées ; c'est entrevoir la grandeur promise à nos aspirations, et bénir Dieu qui nous a frappés pour nous donner le mérite de monter vers lui.
Oui, allez en paix, ayez courage et confiance. Nous sommes avec vous, et puisque vous demandez mon aide spirituel, croyez en moi ; croyez aussi à l'appui sérieux de ceux qui vous aiment et vous sont sincèrement attachés par des liens confraternels. Médiums dévoués, dites-vous que les réunions du vendredi, rue de Lille, vous enverront par la communion de pensées et par les anges invisibles, cette rosée bienfaisante composée de souvenirs sympathiques et de voeux sincères.
Bon sommeil, heureux voyage, courage, confiance et espérance.
Allan Kardec

Étudiez et vous croirez
28 mai 1872. Médium M. N....
Mes amis,
Vous avez vu mon protégé et vous êtes restés édifiés sur sa conduite. L'Esprit E. M. est, en effet, devenu un véritable philosophe de l'erraticité. Je n'ai pour mon compte qu'à me louer de ses efforts constants.
Cet Esprit est un exemple frappant de l'utilité qu'il y a à moraliser sincèrement les habitants d'outre-tombe, lesquels sont souvent bien plus dociles aux bonnes inspirations que pendant le cours de leur existence terrestre. La justice de Dieu se révèle inévitablement dans ses heureuses conséquences, car on est forcé de reconnaître que ce n'est pas à la vie humaine seulement qu'est attaché le prix du mérite ou la punition du crime, mais bien à l'existence perpétuelle de l'Esprit car l'Esprit, dans les différentes phases de son existence, est continuellement puni ou récompensé selon ses fautes ou ses mérites. Et cette croyance n'est-elle pas plus consolante que ce dogme des peines ou des récompenses éternelles, distribuées à l'âme aussitôt après sa séparation d'avec son corps ? Ne conçoit-on pas plus aisément la justice de Dieu dans ces peines infligées pour faire repentir l'âme et la ramener vers le bien, que dans celles qui, aux dires des docteurs catholiques, ne sont que les terribles conséquences du Dieu juste et vengeur, comme si la justice infaillible devrait s'appuyer sur la vengeance, ce sentiment des âmes basses et arriérées !
Quel malheur que cette doctrine, que vous connaissez, ne soit pas adoptée par l'humanité tout entière! Que d'affligés seraient consolés dans leurs peines ! Que d'incrédules acquerraient cette foi raisonnable que tout homme doit avoir pour être heureux ! Que de bien, mes amis, découlerait de cette doctrine, parce que la confiance en Dieu renaîtrait et le peuple en ressentirait certainement les doux effets.
Mais viendra-t-il bientôt, ce jour que je désire de toutes mes forces ? Bien des choses doivent disparaître, et ce sont celles-là précisément, qui devraient s'effacer devant cette morale pure, qui persistent malgré tout à vouloir conquérir parla force ou la ruse les consciences qui ne les adoptent qu'avec répulsion.
Espérons pourtant toujours, mes amis; moralisez ici les frères qui viendront vous écouter; moralisez encore les frères invisibles qui sont sensibles à vos sincères exhortations. Mais dans tous les cas, n'oublions jamais que le meilleur soutien de cet enseignement, c'est l'exemple qui doit toujours précéder ou accompagner le bon conseil qui est donné car, vous le voyez et il n'est que trop facile de

s'en assurer, si les hommes ont aujourd'hui de la peine à croire ce qui est cru depuis longtemps, c'est précisément parce que ceux qui se disent les moralisateurs des autres font souvent le contraire de ce qu'ils enseignent.
C'est pourquoi je termine en vous disant toujours: Faites ce à quoi vous croyez, parce que l'exemple est la preuve de la qualité de l'enseignement. Consultez toujours votre raison avant de croire, et lorsque vous engagerez les autres à croire, ne dites jamais : Croyez sans raisonner parce que Dieu le veut mais dites plutôt : raisonnez avant de croire, parce qu'après avoir obtenu cette foi basée sur le raisonnement, vous n'en travaillerez qu'avec plus de courage et de sincérité. Étudiez avant de croire, croyez alors et pratiquez, il ne vous restera plus qu'à remercier Dieu. Mes amis, c'est ainsi que je fais pour moi. Celui qui fut l'abbé P. V....

Sur l'assistance que les désincarnés peuvent donner aux incarnés
Rapports du monde invisible avec le monde visible
Des Esprits qui vous aiment sont auprès de vous, vous couvrent de leur protection et de leur souffle. L'un d'eux est ici pour remplir une promesse qu'il vous a faite il y a quelque temps. Cet Esprit est attiré à vous par plusieurs raisons, par plusieurs titres, tous plus chers les uns que les autres, et surtout par les sentiments les plus sacrés, par l'amour.
Je t'embrasse, ô toi qui me servis de mère, reçois avec ma tendresse ma vive reconnaissance. Tu ne m'oublies point, tu penses bien souvent à moi, reçois le réciproque, car de mon côté, les doux souvenirs de tes bontés ne me quittent pas en quelque lieu qu'il plaise à Dieu de m'envoyer.
Vous m'avez appelé, il y a quelque temps, et je n'ai pu venir à votre appel ; je remplissais, par la volonté de Dieu, une mission douce et difficile à la fois. Il s'agissait de consoler et de ramener à la vraie raison une jeune fille abandonnée par son lâche séducteur. Je ne pouvais la laisser un seul instant, car le chagrin brisait ses forces, et la jetait dans des anxiétés dont les conséquences auraient été terribles. Cette jeune fille a été victime de la mauvaise foi de son séducteur. Sage jusqu'alors, elle a succombé, car elle a cru à l'honneur et à l'amour d'un homme ; la pauvre enfant ne savait pas apprécier la plupart des mortels à leur juste valeur.
Enfin, blessée dans sa délicatesse, dans sa confiance, dans son sentiment le plus cher, elle n'a pas su à qui s'adresser, n'osant lever les yeux, rougissant d'elle-même. Figurez-vous la position d'une jeune fille, dont tous les sentiments sont honnêtes, et qui se voit délaissée, abandonnée, au moment où elle a le plus besoin d'être soutenue ; n'osant rien dire, ne sachant que faire, le désespoir la prend, elle part emportant avec elle une boîte dans laquelle se trouvait du poison. Pauvre fille, je la sollicite, je la supplie, elle me repousse, mais la vue d'un homme lui fait peur, et elle retourne chez elle où je l'accompagne sans me montrer.
Le lendemain, elle quitte de nouveau sa demeure. Je la suis. Elle va sur le bord d'une rivière, et là, après s'être agenouillée, avoir fait sa prière et pleuré amèrement sur son malheur, et surtout sur celui de sa famille, de sa bonne mère, qu'elle aimait trop pour ne pas craindre de lui avouer sa faiblesse, après avoir devant Dieu pardonné à l'auteur de sa triste position, elle se lève lentement, et s'avançant sur le bord elle fait un dernier signe de croix, jette un dernier soupir bien pénible et s'élance ! ... J'étais là, et la reçois dans mes bras ; au lieu de tomber dans l'eau, elle se trouve appuyée sur ma poitrine. A ma vue, elle frémit. « Un homme, s'écrie-t-elle, ô grand Dieu, éloignez-le de moi, je ne connais rien de plus mauvais, mon Dieu !... » et finissant ces mots, elle s'évanouit. J'implorai notre père des cieux pour elle, et la permission m'étant donnée, je lui apparus sous la forme d'une femme d'une physionomie douce et aimable.
Après un instant, elle revient à elle. « Qui est là, dit-elle? » « C'est moi, répondis-je, ne craignez rien ; c'est une amie qui connaît vos chagrins, qui sait apprécier vos vertus et qui a pitié de votre désespoir. Oh ! Je vous en prie, renoncez à des projets dont les suites vous seraient si funestes. La vie est courte, le chagrin se calme, et la vie éternelle vaut bien un peu de peine. » Mes paroles commencèrent à la ranimer. Après une longue conversation, j'ai obtenu d'elle de l'accompagner jusque dans sa demeure, et là, j'ai pris la mère à part et lui ai dit tout ce qui se passait dans le coeur de cette jeune fille. La mère l'a rassurée, car elle connaissait ses vertus. Je les ai quittées, leur

promettant de venir leur faire une visite lorsque j'aurai vu le séducteur et lui aurai parlé.
Avec la grâce du Seigneur, j'ai réussi car je suis venu, quelques jours après, leur amenant le jeune homme. On m'a demandé mon nom, ma demeure ; j'ai répondu : « Je suis une amie qui ne veut point se nommer, car les sentiments de votre reconnaissance doivent monter vers Dieu ; à lui seul tout est dû, dans le temps et dans l'éternité. »
Vous voyez, mes amis, que la vertu ne périt point, que des secours prompts sont donnés par Celui à qui tous ses enfants sont chers. Oh ! Soyez vertueux ; ne craignez jamais rien, jamais aucun danger.
A vous de coeur,
Théophile

Communication obtenue en 1865
J'ai été riche et marié à une femme que j'aimais et dont j'ai été aimé. De notre union naquirent des enfants qui firent notre bonheur. Je vécus heureux au milieu d'eux et me contentant de ce bonheur. Un jour, ma femme mourut, et puis successivement je perdis mes enfants et ma fortune et depuis lors je menais l'existence la plus malheureuse qu'il fut possible de comprendre. Quoique je ne fusse pas incrédule, je n'avais pas prié, et dans mon malheur, mon isolement, l'absence de toute consolation mettait le comblé à ma détresse. Je ne murmurais pas, niais la tristesse était profonde et l'abattement voisin du découragement.
Après une nuit d'insomnie et d'angoisse, par une belle matinée de printemps, je sortis, espérant que l'air pur, le soleil, la belle nature donneraient un peu de calme à mes sens. J'errais dans des chemins détournés, fuyant les hommes, abîmé de fatigue et de réflexions amères ; je m'assis sur une pierre. Peu d'instants après, je vis venir un homme à la figure noble, à la physionomie bonne ; il s'approcha de moi, me parla de la tristesse et de la fatigue empreintes sur mon visage; je lui contai mes infortunes présentes et mon bonheur enfui.
Il m'écouta avec bonté et puis il me dit : « Vous ne savez donc pas la grande nouvelle ? Quelle nouvelle ? » lui dis-je. Il me remit alors un livre, et ajouta : « Lisez-le, je reviendrai le prendre dans trois jours ». C'était le Livre des Esprits. Je lus ce livre, je le relus et je compris, et mon âme ne fut plus triste, une vive espérance s'ouvrit devant elle, je ne fus plus malheureux. Exact au rendez-vous, je retrouvai celui qui m'avait ouvert la voie des consolations, je le remerciai et lui demandai d'autres livres. Il me répondit : « Non ; réfléchissez à ce que vous avez lu, et dans huit jours je reviendrai. »
Le temps me parut long ; mais, au huitième jour, je fus au rendez- vous. J'étais à l'état d'Esprit, je retrouvai mon guide, et depuis nous ne nous quittons plus.
Jules

Remarque. Pour compléter une étude sur la grâce gratuite, ou le secours que Dieu donne à ses enfants dans la détresse, M. le D. D. G. nous envoie ces deux communications obtenues dans le groupe dont il fait partie. Sa lettre se termine par les remarques suivantes : « Les guides spirituels avaient engagé les membres de notre assemblée à ne pas montrer ces deux communications ; ils craignaient que l'enseignement offert par ces dictées médianimiques ne fût pas compris et tourné en ridicule.
Les spirites ne doivent pas ignorer qu'un aide nous est toujours donné, soit un aide spirituel et matériel, lorsqu'il s'agit de guérisons par le magnétisme spirite, soit un secours moral quand il s'agit de faire le bien et, comme nos lecteurs pourront l'apprécier, de la mise en scène de ces deux faits ressort ce grave enseignement : que le bien moral a été donné sans attenter au libre arbitre qui est respecté. »

Le réveil de l'Esprit
Fantaisie spirite, Médium Mademoiselle Alice Mugnaini (Marseille).
- Ah !... merci, merci, mon Dieu... Enfin, cette atroce souffrance est donc terminée !... . Mais, où. Suis-je?... Est-ce un double moi- même que je vois pâle, inanimé sur ce lit ?... Oh ! C'est

horrible !...
- Non, ma soeur ; ce n'est que la dépouille mortelle que tu viens de quitter. Viens ; fuyons ce triste lieu. Veux-tu t'élever avec moi dans l'espace ?
- Et le puis-je?
- Oui, tu le peux. Les liens qui t'attachaient à la matière sont brisés, et tu es libre, maintenant, de t'élancer dans l'infini.
- Oh ! Bonheur inouï !... Viens ; guide-moi. Je veux courir après le papillon doré ; butiner avec l'abeille travailleuse ; compter les petits oiseaux dans leur nid. Quel air pur l'on respire dans ces régions célestes !... Est-ce le paradis ?
- Non, amie : ce n'est pas précisément celui qu'on a peint à, ta craintive imagination ; mais peut-être le trouveras-tu au-dessus de tout ce que tu osais espérer. Viens, élevons-nous encore.
- Merci, merci, cher mentor. Mon coeur enivré ne peut soutenir une plus grande joie. Non ; jamais dans les plus beaux rêves de mon existence terrestre, je n'ai pu même entrevoir la divine harmonie de l'univers. Mais pourquoi ne vois-je pas ma mère? Que fait-elle là-bas sur cette terre, si malheureuse, où je l'ai quittée. Ne pourrai-je la revoir ? Ah ! Je sens que mon bonheur ne serait pas parfait, s'il me fallait renoncer, pour toujours, à tous ceux que j'aimais.
- Enfant, détrompe-toi. Tu peux, mieux que jamais, être auprès de ta mère, et suivre le cours de ses plus secrètes pensées. Le désir seul suffit pour que tu puisses la revoir. L'éloignement est une chimère pour l'être spirituel. Tiens, te voici près d'elle.
- Quelle joie !... Mais qu'elle est pâle et triste, ma pauvre mère, sous ces vêtements de deuil !... Que de larmes dans ses yeux !... Avec quel transport elle baise les derniers objets que mes mains ont touchés !... Mère, mère, ne pleure plus : ta fille est là, auprès de toi. Tiens, je t'embrasse. Ne reste pas insensible à mes caresses Mais, faut-il donc qu'elle ne m'entende pas. Par pitié, mon bon guide, dites : quel moyen puis-je employer pour me faire entendre d'elle ?
- Hélas ! Ma sœur, le moment n'est pas encore venu ; mais, console-toi, bientôt la mort sera vaincue et la séparation ne sera plus si déchirante parmi les êtres qui se chérissent. Tiens, veux-tu consoler ta mère ? Inspire-lui de prier ; cela soulagera sa douleur.
- Oh! Oui, ma mère, prie. Dieu est bon et ta fille ne t'a pas quittée tout à fait. Va, ma bonne mère, nous serons réunies un jour. La voilà plus calme. 0 sublimes effets de la prière, je vous reconnais bien. Hélas !
- Enfant, tu oublies que je lis dans ta pensée. Je connais ton désir ; il est pur, il est juste. Suis-moi.
- Ah ! Le voilà ; le voilà, mon bien-aimé. Oh! Qu'il est désolé. Où va-t-il ainsi, de ce pas monotone ? Que va-t-il faire de ce frais bouquet de violettes ? C'était ma fleur favorite. Mais, où va-t-il ? Oh ! Je comprends ! Empêchez-le donc, mon bon guide. Horreur ! Horreur ! Adolphe, mon Adolphe, je suis là. Viens, quitte ces restes putréfiés. Oh ! Que tu me fais souffrir ! Mais, comment puis-je lui faire comprendre que ce n'est pas moi qui suis couchée sous cette pierre ? Merci, ami, merci de ces fleurs répandues sur ma tombe. Merci de ton souvenir, qui m'est aussi doux que l'est le parfum de la timide violette, dont tu viens de faire hommage à ma mémoire. Bon guide, qui avez daigné me soutenir dans mes pérégrinations dans l'espace, que puis-je faire pour me rendre utile à tous ceux qui m'ont aimée, et dont le souvenir m'est si cher ?
- Le moyen est bien simple : nous viendrons souvent auprès d'eux, et ils ne seront plus aussi sourds qu'ils ont paru tout d'abord, à nos inspirations. Puis, quand il plaira à Dieu de leur révéler l'existence du monde invisible, nous viendrons causer avec eux ; ils nous entendront et ils seront enivrés de joie, par la douce certitude de ta présence. En attendant, tu dois chercher à élever ton Esprit, afin que ta protection puisse être plus efficace pour tous ceux que tu as aimés.
Albert
Marseille, 15 février 1873.

Bibliographie

Souscriptions pour les bibliothèques régimentaires
Nous avons visité le camp de Saint-Maur, le 10 mars dernier, en compagnie de M. Vauchez,

secrétaire général de la Ligue de l'enseignement, et de quelques hommes de lettres. M. le colonel Pean nous a fait les honneurs de sa maison, en nous conduisant dans les baraquements ; ce militaire intelligent fait les efforts les plus honorables pour distraire et instruire sa grande famille de 2.000 hommes. Nous avons admiré l'ordre et la bonne tenue de la bibliothèque ; la salle toujours remplie par 150 à 200 soldats, et par conséquent trop petite pour un régiment, grâce à l'inertie de l'intendance. Le colonel et quelques officiers font eux-mêmes des conférences et des cours d'études usuelles. Dans la Revue de juin, nous publierons les souscriptions déjà envoyées par les spirites pour cette oeuvre utile, indispensable à l'instruction et à la moralisation de nos soldats. Nous adressons un pressant appel à tous les adeptes d'Allan Kardec, le Spiritisme devant être représenté grandement dans cette souscription.
Nous enverrons des listes aux personnes qui en feront la demande, les priant de nous les faire parvenir quand elles seront couvertes d'adhésions.

Ouvroir, école préparatoire aux écoles professionnelles
Madame E. Collignon, rue Sauce, 12, à Bordeaux (Gironde), a toujours la ferme volonté d'ouvrir son ouvroir-école, institution type qui a pour but de soustraire les petites filles abandonnées, soit aux mauvaises influences de la misère, soit à l'insouciance de leurs parents ; de présenter aux centres populeux l'exemple d'une Société de Tutelle, qui engagera les femmes portées aux actes de bienfaisance, à détourner la jeunesse des pièges tendus sans cesse par le vice.
Madame E. Collignon enverra à tous les demandeurs les statuts de l'école ouvroir, ainsi que sa brochure intitulée : L'éducation dans la famille, contenant 44 pages intéressantes, instructives, pleines de belles idées, dictées par le coeur, et dont l'application est facile. La Revue possède un dépôt de ces brochures, vendues 1 franc, au profit de l'oeuvre. Prochainement, nous en donnerons un extrait textuel.

Le spiritisme en Espagne
Nous recevons le premier numéro d'un nouveau journal spirite publié à Cordoba (Cordoue), sous le titre : La Fraternidad. Cette publication, dont les différents articles sont conformes au programme qu'elle donne en tète de son titre, a pour principes : Le progrès indéfini; la pluralité des mondes ; la pluralité des existences ; l'immortalité de Pâme ; hors la charité point de salut ; le dévouement envers le prochain, etc., etc. ; toutes choses, comme on le voit, conformes à la doctrine spirite. Dans un article intitulé : Qu'est-ce que l'homme ? Sous la signature E. De Los Reyes, directeur du journal, notre confrère appuie sa définition sur les oeuvres d'Allan Kardec dont il recommande la lecture. Nous souhaitons la bienvenue à notre nouveau collègue et à la Rédaction.
Le journal est bi-mensuel, au prix de 1 réal par mois, payable par trimestre et à l'avance ; on s'abonne à Cordoba (Cordoue), Calle de Jose Rey, num. 2.

Pour le comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Juin 1873

Recommandation importante

Par suite de la démission donnée par M. Bâtard, de ses fonctions d'administrateur et de sa qualité de membre de la Société anonyme, démission acceptée par la Société, convoquée en assemblée extraordinaire par le comité de surveillance, M. Leymarie reste actuellement le seul administrateur jusqu'à l'assemblée générale de juillet, En conséquence, à l'avenir, les valeurs ou mandats de poste insérés dans les lettres adressées à la Société, devront désormais être faits à l'ordre de M. Leymarie, chargé de leur encaissement sous la surveillance du comité d'administration.

Nous engageons vivement tous nos correspondants à ne mettre sur les lettres adressées à la Société, aucune désignation personnelle autre que la suivante : A l'administration de la Société anonyme, 7, rue de Lille. Le souvenir de cette recommandation est chose très sérieuse, car tous les membres de la Société veulent et doivent rester impersonnels. Nous avons déjà dit, en septembre 1871, page 287, que l'existence et l'avenir de la Société ne doivent point reposer sur la tête d'un individu, car un homme peut mourir, disparaître, changer de manière de voir, et la collectivité ne doit pas être atteinte par ces incidents passagers ; elle doit se perpétuer, combler les vides, et se maintenir, en dehors des questions de personnes, dans la voie tracée par Allan Kardec, et sous la direction imprimée à nos idées par les progrès et le mouvement général du Spiritisme.

Au nom de tous les membres de la Société,

P.G. Leymarie

Quid divinum[12]

Nos lecteurs se rappellent la Lettre d'un docteur homéopathe, insérée à la page 165, Revue du mois de juin 1872 ; M. le Dr D. G., tout en partageant les idées de M. D., lui répond par Quid divinum, question qu'il a traitée comme preuve de la vérité, avec les idées émises dans son Étude sur les hommes doubles ; il croit avec raison que tout est Spiritisme en ce monde, aussi applique-t-il cette preuve à l'étude de la maladie, fait spirite dont nos lecteurs conçoivent l'importance. Quid divinum a été soumis préalablement à l'auteur de la lettre d'un docteur homéopathe, et prochainement nous donnerons in extenso le débat fraternel que cette question aura soulevé entre nos deux savants docteurs spirites. Pour les adeptes d'Allan Kardec, il y a là, le sujet de graves et importantes discussions ; c'est un pas en avant dans la recherche de cet inconnu qui nous domine, mais que nous devons à notre tour dominer quand nous saurons l'apprécier sous toutes ses faces ; c'est aussi un mode nouveau d'investigation, pour mieux nous rendre compte de la bonté et de la sagesse de Dieu, car il n'y a pas d'effet sans cause.

Quid divinum

Dans toutes les maladies, il faut savoir faire la part du Quid divinum. Il y a longtemps que le Quid divinum est entrevu. Cette expression nous vient d'Hippocrate, qui l'admettait avec toute sa signification la plus large, puisqu'il appelait l'épilepsie le mal sacré.

Par cette expression, il semblait vouloir dire que les dieux eux-mêmes créaient la maladie dans le corps humain, et qu'alors le médecin était impuissant. Comment lutter, en effet, contre la volonté des dieux ! ... Cette expression peut être éclairée par le Spiritisme, et cette science nous permettra ainsi de mieux préciser la génération des maladies, et en même temps l'intervention de la science médicale et celle du médecin. C'est ce que nous allons essayer de faire ; mais avant il convient d'exposer quelques vues générales sur la vie telle que le Spiritisme nous permet de la comprendre.

Vues générales sur la vie éclairée par le spiritisme

Quel que soit l'instrument dont le Créateur s'est servi pour manifester la vie, ne fût-ce qu'au moyen d'une cellule, il est évident que la vie n'est pas dans la cellule, pas plus que l'électricité n'est dans la

12 Voir la Revue de mai 1873, page 133. Cette étude est l'opinion exclusive du Dr D.G.

machine qui la manifeste ; cette cellule est la matière dont Dieu s'est servi pour manifester sa pensée qui était vie.
Quand un ingénieur crée une locomotive, pour franchir rapidement de grandes distances et transporter de lourds fardeaux, la locomotive est l'expression de la pensée de l'ingénieur, ce n'est pas elle qui est la force et le mouvement ; tout cela est dans la pensée de l'ingénieur, tout en étant manifesté par la locomotive. C'est une pensée faite machine, et par la même raison on pourrait dire de la vie, qu'elle est une pensée faite chair.
Dieu a-t-il voulu seulement manifester la vie ? Suivons la vie depuis la cellule, jusqu'à son expression mieux définie dans les organismes divers, que verrons-nous ? La vie toujours manifestée par les cellules, mais aussi, une pensée manifestée par les organismes, pensée qui va toujours se développant d'une manière plus claire, plus précise, avec le perfectionnement croissant des organismes.
L'organisme n'est donc pas seulement vivant de la vie des cellules, il est encore plus vivant de la pensée qui l'a créé, et du but pour lequel il a été créé ; l'homme créé le dernier est nécessairement l'héritier des vies organiques qui l'ont précédé, et l'héritier de la pensée qui a présidé à l'oeuvre de la création, ce qui a fait dire à saint Paul : « Que Dieu nous avait connus et aimés avant que nous fussions ».

Création de l'âme animale
Si l'homme est l'héritier de la pensée qui a présidé à la création des organismes; si Dieu, qui a fait toutes ces choses, l'a connu et aimé avant que nous fussions, l'homme est ainsi le résultat prévu de la création, et non un être sorti instantanément des mains du Créateur, comme Minerve, armée de pied en cap, sortit du cerveau de Jupiter. Si l'homme est le résultat de tous ces organismes, il faut donc que ces organismes aient produit quelque chose, mais quelque chose de progressif ; et ce quelque chose de progressif, c'est l'aine animale.
« Ce quelque chose, resté âme animale, a donc dû passer par la filière indiquée par l'échelle zoologique ; le développement de
tinct et de l'intelligence a dû correspondre avec ce progrès de l'organisme et se continuer jusqu'à l'homme.

Identité de nature de l'âme animale avec l'âme du premier Adam ou premier homme
La Revue spirite de février 1867, page 51, parle d'un chien qui voulut se suicider ; à cette occasion, une instruction donnée par un Esprit, enseignait que les animaux avaient une responsabilité de leurs actes, proportionnelle à leur avancement. La même Revue parle d'un chien qui avait apparu, démontrant ainsi la survivance de l'âme animale après la destruction de son organisme. Les chiens rêvent, ceci ne fait point de doute pour les observateurs ; on peut donc supposer que plusieurs animaux d'un développement équivalent doivent rêver. Nous connaissons un fait qui démontre jusqu'à l'évidence que les chiens voient les Esprits, ils peuvent donc jouir de la faculté appelée médiumnité voyante ; tous ces faits psychiques, de même nature chez l'homme et les animaux, prouvent une identité relative de nature psychique. Nous ne voulons pas dire une similitude complète entre les deux natures.
Cherchant à démontrer le progrès ascendant existant depuis l'animalcule primitif jusqu'à l'homme, nous le faisons avec la certitude qu'une différence existe entre l'âme de l'homme et celle des animaux inférieurs immédiatement, comme entre celle de ces derniers et rame des animaux placés à un degré moins avancé de l'échelle zoologique. Ce que nous tenons à constater, c'est que depuis le premier degré de la vie, Dieu développe sa pensée ; que chaque développement successif a développé le premier degré, puis le deuxième avec le premier, puis le troisième avec le premier et le deuxième, ainsi de suite sans que l'un annihile l'autre, et cela jusqu'à l'homme. Ce sont ces degrés qui correspondent aux célèbres archées de Van Helmont.
Arrivée à l'homme, l'âme animale a été complétée telle que Dieu l'a voulue, pour la conduire à de nouvelles destinées, c'est cette âme-là dont Sthal a parlé, c'est celle-là que j'appelle le premier

Adam.
Les animaux et l'homme n'ont pas seulement une identité de nature psychique, ils ont également une identité d'organisme, puisqu'ils sont soumis aux mêmes maladies produites par les mêmes causes externes, telles que les variations brusques de température ; ils sont même soumis à quelques maladies semblables et de cause interne, telles que le cow-pox et la variole, la clavelée et la rougeole, etc., etc.
L'âme de l'homme animal est donc de même nature que celle des animaux ; le développement ultérieur que Dieu lui fait faire, la rapproche de lui tout en le différenciant tout à fait de l'animalité, et alors apparaît l'humanité.

Origine des maladies
Nous venons de voir que Dieu a terminé en l'homme son œuvre de création sur la terre, mais qu'il la continue en conduisant cette âme animale vers les destinées ultérieures pour lesquelles il l'a créée, et vers lesquelles nous nous acheminons. L'histoire entière, celle du peuple juif plus particulièrement, les livres saints, les prophètes, la venue du Messie, le Spiritisme, prouvent la constante sollicitude de Dieu à l'égard de l'homme.
L'âme humaine se trouve dès lors entre deux attractions : l'organisme d'une part, et la foi en un avenir que nous ne voyons qu'imparfaitement, comme dit saint Paul ; aussi, l'homme méconnaît-il souvent la loi suprême qui le guide. Cette loi pourrait être divisée en trois catégories : lois morales, lois intellectuelles, lois physico-chimiques, donnant ainsi la raison d'être de toutes les maladies, si toutefois nous connaissions le secret de l'organisme par lequel on devient goutteux, scrofuleux, dartreux, fous, etc., etc.
Ce qu'il y a de positif, c'est que la maladie est un acte de l'organisme, en vertu d'une loi que Dieu lui a imposée, et que, maladie ou culpabilité sont synonymes. Le fait est patent pour les maladies de causes externes, telles que les influences de climat, ou seulement une variation brusque de température. Il doit en être de même pour les infractions aux lois morales, car le Christ disait : « Va, et que tes péchés te soient pardonnés » et ce médium guérissait en touchant le malade, en disant aussi : « Va, et qu'il te soit fait selon ce que tu auras cru ». S'il guérissait ainsi, c'est qu'il était exaucé. La culpabilité est clone le fait primordial, la maladie n'est que le ait secondaire.
Ce qui se passe entre le fait primordial, culpabilité, et le fait secondaire, maladie, c'est-à-dire comment la faute qui a pu être commise en secret devient visible aux yeux de tous, ou bien encore, comment un fait moral se traduit physiquement, c'est ce comment que nous appelons Quid divinum. Ici, ce n'est plus Dieu qui envoie le mal, c'est nous qui sommes les instruments de notre supplice, et cela nous paraît plus rationnel que le Quid divinuni d'Hippocrate. La diathèse ou prédisposition à une maladie héréditaire, n'échappe pas à cette loi, car Dieu a dit : « Je punirai l'iniquité des pères dans les enfants, jusqu'à la quatrième génération ». Les spirites savent que cela peut se faire sans injustice de la part de Dieu, car s'il punit les pères par les enfants, ce n'est que par l'affection qu'ils portent à leur progéniture, ou par les peines qu'ils leur occasionnent, les dépenses auxquelles ils les obligent et l'enfant subit ainsi lui-même un châtiment mérité antérieurement.
Malgré cela, et ce qui prouve encore plus que le fait moral précède la maladie, c'est que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais bien sa conversion et, comme par la réincarnation il nous est toujours facile de revenir sur nos pas, il est évident que par l'hérédité, Dieu peut faire grâce jusqu'à mille générations à ceux qui l'aiment, savent garder ses commandements naturels et suivre la grande loi. Alors, il apparaît ce qu'en médecine on nomme une diathèse larvée, c'est-à-dire la possibilité de vivre sans supporter les conséquences de la maladie dont on a hérité, on est malade in gosse, et on n'est pas malade in acta. Il dépend de l'Esprit incarné d'éviter les suites de la maladie du corps, son libre arbitre est respecté, mais il ne doit pas oublier qu'à la moindre faute, la maladie larvée devient active.
Cette manière de voir fut adoptée par les Juifs, et dans l'évangile selon saint Jean, chapitre IX, il est dit : « Comme Jésus passait, il vit un homme aveugle dès sa naissance, et ses disciples lui demandèrent : Maître, qui est-ce qui a péché ? Est-ce cet homme ou son père, ou sa mère, puisqu'il

est aveugle-né.»

Quel est le substratum du quid divinum ?
Puisque la culpabilité est le fait primordial, et la maladie organique le fait secondaire, comment le fait moral se manifeste-t-il dans le corps ? Tous les spirites vous répondront : C'est par le périsprit, et nous sommes parfaitement d'accord avec eux. Mais, les maladies héréditaires, comment se produisent-elles ?.... Tout spirite qui croit que le périsprit est quelque chose que l'Esprit peut prendre ou quitter à volonté parce qu'il serait un agent extérieur à lui, serait bien embarrassé pour expliquer une maladie héréditaire, car, dans cette hypothèse, quand on a un périsprit malade, c'est un vêtement usé qu'on remplace par un neuf et tout est dit, ou bien l'esprit est soumis fatalement au développement morbide du corps qui a hérité, et n'a plus son libre arbitre.
Pour nous, tout ce qui porte atteinte à la liberté de l'Esprit doit être rayé du Spiritisme, tandis que le périsprit commençant à se former avec la première cellule vitale, et se développant avec l'organisme, devient successivement : instinct, intelligence, puis, sous l'influence du fluide divin, une âme humaine, c'est-à-dire un composé de fluide animal et de fluide divin. On le voit de suite, cet enchaînement est naturel, logique, ce n'est plus le faux-fuyant qui atteint le libre arbitre, et l'on est bien ainsi obligé de garder son périsprit quand il est malade. Ce périsprit vous suivra à travers toutes vos incarnations, si vous ne rentrez pas dans la voie tracée par la loi sage et immuable ; de même que la maladie fut et sera causée par vos erreurs, de même la santé sera la récompense de votre retour à la loi. Toujours il nous est fait selon ce que nous avons su et voulu croire. Il ne vous semble-t-il pas que ce raisonnement, basé sur de vieilles expériences d'éminents docteurs, soit logique et très juste?[13]

La maladie humanitaire
Je ne sais si le titre de ce chapitre rendra bien notre pensée, veuillez vous-même en juger : « Si la maladie est un acte de l'organisme en vertu d'une loi que Dieu lui a imposée. Si le périsprit est le substratum de la maladie. Puisque Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion, il faut que la maladie, en même temps qu'elle est un avertissement de la fausse route prise par l'homme et une punition de la déviation de la loi, il faut, dis-je, qu'elle ramène au bercail la brebis égarée. Si le périsprit transporte votre maladie à travers toutes vos incarnations, on doit pouvoir concevoir cette maladie, c'est celle-là que j'appelle la maladie humanitaire La description de cette maladie est bien simple, vous allez en juger. Elle commence comme toutes les autres maladies, par du malaise, de légers troubles de fonctions, de sécrétions ; puis viennent les troubles nerveux, troubles de sensations, des spasmes de toute espèce, des paralysies, les unes de nerf avec conservation de la connaissance, les autres avec perte de la connaissance. Il semble déjà que Dieu veuille vous faire perdre de vue le monde que vous lui préférez. Puis viennent encore les hallucinations, les obsessions, possessions et tout leur cortège terrible ; l'état cataleptique, conversation avec des êtres invisibles pour ceux qui vous entourent, et enfin la folie, c'est-à-dire exclusion complète de ce monde tout en y étant.
Oh ! Qui pourra nous dire ce qui se passe de tristesses et de souffrances dans l'esprit d'un fou ! N'est-ce pas là une maladie à marche providentielle ? Vous avez méconnu le lien fluidique par lequel. Dieu vous conduit, vous vous êtes laissé aller aux fluides animaux, ces fruits de votre organisme, et la maladie, conséquence de votre fausse route, vous `amène par des modifications de votre système nerveux et de tout votre corps, à voir par vous-même ce que vous n'auriez jamais dû abandonner.... Ah ! Combien est vraie cette parole du Christ : « Tu as cru, Thomas, parce que tu as touché, mais heureux ceux qui croiront sans avoir vu ». Voilà au point de vue général, ce que nous entendons par maladie humanitaire, et comment nous comprenons le Quid divinum. N'est-ce pas le cas, ici, de citer saint Paul, dans un passage de sa première épître aux Corinthiens, chapitre II, verset 14 : « L'homme animal ne comprend pas les choses qui sont de Dieu, car elles lui paraissent une folie et il ne les peut entendre, parce que c'est spirituellement qu'on en juge. »

13 Il est bien entendu que cette donnée est l'opinion exclusive du Dr D.G.

Maladies des causes externes

Bon pour une maladie, me direz-vous ; bon pour les malades de causes morales. Je vous l'ai dit, on peut admettre trois catégories : lois morales, lois intellectuelles, lois physico-chimiques. Les trois catégories se réduisent à deux, car les lois intellectuelles font qu'on a conscience ou non de sa faute, c'est-à-dire qu'on peut avoir failli avec connaissance de cause, volontairement ou par ignorance. Les lois intellectuelles ne servent donc qu'à fixer le degré de culpabilité. Mais chose curieuse, les maladies de causes physico-chimiques produisent dans l'organisme, en un sens inverse, le même effet que les maladies de causes morales : malaise général, trouble de sécrétion, troubles de sensations, troubles nerveux, état typhique et délire. Cette similitude ne doit pas surprendre, car ce sont les mêmes organes qui les manifestent toutes les deux.

L'état typhique n'est certainement pas la folie, mais le malade est pour ainsi dire en dehors de ce monde, il faut parler à son oreille pour attirer fortement son attention ; à sa réponse brève, vous savez si vous avez été entendu, si la raison n'est pas oblitérée, mais on sait aussi qu'elle ne peut se manifester par l'organisme, devenu un instrument distord entre les mains d'un Esprit. Dans la folie, c'est un Esprit distord qui a fini par désaccorder l'instrument. Quant au délire, il atteint les proportions du délire furieux de la folie. Il y a donc, pour les causes physico-chimiques, possibilité de reproduire dans le corps des effets généraux semblables à ceux produits par les causes morales.

Cela prouve que l'organisme est un, qu'il possède un dynamisme qui lui est propre,dynamisme qui ne peut être autre chose que le fluide animal de cet organisme, fluide dont l'existence est démontrée par le magnétisme animal. Cela prouve encore que l'Esprit est un, que le périsprit, le fluide divin, constituent une unité d'autant plus élevée que le fluide divin domine davantage. L'âme humaine, son existence, ses propriétés nuisibles ou bienfaisantes sont démontrées par le magnétisme humain. Cela prouve encore que le lien de l'âme avec le corps ne peut être constitué que par la sympathie du périsprit de l'Esprit avec le fluide animal de l'organisme.

Ce lien une fois reconnu, on comprend que dans l'homme, Esprit incarné dans un corps, tout se tient, tout est solidaire, si bien que touché dans son argile ou touché dans son âme, la commotion, l'ébranlement parcourent tout l'être. C'est la réalisation de l'échelle de Jacob qui de la terre va au ciel, et du ciel descend vers la terre.

Rôle de la médecine et du médecin

L'origine des maladies, leur nature divine (quid divinum), étant ainsi connues, le rôle du médecin et l'intervention de son art peut être défini. Dans les maladies physico-chimiques, si elles sont de cause externe, il n'y a qu'à leur soustraire le malade, aider la nature à réagir pour annuler l'effet produit; alors, on réussit assez facilement et assez promptement à les guérir.

Mais les causes morales ne relèvent pas du médecin, il peut fort bien les indiquer, les reconnaître, mais à Dieu seul appartient de remettre les péchés, et par conséquent de guérir. C'est alors que le médecin devient vraiment un prêtre, c'est alors que la médecine est un sacerdoce. Saisir chez le malade la cause du mal, la lui faire comprendre, la faire accepter, le ramener au bon chemin[14], l'engager à prier, prier pour lui, prier avec lui si c'est possible, demander l'assistance des bons Esprits, prier Dieu de vous éclairer pour l'éclairer, de vous guider pour le guérir, voilà le devoir impérieux, le seul possible ; sans cela, ni action médicamenteuse, ni action magnétique personnelle au médecin, ou au magnétiste, ou au magnétiseur, ou au médium guérisseur spirite, ne pourra réussir.

Il ne faut jamais perdre de vue qu'étant libres, nous ne sommes que des êtres relatifs, tout dérivant de l'absolu ; tout phénomène spirite, pour être expliqué, ne doit froisser ni notre liberté, ni la liberté

14 En examinant avec soin ce qu'on nomme peut-être improprement passions, on découvre pour chacune d'elles un sentiment opposé qui se trouve localisé, si l'on peut parler ainsi, dans le même point de l'organe cérébral, et dont les résultats diffèrent complètement ; leur développement, dans la plupart des cas, dépend d'une bonne direction imprimée aux facultés de l'enfant. Voir la Revue spirite de juin 1872, Les Degrés du ciel, page 186.

absolue de Dieu, ni notre état relatif à l'égard de Dieu et des autres créatures Nous ne devons jamais perdre de vue que faisant partie du plan de lieu dans la création, il ne nous demande que notre bonne volonté ; en bon père il nous dit : « Mon fils, donne-moi ton coeur ». Christ lui-même ressuscitant Lazare, s'écrie : « Je te remercie, ô mon Dieu, de m'avoir exaucé ». Dieu seul est maître souverain, tout genou doit fléchir devant lui; à lui seul appartiennent la gloire et la puissance.

Variétés

Le médium guérisseur Daniel Strong

Nous avons extrait d'un journal édité à Marseille, l'Egalité, du 11 mars 1873, l'article suivant que M. D. a bien voulu nous faire parvenir ; nous le reproduisons in extenso :

Dans l'intérêt de la vérité si souvent contestée, nous croyons devoir faire connaître les faits suivants puisés à dessein, moitié parmi les certificats des guérisons que nous avons obtenues ici à Marseille l'année précédente, afin de répondre à ceux qui prétendent que les effets salutaires du magnétisme ne se continuent pas, et moitié parmi les certificats des guérisons qui s'opèrent journellement afin de prouver que l'efficacité du magnétisme est incontestable et quand on nous reproche de ne pas guérir tout le monde, il faut qu'on n'ait pas réfléchi que le don de guérir a ses limites comme toute autre faculté humaine.

Jusqu'à présent nous avons laissé sans publicité les preuves des guérisons magnétiques que nous possédons, ne pensant pas qu'on aurait pu être hostile de tant de parts à une cause que nous ne cherchons à propager que dans l'intérêt de tous et ce qui peut étonner le plus, c'est que le clergé catholique, principalement, se mêle de nous attaquer aussi, non ouvertement il est vrai, ce serait donner trop d'importance à notre humble mission, mais dans l'ombre et par toutes les insinuations possibles, plus ou moins saugrenues, faites aux malades pour les empêcher d'employer le magnétisme comme moyen de guérison. Puisque la plupart de ceux qui ont recours au magnétisme sont ceux auxquels l'art médical a été impuissant d'apporter secours, n'est-il pas évident que pour insinuer de tels conseils, il faut qu'on soit plutôt imbu de fanatisme catholique que de charité chrétienne ? D'ailleurs, de telles insinuations venant de la part des prêtres qui se disent les continuateurs de la doctrine du Christ, sont d'autant plus contradictoires avec leur sacerdoce, que c'est à Jésus de Nazareth, lui-même, que la pratique de ce don précieux, accordé à l'homme pour le soulagement de l'humanité souffrante, a été enseigné le premier dans toute sa pureté.

Daniel Strong

Marseille, 9 mars 1873.

M. Jean-Pierre Meynadier, de Toulouse (Haute-Garonne), âgé de 64 ans, demeurant actuellement à Marseille, boulevard Gazino, 31, atteint de vertiges épileptiques depuis 20 ans, complètement aveugle et paralysé du côté gauche depuis 1870. Guérison entièrement radicale après douze séances magnétiques.

M. Charles Nesme (rue Jouve, 26, à Marseille), cécité complète de l'oeil droit depuis 25 ans (paralysie du nerf optique), suite de la petite vérole, a recouvré la vue presque instantanément à la première séance, au point de pouvoir même distinguer l'heure à la montre.

Mademoiselle Henriette de Magny (rue du Muguet, 8, à Marseille), privée de la vue de l'oeil droit depuis 4 ans, y vit pour lire à la première séance.

Mademoiselle Sophie Garnier, âgée de 6 ans, fille de M. Etienne Garnier, cafetier (rue de Lodi, 76, à Marseille), sourde et muette depuis l'âge de 20 mois à la suite de convulsions, parla et entendit à la cinquième séance.

M. André Chabot, mesureur public des bois (rue Mérentié, 3, à Marseille), paralysie complète des bras et des jambes depuis 4 mois, suite de douleurs rhumatismales aiguës, a recouvré l'usage de ses membres à la première séance, guérison après la troisième.

Mademoiselle Amandine Mela, fille de M. Etienne Mela, maçon entrepreneur (vallon de l'Oriol, à Marseille), atteinte du carreau, vomissements et dyssenterie continuels, étant ci la dernière extrémité lorsqu'elle fut soumise au traitement magnétique, vomissements et dyssenterie cessèrent à

la première séance. Guérie radicalement après 3 mois, y compris la convalescence.
M. Léopold Pkeynaud (Pont d'Arenc, 201, à Marseille), ankylose au genou droit depuis 20 ans, ne pouvant pas marcher sans béquille ni bâton, depuis 8 ans, ni faire le moindre mouvement sans ressentir une douleur des plus aiguës et continuelle, marche maintenant, après 6 séances, sans aucune souffrance et sans béquilles.
Mademoiselle Annette Alery (demeurant derrière l'église d'Endoume, 13, Marseille), marchant sur un seul pied, depuis 7 mois, les nerfs de la jambe droite s'étant tellement retirés que le talon se trouvait presque à la hauteur de la cuisse, posa le pied par terre et marcha facilement sur ses deux jambes, comme si elle n'avait jamais rien eu, à la huitième séance.
M. Benjamin Marin (Grande rue Marengo, 71, Marseille), atteint depuis 30 ans de l'asthme nerveux dont les crises étaient fréquentes et violentes. Guéri en huit séances.
Madame Marie Blanc (quai du Canal, 22, Marseille} , privée depuis plus d'un an de l'usage de ses mains et de ses pieds, suite d'une cruelle émotion. Guérie radicalement.
Mademoiselle Lorrery (chemin d'Endoume, 77, Marseille), atteinte d'anémie et suppression des menstrues depuis un an. Guérison radicale en huit jours.
M. Jules Genin, âgé de 24 ans (chemin d'Endoume, 235, Marseille), atteint de dyssenterie chronique et de fièvres contractées en Chine. Guérison inespérée opérée en deux séances.
Madame Joséphine Perrier (rue du Chalet, 16, Marseille), atteinte depuis 7 ans de l'hystérie. Guérie après six séances.
Madame Clémence Gal de Saint-Tropez, rue Bourgade (Var), atteinte de douleurs néphrétiques depuis 9 ans. Crises fréquentes et d'une violence extrême. Guérie après 15 jours de traitement.
Eugène Peignot (boulevard Baille, 53, Marseille), grand affaiblissement des jambes, marchant depuis 1 an avec difficulté. Guéri en sept séances.
Mademoiselle Marie Simion (rue de la Lyre, 22, Marseille), maladie du cœur très grave depuis quatre ans. Guérie radicalement en trois séances.
Madame Jules Clément (rue de l'Abhé-Féraud, 15, Marseille), atteinte d'accès cataleptiques très fréquents et d'une grande violence. Guérie en sept séances.
M. Marius Thissier (rue du Sommeil, 10, Marseille), myope depuis trois ans de l'oeil droit. Guéri empiétement en une seule séance.
M. Henri Lacaque, menuisier ébéniste,établi rue de Lodi, 18 (Marseille), atteint depuis 4 ans d'une gastrite chronique et privé de l'usage du bras droit, forcé depuis 3 ans de suspendre son travail. Guéri en douze séances.
M. Jean-Bapliste Albany (rue Porte-Baussenque, 4, Marseille), douleur nerveuse, continuelle et excessivement violente, au bras droit, suite d'une attaque (cinq mois d'invasion), guéri radicalement en quinze séances.
M. Justin Riboul, âgé de 12 ans, neveu de M. Rimbaud, marchand de vin, établi k Bonneveine (banlieue de Marseille), très gravement atteint depuis 3 ans de l'asthme nerveux. Guéri en huit séances.
M. Joseph Grangé (boulevard Baille, 62, Marseille). Douleur sciatique très aiguë (sept mois d'invasion), a été guéri à la première séance.
Mademoiselle Louise Bernard (à Montredon, Marseille). Pâles couleurs, gastrite aiguë (huit mois d'invasion), guérie radicalement après quatre séances.
M. Louis Alois (rue Bravet, 3, Marseille). Paralysie presque entière des bras et des jambes depuis deux ans, guéri en deux séances.
M. Jean Gaillerand, ancien douanier en retraite (cours Lieutaud, 179), voyant à peine pour se conduire. Se conduit facilement après la première séance, et distingue parfaitement à la dixième séance.
Cet article, au dire de M. R., de Marseille, n'était qu'une réponse au journal le Sémaphore, qui dans ses colonnes traite et considère M. Strong comme un charlatan, en le comparant au zouave Jacob, le guérisseur et qui, à ce sujet, a répété les calomnies des journaux parisiens sur ce dernier, allégations mensongères qui n'ont pas leur raison d'être. J'ai voulu faire insérer une lettre de rectification dans

quatre journaux de Marseille mais, comme elle était en faveur de M. Daniel Strong et rétablissait la vérité exacte, puisque le médium exerce gratuitement et vient en aide la plupart du temps aux malades nécessiteux, ils ont refusé, ne voulant point entamer une polémique quelconque sur la faculté guérissante d'un homme généreux.
Ces Messieurs craignent qu'une réponse ne soit prise pour une réclame, une noté de la préfecture, du mois de mars 1873, leur interdisant toute annonce ou publicité de la part des somnambules. D'après les journaux de notre localité, M. Strong a été poursuivi pour exercice illégal de la médecine ; il s'est présenté devant le procureur de la République, qui n'a pas voulu continuer l'accusation devant des explications nettes et catégoriques, mais il lui a laissé entrevoir qu'il ne s'engageait à rien s'il continuait à guérir.
La consultation d'une célébrité de notre barreau est celle-ci : il existe un arrêt de la Cour de Paris, en 1852, qui considère toute guérison comme application de la médecine que, s'il est permis de s'occuper de magnétisme, il est défendu de guérir, car par ce fait, on tombe dans l'exercice illégal de la médecine, ce qui implique une poursuite judiciaire. Est-ce assez arbitraire et inexplicable ? Momentanément, M. Strong auquel j'ai parlé plusieurs fois, a suspendu ses séances, ce qui contrarie grandement les nombreux mal des abandonnés par les docteurs, et n'ayant d'autre espoir de guérison que celui offert par le médium.
Pour le vulgaire, notre ami agit d'une façon purement magnétique, il fait des passes et donne simplement de l'eau magnétisée ; pour les adeptes de la doctrine, ceux qui savent, il dit : «Comment voudriez-vous que je soigne près de cent malades par jours, si par la prière je n'étais assisté par les Esprits. »
D'un autre côté, M. V. nous écrit de Marseille : « Les opinions étant partagées sur M. Daniel Strong, j'ai voulu lui faire une visite comme membre de la Société anonyme de Paris, désirant l'entretenir sur l'article inséré dans l'Egabié, je lui ai demandé une audience, et aujourd'hui, 19 mars 1873, il m'a reçu très cordialement entre dix et onze heures du matin ; j'étais avec Madame V. Il habite une villa, près la campagne Brousse, située au bord de la mer, sur le chemin de la Corniche et à côté de l'hôtel Roubion. J'entre dans ces détails parce que vous connaissez la localité. Il y a toujours à la porte, des voitures qui ont amené les malades, et ces visiteurs-là affluent de toutes parts ; en entrant, un domestique vous reçoit et vous fait attendre, s'il y a lieu, dans une galerie ouverte ayant vue sur la mer. Madame et moi, y trouvâmes des souffrants, tous porteurs de bouteilles ou de grands flacons remplis d'eau pure.
Un règlement imprimé est affiché en divers endroits ; j'ai copié à la hâte les quelques articles suivants : « On ne peut solliciter aucune carte d'admission que par une lettre. Chaque lettre devra n'être adressée que pour un seul malade à la fois, indiquant le nom, la demeure, le genre de maladie dont il est affecté. Les cartes ne sont valables que pour douze séances, et aux jours indiqués dessus. Un traitement interrompu pendant trois semaines ne sera plus repris de nouveau. Il est indispensable d'apporter l'eau qu'on désire faire magnétiser. »
M. Strong est encore jeune, il parait l'être autant que sa dame, aimable parisienne dévouée corps et âme à la doctrine, qui est comme lui médium guérisseur ; elle est aussi somnambule, mais c'est une faculté que M. Strong n'emploie que dans les cas graves. Ce monsieur est très sympathique au premier abord, sa figure offre un caractère qu'on ne peut oublier ; à première vue ses traits semblent calqués sur une tête de Christ que j'ai vue quelque part ; il a le front très élevé, des yeux d'une grande douceur et des lignes de visage très régulières ; le teint est pâle comme celui des enfants d'Albion, avec une barbe entière, pas trop épaisse et nuancée de roux dans le bas ; la chevelure, d'un beau blond, flotte jusque sur les épaules ; c'est un parfait gentleman qui prend grand soin de sa personne.
Nous avons causé, mais pas trop longtemps, ne voulant point faire attendre les malades ; il m'a dit être spirite ou spiritualiste, peu lui importent les mots, qu'il croyait à l'immortalité de l'âme, et que les deux plaies de notre époque étant le matérialisme et l'égoïsme, il combat le premier par les manifestations, le second par la pratique de la charité. M. Strong s'attache spécialement à la médiumnité guérissante, comme étant plus que toute autre à même de convaincre les incrédules, en

leur donnant une idée d'autant plus avantageuse du Spiritisme, qu'elle est pratiquée dans les conditions du désintéressement personnel complet, enseigné et voulu par les Esprits. Il m'a certifié, et cela m'a rempli de satisfaction, qu'il n'avait pas la prétention d'opérer toutes ses guérisons par son propre fluide : « Comment voulez-vous, dit-il, qu'il en soit ainsi : je magnétise souvent jusqu'à cent malades par jour ; par moi-même, Je ne puis rien, par la prière et le concours des bons Esprits, dont je suis l'humble instrument, je peux beaucoup. » Madame V. lui ayant exprimé le désir de pouvoir assister à quelques séances, sa santé étant faible, il le lui a permis, ajoutant : « Priez et invoquez les bons esprits ; à leur aide invisible, j'ajouterai l'emploi de l'eau magnétisée, et le résultat étant le même, vous n'aurez pas besoin de faire chaque fois une lieue. »

En somme, il me paraît opérer de la même manière et par les mêmes moyens que nos frères de Chénée, près de Liège (Belgique) ; si ces derniers voulaient publier les attestations de guérisons obtenues dans leurs séances, le journal spirite de Liège, le Messager, si honorablement connu et estimé, pourrait en remplir ses colonnes. Pourquoi cette feuille bi-mensuelle n'emploierait-elle pas ce moyen de publicité nécessaire à l'extension de cette faculté essentiellement moralisatrice, bienfaisante et spirite ?

Vous avez appris par M. R., que M. Strong, cet homme bienfaisant, a dû suspendre ses séances magnétiques, le parquet considérant comme une réclame son article de l'Egalité, qu'il a payé 180 francs ; notre médium est un homme d'un grand caractère, en voici un exemple : le Journal de Marseille voulait insérer gratuitement son article, mais en introduisant quelques modifications, dans le sens des vues jésuitiques ; ce compromis avec sa conscience, M. Strong l'a rejeté avec mépris, quoiqu'on lui ait garanti l'arrêt immédiat de toute poursuite judiciaire. Je vois qu'il est très difficile de faire gratuitement le bien, car il n'est sorte d'avanies que notre guérisseur n'ait subies ici, à cause de ses croyances ; quelques jeunes gens ont poussé la malveillance jusqu'à casser ses vitres à coups de pierres, et nous demandons quelle est la main occulte qui dirige ces agressions indignes et brutales.

Interrogé sur le périsprit et la réincarnation, il dit ne pas vouloir s'attacher à ces questions qui, selon lui, sont dogmatiques et peuvent nous diviser, car la réincarnation ressuscite le dogme du péché originel : « Je crois la chose possible, mais comme un fait exceptionnel et non comme une loi générale ; si l'idée réincarnationiste est l'expression de la vérité, tôt ou tard elle triomphera. Pour le moment, je ne puis croire que tous les souffrants sur la terre expient les fautes de leurs existences antérieures ; ce serait un puissant motif pour arrêter en moi les élans de la charité. Dieu ne punit les coupables que par des peines morales, et n'emploie pas la peine du talion, le bagne étant un mauvais moyen pour amender les criminels. »

M. Strong ajoute : « Toutes les inégalités existant sur la terre ont leur raison d'être, la majeure partie de nos maladies devant disparaître avec un meilleur entendement des lois naturelles. »

Tel est l'aperçu exact de mes entretiens avec M. Strong Daniel, sauf la loi de la réincarnation, principe qu'il n'a pas étudié et que, selon moi, il apprécie mal. Nous avons en lui un serviteur utile et dévoué de la grande cause du Spiritisme.

Remarque. L'objection principale de M. Daniel Strong, au sujet de la réincarnation, est le péché originel et l'expiation des fautes antérieures ; ces effets et ces causes, s'ils existaient, lui feraient croire que de la part de Dieu, il y a le but bien déterminé de considérer la terre comme un bagne. Nous offrons, comme méditations à ce sujet, les pages de Quid divinum.

Correspondance

Le Spiritisme à Pesth (Hongrie)

25 mars 1873.

Très honorés messieurs et frères,

Votre lettre du 3 février m'a causé une joie infinie, elle était enveloppée et saturée de bons fluides ; entre les vrais spirites qui sentent tout à la fois par le coeur et par l'Esprit, il y a une sympathie toute particulière dont on reçoit la commotion tout d'abord, à la lecture des premières paroles ; c'est ainsi

qu'on devient meilleur ami avec l'être inconnu que le lien spirite unit intimement à vous, qu'avec bien des personnes connues depuis l'enfance.
Pour remplir ma promesse, permettez-moi de vous faire une petite description historique du groupe de Pesth. Notre société spirite s'est constituée l'année passée ; il y a dix ans, le mot Spiritisme était inconnu ici, un pauvre forgeron y implanta le premier germe de cette grande et généreuse philosophie, et fut même mis en prison à cause de sa propagande. Voyez la force de la vérité, Dieu se sert des petits pour faire tout ce qui est grand.
Plusieurs ouvriers, leurs femmes et quelques pauvres bourgeois s'associèrent aux idées du forgeron pour former un cercle ou un groupe spirite. N'ayant pas un directeur ou président assez instruit, possédant un entendement supérieur, ils ne pouvaient concentrer leurs forces ni développer leurs médiums, aussi, chacun fit-il isolément le plus d'efforts possible. Quand vint s'établir à Pesth, le docteur homéopathe Adolf Grinnhut, bien connu de nous, puisque nous en avons fait un spirite, tout changea de face, il appela autour de lui les spirites et les médiums éparpillés, et sut unir toutes ces forces latentes ; dès lors, aidés par nos guides spirituels, nous pûmes guider cet ensemble avec sûreté : les brebis formèrent le troupeau, car le pasteur était arrivé.
Depuis, le nombre de spirites et de médiums s'accroît ici de jour en jour ; M. Prochuzka est un bon écrivain médianimique, très zélé ; je vous envoie ci-joint, une remarquable brochure imprimée, inspirée par ses guides spirituels. M. Weinburger est un maître d'école, médium mécanique excellent qui ne tombe pas en état somnambulique, mais en transe ou extase spirituelle complète ; dans cet état, les Esprits s'emparent de son organisme et selon leur élévation, la manifestation est méchante, hautaine, vulgaire parfois, comme aussi elle devient l'expression d'un être désincarné, doux, bon et même sublime. Vous le voyez, messieurs, par ce médium nous avons des phénomènes divers très curieux à étudier.
Madame Morametz est un médium parlant fort curieux. Madame Buzer dessine avec les deux mains à la fois et séparément, deux choses différentes, elle parle couramment le sanscrit, langue à peu près inconnue, ou bien, s'exprime en chinois ; elle chante des cantiques dans ces deux langues et écrit avec des signes hiéroglyphiques. L'épouse du docteur Grinnhut est un médium guérisseur d'une certaine force ; elle a une action très grande sur les cécités complètes ou partielles.
Nous avons deux médiums parlant, endormis magnétiquement par les invisibles ; dans leurs transes ou sommeil spirituel, l'une, pauvre vieille Israélite aveugle depuis six ans, décrit non seulement les Esprits qui l'entourent, mais elle donne des détails saisissants sur les personnes présentes ; l'autre est une jeune veuve dont la lucidité est grande. Six autres médiums se développent et chose remarquable, nous n'avons jamais pu obtenir de manifestations physiques telles que : écriture directe, apports, apparitions d'Esprits comme à Londres ; peut-être, pour produire ces phénomènes, faut-il des médiums autrement constitués que les nôtres au point de vue physique ? Les Anglais sont peut-être dans ce cas, secondés par des Esprits excentriques, nés dans les Iles Britanniques lors de leur dernière incarnation.
M. Placé, professeur de langue française à Pesth, est un excellent médium tyotologue ; à peine ses mains sont-elles placées sur la table, qu'on entend des coups très distincts frappés dans le bois, et donnant par l'alphabet de très intéressantes communications.
A la brochure de M. Prochuzka, j'en ajoute deux autres, l'une, du professeur Henri Hoffmann à Wurzbourg, sur mon ouvrage médanimique : *Esprit, force, matière* ; l'autre, *le Crédo d'une chrétienne moderne*, fruit de ma médiumnité, est une réplique à une brochure matérialiste au possible.
L'un de nos spirites de Pesth, M. Fisher, négociant, qui aujourd'hui est propriétaire, a fait bâtir dans une nouvelle maison, une belle et grande salle que la Société spirite a louée pour le local des séances ; les réunions ont lieu le jeudi et le dimanche. Jusqu'à ce jour les membres divisés en petits cercles, se réunissaient dans les appartements ou les logements des adeptes, mais la multiplication des spirites a demandé impérieusement pour tous une salle spacieuse et bien aérée.
Les journaux de Pesth et de Vienne nous ont attaqués violemment, dans un langage peu parlementaire ; nous aurions cru nous avilir en répondant à de pareilles insanités, ce sont des

ignorants pour lesquels nous devons prier après les avoir pardonnés. Je termine mon récit ne voulant pas vous prendre un temps précieux ; que Dieu vous garde et vous protège, très honorés frères en Spiritisme. Mon mari et moi restons vos amis fidèles.
Baronne Adelma De Vay

Note. Nous passons l'été dans notre villa en Styrie, dans les montagnes, à trois heures de Graetz avec le train de vitesse. Si l'un de nos frères en Spiritisme vient à l'exposition de Vienne (Autriche), veuillez lui donner notre adresse en lui faisant notre invitation fraternelle ; la visite d'un spirite venant de votre part, avec un mot de vous, serait une grande joie pour notre intérieur. La station près notre villa est Poltschac. Il faut, à partir de Vienne, huit heures de train grande vitesse pour faire ce trajet.

Un remède contre la petite vérole

A messieurs les membres de la société anonyme du spiritisme
7, rue de Lille à Paris
23 avril 1873.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai donné signe de vie. Cette maudite guerre avec la Prusse en est la cause ; non seulement elle a presque ruiné la France, mais elle a momentanément suspendu le cours de toutes choses. Quand donc les guerres, cc grand fléau de notre humanité, disparaîtront-elles ? L'époque n'en est pas très éloignée ; en attendant ce moment, qu'il dépend de nous de rapprocher par des moyens pratiques, nous devons en subir les funestes conséquences. C'est agir sagement que de convier le genre humain à une croisade, dans le but de déclarer la guerre à la guerre pour l'anéantir compléteraient. Sous ce titre : Guerre à la guerre, j'ai eu de très belles communications, c'est un sujet si vaste et si grandiose ! Quand l'humanité arrivera-t-elle à ce progrès, de comprendre qu'elle doit fondre tous ses canons pour en faire des machines aratoires, scientifiques et industrielles ?

Ma famille, revenue ici depuis peu, m'a beaucoup parlé de vous, mes chers frères, et j'en ai éprouvé un sensible plaisir. Vos publications spirites m'intéressent toujours vivement, et je serais heureux si je puis y contribuer de temps en temps et toujours dans un but d'utilité et de progrès. Aujourd'hui, je viens vous communiquer une chose de la plus grande utilité, en vous invitant à lui donner toute la publicité que vous pourrez. La voici :

Il y a environ une année que la petite vérole faisait d'assez grands ravages dans notre ville ; une famille, avec laquelle je suis lié d'amitié, eut trois de ses membres atteints par cette maladie : la mère, le fils et la fille, et tous trois furent aussitôt relégués dans une pièce de l'étage supérieur de la maison.

Le jour où la mère fut atteinte par les premiers symptômes, j'avais été invité à dîner chez eux ; la voyant prise d'une fièvre ardente, je me mis résolument à la magnétiser à grands courants, de haut en bas, tout en dégageant fortement la tête. Le lendemain, son mari me fit savoir que la petite vérole s'était déclarée chez sa femme, chose que nous ignorions tous au moment de la magnétisation de la veille. Ce jour-là, je me sentis mal à la langue, et le lendemain matin je me réveillais avec quinze à vingt gros boutons rouges et blancs, qui me faisaient tout le tour de la langue, boutons qui disparurent trois ou quatre jours après, à l'aide de gargarismes à l'eau légèrement vinaigrée.

La magnétisation que je fis à la malade eut ce résultat, aussi surprenant que naturel, c'est que toute la maladie se porta sous la plante des pieds de cette dame. Quarante-huit heures après, ayant fait une évocation en me réveillant, j'obtins la communication suivante : « Immédiatement, faites faire aux trois malades des fumigations avec des graines de genièvre (deux ou trois par jour), puis on peut boire en même temps deux ou trois infusions des mêmes graines ; avec cela la guérison arrivera vite ! » Huit à dix jours de ce facile traitement suffirent pour mettre mes trois malades sur pieds et parfaitement guéris ; seulement, je fis continuer les fumigations qui firent disparaître les rougeurs et toutes traces des boutons ! Depuis lors, j'ai indiqué ce médicament à plusieurs personnes ; les résultats obtenus ont toujours été une prompte guérison.

Un monsieur, horriblement ravagé par la maladie, qui lui avait mangé une partie d'une narine, employa ces fumigations, et qualifia de merveilleux les résultats obtenus ; malgré le traitement tardif, la chair du nez est repoussée comme elle était auparavant, les rougeurs et les trous qui couvraient la figure ont presque complétement disparu ! Chaque fois qu'il me rencontre, il ne cesse de me remercier, et ces jours passés il me disait qu'un célèbre médecin auquel il a expliqué sa guérison, en avait d'abord ri d'incrédulité, mais que l'ayant revu quelques jours après, il ne riait plus ; au contraire, il lui avait dit qu'il allait en faire un rapport à l'Ecole de médecine. Ce qui nous a fait supposer que le médecin avait certainement expérimenté lui-même le traitement sur quelques malades. Ayant demandé aux malades ce qu'ils éprouvaient dans le moment des fumigations, ils m'ont dit avoir ressenti un bien-être indicible et un soulagement inexprimable.
Si vous n'y voyez pas de difficultés, je vous autorise à publier ce mode de traitement, si simple et si facile, qui peut rendre service à nos frères terrestres dans les moments où l'épidémie sévit. Les fumigations dans les maisons sont un puissant préservatif de la contagion du mal, et quant à moi, je m'estimerai très heureux si, à l'aide de la propagation de ce moyen, si facile et si peu dispendieux, je puis avoir été utile à l'humanité, à l'aide du concours, tant nié, de nos bons Esprits.
Une autre fois, je vous parlerai plus longuement du Spiritisme dans le Levant, et notamment à Constantinople. Si je ne cite pas les noms des personnes dont je parle, c'est parce que je ne leur en ai pas demandé l'autorisation ; mais, au besoin, je crois pouvoir l'obtenir facilement, si vous le jugez nécessaire.
Agréez, messieurs et frères, l'assurance de mon dévouement.
B. Repos jeune, avocat
Rue des Postes, 10, à Constantinople (Turquie).

Magnétiseur qui n'a pas su se dégager

Chers messieurs et frères,
Le livre des Esprits et celui des médiums, texte espagnol, que je vous ai demandés, étaient destinés à un excellent homme âgé de soixante-douze ans, chez lequel s'est révélée une puissance ignorée. Il se nomme P. B.
Fils de jardinier, s'il n'a pas été à même d'acquérir de l'instruction, il a conservé un goût particulier pour les plantes médicinales ; ayant été marin, il a pu en visitant les colonies et autant que cela lui fut permis, s'occuper des spécimens de la végétation tropicale bons pour l'emploi médical. Il a lu et relu un vieux livre de médecine, où il a puisé certaines notions assez pratiques pour lui permettre de guérir quelques personnes abandonnées par les docteurs.
Il a lu aussi quelques oeuvres spirites ; grâce à elles et à nos longues causeries sur le magnétisme, il est partisan de notre doctrine. Dernièrement, une personne affolée par les douleurs causées après une opération faite à une dent cariée et brisée, vint chez lui pour implorer un remède ; il en indiquait un et donnait certaines explications à ce sujet, quand la patente le pria de lui toucher la dent malade : il s'y refusa d'abord, mais par suite d'instances réitérées il la toucha et promenant ses doigts sur la rangée de dents, il les frottait avec douceur ; il mettait toute sa volonté pour faire le bien, de plus, cette dame était convaincue de l'efficacité du moyen, aussi, la douleur disparut-elle pour ne plus revenir.
Naturellement, le secret de cette cure ne fut pas gardé, et quelques jours après cette dame insista auprès de l'un de ses voisins qui souffrait continuellement d'une douleur au côté droit, pour le forcer à aller voir le guérisseur P. B. ; bien accueilli, le visiteur désira être touché, ce que P. B. refusa, mais alors il lui prit la main et la portant sur l'endroit douloureux, il l'y appuya avec force. P. B. se laissa faire et frictionna cette partie du corps avec la ferme intention de le guérir tandis qu'avec son autre main il faisait des passes magnétiques pour expulser le mauvais fluide ; un instant après, l'opérateur sentit à la main restée sur la partie douloureuse, une vive chaleur accompagnée de crampes ; il la retira pour combattre cet effet, puis, l'appliqua de nouveau, mais la chaleur redevint intense et les crampes se remanifestèrent. Le malade fut guéri, mais le soir, P. B. eut la main enflée et cet état empira à tel point qu'il se forma un énorme dépôt ; P. B. le fit aboutir après avoir été longtemps sans

sommeil, l'abcès s'était ouvert en trois endroits, et notre ami n'est pas encore empiétement guéri, l'enflure n'ayant pas disparu.
Lorsque je me suis occupé de magnétisme, il m'est arrivé souvent de voir mon sujet ressentir les douleurs des personnes malades mises en rapport avec lui ; de même, lorsque je le faisais voyager, il subissait l'influence du froid et du chaud, mais quelques passes suffisaient pour faire disparaître ces symptômes pénibles. Aussi, mon étonnement a-t-il été grand, en voyant chez P. B. se produire un état anormal d'une telle gravité. C.
Alger, le 13 mars 1813.

Remarque. S'il est dangereux de se laisser magnétiser par le premier venu, de subir une influence dangereuse, pour le magnétiseur le péril n'est pas moindre, surtout s'il ne possède que des notions imparfaites sur l'art dont il se sert. Une précaution usuelle, après avoir magnétiquement agi sur une personne, est de se dégager avec soin d'abord, puis de bien se laver les mains, pour ne point garder sur l'épiderme l'empreinte malsaine de la maladie combattre.
Pour avoir oublié ce moyen préventif, simple soin de toilette, M. P. B., qui doit être un médium guérisseur sensitif au premier chef, a pu juger par lui-même combien il faut agir avec circonspection en toute chose ; désormais, il doit étudier sérieusement la force dont il est l'heureux possesseur, et en guérissant, il ne craindra plus les atteintes d'un mal inconnu que, dans le cas dont il s'agit, il avait changé de place pour se l'approprier après l'avoir expulsé d'un organisme.

Impressions naïves de l'Esprit d'un panthéiste

14 avril 1173.
Amis,
Un mot sur notre frère en croyance, M. B. Fabrice, décédé à Montauban le 5 avril courant.
Notre ami était un homme intelligent, humainement parlant, un savant suivant le monde ; peu avancé sous le rapport philosophique, il avait effleuré les questions spirituelles et se renfermait obstinément, avant son initiation à notre doctrine sublime, dans un cercle d'idées panthéistes dont il n'eût jamais pu sortir sans elle.
Il y a deux ans, environ, qu'il s'adonnait avec une certaine persistance à la recherche de la vérité ; mais il ne pouvait parvenir à se rendre compte de l'état de l'Esprit après la mort du corps. Pour lui, l'individualité humaine était un problème encore insoluble, et, malgré cela, il y avait des moments où il se sentait entraîné d'une manière irrésistible à admettre ce grand principe spiritualiste. Il comprenait alors que la réincarnation était la sanction la plus éclatante de la justice divine et, chose étonnante, parfois il se surprenait faisant de la propagande auprès des incrédules ses amis, et bravait froidement, ainsi que l'eût fait un vieil adepte cuirassé, les sarcasmes de ses contradicteurs. On eût dit, en vérité, que son Esprit était constamment sollicité par deux forces en sens inverse qui, tour à tour, prenaient le dessus et le faisaient osciller tantôt à droite, tantôt à gauche.
A soixante-dix-neuf ans, on abandonne difficilement les idées qu'on a caressées toute sa vie, et cependant, l'Esprit incarné tend toujours à se rendre compte de ce qui l'intéresse au suprême degré : son avenir spirituel.
La dernière fois que je le vis, et ce plaisir ne m'était pas toujours permis en raison du milieu où il vivait, je le trouvai presque découragé, revenant malgré lui à ses idées de panthéisme ; j'en fus peiné par amour pour lui, et je l'encourageai de mon mieux en l'assurant que Dieu lui tiendrait compte de ses bonnes actions et de son vif désir de connaître la vérité. J'essayai de lui faire comprendre qu'il exaucerait bientôt ses voeux, plus tôt même qu'il ne le pensait. Notre frère, en effet, mourut quelques jours après ma visite. Il vient de se communiquer et nous fait part naïvement de ses impressions. Je transcris ci-après cette communication qui, tout en démontrant le véritable état de son Esprit, nous donne une preuve de son identité par sa manière de raisonner, bien connue de nous : « Savez-vous, mes amis, ce que c'est que la mort ? C'est d'abord un grand trouble : on est comme évanoui. Puis, peu à peu, on revient et on est absolument dans la position d'une personne fatiguée par un trop long somme. On se sent lourd, puis, cela se dissipe insensiblement, et alors, on

est aussi léger qu'une plume, que dis-je ! Plus léger que l'air !
Vous aviez raison de dire que j'avais beaucoup à apprendre. Oui, aujourd'hui je le reconnais. Cependant, sans avoir une conviction bien sincère, mon Esprit était souvent préoccupé des vérités que vous cherchiez à lui faire comprendre. Maintenant je vois bien des choses qui m'échappaient. Je sais d'abord que je vis, quoique séparé du corps ; je me sens plein de vigueur, et jamais je ne me suis mieux senti. Je suis persuadé aussi que j'ai beaucoup d'apprendre.
Enfin, que voulez-vous, je suis dans la bonne voie, et tenez, je ne vous le cache pas, j'aime mieux être mort que vivant sur la terre. Bonsoir. Je vous aime tous pour le bien que vous m'avez fait. »
B. Fabrice
Nous continuons à obtenir des succès, en fait de guérisons, et nous recevons des lettres de nos frères souffrants. Dieu veuille que nous puissions faire tout le bien que nous désirons accomplir. Je vous en rendrai compte en temps opportun. D. C.

Dissertations spirites

Étude, travail et progrès spirituel
Médium M.
Nous recevons d'Anvers les communications suivantes qui, sous une forme allégorique, donnent une idée assez juste du but et de la nécessité de l'étude, du travail et du progrès spirituels : Un grand industriel rassembla un jour tous ses serviteurs, leur disant : « Mes enfants, j'ai amassé beaucoup de biens à force de soucis et de travail, je n'ai ni femme, ni enfant, ni famille, et bientôt je quitterai ce monde. Écoutez et retenez mes instructions ; car si vous suivez mes conseils, vous posséderez mes richesses. Vous allez entreprendre un voyage ; prenez le chemin qui vous semble le plus propre pour vous instruire, car vous êtes libres. Par ce voyage, vous serez à même, si vous savez en profiter, d'acquérir les connaissances qui vous manquent pour diriger l'industrie dont vous ne connaissez encore que le travail élémentaire, et par le contact de certains peuples, vous serez initiés dans une science supérieure qui vous rendra aptes aux plus grandes entreprises. En revenant, vous prendrez possession de mon héritage ; vous n'aurez qu'un coeur et qu'une âme; nul d'entre vous n'aura le titre de chef, car vous concourrez tous au même but : l'accroissement de votre industrie. Vous jouirez d'une paix inaltérable, car il ne s'élèvera parmi vous ni querelle, ni discussion, et le bonheur sera le prix de vos efforts. Mais soyez vigilants et actifs, pénétrez-vous bien de ma pensée, car vous aurez beaucoup d'obstacles à vaincre. Votre route sera semée de séductions et souvent vous serez tentés d'abandonner l'utile pour l'agréable ; mais fuyez les occasions pour vous consacrer à l'étude des sciences.
Le lendemain, à la pointe du jour, les serviteurs se mirent en marche, pleins de zèle, s'exhortant mutuellement au courage et à la persévérance, puis chacun prit un chemin différent en se serrant la main, se disant au revoir jusqu'au jour fixé pour le retour.
Les plus entreprenants firent beaucoup de chemin en peu de temps, mais bientôt leur marche se ralentit à cause de la grande confiance qu'ils avaient eue dans leur force et se découragèrent.
D'autres se disaient : « J'ai beaucoup de temps devant moi, il est donc inutile que je me presse ; il faut d'ailleurs que je me ménage afin de ne pas m'arrêter en chemin. La comparaison seule peut me faire étudier avec fruit ; l'homme doit se distraire de crainte qu'un travail trop assidu et trop sérieux n'épuise ses forces pour le lendemain. »
D'autres, entraînés par les plaisirs, oublièrent complètement le but de leur voyage. Un seul d'entre eux récapitula tous les jours les instructions de son maître. « Il faut, se dit-il, que je me pénètre bien de son Esprit afin que, par la communion de pensée que j'établirai avec lui, son rayonnement me maintienne dans la ligne de conduite qu'il m'a tracée. Ce n'est qu'en récapitulant bien ses paroles qu'elles se graveront dans ma mémoire, et que je me rendrai apte au travail qu'il désire et qui sera couronné d'un si bel héritage. »
Et calme, il poursuivit son chemin, absorbé par les conseils de son maître, qui s'imprimèrent si bien dans sa mémoire que nul plaisir ne put l'en distraire. Il marcha doucement et régulièrement.
Les autres oublièrent les instructions de leur maître, leur esprit s'épuisa en travaux inutiles et le

temps fuyait rapidement.
Ils arrivèrent cependant tons à l'heure indiquée au terme de leur voyage. Ils frappèrent à la porte du maître, mais ils tombèrent sur le seuil pour ne plus se relever. Un seul eut accès dans la demeure préparée ; la porte s'ouvrit à son arrivée. Inondé de bonheur, environné de splendeur, il se jeta la face contre terre en rendant des actions de grâces. « Relève-toi, mon fils, lui dit le maître, car toutes les magnificences qui t'environnent, ne sont que les prémices des magnificences futures que je réserve au serviteur fidèle, mais je vous le dis, en vérité, qu'il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »
Lamennais

« Vos plus belles intelligences sont parfois les plus stupides au point de vue de l'Esprit. Et tel que vous posez sur un piédestal, est relégué ici dans un coin. Tel qui mendie sur terre, commande ici et son rayonnement est si vif et si puissant, que les rois s'inclinent devant la grandeur de celui qui reçut l'aumône. »
H. Heine

Médiumnité parlante
Médium, Madame G. 29 octobre 1871.Groupe Charitas, à Marseille[15]
Mes chers et bien-aimés enfants,
L'émotion que je n'ai pu contenir, ne doit pas vous attrister. Ma grande joie en a été la seule cause.
Que Dieu est bon dans sa justice et sa puissance ! Le jour est venu où la tombe ne doit plus faire éclater un affreux désespoir où les rapports vrais et réellement sympathiques, de famille à famille, d'ami à ami, ne se trouveront plus brisés par la mort.
J'ai passé par un grand trouble, facile à éviter si j'avais eu le bonheur de mourir dans la simplicité des croyances puisées dans la connaissance du Spiritisme. Mais, imbue de la foi dans laquelle j'étais née et morte, j'attendais toujours qu'on voulût bien me désigner la place que je devais occuper. L'enfer, ma conscience me disait : « Tu ne ras pas mérité » mais l'idée du purgatoire me troublait. On me disait bien que c'était, en partie, une chose mal expliquée et mal comprise ; qu'ici régnait une entière liberté, et que l'esprit pouvait aller où son avancement et son progrès lui donnaient la force et le pouvoir d'atteindre ; que les souffrances étaient morales, et qu'elles consistaient dans le trouble, dans le regret et le remords.
Tout cela n'entrait pas facilement dans ma pensée. Je persistai longtemps encore à vouloir ne croire vrai que ce que l'on m'avait appris. Fatiguée enfin de ne trouver nulle issue dans la nuit où j'errais, je résolus de mieux réfléchir à tout ce qu'on avait voulu m'apprendre.
A mesure que j'y pensais plus sérieusement, une lumière nouvelle semblait s'offrir à moi. Je sentais, en effet, que là devait être la vérité. Quel bonheur pour moi, quand j'en fus tout à fait convaincue !
Ma première pensée fut pour vous. Que font-ils, me disais-je, dans cette vallée d'afflictions et de larmes ? Que ne puis-je faire encore quelque chose pour eux ! Soudain, une voix amie, répondant à ma pensée, me dit : « Oui, tu le peux, la porte de communication est désormais ouverte par la volonté suprême. - Quelle porte, m'écriai-je ? - Celle qui sépare un monde de l'autre » Vous dire quelle fut ma joie : impossible ! Je vous ai parlé depuis, souvent par l'inspiration ; mais j'attendais, avec impatience, ce jour où il m'est enfin permis de le faire par la parole.
Oui, mes enfants, nous sommes arrivés à ce point de progrès, où la communication entre incarnés et désincarnés doit se répandre et se généraliser peu à peu dans toutes les parties du monde.
Ces révélations ont pour but de rallumer la foi qui s'éteignait, et de faire disparaître, en même temps, les erreurs et les inventions superstitieuses des hommes.
Quant aux principes de charité, d'amour et de vraie paternité, qui forment la base de la religion chrétienne, rien ne saurait les ébranler, et la lumière spirite, loin d'en ternir l'éclat, les fera briller, au

15 Communication spontanée spirite de Madame Thérèse, veuve B., à sa fille, son beau-fils et ses petits-enfants, obtenue par la médiumnité parlante.

contraire, d'un éclat tout nouveau.
Jadis, j'ai moi-même cru qu'il fallait retenir sur la pente glissante du mal les enfants de la terre, par une certaine crainte. Il fallait inspirer, chez les uns, la terreur d'un enfer, et promettre aux autres une félicité éternelle sans mélange d'aucune inquiétude mais, aujourd'hui, Dieu permet que les Esprits, vos frères, viennent eux-mêmes volis révéler la vérité simple.
Dieu le permet, dis-je, aussi, malgré tous les obstacles, malgré toutes les résistances, la voix d'outre-tombe ne se laissera plus étouffer. Consolation immense pour vous, et non moins grande pour ceux qui vous ont devancés !
Quel bonheur inouï, comparé au vide que laissaient dans les coeurs les croyances passées et malheureusement trop répandues encore En effet, ces croyances nous apprenaient que quand nous mourions, et que nous méritions d'être heureux dans la vie future, toute communication directe cessait et devenait désormais impossible avec ceux que nous avions laissés.
Comment pourrait-on bien, dans ces conditions, être heureux ; comment supposer qu'il y ait dans ces régions célestes, assez d'égoïsme, d'indifférence ou d'oubli, pour laisser les habitants penser sans douleur à tous les malheureux de la terre qu'ils ont aimés ? Quelle erreur ! Et quelles souffrances entretiennent dans les coeurs aimants et bons, de l'un et l'autre monde, de telles croyances Est-il, en effet, une souffrance égale à celle d'un Esprit qui, attiré par le regret sincère et l'affection de ceux qui le pleurent, tourne autour d'eux, plane au-dessus de leur tête sans pouvoir leur dire : « Ne me pleurez plus, je suis là. »
Vous pouvez voir par là que l'être chéri qui s'en va, fût-il digne d.'habiter les régions les plus heureuses, ne saurait avoir un bonheur complet. Vous allez le comprendre par ce simple exemple, que je puise dans votre monde. Enlevez une mère du milieu de sa famille, du milieu de ses enfants adorés. Supposez-la habitant une malheureuse chaumière que visitent même parfois la faim et le froid. Transportez-la tout à coup dans un palais somptueux, où il ne lui resterait rien, absolument rien à désirer, où elle pourrait savourer en abondance toutes les délices. Croyez-vous que cette mère, si elle est une bonne mère, si elle a un coeur, une affection, un amour, se trouvera heureuse au milieu de toutes ces splendeurs, parce que son propre moi sera satisfait? Je réponds : Non. Et tous ceux qui cherchent un paradis où la béatitude des célestes élus ne serait troublée jamais par les murmures, la souffrance et le regret de leurs gères attardés, ignorent l'invincible attraction de ces deux mots : amour, dévouement. C'est cet amour, ce dévouement que je suppose habiter le coeur de cette bonne mère et qui au milieu même des jouissances l'empêcheraient d'être heureuse. Elle dirait : « Mon Seigneur et mon Dieu, je te rends grâce de toutes tes bontés mais avant de venir habiter empiétement tes célestes demeures, permets que j'attire vers moi tous ceux que j'aime ; permets que je retourne dans ma chaumière, au milieu de mes enfants ; je leur parlerai, je les conseillerai. Quand le chemin sera trop rude et rocailleux, je les prendrai par la main pour qu'ils ne succombent pas, et puissent parvenir sans danger à la fin de toutes leurs luttes et de tous leurs combats. Alors seulement qu'ils auront tous franchi cette période de peines et de souffrances, alors seulement que je pourrai tous les entourer de mes bras maternels et les amener à Toi, alors seulement, ô mon Dieu, je pourrai jouir pleinement de la félicité que tu m'as réservée. »
Ce langage, mes bien-aimés, serait celui de tous les bons Esprits ; il n'en est aucun qui consentirait à jouir en égoïste d'un bonheur qu'il saurait inaccessible au plus petit de ses frères. C'est pour cela que volontiers, les bons Esprits quittent si souvent ces régions délicieuses, dont ils vous font un tableau si magnifique, pour venir à vous, vous inspirer, vous guider et vous apprendre à les suivre ; vivant en quelque sorte de votre vie ; heureux de vos joies et souffrant de vos peines.
Si tel passage amer et douloureux se présente sur le chemin de votre destinée, comme rien n'arrive sans dessein et sans but utile, si ces épreuves sont bonnes pour votre amélioration et le salut de votre âme, vos amis invisibles ne vous les éviteront pas ; mais ils peuvent vous soutenir et vous inspirer le courage nécessaire pour les franchir sans péril.
C'est ainsi que, peu à peu, l'on arrive à la fin de sa course, et qu'après avoir franchi la mort, et s'être reconnu, on se dit : Mon Dieu, combien ai-je été faible. Comment, soutenu par tant de mains amies, ai-je pu souffrir autant pour si peu de chose ?

Voilà comment disparaissent et s'évanouissent avec le temps toutes nos tribulations et nos tourments passés Une impression seule nous en reste, et nous accompagne de l'autre côté de la vie :
celle du souvenir, impression heureuse ou pénible, selon que nous aurons été lutteurs persévérants, ou indolents et lâches.
Aussi, ne saurais-je trop vous recommander, mes enfants bien-aimés, de ne vous charger le souvenir par aucun amer regret. Apprenez à vous supporter avec amour les uns et les autres, et à vous tendre mutuellement la main.
N'abandonnez, surtout, jamais le Spiritisme, car vous abandonneriez du même coup la seule boussole capable de guider sûrement vos pas dans vos destinées. Le Spiritisme seul vous fera comprendre toute la portée des devoirs que vous vous devez réciproquement. Par cette doctrine, le père et la mère comprendront toute l'étendue de leur responsabilité, et la vigilance active et égale avec laquelle ils doivent veiller sur chacun de leurs enfants, bons ou moins bons. Et les enfants, à leur tour, seront plus dociles à la voix de leurs parents, quand ils sauront que ce n'est ni le hasard, ni la fatalité, qui les a fait naître dans telle condition, dans telle famille plutôt que dans telle autre, mais leur désir et leur volonté, d'accord en cela avec la volonté et le consentement des parents eux-mêmes. Je ne parle pas de la permission de Dieu, puisque vous savez que rien n'arrive sans sa volonté.
Le Spiritisme seul, enfin, vous fera comprendre la nécessité de la parfaite solidarité qui doit vous unir et qui, de la famille, doit s'étendre à la société.
Retenez bien ce mot de solidarité. Appliquez-vous à l'étudier, à le comprendre, et surtout à le pratiquer. Avec la solidarité seule naîtra le commencement du véritable bonheur et de la véritable harmonie qui, jusqu'à présent, à tous les degrés de la société, ne sont que vaine apparence.
Ainsi en est-il du mot fraternité, que depuis si longtemps chacun répète, et que l'on comprend si peu. Le Spiritisme seul encore, en découvrant la loi des préexistences, vous fait toucher du doigt la portée vraie de ce mot, en vous montrant partout des parents et des frères. Unissez-vous donc de bonne volonté, mes chers enfants, à tous les propagateurs de cette doctrine simple, rationnelle, logique et consolante entre toutes.
Je sais que ce n'est pas l'avis de tout le monde, et que l'on cherchera à vous en détourner par n'importe quelle bonne ou plutôt mauvaise raison. On vous dira que tous les spirites sont des fous ou des visionnaires ; vous en trouverez même qui vous diront que le Spiritisme ne se propage que par la puissance du diable.
Mais, que toutes ces flèches vous trouvent invincibles et ne pénètrent pas dans vos coeurs. Comment Dieu serait-il Dieu, s'il permettait que les mauvais Esprits seuls vinssent vous parler ?
Et puis ce diable, dont il est trop souvent question, comment ferait-il son compte ? Il vous dit d'aimer Dieu, d'aimer votre prochain ; il vous dit : Hors la charité point de salut ! Quand le diable aura fait que tous les hommes vivent de l'amour fraternel, les amenant à ce degré, de faire le bien et détester le mal, comment voulez- vous que son royaume subsiste ? Je ne veux pas dire que souvent des Esprits légers, mauvais, méchants, ne puissent venir vous parler ; là même, nous devons reconnaître la justice de Dieu, le père des bons comme des mauvais, qui les aime les uns et les autres du même amour, permettant que les Esprits supérieurs vous amènent parfois des Esprits souffrants, seul mot qui convienne aux mauvais Esprits ; tendez-leur une main secourable, amenez-les à comprendre qu'ils sont malheureux et souffrants, pour s'être obstinés dans leurs erreurs.
Accueillez donc avec bienveillance et charité les Esprits qui viennent à vous ; si ce n'est par sympathie pour eux, vous devez le faire par respect pour les bons Esprits qui les amènent ; rappelez-vous bien qu'un être inférieur, le fût-il plus encore, n'est jamais seul, et que toujours un bon Esprit, son ange gardien, l'accompagne.
Inutile de vous redire, mes enfants, que vous ayant aimés, je vous aime encore. Je veux rester avec vous jusqu'à ce que vous ayez atteint le degré de mon bonheur, et que nous puissions tous ensemble accélérer ensuite nos pas vers ce progrès infini qui est Dieu.

Bibliographie

Arts et Sciences. L'univers astronomique

Cette carte qui mesure 1,50 sur 1 mètre, contient en forme de cadre 24 planches représentant les diverses planètes, les phases de la lune, l'ordre des saisons, la formation des mondes, les vues du soleil, etc. La partie supérieure contient, dans un diamètre de soixante centimètres, une vue complète de l'univers, aperçu de la terre avec la meilleure des lunettes astronomiques. Toutes les proportions ont été minutieusement observées, tant dans le volume des différents corps que dans la distance de ceux-ci au soleil. Ce remarquable travail est complété par une explication succincte mais fort suffisante.

C'est là une innovation excellente, l'étude de l'astronomie étant trop ardue pour s'implanter tout d'abord dans l'esprit autrement que par les yeux. Cette carte trouvera sa place marquée dans toutes nos écoles, car elle donne à l'élève, une idée bien plus nette et bien plus juste que ne le feraient les meilleures explications. Elle sera pour le maître le complément de son enseignement, et offrira à l'élève le stimulant si nécessaire à l'enfance : la curiosité. Enfin, elle est créée par un spirite dont les déductions sont complètement en accord avec l'enseignement des Esprits.

S'adresser à M. Emmanuel Vauchez, secrétaire général du Cercle parisien de la Ligue de l'enseignement, 175, rue Saint-Honoré, à Paris.

Pour le comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Juillet 1873

De l'idéal spirite, naturel et divin

La condition harmonique de la vie matérielle et spirituelle a pour base assurée la diversité des éléments qui la composent, éléments qui, par leur opposition, s'accordent et se corrigent mutuellement ; ainsi, dans la nature, nous avons des fluides, des solides, de l'eau et du feu ; rien ne pourrait se fixer si tout était fluide ; aucun mouvement ne nous serait permis si tout était solide. Nous serions noyés si tout était eau ; nous serions brûlés si tout était feu. Dans l'ordre intelligent, les manifestations indispensables à la vie individuelle et sociale existent par des oppositions semblables à celles que nous venons d'énoncer ; telles sont : l'autorité et la liberté, la foi et la raison, la solidarité des intérêts et l'inégalité des aptitudes, l'amour du prochain et l'égoïsme personnel.

S'il est reconnu qu'en toutes choses un effet intelligent indique une cause intelligente ; que toute cause produit un effet qui la représente avec exactitude, les conditions harmoniques de l'univers, visibles et tangibles pour nos sens matériels ou nos aperceptions spirituelles, deviennent le reflet de l'intelligence divine ; elles ont sur la terre une profonde similitude avec l'ordre moral, ce reflet de l'intelligence humaine. Affirmer que l'ordre de l'univers n'est pas un effet de l'esprit infini, c'est reconnaître qu'il y a des principes existant par eux-mêmes, produisant des Esprits qui peuvent devenir les égaux de ces principes ; mais en constatant, comme l'a fait Allan Kardec, que l'Esprit, effet de l'ordre universel, devient lui-même universel, c'est évidemment élargir les horizons, et affirmer que l'Esprit est le principe de l'ordre comme il en est la fin. Il est donc injuste de dire : l'ordre est un principe, car c'est admettre une contradiction.

Ce qui préside à l'ordre constaté dans l'harmonie universelle, est une règle infaillible, représentée en tout et partout par l'unité et la diversité ; l'accord de ces deux modes n'ayant pas été réalisé par les divers systèmes philosophiques, entre eux il y aura toujours confusion et contradiction si leur synthèse n'est pas formulée. Du reste, cette anarchie dans les idées est la cause du travail générateur dont nous constatons l'existence, et notre Esprit offre ce résultat, d'un état continu d'incubation intellectuelle pour créer un état social plus harmonique, une vie nouvelle qui, sortant de ce chaos de contradictions, puisse être, par rapport aux temps antéhistoriques, ce que la création matérielle de la terre est aujourd'hui par rapport aux effrayantes révolutions des premières époques géologiques.

Sept systèmes philosophiques se partagent le domaine de nos consciences :

1° Le Mysticisme enseigne que tout est incompréhensible, l'on doit croire sans voir ;

2° le Panthéisme dit : Dieu et la nature sont indistincts, il n'y a qu'une seule et même substance ;

3° le Dualisme affirme que deux substances uniques, celle de Dieu et celle du monde, sont les seules existantes et ne peuvent jamais se résoudre l'une dans l'autre ;

4° le Scepticisme veut tout voir pour croire, il enseigne que nous ne pouvons avoir rien de certain ;

5° le Spiritualisme croit qu'avec un rien, l'Esprit a produit la matière ;

6° le Matérialisme énonce que la matière a produit l'Esprit pour rien ;

7° le Spiritisme vient faire l'unité parmi tant de dissidences, en prouvant l'existence des Esprits et leur progrès ascensionnel par la réincarnation.

La vie spirituelle et harmonique de l'humanité existe dans ces doctrines ennemies, dans cette anarchie qui, pour le penseur, est le résultat d'un travail générateur facile à constater et la vie sociale à l'état d'incubation intellectuelle ; remarque importante, la vérité nécessaire et spéciale, sur laquelle repose chacune des six premières doctrines, étant par elles portée à ses dernières conséquences, donne un résultat contraire à la raison, ce qui les conduit infailliblement vers une force nouvelle et attractive représentée par la philosophie spirite. Tout, dans l'univers, a donc sa raison d'être, puisque l'accord naît de dissemblances apparentes ; une comparaison va mieux expliquer notre pensée.

Que se passe-t-il dans un oeuf les premiers jours de son incubation. Les deux substances jaune et blanche y sont confondues à tel point, que rien dans ce fluide mélangé ne dit à l'investigateur : là existe une activité intelligible ; pourtant, de cet ensemble confus, génésiaque, sort un être tout constitué, preuve que la substance qui a pu le produire possède une énergie agissante et génératrice ;

de même, les systèmes philosophiques dont il s'agit, doivent comme l'oeuf réaliser leur synthèse ; jusque-là, leurs contradictions ne pourront produire que des principes confus.
Toutes les doctrines poursuivent la réalisation d'un but commun, le bien absolu. Tel est l'idéal divin de l'homme, cet Esprit imparfait, incarné pour se rapprocher de ce qui constitue l'essence de Dieu, c'est-à-dire l'égalité parfaite entre son amour, son intelligence et sa puissance ; le terrien actuel a plus d'amour que de puissance et d'intelligence, le premier attribut domine les deux autres et cette supériorité inégale de l'un d'eux produisant le mal, le progrès consiste dans les moyens employés pour vaincre cet état de souffrance, dont l'existence n'est due qu'à l'inintelligence et à l'impuissance des mortels pour satisfaire leurs besoins. Les habitants des planètes ne peuvent être des Esprits progressifs, qu'en ayant comme des dieux incomplets, plus d'amour que de puissance et d'intelligence ; ils seront affranchis de tout mal, le jour où comprenant les lois du bien, ils sauront les appliquer à la réalisation de tout ce qu'ils aiment.
Le Spiritisme est venu à l'heure choisie par nos amis invisibles, pour nous ramener tous vers cet ordre naturel, poursuivi par les philosophies connues, anciennes ou modernes; il est venu nous prouver que le progrès est soumis à des lois générales et inflexibles, absolument identiques à l'ordre divin recherché par toutes les églises, puisqu'elles ont continuellement formulé un dogme de la rédemption ; aussi Allan Kardec, qui a synthétisé l'enseignement des Esprits, a-t-il pu dire en leur nom « Sans la réincarnation, point de progrès; sans le périsprit point de manifestations vitales ; ce lien brisé, le corps est un instrument inanimé[16]. »
Il est donc évident que pour ressembler à Dieu et posséder comme lui les propriétés de l'Esprit, toujours égales et identiques entre elles, il faut acquérir la science du bien, avec plus de puissance et d'intelligence, diminuant ainsi peu à peu la cause et les effets du mal ; cet idéal, nommé naturel par la philosophie, et divin par la religion, n'est autre que le but de toute activité humaine, c'est-à- dire la perfection infinie représentée par les transformations continuelles offertes aux âmes réincarnées.
Cet idéal spirite, naturel et divin, vers lequel tendent toutes nos aspirations, ne peut être celui d'une brute ignorante, sans conscience de la vie morale et spirituelle, état sauvage ou barbare dans lequel les populations se traitent avec férocité ; il ne saurait non plus se trouver chez les peuples civilisés, où le mal et le bien, la richesse et la misère, l'ignorance et la science, la justice et l'injustice, la liberté et l'oppression, luttent avec une ardeur égoïste pour satisfaire quelques ambitions. Cet idéal divin, cet ordre naturel étant la négation des choses contraires au bien, devient ainsi pour l'homme l'épanouissement complet de toutes ses facultés ; aussi, pour satisfaire nos aspirations vers le bien-être et la vérité, pour élever à la hauteur de notre amour, notre intelligence et notre puissance, le Spiritisme vient-il établir l'harmonie entre tous les éléments sociaux, et réaliser dans l'humanité une parfaite égalité de propriétés spirituelles.
Si de grands esprits, tels que : Pascal, Leibnitz, Chateaubriand, Lamennais, affirment à divers points

16 Dans le livre d'un orateur éminent, *La Connaissance de l'âme* du Père Gratry, nous retrouvons, écrit avec talent, l'affirmation de l'existence du corps semi-matériel : « Dans ces moments lucides, de délicate sensibilité intérieure, nous avons cru sentir en nous la vraie forme de l'âme, le plan vivant, à la fois idéal et réel de notre âme dans sa beauté et son intégrité. En contraste avec la turbulence obscure, la tristesse inquiète, la dispersion et l'affaiblissement de la vie ordinaire, notre âme et notre corps semblaient transparents, lumineux, pleins de force et de sérénité, de recueillement et de paix. Je sentais comme une force intérieure portant mon corps, une forme pleine de force, pleine de beauté et pleine de joie. Je voyais par l'imagination, non pas factice, mais vraie, une forme de lumière et de feu, me portant tout entier ; forme stable, toujours la même, souvent retrouvée dans mes vies, oubliée dans les intervalles et toujours reconnue avec transport et avec cette exclamation : Ah ! Voilà l'état vrai ! Cette forme refait le corps, et tant qu'elle se maintient, elle en gouverne la tenue, le mouvement et toute la vie, et semble vouloir le rendre plus léger, plus souple, plus droit, plus haut. Elle semble en vouloir resserrer l'unité, en réveiller les forces dormantes, en pénétrer les points obscurs, rapprocher les fonctions trop longtemps isolées, dissiper les langueurs, dévorer ou dissoudre les germes des maladies. Celte forme fluidique change l'expression de la face, le timbre de la voix, la nature du regard. Elle fait sentir avec une puissante énergie, dans l'âme et dans le corps, la différence entre ce qui doit être et ce qui est. C'est alors qu'on comprend cette plainte : nous sommes, par notre faute, un mauvais style sur une pensée divine. La belle chose que
Dieu dit, nous l'écrivons bien mal : notre réalité ne s'adapte pas bien à notre beauté idéale.»

de vue : « Que le christianisme est un arbre qui a ses racines dans la terre, tandis que dans les cieux il fleurit et donne des fruits » , les spirites savent que la terre est capable de donner la substance éthérée qui permet à l'Esprit son ascension dans qu'ils doivent réaliser sur terre la pensée du Créateur, connaître l'existence des mondes supérieurs et apprécier les lois qui les régissent, afin de se dire avec foi et conscience : le frère aîné de toutes les doctrines, le Spiritisme, a ses racines sur cette planète où il embrasse tous les systèmes philosophiques, sa fleur sera l'unité de pensées, son fruit sera la fusion de toutes les âmes dans la vie universelle d'harmonie.
Les guides invisibles nous enseignent que l'homme incarné doit à une époque appréciable ne plus avoir de maladies dans son corps, de vices dans son coeur, d'erreurs dans son Esprit ; ils affirment aussi que le jour où l'homme aura chassé la maladie, le vice et l'erreur, trinité malfaisante qui jusqu'à ce jour a dominé tous les rapports humains, la terre et ses habitants seront transformés coin - plétement, dans toutes leurs conditions d'existence extérieure et intérieure, ils auront parcouru le cycle assigné par Dieu aux planètes élémentaires. Les âmes incarnées ayant ainsi relativement réalisé l'absolu de l'ordre divin dans ce monde, ayant soustrait à la matière toutes les parties fluidiques susceptibles d'être spiritualisées, s'élanceront dans l'espace pour aller sur des sphères plus avancées, mieux disposées pour l'élaboration de travaux supérieurs, recommencer d'autres séries d'existences et mieux s'identifier avec l'idéal spirite, naturel et divin.

Variétés

Le Spiritisme chez les Indiens aborigènes[17]
Page 250. États-Unis d'Amérique - Indiens aborigènes.
Page 254. Les Muscogulges sont justes, honnêtes, généreux et hospitaliers à l'égard des étrangers ; attentifs, aimants, affectionnés pour leurs femmes et leurs enfants ; industrieux, sobres, tempérants, persévérants, charitables et portés à oublier les injures.
Page 255. Générosité, intimité, commerce amical exempt de contrainte, de cérémonies, de formalité
Il semble qu'ils n'ont jamais senti la nécessité ou du moins l'utilité d'associer les passions de l'avarice, de l'ambition et de la cupidité. L'Indien dans ses voyages n'a pas plus besoin d'introducteur que l'oiseau des champs lorsqu'il entre dans le verger pour s'y nourrir avec sa compagne.
Page 256. Ce principe admirable : Faites à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fit, est la base de leur constitution. Ces peuples sont tous sur le pied de l'égalité, le luxe et le superflu sont inconnus
Leur roi est traité aussi respectueusement que peut l'être le monarque le plus despotique de l'Europe. Cependant il n'inspire point de terreur ; hors du conseil, il se mêle à la foule des citoyens, converse avec eux et tous l'approchent sans crainte et avec familiarité.
Quoique ce Mico (roi) soit électif, il ne doit le trône ni à des violences publiques, ni à des intrigues secrètes. Son apparition est mystérieuse Personne ne vous dira quand et comment il est devenu roi.
Page 258. Il y a dans chaque ville ou tribu, un grand prêtre et plusieurs autres dont les fonctions sont graduées suivant rage. Mais le chef ou voyant, personnage de haute importance, a l'inspection sur les affaires spirituelles, et son influence s'étend jusque sur les affaires militaires : le Sénat ne décide jamais une expédition sans son avis. Ces peuples sont persuadés que leur grand prêtre a une communication avec les Esprits puissants, qu'ils supposent prendre part à la direction des affaires humaines, aussi bien qu'à celles des éléments ; qu'en conséquence il peut prédire le résultat d'une expédition ; et telle est cette influence, qu'on les a vus fréquemment suspendre la marche d'une armée, ou même la faire rétrograder, lorsqu'après une course de plusieurs centaines de milles, ils n'étaient plus qu'à une journée de l'ennemi ; et souvent leurs prédictions ont eu un caractère de vérité très étonnant. Ils prédisent la pluie, la sécheresse, prétendent faire pleuvoir à leur gré, guérir les maladies, évoquer les morts, fléchir ou mettre en fuite les Esprits malfaisants et même avoir la faculté de diriger la foudre et les éclairs.
Ils n'ont point d'images ; il n'y a parmi eux, ni rite, ni cérémonie religieuse ; mais ils adorent le

17 Extrait des Voyages modernes faits dans les cinq parties du monde, par les plus intrépides et les plus savants explorateurs de note époque. Tome I. Paris. B. Renault, éditeur.

Grand Esprit, le dispensateur de la vie et de la mort, et lui rendent le plus respectueux hommage. Ils croient à une vie future qu'ils appellent le monde des Esprits, où les âmes doivent jouir d'un calme et d'une félicité graduée, suivant la vie qu'ils ont menée sur la terre. Ainsi, l'homme qui, durant sa vie, aura été un habile chasseur, attentif aux besoins de sa famille, un guerrier actif, intrépide, juste, droit, et qui aura fait tout le bien qui était en son pouvoir, trouvera dans le monde des Esprits un climat chaud, une contrée délicieuse, des prairies immenses, des tapis de verdure émaillés de fleurs, de hautes forêts baignées d'eaux courantes et limpides, peuplées de cerfs et de toutes sortes de gibier, un ciel serein, calme et sans nuages, en un moi une plénitude de bonheur intarissable et non interrompue.

Page 290. Leurs instruments de musique sont le tambour, une courge, et une sorte de flûte faite de roseau ou du tibia de la jambe d'un cerf. Ils observent exactement la mesure, et l'air du musicien semble, à des temps marqués, exprimer une sorte d'extase et de recueillement. En ce moment, ce ne sont pas seulement son instrument et lui qui sont en harmonie, mais il met à l'unisson les sensations d'un auditoire attentif, comme le ferait l'influence d'une intelligence active et puissante. Toutes les sensations se confondent en une seule, qui fait vibrer à la fois toutes les fibres sensibles : celles de l'union paisible et délicieuse des âmes.

Extrait offert par M. Vandersippe, groupe Charitas, à Béthune.

Revue des groupes spirites

25 avril 1873.

Messieurs,

A Cordes, chez M. Isis, ont lieu de nombreuses expériences au verre d'eau ; M. Isis, le 4 avril, voyait distinctement M. de C. souriant et tenant une lettre de la main gauche, sur laquelle le médium distinguait un timbre bleu de la République. Sur une remarque, le médium voulut lire la lettre, mais la main se mit en mouvement allant de gauche à droite, avec une vitesse suffisante pour en empêcher la lecture. Ce mouvement dura de huit à dix minutes, puis M. de C. prit son chapeau de la main droite et disparut en saluant. Le phénomène a duré en tout quinze minutes.

J'ai écrit à M. de C. à ce sujet, et voici ce qu'il me répond : « J'attendais impatiemment la réponse à ma dernière lettre le tableau qui a passé sous les yeux du médium a parfaitement reproduit ma pensée. »

Deux jours après, le 6, à dix heures du soir, M. J. P. Blanc, de Gaillac, s'est aussi montré au médium, serrant de sa main droite une main qui se trouvait en face de lui, et tenant une carte sur laquelle étaient gravés ces deux mots: « Au 14 ». J'ai tout de suite compris le sens de cette manifestation ; le 14, nous devions avoir (et nous avons eu, en effet, une petite réunion chez l'ami et frère Blanc), le 4 au soir, j'avais reçu la lettre d'invitation.

Voilà, messieurs, deux manifestations que j'ai cru devoir vous adresser ; voici, maintenant, un phénomène d'un autre genre. Le samedi 5 courant, vers les deux heures de l'après-midi, le même médium vit paraître une maison formant l'angle de deux rues ; presque aussitôt le feu prend à cette maison ; un moment après, les flammes sortent de toutes les ouvertures ; c'est un immense incendie. Sur la façade de la maison paraît alors un écriteau sur lequel le médium lit : Paris en feu. Puis tout disparaît.

Sur le numéro du Siècle du lundi 7 avril, édition des départements, j'ai lu et vous avez pu lire la relation d'un incendie qui s'est déclaré, le samedi à dix heures, rue de Montmorency, 26, à l'angle de la rue Beaubourg, dans l'établissement d'un marchand de papier en gros. Ne serait-ce pas le même incendie ? Dans tous les cas, nous savons que le phénomène est possible.

Le médium Libert

Il y a quelque temps, nous racontions dans la Revue, la petite révolution opérée par Mademoiselle Libert dans les villes de Roubaix et Tourcoing ; ce médium, arrivé du Kansas (Amérique) qu'il habite depuis dix-huit ans, avait voulu revoir son pays natal, et dans ces deux grandes villes

manufacturières, chez ses parents, presque tous négociants, elle avait créé une foule de médiums. Toutes les soirées se passaient en expériences de typtologie et de médiumnité par l'écriture. Mademoiselle Libert ne pouvait plus répondre à toutes les demandes qui lui étaient adressées de très loin, de Lille même. Des prédicateurs ayant tonné contre cette innovation infernale, diabolique, le médium conviait dames et messieurs à mettre soit un Christ ou un scapulaire sur la table, et aussitôt tous les scrupules cessaient, car les mouvements étaient plus intelligents et plus accentués ; puis, la plupart des assistants écrivaient involontairement sous son action. Des élèves, sous son influx fluidique, devenaient des artistes pouvant avec facilité improviser un chant difficile sur le piano.

A Paris, où nous avons offert l'hospitalité à Mademoiselle Libert, nous avons, sous nos yeux, vu se reproduire les mêmes phénomènes chez cinquante personnes différentes,et au milieu de nombreux assistants ; des spirites convaincus, sur lesquels les magnétiseurs les plus puissants n'avaient pas eu d'action, agitaient violemment le corps et le bras, pour tracer malgré eux des traits incorrects ou de l'écriture suivie.

Plusieurs personnes ont été, d'une manière presque violente, obligées de subir la puissance d'Esprits qui, en s'emparant de leur organisme, leur faisaient mimer des scènes étranges et parier une langue qu'elles ne connaissaient pas. Un fait caractéristique suffira comme exemple, le voici : Il avait été convenu avec un photographe d'essayer si avec ce médium on pourrait obtenir des photographies d'Esprit. MM. Leymarie, Barrère, Mesdames L. Leymarie, Mademoiselle Libert, devaient se réunir chez M. S. E. Le matin du jour où l'essai devait être tenté, selon une communication par l'écriture reçue pat Madame B., 40, boulevard Saint-Germain, le fils de l'opérateur, grand et beau jeune homme de vingt-quatre ans, devait, après l'entrée de Mademoiselle Libert, pousser des cris effrayants, horribles, s'élancer dans l'escalier qui conduit à la salle des essais, puis simuler la scène d'un pendu. M. et Madame B devaient s'y rendre, et après la scène annoncée, l'entransé ou le jeune homme en possession devait passer son bras autour du cou de Madame B. ; dans cette pose, on devait obtenir la photographie désirée.

Fait remarquable, ce qui avait été annoncé s'est accompli ; M. et Madame B., qui n'avaient pas été conviés à cette séance, s'y étaient rendus pour voir les phases du phénomène qu'on leur avait annoncé. L'entransé semblait avoir une corde au cou ; il subissait les effets de l'étranglement, devenait vert, tandis que les yeux sortaient démesurément de leur orbite ; la langue pendante, allongée, donnait un caractère effrayant, presque réel, à ce simulacre horrible. Nous étions émus, saisis d'horreur ; M. S. E., le photographe, croyait son fils mort ; il suppliait le médium de le dégager, ce à quoi il se refusa, disant ceci : « Votre fils, monsieur, sans être spirite, a subi l'influence des Esprits qui se servent de ma présence pour produire ces effets ; déjà vous l'avez vu entransé, dans des positions qui vous ont ému et bien effrayé. Il a parlé indien, puis anglais avec moi, langue dont il ne sait pas un mot, et chaque fois il s'est réveillé mieux portant que jamais ; aujourd'hui, il en sera de même, car je ne savais pas que votre fils dût nous donner ce phénomène remarquable, et sans danger selon moi, qui peut nous donner des photographies désirées, Laissez se terminer l'action des Esprits, et nous serons tous satisfaits, car mieux que nous ils savent le pourquoi de leur action. »

M. S. E. père n'a pas voulu continuer ; il était lui-même oppressé par ces phénomènes inattendus, et, quoique l'on fût arrivé à la phase prévue par Madame B., comme médium, phase où l'entransé devait lui passer les bras autour du cou, ce qui avait lieu, il renvoya les assistants. Mademoiselle Libert dit alors : « Votre fils, selon l'habitude, se fût réveillé bien portant, dispos, gai, et, en se dégageant avec l'aide d'un magnétiseur incarné (ce à quoi s'occupait M. Barrère), il souffrira longtemps. » Cette prédiction s'est réalisée.

Le format de la Revue ne permet pas de longues digressions à ce sujet ; mais bien des personnes connues pourraient affirmer les phénomènes divers dont nous donnons un aperçu.

Mademoiselle Libert, qui est actuellement à Boston, nous envoie une relation intéressante sur les réunions spirites des États-Unis, et sur les phénomènes dont elle est le témoin. La Revue prochaine contiendra cette relation réunie à celles de M. R., qui arrive de New-York et Philadelphie, et nous décrirons en même temps nos impressions personnelles sur les séances de Madame Firman, celles de M. de Lvoff et de M. de Vay, pendant leur voyage de huit jours à Londres, avec la coopération

des médiums exceptionnels, tels que Home et Willams.
Nous donnerons aussi un compte rendu détaillé de faits spirites et d'apports remarquables, qui ont eu lieu aux réunions du groupe central spirite de Toulouse, au groupe la Révélation divine, de Fayl-Billot (Haute-Marne), à la société d'Amsterdam, car chaque mois nous désirons consacrer quelques pages à une revue des sociétés de France et des pays étrangers.

Une mort spirite

M. Rolland, de Marseille, nous adresse le récit suivant :
Frères et amis, Groupe Charitas. 7 juin 1873.
Adolphe Pétron, médium écrivain et fervent spirite de notre ville, tomba dangereusement malade, dans le courant du mois de septembre 1872. Une maladie de poitrine s'était déclarée, et malgré tous les soins possibles, il succomba le 14 décembre 1872.
Je l'ai accompagné plusieurs fois chez M. Strong qui, dès la première visite, ne nous donna aucun espoir. Ce fut à, cette occasion que je reconnus l'efficacité, de ce médium, car notre ami en ressentit de suite les bienfaisantes effluves, et la magnétisation l'aida à franchir, sans souffrances, le passage si critique, pour beaucoup, de la vie à la mort.
Durant la dernière semaine de sa vie, il comprit qu'il n'était plus de ce monde ; aussi, rien ne pouvait le distraire des conversations qu'il avait avec les invisibles. Il nous disait, à sa mère et à moi : « Laissez-moi causer avec mes amis ; il faut que je me prépare, c'est sérieux ». Puis, se tournant vers moi, il dit : « Si vous saviez combien ils sont heureux, là-haut ; ils sont presque toujours en fête ; les voilà prêts à partir pour une nouvelle pérégrination ; peut-être aurai-je le temps d'aller les rejoindre.» Nous causions tous trois, non point comme on le fait d'habitude auprès d'un mourant, mais bien auprès d'un frère qui va partir pour un lointain voyage. Il dicta, à sa mère, ses dernières volontés, sans aucune plainte, ni regrets; il lui donna les détails concernant son dernier costume. « Il faut, disait-il, être mis convenablement en quittant ce monde. » Un moment après, il appela sa mère, et lui dit : « Bonne mère, on me dit que c'est pour demain cinq heures » Ce qui fut, à une heure près.
Dans les derniers jours, sa mère, digne femme élevée dans la religion catholique, l'engagea à faire venir un prêtre. Il s'y refusa. Ne voulant pas le contrarier, sa mère n'en parlait plus, lorsque des parents intervinrent et renouvelèrent cette demande avec obstination ; sa mère en fut peinée, et me pria de le faire revenir sur sa décision. Je m'y prêtai un peu, avec contrainte, mais cette pauvre mère restait seule, dans un milieu superstitieux où elle eût été en butte aux mille méchancetés dont ces gens sont capables. Je pris mon courage à deux mains, lui présentai la position telle qu'elle était, et il consentit à recevoir l'extrême-onction Un peu après, arriva un jeune desservant, tout bouillant de zèle, qui se mit en tête de le confesser, ce qui n'était pas pourtant dans nos conditions. Il commença par lui demander s'il croyait en Dieu ?
- Oui, répondit-il, fermement !
- Supportez-vous vos peines avec résignation ?
- Oui, monsieur, avec beaucoup de résignation !
- Êtes-vous catholique ?
- Je suis chrétien !
Là, commença un autre genre d'entretien, et notre ami lui parla Spiritisme. Après quelques paroles échangées, le desservant sortit de l'appartement, en disant : « Oh ! Il n'y a rien à faire avec ces gens-là, ils ont fait pacte avec le diable ! C'est un spirite ! » Des voisins lui parlèrent de la bonne conduite de notre ami, de ses soins à l'égard de sa mère, que jamais il n'avait mal parlé des desservants. « Oh ! répondit-il, ils sont moins coupables, ceux qui disent du mal de nous, que ces gens-là ; les spirites ont fait pacte avec le diable » et il partit. S'apercevant alors qu'on s'était trompé, on en fit venir un autre, plus évangélique, qui s'en tint aux conditions voulues, et les intéressés furent satisfaits.
Peu avant de rendre le dernier soupir, mon ami tendait ses bras vers le ciel et agitait ses doigts, comme pour saisir, se cramponner à un lien invisible, qui devait l'emporter là-haut. Il me dit, peu avant de mourir, qu'il ne fallait pas l'évoquer de suite, afin de lui laisser le temps de bien se

reconnaître. J'ai fait ainsi qu'il le désirait et j'ai depuis obtenu de lui de bonnes communications.
Ces détails, je les certifie et vous laisse libre d'en faire l'emploi qu'il vous plaira, avec l'autorisation de la mère de mon ami.

Louise Lateau, la stigmatisée

Le 29 mars 4 873, nous recevions la lettre suivante,de R... (Nord):
Je viens, messieurs, vous entretenir d'un fait concernant la jeune fille, Louise Lateau, du Bois-d'Haine (Belgique), fait dont vous vous êtes déjà occupés dans la Revue spirite. Les phénomènes continuent à se reproduire tous les vendredis, c'est-à-dire qu'il y a toujours extase, pertes de sang, etc. mais l'inexplicable jusqu'ici, c'est le phénomène raconté par une personne qui a pu voir cette stygmatisée, hier 28 mars.
Depuis quatre années, Louise Lateau n'a pris aucune nourriture, ne dormant qu'une heure à peine, et cependant, à part le vendredi, pendant les six autres jours de la semaine elle travaille, fait face à ses occupations et soutient ainsi une fatigue corporelle. Je raconte simplement ce que m'a dit une personne honorable qui, elle-même, a été renseignée par les amis qui entourent la stigmatisée, parmi lesquels : sa mère, ses soeurs et le prêtre qui introduit les visiteurs. Je ne puis vous donner d'autres garanties de sincérité.
Ce qui étonne, c'est le fait exceptionnel d'une personne qui, pendant plusieurs années, conserve une bonne santé tout en ne prenant point de nourriture ; ce fait anormal présente un caractère assez
étrange pour qu'il me soit permis de vous en parler, vous priant de le soumettre à nos guides spirituels ; leur appréciation sur un sujet pareil, si extraordinaire, doit être intéressante pour les spirites.
J'ai lu les dissertations médianimiques obtenues en 1869, et insérées dans la Revue, au sujet d'une explication demandée sur un phénomène d'extase causé par une obsession, mais ces dictées ne me renseignent pas sur le fait signalé par cette lettre.
Veuillez, messieurs, bien accueillir ces lignes.
S. D.

Remarque. A Charmes (Vosges), une jeune fille d'un petit hameau, Saucourt, ne boit et ne mange rien absolument depuis douze ans; elle est venue à Paris où les médecins de la Faculté l'ont gardée pendant un an, sans pouvoir donner une explication de ce phénomène ; depuis, elle se livre toujours, sans prendre quoi que ce soit, à ses occupations ordinaires, sans avoir l'air de souffrir. Ceux qui apprécient la puissance du périsprit et les résultats qu'on obtient avec lui, ne peuvent être étonnés de ces faits anormaux dans l'histoire de la physiologie. Il y a des magnétiseurs spirites qui ont endormi des sujets pendant quinze jours, un mois, sans interruption, et ces somnambules ont passé ce laps de temps sans prendre la moindre nourriture ; ce que fait un incarné étant chose infiniment plus facile pour un Esprit, pourquoi Louise Lateau, la jeune fille de Saucourt et tant d'autres, ne recevraient-elles pas, de la part des désincarnés, un influx fluidique remplaçant à doses invisibles, les principes nutritifs que les plantes absorbent ; l'air n'est-il pas le réceptacle de toutes les forces vitales ? Nous défions les hommes de science de nous donner une raison plus simple de ce phénomène naturel, que trop souvent, hélas ! On exploite comme un miracle et une chose surnaturelle. Dans la nature, il y a des lois invariables, justes ; c'est offenser Dieu que de lui supposer certaines partialités. L'étude du Spiritisme peut seule faire rejeter ces erreurs grossières.

Correspondance

Le travail, le salaire, les besoins
Parmi les études inspirées à M. C., maire à V. (Pyrénées- Orientales), nous extrayons l'article suivant :
Le travail. Le travail est une loi de nature, par cela même qu'il est une nécessité.
Si nous prenons le mot travail dans son acception la plus large, nous pouvons dire que toute action

délibérée, soit physique, soit morale, est un travail. Par rapport à celui qui l'accomplit, cette action peut être bonne ou mauvaise. Elle ne saurait être indifférente pour lui, puisqu'il est toujours forcé de choisir. Par rapport aux autres, cette action peut encore être indifférente, c'est le cas de toute action étrangère qui ne les atteint pas.
Le travail de chacun peut avoir deux objectifs humains : soi-même et les autres. Considéré au point de vue de soi-même, il peut être utile ou nuisible. Il est utile, lorsqu'il a pour résultat, avec la conservation de ce qui est acquis, le développement intellectuel moral, et aussi le progrès matériel. Il est nuisible, lorsqu'il amoindrit la puissance acquise ou qu'il enraye ou empêche son développement,
Considéré au point de vue des autres, le travail personnel peut avoir les mêmes qualités et les mêmes défauts. De plus, il peut être inutile. Il est utile, lorsqu'il produit chez les autres la conservation de la valeur acquise ou leur progrès intellectuel, moral ou matériel. Il est nuisible, lorsque, sans rien sauvegarder de l'avantage obtenu, il ne garantit pas le progrès à ce triple point de vue, ou qu'il le met en péril. Il est inutile, lorsqu'il n'empêche ni ne provoque aucun changement dans leur manière d'être, soit en bien, soit en mal.
Un travail accompli au bénéfice d'autrui n'est jamais inutile pour son auteur, quand bien même il demeurerait sans résultat pour les autres. L'application et l'étude qu'il commande développent nécessairement celui qui s'y livre et compense amplement ses peines.
En dehors de l'humanité, le travail s'applique encore à tout ce qui nous entoure. Arbitre, dans sa puissance relative, de ce qu'il accorde à ce qui lui est inférieur, l'homme est libre d'user et d'abuser, de protéger et de délaisser, de conserver et de détruire; mais il aura à répondre, devant une puissance supérieure à la sienne, de l'usage qu'il aura fait de son pouvoir.
Le travail est pour lui d'un prix inestimable ; rien pour lui ne peut ni le remplacer, ni le suppléer, ni l'égaler. C'est par lui qu'il devient puissant ; c'est par lui qu'il devient l'arbitre éclairé de tout ce qui lui est soumis ; c'est par lui qu'il en devient le bienfaiteur, le protecteur et l'ami ; c'est par lui qu'il le guide, l'améliore et le fait marcher en avant en l'élevant vers lui. Cette action, souvent ingrate, pénible, longue et difficile, parfois périlleuse, quelquefois sans résultat appréciable, n'est pas perdue pour lui. Il en profite en retour, le plus souvent sans qu'il y songe, et absorbe une large part du progrès qui, par ses œuvres, vivifie ce qui l'environne. Plus il contribue au progrès du milieu dans lequel il est placé, et plus il progresse lui-même, plus il donne et plus il a.
Aussi, même au point de vue de son action vis-à-vis de ce qui lui est inférieur, le travail est-il un devoir pour lui, et demeure-t-il responsable de l'usage qu'il aura fait de ses facultés, non seulement cause de ce qui lui est personnel et de ce qui intéresse ses semblables, mais encore à cause du bien qu'il aurait pu faire et qu'il n'a pas fait, du mal qu'il a fait et qu'il aurait pu ne pas faire aux êtres' qui lui sont inférieurs, quel que soit l'ordre auquel ils appartiennent.
Le salaire. Si nous considérons le salaire au point de vue du travail dont l'unique objectif est soi-même, nous voyons tout d'abord que si le travail mérite une rémunération, elle ne peut être due que par celui qui en reçoit les bénéfices. Si je suis seul à en profiter à l'exclusion de tout autre, je deviens mon propre débiteur et ne peux raisonnablement m'adresser à personne autre pour obtenir une compensation quelconque. Puisque personne ne me doit, je ne peux m'adresser qu'à moi-même, et ne dois pas chercher ailleurs cette rémunération.
Est-ce à dire que le travail que l'homme accomplit à ce point de vue demeure sans récompense ? Certainement non. Il faudrait, pour qu'il en fût ainsi, que lorsque unissant la plus grande activité à la plus grande prudence, il s'efforce d'améliorer sa position matérielle, son labeur fût frappé de stérilité ; que lorsqu'il travaille à s'instruire, à, devenir meilleur, tous ses efforts fussent vains ; mais, il n'en est pas ainsi, il voit au contraire qu'à mesure qu'il se grandit par le travail, les difficultés s'aplanissent, les obstacles disparaissent, son horizon s'agrandit. Il voit distinctement ce qui, pour lui, était demeuré indécis et dans l'ombre ; il apprend ce qu'il ignorait, il comprend ce qu'il ne comprenait pas, il savoure des sentiments, il jouit de perceptions dont il ne soupçonnait pas l'existence. Connaissances nouvelles, horizons dévoilés, difficultés vaincues, satisfaction de connaître et surtout de pouvoir transmettre, progrès moral et matériel, sécurité de l'avenir ; voilà la

récompense ! Voilà la rémunération qui accompagne toujours le travail personnel accompli au point de vue de l'élévation de soi-même !
Lorsque le travail a les autres pour objet, ceux qui en profitent ont le devoir de rémunérer celui qui l'accomplit et de lui donner en échange un équivalent proportionnel au bénéfice qu'ils en retirent.
Cet équivalent lui est dû, même par ceux qui en profitent incidemment, en dehors de tout compromis, aussitôt qu'ils ont conscience de l'avantage qu'il leur procure. C'est cette rémunération que nous appelons proprement salaire.
On peut donc dire en thèse générale, que tout travail mérite salaire ; mais, comme nous avons vu que lorsqu'on travaille pour soi, la rémunération est intimement unie aux résultats obtenus, nous devons écarter le travail personnel et ne voir ici que celui qui a pour objet le soin des intérêts d'autrui. A ce point de vue, nous pouvons dire que pour être juste, la valeur du salaire doit être en proportion équitable avec l'avantage qui résulte pour autrui du travail accompli.
Nous dirons encore que la rémunération est une récompense ou une compensation essentiellement facultative, tandis que le salaire est une véritable dette contractée par celui qui profite du travail d'autrui.

Un apôtre spirite auprès des morts

Lorsqu'on ne possède aucune faculté médianimique, lorsque la situation que l'on occupe dans la société ne permet pas de mettre sa foi spirite en évidence ; lorsque, en un mot, pour un motif ou pour un autre, on ne peut lever l'étendard du Spiritisme et se faire parmi les hommes l'apôtre de la foi nouvelle, il est néanmoins possible d'apporter à la propagation de notre belle doctrine un concours d'une portée considérable.
Prêcher, répandre sur la terre le Spiritisme, c'est une oeuvre sainte et féconde. Heureux ceux qui sont doués de facultés qui les aident à accomplir une telle mission ; heureux encore ceux que les nécessités de la vie ne condamnent pas au silence. Ceux-là sont méritants, car dans un but d'amour, ils se rendent volontairement la cible des injustices et des froissements pénibles que ne manquent pas de leur faire subir les incrédules ou les intéressés au maintien des choses existantes.
Mais, si la prédication aux incarnés est l'oeuvre la plus méritoire parce qu'elle est la plus pénible, et la plus féconde parce qu'elle conduit à des résultats plus immédiats, les prédications aux morts, les instructions qu'on peut donner aux âmes aveuglées par l'ignorance et abattues par les incertitudes de l'inconnu ; les soulagements que l'on peut apporter aux Esprits troublés par les remords ou les vengeances de leurs victimes, constituent aussi une oeuvre puissante dans ses conséquences et que tout spirite peut toujours et facilement accomplir.
La valeur morale de l'humanité est surtout la résultante de l'état d'avancement des Esprits qui s'incarnent. Si, pendant une période, vous aviez dans un pays quelconque en France, par exemple, un flot d'incarnations d'Esprits mauvais, turbulents, vous auriez dans l'histoire de la France un siècle de luttes, de guerres, d'injustices et de désastres. Mais si, au contraire, la majorité des Esprits s'incarnant était de nature douce, religieuse, possédant ce que nous appelons la foi innée, le siècle correspondant à ces incarnations serait un siècle de paix et de progrès intellectuels et moraux.
Faire des conversions parmi les Esprits et l'expérience nous apprend que celles-ci sont plus faciles à obtenir que chez les humains, c'est donc accroître les incarnations d'âmes qui, par le fait qu'elles auront été spirites avant de naître, seront amenées par la moindre circonstance à adopter sur la terre notre sainte doctrine. Et bien ! Que ceux qui ne peuvent prêcher aux incarnés, s'adonnent à la guérison des Esprits souffrants et égarés par l'ignorance ; que ceux qui ne sont pas. médiums et qui se désespèrent de ne pouvoir apporter un concours efficace au but à poursuivre, se consolent : le bien qu'ils peuvent accomplir en se faisant les apôtres de la doctrine parmi les morts est encore immense ; en voici la preuve : il y a quelques années, un vieillard presque infirme, ne sachant comment se rendre utile à la propagation d'une doctrine qui l'avait consolé de ses misères et aidé à supporter ses douleurs, avait eu l'idée de faire à lui tout seul des séances spirites pour les morts.
A cet effet, après avoir évoqué dans une prière générale les âmes souffrantes qui désiraient s'instruire, le brave homme faisait à haute voix la lecture des livres du Maître, en y ajoutant les

observations qu'il jugeait nécessaires pour se faire mieux comprendre. Cet homme était un profond spirite. Au début il n'était en aucune façon médium. Il parlait et lisait dans le vide, sans savoir si des Esprits venaient réellement profiter de ses leçons. Il avait une foi inébranlable dans la logique du Spiritisme. « Je prie pour les âmes malheureuses, se disait-il, je leur fais des lectures et leur donne des instructions, elles doivent venir m'entendre.» Soutenu ainsi par la puissance seule de sa conviction, notre apôtre des morts priait et prêchait, sans se laisser décourager par la pensée que ses efforts étaient peut-être inutiles, car il n'avait aucun moyen médianimique pour acquérir les preuves de la présence d'Esprits souffrants.

Or, il advint qu'après quelque temps de ces prières, il se développa spontanément en lui des facultés importantes. Il en arriva à voir et à entendre les Esprits, et il put causer et s'entretenir avec ceux qu'il cherchait à soulager. Une circonstance me fit connaître ce qui vient d'être raconté, et je résolus aussitôt de suivre un exemple pareil. Je venais de comprendre tout le bien qu'il était possible de faire sans être médium.

En effet, ainsi qu'un sauvage sans instruction religieuse et scientifique, ignore le but de son existence sur la terre et ne comprend pas le mécanisme de la vie physique, alors cependant qu'il vit de cette vie même ; ainsi il est un nombre incommensurable d'Esprits inférieurs qui, quoique faisant partie du monde des Esprits, ne savent pas ce qu'ils sont, ce qu'ils deviendront ; ne se rendent pas compte de leur manière d'être et ne peuvent, au milieu de la confusion des idées multiples et contradictoires qui les envahissent, découvrir la voie qu'il leur faudrait suivre.

Seuls, les Esprits supérieurs et avancés dans la perfection savent ce qu'ils sont et quelles sont les destinées de la créature de Dieu, comme sur la terre, les peuples instruits et civilisés savent seuls comprendre la manière dont fonctionne l'organisme humain. Il est donc des Esprits qui ont besoin d'être instruits sur le Spiritisme, et dans le mot Spiritisme, il faut entendre non seulement la question doctrinale, mais encore et surtout les conséquences morales qui en découlent.

L'expérience nous apprend encore que la conversion d'un Esprit inférieur comme le soulagement d'un Esprit souffrant est plus facile à obtenir par le concours d'un incarné que par la seule intervention d'un bon Esprit. Cela se comprend. Deux Esprits entre eux peuvent être, en quelque sorte et pour prendre une métaphore, aussi éloignés l'un de l'autre que le sont deux peuples habitant des hémisphères opposés. Nous, humains, ce qui nous sépare, c'est la distance kilométrique ; chez les Esprits, cette séparation n'a pas de rapport avec l'espace, mais elle réside tout entière dans la nature réciproque du pur Esprit fluidique.

Les relations des Esprits entre eux s'effectuent par les fluides. Dans le monde désincarné, il n'y a plus le bruit et la parole, il y a échange fluidique de la pensée ; il n'y a plus la sensation de la vue, il n'y a qu'un contact fluidique qui donne à celui qui le reçoit et le perçoit la conception d'une image et d'une forme. Du moment que les rapports des Esprits entre eux reposent sur l'état respectif des fluides, il nous est facile de comprendre comment des Esprits sont invisibles les uns aux autres si leurs fluides réciproques n'ont pas de relations possibles.

L'Esprit inférieur, à fluide grossier, à pensées absorbées par des idées étroites et personnelles, n'a ni la conception ni l'entendement de l'Esprit supérieur, subtil dans ses fluides. Pour que celui-ci fasse l'éducation de l'autre, il faut un intermédiaire. L'incarné est, dans la main d'un bon Esprit, un agent d'une grande puissance pour convertir les Esprits souffrants. L'homme, ces malheureux le voient et l'entendent ; ils en reçoivent les effluves magnétiques, car l'infériorité même de leurs fluides les laisse en contact dans une certaine mesure avec le côté matériel de l'humanité.

Mû par ces réflexions et ces pensées, tous les soirs, depuis deux ans, je donne avant le sommeil un quart d'heure aux Esprits souffrants. Une courte évocation, une lecture d'un livre d'Allan Kardec suivie d'une courte prière pour le soulagement des Esprits qui sont venus profiter de l'instruction, constituent toutes les formalités de ce simple et facile apostolat. Peu à peu, j'ai acquis une faculté précieuse, si elle n'est brillante. Je suis devenu médium intuitif dans des conditions parfois si effectives que je sens en ma pensée celle de l'Esprit qui a pris la direction de ces évocations.

La lecture principalement demandée par les Esprits est celle des exemples d'évocation donnés dans la deuxième partie du Ciel et Enfer. Ces communications correspondent souvent à des situations

analogues d'Esprits qui viennent s'instruire, et leur lecture, comme leur commentaire, chaque fois que l'idée d'ajouter quelque chose traverse la pensée, frappe d'une façon puissante ces êtres malheureux ou ignorants.
Amis, je viens vous conseiller de suivre l'exemple du vieillard spirite, et de vous faire, vous aussi, les instructeurs des Esprits souffrants et plongés dans l'erreur ou le mal. Chacun de nous correspond par ses fluides personnels à une catégorie d'Esprits sur laquelle il peut avoir une action spécialement bienfaisante, et la faveur qui nous a été faite d'être les premiers disciples de la révélation nouvelle, nous crée de grands devoirs. Que chacun de nous accomplisse donc cette mission de bien, seul s'il est seul, en famille s'il le peut. N'appelez pas tel ou tel nom. Contentez-vous d'une évocation générale et laissez à votre Esprit protecteur le soin exclusif d'amener ceux qu'il aura choisis, car il ne vous faut pas en cette circonstance faire des séances de curiosité, pas même des séances d'études que vous devez remettre à d'autres occasions ; ce qui vous est demandé ici, ce sont seulement des prières et des lectures régulières et quotidiennes, faites exclusivement en faveur des Esprits qui voudront en profiter. Afin de ne pas vous fatiguer, n'accordez pas plus de dix minutes, un quart d'heure à votre apostolat d'outre-tombe, cela suffit. Le principal, c'est, autant que possible, de le renouveler une fois par jour. Comme le vieillard spirite, ne vous découragez pas, ne doutez pas que vos prières sont utiles, que vos lectures sont entendues, et que vous guérissez bien des douleurs, alors même que vous ne voyez et ne sentez rien.
Peu à peu, autour de celui qui guérit et qui éclaire les Esprits inférieurs, il se constitue un groupe d'êtres reconnaissants du bien qu'on leur a fait. Il se crée une cohorte qui grandit rapidement en nombre, qui protège d'une façon matérielle son protecteur moral, qui arrive quelquefois à développer chez lui des facultés médianimniques, mais qui sûrement, lorsque Dieu l'aura rappelé dans le monde des Esprits, viendra, le recevoir au seuil de la vie éternelle, et lui faire un cortège de bénédictions et de douces joies.
A suivre
V., homme de lettres

Dissertations spirites

N'oubliez pas les trépassés
30 mars 1871. Médium C. B.
De tous côtés n'entendez-vous pas le glas funèbre qui sonne ? La mort appelle ceux que Dieu dans sa justice infaillible ne doit pas laisser plus longtemps sur la terre. Bien peu, hélas ! Sont assez heureux pour la quitter pour toujours ; mais qu'il est grand le nombre de ceux que la souffrance va saisir au moment où l'Esprit va rendre à la poussière le corps qui n'a pu servir à son amélioration !
Si vous étiez témoins comme nous des émigrations actuelles, si vous pouviez voir l'état spirituel de ces âmes malheureuses qui, volontairement ou involontairement rentrent dans le monde des Esprits sans avoir progressé, sans avoir profité des existences qui leur ont été confiées sur leur demande ou par punition, votre Esprit serait effrayé de ces temps perdus, de ces vies inutiles et sans progrès.
Quel spectacle désolant et dont ne se doutent pas les mortels insensés qu'un enseignement erroné laisse dans l'ignorance et la superstition ! Quelle indifférence pour ceux qui nous arrivent!
A peine la dépouille mortelle, cette enveloppe grossière, cette matière corruptible, a-t-elle disparu aux regards, que déjà le souvenir s'affaiblit puis s'efface, et c'est à peine si de temps à autre une pensée amie vient s'adresser à l'Esprit qui appelle ou attend un secours de la terre. Le jour de la commémoration des morts seul apporte un peu de consolation à ces pauvres âmes souffrantes, mais souvent encore ce qui à vos yeux humains semble dicté par l'affection n'est hélas que le résultat d'une habitude, d'un lucre ou d'une orgueilleuse prétention. L'amour-propre lui-même, l'égoïsme, ne sont pas toujours étrangers à cette fête des morts.
Si ces sentiments existent, et il faut bien le reconnaître, car c'est une triste vérité, comment voulez-vous que ceux qui sont l'objet de ces ridicules manifestations du coeur, puissent en ressentir du soulagement ? Comment voulez-vous que ces prières, récitées la plupart du temps par des étrangers qu'aucune raison d'affection ou de sympathie n'unit aux Esprits souffrants, puissent les consoler, les

soulager et les rappeler à leur véritable destinée, le ciel ? L'indifférence de ceux qui payent leurs prières ne fait, au contraire, qu'augmenter la gravité de leur triste situation, le délaissement de ceux qu'ils ont aimés les attriste. Oh ! Que les hommes comprennent donc enfin, puisqu'ils semblent croire à l'immortalité des âmes, que les Esprits qui ont été leurs parents, leurs amis, sont là autour d'eux qui les supplient, leur demandent un souvenir d'affection, une prière au. Dieu qui pardonne et donne l'espérance !

Si ceux que les liens de la famille ou de l'amitié devraient conseiller, restent impassibles en présence des inspirations qui viennent souvent les frapper au milieu des jouissances ou des misères de la vie, vous, spirites, qui savez à peu près la vie d'outre-tombe, qui comprenez la situation douloureuse des Esprits souffrants, n'oubliez jamais d'adresser vos prières pour eux à notre Père céleste qui les accueillera comme les parfums les plus purs qui puissent s'élever de la terre jusqu'au trône de sa miséricorde.

Heureux ceux qui auront adouci par leurs prières les souffrances de leurs frères désincarnés ! Heureux seront ceux dont l'âme compatissante et fraternelle aura dans ses élans appelé et certainement abaissé vers eux les regards bienveillants du Créateur ! Mais, malheureux, hélas! Seront ceux dont la haine, la vengeance ou seulement l'indifférence aura suivi au delà de la tombe les hommes de la terre, que Dieu aura fait disparaître à l'heure marquée au cadran de l'éternité !

Ton fils et ton bon ange,

C. B.

Conseils au sujet de l'éducation

11 octobre 1872. 7, rue de Lille. Médium M. R.

Vous pouvez toujours agir, mes amis, selon le temps où vous vivez et dans un sens bien déterminé, bien en accord avec la ligne de conduite que vous vous êtes tracée. Engagez les spirites avec lesquels vous avez des rapports, à demander et préconiser l'instruction Comme le conseille la Ligue de l'enseignernent ; vous prêcherez par l'exemple et produirez plus d'effet qu'en écrivant des articles sur ce sujet.

Si comme société et revue non politique, vous demandiez l'application immédiate de la loi sur l'instruction telle que la formule le Journal des instituteurs, vous ne produiriez qu'un effet restreint; il ne vous reste donc que la voie du conseil sage et fraternel. Le Spiritisme impose à ses adeptes l'obligation essentielle de donner l'instruction la plus large aux Esprits incarnés que Dieu leur a confiés, puisque sans elle il ne peut y avoir d'épreuve utile soit pour l'individu, soit pour la collectivité. Si rien n'est venu l'intelligenter, lui apprendre à progresser en aidant à la progression d'autrui, l'enfant pour arriver au titre d'homme a vécu animalement, c'est une existence à recommencer.

Sur ce sujet intéressant, on parle beaucoup sans agir d'une manière sérieuse ; pour obtenir un résultat important, il faudrait une unité de vue rigoureuse, et savoir établir un programme d'instruction laïque qui, dans un avenir prochain, puisse faire de vos enfants des hommes justes et instruits. Vous auriez une pépinière modèle, dans laquelle la nation prendrait les sujets de premier ordre, aptes aux hautes études et propres à la direction des affaires générales du pays ; ici, plus de privilèges, mais bien le mérite seul reconnu par des actes. Les Esprits inférieurs ne risqueraient plus de se fourvoyer comme par le passé, en enrayant la marche des affaires pour avoir sollicité une place non méritée, et froissant par leur ineptie, les hommes de savoir que leur sotte jalousie se plaît à tourmenter.

L'Esprit, en s'incarnant, choisit le milieu où se passera son existence ; s'il sait discerner sa place, en méprisant les embûches de la vanité, il aura conquis le vrai mérite et le seul talent désirable en cette vie; ceux qui négligent ce travail sérieux de classification loyale, se trouvent déclassés en devenant la plaie des administrations et des transactions sociales, ils troublent l'ordre réel et sont la cause involontaire du malaise qui ronge notre société. Les hommes et les choses ne peuvent être mis à leur place naturelle que par l'instruction, cette matrice sur laquelle se moulent la justice et l'égalité.

Félicie Courtois

Les fictions malheureuses
8 mars 1872. 7, rue de Lille. Médium M. Hoqueblanc
Vous croyez être arrivés à l'apogée du progrès, pour vous proclamer hautement les rois de la création, et même les rois de la civilisation. Erreur, toujours erreur ! Votre Esprit a-t-il progressé ? Oui, mais vous avez laissé endurcir vos coeurs en les ouvrant à l'hypocrisie, de sorte que votre progrès est nul.
Une éducation fausse qui charge l'Esprit et écrase le coeur, vous a donné la vanité et l'indifférence. De tous côtés, vous trouvez des orateurs qui, très savants sur la théorie qu'ils vous enseignent, n'en connaissent seulement pas la pratique. Celui-ci, qui n'a jamais travaillé, vous enseigne la loi du travail ; qui ne croit à rien, veut vous expliquer une religion ; cet autre parle de charité et n'a jamais fait l'aumône ! Voilà votre monde actuel ! Après ce court exposé, est-il utile de vous indiquer autrement les causes de ces fictions malheureuses que vous vous êtes plu à édifier, au milieu desquelles vous vivez dans une agitation constante, qui trop souvent vous servent à écraser les personnes les plus dignes d'intérêt ?
Sachez vous-mêmes chasser de votre coeur l'orgueil qui vous aveugle ; créez entre vous une mutualité et si vous voulez vous perfectionner sur cette terre, sans autre secours que vos propres facultés, apprenez à tendre la main à votre prochain quand il tombe ; sachez connaître la sainte charité, éclairez les Esprits faibles et donnez-leur le pain de vie ; ne refusez pas le petit sou à qui vous tend la main.
Ton père, Roqueblanc

Dieu et sa justice
5 novembre 1872. Médium M. N.
Mes chers amis,
Ne vous fatiguez pas d'entendre nos conseils qui sont toujours dictés dans le même sens. Jésus, le divin modèle, ne cessait de répéter aux disciples qui lui demandaient de nouveaux enseignements : Mes amis, aimez-vous les uns les autres ». C'est qu'il savait que cette recommandation, cette maxime, renfermait l'essence du culte envers Dieu. Nous aussi, mes amis, dans ces moments de crise, nous ne cessons de vous répéter : Courage, priez, ayez confiance et vous serez sauvés.
De même que le maître d'un domaine le parcourt afin de juger si dans sa contenance il n'existe point d'arbres mauvais, vieux ou nuisibles aux jeunes qui, sans eux, pousseraient vigoureusement, ainsi Dieu voit et juge ce qui doit rester sur la terre et ce qui doit disparaître. Il a marqué ce qui doit tomber sous la hache impitoyable de la vérité. Il choisit continuellement des ouvriers qui doivent être des serviteurs de sa justice, car ce sont eux qui sont destinés à saper jusque dans ses fondements votre vieux monde qui ne demande qu'à crouler. Ne vous découragez donc pas, ô mes amis, devant tous les malheurs qui vous atteignent et vous font pousser des cris d'angoisses. Mais priez, priez toujours, afin que les justiciers de Dieu ne vous confondent pas avec les méchants. Si vous vous comportez comme vous devez le faire, les portes de vos maisons seront marquées au sceau de la miséricorde divine. Les enfants de Dieu ne périront pas, mais les enfants de la chair rencontreront dans leur fuite la hache invisible de la Providence ; ils tomberont sous ses coups. Malheur à ceux qui ne pourront les éviter !
L'ange gardien
18 mars 1871
Les hommes préparent encore de graves événements s'accompliront-ils ? Tenez compte des conseils que vous avez reçus et ne vous laissez pas aller à l'apathie et au découragement. Vivez avec la foi en Dieu et l'espérance en l'avenir.
C. B.

Les inspirations et le monde invisible
31 mars 1872. — Médium M. N....

Pourquoi, mon fils, depuis un temps relativement long, n'as-tu pas été averti que quelque Esprit bon se trouvait près de toi dans l'intention de se manifester et de te donner des conseils et des instructions utiles ? A cela, je ne te répondrai rien, sinon que les Esprits qui veillent sur toi avaient sans doute des motifs sérieux pour agir ainsi. Mais est-ce à dire pour cela que tu as été abandonné à ta propre faiblesse et livré à toi seul ? Non, crois-le bien. Au moyen de ces avertissements secrets, tu es toujours en correspondance avec les Esprits qui t'aiment et veulent ton bien ; ces inspirations intimes, tu les reconnais aujourd'hui parfaitement, tu ne peux donc pas te tromper sur leur caractère, et ton expérience aidant, tu dois même en reconnaître l'authenticité.
Mais, mon cher C., mon fils et mon ami, en m'écoutant, il te semblera peut-être que je n'ai à te parler que des inspirations ? C'est vrai, c'est toujours ce sujet que je choisis lorsque je veux entrer en conversation avec toi.
Jusqu'à présent, je ne t'ai parlé que des inspirations bonnes, mais je ne t'ai presque rien dit d'une autre sorte d'inspirations aussi certaines, mais douées de moindre qualité, ce sont les inspirations passionnées, c'est-à-dire les conseils intimes émanant d'Esprits légers, frivoles ou mauvais. Ces derniers sous le masque de la frivolité, cachent parfois de perfides desseins.
Pour te convaincre de ces vérités, je dois te dire que si les qualités, qui sont ici-bas l'apanage de l'esprit de l'homme, le suivent dans le monde des désincarnés, il en est de même de ses défauts et de ses passions qui demeurent en lui et lui font un triste cortège. Les bons Esprits prennent plaisir à faire le bien et à l'enseigner aux autres, absolument comme sur la terre ; de même aussi les méchants, à quelque degré de perversité qu'ils appartiennent, forment des projets, travaillent pour les faire réussir et s'entourent de tous les moyens imaginables pour se créer des adeptes parmi les crédules incarnés. L'assassin perpètre son crime avec le secours des inspirations qu'il reçoit à son insu en cherchant dans son esprit les meilleurs moyens de réussite ; livré à lui-même, ou du moins aux Esprits mauvais qui sont attirés vers lui en raison de leur conformité de vues, il évoque tous les moyens possibles ; alors ces Esprits, qui sont ses amis, l'inspirent, et si le courage lui manque pour l'accomplissement du sinistre projet, ils lui prêtent encore leur concours en excitant son amour-propre ; ils deviennent enfin ses acolytes ou ses patrons. Le joueur a aussi pour amis invisibles des Esprits qui, lorsqu'ils étaient hommes, ont employé leur temps à se livrer à cette passion. Cette manie ne les a pas quittés à leur mort, ils la cultivent au contraire en se faisant les associés inspirateurs des incarnés adonnés au jeu. Ils cherchent et font naître les moyens de jouer. Ils sont donc de véritables organisateurs. Aussi dans un salon où dix joueurs sont réunis, y en a-t-il réellement le double et le triple en tenant compte des invisibles qui prennent part à la partie avec autant de furie que s'ils avaient de l'argent à perdre. Pour les uns et les autres le temps s'écoule et se perd.
Je saisis ces deux exemples pour te montrer que les passions qui sont connues sur la terre par les incarnés, sont attisées par une force invisible mais réelle. Les hommes, du reste, reconnaissent parfois cette vérité sans y faire attention. Ne t'est-il jamais arrivé à la chasse de dire, après un coup heureux pour tes armes : « j'ai été bien inspiré » Et qui n'a pas entendu dire : « Quelle bonne inspiration, quelle mauvaise inspiration ? Ces aveux, mon cher sont formulés, je l'avoue, inconsciemment, mais ils n'en sont pas moins fondés. »
Ah ! De combien de choses je me rends compte aujourd'hui ! Je prends plaisir à réfléchir à tout cela, et malgré moi je compare les deux mondes ou mieux les deux existences que je connais un peu. Celle que j'ai quittée récemment et celle que je possède maintenant. Alors je suis forcé de reconnaître que c'est à tort que l'homme considère comme énorme la distance qui le sépare du monde inconnu car lorsqu'il arrive dans ce monde qu'il ne croit pas connaître, il se trouve tout étonné de voir ce qu'il a déjà vu (il en fut du moins ainsi pour moi) et de vivre comme il a déjà vécu. De plus, lorsque cette vie commencera à devenir réelle pour lui, c'est-à-dire lorsqu'il commencera à s'habituer à ce genre de vie la première chose qui le frappera, c'est l'analogie presque parfaite qu'il lui reconnaîtra avec sa vie précédente, la vie de l'incarné (je te le répète, telles furent mes impressions à moi).
Mais dans ce monde des désincarnés, les existences sont infiniment plus nombreuses que dans

l'autre. C'est une véritable fourmilière où cependant aucun n'est gêné dans ses mouvements ni dans ses actions. C'est un va-et-vient immense et perpétuel. Connue ici-bas, on se rencontre par hasard, on se dit un mot d'amitié, puis chacun s'en va vaquer à ses affaires. Chemin faisant, on trouve, comme chez les incarnés, les oisifs et les libertins, les gens de mauvaise vie ne rêvant que désordre et scandale. Mais on ne les craint point ; une police mystérieuse les surveille et les retient dans le cercle qui leur appartient, et ils n'ont accès que près de ceux qui sont de leur trempe on moindre qu'eux. De temps en temps, on entrevoit une lueur plus ou moins étendue, un souffle bienfaisant caresse, une douce commotion s'empare des Esprits présents. C'est quelque Esprit pur qui passe et tient à laisser un témoignage de sa sympathie et de son bonheur.
Je t'ai dit que le peuple des invisibles est très nombreux ; cela doit être vrai, pourtant il ne nous est pas permis de voir tous les êtres qui sont nos contemporains dans cette zone. Je suppose que le nombre de ceux que je ne puis voir à cause de l'imperfection de mes sens spirituels, est incalculable. Il y a encore bien des mystères pour moi, certaines choses que je devrais connaître me sont encore inconnues ; je pense qu'à mon travail seul Dieu en réserve la découverte; et tout ce qu'il me sera permis de te découvrir sans mal pour nous deux, je te le dirai. En attendant, je ne cesse de te recommander d'écouter toujours les inspirations des bons Esprits, de les mériter par tes actions et de rejeter les conseils perfides des Esprits mauvais, car tu le sais Qui se ressemble se rassemble.
Je ne doute pas que tu ne veuilles suivre mes conseils. Je te bénis.
Ton père, N

Évocation de G. Lambert, demandée par son ami le capitaine Renucci
Médium M. Pierre. Rue de Lille, 7. 30 mai 1873.
Messieurs,
Ce n'est pas la première fois que je viens parmi vous, pourtant votre appel m'étonne,
Demande. -Mon cher Lambert, vous serait-il agréable de vous entretenir avec moi ?
Réponse. - Vous demandez si je suis heureux de venir, mais oui ; pourquoi serais-je mécontent, de mon vivant ai-je refusé une réponse à qui m'interpellait ?
D. - Êtes-vous heureux, vos idées philosophiques se sont-elles modifiées dans votre nouvelle forme de vie ?
P. – Ah ! C'est vous, mon cher monsieur, vous me demandez si je suis heureux, je vous réponds en vous adressant la même demande. Considérez bien que ce monde-ci est la reproduction exacte du vôtre ; ce que vous êtes, nous le sommes, avec le corps matériel en moins, il est vrai, mais avec des aperceptions spirituelles supérieures comme compensation, ce qui nous permet de mieux définir le passé. Enfin, relativement, nous ne sommes guère plus heureux que vous, et je tends à croire que ce que nous sommes ici se prépare sur la terre : tels nous fûmes, tels nous sommes. Il m'eût bien étonné, celui qui m'eût assuré qu'un jour je verrais et croirais ces choses !... Mais, impossible de nier ce fait : je me sens, et quand je dis : Je me sens, c'est me servir d'un mot impropre, je me pressens tel que je suis, tel que j'ai été, semblable à l'amputé qui sent les douleurs occasionnées par un membre absent depuis de longues années.
D. - Que pensez-vous aujourd'hui du Spiritisme ? Vous le teniez pour une jonglerie, et, à ce sujet, vous me plaisantiez quelquefois. Vous rappelez-vous votre visite à Allan Kardec, que pensez-vous de lui ?
R. - Mais ce que je viens de dire se rapproche diablement de ce que vous me demandez ; nous sommes ici ce que nous fûmes chez vous, et de cela j'en suis la preuve évidente : c'est qu'on revit pour gagner un échelon supérieur dans l'échelle des êtres ; ceci prouve qu'Allan Kardec avait raison, c'est la négation de mes principes philosophiques que je croyais très logiques. Je l'avoue, comme beaucoup d'autres, j'avais vu la vérité par le petit bout de la lorgnette, aussi d'un fétu avais-je fait une montagne. Combien ai-je été déraisonnable en maintes circonstances !
D. - Que pensez-vous du positivisme, c'est-à-dire du matérialisme d'Auguste Comte ?
R. - Tenez, mon cher, nous regardions comme inutiles toutes les origines et les causes finales, n'acceptant que le connu et regardant comme des êtres à l'état d'enfance sociale, ceux qui

s'occupaient de la science traitant Dieu.
La nouvelle échelle des manifestations morales, découvertes par Comte, me semble aujourd'hui un fatras de choses incohérentes apprises un peu au hasard, sans liens et sans rapports franchement
Directs, et rattachées avec difficulté par des adresses d'écoles ; tout dans cette échelle étant soumis à la mathématique absolue, au point de vue spéculatif d'un faux entendement humain, rien n'y peut élever nos âmes, et l'on est de droit un négateur dont les yeux sont recouverts d'écailles qui ne tombent qu'avec beaucoup de difficultés. Mes écailles sont tombées, c'est ce que je voulais vous prouver, c'est ce que la mort réalise pour nous tous. Aujourd'hui, je suis bien obligé, moi, ancien positiviste convaincu, de convenir de ce qui ne peut plus être voilé par des artifices de langage.
Quelques entêtés discutent froidement, comme une réalité, la vérité absolue nommée positivisme : cela nous fait sourire ici, et, s'il leur manque un sens, j'en fus comme eux l'admirateur indirect ; chercheur spiritualiste aujourd'hui, en voyant la réalité, je me demande par quelles aberrations l'homme passe-t-il, se distinguant ainsi de la bête que ses instincts ne trompent pas. Ah ! Le fondateur de la philosophie spirite, celui qui a donnée la série de livres depuis les Esprits jusqu'à la Génèse, fut un voyant sérieux. Ami, vous faites bien d'être de cette école, persistez et vous serez heureux si vous savez comprendre votre croyance et la traduire en actes.
D. – Vous est-il donné actuellement de connaître avec certitude, s'il y a une mer libre au pôle Nord ? Pourriez-vous m'indiquer avec précision la voie par laquelle on peut l'aborder ; les moyens pour vaincre l'obstacle des glaces ?
R. – La mer libre, mon ami, est un beau rêve ! Votre terre s'incline lentement, il est vrai, mais elle s'incline sans cesse sur le plan de l'écliptique ; aussi, dans quelques centaines d'années, par la force des choses, ces régions inhabitables aujourd'hui seront ouvertes aux voyageurs audacieux, et la pondération des forces qui entraînent la terre vers de nouvelles destinées, rendra possible ce problème réputé insoluble. Actuellement, arriver aux pôles est une noble entreprise réalisable en théorie, mais nulle dans la pratique ; n'oublions pas que les plus beaux rêves ne sont que des fictions, les théories pour la plupart, et la mienne en particulier, rentrent dans cet ordre d'idée.
D. – Désirez-vous que je vous appelle parfois au milieu de nous ?
R. – Oui, ami, merci ; cela me fera du bien ; vous ne m'avez point oublié, et je me rappelle de vous et des quelques rares intimes qui ne m'ont pas mis au rang des choses inconnues. Je le sais, vos intentions, comme les miennes, avaient pour objectif de grandes perspectives, aussi nous retrouverons-nous ici où je vous attends ; vous, Renucci et tant d'autres, vous viendrez et nous travaillerons ensemble, en conscience, à l'élucidation de problèmes autrement formidables que celui du pôle Nord et de la mer libre. Merci, ami ; merci, messieurs. Je me prépare comme vous devez le faire, et comme notre monde et le vôtre, quidoivent fraternellement se perfectionner.
G. Lambert

Enseignements spirituels
Anvers. Médium M.
Demande. - Comment se fait-il que les Esprits légers puissent empêcher des Esprits plus intelligents de se communiquer ?
Réponse. - Par des effets fluidiques qu'il est impossible de détourner, à cause d'une loi d'attraction dont vous n'avez pas la clef, puisque vos sens matériels s'y opposent. On vous a dit que cette loi puissante régit les êtres, et que vous ne pouvez vous soustraire à son influence que par un travail long et soutenu, travail qui donne à l'Esprit la liberté et l'indépendance.
Demande. - Les Esprits supérieurs ne peuvent-ils pas détourner ces fluides ?
Réponse. - Oui, certainement ; mais là où il n'y a pas d'utilité, il n'y a pas d'action de leur part. Chacun étant l'artisan de ses oeuvres, vous devez supporter les conséquences des actes accomplis dans vos incarnations ; l'Esprit sage désire conquérir sa liberté et s'affranchir par l'étude sérieuse des lois qui le tiennent captif. Si les Esprits supérieurs aidaient toujours les Esprits inférieurs, ceux-ci n'apprendraient pas à agir par eux-mêmes, et le mérite ne s'acquiert que par l'étude des sciences. On obtient ainsi le pouvoir de détourner les effets occultes qui entravent la volonté.

Demande. - Veuillez définir votre pensée.
Réponse. - Il ne faut pas chercher à approfondir les choses qu'il ne vous est pas encore donné de comprendre, votre Esprit ne pouvant franchir certaines limites, tant qu'il est lié au corps ; par le dégagement complet, vous comprendrez ce qui vous occupe. Les forces spirituelles méritent plus de confiance que les forces matérielles. Ces dernières étant dirigées par des âmes qui, à leur tour, sont soumises à des lois qu'elles ne s'expliquent pas, ne peuvent conséquemment détourner, ni éviter, ce que vous appelez le destin. Dieu dirige les forces spirituelles, et nulle puissance ne peut annihiler l'action de l'Être suprême. Que les hommes s'abandonnent donc en toute sécurité aux Esprits du Seigneur, car ils les conduiront en lieu sûr, leur donnant le courage pour l'épreuve, la force et la persévérance dans le travail, enseignant ainsi qu'il n'y a de force qu'en Dieu et de triomphe que par lui.
Lamennais
1870.

Poésies spirites

Après la mort. L'enfant
Sur la tombe de ton enfant
Tu pleures, pauvre mère !
Mais si tu me voyais glorieux, triomphant,
A ta douleur amère
Succèderaient la joie et le ravissement.
Pourquoi pleurer un mort, une âme
Qui s'élance dans l'air
Libre comme l'oiseau, vive comme la flamme,
Prompte comme l'éclair
Qui parcourt d'un seul bond l'horizon qu'il enflamme ?
Sais-tu ? Je suis l'ange gardien
Rayonnant de lumière ;
Celui que dans ses maux invoque un coeur chrétien,
L'objet de ta prière,
Le céleste envoyé, ton appui, ton soutien.
De l'ombre de mon aile blanche,
Mère que j'aime tant !
Je te couvre et sur toi doucement je me penche
Anxieux, frémissant,
Comme la fleur qui pend sur ta tête, à la branche.
Mon regard plonge dans ton coeur.
En voyant ta tristesse,
Je voudrais y verser, baume consolateur,
Le miel de ma tendresse ;
Et tu t'obstines, sombre, à garder ta douleur !
Accueille ma douce influence.
Tes regrets me sont chers;
Mais je souffre en voyant cette douleur immense
Et tant de pleurs amers !
Pourquoi fermer ainsi ton âme à l'espérance ?
Bientôt finiront tes ennuis,
Mère, sois confiante.
Bénis Dieu qui t'éprouve en te prenant ton fils :
Courte sera l'attente
Et grand notre bonheur d'être enfin réunis.

La voix
Lorsque ton âme en proie à la tristesse amère
S'effraie en regardant vers le sombre avenir,
Quand ton coeur sous les coups du malheur se resserre
Et que le désespoir est près de t'envahir,
Si ton oreille entend, dans l'ombre et le mystère,
S'élever une voix qui te fait tressaillir,
Jeune homme, écoute-la, c'est la voix de ta mère
A ton aide accourue, en te voyant faiblir.
Elle est à tes côtés : inquiète, tremblante,
Anxieuse, elle suit ta pensée hésitante
Et vers le droit sentier cherche à guider tes pas.
Car, en sortant du corps, l'âme emporte avec elle
Ses saints attachements, dans sa phase nouvelle,
Et les morts bien-aimés ne nous délaissent pas.
V. Tournier

Bibliographie

Vient de paraître, à Madrid (Espagne) : Charlotte nieller, une page de 1793, publié en espagnol par Joseph Palet y Villava. Un beau volume in-8° de 210 pages, avec un portrait gravé sur bois.
Prix : 1 fr., en Espagne. 1 fr. 50, à l'étranger.

Pour le comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Août 1873

Du bonheur et de l'espérance

Le coeur, l'intelligence, la raison s'unissent pour forcer l'incarné à désirer le bonheur, à se demander le pourquoi de la vie ; il cherche la solution de ces problèmes dans le but assigné aux êtres par toutes les religions et n'y trouve que le vide et l'incompréhensible. Actuellement, dans le nombre de ses intérêts multiples, il place en première ligne le mot honneur qui représente le succès, la richesse et la gloire, tandis qu'en réalité c'est un mot vide de sens, dont l'emploi désespère nos âmes, tout en étant accepté par la généralité des hommes comme l'idéal du bonheur. Notre éducation, notre instruction, nous forçant à envier les chimères vaines que nous ne possédons pas, nous considérons notre destinée comme un problème insoluble, jalonné par trois étapes principales et inévitables : 1° celle où l'on naît ; 2° celle où l'on vit un peu en désirant beaucoup ; 3° celle de la mort.

Les jours de l'homme sont semblables à ceux du mercenaire du livre de Job (sicut dies mercenarii dies ejus). Ils sont remplis par le travail et la fatigue, et voulant être heureux, il court après ce bonheur envié et tous ses actes et ses aspirations tendent vers ce but, introuvable pierre philosophale de toutes les écoles philosophiques et scientifiques ; comme le juif de l'Écriture, il marche et s'agite sans cesse ; ses voeux sont-ils comblés, qu'aussitôt son âme agitée, inquiète, est pleine de secrètes appréhensions, de désirs nouveaux, de souffrances intimes, qui signifient : « Non, le bonheur tel que tu l'entends n'existe pas » . Dans ses diverses existences, ses épreuves sont grandes, et l'incarné doit tour à tour ressembler aux deux hommes dont parle le grand penseur Pascal : « Comme Salomon, il doit connaître par expérience la vanité des plaisirs ; comme Job, il doit comprendre pourquoi, selon son avancement moral, la réalité des maux qui l'accompagnent augmente ou diminue d'intensité. »

Relire les théories sur le bonheur, inspirées à des hommes sérieux pleins d'intelligence et de raison, c'est se convaincre que parmi elles, nulle n'a résolu le problème du mystère de l'existence humaine ; il est pourtant une vérité incontestable, reconnue, celle de l'inconscience de l'homme à l'égard de l'instrument de chair dont il se sert pour ses manifestations, et si la chose principale est pour lui une énigme, cette ignorance aveugle' doit bien plus voiler à ses sens matériels les merveilles fluidiques dont l'action invisible domine le travail de sa pensée. Ce résultat négatif est prouvé par les oeuvres des mortels qui ont osé jeter un regard au delà du temps consacré à une existence ; ils ont bien constaté que les années consacrées à la vie n'étaient pas en rapport avec nos aspirations, mais ils n'ont pu préciser rien de certain au sujet de la vie future. Ce bonheur idéal, entrevu par les uns, entouré pour tous de mystères incompréhensibles et irrationnels, a pourtant été deviné par la science positiviste, qui repousse le surnaturel et n'admet la vie future qu'à titre d'hypothèse.

Oui, le positivisme rejette avec horreur le matérialisme, et repousse de même, a priori, la foi absolue du catholique ou du protestant qui sans contrôle, admettent la félicité réelle et inaltérable du paradis, par l'adoration éternelle de Dieu et dans le repos absolu de la béatitude. Cette philosophie, qui admet le positif dans l'ordre naturel, reconnaît néanmoins que le bonheur n'existe pas dans l'état présent ; il peut y avoir, dit-elle, pour l'humanité qui cherche une quiétude continue, d'autres existences au delà de cette vie, pouvant répondre aux aspirations de notre pensée dont les désirs et les raisonnements dépassent la durée du court passage d'une personnalité sur cette terre. Ayant égard à cette tendance, cette école ne considère pas la philosophie spirite comme une théorie vaine, mais comme il ne lui a pas été permis de toucher un Esprit, d'analyser sa substance, elle se tient sur la réserve, ne nie point Dieu et l'âme, mais attend des preuves palpables.

Ce serait bien le cas de s'écrier avec le poète des Harmonies: « Science, que sais-tu ? L'orgueil est le péché de la science, elle ne veut pas dire une bonne fois le grand mot de tout : J'ignore » et de même, dire avec Madame de Staël « L'homme s'est familiarisé partout avec la nature, pour lui il n'y a plus rien d'inaccessible, du moins il le croit ; pourtant ce qu'il ignore le plus, c'est le grand mystère de lui-même » Et cependant, le terrien n'est-il pas dominé par un désir naturel, une inclination nécessaire à son coeur, qui fit prononcer les paroles suivantes à Lacordaire : « La nature ne nous permet pas d'être indifférents à la félicité, car si nous sommes libres d'abdiquer le devoir, nous ne le

sommes pas d'abdiquer le bonheur » ; et qui fit écrire au profond philosophe Jean Raynaud, dans Terre et Ciel : « Qu'à peine l'homme se connaît-il, ou même avant qu'il se connaisse, il sent s'éveiller en lui l'aspiration indéfinie à la félicité. »

L'homme est ainsi fait : ses besoins croissent avec les moyens de les satisfaire; l'illusion est sa règle, l'humilité déplaît à son orgueil ; l'austérité fait horreur à sa mollesse ; son plus grand malheur est la perte d'un trésor, et singulières anomalies : tandis que le malheureux ambitionne la fortune, le potentat tient plus au pouvoir qu'à la vie ; l'exagération semble la règle et fait oublier complètement cette vérité vulgaire : que tous les moyens de bien-être, bien employés, sont un moyen de perfectionnement et de véritable bonheur. Nous devrions pourtant bien savoir que si les biens acquis honnêtement ne peuvent être un mal, il est juste d'en réprouver tout usage abusif, de ne point oublier que la véritable sagesse consiste à ne pas s'en défaire avec inintelligence quand on les possède, à ne pas les désirer lorsqu'on en est privé ; en un mot, on doit se servir de la fortune avec règle et mesure, et la poursuivre sans impatience et sans injustice.

Le bonheur devient ainsi la conséquence du mouvement bien ordonné de la vie ; par sa régularité et beaucoup de volonté, on peut être heureux dans toutes les conditions, la paix de l'âme nous aidant à dominer nos afflictions auxquelles nous sommes d'autant moins sensibles, que nos désirs sont sages et modérés, notre conduite bienveillante, affectueuse et fraternelle. Nous répétons constamment : « A quelque chose malheur est bon » ; cet axiome, adopté par le bon sens général, prouve qu'intuitivement on a senti qu'entre les mains de la Providence, ce mal devait être un moyen tout-puissant pour nous faire aimer le bien et nous forcer à progresser ; aussi, l'infortune, si l'on sait en profiter, devient-elle un élément de purification, de force, d'épuration pour l'Esprit incarné, les agitations de la terre doivent faire sentir la nécessité de jeter l'ancre dans le ciel. A cet égard, Fontenelle disait aux négateurs de son époque : « Si l'avenir est, selon vous, un ingénieux charlatan qui nous escamote le présent par un état chimérique, en tous cas, c'est un ingénieux médecin qui nous tient promesse quand nous lui prêtons l'oreille pour nous consoler, et non pour nous séduire. »

L'imagination qui travaille sur ce fond, nommé le temps, est une magicienne dont la raison doit surveiller tous les mouvements, puisque les souvenirs qu'elle exhume, les fantômes qu'elle crée, les couleurs sombres ou gaies qu'elle jette sur les réalités sont pour nous un monde enchanté où les faux pas sont faciles ; pour se diriger dans ce labyrinthe de fantaisies, le conducteur doit être la raison froide, scrupuleuse, qui ne fait pas de grandes choses, mais ne commet pas d'extravagances. Néanmoins, l'imagination, dirigée par des comparaisons sensées, met souvent en relief ce qui mérite d'être apprécié ; elle devient une faculté capable de trouver la bonne anse, dont parle Epictète, par laquelle tout ce qui nous touche et s'offre à nos yeux doit être pris et analysé, rien n'étant inutile dans l'ensemble des choses créées. Il ne faut donc pas s'interdire la course, de peur de tomber, ni agir avec présomption ou avec défiance excessive, pour arranger sa vie d'une manière régulière ; il faut aussi être assez sage pour se replier, se retirer dans son intérieur, savoir s'affranchir dans une certaine mesure du jugement d'autrui et, mettant ainsi son bonheur à l'abri de l'atteinte de l'amour-propre des étrangers, répéter que pour être heureux, il faut parfois, comme l'ont dit les Pythagoriciens : « Savoir vivre seul ».

Le Spiritisme est une école de premier ordre pour la direction à donner à chaque âge des êtres animés ; par lui nous avons l'initiation complète à l'idée de la mort comme continuation de la vie, et la preuve que nos existences sont des apprentissages nécessaires, merveilleux, par lesquels nous nous dépouillons chaque jour et sans retour d'une partie de nous-mêmes. Cette initiation nous apporte ainsi l'expérience, ce bienfait qui nous oblige à mettre Dieu à la place de nos vanités, et fait acquérir à nos sentiments une gravité noble, sublime et religieuse, que nous fûmes loin d'atteindre dans les périodes antérieures aux jours actuels. Aujourd'hui, la plus saine des croyances étant la réalité de la vie future expliquée par les travaux d'Allan Kardec, nous devons avec reconnaissance la considérer dans toute sa grandeur, avoir la conscience de nos sentiments et le désir bien naturel, après avoir rempli notre mission de père, de frère, de citoyen et d'ami , de partir gaiement vers une autre étape de la grande route par laquelle on ne repasse jamais.

La mort est ainsi le bonheur sagement désiré, la délivrance prévue, le sujet de nos plus douces et

fermes espérances ; nous savons que le lien domestique et social, brisé d'une part, est immédiatement renoué, puisque dans l'erraticité on retrouve ceux qu'en apparence on a perdus. Cette mort terrible selon nos préjugés, étant simplement un immense bienfait et nous laissant une plus sûre appréciation des vues divines, n'est plus qu'une simple séparation dont il faut désormais éloigner l'horreur habituelle créée par l'ignorance et la coutume. Avec cette idée salutaire de délivrance, de félicité et de progrès, qui ne voudrait désormais travailler au bonheur et à l'émancipation morale et matérielle des âmes incarnées ?

J.-J. Rousseau a dit : « Dieu seul jouit d'un bonheur absolu; mais qui de nous en a l'idée ? » Si dans tous nos sentiments, nos démarches, par une pente innée dont nous ne pouvons arrêter l'impression, noire âme tend sans cesse vers Dieu comme vers son propre bien et son bonheur, c'est que Dieu est ce bien dont nous ne pouvons nous passer, ce bonheur souverain tant cherché. Aussi, cette incompréhensible aspiration doit-elle être le but invariable de nos pensées, puisque sur la terre le bonheur est incertain, passager et limité. Mais l'homme n'a point de limites pour ses désirs, et comme il n'y a pas d'effets sans cause, nous savons que ces désirs illimités sont en accord avec ses vies illimitées elles-mêmes ; que rien de ce qui est passager ne pouvant le satisfaire, son Esprit doit toujours le porter au delà du présent, vers l'espérance, cette compagne de nos souffrances et de nos joies.

L'espérance, cette fille de Dieu, nous conduit sans cesse en avant, et dans notre monde, rien ne saurait l'apaiser ni la satisfaire ; ce mouvement secret de nos facultés intellectuelles vers l'avenir, sa persévérance durant toute la vie serait inexplicable sans les déductions logiques et irréfutables offertes par la philosophie spirite ; elle devient ainsi un charme pour l'entendement humain, et un adoucissement bien naturel à nos luttes pendant la vie. « L'espérance, a dit Goethe, est une ancre jetée de l'autre côté du temps. » L'homme, parmi les êtres, étant le seul qui puisse scruter la mort, espérer un avenir indéfini, savoir qu'il est fait pour autre chose que pour le temps, a pour devoir de fixer sa pensée sur tous les problèmes insolubles ou réputés tels ; il doit aussi avoir une certitude, à l'aide d'une croyance généreuse qui satisfasse toutes ses aspirations, et posséder une espérance raisonnée ne lui permettant point de s'égarer. Nos relations intimes, si faciles avec le monde des Esprits, résolvent ce problème ; la réalité sublime qu'elles affirment est pour les adeptes d'Allan Kardec, la solution tant cherchée, la réalisation relative du véritable bonheur sur la terre.

Correspondance

Groupe Charitas, à Marseille

M. V...., notre correspondant, nous écrit de Marseille, 26 avril 1873 :

Au groupe Charitas, le 22 mars dernier, nous avons vu un ouvrier mécanicien, médium dessinateur de premier ordre, qui reçoit de l'Esprit de Raphaël des productions dignes de la réputation de ce maître. Il nous a montré une bataille représentant la victoire de Constantin sur Maxence, achevée aux trois quarts, et qui nous paraît un véritable chef-d'oeuvre ; le tableau est grand comme le double du dessin de Victorien Sardou. Ensuite, un tableau allégorique de moindre dimension reproduisant une oeuvre détruite ; c'est la curiosité médianimique la plus remarquable que j'ai vue. Dans la séance même, le médium a exécuté sous nos yeux différents dessins-études, et mademoiselle Mugnaini obtenait en italien une communication de l'Esprit de Raphaël.

Dimanche, nous avons tous assisté à une séance de Spiritisme, au groupe Charitas. La table a donné des réponses intelligentes par des coups frappés ; deux assistants s'étant mis au piano, les coups ont rhythmé des airs. Pendant la partie médianimique au moyen de l'écriture, mademoiselle fut prise par le sommeil somnambulique ; à tour de rôle, deux Esprits souffrants se sont emparés de ses organes : l'un était l'Esprit d'une dame Meunier, qui s'était suicidée récemment dans la maison où reste le médium ; c'était un spectacle navrant, qui a vivement surexcité les nerfs trop sensibles de quelques dames. Marseille, 19 mai 1873.

En compagnie de M. Mugnaini et de madame V., j'ai été rendre une visite à M. Fabre, l'ouvrier mécanicien dont on a dernièrement exposé le tableau chez un marchand renommé ; au bas duquel il

y avait : « Obtenu médianimiquement sous l'inspiration de Raphaël ». La foule, les amateurs s'arrêtaient pour admirer ; les journaux en ont fait un compte rendu plein de louanges, mais sans parler de la manière dont il avait été obtenu. Nous avons trouvé M. Fabre chez M. B., sculpteur ; il travaillait médianimiquement à la reproduction d'une oeuvre de Léon Glaise, 1860 : la Prise de Samson par les Philistins, il accomplissait son travail en se servant d'une photographie du tableau en question. Son dessin a la même dimension que celui de la bataille de Constantin contre Maxence, c'est-à-dire 1 mètre 10 cent de largeur ; la réduction dont il s'est aidé pour ce dernier travail est moitié plus petite que son dessin ; elle n'est pas ombrée, les contours des personnages y sont seulement indiqués ; il n'a connu la gravure, qui est dans l'Histoire des Papes, que lorsque son travail était achevé aux trois quarts. J'ai vu dans l'atelier le portrait d'une dame morte, dessiné et finement tracé par inspiration. Sur la demande de ma femme, il essayera d'obtenir de son guide la reproduction des traits de feu son père, M. Poumay, dont elle ne possède ni le portrait, ni la photographie. S'il est possible d'obtenir ce portrait posthume, ce serait une preuve péremptoire de la possibilité des communications spirites pour toute la famille de ma femme.

M. Fabre était sans ouvrage et bien malheureux, il y a quelques mois ; il voulait se suicider. Les bons Esprits, sans doute, lui ont fait faire la connaissance de M. B., sculpteur spirite et médium guérisseur, qui le traite en ami et auquel il rend le plus de services possibles. Il a travaillé deux mois entiers à la bataille de Constantin. Il céderait ce tableau au besoin à 500 francs, et de préférence à une société spirite qui pourrait lui faire une offre, ou lui commander un travail spécial sur pierre ou autrement, si l'Esprit protecteur qui le dirige veut bien s'y prêter.

M. Mugnaini a bien voulu nous envoyer un spécimen des dessins obtenus par M. Fabre, dans la séance à laquelle assistait M. V ; nous avons pu ainsi constater leur vigueur et leur hardiesse. M. Mugnaini nous écrit ensuite ce qui suit.

M. V. vous a sans doute rendu compte de nos petites réunions, mais je tiens à vous expliquer le titre que nous avons dû adopter, d'après le conseil de nos bons guides, titre qui désigne le but de nos travaux : *Groupe Chardas, ou réunion spirite ayant pour but le soulagement des Esprits souffrants.* Rue Terasse, 140. Heureux des résultats obtenus, nous n'abandonnerons pas la route tracée : le bien que nous pouvons faire étant énorme, malgré son peu d'apparence, puisque les consolations intimes obtenues dépassent nos prévisions. Nos guides spirituels nous conduisent les Esprits souffrants et oubliés, sur lesquels nous exerçons la puissance de la charité, et notre joie est grande quand, par nos efforts persévérants, leurs appréhensions cessent ; la vérité diminue leurs souffrances en augmentant leur résignation et leur volonté. Merci, Messieurs, pour l'aide fraternel que vous prêtez à tous les groupes comme vous et notre frère et ami, M. V., nous employerons notre énergie et notre volonté pour propager la doctrine admirable dont nous sommes les ouvriers de la première heure.

Revue des groupes spirites

Deux phénomènes d'apports

M. Stiévenard, président du groupe la Foi spirite de Paris, rue Vauvillers, 5, a bien voulu nous apporter le récit suivant, auquel il a joint, comme preuves à l'appui, toute la correspondance entre lui et M. Renard, son élève en spiritisme, qui lui écrivait au nom du groupe de Fayl-Billot

« Dans une réunion du groupe la Révélation divine, à Fayl-Billot (Haute-Marne), un fait remarquable a eu lieu ; après l'évocation habituelle, le groupe fut averti médianimiquement d'envoyer deux assistants chez une dame Viard ; ils devaient frapper trois fois, ouvrir la porte et prendre le papier qu'ils trouveraient sur la table.

MM. Alfred Caulot et Viard furent priés de remplir cette mission, et rapportèrent une feuille de papier sur laquelle, des deux côtés, dans un cercle, il y avait écrit deux communications intéressantes ; l'une, au recto, est signée Soeur Eusèbe et recommande la charité. Cette soeur, tante du médium Renard, vice-président du groupe, était entrée au couvent de la Providence, après avoir fait don de sa fortune à sa famille ; elle était devenue supérieure au couvent de Courbevoie. Il y a deux ans, elle est venue finir ses jours à la maison de fondation, à Portieu. Son neveu a parfaitement reconnu son écriture et son style.

La communication trouvée au verso est celle d'Hippolyte Viard, décédé ; l'écriture est bien la même ; mais le style en est supérieur et note chez cet Esprit plus de savoir, qu'il n'avait pu en acquérir de son vivant; le groupe s'est demandé si dans l'erraticité on pouvait ainsi progresser en science ? Il est pourtant reconnu qu'Hippolyte Viard pratiquait la loi d'amour et de charité, lorsqu'il était sur la terre.
La veuve Viard, chez laquelle l'écrit a été trouvé, était absente de chez elle depuis une heure ; complétement illettrée, elle déclare qu'avant son départ il n'y avait rien sur sa table ; son fils écrit avec difficulté. Puis, le fils Viard était à la séance : il n'aurait pu, en compagnie d'Alfred Coulot, avoir le temps d'écrire et composer les deux communications ; ils ne connaissent ni le style, ni l'écriture, ni la vénérable tante de M. Renard ; le groupe a dû, après investigations très minitieuses, constater un apport fait dans toutes les conditions voulues pour ne pas douter de l'intervention de ses guides spirituels ; les conseils et les pensées, les prévisions contenues dans ces apports d'écriture directe sont, de l'aveu de tous les membres, frappés au coin de la plus haute sagesse.

M. Cazelles Jean, 2, rue de Joyeuse, à Toulouse, nous écrit ce qui suit :
12 avril 1873.
A la lecture du numéro de janvier 1873, nous avons demandé à nos guides spirituels de faire voir à notre médium somnambule le phénomène électro-spirite de Poix (Somme) ; ce qui fut fait avec une rare précision (le médium n'avait pas, étant éveillé, la connaissance de ce fait). Il voyait de bons Esprits qui avaient coopéré à la production de ce phénomène. Le tableau disparut et aussitôt, le médium se trouva près d'une malade âgée de cinquante-cinq ans, qui depuis dix-sept ans vivait en prenant chaque jour une seule tasse de lait et un peu d'eau ; cette malade disait s'appeler Marie-Louise Serrus, restant à Chalabre (Aude).
Nous avons pris des renseignements dans cette localité, et le tout est exact ; nous nous sommes aussi adressés directement à la famille Serrus : une première lettre resta sans réponse et M. Serrus père répondit à la seconde. Je vous envoie sa lettre avec les timbres de la poste, car vous y trouverez presque mot à mot, exactement ce que la somnambule a raconté.
Les Esprits nous disent que leur intervention sur la terre pour produire des faits matériels, ne peut avoir lieu sans l'aide d'intermédiaires ; que celui de Poix a eu lieu par la combinaison du fluide d'Esprits désincarnés avec celui d'êtres incarnés, au nombre de cinq (Marie-Louise Serrus est l'un des médiums choisis par eux) que ce phénomène, comme bien d'autres, est un avertissement utile propre à éveiller l'attention. Ils affirment aussi qu'un Esprit supérieur est incarné, et que vers l'an 1890 et 1891, il se produira, avec son aide, des phénomènes si remarquables que personne ne pourra nier les vérités spirites. Cette époque est précisée par les trois rangées de chiffres de 1 à 6 placées sur la maison de Poix, et qui équivalent à 18 ; que cela est annoncé pour l'accomplissement des paroles du Christ : « Dans ces derniers temps, le Seigneur répandra de son Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront, et vos vieillards auront des songes. »
Marie-Louise Serrus a dicté la communication suivante à notre somnambule : « Dans ma jeunesse, j'étais robuste et douée d'une force peu commune chez les femmes ; un jour, après mon travail habituel, je rentrai au logis en portant un hectolitre de blé sur mes épaules ; je pris mon repas et voulus me livrer au repos, lorsque j'entendis des voix me dire : « Pauvre enfant, tu te couches ; hélas! C'est pour un bon nombre d'années, car tu ne pourras pas te relever. » Je crus à ma dernière heure, et cependant j'eus assez de force et de résignation pour remercier Dieu et les bons Esprits de vouloir me donner cette épreuve cruelle. Soumise et sans murmurer, j'eus la faiblesse de faire part de ces avertissements à mes parents ; ils me grondèrent parce qu'il valait mieux, disaient-ils, au lieu de résignation, demander d'être soustrait à cette épreuve. Ils me considéraient comme une folle, et me regardent encore comme telle, lorsque, après dix-sept ans de patience dans mon état de dégagement, je converse avec les bons Esprits qui me protègent. Amis, je désire correspondre avec vous, et vous en donnerai bientôt des preuves certaines. »
Le 5 ou 6 mars, en s'éveillant, le médium somnambule trouva une lettre avec des initiales, et croyant à une mystification, il la brûla, mais, depuis, il en a reçu quatre autres. Celle du 14 mars

contient un dessin remarquable. Je vous les envoie avec la lettre de M. Serrus père ; comme vous le verrez, la médiumnité de Marie-Louise Serrus n'y est pas étrangère.

Remarque. Ces divers phénomènes méritent l'attention des spirites ; des frères convaincus les obtiennent en mettant en pratique les sages et prévoyants conseils d'Allan Kardec sur les faits d'apports et d'écriture directe. Nous les remercions vivement, et nous constatons, preuves en main, que ne se fiant pas à leur jugement et à leurs investigations nombreuses, ils demandent conseil aux groupes amis. Ici, tout parle, et il nous semble inutile d'ajouter d'autres commentaires : « Que ceux qui ont des oreilles et des yeux voient et entendent ».

Une obsession bien caractérisée

Iran, le 20 avril 1873.
Frères,
Sous des latitudes différentes, nous poursuivons tous la même oeuvre de régénération et de progrès, c'est dans ce but que je signale un livre très savant, écrit par un déiste pur qui, s'il eût puisé dans la doctrine spirite pour son oeuvre exceptionnelle, eût répandu un jour nouveau sur la question qu'il a traitée de main de maître. Ce livre est : La Bible dans l'Inde, par Louis Jacoliot.
J'essayerai, dans la mesure de mes faibles moyens, de répondre à votre demande concernant Mohamed- Ben -Amor-el-Aïdouni, cet Arabe qui, sans raison apparente, s'est élancé au milieu d'un marché, frappant à coups de couteau les roumis ou mécréants. Un mot de lui, tiré des débats judiciaires.
Cet Arabe, tiède musulman, puisqu'il n'exécutait pas avec régularité toutes les prescriptions du Coran, est père de quatre enfants. Rien, jusqu'à la veille de ses tentatives de meurtres, ne faisait présumer l'acte de fanatisme auquel il s'est livré. Précédemment, il s'était livré sans raison à un acte dénotant l'influence d'un mauvais esprit : il brisait sa charrue, et son coassocié l'empêchait de tuer ses bêtes avec les débris.
L'avant-veille du crime pour lequel il est appelé, cet homme qui est sous le coup d'une monomanie (dit l'accusation, et que je crois être l'obsession d'un Esprit fanatique, obsession à laquelle bien des Arabes sont sujets, par manque de raison et pour cause de fatalisme, état qui donne cette maladie psychologique), va chez sa soeur, et dit à ses parents : « Priez pour moi ; une force étrangère me pousse à mal faire ! » Le jour même de son crime, à son arrivée à Nemours, il se rend chez le commandant supérieur, et là, interpellé sur sa présence, il répond : « Je ne sais pas ce que je suis venu faire ici. » Quelques heures après, il accomplissait l'acte que vous connaissez.
A l'audience, sa tenue est celle d'un homme convaincu que tout ce qui lui arrive est la volonté d'Allah (Dieu), et que c'était écrit. Les deux coudes sur les genoux, et cachant sa figure dans ses mains, le corps à demi courbé, tournant le dos au public, il relève de temps à autre sa belle tête du plus pur ovale, avec une barbe peu touffue qui le fait ressembler au Christ devant le Sanhedrin ; même habillement, même figure à peu près. Indifférent à ce qui se passe autour de lui, il répond à toutes les questions par ces simples mots : « Je n'avais pas mon libre arbitre » (textuel). La discussion s'étant engagée à ce sujet, l'interprète a dit : « Ce n'est pas ma traduction que je donne, ce sont les paroles textuelles de l'accusé.» Puisque cet homme parle du libre arbitre, c'est qu'il doit savoir ce que c'est. Pourquoi alors s'inféode-t-il au fatalisme ? Explique cette contradiction qui pourra, quant à moi j'y renonce. La nature humaine étant un tissu de contradictions et de choses incompréhensibles en apparence, même pour nous spirites qui pour chaque fait, cherchons une cause sensée et naturelle.
Cet homme est atteint d'épilepsie. Les attaques sont peu fréquentes et cependant tout le procès repose sur ce cas. L'accusation dit : « Cet effet n'a pas de cause apparente ! Le fanatisme seul a armé le bras meurtrier, puisque au milieu d'un marché il n'a frappé qu'un Juif, un Espagnol et un Français : trois mécréants pour lui. L'épilepsie n'a pas eu d'influence, puisque l'on ne constate une attaque de ce mal que plusieurs mois avant ; donc , il faut détruire le fanatisme partout où il se montre. » Voilà l'accusation.

Cinq médecins ont été entendus ; tous ont fait un rapport. A l'audience, le Dr X., celui qui prétend que l'épilepsie influence le libre arbitre longtemps avant et longtemps après l'attaque, apporte aux débats des faits qu'il a constatés, et qui jetteront un jour nouveau sur nos études ; les voici, je lui laisse la parole : « J'ai soigné un jeune homme qui, à la suite des attaques et même quelques jours avant, fut atteint d'un espèce de folie monomane. Il se croyait prêtre et voulait à toute force opérer sur sa personne une mutilation, afin de pouvoir remplir plus dignement les fonctions de son ministère. Il fallait, et il faut encore l'entourer d'une surveillance de tous les instants pour l'empêcher de mettre cette idée à exécution. La période passée, il revient à son état normal, très étonné de ce qui s'est passé ; mais, à chaque attaque, le même phénomène se reproduit. Une demoiselle, aimant beaucoup ses parents, veut tuer sa mère à, la suite de l'attaque d'épilepsie. Elle s'arme d'un couteau, et plusieurs fois si on ne l'en eût empêchée, elle eût mis sa manie à exécution. La période passée, elle redevient aimante, et ne comprend pas ce qui a pu la diriger dans cette voie horrible. »
Malheureusement, le jeune avocat qui a défendu Bel-Aïdouni n'est pas spirite. Après avoir entendu le médecin, combien j'ai regretté de n'être pas un savant orateur ! Si ce que j'ai ressenti avait pu sortir de ma bouche avec éloquence, c'eût été pour demander au président à être le second du jeune défenseur positiviste qui n'a rien compris ni au mobile de l'acte de son client, ni aux arguments spiritualistes que lui apportait le médecin. Il appuyait son argumentation : 1° sur une quantité de considérations pathologiques et physiologiques diverses, émises comme opinions contraires par lés hommes de l'art, sur les cas d'épilepsie ; 2° sur la réponse de l'accusé, en niant son libre arbitre, sur ses bons antécédants. Sa conclusion était un acquittement. Le jury a partagé, selon moi, l'erreur de l'accusation, de la défense et de la Cour. On a établi des circonstances atténuantes, pour condamner Amar-El-Aïdouni à vingt années de travaux forcés. Il a fait appel en cassation, et le dossier est à Paris.
S'il ressort de l'instruction et des débats, que Mohamed- Ben-Amor-el-Aïdouni était sous l'influence d'une obsession bien caractérisée, il est évident que dans ce cas cet homme n'avait pas son libre arbitre et ne devait pas être condamné. Voilà mon raisonnement en théorie, me plaçant au point de vue spirite, et supposant une médecine spirite pouvant guérir l'obsession. Mais, dans l'état actuel des idées religieuses, le jury se plaçant à un point de vue matérialiste juge le fait sans remonter à la cause ; c'est ce qui a eu lieu.
Voilà, messieurs et frères, mes appréciations personnelles sur ce procès, dont j'ai suivi attentivement la marche depuis plus d'un an. Chose étonnante, parmi les jurés il y avait un spirite de vieille date, un peu médium, se disant savant, qui avoue aujourd'hui ne pas avoir vu dans cette affaire ce que je lui fais remarquer au point de vue spirite.
Les Esprits ont-ils eu pour but, en détournant l'attention de ce juré, de l'empêcher intentionnellement de parler Spiritisme dans cette circonstance ? Je livre ce nouveau fait à votre appréciation.
Bien à vous fraternellement, D

Du culte à rendre à Dieu

Toute foi n'a-t-elle pas besoin de rendre un culte à Dieu ?
Pour l'homme, n'est-ce pas une nécessité d'avoir quelque chose qui l'amène forcément à divers moments de la journée, à se souvenir de son âme ? Il y a tant de préoccupations dans la vie, tant de besoins à satisfaire, tant de luttes à soutenir, tant de mauvais coups à parer, tant d'exigences sociales qu'on ne peut éviter, tant de motifs de distraction dans ce qui nous entoure, et tant de légèreté dans nos esprits, que nous oublions le but de notre existence et la destination que nous devons atteindre, pour nous absorber dans les péripéties de la route.
La mort arrive, et l'on n'est pas prêt. On était spirite et l'on se réveille dans l'autre monde sans avoir suffisamment médité le Spiritisme, sans l'avoir pratiqué, sans avoir tiré de lui tout le profit moral qu'il s'offrait de nous donner. Aussi, une prière qui à divers moments de la journée, arrache l'individu à l'étourdissement de la vie, le force à se replier sur lui-même, ne fut-ce qu'un instant, et lui fait traverser dans l'esprit le souvenir de sa foi, est-il un moyen d'amélioration qui ne doit pas

être négligé.
En fait de prières, le spirite a sans doute, à sa portée, toutes celles qui existent. Il peut aller à l'église ou à la synagogue, au temple ou à la mosquée. Il peut suivre les règles qu'ont tracés les prêtres et les rabbins, les pasteurs ou les marabouts. Animée, éclairée et redressée par la foi spirite, toute religion est bonne. Mais, en outre de celui de ces cultes que l'on préfère suivre, ou même à la place de chacun d'eux, ne doit-il pas y avoir pour le Spiritisme un culte spécial et particulier, qui ramène d'une façon plus directe et plus complète à ses principes et à sa philosophie ? Personnellement, nous ne le pensons pas.
Nous croyons qu'il est nécessaire au spirite de se tracer simplement quelques règles, dont la pratique devra être rigoureusement et, méthodiquement suivie. Mais, par règles spirites, que l'on ne se méprenne pas sur ce que nous voulons dire. Il ne s'agit ici, ni de mystères à créer, ni d'offices à organiser, ni de clergé à constituer.
Si des spirites entraient jamais dans une voie pareille, ils prouveraient qu'ils ne comprennent pas leur doctrine, et ils introduiraient en elle le germe de sa dissolution future.
Le prêtre du Spiritisme est la propre conscience de l'individu. Il ne devra jamais y en avoir d'autre. L'hommage spirite devrait donc se borner à une série de prescriptions faites pour le rappeler à l'esprit. Notre maître Allan Kardec avait pressenti ce besoin, en publiant une série de modèles de prières applicables à différentes situations. Il ne s'agit pas en ce moment de l'application de la morale spirite dans les diverses circonstances de la vie, mais simplement de devoirs religieux à accomplir quotidiennement. Ces devoirs religieux, essayons de chercher ce qu'ils pourraient être.
Le Spiritisme nous recommande deux choses : l'amour de Dieu et l'amour du semblable. L'amour de Dieu, c'est la prière ; l'amour du semblable, c'est la charité dans ses diverses manifestations, L'amour de Dieu, c'est la prière ; donc, la base du culte doit être la prière. Chaque matin et chaque soir, une prière à Dieu est une application indispensable du Spiritisme. Une courte prière avant chaque repas, est encore une chose que chaque spirite ne devrait jamais oublier. Celle-ci ramène à deux moments de la journée l'esprit vers la réalité de la vie. Dans une famille spirite, cette prière devrait être dite en commun par le père ; mais cela ne suffit pas. Il y a encore l'amour du prochain à satisfaire ; non pas seulement dans la pratique de la vie, par le bien que l'on peut accomplir, ou le mal que l'on peut empêcher, mais par la prière elle-même.
Le Spiritisme nous révèle chez l'homme deux facultés médianimiques précieuses, et dans la prière deux forces puissantes : la guérison et l'éducation des âmes des morts, puis la guérison des malades vivants. Ce sont ces deux facultés médianimiques que chaque spirite doit mettre chaque jour en jeu. La guérison et l'éducation des morts ; nous en avons parlé dans la Revue de juillet 1873, page 212, sous le titre : Un apôtre spirite auprès des morts. La guérison des malades vivants, sera traitée avec le développement qu'elle comporte, dans une prochaine Revue.
Pour le moment, nous dirons seulement que tout individu, sans être médium, peut être utile aux malades, sans avoir de malades auprès de lui Il suffit tous les jours, à une heure de la journée aussi régulière que possible, d'appeler son Esprit protecteur, et d'élever son âme à Dieu avec le désir sincère d'être utile à ceux qui souffrent, et de confier le soin à l'Esprit de puiser dans son fluide les influences qui lui sont nécessaires. Pendant ce moment, soyez certain que les forces fluidiques que votre désir et le travail de l'Esprit font émaner de vous, ne sont pas perdues et qu'elles sont transportées où elles sont le plus utile. Certes, cette prière guérissante a moins de force que si vous étiez en face du malade; mais il est certain qu'elle a une action, ne fussiez-vous pas médium, et que le jour où tous les humains la feront régulièrement et journellement, avec toute la puissance de conviction qu'il faut y apporter, la maladie disparaîtra en grande partie de la terre.
Inutile d'ajouter que cette élévation de l'âme pour soulager les malades, faite sincèrement, finit par développer à la longue chez la personne des puissances guérissantes d'une haute portée. Inutile d'ajouter encore que lorsque la personne qui prie ainsi est elle-même malade, fût-ce à son insu, ses protecteurs profitent de sa sainte prière pour adoucir son mal et même le guérir. Cette élévation de l'âme met en effet la personne sous l'action facile des bons Esprits, et il arrive aussi que, de même qu'elle émanait pour des malades de bons fluides lorsqu'elle était en bonne santé, cette fois ses

Esprits lui apportent pour elle les effluves guérissantes que d'autres spirites produisent dans leur prière semblable. Le spirite devrait en outre se faire encore une loi de se joindre, autant que possible une fois par semaine, à une réunion d'adeptes, dans laquelle auraient lieu des lectures et des discours sur la morale spirite. Enfin, il ne doit jamais manquer de prier pour les morts qu'il voit passer, et de faire de temps à autre une visite aux cimetières.

Ainsi, voici les règles à suivre, que nous conseillons à nos frères en croyance : tous les jours, la prière du matin et celle du soir, contenant une prière à Dieu, un Credo spirite dont nous donnons le sens plus loin, et les voeux que l'on émet pour soi et pour les personnes, mortes ou vivantes, qui sont chères.

Tous les jours, le matin de préférence car alors les fluides sont plus sains, élévation de l'âme pendant cinq minutes pour la guérison des malades.

Tous les soirs, lecture aux morts, comme nous l'avons dit dans la précédente Revue.

Avant chaque repas une petite et très courte prière, ramenant la pensée sur la doctrine spirite et dégageant un peu l'Esprit des préoccupations qui ont pu s'emparer de lui.

Enfin, une fois par semaine, réunion spirite, lecture de l'Évangile, de la Bible, ou des livres spirites, avec commentaires développés par un ou plusieurs des assistants. Chaque spirite, à notre avis, devrait considérer par devers lui ce petit programme comme obligatoire. Certes, s'il y manquait, ce n'est pas l'enfer qui deviendrait son partage ; mais il est certain qu'en l'adoptant et l'appliquant avec un sévère scrupule, il se donne des forces morales, il se libère de bien des souffrances physiques, il reste solidement campé dans sa foi spirite, et voit glisser plus légèrement sur lui les déboires de l'existence ; enfin, il se prépare une position honorable dans le monde des Esprits.

Ce petit culte, si simple, gagnerait beaucoup à être fait en famille. La prière pour les malades, comme la lecture pour les morts, prendraient l'une et l'autre une force très considérable si elles étaient faites en commun sous la direction du père de famille ; toutefois, il ne faudrait pas confondre ces simples prières quotidiennes, qui demandent surtout du recueillement, avec des réunions plus générales où règne toujours un peu de distraction et de curiosité.

Nous recommandons encore deux choses aux spirites qui entreraient dans la voie que nous leur signalons : Introduire dans toutes les prières le principe du Spiritisme, de façon à se rappeler à l'esprit « que l'on n'est sur la terre que passagèrement pour y expier des fautes commises dans des existences antérieures et pour y grandir en moralité ; se rappeler en outre qu'avant de naître on a accepté la destinée que l'on mène, afin d'avancer plus vite. » Il est indispensable de se ramener fréquemment cette donnée à l'esprit ; nous nous en éloignons trop facilement. Enfin, toutes ces prières et ces petites séances doivent être très courtes et ne pas fatiguer ; c'est là une recommandation expresse.

Maintenant, en dehors de ce petit culte journalier, rien n'empêche celui qui peut ou qui veut faire plus de se livrer alors aux grandes pratiques du Spiritisme ; rechercher les vérités scientifiques ; développer en lui, mais avec mesure et sagesse, des facultés propres à être utiles à autrui ou à la propagation de la doctrine ; évoquer d'une façon toute spéciale les morts ; visiter fréquemment les cimetières ; se livrer à la guérison directe des malades, etc.

Voir, pour le genre de prières que nous proposons, l'Evangile selon le Spiritisme.

V.

A suivre

Variétés

Un guérisseur irlandais

Le dix-septième siècle fut, en Angleterre, une époque de grande exaltation religieuse. Les sectes se multiplièrent ; elles eurent chacune leur prophète et leur prophétesse. Détournés par la réforme de la foi catholique, les esprits, avides de croyances, se cherchèrent vers un autre but. Il se produisit alors des faits extraordinaires, des cures miraculeuses opérées par des gens sincères, sous l'influence d'une ferveur sans artifice qui rappelle ces paroles de Pascal : « Les miracles existent pour ceux qui croient ». Pascal se trompait ; il y avait simplement la manifestation d'une loi.

Parmi ceux qui eurent le don de guérir, l'Irlandais Greatracks fut des plus éminents. Après avoir servi dans l'armée anglaise, il revint en Irlande, qu'il trouva dans l'état le plus déplorable. Retiré à la campagne vers 1656, il résolut d'y vivre sur un petit domaine de ses pères qu'il tacha d'améliorer, en servant Dieu et son prochain, faisant toujours une large part de son bien aux amis et aux étrangers. Il avait trente-quatre ans lorsque, d'après son récit, il sentit naître en lui la conviction qu'il avait reçu d'en haut le don de guérir les scrofules, qu'on appelait alors, le mal du roi. Il garda cette certitude pour lui, et enfin il en fit part à sa femme qui douta. « Seul ou en public, éveillé ou dormant, écrit-il, je me sentais poussé à exercer ce don. » Un habitant des environs lui amena son fils, qui, au bout d'un mois, s'en retourna complètement guéri. Ce fut ensuite une femme, déclarée incurable par un célèbre médecin, et qui, en six semaines, recouvra la santé. Les scrofuleux des comtés voisins vinrent lui demander une simple imposition des mains et la plupart furent guéris. Sa méthode consistait à frictionner la partie malade ; en même temps, il offrait à Dieu une fervente prière pour la guérison du patient.

En 1665, pendant la semaine de Pâques, il eut conscience que cette faculté grandissait, que ce don accordé par Dieu pouvait s'étendre à d'autres maladies. Il essaya de conjurer les accès d'une fièvre pernicieuse, et réussit. Il cicatrisa aussi un ulcère qu'un pauvre homme avait à la jambe. Un témoin digne de foi rapporte que la cour de sa maison était remplie d'une foule de malades attendant la venue du Stroker, comme on l'appelait à cause du verbe stroke, toucher doucement, flatter de la main. « J'ai entendu raconter, dit ce même témoin, par mes deux soeurs aînées, mon frère, mon père et ma mère, toutes personnes très véridiques, comment ils l'avaient vu plusieurs fois poursuivre une violente douleur de l'épaule au coude, du coude au poignet, et du poignet à l'extrémité du pouce, et là il la comprimait fortement pour la faire disparaître. Ce sont choses si extraordinaires que, bien qu'elles soient vraies et authentiques, on ose à peine les rapporter. »

Le bienfaisant guérisseur, assiégé par les malades, n'avait plus de temps à donner à ses propres affaires, à ses amis, à sa famille. Trois jours de la semaine, de six heures du matin à six heures du soir, pendant six mois, il imposait les mains sur tous ceux qui se présentaient ; l'affluence devint telle qu'il fut obligé de déserter sa maison et d'aller résider à Youghal, ville des environs. En l'année 1665, lors de la grande peste de Londres, beaucoup de malades lui vinrent d'Angleterre, et les magistrats ayant craint qu'ils importassent la contagion, Greatracks retourna chez lui, où il les accueillit et imposa les mains sur tous. « Plusieurs furent guéris, et, plusieurs ne le furent pas, écrit-il naïvement. L'étable, la grange et la brasserie étaient converties en hôpitaux, et cependant, par la grâce de Dieu, personne de ma famille ne fut atteint de mal, et les malades, affligés de maux divers et réunis dans les mêmes lieux, ne s'infectèrent pas mutuellement.... Plusieurs me demandent, continue-t-il dans sa curieuse autobiographie, pourquoi les uns sont guéris et les autres ne le sont pas. A quoi je réponds qu'il peut plaire à Dieu d'employer, à travers moi, tels moyens qui opèrent selon les dispositions du patient, et qui, par cela même, ne sauraient être efficaces pour tous. On me demande encore pourquoi les uns sont guéris sur-le-champ, tandis que d'autres le sont plus lentement ; pourquoi les douleurs sortent chez quelques-uns par les yeux, chez d'autres par les doigts, les oreilles ou la bouche.

A quoi je dis que si toutes ces choses pouvaient s'expliquer, il n'y aurait pas lieu de les trouver étranges. Qu'on me dise quelle est là substance qui conjure le mal, qui le fait aller et venir, et il sera plus facile de résoudre ces questions. Il en est qui veulent que je leur explique pourquoi ou comment je poursuis certaines douleurs de place en place jusqu'à ce qu'elles aient quitté le corps, et cela en posant mes mains à l'extérieur, sur les vêtements et pourquoi je n'ai pas la même puissance sur toutes les douleurs. A quoi je réplique qu'il en est ainsi sans que j'en puisse donner aucune raison. Cependant, je suis porté à croire qu'il y a des douleurs qui affligent les hommes à la façon des mauvais Esprits, lesquelles douleurs ne peuvent endurer le contact de ma main, ni même de mes gants, sans fuir aussitôt, y eût-il entre moi et elles six ou huit robes ou mantes, ainsi que cela est arrivé pour lady Ranelagh, Londres.

Autre demande : l'action opérative de ma main provient-elle de la température de mon corps, ou d'un don divin, ou de la réunion des deux? En vérité, je n'en sais rien ; mais j'ai lieu de croire qu'il y

a là quelque don particulier et divin. »
Le doyen de Lismore somma, par ordre de l'évêque, M. Greatracks de comparoir, et lui défendit à l'avenir d'imposer les mains sur les malades. M. Greatracks se soumit deux jours à cet ordre mais, passant par le village de Cappogénis, il rencontra tant de pauvres infirmes venus d'Angleterre pour solliciter son secours, que, touché de leur misère, il ne put s'empêcher de les guérir. De nouveau requis par l'évêque de produire sa licence, comme devaient le faire tous les médecins exerçant dans le diocèse, il répondit qu'il n'avait point brevet de docteur, et ne connaissait pas de loi défendant de faire le bien à son prochain. L'évêque insista sur la prohibition, Greatracks refusa de s'y conformer et continua chez lui et à Dublin d'exercer ce qu'il croyait être « un don ».
Lord Conway, sur la renommée du miraculeux guérisseur irlandais, le fit prier par un ami de se rendre à Rugby, dans le Warwickshire, pour soulager lady Conway, atteinte d'un mal de tête violent et opiniâtre. M. Greatracks s'embarqua à Youghal, et alla de ville en ville, guérissant en chemin. Il échoua pourtant, ainsi qu'il l'avoue avec candeur, auprès de la noble dame pour laquelle il avait fait ce long voyage ; néanmoins, il fut traité avec de grands égards par lord Conway, qui, dans une lettre à son beau-frère, déclare lui avoir vu guérir un cas de lèpre des plus invétérés et plusieurs autres maladies. Il alla de Rugby à Worcester, et fut mandé par ordre du roi à Whitehall. En conséquence, il se rendit à Londres et s'y logea à Lincoln's Sun Fields. Après sa présentation à la Cour, il revint à son logement où il guérit en public nombre de malades au grand ébahissement de toute la ville.
Le spirituel Saint-Evremond craignant d'être enfermé à la Bastille, Louis XIV ayant donné l'ordre de l'arrêter pour sa lettre sur la Paix des Pyrénées, s'était exilé en 1661, d'abord en Hollande, et puis en Angleterre où il devait mourir ; témoin de l'apparition du grand guérisseur dans la métropole anglaise, il en fait le récit curieux que voici ; notre compatriote croyant écrire des choses burlesques, relatait simplement de grandes vérités : « Alors que M. Comminges était ambassadeur pour le roi très chrétien auprès du roi de la Grande-Bretagne, 1665, il vint à Londres un prophète irlandais qui passait pour un grand faiseur de miracles, selon l'opinion des crédules, et peut- être selon sa propre persuasion. Quelques personnes de qualité ayant prié M. de Comminges de le faire venir chez lui pour voir quelques-uns de ses miracles, il voulut bien leur accorder cette satisfaction, tant par sa curiosité naturelle que par complaisance pour eux, et il fit avertir le prétendu prophète. Cette nouvelle s'étant répandue, l'hôtel fut bientôt rempli de malades venant avec confiance chercher leur guérison. L'Irlandais arriva avec une contenance grave, mais simple, qui ne ressemblait nullement à de la fourberie ; M. de Comminges désirait l'étudier pour savoir s'il trouverait en lui une application réelle de ce qu'avait écrit le précurseur de Mesmer, le fameux médecin et alchimiste Van Helmond, né en 1577, mort en 1644, et se rendre compte si Bodin, illustre jurisconsulte du seizième siècle, avait expliqué parfaitement la puissance cachée dans le toucher de certains hommes ; à son grand regret, la foule ne le lui permit pas, les menaces et la force pouvant à peine maintenir l'ordre dans cette multitude de souffrants.
Le prophète rapportait toutes les maladies aux Esprits ; toutes les infirmités étaient pour lui des possessions. Le premier qu'on lui présenta était un homme accablé par la goutte et des rhumatismes qu'on n'avait pu guérir. Ce que voyant notre faiseur de miracles : « J'ai vu, dit-il, de cette sorte d'Esprits en Irlande, il y a longtemps ; ce sont des Esprits aquatiques qui apportent des froidures et excitent des débordements d'humeur en ces pauvres corps. Esprit malin qui a quitté le séjour des eaux pour venir affliger ce corps misérable, je te commande d'abandonner ta demeure nouvelle et de t'en retourner à ton ancienne habitation. »
Cela dit, le malade se retira et il en vint un autre à sa place, se disant tourmenté de vapeurs mélancoliques. A la vérité, il était de ceux qu'on appelle ordinairement hypocondriaques et malades d'imagination, quoiqu'ils ne le soient que trop en effet.
« Esprit aérien, dit l'Irlandais, retourne dans l'air exercer ton métier pour les tempêtes, n'excite plus de vents dans ce triste et malheureux corps. » Ce malade fit place à un autre qui, selon l'opinion du prophète, n'avait qu'un simple lutin incapable de résister à sa parole. Il s'imaginait l'avoir bien reconnu à des marques qui ne nous apparaissaient pas et, faisant un sourire à l'assemblée : « Cette sorte d'Esprit, dit-il, afflige peu souvent et divertit presque toujours. » A l'entendre, il n'ignorait rien

en matière d'Esprits ; il savait leur nombre, leurs rangs, leur noms, leurs emplois, toutes les fonctions auxquelles ils étaient destinés ; il se vantait familièrement d'entendre beaucoup mieux les intrigues des démons que les affaires des hommes.
Vous ne sauriez croire à quelle réputation il parvint en peu de temps. Catholiques et protestants venaient le trouver de toutes parts ; vous eussiez dit que la puissance du ciel était entre les mains de cet homme-là, etc., etc. »
Greatracks parut pour la dernière fois en public à Dublin, vers 1681. Il mourut deux ans après, dans son domaine d'Affane. Il existe de lui un admirable portrait : il est représenté faisant recouvrer la vue à, un jeune aveugle. Le Dr Stubbe le décrit comme d'aspect gracieux, et dit avoir observé dans ses yeux et son visage une vivacité d'expression peu commune. Selon un autre de ses contemporains, il était de haute taille et d'une force surprenante, il brisait un noyau de pêche entre le pouce et l'index. « Il avait la main la plus grande, la plus lourde et la plus douce des hommes de son temps ; c'est de là peut-être qu'il tenait sa puissance curative. La grandeur de la main du Stroker était proverbiale dans sa famille. »
Les spirites ne peuvent se tromper sur le don, sur la puissance curative du puissant médium guérisseur Greatracks, qui, semblable à nos magnétiseurs spirites, implorait Dieu et les bons Esprits avant d'agir sur les malades. Nous sommes heureux de signaler aux lecteurs de la Revue les phases diverses de l'existence de cet Esprit généreux, de cet incarné qui exerça toujours avec un désintéressement complet, et ne s'en prévalut jamais pour acquérir honneurs et fortune. Il était persuadé que sa faculté lui venait de Dieu, et en usait libéralement pour soulager toutes les souffrances ; cet homme généreux était dans la vérité et, dans son temps, l'épithète de charlatan lui fut appliquée comme elle le fut au Christ, comme elle l'est aujourd'hui aux spirites qui pensent et agissent de même, preuve que, depuis 1656, nous avons peu progressé, et que deux mille ans suffisent à peine pour régénérer une humanité peu avancée.
Comme le bon Irlandais, rendons l'espoir aux découragés, allégeons les maux de nos frères en épreuves, montrons nous doux et charitables en secourant les souffrances matérielles et morales ; un spirite doit être accessible à tous et enseigner les vertus dont un guérisseur nous donnait l'exemple, il y a trois cents ans. Aimer son prochain comme soi-même n'est pas une vertu assez commune, pour dédaigner et laisser dans l'ombre la noble figure de notre frère Greatracks.

Les stigmatisés

L'attention de nos lecteurs doit être appelée sur un article très intéressant du San-Francisco chronicle : « Des marques rouge-sang, qui suintent une liqueur colorée, apparaissent sur le corps de plusieurs médiums ; ce sont des initiales ou des noms écrits entièrement. Ces marques apparaissent et disparaissent tour à tour ; M. Charles H. Forster en porte sur les bras des traces remarquables. Nos chimistes les plus experts ont tenté en vain l'imitation de ces marques qu'ils n'ont même pu enlever ; leur science est aux abois, aussi sont- ils obligés de reconnaître l'influence de nos guides spirituels »
Remarque. Dans tous les pays, ces phénomènes naturels se représentent avec le même caractère, car la cause qui les produit est aussi vieille que l'humanité ; autrefois on brûlait les stigmatisés, aujourd'hui on les sanctifie. Celle du bois d'Haine (Belgique), celle de Naples, la soeur Patrocinio (d'Espagne), présentées aux ignorants comme des privilégiées visitées par une manifestation surnaturelle, sont des stigmatisées ordinaires sans dérogation aux lois éternelles ; le nombre de personnes douées temporairement de cette faculté, dans un pays essentiellement protestant tel que l'Amérique, prouve que le Créateur n'a pas de privilège. Ici l'avantage est tout entier pour les États-Unis, car aux trois pauvres petits miracles de la vieille Europe, ils peuvent opposer une foule énorme de prédestinés.
Heureusement, lit-bas il n'y a pas de préjugés de castes ; après avoir constaté ces phénomènes quotidiens, on en recherche la cause et les vingt millions de spirites éclairés et plus instruits que les Européens (tout le monde lit et écrit correctement), connaissent la loi de ces faits appartenant au domaine des empreintes fluidiques, faites par les morts de la terre. Ces Esprits vivants qui prouvent

ainsi leur action continuelle et leurs rapports avec nous, viennent nous forcer à progresser, à mieux affirmer, en dehors de coteries intéressées, la solidarité intime de toutes les forces qui relient les mondes visibles et invisibles, ces forces éternelles qui ne varient jamais.
Supplément du Banner of light.

Une visite au village de Cempuis (Oise)

Les lecteurs de la Revue doivent se rappeler le nom de ce village, dans lequel M. Prévost jeune a fait construire un vaste et magnifique établissement, pouvant servir de retraite aux deux âges extrêmes de la vie, c'est-à-dire aux enfants et aux vieillards.
Allan Kardec a parlé de cette maison, élevée par un humble fils de Dieu, un spirite convaincu qui a voulu consacrer à la construction de ce lieu de refuge, les dernières années de sa vie et toutes ses ressources gagnées d'une manière providentielle ; tout y est simple, tout y est beau : l'âme du fondateur se reflète dans son oeuvre. Il y a de l'air pour les poumons ; une nourriture saine et abondante ; un maître érudit et une jeune et modeste maîtresse d'école pour l'instruction des jeunes Esprits, pauvres orphelins de nos guerres civiles ; un gymnase pour assouplir les membres ; de vastes terres pour enseigner le travail manuel ; une bibliothèque pour grandir l'intelligence ; un temple sous l'invocation de Saint-Vincent de Paul, où M. Liodon, un ancien artiste dramatique, lit avec toute son âme, des prières dans l'Evangile selon le Spiritisme, où M. Saunier, l'intelligent maître d'école, après quelques chants récités par des choeurs d'enfants des deux sexes, au nombre de quarante, fait une dissertation sur un sujet religieux et instructif. Les habitants de la maison (qui sont libres de professer leur culte respectif) y compris M. Prévost, assistent à ces prières qui élèvent l'âme vers Dieu. Du reste, là, tout se fait en commun, et le maître prodigue, qui sème l'or pour faire un peu de bien, remercie Dieu pour les consolations qu'il lui donne, partageant les repas de sa grande famille qu'il préside avec l'autorité de ses quatre-vingts ans.
Nous avons plusieurs fois assisté aux réunions patriarcales de Cempuis ; nous avons, dans quelques paroles, mêlé notre note au concert, et après la vie agitée de Paris, on serait heureux de vivre dans cet asile vivifié par une âme incarnée, dont le langage est frappé au coin du bon sens et de la raison spirite.
M. Prévost croit à l'assistance des bons Esprits ; son énergie en donne à tous, car malgré son grand âge, il met, comme on dit, « la main continuellement à la pâte ». Peu avant la Pentecôte de 1873, il était loin de la maison, à l'extrémité de sa vaste propriété, seul, et inspectant une porte en fer posée le jour même ; à peine eut-il remué l'énorme fermeture de quinze pieds de longueur, qu'elle se détacha du mur où les gonds étaient fraîchement scellés, pour se renverser et couvrir le vieillard ! Il devait être écrasé ! Mais notre ami Prévost ne perdit pas la tête, il croit à l'assistance des Esprits qui jamais ne l'ont délaissé dans ses rudes et nombreuses épreuves. Aussi, se remettant malgré le poids énorme qui le couvrait et le sang dont il était couvert, sa tête ayant violemment frappé sur une grosse pierre, il se dit : « Crier est inutile, je ne serais pas entendu ! Ma voix affaiblie n'atteindrait pas l'établissement, placé à 1,500 mètres de là ; me laisser décourager n'est pas sérieux, mes amis mes ennemis, prédicants de tous ordres, diraient : « C'est un spirite, un libéral, le bon Dieu l'a puni. Allons, il faut prier, les amis vont venir et je vais me tirer de là. » Après des efforts inouïs, il prit la grosse pierre qui fort heureusement avait produit une bienfaisante hémorragie, et put la glisser sous la masse de fer qui l'oppressait ; elle lui servit de levier, et cet octogénaire, luttant avec une terrible et sage énergie put , en laissant ses chaussures aux solides semelles, prises comme dans un étau, son gros paletot, son gilet, pantalon, chemise en débris et la peau cruellement entamée, sortir vainqueur dans ce combat inégal, après trois quarts d'heure d'efforts suprêmes.Il put arriver chez lui, pieds nus, couvert de sang et de boue, méconnaissable et sans voix ; on crut à une attaque à main armée contre sa personne, mais il put enfin expliquer la vérité.
M. Prévost a dû rester plus d'un mois au repos, jambes étendues, et entourées de bandelettes, sans avoir faibli un seul instant, les Esprits avec lesquels il cause lui ayant dit : votre mission n'est pas terminée ; notre ami était à Paris, le 15 juillet dernier, pour régler quelques affaires et veiller aux graves intérêts de sa maison, de ce nid humain qui doit avoir le pain de chaque jour. Cette race

d'hommes durs pour eux-mêmes, au coeur vaillant, à l'âme dématérialisée, disparaît peu à peu de notre sol ; il y a dans M. Prévost un germe bien pur de ces énergiques Gaulois, race d'acier qui plie et ne rompt jamais, qui brave la mort et la contemple comme un simple changement. Ceux qui auront le plaisir et le bonheur de visiter Cempuis, pourront voir dans une crypte, située au milieu d'un riant parterre, le cercueil avec son inscription spirite qui doit contenir les restes mortels du fondateur de l'établissement. Je le répète : là, tout parle au coeur et à l'intelligence.
M. Liodon, ce bon artiste dramatique, nommé M. le curé (les enfants sont impitoyables) a bien voulu nous envoyer deux belles communications obtenues dans un petit groupe du village ; nous les insérons dans cette Revue, en le remerciant ainsi que le médium, Madame Cosette, pour le plaisir qu'elles vont procurer à nos lecteurs.

Dissertations spirites

Bonnes pensées
Médium, madame Cozette, à Cempuis (Oise).
Je viens toujours avec plaisir parmi vous, pour trouver des âmes auxquelles je puisse parler des merveilles de Dieu !... Amis, qu'il est doux de s'entretenir avec son créateur, qu'il est grand et beau de recevoir les douces instructions données en son nom par ses messagers ; efforcez-vous donc de suivre sa loi ; car, hélas ! Il en est trop qui fuient ce bonheur ; n'osant proférer le nom si cher qui devrait vibrer sur leurs lèvres, ils le refoulent méconnaissant ainsi sa toute- puissance ; l'orgueil les nourrit et étouffe cette généreuse intuition qui leur dit : « Crois, puisque Dieu veut ton bonheur, désirant voir dans ton âme à son retour dans la vraie patrie, le reflet des beautés qu'il a créées.
N'écoutant que sa vanité, cette passion folle, l'orgueilleux n'entend rien et foule aux pieds les préceptes du Christ missionnaire, venu parmi nous pour redresser les consciences abattues par la vanité. N'a-t-il pas dit : « Quiconque s'abaisse sera élevé ». Ces paroles si compréhensibles n'ayant pas été observées, que faut-il faire pour les comprendre ? Il faut prier et laisser à chacun son libre arbitre et Dieu aura opéré en vous le changement désiré. Nous, qui connaissons sa bonté et sa puissance par l'analyse de ses oeuvres, obéissons-lui et ne nous laissons point alarmer pour les autres, car nos efforts seraient infructueux ; soumettons-nous sans murmure et vivons le plus petitement possible, car si nos oeuvres n'ont pas d'éclat sur la terre, dans le ciel elles resplendiront au retour de notre Esprit dégagé de la matière ; après avoir lutté ici-bas au milieu des dangers, dans l'erraticité nous retrouverons la joie, la paix et le bonheur.
Un guide

Beauté, amour, puissance infinie
Médium, madame Cozette, à Cempuis (Oise).
Amis,
Beauté dans la nature, amour dans l'être qui la gouverne, puissance infinie dans ses bienfaits sont trois mots qu'il est doux de comprendre ; beaucoup parmi vous n'en connaissent pas la valeur secrète, et tout en étant nourris par cette mère de provenance divine, ne veulent pas s'identifier avec ses attrayantes beautés.
Si l'être humain était moins vain et égoïste, il ne repousserait pas la main invisible qui dirige toutes choses ; il bénirait cette providence qui enchâsse son âme, pour lui dévoiler, à l'aide de la matière, les secrets contenus dans les trois règnes de la nature ; mais il ose repousser l'Être suprême, ce père qui le comble de bienfaits, et l'indifférent refuse de croire à sa puissance.
L'homme ne peut cependant empêcher ses yeux de voir et ses oreilles d'entendre ; malgré lui, il sent la nature belle et sublime ; mais son coeur trop faible reste froid et assoupi, s'ouvrant difficilement à cette attraction parfaite, indispensable, à laquelle l'animal le plus infime n'est pas étranger.
Insensé ! Dieu t'accorde un amour sans bornes et tu ne cherches pas à t'expliquer la puissance formidable qui fait surgir la vie autour de la terre ! Comme un inconscient ou un ingrat tu n'en vois donc point les splendeurs. Je le sais ! Tu te laisses vivre, sûr de retrouver à ton réveil ce soleil si doux, avec ses rayons, ces messagers de la bonté éternelle ; ton ambition folle, le moi, t'aveuglent et

tu ne perçois plus le temps, cet instant fugitif qui additionne les jours où tu vécus mollement au sein des plaisirs ; tu respires avec indifférence le parfum suave des fleurs qui charment ta vue, et ces richesses inappréciables ne comptent plus pour l'être indocile.
Peut-être faudrait-il te présenter le Maître de l'univers ! Et face à face avec lui, si ton infériorité pouvait supporter la vue de cette supériorité, sans doute tu ne croirais pas à la vérité : ta faible intelligence et ton sot orgueil résisteraient encore à ce qu'elles nommeraient une faiblesse.
Seigneur, je le sais, le nombre des incrédules auxquels ces réflexions s'adresssent est bien grand, car les maux des habitants de cette planète sont à leur comble ; l'humanité désolée est la preuve évidente du mal moral qui la ronge ; puisse votre miséricorde, votre amour, votre beauté, votre puissance, forcer vos enfants à puiser à la source d'instruction et de sagesse, pour chasser l'ignorance et comprendre enfin la portée de ces trois mots : beauté ! Amour ! Puissance infinie !
Telles sont, mes amis, les pensées que beaucoup parmi vous peuvent s'appliquer, les environs du village de Cempuis n'étant point peuplés d'enfants de Dieu ; le proclamer par de beaux discours est chose inutile, si les oeuvres et les actes démentent les paroles prononcées.
Un guide

Avertissements d'un messager fidèle
4 novembre 1870. Médium, M. C. B....
Comme le vent emporte la tempête, le Spiritisme, soufflant sur les préjugés et les faux principes, les réduira en poussière. La voix de l'ouragan céleste commence à se faire entendre, la nuée brillante des Esprits du Seigneur étend sa nappe étincelante autour de votre pauvre demeure terrestre. Les puissances du jour tremblent sur leurs trônes chancelants, les tyrans sont confondus, les vieux édifices du passé sentent leurs bases frémir. La peur est sur tous les visages de ceux qui dorment dans leurs péchés. C'est que tout ce qui existe sur la terre a le pressentiment de ce qui se prépare ; c'est que la venue des messagers du Seigneur commence à se faire jour dans les âmes des justes et des méchants.
Vous tous, hommes de bonne volonté, qui 'voyez l'avenir à travers le vitrage encore obscur du Spiritisme, travaillez sans relâche ; préparez les voies, car le royaume de Dieu est proche. Ecoutez les anges du ciel qui conduisent les cohortes messagères de la Divinité : ils vous guideront et vous faciliteront les travaux préparatoires qui vous sont confiés. Pour vous, le ciel sera toujours serein, si, fidèles à la voix qui vous conduit, vous suivez résolument le chemin tout tracé que vous avez librement choisi ! Marchez, et le flambeau éternel de la vérité illuminera votre route ; n'ayez nul souci de ce que vous laissez derrière vous. Dieu pourvoira à tout. Allez toujours en avant, le temps presse et combien, hélas ! S'arrêtent en chemin ! Soyez les zélés pionniers de la révélation nouvelle. Dieu, dans sa bonté infinie, a daigné vous confier la tête de la colonne qui va combattre vos ennemis : les passions humaines. Au premier rang, vous devez l'exemple à ceux qui militent derrière vous. Ne faiblissez donc pas, levez fièrement la tête et le regard fixé vers cette étoile lumineuse qui vous sert de phare dans votre nuit obscure, allez à la conquête de la vérité comme ces preux chevaliers qui, jadis, s'armaient de la croix pour aller conquérir le tombeau du Christ.
Un messager fidèle

Conseils aux groupes
Médium, M. Pierre, rue de Lille, 7. 18 octobre 1872.
Amis,
Une partie des groupes spirites, pour ne pas dire tous, a le grand tort de ne pas s'attacher aux études sérieuses ; dans les séances, on lit beaucoup trop ; mieux vaudrait consacrer une heure à des discussions intéressantes pour les auditeurs. En même temps, il faudrait avec sagesse en bien préparer les éléments, la précision bien établie dans un sujet mis à l'étude permettrait aux assistants d'y mêler de nombreuses remarques ; il faudrait aussi que chacun fut assuré de voir sa pensée accueillie avec respect.
Savoir choisir un sujet, bien l'élaborer par la discussion, peser impartialement tous les avis et

résumer les études dans un procès-verbal, dont l'ensemble soit facile à saisir sans un travail d'imagination pénible, tel est le mérite que doit avoir chaque président de groupe.
Ainsi compris, le travail spirite est bon et utile : il est la discussion libre de tous les problèmes, le résultat intelligent dû à un effort commun et persistant, seul moyen de rendre l'enseignement utile, de former des hommes éclairés et convaincus ; hors de là, c'est tomber dans le spectacle, la curiosité, le futile ; les groupes n'ont plus leur raison d'être.
Trop souvent nous avons vu naître des questions oiseuses, semblables aux orties que donnent les terrains mal cultivés ; parfois, les faits matériels sont en grande estime, et cherchés par des membres peu éclairés, qui veulent pourtant tout expliquer avec des connaissances superficielles !
Certains présidents de groupes, hommes de savoir, n'ayant pas d'initiative pour n'avoir pas- instruit préalablement les membres dont ils ont la direction spirituelle, les voient non sans étonnement disparaître un à un. La majorité ne sait pas juger ; si elle ne sait pas, comme conséquence elle possède le droit d'être injuste. Allez donc jeter à ces Esprits non préparés les grands mots de justice et de morale ! Trous imiterez ce cultivateur confiant, mais imprévoyant, qui sème le grain sur un sol mal nettoyé où de mauvais éléments le dévorent. L'ignorance, chez l'homme, détruisant les germes de progrès, il faut par l'instruction et l'éducation, ces instruments intelligents, aérer puis épurer cet assolement social si réfractaire.
Les Esprits éclairés peuvent seuls concevoir le sens intime et divin, la haute portée du mot moralité ; en avoir la clef, c'est ne plus être un ignorant, c'est posséder la science par excellence. Ce but, cette solution est exigée par une société qui, dans l'avenir, sera morale essentiellement, si des lois naturelles elle sait déduire les analogies précises et parfaites devant présider à son organisation, établissant des rapports bien définis entre elle et l'individu, entre elle et Dieu. Les chefs de groupes, qui préconisent la moralité à l'exclusion des éléments qui doivent y conduire les hommes, font-ils bien un acte d' humilité.
Oui, frères ; vous parlez constamment de cette chose essentielle, si grande, à un auditoire non préparé, qui trouve les travaux bien monotones ; le discoureur chargé de les instruire ne leur ayant rien donné de son savoir, son enseignement devient lettre morte, les adeptes fuient les séances sans attraits. Présidents, vous avez charge d'âmes, songez à satisfaire la curiosité naturelle à l'homme, car cet instinct est nécessaire au progrès comme l'air l'est aux poumons. Le Créateur a répandu ce besoin de voir, toucher, se rendre compte, dans les trois règnes de la nature, et plus particulièrement chez l'être pensant, dont l'intelligence est le mieux caractérisée.
Ceci est applicable à tous les centres spirites sans exception, quelle que soit leur importance et, nous adressant à la partie militante, nous lui demandons : vos groupes sont-ils soumis aux conditions dont nous avons parlé ? L'instruction préalable est-elle donnée ?
Avant de chercher à satisfaire les yeux et les oreilles, vous êtes-vous placés dans les dispositions voulues, exigées pour l'obtention de ces phénomènes. N'avez-vous pas prématurément, ou de prime abord, désiré posséder tous les phénomènes à la fois, sans penser à cet axiome : Qui trop embrasse mal étreint ?
Je le sais, vous avez des résultats négatifs : cela ne pouvait être autrement ; pourtant ne désespérez pas, puisque les épreuves, quelles qu'elles soient, sont utiles et décisives, pour prouver aux spirites que rien ne s'acquiert sans le savoir, le temps, la volonté et l'expérience.
Amis bien chers, fuyez la vanité et l'orgueil vers lesquels on se laisse si facilement entraîner; écartez de vos lèvres cette coupe dangereuse. Vous serez orgueilleux chaque fois, si, dans l'enseignement, vous ne commencez pas par l'A, B, C ; de même, il sera vaniteux celui qui se croit apte à tout, se donnant le droit puéril d'enseigner sans avoir appris. Agir ainsi, c'est mettre les groupes sous de tristes influences, attirer de mauvais fluides, et ne point être visités par les bons Esprits.
Chefs, présidents de groupes, directeurs de revues et de journaux, identifiez-vous avec les vérités suivantes, car la monotonie coudoie l'ennui : Savoir est un besoin intelligent au suprême degré, il est donc essentiel d'acquérir sans cesse de nouvelles données ; le jugement naît des oppositions; l'ombre fait aimer et analyser la lumière. Suivre en tout cette règle, c'est se donner une raison d'être.
Elèves de l'initiateur Atlan Kardec, le Maître demandait pour tous les adeptes des études

progressives qui ne leur permissent point de dévier de la bonne voie. Instruits avec soin et sagesse, les élèves deviennent maîtres à leur tour, s'ils portent en eux la force voulue pour ne pas se tromper et induire les autres en erreur ; s'ils peuvent discerner le vrai du faux et fuir les écueils ; s'ils sont dignes de comprendre la portée philosophique, scientifique et morale de l'enseignement divin donné par les Esprits.
Bernard

Poésie spirite

Après la mort. L'avare
Quel état que le mien depuis un an ! J'enrage,
J'écume, je suis furieux ;
Ma maison, chaque jour, est livrée au pillage,
Par mon coquin de fils, et cela sous mes yeux,
A ma barbe.
J'ai beau crier comme un aveugle,
Prier, menacer, tout est vain ;
De ses vauriens d'amis avec la bande il beugle,
Danse et se réjouit en dissipant mon bien.
Nul pour moi n'a d'égards ; on passe, on me méprise ;
Je ne suis plus maître au logis;
Mon argent, mes papiers, tout est de bonne prise,
Tout coule entre les mains de ce coquin de fils.
Quel supplice cruel : cette épargne amassée
Au prix de jeûnes douloureux
Et longs, la voir ainsi follement dispersée,
Stupidement jetée aux quatre vents des cieux !
Oh ! Mais il n'est donc pas de justice en ce monde,
Puisque tout cela s'accomplit
En plein jour, devant tous et que nul ne seconde
Un père qu'on dépouille et que l'on avilit ?
Un complot est formé pour troubler ma cervelle,
En me montrant que je suis mort.
Si j'entre, on est aveugle ; on est sourd si j'appelle.
Moi trépassé ! Morbleu ! Le tour est un peu fort.
Je sais qu'on m'enterra, qu'on dit une grand'messe,
Qu'un prêtre empocha mes jaunets ;
Que puis vint la neuvaine, et mes jaunets sans cesse ;
Qu'ils sortaient de ma caisse et que je le voyais !
Ainsi tu commenças, lugubre comédie,
Fait incroyable, monstrueux,
Trame que l'on croirait par l'enfer même ourdie,
Crime que l'on perpètre à la face des cieux !
Misérables ! Je vois, j'entends, je me sens vivre,
Conséquence : je suis vivant !
A moins d'avoir perdu l'esprit, à moins d'être ivre,
Un homme ne saurait raisonner autrement.
Une chose pourtant me confond et me trouble :
Ce cadavre, c'était le mien !
Il pourrit dans la fosse. Ainsi je serais double !
Ou bien serais-je une âme ? Une âme ce n'est rien !
Et le rien ne vit point.

Je suis donc quelque chose.
Oh ! Conçoit-on de tels tourments ?
Car, que suis-je, grands dieux ? Sombre énigme, je n'ose
L'approfondir, de peur d'en découvrir le sens.
Bon, voici, furetant, mon vaurien qui me semble
Etre en cherche de mon trésor.
C'est mon coeur, c'est ma vie ; enfant, pitié, je tremble.
Hélas ! Il l'a trouvé. Pour le coup, je suis mort.
L'infortuné subit longtemps encore sa peine
Qui finit quand, désabusé
De ces biens matériels, il eut brisé la chaîne
Par laquelle, dans l'ombre, ils le tenaient lié.
L'Esprit alors pleura sur les erreurs de l'homme,
Et prépara par ses regrets
Une incarnation nouvelle où l'économe
De l'avare odieux fit oublier les faits.
V. Tournier

Souscription pour les bibliothèques militaires

Messieurs et chers coopérateurs,

Nous venons de nouveau insister auprès de vous afin de hâter la rentrée des listes de souscription. Nous ne doutons point que vous n'ayez trouvé autour de vous, pour cette belle oeuvre, un concours empressé. La fondation des bibliothèques dans tous les corps de l'armée, pour les sous-officiers et soldats, est une des plus grandes choses de notre époque ; c'est un gage d'avenir pour le pays, et il n'est assurément personne qui puisse demeurer indifférent à son succès.

Le Cercle parisien de la Ligue de l'Enseignement n'a pas hésité à y donner son concours. Sans se laisser arrêter par l'exiguïté de ses ressources, il a voulu répondre aux demandes croissantes que les chefs de corps lui ont adressées. Aujourd'hui, il se, voit forcé de faire un pressant appel à tous ses Correspondants ; d'autant plus que les demandes de la marine viennent s'ajouter maintenant à celles de l'armée de terre.

Veuillez donc. Messieurs et chers Coopérateurs, nous renvoyer sans retard les souscriptions que vous avez recueillies. Nous recevrons également avec reconnaissance les dons de livres que l'on voudrait bien nous faire dans le même but. Il n'est personne qui n'ait chez soi quelques-uns de ces volumes qu'on ne tient pas à garder et qui, mis à la disposition des bibliothèques nouvelles, pourraient faire grand plaisir à ceux qui sont privés de lecture.

Recevez, Messieurs et cher Coopérateurs, l'expression de nos sentiments fraternels.

Pour le comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Septembre 1873

Des influences

Élevés pour admirer les morts, nous ne savons pas rendre justice aux vivants, et quand leur mémoire a subi l'épreuve de la tombe, nous reconnaissons la valeur des hommes célèbres dans l'industrie, les arts et les sciences ; leurs sacrifices ne nous semblent plus une lettre morte, leurs bienfaits ne nous laissent plus indifférents. Ce phénomène n'est point le seul, et nous devons en constater un autre : si les travailleurs éminents, ces maîtres de nos destinées, se voient pendant leur épreuve terrestre refuser une suprématie justement conquise, avouons que le plus souvent ils n'ont pas eux- mêmes la conscience de leur valeur ; ainsi, actuellement : poètes, philosophes, peintres et sculpteurs contemporains les plus célèbres, historiens lumineux, grands capitaines de ce siècle, malgré leur vanité et leur orgueil, croient ne pas mériter une comparaison avec Virgile, Homère, le Dante, Raphaël, Michel-Ange, Platon, Tite-Live, Tacite et César.

Cependant, le nombre des Esprits incarnés qui, depuis deux siècles, forment le cortège imposant de nos illustrations, mérite bien notre respect, cette cohorte glorieuse ayant guidé la science, fait progresser la vérité, soulevé et déchiré le voile épais tissé par le moyen âge, ce voile dont on veut encore nous couvrir.

Cette influence du passé est devenue un mal chronique ayant de profondes racines dans nos cervelles, puisque c'est faire d'une sottise une merveille si nous la vieillissons de plusieurs siècles ; le culte du passé a ses grands-prêtres, des orthodoxes qui admirent une ariette de l'époque des croisades, et restent indifférents devant les conceptions d'Auber ou de Rossini ; pour qui, l'idéal et l'expression du beau sont : un sonnet de Pétrarque, un dessin incorrect mais avec signature authentique, une vieille monnaie ou un tesson de terre cuite portant des inscriptions indéchiffrables, un bloc informe s'il est recouvert de signes cunéiformes, hiéroglyphiques, grecs ou hébreux ; toutes ces choses sont laides, écornées, mal fabriquées, semblables à des cailloux et à la ferraille, mais l'influence du passé, les rend à nos yeux préférables aux produits artistiques modernes, fouillés avec art, avec le génie de notre époque.

La scolastique nous a donné cette tendance, et c'est en son nom que nous saluons le passé avec une ardeur étrange et fébrile ; nous devons ce virus intellectuel à nos professeurs de littérature, et le génie national, en aidant ainsi la routine, double la puissance originelle du culte excessif qui lui fut inoculé sur les bancs de l'école ; les hommes distingués ne savent même pas s'en affranchir, puisque Racine, Corneille, Voltaire, Fénelon, Boileau et une infinité d'autres ont élevé à des régions inaccessibles tous les héros de l'antiquit.é. Nos penseurs les plus indépendants, des philosophes, des rêveurs, des utopistes même, qui écrivent pour l'avenir avec une lucidité merveilleuse, ont subi à tel point cette influence, que leurs ouvrages sont très souvent pleins de blasphèmes contre le présent et ses ruines ; tous ont essayé d'établir notre impuissance et notre incapacité, en nous présentant le mirage trompeur des grandeurs d'autrefois.

Nous nous rappelons ce savant nommé Ramus qui, sous François l[er], voulut prouver le peu d'orthodoxie d'Aristote, ce grand- père de la philosophie que l'Université infaillible avait, par un mariage intellectuel, lié intimement à la théologie ; l'intervention du roi, put, seule, sauver Ramus des griffes de la toute-puissante Université, mais à la condition de respecter désormais le très saint et immaculé Aristote. Tous les libres penseurs qui suivirent cet exemple d'indépendance, furent alors bannis de France par l'Université, cette maîtresse des consciences qui, aujourd'hui, veut encore nous imposer son orthodoxie ; tout le dit : elle ne veut pas autre chose. Que fait-elle ? Sinon inspirer à l'enfance son admiration puérile, excessive pour les civilisations antiques qui devraient être le point de départ, et non le but des efforts de l'humanité ; on nous fait admirer les rapines et les férocités des citoyens de Rome et d'Athènes, ces bandits qui volaient leurs amis, emportant leurs femmes et leurs filles. On cherche à nous prouver que leurs gladiateurs, leurs bêtes fauves, leurs généraux doivent être un sujet d'admiration ; que les égorgeurs de peuples vaincus sont des peuples rois ! Ces idées funestes, professées ouvertement, ont créé une admiration sans borne pour les

Annibal et les Scipion, pour la vertu et la beauté antique, tandis que nous, au dix-huitième siècle, après avoir enfanté des merveilles industrielles, illuminé notre horizon intellectuel à l'aide de la science, mieux compris la fraternité en méprisant la servitude ancienne, remplacé la lettre de l'Evangile par son esprit mieux entendu et apprécié, nous sommes des races dégénérées et des vieillards livrés à l'impuissance.

Aussi, le Spiritisme accepte-t-il cette grande culpabilité, d'être venu à l'heure voulue, marquée par nos guides de l'espace, pour rétablir dans toute sa pureté la pensée du Christ, ce grand et généreux Esprit, ce rédempteur des humbles, cet épouvantail de toutes les iniquités ; cette doctrine nous montre dans le passé l'existence d'étapes étagées par Dieu avec une souveraine intelligence et qui, à l'inverse des idées émises par la scolastique universitaire et dogmatique, sont des échelons progressifs (précédés d'une infinité d'autres) montant sans cesse vers la perfection idéale, divine, enseignée par le grand Crucifié. Etre spirite, c'est concevoir le passé sans illusions, et acquérir la fierté réelle donnée par les progrès acquis, c'est avoir une confiance inébranlable dans l'avenir. A toutes les époques les vérités spirites furent enseignées ; mais Allan Kardec les a mises en évidence avec un talent exceptionnel, avec une logique saisissante qui nous donne le moyen de nous moraliser, de nous élever dans l'échelle des êtres avec l'aide de la volonté, de la pratique de la charité ; répudier un système intéressé, routinier, de dénigrement contre le progrès accompli et rejeter le virus scolastique, le fruit empesté de la foi absolue et sans contrôle, c'est obéir aux amis d'outre-tombe, à ces voix qui confirment nos conquêtes radieuses et complètent le sens de nos aspirations intimes.

Le Spiritisme a donc la prétention de prouver que les générations dites vieillies, ayant un pied dans la tombe, sont à l'âge adulte, sortant de l'enfance pour endosser la robe virile de la raison et qui, pour agrandir leur vue intellectuelle, doivent sans cesse élargir leur intelligence, diminuant la grandeur fictive du passé en faveur des espérances sereines et sublimes de l'avenir. Nous le savons, sans examen : l'oeuvre ténébreuse de la scolastique actuelle nous considère comme des visionnaires égarés au milieu de la réalité imposante des faits, elle nous croit échappés de quelque boite merveilleuse ; elle a raison, nous arrivons en ligne directe de cette boîte à surprises extraordinaires nommée l'erraticité, et quand son couvercle s'entrouvre, un phénomène remarquable a lieu, celui de voir sur la terre l'incarnation simultanée d'Esprits égoïstes, vaniteux, très personnels et entêtés, en compagnie d'êtres qui croient à la progression infinie, expliquant toutes choses d'une manière rationnelle ; les premiers vivent de mystères, de choses toujours incompréhensibles, du surnaturel, de négations et de fictions, ils sont le passé avec Ptolémée, Aristote et le Diable ; les seconds sont réincarnationistes, serviteurs de l'humilité, de la solidarité ; ils disent : L'homme, ce germe invisible dans le principe, doit sous la main de Dieu grandir à l'infini.

Les uns se croient trop vieux, les autres se croient très jeunes ; les premiers chantent la mort, les seconds préconisent la vie, une existence ne pouvant être comptée dans l'intégralité de la vie sur une sphère. Que l'homme, au dire des partisans de la Genèse mosaïque et de l'école concessionnaire de Cuvier, ait vécu 6,000 ans ; ou bien que, selon la généralité des savants sans parti pris, il ait apparu sur la terre il y a plus de 100,000 ans, aux yeux des spirites, 38 années, regardées comme la moyenne de la vie humaine, sont une seconde dans l'ensemble de la multiplicité des existences d'un Esprit ; c'est un seul pas fait par un voyageur dans une route sans limite, c'est la proportion du temps écoulé par rapport à celui qui va suivre; c'est aussi comparer le développement intelligent d'un individu avec celui qu'il doit acquérir. Dans cet ordre d'idée tout est relatif, ainsi une éphémère naît et meurt immédiatement ; un ruminant atteint l'âge de 15 ans, espace de temps nécessaire à l'homme pour arriver à l'adolescence, ce qui implique ce fait pour chaque cas particulier, au point de vue de l'absolu, le nombre des années intervient d'une manière relative.

Des expériences nombreuses, aidées par l'analyse spectrale, prouvent que la lumière solaire peut encore durer avec intensité pendant 18 ou 20 milliards d'années or, comme la terre existe depuis 10,000,000 d'années, d'autres disent 100 à 200,000,000 d'années, et que nous sommes à l'état d'humanité dans l'enfance, en admettant que la vie humaine dépende immédiatement de cette lumière, elle ne doit s'éteindre qu'avec elle et la moyenne d'une incarnation sur la terre, ne devient

ainsi qu'un 1/5000 de sa durée totale.
Autre fait : d'après les recherches du géomètre Fourier et de Balbi, cette autorité géographique, la population du globe n'est pas la vingtième partie de ce qu'elle doit être ; puis, on distinguerait cinq mille groupes d'habitants ayant un dialecte spécial, une religion différente, nuancée, possédant un Dieu, un saint, un fétiche ou un tabou ; nous constatons ainsi un état général confus, indescriptible, une sorte de tour de Babel qui, des bords de l'Euphrate, de Ninive et Babylone, s'est étendue sur toute la surface de la sphère. Le nombre d'habitants et le langage constituant l'humanité, nous sommes obligés de noter la conséquence suivante : pour arriver à l'unité, ce but entrevu, que d'échelons ne nous reste-t-il pas à gravir; notre état social rudimentaire étant semblable à celui d'un être végétatif comme la chrysalide, nous voulons nous débarrasser de notre prison matérielle. Il est donc évident que, par rapport au développement promis, cette aspiration des spirites, l'homme fils de Dieu, est encore à l'état d'animal spirituel embryonnaire ; que cette raison suprême répond aux questions réputées insolubles en donnant la clef de ce que l'on a improprement appelé des mystères, que ces vérités doivent nous donner la patience pour supporter nos épreuves, nous rendre tolérants et fraternels, pleins d'espérance et de confiance dans le Créateur.
Aux négateurs nous répondons : Oui, nous sommes ignorants, mobiles et cruels comme des enfants, l'histoire entière le constate : les premiers hommes se sont mangés, après s'être longtemps égorgés ; plus tard, les peuples ont fait la chasse à l'homme pour avoir des compagnes et des esclaves, ils ont confisqué des tribus entières et enlevé les richesses accumulées ; au dernier siècle on se massacrait pour la gloire, mais, dans ce temps de progrès, en 1873, on moissonne les bataillons au nom des principes, ce qui est déjà plus raisonnable, et des malentendus seuls séparent les nations encore dans l'enfance. En supprimant l'attirail des combats, que font encore les mortels ? Ils poussent des cris, se disputent et se culbutent même dans les assemblées nationales ; semblables à des échappés de collèges, ils ne veulent point écouter le petit nombre de gens sensés, car parmi eux, les sages sont accueillis par le sarcasme et l'indifférence.
La force corporelle séduit encore la foule, et le conquérant qui empoisonne ou fusille les siens, qui supprime les obstacles, devient un génie s'il a pour piédestal la mort de 100,000 de ses semblables ; longtemps après leur mort violente ou leur martyrologe, on veut bien honorer Socrate, le Christ, Keppler, Jean Huss, etc., et signe caractéristique de notre avancement, aujourd'hui on lit Allan Kardec ; quatre ans après sa mort on le vénère. Enfin, nous pouvons tous constater que, clans l'ensemble des terriens, on trouve tous les caractères variés de l'enfance : superstition et cruauté chez les races inférieures ; gourmandise, vanité, libertés bruyantes, grâces naïves, dévouement, parmi les peuples latins et anglo-saxons. Deux faits remarquables corroborrent notre pensée : 1° Chez les nations les plus civilisées, chacun suit son idée sans écouter celle d'autrui ; on agiote, on gesticule, on crie, les plus graves intérêts de la nation disparaissent devant les intérêts personnels des grands enfants qui la composent ; 2° Chez eux, rester grand homme est chose difficile, l'oracle du jour étant le conspué de la veille, le génie nommé providentiel étant renversé de son piédestal au nom d'un simple caprice ; la roche Tarpéïenne est toujours près du Capitole. Ne voyons-nous pas invoquer Dieu, le même jour, pour les intérêts les plus opposés ? L'un veut la sécheresse, cet autre la pluie, celui-là le pardon de ses méfaits moyennant un peu d'or ?... et cette versalité devient d'autant plus burlesque et cruelle, si l'on descend les échelons des êtres incarnés. Nos contradictions, nos bizarreries, notre inconséquence ont été signalées avec puissance par Molière et les critiques de son école ; mais, au lieu de se placer comme les spirites à un point de vue rationnel qui puisse les expliquer et les justifier, ils on dit ce blasphème qu'ont répété les philosophes et les gouvernants : « L'humanité est définitivement arrivée à un état méprisable et désespéré. »
Le Spiritisme ne commet pas ce crime abominable de mépriser les hommes, il croirait mépriser Dieu ; comme le grand dispensateur, il doit aimer, prêcher d'exemple et de dévouement, se faire l'auxiliaire de l'incarné pour mieux lui faire comprendre la création ; le considérant comme un enfant, il le prend paternellement par la main et, d'après les prémisses sachant les conséquences, il l'aide à traverser la crise difficile dans laquelle il se débat, voulant qu'avec vaillance il puisse aborder le second âge de la vie universelle, âge que doivent illuminer la réflexion, la raison et la

charité.
Il était donné au Spiritisme, à son chef glorieux, de mieux révéler la vérité puissante adoptée par les âmes fortes dès la plus haute antiquité. Bien des hommes ont eu à l'égard de cette doctrine, le dédain du sceptique, le mépris et le sourire de l'incrédule inconscient, mais qu'importe, ce baptême était indispensable ; cette philosophie, après avoir surabondamment prouvé que l'être intelligent n'a pu sortir tout à coup du néant, n'ayant rien à apprendre, à faire, à désirer, aura en établissant dans toutes les consciences la conception des vies successives de l'Esprit, réfuté la chimère insensée d'une hypothèse de créations spéciales, renouvelées partialement, sous le coup du caprice, et détruit à jamais la puissance funeste des préjugés et de leurs mortelles influences.

Variétés

Les Esprits frappeurs des Batignolles

Nos correspondants sont étonnés de ne pas lire dans la Revue le récit des faits qui ont eu lieu, 21, rue Nollet, aux Batignolles ; nous avions cru devoir nous abstenir, sachant que des groupes spirites s'en occupaient spécialement ; nous comptions aussi sur nos amis pour recevoir des explications détaillées, mais après avoir attendu vainement, nous avons compris que ces groupes travaillaient pro domo sud, sans se concerter avec nous.
MM. Niolet et Cochard, qui avaient constaté avec nous les phénomènes d'apports de Montrouge, vinrent nous rendre visite, 7, rue de Lille, pour nous prier d'aller avec eux, rue Nollet, 21 ; ils y avaient été, la veille, une lettre de madame D., la locataire chez laquelle se passaient les faits les y ayant engagés, pour obtenir, rue Nollet, ce que nous avions eu à Montrouge, c'est-à-dire la cessation de ces curieux mais ennuyeux phénomènes.
Chez M. D., nous avons constaté par l'évocation des Esprits, que M. et madame D. et leur bonne étaient médiums inconscients, les phénomènes ayant eu lieu avec la même intensité par la présence de l'un d'eux et en l'absence des autres. Le grand-père de la bonne avait été l'un des principaux agents invisibles, il avait beaucoup aimé sa petite-fille, et tout en demandant un souvenir, quelques prières, il avait aidé à produire le tapage qui avait ému ce quartier paisible de Paris. Les Esprits avaient un but bien défini, prouver leur existence, et forcer les hommes de science à s'occuper de ces phénomènes. Des membres de l'Institut, des prêtres, des personnages de toutes les classes de la société se sont transportés rue Nollet, ou madame D. (qui est un poète distingué), les a toujours accueillis comme une femme du monde, mettant son appartement à leur disposition pour qu'ils puissent se convaincre de la vérité ; beaucoup ont vu et entendu ; mais personne n'a osé dire « Je constate la vérité de ces faits. »
Le jour de notre visite, le propriétaire, le commissaire de police et ses agents firent irruption dans l'appartement, tous voulaient déloger les Esprits. Le propriétaire, ancien militaire, officier retraité, demandait à voir les Esprits pour leur tordre le cou ; pour lui, c'était une farce et des mortels seuls pouvaient déprécier son immeuble, il voulait leur parler à ces pékins-là ; en somme, il n'était pas poli, et nous fûmes obligés de le rappeler à l'ordre. Le commissaire de police, grand, gros et fort personnage, prétendait que tout cela était une plaisanterie, qu'il y avait une ficelle ; lui ayant demandé quelques explications, il répondit qu'un meuble en velours ne pouvait pas se remuer seul, cette étoffe étant un mauvais conducteur de l'électricité ; il ajouta quelques autres raisons semblables et, inquiété par nos réponses et nos sourires, ce représentant de la force à tous les titres déclara qu'il allait rétablir l'ordre dans la rue. En effet, ses agents se mirent à l'oeuvre, essayant en vain de faire circuler la foule curieuse et bavarde.
Nous avons eu deux séances chez M. et madame D., qui prétendent que depuis notre présence chez eux, les phénomènes ont cessé complètement. Cependant, jugez de notre embarras ; pour certifier l'existence d'un fait, il faut l'avoir vu, et nous n'avions pu en être les témoins ; les manifestations ayant cessé le jour de notre venue ; aussi, M. Niolet et moi, avons-nous demandé à madame D. de vouloir bien nous écrire un compte rendu très concis des phénomènes des Batignolles ; avec sa bonne grâce accoutumée, cette dame nous envoie le récit suivant, en même temps elle nous fait remettre son volume de poésie intitulé : Les mystères du cœur.

Monsieur le secrétaire de la société spirite, rue de Lille, 7.
20 juillet 1873.
Vous m'avez demandé le récit des phénomènes qui, pendant plus d'un mois, n'ont cessé d'exister chez moi or, me trouvant dans l'impossibilité de vous satisfaire aussi tôt que je le voudrais, je vous adresse un extrait du Petit-Journal, en date du l[er] mai 1873, et en tout conforme à l'exacte vérité : Un fait singulier a eu lieu en ce moment aux Batignolles (Paris). Une maison, située rue Nollet, 21, voit se produire des faits étranges sur la cause desquels on se perd en conjectures.
Cela remonte à environ un mois. La famille D., qui habite, au troisième étage, avait un voisin incommode qui touchait toute la journée du piano. Elle a demandé à son propriétaire le congé de ce pianiste enragé et celui-ci l'a accordé. Mais voilà qu'un autre bruit a succédé à celui de l'instrument insupportable. Des cris de toute sorte se font entendre à l'étage supérieur qu'habitait le musicien, sans qu'on puisse se douter de leur cause. L'appartement occupé par la famille D. semble hanté par des Esprits invisibles et ses hôtes sont l'objet de vexations de toute sorte dont ils ne peuvent découvrir les auteurs. Plainte a été portée à la police, qui, malgré la surveillance la plus active, n'a encore rien pu découvrir.
Il y a trois semaines, les phénomènes parurent s'arrêter, mais ils viennent de recommencer, les Esprits continuent de frapper sec et dur. M. D. raconte que dans la matinée du 25 avril 1873 son canapé avait été plusieurs fois renversé avec fracas, et que les deux portes du salon avaient été fermées d'elles-mêmes au verrou, ce qui ne s'était pas encore produit. Invités à voir, ou plutôt à entendre par nous-mêmes nous nous sommes rendus dans cette maison, rue Nollet. Au début, le plus grand calme. Mais bientôt de l'étage supérieur et inhabité, des bruits étrangers nous sont parvenus. C'est d'abord le pas lourd d'un homme, puis les pas légers d'un enfant qui folâtre, le frotteur avec son mouvement cadencé y succède ; on entend le bruit de meubles que l'on traîne à soi et enfin les portes qui s'ouvrent et se referment aussitôt avec fracas.
Le lendemain, nouvelle visite, et cette fois nous avons demandé la permission de nous installer une partie de la journée dans l'appartement de M. D. A notre arrivée, grande était déjà l'agitation. On essayait de rappeler la servante étendue sans connaissance sur une chaise de la salle à manger. En mettant le couvert, cette brave fille avait été effrayée par le bruit de la chute du canapé. Après le déjeuner, M. et madame D. sont sortis, et nous avons, la servante et moi, gardé seuls l'appartement. Une demi-heure à peine s'était écoulée, lorsqu'un épouvantable fracas partant du salon nous a surpris, la servante au milieu de son travail de couture, et nous tandis que nous lisions, dans la pièce même où se trouvait alors cette fille. Nous accourons : le canapé est renversé sur le guéridon, et la porte qui ouvre sur l'antichambre est grande ouverte. Nous remettons le canapé sur ses pieds et à sa place. Nous refermons la porte au verrou, nous nous assurons que les fenêtres sont solidement fermées et qu'il n'y a personne dans la pièce, après quoi nous retournons dans la salle à manger.
Une heure de calme parfait. Puis, tout à coup, la servante, plus pâle que la mort, et toute tremblante s'écrie : « Regardez derrière vous ! » Une croix accrochée au mur, et que surmontait un collier, venait de se briser sans bruit. Les deux bras de la croix pendaient encore au mur, mais le reste avait disparu. Nous en cherchions les débris, quand tout à coup, la porte du salon, que nous venions de fermer au verrou, s'ouvre d'elle-même encore une fois, et nous montre, dans cette pièce, un désordre inexprimable, qu'aucun bruit n'avait précédé ni suivi. A l'étage supérieur seulement le tapage avait persisté.
Enfin il fallait se retirer mais quand nous passâmes devant la chambre de M. et madame D., la porte, qui était ouverte, se referma brusquement devant nous et le verrou se trouva mis aussitôt en dedans. A ce moment, M. et madame D., leur fils et la servante nous accompagnaient. Le lendemain, M. D. vint nous apprendre que le phénomène entrait dans une nouvelle phase. Des miaulements, des rugissements de bête fauve, des cris d'enfants, des éclairs soudains se mêlent aux bruits accoutumés. Voilà, monsieur le secrétaire, l'image fidèle des faits récents encore, dont vous désirez le détail.
Pas n'est besoin, je pense, de rappeler un nom, qui, grâce à l'indiscrétion de plusieurs journaux, a fait stationner sous mes fenêtres un si grand nombre de curieux.
Agréez, monsieur le secrétaire, l'expression de mon profond respect,

Madame E. D.

Intelligence des animaux

L'argyronète aquatique

Un matin, en se levant, Louise descendit comme de coutume dans le jardin pour y rejoindre son frère qui, matineux par excellence, comprenait que les premières heures du jour, surtout en été, sont celles où la nature se montre dans ses aspects les plus variés et révèle la plupart de ses plus curieux secrets. Les feuilles qui sortent de leur sommeil et quittent la position qu'elles ont prise la veille au soir pour se replacer dans celle qu'elles doivent garder toute la journée, les fleurs qui s'épanouissent et exhalent leurs plus doux parfums, les oiseaux picorent et butinent, les insectes et les papillons sans nombre qui sortent de leurs retraites nocturnes pour chercher leur nourriture ou pour construire leurs habitations, sont autant d'intéressants spectacles qu'on ne peut observer pendant la chaleur du jour, alors que les rayons ardents du soleil forcent tous les êtres animés, moins l'homme laborieux, à, se reposer et même à se taire.

Le père et la mère d'Alphonse et de Louise avaient habitué leurs enfants à se lever de très bonne heure et à se coucher tôt. La santé de leurs corps et le développement de leur esprit se trouvaient au mieux de cette hygiène salutaire. Louise appela Alphonse à plusieurs reprises, personne ne répondit ; elle alla chez le jardinier, qui lui dit : « Votre frère est sorti à la pointe du jour, il est près du ruisseau. »

Louise y courut et n'aperçut pas d'abord Alphonse, accroupi sur le bord d'un fossé rempli d'eau et ombragé de tous côtés par des salicaires aux fleurs purpurines, des eupatoires à l'odeur de miel et des butomes aux larges ombelles roses.

Alphonse entendant la voix de Louise, lui fit signe d'approcher.

- Que fais-tu donc là ? lui demanda Louise. Vas-tu encore pêcher des grenouilles ?
- Non, répliqua Alphonse, mais j'admire une merveille cachée sous l'eau !
- Une merveille ! Et quelle est-elle ?

Une petite araignée de 12 à 13 millimètres de long, au corselet rouge et lisse et dont le ventre fauve est couvert de poils veloutés.

- Mais, objecta Louise, qui avait fait un léger mouvement au mot araignée, et l'avait réprimé immédiatement au souvenir des leçons de son frère, mais il me semblait que les araignées plongées dans l'eau périssent promptement asphyxiées.
- Tu as raison, ma chère Louise, mais cette araignée aquatique possède la propriété de pouvoir s'entourer d'une couche d'air qui lui permet de vivre et de respirer au milieu du liquide, qui la tuerait, s'il en était autrement.
- C'est donc pour chercher sa proie dans l'eau, demanda Louise, qu'elle emporte ainsi une provision d'air ?
- Oui, d'abord, mais c'est aussi pour un usage bien plus étonnant encore. Ecoute. Hier, Pierre me dit qu'en passant le long de ces fossés, il avait cru voir comme de grosses boules brillantes cachées sous les grandes feuilles sagittaires. Je lui demandai s'il avait remarqué que ces fossés fussent couverts de lemnas, que l'on nomme vulgairement lentilles d'au. Sur sa réponse affirmative, je pensai que ces boules brillantes pouvaient bien être des demeures ou des nids de l'araignée aquatique, que les naturalistes nomment argyronète, de deux mots grecs qui signifient : « Je file de l'argent. » Je savais que ces insectes recherchent les eaux tranquilles où croît la lentille d'eau. Je ne m'étais pas trompé dans ma supposition, et tu peux voir, attachés par de légers fils, aux plantes du fond, ces espèces de dés à coudre, d'environ deux à trois centimètres de hauteur, et brillants comme de l'argent poli. Ce sont les demeures des argyronètes.

Louise se pencha et poussa un cri de surprise et d'admiration.

- Voici, reprit Alphonse, comment ces ingénieux insectes construisent leur éclatant palais : L'argyronète, comme toutes les araignées, possède un réservoir d'une matière qui s'échappe en fils ténus et légers d'une filière percée de petits trous qu'elle porte à l'extrémité postérieure du corps. Elle s'entoure, en remontant à la surface de l'eau, d'une couche d'air arrêtée par les poils, dont son

ventre est recouvert et va attacher sous l'eau, à des cailloux ou aux tiges des plantes aquatiques, quelques fils, qui seront les cordages destinés à soutenir son nid entre deux eaux. Elle commence alors à tisser, au moyen de la matière qui sort par ses filières, une petite bourse en forme de dé à, coudre, fermée et arrondie par le haut et ouverte par le bas, qu'elle attache aux cordes qu'elle a d'abord placées. Elle passe et repasse mille fois sur son ouvrage, colle ses fils, les entrecroise, les polit, et finit par revêtir le tout d'une glu imperméable à l'air et à l'eau, et d'un brillant d'argent poli.
Son ouvrage ainsi terminé est mou, flasque, rempli d'eau à l'intérieur, et retombe sur terre. Il s'agit de le relever et de le rendre habitable pour l'insecte et pour sa famille qui doit y résider. L'argyronète remonte à la surface de l'eau la tête en bas, sort son ventre et par un mouvement brusque, ramasse entre ses poils une petite bulle d'air, qu'elle va déposer sous sa cloche. Elle recommence son voyage, rapporte chaque fois un peu d'air qui, en vertu de sa légèreté monte vers le haut de l'habitation, la soulève et la fait flotter, retenue, à une certaine hauteur, par les fils d'attache.
Bientôt la cloche est pleine et présente l'aspect que tu vois ici dans ce fossé. L'intérieur est tapissé de fils entrecroisés, qui constituent des espèces de cloisons ou de cases sur lesquelles l'araignée pond ses oeufs d'un beau jaune-orange et enveloppés d'un cocon de soie. Les oeufs éclosent bientôt et chaque petitearyyronète commence à son tour à imiter ses parents et à se construire une habitation, si petite quelquefois, qu'on l'aperçoit à peine.
- C'est merveilleux ! s'écria Louise.
- Je te l'avais bien dit, ma chère sœur ; mais ce n'est pas tout. L'air respiré et non renouvelé devient bientôt impropre à la vie, pour les animaux comme pour les hommes : l'argyronète le sait, le sent, l'éprouve : que fait-elle ? Elle coupe alors un ou deux des cordages attachés au bord inférieur de la cloche ; celle-ci perd son équilibre, culbute et l'air qu'elle contient s'échappe tout d'un coup en s'élevant à la surface de l'eau. L'argyronète rattache alors les cordages dans leur première position et, bientôt, infatigable pourvoyeuse d'air pur, elle a rempli sa cloche et peut y vivre et s'y nourrir en toute sécurité de la proie qu'elle y transporte.
- Je voudrais bien, dit Louise, pouvoir étudier ces petits animaux de près, me rendre compte de leur intelligence exquise.
- Je te procurerai ce plaisir, répondit Alphonse, car on peut en élever et les garder longtemps, dans un grand vase de verre, dont la transparence permet d'étudier à l'aise les moeurs et les habitudes de ces intéressants et intelligents petits insectes.
Madame L.

L'intelligence de Baïonnette

Baïonnette est le chien d'un musicien de régiment, ses maîtres ont leur domicile, 13, rue de Verneuil ; comme il est vif, alerte, très aimable, obéissant et bien élevé, chacun lui jette quelque chose à manger. Il fait le beau et semble vous dire merci avec ses grands yeux expressifs et ses cris de joie. Baïonnette amuse les enfants et les grandes personnes.
Dernièrement on le vit entrer comme un trait dans la cour, mouillé, les oreilles et la queue basses ; contre son habitude, il dédaignait le pain, les os, un débris de viande, du sucre : « Mais qu'a-t-il donc ?» disaient ses admirateurs ordinaires. Assis sur son train de derrière, il regardait avec inquiétude vers là grand'porte ; voyant entrer une personne pour laquelle il n'éprouve aucune sympathie, car souvent il lui montre ses crocs, on ne sait pourquoi, affaire d'antipathie, il s'approche d'elle pour lui faire mille gentillesses, le flattant avec la queue et lui adressant des petits cris suppliants ; le monsieur, très flatté de ce changement d'opinion à son égard, le caressait avec plaisir. Madame L. était à sa croisée, suivant avec attention tous ces incidents, futiles en apparence ; elle disait à ses enfants : Baïonnette éprouve quelque chose d'extraordinaire, il semble demander assistance.
Quelques instants après cette scène préliminaire, le musicien entrait à son tour, furieux, une badine à la main ; le chien se mettait à plat ventre, marchait en se traînant vers son maître, il poussait des jappements plaintifs ; sa tête tournée vers lui avait une telle expression de prière, de soumission et d'amitié, qu'aussitôt madame L., ses enfants et la personne dont nous avons parlé plus haut,

intercédèrent si vivement pour lui que la bonne et gentille bête ne fut pas frappée. Il fallait voir ses cris de triomphe et de reconnaissance.
Le musicien raconta ce qui suit : Il avait conduit son chien au terre-plein du Pont-Neuf ; il faisait très chaud et jeta dans la Seine Baïonnette qui a une horreur instinctive de l'eau ; sorti, le pauvre animal disait à son maître : C'est assez, et se tenait à une distance respectueuse ; attiré par des caresses, il fut lancé brutalement dans l'eau courante ; Baïonnette gagna péniblement la berge et, sans demander avis, malgré des rappels réitérés, il partit comme un trait jusqu'à la rue de Verneuil. C'était un cas grave, jamais il n'avait agi de la sorte.
Ce récit expliquait toute la conduite du chien, et madame L. qui nous raconte ce fait ajoute Baïonnette a compris la gravité de sa faute et, revenu au logis, il a calculé que d'après le caractère de son maître, il y aurait colère brutale et peu raisonnée, qu'on aurait raison contre sa faiblesse ; il ne cherche plus à manger mais rumine comment il va se tirer de ce mauvais pas ; aussi, comme il devient profond politique en caressant un homme qu'il n'aime pas et dont il fait son soutien, il était bien sûr aussi que la bonne dame de là-haut ne l'oublierait pas. Donc, chez lui, il y a eu détermination virile d'échapper à une injustice, décision prompte et sagace pour trouver des défenseurs, analyse bien précise du caractère du musicien. Il y a là toutes les preuves de la combinaison et de l'intelligence, moins la parole.
Madame L. a raison ; de cette aimable et curieuse petite bête à certaines intelligences humaines, qui notera la différence, tellement elle est insensible ? et pourtant, nous refusons une âme même élémentaire aux animaux qui, chaque jour, nous donnent des leçons de prudence, de prévoyance, de travail et de sagesse fraternelle.

Correspondance

A propos du Quid divinum
Messieurs,
Dans la Revue dernière de juin 1873, une erreur, sous forme d'appréciation, se trouve, en quelque sorte plusieurs fois répétée dans divers articles de M. D. G., qu'il importe de relever afin de ne pas induire en erreur les adeptes depuis peu initiés à notre chère doctrine.
L'article intitulé : Quel est le stratum du quid Divinurn ? On lit ces mots, page 171 : Le périsprit commençant à se former avec la première cellule vitale et se développant avec l'organisme, devient successivement instinct, intelligence ; puis sous l'influence du fluide divin, une âme humaine etc., et l'auteur ajoute, on le voit de suite, cet enchaînement est naturel, logique, etc.
M. D. G. fait dériver ensuite l'âme humaine de l'organisme, autrement dit de la matière, tandis que le Livre des Esprits, page 34, n° 79, nous dit fort bien que l'esprit ou l'âme est formé de l'élément intelligent universel, ceci est très clair. (Le fluide universel se compose de l'élément intelligent et de l'élément matériel). Cette instruction nous étant donnée par les Esprits supérieurs, qui ont procédé à l'établissement du Livre des Esprits, vouloir chercher une autre source, c'est vouloir entasser hypothèse sur hypothèse sans atteindre le but.
Le Livre des Esprits, page 34, n° 81, dit : Demande. - Les Esprits sont-ils créés spontanément, ou bien procèdent-ils les uns des autres ? - Réponse. Dieu les crée, comme toutes les autres créatures, par sa volonté ; mais, encore une fois, leur origine est un mystère; j'ajoute, il n'est pas donné à l'homme d'ici bas de connaître le principe des choses (Livre des Esprits).
Il est certain que l'organisme, dont M. D. G. fait procéder l'âme, est le résultat d'une combinaison de molécules plus ou moins fluidiques, plus ou moins matérielles et qui, combinées ensemble, ont produit une matière tangible ; il n'est donc pas rationnel qu'une âme ou Esprit qui doit avoir son individualité et ses tendances vers Dieu, qui est le but de tout Esprit ou âme qui est en progrès, sorte d'une matière inerte qui est mue seulement par le principe vital ; quand ce principe, qui est le moteur de cet organisme, disparaît parce que la fin ou la mort est arrivée, que devient-il cet organisme que M. D. G. a voulu transformer en âme? L'Ame ou Esprit, étant immortelle, ne peut provenir d'une source qui est périssable.
M. D. G., notre frère en spiritisme, a commis un oubli, c'est de donner un suppléant à cet organisme

dont il veut faire une âme, à moins de lui donner des fonctions multiples Le périsprit dont M. D. G. veut faire une âme tandis qu'il n'est que l'instrument ou l'agent conducteur de cette âme ou Esprit. Voici ce que nous enseigne Livre des Esprits à cet égard.
Page 38, l'article intitulé : Périsprit n° 93 dit très clairement que l'Esprit puise son périsprit dans le fluide universel ; l'âme existe ainsi avant d'être revêtue de son périsprit, que M. D. G. fait devenir une âme.
L'âme arrivée au point de revêtir son périsprit existait déjà et était depuis longtemps inconsciente, elle-même travaillant au grand laboratoire de l'espace sous la direction d'un guide, lorsque le moment de la formation du périsprit est arrivé ; ce qui indique un certain degré de progrès. Cette âme, qui ne peut encore agir seule pour cette formation, est plongée dans un amas de matière ; son guide l'aide à faire un choix dans ces matières-là, ensuite vient l'époque ou le libre arbitre lui est conféré. Plus tard, arrive l'époque de l'avancement de l'Esprit qui par sa volonté longtemps dirigée vers le bien, attire à lui de meilleurs fluides qui grandissent sa spiritualité, jusqu'à la mettre au rang des Esprits supérieurs.
Un Esprit qui travaille à spiritualiser son corps animal, reçu comme instrument de son progrès, qui atteint un certain degré de pureté, fait que cette matière, en se désagrégeant, retourne dans l'espace beaucoup plus épurée que lorsqu'elle servit à la formation de ce corps. Cette épuration des corps humains ayant lieu sur une grande échelle, bonifier l'atmosphère qui la reçoit doit produire par la suite un grand progrès physique sur la planète. Je pense que tel doit être le progrès matériel de notre globe.
Quant aux maladies héréditaires dont parle M. D. G., dans la Revue de juin 1873, il oublie que, volontairement, nous acceptons nos épreuves et le milieu où nous devons vivre, avant de nous réincarner ; qu'il entre souvent dans ces conditions proposées pour notre avancement que tel Esprit réincarné naîtra avec un corps ayant une constitution maladive. L'Esprit chargé de veiller à l'accomplissement des épreuves acceptées volontairement, n'aura qu'à introduire dans l'organisme du nouvel incarné, encore dans le sein maternel, quelques molécules malsaines pour l'accomplissement des épreuves acceptées. Voilà, donc une mauvaise santé qui ne peut être classée avec les maladies héréditaires. A propos des citations de M. D. G. sur les paroles du Christ, qui a dit : « Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu et touché ; mais heureux ceux qui croiront sans avoir vu. »
M. D. G. ajoute, voilà au point de vue général ce que nous entendions par maladie humanitaire, et comment nous comprenons le quid Divinum. Ces paroles dernières, sans autre développement, n'enseignent rien. Le Christ nous a dit, et les invisibles depuis, que le temps viendrait, et il est venu, où on enseignerait sans parabole, sans fictions imagées, avec clarté. Cette maladie humanitaire, dont parle M. D. G., doit se traduire par ces paroles : Thomas rie croyait pas sans avoir vu et touché, parce qu'il était d'une nature attardée ; il n'avait pas apporté en naissant l'intuition des choses spirituelles, et ceux qui croient sans avoir vu sont le plus souvent des âmes avancées qui ont déjà su.
L'ignorance peut être appelée maladie humanitaire, comme la nomme M. D. G., mais encore fallait-il une explication pour ne pas la comprendre au rang des maladies matérielles.
M. D. G. nous cite souvent les paroles de saint Paul, toujours au sujet de l'âme. Saint Paul, médium parlant, apôtre du Christ, et tous les prophètes de l'antiquité, médiums parlants aussi, n'étaient inspirés que selon les lieux, le temps et les Esprits incarnés plus ou moins attardés auxquels on s'adressait.
Messieurs et chers Frères en Dieu, je désire ardemment que ces quelques lignes, à propos des articles de M. D. G., puissent être de quelque utilité par les citations du Livre des Esprits, cette base de notre chère doctrine, si belle et si consolante.
A. C.

Le pensionnat du Petit-Château

Jean Macé, le fondateur de la Ligue de l'Enseignement en France, vient de donner un exemple qu'il est bon de faire connaître à nos amis : on pourra l'imiter en temps et lieu. Il disait aux adhérents de la Ligue, dès le commencement de sa prédication, dans le Bulletin du 15 février 1867 :

C'est aux pères de famille eux-mêmes, groupés dans les cercles locaux, ou de telle façon qu'il leur conviendra, qu'il appartient, selon moi, d'organiser comme ils l'entendront des écoles pour leurs enfants. Il y a une place à prendre dans le mouvement coopératif pour les associations de ce genre-là, et je compte bien qu'elle sera prise avant qu'il soit trop longtemps. Assurément, on peut faire mieux que nos écoles d'aujourd'hui.
Que ceux qui en voudraient de meilleures les fassent eux-mêmes : c'est un détail qui en vaut la peine. Voilà qu'on s'associe partout maintenant pour manger et boire à meilleur marché et, certes, ce n'est pas une mauvaise idée. Quand on s'associera pour faire élever ses enfants comme on l'entend, il me semble que l'idée ne sera pas mauvaise non plus. Les systèmes alors pourront se présenter, et tant mieux pour celui qui se fera accepter. »
C'était à Beblenheim, un village du Haut-Rhin, dans le pensionnat du Petit-Château dont il était le professeur depuis 1852, que le fondateur de la Ligue écrivait ces lignes. La conquête prussienne est venue depuis, et a chassé d'Alsace le pensionnat du Petit-Château et ses maîtres français. Jean Macé a mis alors lui-même en pratique le conseil qu'il avait donné. De concert avec la directrice du pensionnat, mademoiselle Verenet, en s'aidant du concours de quelques amis et des anciennes élèves de la maison, il a fondé une société au capital de cent mille francs, qui a transféré le pensionnat de Beblenheim à trois heures et demie de Paris, dans le château de Monthiers, un vrai château celui-là, du temps de François Ier, au milieu d'une vaste propriété où les jeunes filles trouvent largement les occasions d'exercice physique qui leur font défaut presque partout.
J'ai visité le nouvel établissement, et j'y ai vu une carte de France établie par les élèves elles-mêmes sur un terrain de mille mètres carrés. Il est question déjà d'une carte de la Méditerranée, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au fond de la mer Noire, qui couvrirait un espace quatre à cinq fois plus grand. C'est une manière nouvelle d'apprendre l'histoire et la géographie, dont les enfants ne se plaindraient pas assurément si elle se généralisait.
Ce qui est plus important encore, ce sont les principes en vigueur dans le pensionnat de Monthiers, dont témoigne suffisamment tout ce qui est sorti de la plume de l'auteur de l'Histoire d'une bouchée de pain. L'établissement est ouvert à tous les cultes, et sans froisser aucune doctrine particulière, l'enseignement qui y est donné tend surtout à développer dans les âmes ce sentiment religieux universel qui est au fond de toutes les religions, dénaturé trop souvent par l'alliage de la superstition.
A ce titre, en attendant que nos amis se soient mis en mesure de s'organiser pour créer des maisons d'éducation spirites, où leurs enfants soient élevés comme ils l'entendent, ainsi que Jean Macé le conseillait aux pères de famille de toutes les croyances, je crois pouvoir leur signaler celle-là, et je me mets à la disposition de ceux qui voudraient avoir sur elle de plus amples renseignements, à moins qu'ils ne préfèrent s'adresser à Jean Macé lui-même, au château de Monthiers, par Neuilly-Saint-Front (Aisne).
Les questions d'éducation sont les questions vitales du jour, dans la pratique encore plus que dans la théorie, et, entre toutes, celle de l'éducation des filles mérite d'appeler l'attention sérieuse des pères de famille. Il y a là, pour eux, une responsabilité dont on ne comprend pas toujours l'étendue et qui voudrait compter de combien de filles, en France, l'éducation est confiée aux congrégations religieuses par des pères affranchis eux-mêmes des superstitions, s'alarmerait à bon droit pour l'avenir de notre pays. Qui tient la femme, tient l'homme ; c'est une vérité dont tout le monde convient, et dont personne presque ne se souvient, l'occasion venue de lui rendre l'hommage de la pratique.
Emmanuel Vauchez

Recherches sur la pratique de la médiumnité guérissante

La médiumnité guérissante est universelle. Tout individu possède en lui le don de guérir les maladies : chacun de nous peut développer cette faculté précieuse et la rendre effective. Pour arriver à démontrer l'exactitude de cette affirmation, il nous suffira d'étudier la médiumnité guérissante dans sa cause, son moyen d'action et son mode de fonctionnement.
L'agent guérisseur est le fluide magnétique. Or, nous le savons, toute personne a un fluide propre,

sans lequel on ne pourrait exister. On voit déjà que si tout être humain a du fluide magnétique, chaque individu, sans exception, possède en lui l'agent principal de la faculté, et se trouve armé de la cause de la médiumnité guérissante. Mais si tout le monde possède l'agent guérisseur, tout le monde a-t-il la puissance d'action nécessaire pour lui faire produire des résultats ; en d'autres termes, tout le monde possède-t-il une force d'émission fluidique suffisante ? On remarque, en effet, que les fluides sont chez les individus à des degrés différents de puissance, et l'expérience nous apprend que des personnes magnétisent et endorment facilement, tandis que d'autres, au contraire, n'ont jamais pu produire d'effets. D'après cela, on serait conduit à croire que si des individus peuvent avoir une action magnétique sur d'autres, il en est aussi qui semblent impropres à obtenir des résultats, soit par suite de la faiblesse de leurs fluides, soit par suite d'un manque de force d'émission fluidique.

Cette objection, qui pourrait être fondée pour le magnétisme humain, ne saurait en aucun cas s'appliquer à la médiumnité guérissante dont les Esprits sont les acteurs principaux. Avant de traiter ce point, nous voulons contester cette croyance que, pour être magnétiseur, il faut endormir ou obtenir des effets physiques.

Suivant nous, chacun de nous projette des fluides sur autrui. La faculté d'endormir dénote chez la personne un fluide propre à ce genre d'action ; si nous avons des médiums (lui font remuer des tables, il ne s'ensuit pas qu'eux seuls soient médiums et qu'il n'y ait pas de médiumnités autres que celle-là ; de même, ceux qui endorment ne sont pas les seuls à avoir une action fluidique sur d'autres. Les fluides magnétiques agissent suivant leur nature, et ceux qui n'ont pas le pouvoir d'endormir ne produisent pas moins des effets particuliers, dont les phénomènes, parce qu'ils ne frappent pas les yeux comme les effets physiques, n'en existent pas moins et ne sont pas moins puissants dans leur genre d'action.

Tel possède un fluide qui endort, tel autre un fluide qui a la faculté de séduire, de tromper, d'inspirer l'affection, de pousser à la colère, d'éblouir, de développer de bons sentiments, d'exciter à la dureté, d'attirer la sympathie, etc et ces fluides divers, sans avoir la faculté d'endormir, possèdent cependant dans l'ordre guérissant leur force particulière.

Bien plus, telle somnambule, qu'un seul regard endort, qui semble faite pour absorber les fluides et impropre à en produire, possède néanmoins une action magnétique qui s'exerce autour d'elle, même sur son magnétiseur. Le fluide qui lui est propre n'endort pas, mais il agit dans le sens de sa nature.

De ce qui précède, nous concluons que toute personne émet des fluides et a une action fluidique sur les autres ; que cette action peut être très puissante, sans produire d'effets somnambuliques, surtout auprès d'un individu qui la rechercherait et désirerait la recevoir.

Ainsi, nous avons tous du fluide magnétique, et possédons en nous l'agent de la faculté guérissante. Chacun de nous projette du fluide sur autrui, et par conséquent nous avons tous le moyen d'action de la faculté guérissante. Rien ne s'oppose donc à ce que nous ayons tous cette puissance, puisque tous nous possédons en nous les éléments qui la constituent.

Mais la thèse de l'universalité de la médiumnité guérissante devient tout à fait évidente, si l'on examine le mode de fonctionnement de cette précieuse faculté. Dans le magnétisme proprement dit, le magnétiseur émet son fluide propre sous l'influence de sa volonté personnelle. Suivant la nature de son fluide, ses facultés particulières et son degré de puissance, le magnétiseur obtiendra des effets. Ces effets seront absolument en raison de la nature du fluide du magnétiseur, car ce fluide est le seul agent dont il dispose.

Dans la médiumnité guérissante la situation n'est plus la même ; le magnétiseur principal n'est plus l'incarné, c'est l'Esprit qui projette son fluide propre sur le malade, à travers le fluide du médium. Le fluide du médium, loin d'être l'unique agent d'action comme chez le magnétiseur, n'est plus que le véhicule du fluide de l'Esprit guérisseur, véhicule nécessaire pour permettre au fluide spirituel d'obtenir une action physique sur l'incarné.

Pour nous servir d'une comparaison, nous pourrions dire que le fluide envoyé par l'Esprit est le médicament; celui du médium, que le fluide de l'Esprit entraîne dans une proportion variable suivant les cas, est le diluant qui en facilite l'absorption. L'un sera par exemple, le quinine, l'autre le

vin de Madère dans lequel on a fait dissoudre le remède afin de le rendre digeste et assimilable.
Nous avons vu que chaque personne possède les éléments de la faculté guérissante, le fluide magnétique et la force d'émission fluidique. Nous venons de voir que ce fluide devient, quelle que soit sa nature, guérissant sous l'action d'un Esprit. Nous savons de plus que chaque individu a près de lui un bon Esprit protecteur ; tout ce qui est nécessaire à la médiumnité guérissante se trouve donc réuni en chacun de nous. Qu'un spirite élève son âme à Dieu et désire soulager la souffrance d'une personne, et il peut être sûr que pendant la durée de son désir, il y a derrière lui son bon Esprit (sans compter l'Esprit protecteur du malade) qui émet des fluides propres à provoquer le soulagement ou la guérison. C'est une règle que nous croyons absolue et sans exception, sauf lorsque le médium possède lui-même dans son fluide, le germe de la maladie qu'il voudrait guérir chez un autre ; ou un mal qui rend momentanément son fluide nuisible ou enfin un épuisement fluidique résultant d'une maladie provisoire ou de l'âge. Lorsque le médium est dans ce cas, l'Esprit guérisseur empêche l'émission fluidique et travaille au contraire à la guérison de son médium.
Mais en nous livrant à une étude du fonctionnement de la médiumnité guérissante, nous allons mieux comprendre encore tout le parti que nous pourrions tirer de nous-mêmes, si nous étions moins impatients et plus modestes. La faculté médianimique guérissante procède de trois moyens qui se confondent ensemble chez le même médium, mais à des degrés divers. Ces trois moyens, nous allons les séparer et les étudier les uns après les autres, afin de les faire mieux comprendre : dans le premier et le plus simple, l'Esprit se contente d'aider l'action des bons remèdes donnés par le médecin, et d'entraver l'effet des erreurs que celui-ci aurait pu commettre. Cette médiumnité est sans éclat, ses résultats ne sont pas brillants et immédiats ; ils sont faciles à contester, car rien ne peut établir que ce ne sont pas les remèdes seuls qui ont produit leur effet. Un spirite, lui, voit à la rapidité relative de la guérison, du degré de soulagement obtenu, ce que son intervention a produit.
Tous les Spirites sans exception devraient pratiquer cette faculté. Lorsqu'un membre de la famille est malade, si celle-ci se réunissait et élevait son âme dans une prière commune, elle ferait produire aux remèdes des effets étonnants comme puissance d'action et sûreté de résultat. A ! Sans doute, cette faculté n'est pas éclatante et n'est pas faite pour étonner le monde et convaincre les incrédules ; mais elle fait le bien, beaucoup de bien. N'est-ce pas assez pour un Spirite ?
Il y a parmi nous des gens étranges. Ce qu'ils demandent, ce n'est pas de soulager un malade, c'est d'étonner le public par la rapidité de la guérison. C'est plutôt un sentiment de vanité qui guide dans ce cas, qu'un désir sincère d'être utile. Parce qu'ils ne produisent pas de guérison immédiate, ils renoncent à travailler leur faculté ; ils en doutent. Ceux qui sont dans cet ordre d'idée n'arriveront jamais à rien, et il est à craindre qu'ils n'aient pas à se féliciter, après la mort, d'avoir si peu compris ce qui leur est demandé. Les bons Esprits nous montrent ce que nous avons à faire. Ils peuvent soulager un malade, ils le soulagent et s'inquiètent peu de savoir si le médecin attribuera à lui seul le résultat de la cure et si le malade leur en saura gré. Ils font le bien pour le bien, et ne se préoccupent pas du profit de vanité qui peut leur en revenir.
Le médium qui, patient, modeste, aide à guérir les malades sans se préoccuper si on contestera son action, sans s'impatienter de ne voir se produire aucune manifestation marquante, celui-là est le vrai Spirite ; il remplit son devoir avec l'humilité, la persistance et la foi qui plaisent à Dieu. Mais non ! On voudrait faire des miracles. On voudrait guérir sans remède et de suite. On sait que c'est possible, et cette faculté merveilleuse on la réclame. « Je ne demanderais pas mieux que d'être utile aux malades, mais que les Esprits me donnent le don de la guérison spontanée. » On ne demande que cela, on ne voudrait rien moins qu'une nouvelle puissance comme celle du Christ. Ce n'est pas là du Spiritisme profond, et si jamais de puissantes facultés sont données à, des hommes, ce ne sera pas certainement à ceux qui pensent ainsi, car ils sont incapables d'accomplir les efforts nécessaires pour permettre aux Esprits de les leur faire acquérir. Dans la famille et le milieu des amis intimes, chaque Spirite a donc le moyen d'utiliser la faculté de médiumnité guérissante qui est en lui, en aidant l'action des remèdes.
V.
A suivre

Dissertations spirites

Demandes adressées aux Esprits par un Pasteur protestant

A M. Staat, mécanicien. Médium, A. P. 23 juillet 1873.

Première demande. Le Spiritisme admet que le Christianisme est une révélation, et que les apôtres ont été sous l'influence des Esprits ou de l'Esprit de Dieu. Ne peut-on pas inférer de là qu'ils ont été inspirés des Esprits ou de l'Esprit de Dieu, quand ils ont écrit les Évangiles et les Epîtres ? S'ils ont été inspirés, nous devons accepter les faits qu'ils nous racontent sans nous efforcer de les soumettre à l'opinion de notre siècle matérialiste, et de tenir compte d'une science pour laquelle le monde invisible et les Esprits sont des chimères, c'est-à-dire les accepter simplement sans commentaire, Si ce n'est celui du bon sens ?

Première réponse. Le Spiritisme s'est occupé de la nature du Christ d'une manière toute particulière ; il a dit que les apôtres étaient des médiums voyants et inspirés, que leurs révélations avaient un caractère supérieur, preuve que les Esprits qui sent pu se servir de ces instruments de communication, étaient eux-mêmes des êtres dématérialisés et très avancés dans l'erraticité.

Mais Dieu est un être infiniment sage, infiniment juste ; à une époque barbare, la révélation fut donnée selon l'entendement des hommes de ce temps, et déduire de ce fait que cette révélation soit complète, définitive, c'est supposer que l'homme est lui-même un être fini, parfait, n'ayant plus rien à acquérir moralement. Là est l'erreur des commentateurs des Évangiles.

L'humanité est encore à l'état d'enfance, les sociétés combattent aujourd'hui et s'entretuent au nom d'un principe, après avoir tour à tour lutté, pour manger ; tué pour posséder ; massacré au nom des sectaires et combattu pour élargir leur cercle d'action. Que fait l'homme ? Dans sa famille il tyrannise les siens ; il mange en glouton, ou boit outre mesure ; dans ses rapports, il est égoïste et personnel ; quand il juge, c’est avec l'esprit de parti ; quand il délibère, c'est en criant, gesticulant. Allons plus loin : depuis Manou (quelques 20.000 ans avant Jésus-Christ), les Esprits ont révélé les notions de morale éternelle, et des confins de 1' lnde, de puissantes émigrations aryanes ont peuplé d'abord la Perse, puis l'Egypte, et plus tard la Grèce. La Gaule eut un peuple aryan. Comme on retrouve dans toutes les croyances de ces peuples, les grandes notions d'amour, de fraternité, de charité dont il est question dans l'Évangile, et comme il est prouvé que nos dogmes trinitaires, notre rit catholique, le baptême et le rituel funéraire, sont des fils directs des pratiques dogmatiques égyptiennes et orientales, il découle de source que Jésus-Christ est un Esprit supérieur, réincarné en vertu d'une loi naturelle, pour venir perpétuer le grand enseignement de la loi primordiale et divine, pour introduire le sentiment dans nos coutumes et notre organisation sociale ; telle est sa révélation interprétée à des points de vues divers par les apôtres, sous l'influence d'Esprits plus ou moins supérieurs, sujets à se tromper, mais qui, par leurs appréciations différentes, ont érigé en principe le mode de discussion ; cette exégèse a fait Origène,Chrysostôme, Théodore et Jérôme, Diodore de Tarse ; elle a créé le schisme protestant et, en définitive, précédé le mode actuel des recherches scientifiques.

Donc, malgré le travail de 20,000 ans, peut-être plus, l'homme n'est qu'un enfant personnel, ingrat, ayant encore, on ne saurait assez le répéter, le caractère bien tranché de l'enfance indisciplinée.

Deuxième demande. Dieu ne doit pas être confondu avec la nature, et c'est parce que nous sommes enclins à faire cette confusion, que Dieu a jugé à propos de se révéler à l'humanité. Il résulte de là, nécessairement, que les lois de la révélation s'écartent des voies ordinaires dans lesquelles se meut le monde matériel, car sans cela la révélation n'existerait pas. Il ne faut donc pas s'étonner si le peuple, qui a été le dépositaire de cette révélation, a la foi d'un Abraham pour principe générateur, et la stérile Sara pour mère. Il ne faut donc pas s'étonner si l'histoire de ce peuple est une succession de prodiges, comme son existence présente un prodige vivant. Il ne faut pas s'étonner non plus que le Christ, pour naître, pour s'incarner, n'ait pas suivi la voie ordinaire et qu'il soit né d'une vierge, selon les Évangiles et selon les prophètes, car le Christ est le grand révélateur ; le Christ est le principe d'une humanité nouvelle, le deuxième Adam, selon saint Paul, il devait donc naître ici-bas par une voie nouvelle et surnaturelle.

Les Esprits consultés ici ont confirmé cette affirmation, et l'auteur de cette affirmation a été déclaré, par saint Mathieu, le protecteur de notre groupe, être un Esprit élevé chargé de la part de Dieu d'annoncer et d'expliquer l'Evangile aux hommes.
Deuxième réponse. Que vient faire le Spiritisme ? Révéler à tous les hommes la puissance dont ils sont les dépositaires ; comme les apôtres ils peuvent, s'ils se préparent à recevoir cette faveur, communiquer avec les Esprits désincarnés et recevoir l'influx spirituel. « Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes. En ces jours-là, je répandrai de môn Esprit sur mes serviteurs et mes servantes. (Actes, ch. II, v. 17, 18.) »
Dieu ne se révèle que par les lois admirables qui gouvernent les mondes; et seules, une abstraction, une idée, font que par l'attraction et la force centrifuge, des milliards de milliards de soleils, obéissent invariablement à la main qui les jeta dans l'espace ; de même, l'incarné qui a écrit ces deux notes ne peut indiquer pourquoi son coeur bat, il voit bien que les globules sanguins sont rejetés vers les poumons, ou l'oxygène de l'air respiré les rend rouges et vivants ; mais il ne définira point la puissance merveilleuse et secrète qui donne à chaque globule (il y en a des millions dans une goutte de sang) le pouvoir d'aller mettre : l'ivoire aux dents; la matière velue aux poils de barbe ; le phosphate de chaux, pour solidifier la pierre dont nos os sont formés et cela sans jamais se tromper. Le Dieu infaillible, le Dieu grand, le Dieu juste, est dans ce globule infiniment petit, auquel il donne le droit de construire le corps humain, de le réparer lorsque la chair est déchirée, enlevée, de reconstruire les os brisés. Ce rien, méprisable pour l'indifférent, renferme la pensée de Dieu; il permet en ce moment la manifestation d'un désincarné avec l'aide d'un incarné.
Voilà le miracle incessant, prodigieux, permanent en nous, devant lequel vous êtes indifférent ; mais il n'y a pas de prodiges, il y a des lois, il y a l'incarnation volontaire des Esprits qui, sous l'action et la direction d'Esprits supérieurs, peuvent perpétuer une race dont la croyance monothéiste tend à l'unité ; la race juive, propre à la perpétration de cette grande idée, a dû survivre aux peuples de l'Euphrate et de Babylone, aux tribus syriennes, parce qu'elle a été alimentée par les Esprits, malgré la haine des chrétiens qui les ont exterminés.
Dans les religions les plus antiques, il y eut toujours un Christ né d'une vierge, un régénérateur ; ce mythe est ancien comme le monde. Mais les lois divines sont éternelles, et le Christ, ce serviteur dévoué de la loi, celui qui doit la répandre, la faire aimer, n'est venu s'incarner dans l'humanité que par la filière ordinaire ; son glorieux Esprit est venu animer un germe humain, fécondé par l'éternelle et invariable loi de la procréation, et le miracle est de lui-même assez extraordinaire, assez grand, puisque nous n'en avons pas la clef, et qu'il ne saurait y en avoir de supérieur.
Je vous certifie cela comme docteur, comme spirite, comme Esprit partisan de l'école du Christ dont j'écoute les leçons, en compagnie de son digne élève Allan Kardec.
Dr Demeure

Ayez confiance dans le Seigneur, voyage d'un Esprit
Médium M. Lucien.
Le printemps vient à grands pas révivifier une partie de notre globe terrestre, tandis que l'autre partie est encore ensevelie sous la neige. Ce beau soleil, qui se joue sur les fleurs de vos jardins et qui réchauffe et ranime à la fois votre corps et votre esprit, ne vous fera pas oublier, je pense, que bien loin, bien loin d'ici, de pauvres malheureux souffrent encore du froid et se voient menacés d'une mort affreuse ; je suis sûr d'avance que vos coeurs compatissants plaindront les pauvres enfants dont je vais vous raconter l'histoire, et que la sympathie de vos sentiments leur sera acquise.
Je quittai la Bretagne et, continuant ma course sur les bords de l'Océan, je passai bientôt au-dessus des Iles Britanniques et des Orcades, pour me rapprocher des côtes de la Norwége que je longeai constamment ; franchissant alors la Laponie, j'entrai dans la mer Glaciale, dont les vertes eaux étaient sillonnées par d'énormes bancs de glace, où dormaient et se reposaient les phoques et les ours blancs. Bientôt les plaines arides et glacées de la Sibérie vinrent dérouler à mes yeux leur immense nappe de neige, sur laquelle, à de rares intervalles, courait un renne ou un renard bleu. Ces

solitudes glacées m'effrayaient, et m'avançant vers l'Orient, où des traces de verdure et d'épaisses forêts de sapins et de mélèzes reposaient l'oeil de l'aspect monotone de ces contrées désolées. J'arrivai enfin sur les limites du Kamtschatka, non loin des îles Kouriles. Dans ma course rapide, trois parties du monde s'étaient montrées à mes yeux : l'Europe, l'Asie et l'Amérique.
Un son argentin vint frapper mon oreille ; je portai mon regard sur la terre ; mais, de quelque côté que je me tournasse, je ne découvris qu'une immense étendue de neige : aucun vestige d'habitation ne venait rompre l'uniformité de ce blanc linceul. Cependant, un objet qui se mouvait avec rapidité fixa plus particulièrement mon attention ; je dirigeai mon char vers ce point et je vis alors un traîneau. A sa caisse d'osier peinte en bleu se relevant à l'avant et à l'arrière en demi-lune, à sa charpente glissant sur des patins faits d'os de baleine et surtout à huit chiens gris et blancs attelés deux à deux, je reconnus un traîneau de Kamtschadales. Le bruit des clochettes attachées au cou des chiens avait attiré une autre attention que la mienne, et un petit garçon était sorti du creux d'un rocher. Il espérait arriver assez à temps pour parler au conducteur du traîneau ; malheureusement son espérance fut déçue : traîneau et maître disparurent comme un éclair et tout rentra dans le silence.
Le désespoir qui se peignit alors sur la figure du pauvre petit m'impressionna vivement. Je résolus de l'interroger et à cet effet je me présentai à lui sous l'apparence d'une femme kamtschadale, couverte d'un manteau de peau de renne. A ma vue, l'enfant ouvrit de grands yeux étonnés ; il ne pouvait s'imaginer d'où je venais, il semblait interdit ; je ne lui laissai pas le temps de la réflexion et m'approchant, je lui adressai la parole :
- Comment se fait-il, enfant, que tu te trouves seul dans ce désert ?
- Je n'y suis pas seul, me répondit-il tristement.
- Ah ! Avec qui es-tu donc ?
- Avec ma petite cousine.
- Où est-elle ?
- Venez la voir.
Je suivis le petit garçon : après avoir fait quelques pas, il s'arrêta et me dit: « Regardez, la voici. »
J'avais beau chercher de côté et d'autre, je n'apercevais rien du tout. Comme mes regards interrogeaient mon conducteur, il continua :
- Vous savez, elle est dans le trou.
- Dans le trou ! Repris-je, de plus en plus surprise.
- Vous n'êtes donc pas du pays ? me demanda l'enfant.
- Non.
- Oh ! Alors je comprends votre étonnement.
Puis il écarta des broussailles recouvertes de neige et me fit voir, je ne dirai pas une petite fille, mais un tas de fourrure.
- Voilà Kretge ; ne faites pas de bruit : elle dort, tant mieux ; elle ne me demandera pas à manger.
- Elle va mourir de froid ! M'écriai-je.
- Non, non, je vais la recouvrir avec les brousailles et elle aura très chaud.
Alors le petit garçon réunit les branchages de sapin, ayant soin de laisser une ouverture très étroite, espèce de petite cheminée par laquelle la respiration, s'ouvrant un passage, s'élevait comme une légère vapeur.
- Cette enfant ne peut pas rester longtemps dans un semblable asile, dis-je.
- Elle y serait très bien si j'avais encore un peu de nourriture dans mon sac, mais je n'ai plus rien, répliqua le petit garçon avec un profond soupir.
- Je t'ai déjà demandé comment il se faisait que tu fusses dans ces solitudes de neige, et tu ne m'as pas répondu.
- Il y a cinq jours, mon père mit Kretge dans un traîneau, puis il me donna l'ordre de la conduire chez sa mère, qui désirait la voir. J'étais tout orgueilleux de cette preuve de confiance, et je partis bien joyeux. Durant les premières heures, notre voyage fut très gai ; mais bientôt le ciel se couvrit, peu à peu il devint d'un gris sombre, la neige tombait chassée en gros flocons par un vent glacial et

l'ouragan commença à se faire sentir. Il accourait rapidement ; j'animais mes chiens de la voix ; quand tout à, coup mon traîneau heurta contre un arbre tombé, que je n'avais pas aperçu. Kretge et moi, nous fûmes lancés au loin ; les chiens renversés se relevèrent tout de suite, et ne sentant plus de frein pour les retenir, s'enfuirent. Lorsque je fus parvenu à nous dégager de la neige sous laquelle nous étions ensevelis, je compris que nous étions seuls et abandonnés au milieu d'un désert. Cette découverte me rendit bien malheureux, mais je ne perdis pas courage, je pris Kretge dans mes bras, je l'entourai dans mon manteau et j'eus le bonheur d'atteindre l'endroit où nous sommes. Nous n'étions pas encore sauvés, car l'ouragan augmentait toujours ; bientôt des tourbillons de neige se soulevèrent et je n'eus que le temps de creuser la fosse que vous avez vue, j'y ai placé Kretge, après l'avoir soigneusement enveloppée dans mes fourrures et je me suis blotti dans le creux de ce rocher. Pendant trois jours le vent a été si impétueux que j'ai eu peur qu'il n'emportât mon abri. J'ai bien souffert, mais rien n'a égalé le chagrin que j'ai éprouvé lorsque le traîneau qui vient de passer tout à l'heure s'est éloigné de moi sans me voir. J'ai épuisé le peu de nourriture que j'avais dans mon sac, et Kretge souffrira de la faim.

En finissant ces mots, de grosses larmes jaillirent des yeux du jeune enfant, malgré les efforts qu'il faisait pour les retenir. Au même instant, un son de clochettes parvint jusqu'à nous. Un traîneau s'approchait. Le conducteur s'arrêta en nous voyant, je lui demandai s'il voulait prendre les deux enfants avec lui.

- Impossible, mon attelage est fatigué, l'ouragan ne tardera pas à se faire sentir dans toute sa violence, il faut que je me hâte d'arriver. Tout ce que je puis faire, c'est de prendre avec moi un des enfants.

Quel bonheur ! Kretge sera sauvée ! Et le généreux petit garçon s'empressa de faire sortir sa cousine de son asile. Il l'embrassa tendrement et la remit aux mains du Kamtschadale.

- Et toi, que deviendras-tu ? lui demanda cet homme.
- Dieu ne m'a pas abandonné jusqu'à présent, sa miséricorde s'étendra encore sur moi.
- Tu es un brave enfant. Viens avec nous, j'aurai bien le temps d'atteindre les grands bois avant la tourmente.

Le petit garçon hésitait encore, et me regardant il dit :

- Et vous, madame ?
- Ne t'inquiète pas de moi, mon cher ami, je ne cours aucun danger. Adieu, aie toujours confiance dans le Seigneur, car il n'oublie jamais ceux qui mettent leur espérance en lui.

Je me rendis alors invisible, le traîneau s'éloigna et le son des clochettes se perdit bientôt dans le lointain. L'horizon se rembrunissait, je m'élevai au-dessus des nuages et me dirigeai vers des contrées plus chaudes et plus fertiles.

Kornik

Nécrologie

Le baron de Guldenstubbé

On lit dans le Spiritual Magazine du 1" juillet 1873 :

« Le Spiritualisme vient de perdre un de ses plus illustres adhérents : le baron Louis de Guldenstubbé est mort, à Paris, le 27 mai, dans sa cinquante-deuxième année. Le baron était un homme supérieur, d'un esprit cultivé. Il était l'auteur de quelques ouvrages très érudits ; il était grand écrivain et profond penseur. Tous ceux qui le connaissaient peuvent témoigner de la noblesse de ses sentiments aussi bien que de son érudition. C'était un missionnaire aimable, d'une urbanité exquise. Le baron appartenait à une ancienne famille scandinave. Sa mère, qui lui donna le jour dans le pays de Swedenborg, était portée à la croyance spirituelle ; elle l'initia de bonne heure, et tout jeune, il était déjà remarquable par ses pressentiments et ses visions.

M. de Guldenstubbé a fait ses études en Allemagne : sciences physiques, histoire, philosophie, tous les systèmes de l'école allemande lui étaient familiers. Le rationalisme de Kant laissa un grand vide dans son coeur, et ne satisfit pas ses aspirations et ses intuitions naturelles. Il lut avec avidité Platon, Pythagore et les ouvrages des philosophes orientaux ; puis, en 1849, il s'établit à Paris, s'occupant :

des manifestations qui avaient lieu en Amérique, de magnétisme et somnambulisme ; il découvrit en lui-même un grand pouvoir médianimique, en obtenant de l'écriture directe.
On peut lire l'intéressant ouvrage qu'il publia en 1857, sous le titre : Ecriture directe des Esprits. Les deux éditions contiennent de nombreux fac-simile obtenus dans diverses langues et divers caractères. L'auteur y décrit sa manière de procéder et ses essais successifs. Il obtenait ces écritures dans différents endroits et presque toutes les fois qu'il le désirait. Ces expériences avaient pour témoins des personnages de la haute société. L'importance scientifique de ces manifestations est regardée par les observateurs matérialistes comme étant produits par l'influence électrique des médiums ; pourtant, l'écriture directe prouve infiniment mieux la réalité de l'existence et de l'intervention des Esprits que les coups frappés et les mouvements sans contact.
Plus tard, il publia la morale universelle, ouvrage qui démontre, par un grand nombre de citations, que les anciens enseignaient une morale sublime, que la connaissance du vrai Dieu est universelle et aussi vieille que le monde, et ne fut pas le privilège exclusif de certaines personnes initiées.
Sa digne soeur, plus jeune que lui, est l'auteur de plusieurs ouvrages ; c'est un médium inspiré. Venue en France, après avoir fini son éducation en Allemagne, elle vivait avec son frère ; elle était la chère compagne de sa vie et la collaboratrice de ses travaux. »
Traduit par mademoiselle H. H.

Poésie spirite

Après la mort. La dévote
Que se passe-t-il donc ? Où suis-je ? Dans quel lieu ?
Je ne vois ni les saints, ni les anges, ni Dieu ;
Ni les blonds Chérubins et leurs brillantes ailes.
Je n'entends pas les sons des harpes éternelles.
Je ne vois rien ; je suis dans la profonde nuit.
Pour éclairer ma route aucun flambeau ne luit.
Je m'avance à tâtons au milieu des ténèbres.
0 mon Dieu ! J'aperçois des visages funèbres ;
D'autres qui semblent rire et se moquer de moi.
Vierge sainte, à mon aide où je mourrai d'effroi.
Hélas ! J'appelle en vain; je suis abandonnée.
Quel trouble ! A quelle épreuve es-tu donc condamnée,
0 mon âme ! Voici, des cornes à leurs fronts,
Et de fourches armées, d'effroyables démons.
Vade retro. Je suis une pieuse fille.
Voyez mon scapulaire et cette croix qui brille.
J'ai droit au paradis : vos efforts seront vains ;
Mon confesseur l'a dit ; allez-vous-en, vilains.
Ils avancent toujours ! Eh quoi ! Tant de prières,
Tant de saints invoqués et tant de sanctuaires
Visités et dotés, tant de confessions,
Tant de cierges offerts, tant d'absolutions
Ne me sauveraient point ? Non, je ne puis le croire.
Vous êtes, n'est-cc pas, démons du purgatoire ?
Avec trop de faveur nul ne doit se juger ;
Je pourrais bien avoir quelque faute à purger.
J'en conviens, j'en conviens, j'eus aussi mes faiblesses ;
Mais je m'en confessais et j'ai laissé des messes.
Oyez, on en dit une à mon intention.
A genoux, à genoux : la bénédiction !
Ils ne m'écoutent point ! D'épouvante j'expire.

Bon! Voilà maintenant qu'ils éclatent de rire.
On dirait, après tout, qu'ils ne sont pas méchants ;
Qu'ils veulent m'éprouver, comme font les enfants.
C'est drôle, j'en vois un, à la rouge calotte,
Qu'il me semble. Je suis le sacristain Carotte,
Le bon vieux, tu sais bien.
Chut, chut, cela suffit ;
Nous fûmes tous pécheurs. Oui, tu fus pécheresse.
Sans doute ; mais j'allais tous les jours à confesse.
Cela compense tout. Ça ne compense rien.
Fi ! Le vieux mécréant. Tu le vois pourtant bien.
Crois-moi, quitte ces airs ; ils ne sont pas de mise
Ici. Mais les pouvoirs de notre sainte Eglise ?
Expirent à la mort. Je suis donc à jamais
Condamnée à souffrir ? Pas aussi longtemps, mais,
Comme nous, tu devras faire ta pénitence.
Tiens, du vieux mécréant écoute la sentence.
Dans ce monde je suis déjà depuis longtemps.
Les yeux de mon esprit sont dessillés. J'entends
Des choses qui pour toi sont encor fort obscures.
Lorsque l'on veut du Ciel dans les régions pures
Pouvoir entrer, il faut que soi-même on soit pur ;
Il faut se nettoyer ; c'est le seul moyen sûr.
V. Tournier

Souscription pour les bibliothèques militaires
Prières à nos amis, de nous envoyer leurs listes de souscriptions.

Pour le comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Octobre 1873

Etudes philosophiques

Messieurs et frères en Spiritisme,
Vous avez bien voulu accueillir, dans vos colonnes, une étude faite sons l'égide des bons Esprits, les degrés du Ciel ; elle présente l'esquisse du splendide panorama qui s'offre aux regards de l'âme vertueuse, lorsque, après avoir accompli une série d'existences à la recherche du progrès, elle arrive à être touchée par la grâce.
Vous avez également inséré sous le titre de : Rapports du physique au moral chez l'homme, un système inspiré par l'éminent Esprit d'Orfila, qui rendant compte de toutes les conditions possibles des Esprits incarnés, est entièrement basé sur le classement de ces Esprits, et sur les degrés de perfection des organes à l'aide desquels ils doivent se manifester.
Ces fragments sont tirés d'un travail (Etudes philosophiques) dans lequel nous cherchons à établir sur de nouvelles bases la nature des rapports de l'âme avec la matière ; les conséquences qui en découlent selon nous et en font la base des manifestations intellectuelles de l'homme, le point de départ de l'existence des humanités, de leurs civilisations, de leurs progrès.
Je vous adresse aujourd'hui l'introduction de l'ouvrage en vous priant, si toutefois vous le jugez convenable, de lui accorder l'hospitalité dans la Revue spirite. Dans ce cas, je me propose de soumettre au jugement de vos lecteurs quelques fragments détachés de ce travail, propres à en faire connaître l'esprit et le but.
Veuillez agréer mes salutations fraternelles.
Docteur Reignier

Introduction
Il faut bien l'avouer, si un grand mouvement social agite aujourd'hui l'humanité, si une inquiétude profonde semble régner dans les esprits, c'est que la lutte est plus ardente que jamais entre les matérialistes et les spiritualistes ; les premiers , convaincus de leur impuissance , tremblent d'être précipités dans l'abîme qu'ils ont eux-mêmes creusé sous leurs pas ; ils entrevoient aujourd'hui les funestes conséquences de leurs doctrines, savoir : l'ignorance des masses, et, par-dessus tout, l'égoïsme, cette lèpre hideuse qui mine aujourd'hui la Société par sa base, pour la destruction de laquelle nous sommes tous heureux et fiers d'entreprendre une nouvelle et sainte croisade. Oui, mille fois oui, nous sommes esclaves des passions ; nous avons beau nous débattre sous leur horrible étreinte, il semble que nous ne réussissions qu'a resserrer davantage nos chaînes, et que bientôt nous devions périr étouffés par l'anarchie au sein de laquelle nous semblons nous complaire depuis tant de siècles et depuis des siècles les gémissements remplissent notre vallée de larmes, et nos prières s'élèvent vers les cieux, et nulle voix de pardon ne s'est fait entendre, et la tempête possède la même violence.
Mais écoutez le barde inspiré I écoutez le prophète du Très-Haut entendez la grande voix du ciel vous annonçant par sa bouche le remède à toutes vos misères. Ce remède existe dans l'observation de la loi qui, depuis dix-neuf siècles est inscrite sur le Calvaire, et vous recommande de vous aimer parce que vous êtes tous frères, parce que vous êtes les fils de ce Dieu de miséricorde qui n'a pu vous créer pour vous rendre à jamais malheureux ! Oui, c'est dans P amour que vous retremperez vos coeurs ulcérés ; c'est dans l'union qu'amène cet amour que vous puiserez la force de briser vos entraves, c'est par elle que vous parviendrez à terrasser cette hydre à jamais renaissante qu'on nomme le vice ; c'est elle qui doit être désormais le phare lumineux qui éclairera la bonne route, celle de la vertu, et partant du bonheur.
Il vous l'a dit encore, le prophète du Seigneur : « trois rayons nous arrivent de trois points différents : le bleu c'est l'amour, le rouge c'est la force, le jaune c'est la science ; ces trois rayons attirés par l'amour se réunissent entre eux pour combiner leurs efforts, et soudain le rayon blanc, celui de la pure lumière, jaillit pour voiler à jamais les ténèbres de l'erreur ! C'est lui qui va porter

l'espérance dans vos coeurs désolés, c'est lui qui vous dira : marche ! Marche ! Dans le sentier de la vertu, celui du salut ; le Seigneur mon Dieu qui a entendu ta prière m'envoie pour te dire ces choses, car bientôt tu dois cesser de souffrir, car bientôt tu dois renaître sous l'influence du rayon blanc de la pure lumière, et la vallée de larmes retentira de tes chants d'allégresse et de tes actions de grâces, car l'Éternel a dit : « Que la lumière soit, Et la lumière sera ! »

Essayons donc de soulever un coin du voile qui nous dérobe les arcanes de la science, cherchons à pénétrer dans ce labyrinthe en nous éclairant du flambeau du Spiritisme, pour en faciliter l'abord à tous ceux qui voudront avec nous chercher la solution redoutable du problème : Connais-toi, toi-même.

Pénétrons-nous tout d'abord de cette grande vérité : Dieu ne nous a mis sur ce globe que pour notre bonheur ; en nous rendant mutuellement heureux nous sommes agréables à notre Créateur, et notre soumission à la loi du progrès accroît nos jouissances. Nous trouvons ainsi en nous l'une des plus précieuses marques d'intérêt que nous a données la Providence, notre âme ayant une tendance naturelle à avancer dans la série des êtres, chaque pas qu'elle fait dans cette voie la rapproche de l'Esprit par excellence vers lequel tendent toutes ses aspirations.

L'ordre que nous adopterons est celui que nous nommerons l'ordre naturel. Pour bien comprendre une machine, il faut avoir étudié avec soin les différentes pièces qui la composent, s'être rendu compte de leurs rapports, et enfin les mettre en mouvement pour en apprécier l'utilité. Toutefois, celui qui se bornerait à cet examen superficiel sans rechercher les causes du mouvement, et sans en établir la théorie, n'en acquerrait qu'une, idée fort imparfaite et partant insuffisante. Celui au contraire qui, par une étude approfondie, aura complété son instruction sur le mécanisme, celui-là seul sera à même d'en tirer tout le parti possible et d'en varier les applications.

Ainsi en est-il de la machine humaine ; l'étude attentive de ses divers rouages ou organes suffit sans doute pour en faire connaître la contexture el les rapports mais, quand on veut pénétrer dans le fonctionnement, ce n'est que par une observation minutieuse et raisonnée qu'on peut arriver à s'en faire une idée assez complète pour comprendre le mécanisme de la vie. Mais au-dessus de cette science il en est une bien plus abstraite, puisqu'elle traite dune chose que

tout le monde et que personne n'a jamais vue qui, par sa nature immatérielle échappe à notre analyse, tout en se décelant par ses nombreuses et incessantes manifestations. Nous voulons parler de l'âme, ce ressort de la machine humaine, cet être qui, non-seulement préside aux fonctions de la matière, mais constitue l'intelligence, et fait que l'homme est homme, ayant la conscience de son existence, pouvant arriver à en connaître le but, dirigeant ainsi toutes ses inspirations vers le progrès infini.

Pourquoi la lecture de certains ouvrages de philosophie dus à la plume d'écrivains spiritualistes les plus recommandables, laisse-t-elle néanmoins dans l'esprit comme une sorte de vide, un désir de saisir une inconnue dont l'existence ressort des principes affirmés par ces ouvrages, mais dont on semble toutefois n'avoir pas tenu assez de compte dans l'appréciation des phénomènes de la pensée ?

Pourquoi, pour ne citer qu'un exemple, Descartes, voulant s'expliquer certains faits relatifs à l'entendement humain, a-t-il dû recourir au système des idées innées, théorie vraie au fond, mais restée sans explication suffisante ? On croyait simplement que l'âme était créée ignorante en même temps que le corps. Le Spiritisme ne vient- il pas jeter sur tous ces faits une lumière éclatante, en rétablissant sur ses véritables bases l'ancienne doctrine de la réincarnation, qu'indique clairement l'Évangile, et qu'admettent aujourd'hui un grand nombre d'écrivains recommandables ? A l'aide de cette doctrine, il est démontré que les âmes ont différents degrés d'avancement, on explique toutes les aptitudes, on se rend compte des cas remarquables de précocité, comme aussi des temps plus ou moins longs qu'emploient les individus placés dans des conditions identiques, à acquérir le même degré d'instruction. Arrêtez-vous un instant pour contempler le ciel, jetez vos regards sur cette multitude innombrable de soleils qui semblent comme suspendus à sa voûte pour faire de celle-ci un merveilleux écrin ; armez vos yeux d'un télescope, sondez ce qu'il vous permettra de voir des profondeurs de l'infini, et dites-nous franchement si la science humaine a pu dire son dernier mot

sur les lois de la création et sur les phénomènes qui doivent s'accomplir à ces distances incommensurables. Abstenons- nous donc de porter un jugement téméraire. Bien des faits connus dépassent notre intelligence et déconcertent les idées reçues ; il faut, croyez-le bien, s'incliner devant l'évidence, et faire taire la logique humaine, imparfaite comme ceux qui l'ont crée. « Nous limitons ce que Dieu peut faire à ce qu'il nous est donné de comprendre, dit Loke, c'est avouer que notre science a une étendue infinie, ou bien, c'est concevoir Dieu comme fini...» Ne voyons-nous pas dans le passé l'ignorance ou le mauvais vouloir rejetant successivement toutes les idées, toutes les découvertes qui devaient plus tard marquer les étapes de la science, et les noms de leurs auteurs figurant successivement sur le martyrologe des bienfaiteurs de l'humanité... Et Christ lui-même n'a, t-il pas payé de sa vie le tort impardonnable d'avoir eu trop tôt raison !
Que veut dire au surplus le mot surnaturel ? Contre l'ordre de la nature. Qui donc oserait aujourd'hui trouver une ligne de démarcation entre le naturel et le surnaturel ? Depuis quand l'homme prétend-il dominer la création et lire dans la pensée de l'Être suprême ? Orgueil !
La vérité des faits ne saurait plus être mise en doute. La question se pose aujourd'hui entre l'école matérialiste (ceux qui croient tout savoir), et l'école spiritualiste, dont le drapeau porte en caractères de feu cette devise : « Progrès indéfini. » Ceux-ci pensent qu'ils ont encore beaucoup à apprendre, et s'inclinent humblement devant le Très-Haut peur lui demander la force de pénétrer ce Mystère.
Entrons donc sans prétention dans l'arène, nous tous qui voulons découvrir la vérité ; que la prière et l'étude soient nos moyens d'actien ; que les travaux de nos devanciers nous servent de boussole, et, nous ne craignons pas de l'affirmer, nous découvrirons à chaque pas des horizons nouveaux, comme à chaque pas nous verrons aussi combien il nous reste encore à apprendre.
Docteur Reignier

Correspondance

Les Esprits stationnaires
Toulon, ce 24 juillet 1873.
Messieurs,
Un de mes parents, capitaine d'artillerie de la marine, âgé de trente-deux ans, ne connaissant pas le Spiritisme, a eu, vendredi dernier, à neuf heures du soir, seul dans sa maison, le bras violemment tiré ; comme il ne dormait pas, il se dressa sur son séant, alluma sa lampe, regarda partout et n'aperçut rien. Fort intrigué, il se recoucha dans la même position et sa main fut encore brusquement secouée ; furieux, il se lève, parcourt sa chambre, ne voit rien encore, n'y comprend rien, se remet au lit et s'endort. Le lendemain, samedi 19, il se couche à son heure ordinaire et maudit les femmes qui causaient dans la maison voisine et l'empêchaient de s'endormir ; neuf heures et demie sonnent, sa chambre se remplit de clarté ; il voit un homme au pied de son lit qui lui dit :
- Capitaine, j'ai quatre de mes amis en bas, voudriez-vous faire une partie ?
- Très volontiers, répond M. Aussenac croyant à une facétie de ses camarades ; mais vous ne réussirez pas à me donner la peur, je me lève.
- Passez-donc votre pantalon, répond l'inconnu.
Tous deux descendent l'escalier et se trouvent dans une salle à manger, près de la table où reposaient des verres et deux bouteilles de limonade dont une était vide. Il y avait aussi quatre individus vêtus absolument comme le premier ; large pantalon de drap marron clair avec une bande plus foncée ; une espèce de justaucorps brun ; chapeau feutre brun à plumes ; gants très longs, garnis de rabats. Le même geste de la part des inconnus enlève les gants et les pose sur la table ; un seul individu cause, c'est le premier ; il sort des dés et des cornets et propose la partie.
- Mais, fait observer mon cousin, je ne connais que les cartes et ne puis jouer aux dés.
- Nous possédons aussi des cartes, lui fut-il répondu, mais nous ne connaissons pas le jeu actuel.
- Je vais vous apprendre le baccarat.
- Très bien, je mets vingt mille francs.
- L'enjeu est fort.

- Bah ! dit l'inconnu, vous pourrez payer.
M. Aussenac gagne la première partie et possède jusqu'à cinquante mille francs, somme déposée en billets de banque. A la dernière partie, il perd vingt mille francs, et le singulier joueur lui dit :
-C'est assez ; je vous dois trente mille francs ; je ne puis vous laisser cet argent, car il est factice ; mais d'ici à la fin du mois, dans n'importe quelle maison de jeu, allez jouer et vous gagnerez ; vous n'avez pas besoin d'argent, vous trouverez là quelqu'un qui vous en offrira ; mais surtout ne jouez jamais après minuit, si vous voulez toujours avoir la chance ; suivez mon conseil. Quoique vous ne soyez point gentilhomme, nous avons bien voulu jouer avec vous ; vos manières et vos façons nous plaisent. Vraiment, vous avez du courage ; de vous nous n'attendions pas tant que cela, vous avez joué avec des Esprits. »
Les cinq personnages disparurent aussitôt, et la clarté qui illuminait la salle s'éclipsa de même ; M. Aussenac dut chercher à tâtons pour trouver la porte et aller se promener dans son jardin. Le lendemain, les verres et la bouteille de limonade vide étaient encore placés sur la cheminée.
Quand mon parent est venu, tout soucieux, me raconter ses aventures de la nuit, je l'ai vivement engagé à résister à la tentation suggérée par ces Esprits légers ; croyant assez à la présence des invisibles pour ne point être étonnée, j'ai néanmoins peu d'expérience et viens recourir à vos lumières, afin de savoir quelle marche il faudra suivre quand ils reviendront car, sans doute, ils ne s'en tiendront pas là.

Madame Marie C***.
Nous avons répondu à madame Marie C., l'engageant bien vivement à persévérer dans sa ligne de conduite ; elle devait décider son cousin à ne point jouer, à fuir toutes les tentations ; il devait étudier, prier et moraliser ces Esprits, qui devaient avoir eu des rapports avec lui dans une existence antérieure : une communication obtenue, 7 rue de Lille, donnait une ligne de conduite, elle conseillait à madame Marie C., médium excellent , d'évoquer les Esprits, de commencer elle-même le bon travail ; nos efforts se joindraient aux siens.
Le 5 août 1873, nous recevions la lettre suivante :
Messieurs,
Si j'ai tardé à vous raconter la suite de l'étrange phénomène, c'est que depuis, à ce sujet, j'ai eu beaucoup de chagrin. Je vous prie ardemment, ainsi que toute la société, de vouloir bien unir vos prières aux miennes, pour délivrer M. A. de l'obsession des Esprits. Ma main tremble, et pourtant j'ai couru dans ma vie de grands dangers. J'ai beaucoup voyagé et n'ai jamais eu peur, cependant je tremble et suis désespérée ; sauvez-le !
Craignant mon influence, les Esprits lui défendent de venir chez moi ; ils lui écrivent qu'ils déroberont l'escalier sous ses pieds ; il est frappé violemment. Chez moi, ils sont toujours, toujours là, et ne lui laissent pas un moment de repos. C'est une vie épouvantable ; mon cousin est violent, il les bat, les cravache, les poursuit avec son sabre ; il brûle leurs lettres et ne veut pas me les montrer, malgré mes supplications. Il ne veut même pas me raconter ce qui se passe, et si je n'avais pas eu l'intuition de ce que je vous raconte, je n'aurai jamais rien su.
Je viens à vous, pleine de trouble et de découragement. Que faut-il faire ? Répondez-moi, je vous en supplie ? Je prie ; tracez-moi une ligne de conduite, et je m'y conformerai. Je pars demain matin pour Porquerolles, îles d'Hyères ; j'emmène mon cousin chez son père et sa mère, là peut-être, les obsessions cesseront.
Voici comment j'ai su tout ce qui précède : M. A. était chez moi à huit heures du soir, toutes portes et fenêtres ouvertes. La lampe à suspension de ma salle à manger éclairait vivement et sa lumière, traversant l'antichambre, me donnait dans les yeux ; je dis à ma fille d'aller abaisser la lampe, elle refusa ; une force invincible me poussait à me lever, une voix intérieure me criait : « Va, les Esprits t'attendent » lorsque M. A. s'élança vivement ; il touchait la lampe lorsqu'il reçut un coup terrible et la défense d'éteindre ; j'entendis son cri, et me précipitant je ne vis rien, mais le tableau de toutes les méchancetés qui lui sont faites se déroula devant moi ; je le suppliai de traiter ces Esprits avec calme, de les évangéliser, et fus impuissante devant son irritation croissante.

Ces Esprits savent que seule j'ai le pouvoir d'empêcher mon cousin d'aller jouer, et j'ai peur qu'ils ne me prennent aussi à partie ; si j'étais seule, je suis assez calme pour les recevoir et les renvoyer doucement, mais j'ai ma fillette qui ne me quitte pas d'une seconde ; ils ont menacé de l'épouvanter. Agissons, messieurs
Marie C.

Étant très-éloignés du lieu de l'obsession, nous avons prié M. C., lieutenant de vaisseau à Toulon, de vouloir bien lui-même s'occuper de ce cas, notre action commune devant ainsi produire un excellent et prompt résultat ; voilà sa réponse :
Chers messieurs,
J'ai reçu votre honorée du 8 août et me suis empressé de seconder vos intentions relativement à l'obsession de M. Aussenac, capitaine d'artillerie de marine ; le retard apporté à ma réponse est dû à des circonstances indépendantes de ma volonté, telle qu'absence des intéressés, etc. Cela dit, j'entre en matière. Et d'abord, permettez-moi de vous faire remarquer que ces manifestations, quelque intéressantes qu'elles soient au point de vue de nos études, ne se distinguent guère de maintes autres connues de nous et publiées dans la Revue ; seulement elles auront pour effet d'ajouter quelque chose à la somme de nos connaissances, et de soulager quelques individualités souffrantes ; d'augmenter enfin à Toulon le noyau du Spiritisme. Tout ce qui arrive a sa raison d'être, cet enchaînement de circonstances ne peut étonner des Spirites. Deux personnes éminemment douées au point de vue médianimique viennent de se révéler : nous devons espérer qu'une fois le branle donné, ce nombre ne tardera pas à s'accroître.
Madame Marie C., créole, mariée à un fonctionnaire du corps médical de la marine qui se trouve actuellement en service à la Martinique, est demeurée en France avec sa fille unique, âgée de treize ans. Le climat des Antilles l'énerve ; il y a donc là : honorabilité parfaite, éducation et intelligence. Madame C. est excellent médium sensitif, écrivain, et parfois voyant. Son Esprit protecteur semble être celui de sa marraine, sainte personne qui l'a élevée (madame C. ayant perdu ses parents de bonne heure) et qui est décédée depuis longtemps.
Madame C. connaît la doctrine spirite depuis quelques mois ; néanmoins elle était depuis longtemps l'objet de manifestations telles que son acquiescement entier à la philosophie d'Allan Kardec fut la coordination de ses propres idées. Ainsi, en 186.., aux colonies, un soir que son mari était en tournée, madame C. se met au lit. Elle se sent touchée au visage et trouve une fleur placée sur ses lèvres. Étonnée, elle se lève, interroge ses enfants, ses gens ? Rien. Chose plus singulière, cette fleur était d'un genre dont madame C. était fort éprise, mais dont elle ne possédait (aucun échantillon, la saison en était passée.
Lors du dernier tremblement de terre de Fort-de-France, madame C. se trouvait chez elle avec sa fille ; après les premières secousses, fort inoffensives, cela est habituel, ce qui aguerrit fortement les habitants, madame C. entendit ces mots à son oreille droite : « Mais, va donc ! » Elle sortit machinalement avec les siens et n'eut pas fait trente pas qu'une forte secousse fit écrouler sa maison.
Autre fait plus récent : Vous avez sans doute entendu parler de l'incendie de la corderie de l'Arsenal de Toulon, qui, survenu dans la nuit du 16 au 17 juillet, détruisit en quelques heures cent cinquante mètres d'un bâtiment très solide, estimé trois millions, et construit par Vauban. La rue Saint-Roch fut en grand danger, car elle longe la Corderie ; le moindre souffle de la partie sud eût pu la livrer elle-même à une perte assurée. La veille au soir, vers huit heures et demie, madame C. se trouvait assise dans son salon, légèrement assoupie, tandis que sa fille et une autre personne se tenaient à la fenêtre. Elle eut une sorte de vision ; inconsciente, elle s'écrie : « Ma fille ! Le feu est à l'Arsenal. » On se retourne, on regarde, rien. « C'est un rêve, dit elle-même madame C., parlons d'autre chose. » Mais à deux heures trente de la nuit ; étant réveillée, le ciel était embrasé, le feu gagnait avec la vitesse de la vague ; il y eut en ce moment une sorte de panique que madame C. partageait ; aussi, commençait-elle à emplir ses malles, lorsque, suivant une bonne inspiration, elle demanda conseil à son bon Esprit. « Reste là et ne crains rien » lui fut-il répondu. Aussitôt elle défit ses malles. Je n'aurais garde, quoique incidemment, d'omettre qu'en cette nuit agitée, Dieu et les bons Esprits

voulurent bien me donner quelques marques de leur protection. Je leur en suis profondément reconnaissant, ma maison d'habitation étant rue Saint-Roch.
J'arrive au sujet principal. M. A. est âgé de 32 ans, bien portant, d'un tempérament sanguin, calme nonobstant, et doué d'un courage éprouvé. Cet officier ne s'était jamais occupé de Spiritisme. Non seulement il ne connaissait pas la doctrine, mais il était tout disposé à ne point croire à la réalité des phénomènes. Sa pensée ne s'était jamais arrêtée sur cet ordre d'idées. C'est dans ces conditions que vinrent le surprendre les faits relatés dans les deux lettres de madame C. Cette description est en tout point conforme à la réalité.
Cette dame emmena son parent à la campagne, à Porquerolles, où M. A. fut en communication constante avec ses persécuteurs ; ils lui apparaissaient juchés sur des arbres ; ils s'asseyaient près de lui, au café, dans son appartement, enfin ils lui écrivaient des lettres dans lesquelles sa fin prochaine était annoncée ; aussi invitation lui était faite de ne plus travailler. Suivant les excellents conseils de madame C., il n'avait point été joué ; bien plus, il aimait le jeu, et avait acquis la plus vive et la plus salutaire aversion contre les cartes. Les menaces ne l'intimidèrent pas plus que les promesses ne l'avaient entraîné ; il résistait tant bien que mal, aidé par les prières de madame C. et par les siennes propres, car il reconnaissait leur efficacité. De ces cinq esprits joueurs de la nuit du 18 au 19 juillet, un seul avait pris la parole, les quatre autres étant demeurés silencieux et, l'obsession ayant un peu perdu son caractère violent, les muets n'apparurent plus : celui qui disait avoir été le pastre de bignans, avait vécu au siècle dernier avec M. A., enrôlé dans la même compagnie de mousquetaires, ayant assisté ensemble à plusieurs combats, dont les échappées furent mises sous ses yeux ; l'étendard fleurdelisé y était déployé. Les six amis, écrivit ledit pastre, s'étaient adonnés à une passion funeste, qui avait causé leur fin tragique ; depuis, ils se voyaient dans la même situation.
Un soir, à Porquerolles, madame C., sa fille, M. A. et deux dames, se trouvaient réunis dans une salle éclairée. M. A. reçoit sur l'avant-bras un coup si violent qu'un cri de douleur s'échappe de sa bouche : en même temps le mousquetaire, dit « le pastre de bignans », lui apparaît et lui reproche d'être revenu trouver madame C. Celui- ci rentre dans le salon, et voit son interlocuteur s'arrêter à la porte puis, les mains croisées derrière le dos, le regarder fixement. Au même instant, un petit chien qui se trouvait avec les dames s'élança furieux contre cette porte où, sauf M. A., personne ne voit rien. Il semble s'acharner après un être imaginaire ; madame C. prie ; M. A. voit alors l'Esprit se retirer, descendre l'escalier, et le chien le suit en aboyant. Voilà un trait à l'appui de la médiumnité réelle des animaux. Il y eut alors quelque temps de répit, dû peut-être aux prières qui commençaient à converger, répit relatif, en ce que M..A. n'eut plus d'apparitions, Mais en revanche, toutes les nuits il entendit se promener sur sa tête, alors qu'au-dessus de sa chambre se trouve un grenier vide et inoccupé ; les portes de son bureau, quelque soin que son ordonnance et lui prissent de les fermer à double tour, furent constamment trouvées ouvertes le lendemain, le pêne laissé en dehors. Enfin, le 20 courant, il me fut donné de rencontrer madame C., et, par suite, de traiter la question longuement avec elle. M. A., que je comptais voir en même temps, était empêché par le service mais le soir même, le capitaine, se promenant dans son jardin, vit ledit « pastre de bignans » l'accompagner, silencieux, et se tenir ensuite une partie de la nuit au pied de son lit. Le 21, rien. Le 22, dans l'après-midi, je voyais M. A., d'où notre journal s'arrête à cette date.
Un dernier fait avant de terminer. Madame C. s'aperçut, il y a quelques jours, qu'un billet de vingt francs, réservé spécialement, avait disparu. S'étant assurée qu'aucun des siens n'avait soustrait cette somme, elle pensa aux Esprits, et moins pour recouvrer sur-le-champ cette somme que pour prévenir des faits semblables, elle consulta son Esprit familier par l'écriture. « Cette somme était nécessaire pour l'accomplissement d'une bonne oeuvre, lui fut-il répondu, mais elle te sera largement rendue. » Hier 22, M. A., se trouvant chez madame C. et attendant ma venue, voulut prendre un objet sur une étagère ; que vit-il ? Une piastre espagnole, dite à colonnes, du roi Charles III, an 1769, avec l'exergue suivant : Utraque unam ; monnaie universellement répandue, alors que le soleil ne se couchait point sur l'empire de Charles-Quint ou de ses successeurs. Cette piastre est rongée par le temps. Madame C., femme d'ordre, déclare que ni elle ni son mari n'ont possédé cet échantillon de numismatique. Nous vous, l'envoyons par le présent courrier, comme pièce de

conviction. Présumant, pour mon compte, si cette piastre a été effectivement apportée par un Esprit, qu'elle aura dû être tirée de quelques décombres ou ruines, à moins qu'à l'instar du billet, elle n'ait été soustraite de quelque cabinet de médailles.
Je clos ce long rapport, en me permettant d'émettre une appréciation : les quatre esprits qui ont obsédé M. A. sont sans doute de la catégorie des esprits stationnaires, qui, en raison de leur infériorité morale, et par suite d'expiations ordonnées, sont rivés temps, à la chaîne même qu'ils se sont forgée de leur vivant ; l'heure de la délivrance, du progrès, sonne enfin pour eux, et M. A., par affinité périspritale, ou pour cause antérieure, est le principal instrument choisi pour faciliter cette conversion. Il doit s'estimer heureux, après avoir subi l'obsession dans son caractère le plus agressif, d'y avoir résisté, de s'être trouvé en rapport avec des personnes qui l'ont soutenu, en appelant l'efficace concours de la Société de Paris. Sans le concours de ces divers éléments, non seulement sa raison eût succombé, mais poussé à jouer, entrainé à continuer, il eût été exposé à perdre l'acquit de ses efforts antérieurs. Conformément aux principes de notre doctrine, j'ai recommandé plus que jamais à M. A. la prière fréquente et l'essai de moralisation ; d'en puiser les premiers éléments dans le Ciel et l'Enter, ainsi qu'il est dit dans les Apôtres spirites auprès des morts, 212, Revue de juillet 1873. Veuillent les spirites qui s'intéressent à M. A. faire de non moins ferventes prières, unies à des exhortations directes et suivies, à l'adresse de ces infortunés Esprits.
La Société voudra bien, comme elle le fait sans cesse, unir ses puissants efforts à nos faibles tentatives ; évoquer ces esprits arriérés pour leur faire plus sûrement sentir l'infériorité de leur fonction présente, les engager à cesser d'inquiéter leur frère ; c'est leur faire entrevoir la voie spirite et les disposer, selon les vues de la Providence, au passage de leur état présent à une situation plus élevée que nous leur souhaitons très-fervemment.
S'il y avait encore des faits remarquables dans cette manifestation spirite, vous seriez prévenus, messieurs ; soyez assez bons de m'instruire des résultats obtenus dans vos évocations.
C.

A Toulon, 9, rue d'Isly, P. du Las, les adeptes de la doctrine trouveront un accueil fraternel ; M. Louis Bérenguier, secrétaire du groupe Demeure, l'affirme au nom de tous les membres ; il réclame la visite des spirites voyageurs.

Notes spirites

The spiritual Magazine. Août 1873.
Sous ce titre : « Avis spirituels, » nous lisons quelques observations intéressantes.
Thomas Paine s'exprime ainsi : « Il n'est personne qui, s'étant occupé des progrès de l'esprit humain, n'ait fait cette observation qu'il y a deux classes bien distinctes de ce qu'on nomme « Jetées, ou pensées. » Celles qui sont produites en nous-mêmes par la réflexion, et celles qui se précipitent d'elles-mêmes dans notre esprit. Je me suis fait une règle de toujours accueillir avec politesse ces visiteurs inattendus, et de rechercher avec tout le soin dont j'étais capable, s'ils méritaient mon attention. Je déclare que c'est à ces hôtes étrangers que je dois presque toutes les connaissances que je possède. »
M. Emerton confirme cette loi de l'inspiration, qu'il analyse ainsi. « Les pensées ne me viennent pas, successivement, comme dans un problème de mathématiques, mais elles pénètrent d'elles-mêmes dans mon intellect, semblables à un éclair qui brille dans les ténèbres de la nuit. La vérité m'arrive, non par le raisonnement, mais par intuition. »
La facilité et la promptitude avec lesquelles le barde d'Aven écrivait ses romans, était un sujet d'étonnement pour ses contemporains. Voici l'explication que Walter Scott donne lui-même : « Vingt fois je me suis mis à l'ouvrage, ayant composé le cadre, et jamais de ma vie je ne l'ai suivi. Mes doigts travaillent indépendants de ma pensée, c'est ainsi qu'après avoir écrit le setond volume de Woedstock, je n'avais pas la moindre idée que l'histoire se déroulerait en une catastrophe dans le troisième volume. » En parlant de l'Antiquaire, sir Walter Scott dit : « J'ai un plan général, mais aussitôt que je prends la plume, elle court assez vite sur le papier, à tel point que souvent je suis tenté de la laisser aller toute seule, pour voir si elle n'écrira pas aussi bien qu'avec l'assistance de ma

pensée. »
L'éminent compositeur Hoendel écrivait ses oratorios dans l'espace d'un mois, puis se reposait pendant huit à dix mois, pendant lesquels il n'écrivait pas une note.
D'après l'examen de ses manuscrits on pouvait penser que chacune de ses oeuvres était improvisée ou composée sans aucune préméditation.
Le révérend Robert Collper, le prédicateur de la secte des Unitariens en Amérique, en parlant du meilleur sermon qu'il ait jamais prononcé, s'exprime ainsi : « Je n'eus pas besoin de le composer ; il vint de lui-même, sentence par sentence, paragraphe par paragraphe, division par division. Jamais de ma vie je n'ai été plus convaincu qu'un sermon vient de Dieu ! »
Newton nous dit qu'il laissait son esprit se reposer, lorsqu'il avait un sujet à traiter, et que les pensées coulaient d'elles-mêmes.
On rapporte que la première grande découverte faite par James Watt, lui fut inspirée dans une de ses promenades. Il fut subitement frappé de l'idée génératrice de sa découverte, avec une telle spontanéité, que, selon l'auteur anglais, on l'eût à une époque plus reculée, attribuée à une influence supernaturelle.
Nous terminerons par un témoignage bien remarquable, celui de sir Charles Napier. En parlant de sa campagne du Seinde, l'illustre guerrier fit cette confession : « Dois-je être fier de mes succès ? Non, c'est un pouvoir invisible, quoique réel, pour moi, qui m'a guidé. »

Photographies des Esprits à Londres

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que de nombreux témoignages viennent chaque jour, à Londres, élucider cette question, dont l'ignorance et la mauvaise foi s'étaient emparées. Les plus incrédules sont forcés de se rendre à l'évidence. Nous engageons nos frères de Paris et des départements, à continuer leurs essais : la persévérance est non seulement une vertu, mais un devoir ; elle doit être la réussite complète.

Le spiritisme en Hongrie

Nouveau groupe, à Budapest. Organe du groupe : Reflexionen aas der Geisterwelt darchdie. Medien des Vereines, Geistiger Forscher, in Bucla-Pest. Lîngarn.
La Revue paraît par livraisons, 12 livraisons, prix : 4 florins d'Autriche. S'adresser au secrétaire, M. Anton Prochoska, immerstadt Herrengasse, n° 2, à Pesth (Hongrie).
Nous souhaitons la bienvenue à ce nouveau champion de la vérité spirite. Il parait que, dès sa formation, ce groupe fut honoré des insultes de tous les journaux de Pesth, reproduites dans les journaux de Vienne. Nous félicitons nos frères de Pesth de leur confiance dans l'assistance des bons esprits. Cette persécution eut pour résultat de doubler le nombre des membres du groupe et de leur faire obtenir l'autorisation officielle de l'administration. A Pesth, comme à Paris, comme partout, ce sont les ennemis du Spiritisme qui ont fait ses affaires.
Nous espérons que nos frères suivront une marche sage et prudente, en se pénétrant des conseils donnés par notre excellent maître, Allan Kardec, et qu'ils seront assistés par de bons Esprits. Une ardeur trop grande, au début, aurait des inconvénients, en facilitant l'intrusion d'esprits systématiques, qui ne craindraient pas de s'affubler des noms les plus vénérés, pour mieux tromper leurs auditeurs. Nous espérons sincèrement que nos frères de Pesth ne verront, dans notre observation, que notre vif désir du succès complet de leurs études, afin de compter un organe sérieux de plus parmi les organes du Spiritisme.

Une médiumnité inconsciente

The Banner of light, 9 août 1873, rapporte un exemple très remarquable de médiumnité inconsciente. Dans un village situé sur les collines de Vermont, vit un homme âgé de 30 ans qui étudia la mécanique jusqu'à l'âge de 13 ans et ne s'est jamais occupé de philosophie, métaphysique, Spiritisme, et ne se préoccupe pas plus du triomphe du spiritualisme que d'une figue, selon

l'expression américaine. Cet homme, inconnu hier encore, vient de faire ce que le journal déclare impraticable au delà et en deçà de l'Océan : Il vient de terminer l'oeuvre laissée inachevée par Dickens « Edwin Brood » En Angleterre et en Amérique, il ne s'est trouvé personne capable de découvrir quelle serait la conclusion de ce roman, auquel l'opinion publique, dans les deux pays, donna après la mort de Dickens, le nom de Le Mystère d'Edwin Brood.
La curiosité est très excitée, naturellement, d'autant plus que M., déclare péremptoirement que ce qu'il vient d'écrire n'est pas de lui, mais de Dickens. Voici très brièvement la relation faite par le médium. Il était sceptique et riait des manifestations spirites. Un soir, malgré sa répugnance, il fut invité par quelques personnes à assister à une séance. La table se mit à tourner avec impétuosité, et lorsqu'elle s'arrêta, elle donna par typtologie, une invitation directe de l'esprit de Dickens à M. de se trouver, tel jour,à telle heure, à un endroit désigné. Dans l'intervalle, l'esprit de Dickens apparut plusieurs fois à M. ; au jour indiqué, la veille de Noël, M. a commencé ses fonctions de secrétaire. Il a écrit la valeur d'un vol. in-8° de 400 pages. Il déclare avoir écrit machinalement, sa main guidée par Dickens, qui était assis près de lui. Lorsque la séance était terminée, M. sentait et voyait se poser sur sa main droite la main froide et lourde de la mort, et cette sensation très pénible lui arracha, pendant les premières semaines, un cri d'effroi. Ses mains étaient tellement attachées à la table, qu'il lui fallut, toujours, l'aide de quelqu'un pour les en détacher.
Sortant comme d'un rêve, M. voyait toutes les pages écrites, répandues sur le plancher, l'esprit de Dickens complimenta M. et lui promit de se servir de sa médiumnité pour écrire un nouvel ouvrage. Il l'engagea à écrire à un éditeur de Londres, dont il donna le nom, l'adresse, pensant qu'il accepterait et publierait le manuscrit en Angleterre.

Michigan

Il est de mode parmi un assez grand nombre de frondeurs de notre chère France, de vanter à tout propos et hors de propos, la grande liberté dont jouit la République « modèle. » Une lettre de Michigan, insérée dans le dernier numéro de Banner of light, vient de donner un démenti formel au préjugé français : deux citoyens, en tournés dans le Michigan, se sont vus interdire l'autorisation de faire une lecture au peuple, sur les matières religieuses, philosophiques. Le prétexte donné par le conseil de la ville de , fut que tel conseiller ne partageait pas les opinions de l'orateur conférencier. Un autre membre du conseil émit l'avis que ces « conférences excitaient le peuple, etc., etc.
Tous les journaux spirites qui nous arrivent périodiquement des diverses parties de l'Amérique, confirment l'extension énorme que notre chère doctrine prend de jour en jour. Des réunions de quatre à cinq mille personnes ont lieu pour entendre la bonne nouvelle. La question si controversée en Amérique, de la réincarnation se pose, maintenant, comme un fait, et est acceptée par un grand nombre de ministres des diverses communions anglicanes. Ayons confiance dans les promesses des bons Esprits « les temps sont proches. »
Nous nous proposons de donner, dans la Revue, une plus large place, aux faits qui, à Paris, en France, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, signalent, étape par étape, le grand mouvement qui entraîne, par la volonté de Dieu, l'humanité vers des destinées meilleures ! Sursum corda! Frères Spirites de la terre, redoublons d'efforts pour nous rendre dignes de l'assistance des Esprits du Seigneur, et de la bonté infinie du Créateur. N'oublions pas qu'il y a un grand nombre de nos frères dans l'erraticité qui souffrent et qui attendent de leurs frères incarnés la prière qui soulage, qui console, qui fortifie, qui attire, qui moralise. Prions pour nos frères qui souffrent, afin de les préparer à leur réincarnation ; prions pour ceux qui se réincarnent, afin de leur donner la force de supporter, avec courage, leurs épreuves, souvent si pénibles. Prions pour que la lumière divine brille aux yeux de tous les esprits incarnés ou désincarnés, encore plongés dans les ténèbres de l’ignorance. Prions pour remercier notre bon Père céleste du bonheur qu'il nous a accordé, en nous permettant de devenir Spirites.

Récit d'une séance

Offert par MM. Gledstane à la revue spirite

Au Pecq, près Saint-Germain, 10 juin 1813.

Les lecteurs anglais, pendant les deux dernières années, ont été tenus au courant du développement progressif de la médiumnité de Miss Florence Cook, âgée de seize ans. Après avoir obtenu des manifestations parfaites, telles que coups frappés, voix directes, transports d'objets pesants, Le trance (somnambulisme ou magnétisation spirituelle), la clairvoyance, l'écriture directe, etc., etc., des figures spirites commencèrent à se faire voir. De l'ombre où ces figures vivantes se formaient insensiblement, elles étaient projetées dans la lumière et restèrent par la suite visibles pendant cinq minutes ; ces êtres purent même causer avec les assistants. J'ai remarqué que ces têtes étaient plus ou moins couvertes d'une draperie, blanche à l'extrême.

Dans le principe, cette draperie couvrait les côtés, le derrière de la tête, et venait sur les joues ; ces figures pour être visibles exigeaient une lumière très faible, la lumière trop intense les fatiguait ; le regard fixe des observateurs leur faisait mal et leur donnait une sensation semblable à celle d'une brûlure, actuellement elles supportent pendant longtemps une lumière vive. Katie-King, l'un des Esprits qui paraissent, est pour la ressemblance une seconde Miss Cook. Depuis lors, d'autres physionomies ayant moins de rapport avec la sienne se présentent sous les aspects suivants : traits plus grands, dents mal arrangées, elles ont une grande blessure au front. Il y a toujours des rapports sensibles entre leurs traits et ceux du médium.

L'Esprit de Katie prétend que ces figures, au moment de leur formation, ressemblent au médium exactement comme deux figurines de plâtre fondues clans le même moule ; elles se modifient ensuite à mesure que les manifestations se développent. Particularité étrange, tous ces Esprits, sauf peu d'exceptions, sont plus blonds que Miss Cook, et la figure de Katie n'est pas toujours la même ; ainsi, ses traits se sont projetés du cabinet, tantôt noirs comme de l'encre et comme vernissés, tantôt couleur jaune chocolat ; ses yeux sont parfois gris, puis noirs ; sa tête est plus grande que nature avec un front plus large que celui du médium.

L'Esprit dit que ces figures sont produites par les émanations fluidiques sorties du corps des assistants, fluides tangibles pour les Esprits ; néanmoins la vitalité de ces têtes dépend du médium seul, de l'action qu'il imprime inconsciemment à leurs molécules réunies.

Il y a quatre intervalles dans une séance, on reste assis quinze ou vingt-cinq minutes au plus, et pendant les moments de repos, d'après l'ordre de Katie, Miss Cook est obligée de se promener pour respirer l'air frais du jardin ; le cabinet et la salle des séances sont ouverts pour être aérés. Pendant l'apparition des figures, le médium est endormi dans le cabinet ; les Esprits demandent que tous les assistants chantent en restant à leurs places ; ils les invitent à se lever de leurs sièges ; le succès dépend de leur passivité complète, soit physique ou morale, les Esprits n'ayant pas besoin de l'avis des mortels qui ignorent la combinaison fluidique dont ils se servent pour produire des apparitions intelligentes.

Les Esprits ont souvent le regard vitré comme celui des somnambules, est-ce un manque de pouvoir ? Ce phénomène disparaît et les yeux deviennent brillants, si les assistants chantent avec ensemble, et ne sont pas venus seulement à un spectacle, on les voit remuer dans leur orbite, et percevoir tout ce qui les frappe, chose qui avant leur était impossible ; leur visage est touché, dans l'obscurité; graduellement, on a pu le faire avec plus de lumière.

A ce sujet, j'écris une lettre à l'éditeur du Spirituelist, pour constater qu'à cette séance, l'Esprit Katie ayant attaché Miss Cook sur sa chaise, ordonna avec une voix faible qu'on posât de la cire sur tous les noeuds en y imprimant un ou plusieurs cachets. Cinq minutes après, à l'ouverture du cabinet sur laquelle était braquée la lumière, les phénomènes cités plus haut se répétèrent, et après la séance, les cachets étaient intacts, chacun a pu le constater ; on se refusa le droit d'attacher de nouveau le médium ; une tête, reconnue pour un Parsis ou Guèbre (sectateur de Zoroastre), apparut flottant dans l'air ; puis vint un nègre appelé Técumseh. La séance terminée, Miss Cook fut trouvée entransée profondément ; il fallut plusieurs minutes pour l'éveiller.

Nous étant assis, une autre figure reconnue par Miss Cook pour être sa tante, se montra, ayant des

dents proéminentes et une mâchoire carrée. A notre demande, cette figure remua la tête affirmativement. D'autres figures, entre autres Katie, apparurent ne présentant pas d'autres particularités ; les phénomènes, leur formation, fatiguaient beaucoup le médium tout en étant très difficiles à réaliser par les Esprits.
Signé Gledstane

Presse étrangère

Le Spiritisme à Mexico
L'Illustration spirite, qui paraît deux fois par mois à Mexico, est une publication remarquable à tous égards et dirigée par des vains de haute capacité.
Le règlement de la Société, qui fut dicté à un médium par l'Esprit protecteur, contient cinquante-neuf articles divisés en cinq points, précédés d'un Credo religieux et scientifique, esquissant sommairement l'origine et le but de la doctrine. La Société fut fondée en août 1872. Elle reçoit quatre classes de sociétaires : ceux de Numéro, Supernuméraire, Correspondant et Honoraire.
Le président est nommé pour un an à la pluralité des votes du conseil, composé de sept membres choisis parmi les écrivains de la Société, avec deux membres en plus que choisira le président parmi les sociétaires de Numéro. La Société tient ses réunions le 1er et le 15 de chaque mois. Il est obligatoire pour chaque membre d'y assister. Les sociétaires contribuent aux charges de la Société par un moyen discret et facile : il a été placé un tronc dans la salle des séances ; là, chaque membre dépose son offrande en entrant, librement et sans témoin. A la fin de la séance, et avant la dispersion des assistants, le tronc est apporté au président, qui l'ouvre en présence des assistants, et, après avoir compté le produit du contenu, porte le montant de la somme sur le livre de la Société.
En plus de cette contribution facultative, les sociétaires sont tenus de prendre un exemplaire ou plus des ouvrages que publiera la Société. Tout sociétaire ayant manqué à quatre séances consécutives sera considéré comme démissionnaire. La Société expédie un numéro de son journal à chaque rédaction de publicité Spirite, indigène ou étrangère, avec prière instante de leur correspondre par un échange, afin d'étendre autant que possible les moyens de propagation de la doctrine. L'association s'est formée sous le patronage de l'Esprit de Pedro Escobedo, célèbre professeur de la Faculté de médecine, son Esprit ayant été évoqué par le cercle La fluz, il se manifesta simultanément à trois personnes en état de somnambulisme. Son élévation est grande dans la hiérarchie des Esprits, il se sert d'intermédiaires pour correspondre avec les voyants ; il a dicté une communication d'un grand mérite sur la science psychologique et les propriétés de l'électricité.
Traduit par madame T.

Compte rendu des publications d'Espagne et de Montevideo
Le volume portant pour titre : Préliminaire à l'étude du Spiritisme, traite des vérités fondamentales de la doctrine ; de plus, et c'est par ce côté qu'il devient plus attachant, il nous montre où en est le Spiritisme en Espagne, en nous donnant un compte rendu des sociétés spirites et particulièrement de la Société centrale à Madrid. Cette Société, fondée en 1865, à Madrid, a fusionné, en 1871, avec la Société Progressiste, d'une plus récente création. Bientôt des groupes de moindre importance se sont joints à elle ; de sorte que le Spiritisme a son organe dans le président, le vicomte Toués Solano, spirite énergique et convaincu, qui rédige le journal de la Société, le Criterio Official, sous l'approbation d'un comité.
Voici comment est organisée cette Société : elle a pour ses réunions un vaste local, rue Cervantès ; les réunions ont lieu tous les samedis, de neuf à onze heures du soir. On y discute d'abord des questions de Spiritisme ensuite on demande aux Esprits des communications traitant ces mêmes questions. Puis viennent les communications spontanées. Une fois par semaine, il y a conférence où sont admises les personnes qui ont une carte. Le mercredi de chaque semaine, les membres de la Société se réunissent pour discuter tous les faits spirites qui intéressent la doctrine ; ils s'occupent aussi de magnétisme expérimental, de somnambulisme.
Au reste, les réunions sont très fréquentes et même on peut dire journalières, car un comité qui a

entrepris de rédiger un ouvrage spirite, travaille depuis deux ans à discuter et à écrire en collaboration. L'ouvrage, qui va bientôt paraître, aura pour titre : Philosophie Spirite. A partir de onze heures du matin, les salons sont ouverts aux Spirites qui peuvent y converser ou choisir dans la bibliothèque les livres et les journaux. Toutes les après-midis du dimanche sont consacrés à former des médiums. Pour être reçu membre de la Société Progressiste on paie un droit d'entrée facultatif. Si même on ne peut payer ce droit, ce n'est point un motif de refus. Le nombre des membres est illimité. Le fondateur de la Société Progressiste est un disciple d'Allan Kardec, Alvérico Péron.
Le journal Criterio Official, est en rapport avec quinze groupes espagnols, parmi lesquels celui de Barcelone est le plus important ; il publie une Revue très bien rédigée, sous la forme (au propre et au figuré) de la Revue Spirite, de Paris. Les principales publications espagnoles sont : 1° Criterio Official, de Madrid ; 2° Revue Spirite, de Barcelone ; 3° Spiritismio, de Sevilla ; 4° Révélacion, d'Alicante.
Impressions d'un fou. C'est une exposition élémentaire de la doctrine spirite. Ouvrage de propagation. *Exposition et définition des vérités fondamentales*. Même but que le précédent. *Faits de magie et de Spiritisme*. Résumé de tous les phénomènes spirites qui ont été attribués à la magie. *Almanach*. C'est la bibliographie des Spirites marquants. Nous reparlerons de cet ouvrage.
Tous ces livres sont dans le courant ; ils présentent sous une forme connue des idées connues (pour des Spirites, s'entend) mais un article très remarquable (ou plutôt une suite d'articles, il n'y a ni le commencement ni la fin), se trouve dans la Revista spiritismo, de Sevilla. L'auteur, Manuel Gonzalès, y traite en dialogues le côté le plus avancé de la doctrine, il reconnaît un Créateur, une essence, une loi. Son article est des plus importants.

Montevidéo
Enfin, dans la Revue de Montevideo, (Amérique), du 10 mars, se trouve le discours prononcé au dernier concile, par l'évêque Strossmayer. Il parle éloquemment contre l'infaillibilité du pape, démontre que saint Pierre, n'ayant jamais eu la puissance papale, ne peut la transmettre à ses successeurs que, dans les différents conciles, les papes s'étant contredits l'un l'autre, ils se sont ainsi montrés faillibles, ne pouvant chacun avoir avec eux le Saint-Esprit pour plaider le pour et le contre. Que, du reste, reconnaître l'infaillibilité de Pie IX, ce serait proclamer ainsi l'incompétence de tous ses prédécesseurs.
En résumé, tous les ouvrages espagnols sont en polémique avec le clergé. Les attaques sont vives de part et d'autres. En pleine Chambre, une discussion s'est élevée et un député Spirite a affirmé haut sa croyance. Ces discussions religieuses n'ont rien qui doive étonner. Les réfutations que nous avons faites au dix-huitième siècle, l'Espagne les fait aujourd'hui mais, plus heureuse, elle trouve une croyance pour remplacer ses préjugés superstitieux, tandis que nous avons dû passer par la phase du matérialisme et de l'incrédulité. Aujourd'hui, elle travaille avec énergie et intelligence à sortir de toutes les dominations, elle accomplit son œuvre ; maintenant son heure a sonné, espérons qu'elle marchera longtemps dans la voie qu'elle a enfin trouvée.
Accolade fraternelle à nos frères d'Espagne et d'Amérique.
Traduit par M. Vincent

Études

Recherches sur la pratique de la médiumnité guérissante[18]
Le deuxième moyen de la faculté guérissante est un pas de plus dans la voie de la puissance médianimique. En outre de l'aide donnée aux remèdes du médecin, l'Esprit ajoute des fluides guérissants, ou pour mieux dire des remèdes fluidiques. Les fluides dans lesquels vivent les Esprits, contiennent les éléments de toutes choses. En eux se rencontrent ce qui donne à la rose son parfum, à l'opium sa faculté dormitive. En un mot, les éléments de tous les remèdes et de tous les poisons se trouvent dans ces fluides que les Esprits, nous le savons, distillent, agglomèrent, dissolvent,

18 Deuxième article, voir page 279 de la revue spirite de septembre 1873.

réunissent, séparent ou condensent par le fait d'un trayail propre, dont nous ne connaissons pas tout le mécanisme, mais dont nous trouvons la preuve patente dans les effets physiques, mouvements de tables, apparitions tangibles, etc.
Tout le monde possède encore cette faculté médianimique, puisque c'est à l'Esprit que l'initiative en appartient. Nais elle peut prendre un caractère particulier chez chaque individu suivant la nature du fluide magnétique, et le degré de sa puissance. Tel médium n'ayant qu'une influence médiocre et même nulle pour permettre à l'Esprit de fournir le remède voulu par certaines maladies, sera au contraire un agent très puissant pour l'Esprit, à l'égard de certaines autres. Tous les Esprits peuvent en se servant du fluide d'un incarné produire des remèdes ; il suffit qu'ils aient pour cela une certaine connaissance de la loi des fluides. Des Esprits inférieurs peuvent faire obtenir ainsi des résultats frappants à des médiums peu avancés en perfection. Ce n'est pas pour l'Esprit une question de pureté, c'est une question de science des fluides, comme la médecine sur la terre est une question de science des vertus des remèdes. C'est ainsi que l'on s'explique les guérisons obtenues par des sauvages ou des êtres très arriérés. Ces hommes ont un Esprit qui a la science des vertus médicales des fluides ; personnellement, ils possèdent un fluide particulier, exceptionnellement favorable pour une maladie déterminée, Le médium qui cherche à guérir quelqu'un n'a pas à se préoccuper à quel degré il possède cette puissance particulière de la médiumnité guérissante, c'est l'affaire de l'Esprit qui ajoutera ou n'ajoutera pas de remèdes fluidiques, suivant que le fluide du médium est plus ou moins propre à la fabrication et à la transmission du remède nécessaire.
Ce moyen de la faculté guérissante, excepté pour des natures fluidiques spéciales, est lent à se développer et ne vient que par le travail persévérant. Les Esprits du reste n'y ont recours que lorsque cela est nécessaire ; il leur est plus simple de se servir des remèdes du médecin. Demander aux Esprits guérisseurs de se passer des remèdes terrestres, c'est avoir une exigence analogue à celle que pourrait avoir un individu qui voudrait absolument que l'on portât sa malle avec beaucoup de travail et d'effort, sur la tête, alors qu'il serait facile et peu fatiguant de la rouler sur une brouette. L'Esprit ne cherche que la guérison et il ne trouverait pas raisonnahie qu'on voulût exiger de lui de vaincre la difficulté, quand le facile est à sa portée.
Le moyen de développer en soi la puissance de cette forme de la faculté médianimique, est celui que nous avons recommandé dans la précédente revue.
Les Esprits pour former des remèdes fluidiques se servent des fluides des incarnés : c'est à l'aide de ceux-ci qu'ils extraient de l'atmosphère fluidique les éléments propres à telle ou telle maladie, comme c'est à l'aide du fluide d'un médium qu'ils condensent des forces fluidiques capables de produire des effets matériels. Mais les individus ayant des fluides divers, chacun de nous, par ce fait, est plus spécialement propre à permettre à l'Esprit de produire tels remèdes, et impropre au contraire, à favoriser la confection de tels autres. Si tout individu peut soulager lés malades et guérir toutes les maladies guérissables, chaque individu cependant a des puissances plus spéciales pour certaines d'entre elles.
Si tous les Spirites faisaient le facile petit sacrifice que, dans la précédente Revue, nous leur avons demandé d'accomplir ; si tous les matins, d'une façon quotidienne et aussi régulière que possible, ils élevaient pendant cinq minutes leur âme à Dieu dans le but de soulager les maladies, sans même avoir de malades à côté d'eux et s'ils priaient le Seigneur de permettre aux bons Esprits de puiser dans leur fluide les éléments propres à guérir les malades, ils apporteraient aux bons Esprits un concours précieux.
Les Esprits guérisseurs viendraient puiser chez chaque individu, comme l'abeille qui va de fleur en fleur, le remède dont le fluide magnétique personnel a la spécialité, et tous ces remèdes de toutes natures, constitués à l'aide de tant de médiums divers, les Esprits, après les avoir recueillis, les reporteraient sur les malades, suivant les maladies, par l'intermédiaire des médiums occupés à guérir et parfois, directement, sans intermédiaires nouveaux. D'un côté les médiums obtiendraient ainsi des résultats plus puissants, résultats auxquels chacun de nous saurait avoir contribué ; de l'autre, les personnes qui se livreraient à cette prière quotidienne, tout en facilitant l'oeuvre des Esprits comme on facilite une oeuvre de charité en souscrivant une petite somme, puisqu'elles fourniraient chaque

jour leur petite part de fluide guérissant, développeraient en elles la faculté productrice de bons fluides et acquerraient ainsi, peu à peu, une force guérissante dont elles constateraient les effets lorsqu'elles voudraient à leur tour soulager un malade.
La troisième forme de la médiumnité guérissante est la plus belle et la plus rare : c'est celle des hommes vraiment saints et des prophètes. C'est la guérison sans longues préparations de remèdes fluidiques, sans remèdes matériels, par la seule pureté du fluide ; c'est l'oeuvre des Esprits très avancés qui seuls ont ce pouvoir. Mais pour permettre à ces grands Esprits de faire agir la faculté sur des incarnés, il leur faut des médiums dont la pureté fluidique et l'avancement moral les rapprochent d'eux et permettent l'union des fluides. Cette faculté est universelle encore, et le médium, quelle que soit sa nature fluidique propre, obtient des résultats pour toutes les maladies. Comme la puissance de cette forme de la faculté guérissante est en raison de la perfection morale du médium, il ne dépend que de nos efforts de l'acquérir.
Ces trois moyens de la médiumnité guérissante, nous les avons séparés pour les mieux étudier, mais en réalité ils se confondent dans chacun de nous. Notre action guérissante participe des trois, à des degrés divers. La faculté guérissante est comme toutes les facultés physiques, morales ou médianimiques, elle se développe par le travail. La persévérance est nécessaire, car elle conduit toujours à des résultats.
La guérison médianimique ne doit pas être confondue avec le magnétisme. Dans le magnétisme, l'individu veut, et il émet des fluides, vers le point où se porte son action. Dans la médiumnité, c'est autre chose. Le médium ne doit pas émettre de volonté propre et viser un endroit du malade. Son action doit se borner à désirer soulager le malade, et il doit laisser ses fluides entièrement à la disposition de l'Esprit guérisseur. Celui-ci s'empare de la personne du médium et lui fait faire ce qui est nécessaire.
L'Esprit, qui voit le mal, en découvre facilement la cause, il agit plus sûrement que le magnétiseur ; il dirige l'action, sans que le médium ait à s'en préoccuper, sur le point où il faut que le malade la reçoive. L'émission fluidique par le médium fatigue inutilement celui-ci, gêne souvent l'Esprit dans son action et nuit même parfois au malade. Le rôle du médium guérisseur ne doit pas être d'agir, mais de prier ; l'Esprit lui fera émettre sans qu'il s'en doute le fluide nécessaire, et le mélangera au sien dans une proportion favorable, proportion que le médium ne peut connaître et que fausserait une intervention de sa volonté.
Pour conclure, nous conseillerons à tous les Spirites de faire l'émission fluidique du matin pour la guérison des malades ; c'est le point principal, celui qui fera produire des résultats généraux considérables. Nous leur recommandons ensuite de traiter directement les malades de leur famille, ou leurs amis intimes, sans se décourager de ce que les effets seront inapparents ; ils peuvent être assurés qu'ils donneront aux remèdes du docteur une action que ceux-ci n'auraient pas eue. Le malade, pendant le travail du médium, doit être, s'il est possible, en prière. Les spirites en remplissant ces deux devoirs satisferont aux exigences que les Esprits sont en droit de réclamer de tout individu qui a le bonheur de croire au Spiritisme.
Maintenant, en dehors de ces devoirs modestes et qui se restreignent à, la famille ou au petit groupe d'amis intimes, il y a les Spirites qui ont du temps devant eux et qui peuvent et veulent se dévouer d'une, façon plus spéciale à la pratique de la médiumnité guérissante.
Cela n'est plus alors un devoir, moralement obligatoire, c'est une mission que l'on se donne. Dans ce cas, nous recommandons de ne pas abuser des facultés que l'on peut avoir et de ne pas leur demander plus qu'elles ne peuvent donner.
En général ces médiums, quand ils découvrent en eux une certaine vertu guérissante, s'emportent comme des chevaux échappés. S'ils ont produit quelques résultats remarquables, ne doutant plus de rien, toutes les maladies doivent disparaître sous leur regard, ils se croient capables de guérir cinq cents personnes par jour. Ils s'abusent et il arrive que bientôt ils s'épuisent et finissent pas ne plus guérir personne, surtout si leur faculté fait pénétrer en eux la vanité. La vanité est la mort des facultés médianimiques. Celles-ci se développant et se conservant sous l'influence de la prière et de l'élévation de l'âme vers Dieu, la vanité les tue puisqu'en faisant attribuer à soi la puissance, elle fait

oublier la véritable cause de la faculté et éloigne des moyens de l'entretenir et de la conserver.
Quand on possède une force guérissante spéciale, il faut en user modérément, il ne faut pas non plus se décourager ou se mortifier des insuccès, car les facultés d'un médium guérisseur ne sont pas aussi puissantes pour toutes les maladies Il ne faut pas oublier non plus qu'il y a des maladies dont les suites ne peuvent disparaître qu'à la longue. Un malade peut être guéri spontanément du principe du mal, mais s'il y a eu des désordres organiques qui sont la conséquence de la maladie et qui demandent le temps nécessaire à leur réparation, dans ce cas la guérison ne sera pas apparente, car les douleurs dont le malade se plaint résultent de ces désordres organiques, qui demandent un temps moral pour disparaître et une continuation de l'action guérissante. Enfin il y a des maladies qui ne peuvent être guéries ; la médiumnité guérissante ne supprime pas la mort et ne peut empêcher les douleurs qui sont des expiations ou des épreuves nécessaires aux progrès du malade. Dans ces derniers cas, la guérison peut encore être obtenue, mais seulement lorsque le malade a achevé son épreuve et en a tiré le profit pour lequel elle lui était imposée. C'est alors le malade qui doit, par la prière et par le désir son amélioration, se mettre en mesure d'être guérissable.
Le médium qui veut se dévouer à la pratique de la médiumnité guérissante se prépare bien des échecs, des désagréments et des tentations de vanité. Sa récompense sera grande dans l'autre monde s'il ne se décourage pas et s'il sait rester aussi stoïque devant un fait de guérison superbe que devant un insuccès radical ; s'il sait enfin conserver toujours et dans tous les cas, la foi, la persévérance et la modestie.

Dissertations spirites

Couturier le charpentier
Saint-Michel de Maurienne (Savoie), le 7 août 1873.
Messieurs et frères,
Conformément à votre désir, j'ai l'honneur de vous envoyer une manifestation au verre d'eau, obtenue de l'Esprit d'un ivrogne, par madame A. Bourdin, le 17 juillet dernier[19].
Premier tableau. Voilà un homme brun, de quarante à cinquante ans, figure bourgeonnée, grands yeux ouverts, un peu hagards, habillé en ouvrier aisé ; c'est un charpentier, car il a une hache près de lui ; il lève son chapeau, se met la main sur la tête, il a l'air de s'ennuyer et semble se diriger du côté de M. Jaillard (maître d'hôtel à Saint-Michel et membre du groupe), il me fait voir qu'il n'a point d'argent dans sa poche ; il parle ainsi :
« On me dit que je suis mort, mais je ne puis pas le croire ; si c'était vrai, je n'aurais pas soif ; je n'ai point d'argent, j'ai des dettes, je cherche de l'ouvrage et je n'en trouve point, cependant on peut dire que je suis un rude à la besogne ; on a bonne volonté, mais on peut encore mourir de faim dans ce diable de pays. Je sais bien qu'un jour j'ai fait la noce plus que de coutume, puis je me suis endormi par-là, dans un coin ; quand je me suis réveillé, j'étais mort de froid !... puis je me touchais, et il me semblait que mes doigts s'enfonçaient dans du coton ; je n'avais plus d'os, plus de chair, mais ça ne m'empêchait pas d'avoir bien soif. Ma foi, messieurs, faites charité en me payant quelque chose, je sèche d'ennui. »
Il me fait voir comme s'il avait mal à la tête. Le voilà assis, sa hache à côté de lui ; il a l'air de vouloir s'endormir, il est accoudé contre une pierre.
Deuxième tableau. Voilà l'Esprit d'une bonne femme qui vient en pleurant près de lui ; elle s'approche et le secoue, comme pour le réveiller :
« Réveille-toi, mon pauvre garçon ! Tu souffres après ta mort, parce qu'elle a été causée par ta mauvaise conduite ; tu subis la peine de ton défaut dominant, c'est-à-dire l'ivrognerie ; si tu crois avoir soif encore, c'est une expiation de ton intempérance. Viens avec moi, sort de ton isolement et tu t'instruiras des choses qui feront cesser tes souffrances ; viens te désaltérer dans une source pure qui s'appelle l'Espérance, tu seras bien dirigé, bien soutenu par ceux qui t'ont précédé dans le monde des Esprits. »

19 Madame Bourdin, la médiumnité au verre d'eau.

Elle le tient par la main ; lui, veut rester, il ne parle pas, mais il fait un geste qui veut dire qu'il a soif.
Nota. L'identité de l'Esprit de Couturier (c'est son nom) a été constatée par toutes les personnes très honorables qui assistaient à cette séance. Cet ouvrier charpentier a travaillé quelques années ici ; puis, il est allé à Fourneaux, près Modane. Il y a bientôt deux ans, son corps fut trouvé en plusieurs morceaux sur le chemin de fer, sans qu'on ait pu savoir comment ce malheur était arrivé.
Fait remarquable, le médium fut, dès l'apparition de cet Esprit, atteint d'une soif tellement ardente, qu'il demanda à boire et voulut saisir le verre de la main droite pour le porter à ses lèvres , l'exécution de ce mouvement fut impossible ; cette soif finit, lorsque l'Esprit de cet ivrogne s'accouda contre une pierre pour dormir.
P. Michellier

Voeux et pensées d'Allan Kardec
Villa Ségur. Paris, 19 juillet 1873. Médium M. Pierre.
Mes amis,
Quand je le puis, je viens visiter celle qui a partagé toutes mes peines ; je me rapproche de vous pour prendre part à vos travaux et encourager toutes vos espérances.
Vous avez toujours rendu hommage à mon nom, vous avez bien voulu le regarder comme un porte-drapeau, comme l'emblème de l'idée si rationnelle de la réincarnation. Merci, mes amis, mes élèves ; je ne crois point trop m'avancer et ne point faire ici un acte d'intérêt personnel, en venant dire que, sans cette vérité de la pluralité des existences sur la terre, notre philosophie n'aurait pas sa raison d'être ; d'autant plus que cette déduction de nos études est le complément de toutes les recherches scientifiques faites depuis plus d'un siècle, et que bientôt, par une conversion en ce sens, les positivistes, tout particulièrement, viendront affirmer cette loi primordiale qui a été, est, et sera toujours le pivot de l'oeuvre divine sur les globes.
Aimez-vous donc bien, chers enfants ; serrez vos rangs, afin de ne point être entamés par l'ennemi ; et j'appelle l'ennemi ces circonstances fortuites qui bouleversent les hommes quand il s'agit d'intérêts matériels directs ; qui placent la puissance dans des mains qui ne respectent pas l'expression de la pensée et veulent l'assujettir à une règle absolue et inflexible. Aimez-vous, faites que les hommes de coeur, capables de sacrifices, qui ont compris la doctrine, s'unissent à, vous pour résister aux orages accumulés à, l'horizon et, dès lors, tel qu'un chêne à la puissante ramure, les fortes racines que vous vous serez assimilées auront plongé avec force dans le sol spirite ; secouées par la tempête, si quelques feuilles ou quelques branches sont emportées, au moins le tronc et ses rainures maîtresses auront résisté et vaincu la puissance ennemie.
Le Spiritisme est en tout et partout, il est calme comme doivent l'être les forces indestructibles, il attend ceux qui viennent à lui ; comme cette montagne puissante qui porte sa cime dans les cieux, il possède le calme de la force, et l'humanité va vers lui, l'entre voyant comme un phare qui éclaire vivement le passé, le présent et l'avenir.
Ma compagne, c'est un fait certain, fera honneur au billet à ordre que dans la Revue de décembre 1868, j'ai tiré sur l'avenir, ceux qui ont pensé le contraire ont mal vu ; ils ont condamné croyant être justes, oubliant que les idées deviennent troubles quand elles sont passionnées. De ces opinions diverses que reste-t-il ? Une simple vérité c'est qu'il faut toujours être une intelligence loyale et droite, surveiller ses actes, puisque les invisibles lisent dans votre périsprit comme dans un livre ouvert. Ce que je sais bien, c'est que Ségur, cette propriété spirite, doit en un temps donné, devenir un centre de réunion pour tous les partisans de la doctrine ; les envoyés des sociétés étrangères viendront y chercher, pour les répandre chez tous les peuples, des paroles de paix, de pardon, d'amour et de rédemption.
Bénissez donc vos labeurs, vous tous qui travaillez à la bonne oeuvre ; identifiez-vous avec elle pour revenir, dans une autre existence, mieux remplir votre mission ; unissez-vous, respectez- vous et, parfois, répétez dans vos réunions qu'Allan Kardec vous a aimés et vous aime toujours ; qu'honorer sa veuve, c'est l'honorer lui-même ; qu'en continuant avec énergie à propager la

philosophie spirite, on fera une oeuvre utile à soi, à ses frères en épreuve, et surtout un acte agréable aux yeux du souverain Juge. J'autorise madame Allan Kardec à donner de la publicité à cette expression de mes voeux et de ma pensée intime.
A vous fraternellement,
Allan Kardec

Les savants et le progrès
1, rue de Lille. Paris, 22 février 1872. Médium M. Duneau.
Ils osent se mettre sur mon chemin, les imprudents ; vraiment ils sont fous ! Gare, gare, leur dit-on. Ah bien, oui ! Vous aurez beau leur crier gare, ils se précipitent à ma rencontre, et vous le voyez, ils se feront broyer.
Ces savants-là sont vraiment bien têtus; ce sont des Esprits forts, il est vrai ! Enfin, laissez-les agir, puisqu'ils vous aident plus qu'ils ne le croient.
Demande. - Cher ami, j'écoute tes phrases inachevées et loupées, mais de quoi et de qui parles-tu donc ?
Réponse. - Tu veux savoir de qui je parle mais de tous ces insensés qui veulent me barrer le chemin. Allez, messieurs ; faites des tranchées profondes, coupez les routes, entassez-y les obstacles de toute nature, je passerai !
Signé : le progrès

La vérité, comment la dire ?
7, rue de Lille. l^{er} novembre 1872. Médium, M.P.
La vérité, comment la dire ? Vous tous qui m'entendez, ne vous a-t- elle pas séduits par l'autorité d'Allan Kardec ? Le maître a parlé, et je devrais me taire néanmoins, mon père est présent à cette séance, et la voix des enfants qui semblent être partis avant l'heure doit être entendue.
La vérité existe dans la raison satisfaite ; elle est à l'état latent dans tout ce que Dieu a fait, mais il faut savoir la recueillir et enlever la gangue qui l'enveloppe ; comme le diamant le plus pur, elle est limpide et sans défaut ; comme l'étoile de Sirius qui, à travers les espaces sans limite, nous envoie sa puissance rayonnante, de même la vérité jaillit de toutes choses avec la même projection, car elle est le principe des principes.
Père, je suis mort à la terre, mais non aux choses de la terre ; simple passager, j'ai laissé chez toi ma carte de visite ; mais en disant : Au revoir... Tu le sais, l'Esprit dégagé vit dans l'atmosphère du monde sur lequel il exista, et, s'il est assez pur, parfois il lui est permis de faire une excursion sur une planète plus avancée, sur ces sphères silencieuses et brillantes qu'une loi unique fait graviter sur elles-mêmes, dans une position qui offre à, leurs habitants des facultés précieuses. Oui, Père, habitant des colonies spirituelles, je suis pourtant près de toi et, conscient, heureux, après avoir acquis un peu de cette science qui fait aimer et comprendre Dieu par le travail ; nous chantons l'Eternel dans ces espaces où les jours sont sans lin.
Voilà la vérité l'homme, parti de rien, arrive à tout ; s'il a su le mériter, il peut, à son gré, franchir les espaces interplanétaires, visiter les mondes heureux et, avant de revenir dans le milieu où se concentre son action, dépasser l'ensemble des systèmes solaires de notre voie lactée, et s'en aller dans ce voyage de circumnavigation céleste, toujours plus avant dans le Cosmos, vers la source de toutes choses.
Amis, étudiez et croyez... Père, sois un croyant sincère et éclairé; pendant que ma mère prie là-bas sur ma tombe, pense à ton fils avec le calme d'une conscience satisfaite. Tous deux, vous tous, mes frères, méditez sur les vérités que Dieu donne à tous ses fils, leur laissant pleine et entière liberté de les acquérir à l'aide d'épreuves réitérées. La réincarnation, c'est la justice divine qui passe sur les mondes.
Au revoir, mon petit père bien-aimé,
Henri Sarcy

Remarque. Henri Sarcy est l'Esprit de cet enfant qui mourut, en mai 1871, frappé par une balle perdue, lors de nos déplorables luttes intestines[20].

Sages conseils et souhaits
7, rue de Lille. ler novembre 1873. Médium mademoiselle Cuillot.
Je vous félicite pour le recueillement avec lequel vous écoutez les prières ; vous possédez le bon Esprit, celui de la conviction et du bon souvenir ; puissent ne jamais se relâcher la fraternité et les liens spirituels qui vous unissent en ce jour de commémoration des morts, la charité spirite aura le don de vous attirer les uns vers les autres si vous traduisez en actes les devoirs qu'elle impose, si vous savez bien comprendre son but élevé et moralisateur.
Prier ensemble, en commun, c'est rendre hommage à la charité spirite, car vous avez été pour des Esprits malheureux ce rayon de lumière qui dissipe les ombres ; leur trouble, leur incertitude ont disparu. Amis, séchez les larmes, amoindrissez les douleurs d'autrui et faites naître l'espérance, appelez le secours des invisibles pour vous donner la vie intelligente et le pain matériel, ramenez à Dieu les Esprits égarés, employez chaque heure de votre épreuve à augmenter votre savoir pour mieux concevoir la création, et vous aurez ainsi accompli le devoir que le Père éternel trace à ses enfants.
Si dans ce sens vous obteniez des résultats sérieux si l'instruction, devenue générale, sortait les âmes de la fange pour les élever vers Dieu, si le souffle de liberté et de solidarité vous visitait parce que vous seriez prêts à le recevoir, la grande famille humaine aurait accompli ses destinées sur la terre ; après avoir gravi assez d'échelons Spirites, elle pourrait émigrer sur une planète supérieure, les élèves du Christ s'élèveraient dans l'infini : tel est mon souhait sincère.
Julien, ton guide

Souscription pour les bibliothèques
Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que la Ligue de l'enseignement, dont nous avons eu souvent à les entretenir, vient d'obtenir, à l'Exposition universelle de Vienne, la grande médaille du mérite. Cette récompense était bien due à cette société, intelligemment dévouée au bien du pays, auquel elle a déjà rendu de si grands services.
La dernière oeuvre entreprise par le cercle parisien de la Ligue de l'enseignement mérite sérieusement l'attention et le concours du public ; elle crée, dans chaque régiment, une bibliothèque pour les sous-officiers et soldats, avantage précieux et concurrence opportune à la cantine et à l'ignorance. C'est un progrès considérable vers la moralisation générale de la nation, et personne ne doit rester indifférent au succès de cette institution ; depuis la nouvelle loi militaire, chaque famille n'aura-t-elle pas bientôt un fils, un parent à l'armée ? Les heures de loisir du soldat ne seront plus fatalement livrées à la dissipation, à l'oisiveté et à l'ivrognerie, l'attrait moralisateur de la lecture et de l'étude les rempliront bientôt. La bibliothèque, avec l'école, dont elle est le complément nécessaire, sera certainement pour le soldat un cours de discipline honnête.
Par des souscriptions assez considérables, les hommes de coeur ont compris l'appel fait par la Ligue de l'enseignement mais, doter chaque régiment d'une bibliothèque est une oeuvre immense pour laquelle il faut beaucoup d'argent ; il est utile d'en apporter encore. Après l'honneur d'avoir entrepris une pareille oeuvre de régénération, on doit obtenir le profit de son accomplissement ; au milieu de tous les sacrifices que nous devons faire pour relever notre patrie, ceux que nous ferons pour l'instruction de la France seront toujours les plus urgents et les plus saints. L'occupation étrangère a disparu, mais l'armée des Esprits inférieurs nous domine pour cause d'ignorance ; ne l'oublions pas, l'oeuvre de la Ligue nous aide à chasser les mauvaises influences spirituelles, que nous devons diriger vers le bien, le bon et le juste. Spirites, entendez-vous?

Pour le comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

20 Voir la Revue de 1871, p. 333.

Novembre 1873

Ancienneté du Spiritisme

« Le Spiritisme n'est pas l'oeuvre d'un homme, a dit le Maître, nul ne peut s'en dire le créateur, car il est aussi ancien que la création. » Livre des Esprits, p. 458.

Un savant orientaliste, M. Louis Jacolliot, dans son nouveau livre sur l'Inde, intitulé *les Fils de Dieu* nous fournit de nouvelles preuves de l'ancienneté des idées spirites et de la pratique des phénomènes.

Nous n'avons pas à discuter ici les opinions religieuses de cet auteur ni sa négation absolue de toute révélation et de toute mission divines. Le Spiritisme moderne est une révélation nouvelle qui se produit tous les jours dans toutes les parties du monde, il est un fait désormais indiscutable. Comme cet ancien philosophe devant lequel on niait le mouvement, il marche. Nous n'avons qu'à tirer des écrits de M. Jacolliot une nouvelle preuve de l'ancienneté de la doctrine et de la pratique, dès les temps les plus reculés, des phénomènes spirites.

A la page 69 du livre dont nous venons d'écrire le titre se trouve la traduction de la prière du soir aux temps primitifs de l'Inde, extraite des livres sacrés des Indous, qui, selon la chronologie brahmique, auraient été écrits à une époque que nos savants les mieux disposés à secouer le joug des traditions vulgairement admises considèrent encore comme fabuleuse.

« 0 Brahma..., dit l'auteur sacré, voici que chacun se couche sur sa natte, que les yeux se ferment, que le corps tout entier s'anéantit et que l'âme s'échappe pour aller converser avec les âmes des ancêtres. Veille sur elle, ô Brahma, lorsque, délaissant le corps qui se repose, elle s'en va flotter sur les eaux et errer dans l'immensité des cieux. 0 Brahma !... Fais que mon âme, dans cette course vagabonde, n'oublie pas sur le matin de revenir habiter mon corps, et me rapporte un souvenir de toi. »

Ce texte prouve évidemment que les anciens Indous croyaient, comme les spirites modernes, au dégagement de l'âme pendant le sommeil du corps et à ses relations, dans cet état, avec les âmes de ceux qui les avaient précédés dans la vie terrestre.

L'auteur qui nous fournit ce précieux document a pour but, dans son ouvrage ainsi que dans un précédent écrit intitulé : la Bible dans l'Inde, de prouver que les religions, les civilisations de l'ancienne Égypte, des Hébreux, de la Grèce, de Rome, et le christianisme lui-même, sont issus de l'Inde primitive, dont les populations, après avoir été pendant de longs siècles en possession d'un bonheur parfait, sous un régime de paix et de liberté sans exemple dans aucune autre contrée, auraient été soumises à la domination de la caste sacerdotale, qui, pour assurer son pouvoir sur les masses, aurait, à l'aide d'altération des livres sacrés, divisé la nation en castes et plongé, pour la mieux maintenir sous le joug, dans ,la superstition et l'ignorance la population de l'Indoustan.

L'auteur s'indigne à bon droit contre l'exploitation, par les brahmes, de la crédulité des masses fanatisées à l'aide du spectacle qui leur est donné dans les fêtes solennelles du culte. Des sectaires se livrent, en présence de la foule qu'attirent ces solennités, aux tortures les plus cruelles que l'on puisse imaginer, et qui ont été inventées pour le salut des malheureuses victimes d'un fanatisme insensé et pour l'abrutissement, par l'épouvante, des masses ignorantes et superstitieuses devant lesquelles on étale toutes ces horreurs. Dans la profondeur des pagodes, ces sectaires (les Fakirs) sont initiés, par les brahmes, aux sciences occultes.

« Qu'on ne s'étonne pas, dit l'auteur p. 296, de ce mot qui paraît ouvrir la porte au surnaturel, bien qu'il y ait dans les sciences appelées occultes par les brahmes des phénomènes extraordinaires, faits pour dérouter toute observation, il n'en est pas qui ne se puisse expliquer et qui ne soit soumis aux lois naturelles. Nous ne pouvons, ajoute-t-il, on le conçoit, nous égarer à rendre compte ici des faits extraordinaires dont nous avons été témoin. Qu'il nous suffise de dire que, en matière de magnétisme et de Spiritisme, l'Europe en est encore à balbutier les premières lettres de l'alphabet, et que les brahmes sont arrivés dans ces deux ordres d'idées à des phénomènes vraiment stupéfiants. Quand on assiste à ces étranges manifestations, dont on ne peut nier la puissance sans en saisir la

loi, que les brahmes se gardent bien de dévoiler, l'esprit s'égare, on a besoin de fuir et de se soustraire au charme. La seule explication que nous ayons pu obtenir, sur ce sujet, d'un brahme savant, avec qui nous étions liés d'amitié cependant, est celle-ci : Vous avez étudié la nature physique et vous avez obtenu des résultats merveilleux : la vapeur, l'électricité, etc. Nous, depuis vingt mille ans et plus, nous étudions les forces intellectuelles ; nous avons trouvé leurs lois, et nous obtenons, en les faisant agir seules ou de concert avec la matière, des phénomènes encore plus étonnants que les vôtres. »

Cette réponse d'un brahme à M. Jacolliot contient un reproche à l'adresse de nos savants matérialistes, qui n'ont vu dans les phénomènes spirites que jonglerie et charlatanisme (on se rappelle maintes de leurs théories et notamment celle du muscle craqueur), et qui les ont repoussés, tandis que leur devoir était de les observer et d'en étudier les causes ; mais ces causes étant toutes spirituelles et échappant à l'analyse de leurs laboratoires, ils ont dédaigné de s'en occuper. Les spirites, fort peu émus des critiques et des injures qui leur ont été prodiguées par deux partis opposés, ont poursuivi leurs études dans le silence et le recueillement. Loin de garder pour eux seuls le résultat de leurs études et de leurs investigations, comme les brahmes dans leurs pagodes, ils l'ont porté à la connaissance de tous ceux qui ont voulu le connaître, et bientôt des tables parlantes, de ces meubles vulgaires tant ridiculisés, est sortie une doctrine qui compte de nos jours des millions d'adeptes dans les cinq parties du monde. Cette doctrine dispose l'homme au bien, le console dans l'infortune et le porte à aider ses frères selon ses facultés ; elle pousse l'humanité dans la voie du progrès moral et intellectuel ; elle répond à toutes les aspirations de l'âme en lui montrant son avenir sous un nouveau jour, et dispose à la pratique de la loi de justice, d'amour et de charité, hors de laquelle il n'est point de salut.

Ces études se poursuivent toujours, car le Spiritisme est encore loin d'avoir tout dit. Les voix du ciel qui sont venues annoncer aux hommes la bonne nouvelle au nom du Tout-Puissant, dont elles sont les messagères, proportionnent leurs enseignements au degré d'avancement de leurs disciples, et aux efforts de ceux-ci pour s'instruire et devenir meilleurs. L'étude des fluides spirituels a déjà fourni au Maître vénéré de la doctrine des résultats qui lui ont permis d'expliquer, à l'aide de lois nouvelles, une foule de phénomènes jusqu'alors réputés miraculeux. Le domaine du merveilleux se trouve déjà bien restreint, s'il n'est tout à fait détruit ; mais un jour viendra où l'homme de l'Occident, secondé par les Esprits protecteurs, aura, par ses travaux unis à un ardent désir du bien, assez profondément pénétré les secrets da monde physique et du monde intellectuel pour expliquer ces phénomènes étranges qui ont stupéfié M. Jacolliot, obligé de fuir afin d'échapper au charme; alors, il pourra arracher aux brahmes de tous les pays le prestige que leur procure l'exploitation du mystère et du miracle, et rendre les masses à l'idée pure de Dieu, à la connaissance de leurs véritables destinées, à la liberté et au progrès.

Crouzet

Correspondance

Souvenirs de voyages

Huelgoat, 23 août 1873.

Messieurs,

Dans le numéro de juillet dernier de la Revue Spirite, j'ai lu avec d'autant plus d'intérêt l'évocation de l'Esprit de Gustave Lambert, que j'ai connu M. Lambert à bord du Winslow, navire sur lequel j'étais chirurgien. J'ai pensé qu'il vous serait peut-être agréable de connaître une page inédite de la vie de M. Lambert, si toutefois il a laissé des mémoires. M. Lambert, vous devez le savoir, a toujours été malheureux dans ses entreprises. A bord du Winstow, le malheur le poursuivit ; il n'est sorte de persécution dont il ne fut la victime de la part du capitaine commandant le navire. C'est ce dont je veux vous entretenir. Je prie l'Esprit de M. Lambert de me pardonner mon indiscrétion.

Le navire Winstow, armé pour la pêche à la baleine, partit du Havre, à la fin de décembre 1864, à destination de la mer Arctique, passant par Behring. Le capitaine Labaste, jaloux sans doute de la science de M. Lambert, embarqué à bord en qualité d'officier de route, commença ses persécutions

quelques jours après le départ du navire. Une parole, un geste était toujours pris en mauvaise part de la part du capitaine. Quelques jours après avoir pris la mer, les officiers étant à surveiller le travail dans la cale, le capitaine jugea à propos de dîner sans eux. M. Lambert était sur le pont et attendait les officiers pour dîner. Le capitaine le fit appeler et lui intima, d'une manière très peu respectueuse, l'ordre de se mettre à table. M. Lambert répondit qu'il ne croyait pas mal faire en attendant les autres officiers. Un autre jour, le capitaine le voyant parler au matelot qui lavait son linge, lui fit défense de parler aux hommes du bord, et l'accusa de vouloir fomenter une sédition dans l'équipage. Le capitaine cherchait par tous les moyens possibles, soit sur le pont, soit à table, à vexer et à pousser à bout M. Lambert, pour l'exciter à répondre.

Le 18 février 1865, un mois et demi après le départ de France, le capitaine, en montant sur le pont, lui rappela le jour où il avait voulu attendre les officiers pour dîner (fait qui s'était passé un mois auparavant) et, selon sa coutume, M. Labaste donna une autre interprétation aux paroles de M. Lambert. Celui-ci, poussé à bout par d'autres paroles mordantes, insultantes, répondit enfin : «Monsieur, vous êtes insolent». Le capitaine lui ordonna alors de descendre à sa cabine, où il le consigna. Le soir, le capitaine réunit un conseil composé du second et du lieutenant. Je fus désigné comme greffier. Appelé devant le conseil, il fut adressé à M. Lambert les questions d'usage sur ses noms, âge, qualité, etc.

Quant à sa qualité, le capitaine m'ordonna de ne pas l'écrire avant même qu'il n'eût répondu, et lui ordonna de nouveau de rentrer à sa cabine, le menaçant de le mettre aux fers. Le second n'ayant pas voulu signer un procès-verbal rempli de mensonges, le capitaine le fit signer par son domestique nègre. M. Lambort fut enfermé six jours par consigne.

Un jour du mois de mai, le 16 au soir, on était à table ; depuis quelque temps, le capitaine semblait s'être remis en bons termes avec M. Lambert, qui cherchait toutes les occasions de lui être agréable.

Ce soir-là, on causait des affaires d'Amérique : le capitaine racontait des faits incroyables des armées du Nord. Il disait pouvoir les certifier, étant à New-York à cette époque. M. Lambert lui demanda en riant : «Voyons, combien de temps êtes-vous resté à New-York ?» Le capitaine répondit sèchement : «Cela ne vous regarde pas, je n'ai pas de compte à vous rendre, etc.» C'est ainsi que cela se passait toujours. M. Lambert, d'un autre côté, ne pouvait faire les observations scientifiques pour lesquelles il s'était embarqué. Le capitaine, tenant tous les instruments sous clef, l'empêchait de s'en servir. Le 23 ou le 24 juin, il demanda au capitaine la permission de se servir du compas de relèvement ; le capitaine lui répondit qu'il ne l'en empêchait pas. C'était d'autant plus dérisoire, que l'instrument en question était enfermé et qu'il gardait la clef.

Le 12 juillet, M. Lambert étant sur le pont, le capitaine lui ordonna de descendre, ce que fit ce dernier. Quelque temps après, il remonta, et le capitaine ordonnant au lieutenant de le saisir, celui-ci refusa ; M. Lambert descendit à sa cabine et me dit : «Je suis très souffrant, je vous prie de constater mon état. Je ne puis rester dans ma cabine par le froid qu'il fait». En effet, il était affecté d'une maladie aphteuse du larynx, et nous étions dans la mer Arctique. Néanmoins, le capitaine le consigna et mit un homme de garde, lui ordonnant de se servir d'un fusil à baïonnette s'il tentait de sortir. Quelques jours après, on rencontra un navire français, le Gustave, sur lequel M. Lambert demanda à être transbordé ; il y prit passage. Ainsi finirent ses souffrances à bord du Winslow.

Il me faudrait vingt pages pour vous raconter toutes les avanies et inquisitions dont il eut à souffrir. Je ne vous donne que quelques faits. J'ai vu M. Lambert pour la dernière fois à mon débarquement, à Brest, où il donnait une conférence. Il avait pardonné au capitaine Labaste. Je ne sais ce qu'est devenu ce dernier, qui a joué un très vilain rôle au Mexique et en Nouvelle- Zélande. Je pourrais citer bien d'autres faits curieux à ce sujet, Mais la Revue ne pourrait y suffire. Permettez-moi, néanmoins, d'extraire, sur mon journal de bord, quelques impressions de voyages sur diverses peuplades sauvages, et entre autres la traduction d'un chant kanake ; les spirites, nos frères, trouveront à glaner dans ces récits.

Veuillez agréer, messieurs, l'assurance de ma considération la plus parfaite.

A. Ollivier, médecin

A suivre

Correspondance d'Espagne

Un spirite éclairé, M. Joseph Palet y Villava, consul espagnol en Angleterre, nous portait dernièrement, au nom des spirites espagnols de bons souvenirs et des voeux sincères et fraternels.

Quelques jours avant lui, M. le vicomte Antonio Torres Solano était venu, comme président de la Société centrale madrilène, pour causer des intérêts généraux de la doctrine. Nous pouvons constater que dans les deux pays il y a unité de but et de pensées entre tous les adeptes d'Allan Kardec.

Ces messieurs croient avec raison qu'il est utile de faire savoir, dans la Revue, que la Société, dont le siège central est 7 rue de Lille, et tous les groupes spirites de France, doivent désormais être plus attachés à ceux d'Espagne et qu'un échange plus intime des publications des deux pays serait nécessaire pour mieux propager la philosophie spirite. Ce désir est le nôtre ; quoique ayant toujours eu des rapports excellents et plein de sympathie avec nos frères espagnols, nous voulons aussi les rendre encore plus intimes, plus fraternels, et nous remercions les hommes de coeur qui comprennent si bien les devoirs imposés par notre croyance.

M. Joseph Palet y Villava, écrivain espagnol renommé, nous a laissé quelques notes que nous reproduisons textuellement, car nous ne saurions mieux dire :

Almanach da Spiritisme. Cet ouvrage a eu un beau succès en Espagne, malgré les rudes attaques du clergé dans les journaux carlistes et rétrogrades. C'est un recueil d'articles des spirites espagnols les plus distingués, de poésies et de communications d'Esprits. Particularité frappante, dans l'Almanach, le calendrier romain (sanloyal) est un travail dicté par les Esprits, qui indiquent les qualités médianimiques d'une partie des saints de l'Église romaine. L'idée de cette publication a été inspirée par les Esprits, guides de votre serviteur.

L'Almanach est illustré, avec un frontispice allégorique et six beaux portraits gravés sur bois, représentant Allan Kardec, Daniel Dunglas Home, MM. Fernandez, président de la Société de Barcelone ; le général Bassols, ex-ministre de la guerre et président honoraire de la Société de Madrid ; le vicomte de Torres Solanot, président effectif de la Société de Madrid et Auso, président de celle d'Alicante. Les portraits portent aussi un fac-simile, avec la signature autographe des personnages qu'ils représentent. Cet ouvrage est destiné à donner un nouvel élan à la propagande du Spiritisme.

Charlotte Didier (une page de 1793). C'est le titre d'un ouvrage publié par M. Joseph Palet y Villava, obtenu par la médiumnité somnambulique au nom d'un Esprit qui, dans sa dernière incarnation, porta le nom de Charlotte Didier ; c'est la narration exacte de son existence de trente-quatre ans, remplie de rudes épreuves ; les dictées sont imprimées littéralement.

L'ouvrage est divisé en trois parties : 1° l'enfance ; 2° période d'épreuves ; 3° dernières années. Charlotte, à l'âge de seize ans, voit monter sa mère à l'échafaud, victime de la plus noire calomnie. Abandonnée de son père, qui fuit de Paris, elle travaille chez une pauvre femme, dans sa petite chambre. Charlotte avait envie de mourir ; ne tenant plus à la vie, elle appela Marat assassin, lorsqu'il entrait au club des Girondins. Marat, fort étonné, voulut connaître la femme qui l'avait apostrophé en le regardant fixement. La scène chez Marat est émouvante. Charlotte touche le coeur de Marat en lui rappelant sa propre mère ; il ne peut retenir ses larmes, et pardonne.

Charlotte passa ses dernières années dans un petit village de Lorraine où elle priait et faisait du bien. Elle était appelée la mère des pauvres. Cet ouvrage est écrit avec simplicité ; on y trouve la beauté du style unie aux idées de morale la plus pure. Le but principal de cet Esprit est de propager le spiritualisme chrétien. Tous les principes de la philosophie spirite : pluralité des existences de de l'âme, pluralité des mondes habités et communication du monde visible avec le monde invisible, y sont exposés avec lucidité et avec une entente parfaite. L'ouvrage est orné d'un portrait de l'Esprit, obtenu médianimiquement par M. Joseph Tolosa, membre de la Société spirite espagnole. La maison Garnier frères, éditeurs à Paris, fera de Charlotte Didier une traduction en français. Vous pourrez alors apprécier chez vous cet ouvrage, destiné à donner des consolations morales dans les épreuves de la vie, à répandre les principes spirites.

Une proposition a été présentée à l'Assemblée constituante de la République espagnole : il s'agit d'établir une chaire de Spiritisme dans les universités espagnoles. Cette proposition, due à l'initiative du député intransigeant don José Navarrete, est signée aussi par nos frères en croyance : MM. les députés Garcia Lopez (D. Anastasio), Corchado, Benitez de Lugo (marquis de la Floride) et Redondo Franco. M. Navarrete sera chargé de l'appuyer dans la prochaine session (janvier prochain). Comme orateur, notre frère est une célébrité de l'Espagne.
Il me reste à ajouter qu'il serait très convenable de parler aussi des *Histoires d'outre-tombe* de M. Emmanuel Corchado, député à l'Assemblée, traducteur des oeuvres d'Allan Kardec, et l'un des plus ardents propagateurs du Spiritisme en Espagne. Ce livre, renferme des récits naïfs et touchants, propres à généraliser les principes de la philosophie spirite.
Il est d'autant plus juste et très convenable d'en parler, que M. Corehado est un des plus zélés défenseurs des oeuvres d'Allan Kardec ; il les connaît profondément et les propage dans toute l'Espagne et dans l'Amérique néo-latine, aidé par M. Fernandez, de Barcelone.
Permettez-moi de vous donner les noms des spirites les plus vaillants, ceux qui occupent une position officielle à Madrid, dans le but de pouvoir leur envoyer des ouvrages et des journaux, ou pour pouvoir contribuer à la propagande de la doctrine :
MM. D. Alejandro Benisia (sous-directeur aux finances) ; Anastasio Garcia Lopez (célèbre médecin homéopathe député ; Manuel Corcliado (député) ; Marquis de la Florida (député) ; José Navarrete (député) ; Antonio Hustado (ancien préfet et poète distingué) ; Antonio Torres Solano (vicomte de) ; Eusebio Ruiz Salovenia (général de division) ; Joaquim Bassols (lieutenant-général) Etc.
J'ai l'honneur de vous saluer ; votre ami et frère en croyance,
Joseph Valet Y Villava, paris 3 octobre 1873

Quid divinum

Réponse à A M. A. C.
Messieurs et frères en Spiritisme,
L'auteur des observations publiées dans le numéro de septembre, à propos du Quid divinum, inséré dans la Revue de juin, n'a pas compris tonte ma pensée; sans doute, mon exposition manquait de clarté. Pour mieux la préciser, permettez-moi d'exposer quelques considérations générales sur les organismes, me bornant toutefois, pour le moment, à analyser séparément les fonctions végétatives et les fonctions animales.
I. - L'homme, comme les autres animaux, comme les plantes, naît, se nourrit, croît, respire, secrète, se propage et meurt, et de ces fonctions, dites végétatives, il résulte un fait commun à tous, c'est la formation d'un liquide qu'on nomme sève dans les plantes, et sang dans les animaux.
II. - Ce liquide, sève ou sang, résultat des fonctions végétatives, devient lui-même un organe liquide, destiné à nourrir les organes qui le forment.
III. - Leur dépendance réciproque est telle, qu'un trouble dans une des fonctions végétatives amène un trouble dans la sève ou dans le sang. Et un trouble dans la sève ou dans le sang amène un trouble dans la nutrition des tissus, et par suite dans la fonction des organes formés de ces tissus.
IV. - De même, si l'on compare les fonctions animales de l'homme avec celles des animaux, vous voyez les mêmes organes des sens : le tact, la sensibilité, la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le sens de la motilité, le sens génésique. Tous aident à percevoir les phénomènes extérieurs à l'animal et à, satisfaire ses besoins intimes.
V. - Concurremment avec ces sens, et selon leurs différentes manières de se grouper, ou selon leur acuité, ou selon le milieu dans lequel ils s'exercent, On, voit surgir un instinct correspondant à chaque organisme et se développer une individualité.
VI. - L'observation de ces divers organismes de la sève ou du sang qu'ils produisent, ainsi que l'instinct correspondant qu'ils manifestent, cette individualité qui s'accentue avec le développement intellectuel et affectif de ce dernier, à mesure que l'organisme s'élève, quoique sans organe nouveau,

car ce sont toujours les mêmes fonctions qui agissent, autorisent à conclure avec Carus[21] : « Que ce paraît être une loi de la nature, que les formations supérieures admettent en elles les inférieures, et que, au lieu de revêtir un type nouveau, elles ne fassent que répéter, plus parfait seulement, celui qui existait au dernier échelon. »

VII. - On a ainsi un ordre d'idées qui comprend la vie, soit dans les plantes, soit dans les animaux, soit dans l'homme, « dont la spécialité, dit Carus, tient à la réunion harmonique de tous les organes fonctionnant sous la lumière d'une idée supérieure. »

VIII. - L'homme résume donc en lui, comme sang, une perfection que les autres animaux ne peuvent nous faire connaître.

IX. - L'homme résume aussi en lui, et au plus haut degré de perfection, l'instinct manifesté par la série animale.

X. - Les fonctions végétatives et animales, que nous avons séparées pour en faciliter l'étude, ne le sont pas dans l'animal ; bien plus, les mêmes organes, les mêmes tissus, qui servent à la vie végétative, sont employés par la vie animale. L'oeil sert tout aussi bien à chercher la nourriture qu'il, la choisir, à reconnaître un ennemi ou un objet aimé ; les muscles servent tout aussi bien à fuir l'un qu'à courir après l'autre ; la langue aide à la mastication et à la déglutition, à articuler la volonté et à exprimer les sensations. Le sang nourrit aussi bien les organes de la vie animale que ceux de la vie végétative. Les organes de la vie animale, comme ceux de la vie végétative, sont formés des mêmes tissus, muqueuses, séreuses, muscles, nerfs, vaisseaux artériels, veineux et lymphatiques. Les fonctions animales et végétatives se pénètrent donc et se confondent par leur solidarité et par leurs tissus.

XI. - C'est seulement en ce sens et au figuré que l'on peut dire que l'intelligence est liée à la matière. J'ai un bâton d'un mètre de long, il m'aide à marcher, il sert à ma défense si je suis attaqué, il sert de levier si je veux soulever un poids. Direz-vous que ces différents faits intellectuels sont dans le bâton? Certainement non. L'intelligence n'a jamais été liée à aucune matière, pas même au fluide universel ; mais tout fluide, toute matière, peuvent être modelés, prendre une forme voulue par une intelligence, et cette forme est le fait de l'intelligence et non le fait de la matière (je parle ici de l'intelligence supérieure, la nôtre, qui n'est que relative, est encore obligée de se plier aux propriétés de la matière, c'est là le rôle de la science). Si donc il y a de l'intelligence dans le fluide universel, c'est qu'il a déjà été travaillé; ce n'est plus de la matière, c'est un organisme.

XII. - J'ai dit (art. X) que les fonctions végétatives et animales se pénètrent et se confondent par leur solidarité et par leurs tissus. Je dis aussi que les deux résultats de ces fonctions, le sang et l'instinct, se confondent aussi. Ce mélange est prouvé par l'effet produit sur le sang par la colère, la haine et toutes les passions ! La rage, qui est le plus souvent la suite funeste de ces passions poussées à l'extrême, donne au sang des qualités qui se communiquent même aux sécrétions de tout l'organisme infecté. Chacun sait aussi que la douceur, la bonté, la patience, donnent au sang des qualités bien différentes de la colère, de la haine, de la jalousie. Or, tous ces vices et toutes ces qualités sont le fait de l'instinct et non du sang, il faut donc nécessairement que le fluide instinctif se mêle au sang. Ce fait est vrai, non seulement dans les animaux, mais chez l'homme. Tout le monde sait que si une nourrice donne le sein à un nourrisson à la suite d'une colère ou de toute autre émotion vive, la mort du petit enfant peut en être la conséquence. Il est encore reconnu qu'il est d'une grande importance de choisir pour nourrice une personne très morale ; le vol, le mensonge et bien d'autres vices s'inoculent avec le lait.

XIII. - On peut clone dire que le sang est pénétré par l'instinct, que celui-ci lui donne ses qualités et ses défauts. Je dis de plus que le sang donne de ses qualités et de ses défauts au fluide instinctif ; ce fait est démontré par l'influence des tempéraments dits sanguin, lymphatique, atrabilaire, etc., sur le caractère de ceux qui les portent. Je dis de plus que ce mélange constitue un fluide nouveau plus composé, que je proposerai, pour le moment, d'appeler fluide organique animal instinct ?

XIV. - Le fluide organique animal instinctif qui varie, cela se conçoit, suivant chaque type de la série animale, varie aussi dans chaque individu de chaque type. En effet, l'intégrité du sang est liée à

21 Éléments d'anatomie comparée, Introduction, p. 7, art. XIII.

l'intégrité des fonctions végétatives ; l'intégrité des tissus et des organes qu'ils forment est liée à l'intégrité du sang ; l'intégrité du fluide instinctif dépend donc de l'intégrité du sang, de l'intégrité, de tous les tissus dans tous les organes fonctionnels. Le mélange du fluide instinctif et du sang doit donc produire un fluide organique animal instinctif en rapport avec l'intégrité de toutes les fonctions. Ce phénomène est la cause génératrice de toutes les particularités individuelles, organiques et intellectuelles de chaque individu d'un même type.

XV. - Si nous considérons ce fluide organique animal instinctif comme une unité, comme nous l'avons fait pour l'instinct et pour le sang, nous verrons qu'il n'est pas un être nouveau qui apparaît à un moment donné ; mais, comme les autres, il a eu son développement progressif et continu jusqu'à l'homme inclusivement. C'est ce qui fait que le cri de terreur poussé par un fluide organique animal instinctif à la vue de l'épervier est compris, même sans voir ce dernier, par tous ceux qui peuvent le craindre. Il en est de même du rugissement du lion, de l'hyène, du tigre, etc. Ce fluide organique animal est donc progressif aussi, son progrès est continu, et, sans changer le fond de sa nature, il suit le développement organique, sanguin et instinctif; c'est ce qui nous permet de dompter certains animaux, d'en apprivoiser quelques-uns et d'en domestiquer un certain nombre.

XVI. - Un autre fait. Ce fluide organique animal instinctif sort pour ainsi dire par évaporation du corps de l'animal, il s'imprègne à tout ce qu'il touche, il donne aux objets touchés sou odeur particulière au type et même à l'individu, C'est ainsi que le chien trouve la trace de son maître, que le chien de chasse poursuit 'le gibier à la piste, et sait très bien si c'est un oiseau ou un quadrupède, et quel est le genre d'oiseau et le genre de quadrupède. Dans la chasse à courre, un chien bien dressé et expérimenté n'abandonne pas le pied qu'il poursuit depuis longtemps; s'il trouve sur sa route une autre trace, il sait très bien distinguer l'une de l'autre. C'est ainsi que tout animal peut poursuivre et rechercher sa proie, et reconnaître l'approche d'un ennemi.

XVII. - Le fluide organique animal instinctif qui s'évapore du corps et empreint tout ce qu'il touche, de manière à pouvoir reconnaître l'animal dont il s'est échappé, qui fait pousser des cris de terreur et de joie, qui précipite l'animal sur une proie ou lui fait fuir un danger, est inévitablement le sensorium de toutes les manifestations intérieures passionnelles de l'animal ; le sensorium de toutes les perceptions extérieures à l'animal, est ce qui lie l'animal avec son organisme et avec le monde extérieur, il est le moteur commun des muscles et des nerfs. Eh bien, c'est là ce que j'appelle une âme animale. Cette échelle ascendante que parcourt le fluide animal, ce perfectionnement sans changer sa nature, cette facilité qu'il a de se répandre au dehors et de conserver ses propriétés spécifiques, le pouvoir qu'il a d'éveiller les passions chez d'autres animaux, comme d'en terrifier d'autres, me semble devoir être la cause de l'action magnétique des uns sur les autres, et qu'elle peut s'étendre jusque sur les plantes. Ces différents aperçus, que je viens de vous soumettre, me semblent concorder avec l'opinion du célèbre naturaliste M. de Blainville, qui disait que toute la création était la réalisation d'une même synthèse. Ces mêmes aperçus me paraissent être l'explication physiologique de cette parole de saint Paul : Nous sommes tous un seul et même corps, nous sommes tous un seul et même esprit. » Et la réunion de tous ces aperçus dans l'humanité me fait dire encore avec lui : Dieu nous a connu et aimé avant que nous fussions. Comme toutes mes déductions sont tirées de faits anatomiques et physiologiques acquis à la science, je puis encore dire avec saint Paul : « Les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'oeil, quand on les considère dans ses ouvrages depuis la création du monde. »

XVIII. - J'ai dit (art. XIII) que le sang se mêle au fluide instinctif et lui donne ses qualités et ses défauts, comme, vice versa, le fluide instinctif se mêle au sang et lui donne ses qualités et ses défauts. Essayons de déterminer de quelle nature est ce qui, dans le sang, influence le fluide instinctif. Le sang, comment se forme-t-il ? Nous l'avons vu, c'est par l'action des organes de la vie végétative. Mais ces organes sont en rapport avec la terre et ses produits, dans lesquels ils prennent leur alimentation. Ils sont en rapport avec l'atmosphère qui enveloppe la terre par la transpiration. La terre, avec sa couche atmosphérique, se promène à travers l'espace, dans ce que vous appelez le fluide universel. Il doit nécessairement y avoir échange entre eux, si bien que tout ce qui participe de la terre et de sa couche d'air doit participer du fluide universel. Si donc le sang communique

quelque chose de lui au fluide instinctif, ce ne peut être qu'une émanation fluidique et qui participe de tout ce qui concourt à le former, c'est-à-dire le fluide universel, le fluide terrien, le fluide atmosphérique, le fluide organique de la vie végétative.

XIX. - A la mort, le fluide organique animal instinctif se sépare du corps et du sang mais peut-il se séparer de cette couche, de ce vernis fluidique végétatif, du sang dont il est recouvert, pénétré peut-être, et qui peut dire s'il n'en est pas saturé ? Je crois que non ; je crois plutôt qu'il ne peut s'en séparer que lorsque, par les progrès obtenus par les réincarnations, il est appelé à sortir de notre globe ; jusque-là, tant qu'il ne peut aspirer plus haut, ce fluide qui le suit est ce qui lui sert de périsprit sur notre terre. Ce qui le prouve, c'est que les Esprits d'un ordre peu élevé aiment les endroits qu'ils ont habités, les objets qu'ils ont touchés de leur vivant, et ne s'en écartent guère, de peur de se perdre. Ce n'est que lorsqu'ils sont arrivés à comprendre qu'ils peuvent se servir du fluide d'un incarné qu'ils s'émancipent à aller plus loin, et c'est alors que commence le pouvoir d'obséder quand ils rencontrent un fluide semblable au leur, et qui leur rappelle quelques mauvaises sensations éprouvées. Tout cela se fait encore aveuglément, faute d'une direction meilleure. En effet, parlez à l'Esprit obsesseur, faites-vous écouter, instruisez-le, faites-lui entrevoir la lumière, et immédiatement il cesse son obsession.

XX. - S'il n'en était ainsi, il faudrait supposer que, quand un mauvais Esprit veut obséder quelqu'un, il peut se fabriquer un périsprit ad hoc. Or, on sait que les Esprits obsesseurs sont tous ignorants ; on sait, par le Livre des Esprits, que souvent des Esprits supérieurs aident des Esprits déjà avancés à se former un périsprit en rapport avec leur mission. Il faudrait donc supposer qu'il y a des Esprits supérieurs qui seraient chargés de fabriquer des périsprits à ces mauvais Esprits qui voudraient obséder quelqu'un. Cette thèse est insoutenable. Je ne crois pas plus, comme le prétend mon contradicteur, qu'il y ait de l'autre côté des Esprits qui soient des exécuteurs des hautes oeuvres en glissant dans notre périsprit quelque molécule destinée à nous rendre malades. Ce rôle n'appartient pas à un Esprit supérieur. Je crois néanmoins à la possibilité d'être malade par cette cause. Le livre de Job nous en fournit un exemple. Mais ici c'est la théorie du fait, rangée en drame, très bien conduit ; mais dans la pratique, ce sont les mauvais Esprits qui peuvent le faire par l'obsession, et cela se produit aussi, comme nous le voyons faire ici par des linges portés par certains malades; c'est toujours le périsprit qui agit.

XXI. - Si ma démonstration du périsprit est vraie, ce que je n'affirme pas, c'est une étude que je soumets à l'appréciation de tous les groupes sérieux; si elle est vraie, dis-je, il est facile par l'action des passions sur le sang produisant la rage, par l'action de la colère de la nourrice sur son lait, qui peut tuer le nourrisson, il est facile, dis-je, de conclure à la cause morale des maladies, elle est dans toute infraction de la loi du progrès que .Dieu a imposée à l'homme ; cette loi est la lumière d'une idée supérieure, dont par le Carus.

Seulement, comme Dieu est un bon père, il ne rend responsables que ceux qui ont atteint un certain degré de développement ; c'est pour cela que vous voyez tant de personnes faire certaines choses sans conséquences, tandis que d'autres en sont gravement punies. C'est à ces derniers que j'adresse les paroles du Christ : « Tu as cru, Thomas, parce que tu as touché, mais heureux ceux qui croiront sans avoir vu. » En effet, ceux qui sont punis par le mal avaient été avertis, instruits ; ils sont venus subir l'épreuve ; ils ont succombé. La conséquence de la faute morale traduite physiologiquement par la maladie leur fait toucher du doigt la plaie de leur coeur. Heureux ceux qui, avertis, instruits, n'ont pas succombé à l'épreuve, ils ont cru sans voir, ils ne sont pas tombés malades, ils n'ont pas été obligés de toucher. Il y a pourtant de nobles blessures, les blessures du Christ nous en sont l'exemple, avec celles de tous les vrais serviteurs de Dieu, de tous les soldats du Christ. Ceux-là, tout entiers à leur oeuvre, se dévouent entièrement et usent leur corps s'ils ne sont tués. Je ne m'inquiète pas d'eux de l'autre côté : « Nous savons où ils vont, et nous en savons le chemin » mais je demande que dès ici-bas la sympathie de tous les hommes de coeur leur soit acquise. Il y a bien d'autres maladies qui sont le résultat des influences du milieu. Il est évident qu'un organisme, pour fonctionner régulièrement, a besoin d'un milieu régulier conforme à sa nature. Mais ceci est un accident, ce n'est pas une maladie.

XXII. - Si ma démonstration a quelque valeur, ce que j'ai appelé fluide organique animal instinctif, se décomposerait en un fluide, qui du sang va au fluide animal instinctif, et en un fluide animal instinctif. Ce qui du premier va au second, et qui est né de l'organisme avec le sang, participe comme lui de tout ce qui a concouru à le former, soit par les rapports de l'organisme avec la terre et ses produits, par la nourriture, soit par la respiration avec l'atmosphère et le fluide universel dans lequel il se promène, et avec lequel il doit exister des échanges. Ce premier fluide, que nous parvenons à détacher de l'ensemble par une étude analytique, je propose de l'appeler fluide organique. Ce fluide organique ne peut être que le périsprit. Quant au fluide animal instinctif, je me propose de l'étudier et de l'analyser aussi avec le secours des notions fournies par l'anatomie et la physiologie. Ce sera le sujet d'une autre lettre, si vous le voulez bien, si cela peut vous intéresser.
Docteur D. G.
A suivre

Interprétations erronées d'un ministre de Dieu

Nos lecteurs doivent se rappeler la guérison d'un cas de folie furieuse, par notre soeur madame Antoinette Bourdin, de Genève[22]. M. P.E. était condamné par la science ! Les autorités allaient le diriger vers une maison de santé comme une épave humaine, il y eût été oublié, lorsque ses nombreux amis, entre autres, M. P. Michelier (de Saint Jean de Maurienne, Savoie), demandèrent par dépêche madame Bourdin, qui accourut ; celle-ci, par la prière selon le mode spirite, par une sage magnétisation, le remit en possession de lui-même ; en quelques jours, du 19 juillet, 1871 au 1er août, la guérison était complète, et les blessures que l'obsédé (et non le fou) s'était faites en se roulant sur le verre avaient été promptement cicatrisées par le médium guérisseur.
M. P. E. parle de ce fait à ses amis, il sait que là où l'eau bénite et des prières payées sont inutiles, l'intervention des bons Esprits évoqués par un coeur dévoué, désintéressé, suffit pour chasser les influences pernicieuses. Pourtant, des hommes pleins de préjugés osent dire que le diable seul a produit cette guérison. La lettre curieuse que nous insérons à la suite de quelques mots de madame Bourdin, prouvera que les spirites doivent préférer ces démons qui, sous l'égide de Dieu, consolent et guérissent, aux anges des sectaires qui ont pour drapeau l'ignorance et l'orgueil. Madame Bourdin continue sa mission spirite : elle est appelée de tous côtés, elle guérit en priant, car la pureté de pensée attire les bons Esprits. Partout où elle passe, on croit, on espère, on comprend le but de la vie ; la vérité spirite s'impose par sa simplicité.

Genève, 28 juillet IS73.
Messieurs et chers frères,
J'ai l'honneur de vous soumettre la lettre d'un prêtre adressée, à Saint-Michel, à M. P. E., ce jeune homme qui, il y a deux ans, fut guéri d'une terrible obsession par le magnétisme spirituel. Après avoir lu le volume la Médiumnité au verre d'eau, M. P. E. le prêta à M. l'abbé D, dans lequel il a une grande confiance ; ce dernier avait alors parfaitement reconnu l'intervention des bons Esprits dans sa guérison ; mais s'étant aperçu que dans ce livre, ces mêmes Esprits signalent et flagellent toutes les erreurs dictées par l'orgueil et l'ambition, il prétend que ces mêmes Esprits sont les fils de Satan. Mon livre a dû recevoir le baptême du feu par fanatisme, M. l'abbé D l'a brûlé parce qu'il appartenait à une personne délivrée de l'obsession par les enseignements de notre doctrine. Le Christ avait bien raison de dire aux fanatiques de son époque : « Si c'est par les démons que je chasse les démons, par qui vos enfants les chasseront-ils ? »
J'ajoute une simple réflexion ; peut-être atténuera-t-elle ma faute aux yeux du clergé ; il y a quelque temps, je lisais dans un ouvrage d'un auteur catholique (Louis Veuillot) : « Si le diable mettait des gants sur ses griffes pour faire la charité, nous devrions l'accepter » ; je réponds : Si le diable retirait un moment ses cornes pour faire de la morale et faire connaître les vices de la société, qu'il est à même d'apprécier mieux que personne, nous devrions l'écouter en conscience. Si ces lettres vous

22 Relire ce fait, Revue 1871, page 295.

intéressent, messieurs, je vous autorise à les publier dans la Revue. M. P. E le désire aussi.
Recevez, je vous prie, mes salutations fraternelles,
Antoinette Bourdin

Voici la missive de l'abbé Didier :
Mon cher Emile,
La communication que tu m'as faite du volume que tu viens de recevoir est, de ta part, un acte de confiance à mon égard. J'y corresponds par cette lettre. Puisse-t-elle produire en ton âme les fruits de salut que je te souhaite.
L'Esprit-Saint nous avertit que, vers la fin des temps, nombre d'âmes perdront la foi, séduites qu'elles seront par des Esprits d'erreurs et des doctrines diaboliques[23]. Pour accréditer leurs dires et faire des dupes à leurs rêveries, ces malheureux échos de Satan y mélangent des extraits tirés des saintes Ecritures, mais sans tenir compte d'autres passages qui expliquent ou modifient ceux qu'ils citent. C'est ainsi que le faux monnayeur revêt de quelques barrettes d'or ou d'argent le métal inférieur qu'il met en circulation.
L'insensé, dit la sainte Ecriture, dédaigne de s'instruire, pour pouvoir, avec moins de remords, se dispenser de le faire mais, il est un fait qu'ils ne peuvent nier, et qui suffit pour les convaincre de déraison ; ce fait, c'est la mort. L'homme ne peut se conserver donc, il n'a pu se faire. Donc, il a été fait par un être éternel, auquel nous ne pourrons pas échapper. D'où il suit qu'il nous importe de nous instruire de ses volontés et de nous y conformer car, puisque nous sommes intelligents, il faut bien admettre que celui qui nous a faits l'est aussi que, par conséquent, il aura un traitement différent selon qu'on se sera conformé à sa loi ou qu'on n'en aura pas tenu compte. Ce délai de justice fait dire à Notre-Seigneur que son royaume n'est pas de ce monde, bien qu'il dise ailleurs que toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre, et qu'il délègue cette puissance à ses apôtres jusqu'à la fin des temps. Ainsi, au lieu de s'en rapporter à l'homme insouciant et impie, qui date d'hier et ne pourra éviter de mourir demain, croyons plutôt à la parole de l'être Créateur éternel.
Car, cet Etre a parlé et, bien que sa parole nous parvienne par l'intermédiaire d'autres hommes, il a eu soin de la revêtir de caractères qui nous empêchent de la confondre avec la parole d'un imposteur quelconque. D'ailleurs, comment l'homme, qui ne sait rien que ce qu'il apprend, aurait-il inventé des mystères qu'il ne peut comprendre, et une loi objet de continuelles infractions ? Est-ce ainsi que procèdent les auteurs des religions prétendues, Luther, Calvin, Mahomet et tant d'autres ? Ne les voit-on pas, au contraire, émanciper leurs lâches sectateurs de tout ce qui peut gêner la nature déchue ? Ah ! C'est qu'ils ne peuvent, comme Dieu, donner la force d'observer davantage. D'ailleurs, il y en a bien assez pour la récompense dont ils peuvent disposer. Mais, reprenons.
J'ai dit que notre Créateur nous a parlé. D'abord, puisque nous n'avons pas toujours été, il ne dépendait pas de Dieu de nous donner l'existence autrement que par voie de création. Mais, ce qui existe par création n'est pas Dieu et ce qui n'est pas Dieu est essentiellement borné et limité, et, comme tel, plus ou moins sujet à erreurs et à faiblesses. Or, Dieu se devait à lui-même et nous devait à nous de nous sauvegarder contre les suites possibles de l'imperfection de notre nature. Et c'est aussi ce qu'il fit, en nous renseignant par sa parole, contre ce qui pourrait nous être nuisible. Quoi de plus naturel que d'accepter cette parole avec reconnaissance et de s'y conformer ? Ce n'est pourtant pas ce que l'homme fit à la parole de son Créateur il préféra celle d'un inconnu, du serpent. Grave injure, qui aurait mérité d'être punie par un silence éternel de la part de Dieu. Mais ce silence, de la part de Dieu, aurait été pour nous un arrêt d'abandon et de mort spirituelle. Et Dieu ne voulut pas nous abandonner tous pour l'incroyance d'un seul. Il continua donc à nous honorer de sa parole ; seulement, au lieu de continuer à nous parler lui-même, cette parole, il nous la transmit, depuis, par le moyen d'intermédiaires. Mais ces intermédiaires, il les accrédita de telle manière qu'on ne pût les confondre avec des imposteurs quelconques. Et croirions-nous donc que les contemporains de ceux qui étaient chargés de notifier à la terre les volontés du ciel, se soient soumis sans de fortes preuves aux exigences d'une loi qui contrarie tous les penchants de la nature déchue ? Oh non ! S'ils ont cru,

23 A Timoth., épître I, chap.IV.

c'est que, dépositaires de la puissance de celui qui les envoyait, ces hommes opéraient des prodiges tels que nul autre ne put jamais en faire de semblables. Tels furent, entre autres, ceux de Moïse.
Mais, selon son propre témoignage, il n'était qu'un précurseur de celui qui devait venir écraser la tête du serpent, lorsque l'humanité aux abois aurait reconnu ne pouvoir se délivrer elle-même. Ici, du mal que le serpent infernal fait encore aujourd'hui aux imprudents qui se mettent à sa portée, jugeons de celui qu'il faisait avant d'avoir reçu ce coup terrible ; il peut pourtant, pour s'accréditer, délivrer d'une infirmité qu'il a causée lui-même. Mais, Dieu nous préserve de ses prétendus services ; ils servent à nous entraîner dans sa sphère d'attraction. A Moïse, succédèrent nombre d'autres envoyés divins qui, tous, ajoutèrent un coup de pinceau au portrait anticipé du Sauveur promis. Enfin il arriva, et l'on vit bientôt son enseignement pénétrer jusqu'aux extrémités de la terre, sortir victorieux des attaques de l'erreur et du pouvoir, et entraîner à sa suite l'élite du genre humain. C'est que son divin auteur continuait à veiller sur elle par le moyen d'un vicaire divinement préposé à sa garde. Et il fallait qu'il en fût ainsi ; livrez, par exemple, le code à l'interprétation arbitraire des plaideurs, chacun le fera servir à sa passion et à son intérêt, en sorte que, bientôt falsifié et tiraillé en tous sens, il aurait cessé d'exister. Mais, ce qu'il a fallu faire, Dieu l'a fait.
Et, à cette fin, par un privilège surhumain, bien que, dans sa conduite privée, il puisse n'être pas toujours un modèle, il lui est impossible d.'approuver et d'enseigner une autre croyance et d'autres règles de conduite que celles dont il a, reçu le divin dépôt. Et ce suprême représentant de Dieu, sur terre, on voudrait le réduire formellement ou implicitement à la condition de sujet. Convient-il que celui qui est chargé de réprimander dépende de ceux qui peuvent avoir besoin de réprimande ? Convient-il que le pasteur dépende des brebis ? Saint Pierre, il est vrai, est venu à Rome avec un simple bâton mais le même qui envoya Pierre à Rome seulement avec un bâton, l'y envoie depuis longtemps avec un sceptre et malheur à qui essaye de le lui enlever, fût-il aussi puissant qu'un Henri IV de Stohenstaufen ou un Napoléon Ier.
Mais, il y a bien longtemps, dira-t-on, que ces choses se sont passées. Oui nous garantira leur authenticité ? Est-ce qu'un descendant refuse d'admettre le testament d'un agent parce qu'il n'était pas encore au monde lorsqu'il fut stipulé ? Ce testament, scellé du sang de plusieurs millions de martyrs, et consigné dans les archives de l'Eglise, qui ne pourrait l'altérer sans faire, comme un seul homme, se lever contre elle tous ceux qui en possèdent des copies. Mais, ce testament, il faut l'admettre dans son entier, et ne pas imiter les protestants, qui en répudient les charges, pour n'en retenir que les avantages.
Maintenant, que l'on trouve dans les membres de l'Eglise autant de choses répréhensibles que l'on voudra, j'en conclurai qu'il faut bien qu'il ait son appui au ciel, l'édifice qui se soutient depuis si longtemps, malgré les violents assauts du dehors, et la chute de ce qui devrait en être l'appui. De même que le généreux Mathation, chef de l'illustre famille des Machabées, disons plutôt, lors même que tous abandonneraient ou enfreindraient une loi dont la divinité est attestée par tant de miracles, et par l'adhésion des plus belles âmes que la terre ait portées, moi et les miens, nous y resterons toujours fidèles. Car sans la foi, il est aussi impossible de plaire à Dieu, qu'il l'est de plaire à un homme que l'on croirait être menteur. Mais, cette foi, il la faut entière, et qu'elle ne soit pas démentie par les oeuvres.
Ainsi donc, l'hommme ne se soustrait à la parole divine que pour succomber victime de celle de Satan, dont toute la stratégie se réduit à déplacer, à exagérer, à atténuer, à nier. Et la parole catholique est la seule qui puisse trouver sa filiation divine, en remontant d'âge en âge, jusqu'en Jésus-Christ. Ceux qui en douteraient peuvent, s'ils ont richesses et loisirs, s'en assurer par eux-mêmes, en se procurant et en lisant les ouvrages dépositaires de la tradition. C'est la lecture de ces ouvrages qui ramène de nos jours, au catholicisme, nombre de docteurs de la protestante Angleterre. Et quant à ceux qui n'ont ni loisir ni fortune, ils doivent être bien aises que Dieu ait pourvu à leur impuissance par l'établissement d'un corps enseignant, qui ne pourrait émettre d'erreur sans se voir bientôt dénoncé et condamné par le pape.
Notre foi est donc raisonnable. Restons-y donc constamment fidèles, et suivons-en fidèlement les prescriptions, méprisant ce que les Esprits peuvent nous dire de contraire. C'est à ce prix que nous

parviendrons à la possession éternelle de Dieu, que je te souhaite. Car, après la mort, au dire de la parole divine, il n'y a pas autre chose que le jugement, le purgatoire, le paradis ou l'enfer.
Voilà ce que je t'envoie, au lieu de ton sot et venimeux volume qui précède dans les flammes ceux qui se repaissent de ses rêveries.
Ton ami, l'abbé D.

Remarque. Quelle impuissance, et combien les révélations du livre la *Médiumnité au verre d'eau* doivent porter juste. Quelle aménité, quelle charité évangélique ! Combien nous devons nous trouver heureux, nous les spirites, de pratiquer la devise du Maître, si fraternelle, cette devise divine : Hors la charité point de salut.

Variétés

Photographies spirites
A Londres, un incrédule voulant s'assurer de la vérité des photographies des Esprits, ou plutôt, croyant surprendre le photographe en flagrant délit de supercherie, au moment où la phrase usitée : « Ne bougez pas » allait être prononcée, se leva et demanda à voir la plaque. Après l'examen le plus minutieux, le grand seigneur (le roi de Por...) exigea que la plaque fût replacée en sens contraire, de manière que le haut devienne le bas. Le photographe se rendit au désir de son client, et l'opération fut continuée. Une figure d'Esprit était reproduite à côté de notre incrédule qui se retira, convaincu de la bonne foi de l'artiste. On comprend quelle était la pensée du visiteur ; en effet, si la planche était préparée d'avance, après son renversement, il est évident que la figure de l'Esprit aurait dû se trouver «la tête en bas». Nous sommes heureux de tous les moyens que les incrédules emploient pour découvrir l'imposture, car c'est une preuve de honorabilité démontrée à posteriori.

Poésie

Après la mort. La soeur
Il restait à la mère un enfant, une fille
Qui dormait au berceau
Comme l'on voit l'été, dans l'épaisse charmille,
Dormir le jeune oiseau.

L'autre, l'aînée, avait, joyeuse tête blonde,
Charmante et frêle fleur,
Comme un rêve doré, passé dans notre monde
Et comme le bonheur !

La mère de sa perte était inconsolable,
Et de son coeur meurtri,
Pour maudire l'arrêt du ciel inexorable,
Toujours sortait un cri !

La douleur la rendait aveugle, folle, impie.
Elle avait oublié,
Dans son égarement, que l'homme en cette vie
A l'épreuve est lié ;

Que le bien sort du mal ; que la mort est l'absence
Qui dure peu de temps ;
Qu'on se retrouve un jour, et qu'une joie immense
Suit les pleurs déchirants.

Tout à coup elle entend comme un léger murmure
Du berceau s'élevant.le
Il semblait que l'enfant, fragile créature,
Conversât en rêvant ;

Qu'il parlât, comme on dit, aux anges.
Incertaine, Contenant les élans
De son coeur maternel, retenant son haleine,
Marchant à pas prudents,

Elle va vers la porte ; elle ouvre.
0 d'une mère Indicible transport !
La chambre resplendit d'une pure lumière
Et sur l'enfant qui dort

Un ange radieux et souriant se penche ;
Il dépose un baiser
Sur ses lèvres de rose et de son aile blanche
Semble le caresser !

C'est la soeur de là-haut ! Qui vient rendre visite
A sa plus jeune soeur.
Les bras tendus, la mère, ivre, se précipite,
Croyant dans son ardeur

Pouvoir la retenir. Hélas ! Vapeur légère
Qu'emporte un vent du soir,
L'ange adoré s'envole en lui disant : - Ma mère,
Dieu m'appelle, au revoir !
V. Tournier

Dissertations spirites

Le groupe des Batignolles
Président M. Duneau, 43, rue Lemercier. Réunion, les lundis à 8 heures.
Amis et frères en croyance,
Parmi les Esprits qui viennent se communiquer à notre groupe des Batignolles, par notre sujet, madame en état de somnambulisme, il en est un, venu à notre séance du 8 septembre, dont j'ai pu constater l'identité ; son récit était vrai.
Sous l'influence de cet Esprit, le médium toussait fréquemment.
Demande. - Qui est là?
Réponse. - Je souffre beaucoup, je ne comprends rien à ma situation; j'ai quitté ma maison dans une bière, puis on m'a conduit au cimetière de Neuilly.
D.- A quelle époque ?
R. - Il y a un mois. Je suis morte de la poitrine ; j'y étais préparée depuis longtemps, ma famille aussi voyant le progrès de la maladie, elle avait fait appeler un prêtre. J'étais bien faible ; cependant, je me souviens avoir entendu que j'allais paraître devant Dieu pour y être jugée. Peu à peu je me sentis faiblir, et perdis tout à fait connaissance ; je suis revenue à moi quand j'ai senti le froid de la bière mais, toutes ces choses se passaient sans que je cherchasse à m'en rendre compte. Je restais indifférente, attendant que l'on vînt me chercher pour me mener devant Dieu, pour être jugée. On ne l'a pas encore fait, et j'attends toujours ; je ne sais pourquoi l'on ne s'occupe pas de moi.

D. - Voulez-vous me dire qui vous êtes ?
R. - Je suis madame T.
D. - Quel âge avez-vous ?
R. - J'ai vingt-huit ans, je suis morte le mois d'août dernier.
D. - Où demeuriez-vous ?
R. - Avenue de Neuilly, n°.
Cet Esprit nous paraissant assez dégagé pour comprendre les phénomènes de la vie des Esprits, nous lui expliquâmes ce que c'était que la mort, le trouble où nous nous trouvons, et sa situation, tout particulièrement, l'engageant à prier avec nous. Il accepta avec beaucoup d'empressement. Après la prière, cet Esprit eut un moment de recueillement puis, il me dit : « Cette prière m'a fait du bien ! C'est comme un voile qui s'est déchiré devant mes yeux. Me voici dans un jardin magnifique ! »
D. - Faites bien attention vous n'êtes pas seule dans ce jardin.
B. - Je n'y vois que des fleurs, toutes plus belles les unes que les autres.
D. - Écoutez et regardez.
R.- Oh ! Oui, il y a là une touffe de fleurs qui m'inquiète.
D. - Pourquoi ? Allez me chercher une fleur de cette touffe.
R. - Oh ! Non ! J'ai bien trop peur ; je l'évite le plus que je puis. Je vois ces fleurs se mouvoir.
D. - Allons, soyez courageux, et allez voir ce qu'il y a dans cette touffe de fleurs.
L'Esprit, avec crainte, se dirige de ce côté.
R. - Tiens, c'est un petit enfant qui est lit, au milieu de ces fleurs. Ce sont des lis.
D. - Mais, faites donc attention à cet enfant, vous devez le connaître ?
R. – Oui ; c'est ma petite nièce. Je suis bien sûr dans le paradis. Je me reconnais ; je vois une foule d'anges qui passent, on dirait des nuages.
D. - Comment vous trouvez-vous maintenant ?
R. - Je suis bien heureuse ; je ne souffre plus.
D. - Cher Esprit, ce n'est point le paradis, car le paradis est un mythe ! Ce jardin magnifique est votre première étape vers l'infini. Vous ne pouvez rester là. Nous allons continuer et prier ensemble ; nos bons guides viendront vous chercher ; eux seuls, maintenant doivent continuer votre éducation comme Esprit.
Nous prions ; l'Esprit dit ensuite
R. - Je vois une main et j'entends qu'on me dit : Je suis ton guide; suis-moi. Je pars, au revoir !

Le 21 septembre, je me rendis avenue de Neuilly ; d'après quelques renseignements recueillis, je m'adressai à M. T, qui était justement le mari de cette dame. Il m'a affirmé la véracité des paroles de l'Esprit : « C'est ma femme, me dit ce monsieur; elle est morte le 8 août ; tout ce qu'elle vous a dit est vrai. »
- N'avez-vous pas perdu une petite nièce ?
- Si, la fille de mon frère, charmante petite fille, qui est morte il y a deux ans.
Après quelques explications urgentes, je pris congé de M. T, charcutier, avenue de Neuilly, et le laissai sous l'empire d'une visible émotion. En nous quittant, il ajouta : « Monsieur, je ne comprends rien à tout ce que vous venez de me dire ». Je lui serrai la main, et lui laissai ma carte et l'adresse de notre groupe, le priant de vouloir bien s'y rendre pour se convaincre de choses qui sont encore pour lui à l'état de mystère.
Ce qui m'engage à vous adresser le petit compte rendu de ce fait spirite, c'est que plusieurs adeptes nous ont dit : «Vos séances sont très intéressantes, mais rien ne nous prouve que l'Esprit dise la vérité. » S'ils lisent ces lignes et doutent encore, nous sommes à leur disposition pour leur prouver la réalité de ces faits. Insérez cette lettre dans la Revue, si vous la croyez devoir intéresser nos amis.
Mes sympathies à tous nos frères et soeurs en croyance.
Duneau
Paris, 2 octobre 1873. Boulevard de Courcelles, 87.

Remarque. Nous avons assisté aux réunions du groupe de Batignolles, et constaté la parfaite entente qui existe entre tous ses membres. Le président est zélé, studieux, dévoué à l'oeuvre qu'il a l'honneur de diriger ; il a sous sa main un sujet remarquable et rare, très sensible surtout, lucide et impressionnable ; nous engageons nos lecteurs à demander une entrée au président, qui sera heureux de l'accorder. Puissent les groupes, si nombreux à Paris, suivre l'exemple de M. Duneau, la publicité de la Revue étant fraternellement ouverte à tout ce qui peut intéresser le Spiritisme ; ne devons-nous pas, pour honorer la mémoire du Maître, toujours nous unir et nous entr'aider.

Les enfants s'en vont
7, rue de Lille. 1er novembre 1872. Médium, M. P.
Les enfants s'en vont, pauvres enfants, dit-on ! Pères et mères chéris qui nous avez bercés dans vos bras, pleurez, pleurez si vous croyez au néant, si vous avez la conviction que ce petit corps auprès duquel vous avez passé de longues veillées, pour lequel vous avez consacré le produit de vos labeurs, que ce petit corps tant chéri a disparu pour toujours, et que, formé par des atomes de poussière, tout avec lui retourne à la poussière.
Mais aussi, souriez, vous qui nous aimez, vous dont nous complétons l'existence, si vos âmes savent espérer, si dans votre esprit est née la pensée que le corps, cette réunion de cellules ou parties invisibles, retombe dans l'invisible, et que le principe intelligent doive lui survivre.
Oui, je le dis et le redirai à tous les échos, l'on ne meurt pas, et l'âme, en tombant dans ce soi-disant vide, y retrouve la lumière, la vie, et surtout ce que l'homme cherche vainement sur terre ! Elle y retrouve la vérité, cette vérité que les orgueilleux ont la prétention de traduire bien complètement sur une feuille de papier !
Oui, père, je vis, je te l'affirme, Maman, si bonne, si dévouée, travaille là-bas pour ses autres enfants, ceux qui n'ont pas de pain ; ce qu'elle donne avec générosité, c'est le pain de vie, le livre intelligent ; à tous les déshérités elle dit avec son coeur, avec ce qu'il y a de plus exquis dans le coeur de la femme : Venez et vous serez consolés. Oui, mes chers parents, je vis et je contemple ces actes, j'applaudis à la pensée qui les dicte, je vis pour vous entourer de bonnes effluves, pour vous aimer et vous consoler.
Amis, qui voulez bien m'écouter, l'enfant qui meurt est toujours un vieil homme ; Charles avait déjà vécu, il était venu pour éprouver ses parents, pour souffrir lui-même. Mère, mon père, mes bien-aimés, puisse mon souvenir être pour vous un sourire du bonheur tant cherché, et la preuve que la mort apparente est la vie réelle. Autour de vous des légions d'Esprits sont réunis ; la majorité se compose d'êtres souffrants auxquels je laisse la place précieuse et nécessaire qu'ils envient, ce sont des frères en quête d'un souvenir, d'une bonne prière.
Charles Diot.

Remarque. Le père de l'Esprit qui s'est communiqué assistait à cette séance commémorative ; il était vivement ému ; son fils, mort au mois de juin 1872, venait rendre hommage à madame Eliot, fondatrice d'une bibliothèque à Ville-d'Avray, dont l'absence à notre réunion fraternelle était motivée par les nombreux lecteurs qui profitent du jour de fête et du repos du dimanche pour venir chez notre honorable soeur échanger les volumes qu'ils ont lus.

Evocations
7, rue de Lille. 17 octobre 1873. Médium, M. Rul.
Quoique ne vous ayant pas connu sur la terre, permettez-moi de vous adresser une prière, celle de m'inscrire sur votre liste, vous me rendrez grand service. Hélas J'ai cultive la science, j'ai acquis la gloire d'ici-bas, pour la laisser avec ma dépouille mortelle ; je dois maintenant travailler à acquérir la gloire céleste qui est impérissable, que ne peut diminuer le souffle inconstant de l'opinion publique.
Nélaton

A un docteur qui a perdu quatre enfants
Mes amis,
Il est vrai qu'il y a toujours utilité à ¯laisser à l'enfance la plus grande expansion, mais ne prenez pas à la lettre la conclusion donnée magistralement sur cette quadruple mort suivie des trois naissances. Non, ce ne sont pas les soins exagérés des parents qui ont précipité le départ de ces quatre petits chérubins aux joues rosées. L'heure était venue, il fallait se séparer des caresses de ces enfants, fleurs et joies de la famille. Lorsque l'épreuve frappe à la porte, il faut la recevoir avec reconnaissance, car c'est le créancier qui se présente, et il faut lui payer les dettes du passé. Si l'affection des parents avait été moins tendre, plus sage, d'après les conseils des docteurs, l'épreuve eût été moins forte. Vous voyez, mes amis, qu'il ne faut pas blâmer ces parents des caresses qu'ils ont prodiguées à leurs bébés.
Un esprit

Conseil
Je désire vous donner, mes amis, quelques conseils sur la santé de l'âme. Spirites, vous comprenez que cette hygiène est aussi importante que celle du corps. Je l'appellerai le gouvernement personnel ou la puissance de la volonté.
Prenez tous, vous qui m'écoutez, l'habitude de vous demander, au réveil, quels sont vos défauts prédominants. Faites tous vos efforts pour vous en corriger, et attachez-vous principalement, à discipliner votre pensée. C'est le point essentiel. La parole est la pensée exprimée, l'action est la pensée réalisée; tandis que la pensée est le désir, l'attente, trop souvent l'espérance coupable de commettre le mal ! Une autre fois, je vous indiquerai les moyens pratiques qui vous faciliteront l'accomplissement de ce progrès moral.
Un esprit

Bibliographie

La vérité du Spiritisme démontrée par l'orthodoxie catholique.
M. C, lieutenant de vaisseau, nous avait conseillé de lire les *Voix prophétiques*. Nous venons de lire les deux volumes de l'abbé J. M. Curique. A chaque page nous avons trouvé les preuves de l'ancienneté des communications du monde invisible avec notre monde. Quelques extraits suffiront pour confirmer, une fois de plus, ce que les Esprits n'ont cessé de répéter, que l'aide la plus efficace nous serait toujours apportée par nos adversaires. Certes, l'auteur des *Voix prophétiques*, en relatant des centaines d'apparitions bien constatées, ne se doutait pas qu'il travaillait pour nous. Il faut que les ennemis du Spiritisme en prennent leur parti : la prophétie des Esprits se réalisera, elle aussi : « Ne craignez pas les attaques de vos adversaires, car plus ils chercheront à vous nuire, et plus ils vous serviront. »
L'archevêque de Malines, en donnant son approbation à la publication des *Voix prophétiques*, rappelle cette sage recommandation de saint Paul : « Ne méprisez pas les prophéties, mais éprouvez-les toutes, afin de discerner les véritables. » C'est le même conseil que les Esprits nous ont donné de tout temps.
L'évêque de Strasbourg exprime cette belle pensée « Notre siècle a besoin de savoir que Dieu dirige tous les événements de ce monde par sa divine Providence, et que, s'il veut bien faire connaître ses desseins à l'humanité, c'est aux âmes humbles qu'il les révèle. » On ne peut s'exprimer d'une manière plus conforme aux enseignements des Esprits.
L'évêque de Saint Jean de Maurienne est plus explicite, écoutons-le : « Oui, il faut du courage pour affirmer le surnaturel, quoiqu'il déborde de toute part, en face d'un siècle saturé de matérialisme. Dieu prouve, par ses prophéties, que tout est soumis à son gouvernement, et, pour que la preuve soit plus complète, il ne se sert presque toujours, pour annoncer les plus grands événements, que de ceux qui sont petits et sans valeur selon le monde. Revelesti ea parvidis. » Quel plus grand événement que le Spiritisme venant apprendre à l'homme d'ici-bas d'où il vient, pourquoi il se

trouve sur cette terre, et où il ira après avoir accompli la loi divine : humilité et charité ? Et qu'y a-t-il de plus vulgaire que des coups frappés dans les meubles ou des tables qui tournent ? L'évêque, dans sa sagesse, que nous approuvons, nous avertit que : « s'il y a péril à étouffer, par trop de défiance, l'inspiration d'en haut, nolite extinguere spiritual, il y a péril aussi à tout admettre sans discernement, eobate spiritus si ex Deo sint. » C'est le conseil donné il y a dix-huit siècles, c'est le même conseil que nous donnent les Esprits supérieurs, révélateurs de la volonté divine !

L'évêque de Solie s'exprime plus énergiquement « C'est un véritable arsenal de nouvelles preuves de faits, preuves très convaincantes et inattaquables, contre les grossiers matérialistes et les ignominieux incrédules de nos jours, ces ennemis aussi acharnés qu'aveugles et ridicules de toute relation avec le monde surnaturel. Animalis homo non percipit ea quoe sent spiritus Dei. »

En supprimant les qualificatifs qui n'appartiennent pas à la langue spirite, nous pouvons opposer cette phrase à tous les détracteurs des phénomènes médianimiques : « Que si en ces derniers temps le ciel multiplie d'une manière extraordinaire les signes, prodiges, apparitions, prédictions et miracles, au point que, s'il m'est permis de parler ainsi, du télégraphe céleste il ne cesse de partir, jour et nuit, des dépêches de plus en plus pressantes et menaçantes pour secouer les pécheurs et les réveiller de la profonde léthargie de l'incrédulité, de la sensualité, de l'abrutissement où ils sont plongés, surge qui dormis et illurninabit te Christus. Vous, en disposant dans votre précieuse collection des Voix prophétiques, comme dans une batterie bien ordonnée et formidable, toutes les armes de la stratégie céleste, pour seconder les plans de la divine Providence, vous avez bien et noblement mérité de l'Église... » Que l'évêque de Solie nous permette d'ajouter que l'auteur a surtout bien mérité du spiritisme !

M. l'abbé Curique se demande d'abord qu'est-ce qu'une prophétie : « La prophétie, selon l'étymologie grecque, propheteia, qui veut dire littéralement parole révélatrice, consiste essentiellement dans la manifestation de la vérité faite par l'intervention du ciel, en dehors de toute science humaine. » Or, les coups frappés dans les meubles ; les personnes qui, ne sachant ni lire, ni écrire, écrivent ; celles qui écrivent ou parlent une langue étrangère qu'elles ne connaissent pas ; celles qui, ne sachant pas dessiner, dessinent. Toutes ces photographies des Esprits, qui, en Amérique et en Angleterre, viennent frapper au coeur le scepticisme des pseudos savants de la terre. Tous ces faits sont bien 1'effet de l'intervention du ciel, en dehors de toute science humaine. D'où il suit, en vertu de ces déclarations des ministres de l'Église catholique, que le Spiritisme est d'ordre providentiel ou divin, car il est la réalisation de la prophétie de Joël : « Je répandrai mon esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront. »

Machiavel, cité par M. de Maistre, constate ce fait, sans toutefois le comprendre : « Nous ne saurions donner la raison pourquoi, mais c'est un fait prouvé par l'histoire ancienne et moderne, que, chaque fois qu'il est arrivé un grand malheur, soit à une ville, soit à une province, il a été annoncé par un voyant ou par des miracles, des signes, des révélations ! Quoi qu'il en soit, c'est un fait, et un fait certain, qu'après chacune de ces prédictions, il est arrivé des choses extraordinaires! »

Quelle belle pensée spirite exprime M. l'abbé Curique, lorsqu'il dit : « Remarquons que parfois l'on se refuse bien à tort d'ajouter foi aux prédictions de personnes sans fortune et sans nom dans le monde, mais dont la conversation est dans les cieux, selon la parole de l'Apôtre ! N'oublions pas désormais que Dieu se plaît à choisr les faibles pour confondre les forts ! Espérons que désormais nul ne l'oubliera.

Mais dans quel esprit convient-il le mieux de lire les prophéties ? La raison dernière des prophètes, qu'on veuille bien le retenir, c'est la conversion du pécheur, la consolation et l'avancement du juste, la perfection du très fidèle disciple de Jésus-Christ. Aussi, pour en recueillir tout le fruit, faut-il les lire, non comme les sages et les prudents du siècle le font, mais avec la simplicité et l'humble candeur qui ont tant révélé de secrets aux enfants de Dieu ! Ah ! Oui, mes frères bien-aimés en Jésus-Christ, réparez les chemins du Seigneur; rétablissez entre Dieu et vous ces voies de l'innocence et de la justice, dont les chrétiens se sont presque tous plus ou moins détournés. Abaissez la montagne, devenue si haute, de l'orgueil ; comblez les bas-fonds, de plus en plus pestilentiels, de la sensualité. Retirez-vous avec horreur des écarts, non moins à craindre

aujourd'hui, de la soif de l'or et bientôt l'ère des révolutions sera close pour nous, et nous verrons luire sur l'unique troupeau du Christ, le grand jour des miséricordes de Dieu ! »
Paroles d'or auxquelles tous les spirites se rallient, et que nous serions heureux de voir bien comprises par tous ceux qui, ignorant le premier mot du Spiritisme, l'attaquent, oubliant que Dieu se plaît à choisir les faibles pour confondre les forts ! Les manifestations prophétiques se multiplient, surtout aux époques tourmentées où les impies achèvent de s'abrutir. Le don de prophétie est alors, par ses voix solennelles, comme le cri de sauvetage de la Providence aux hommes de bonne volonté ! Le plus souvent, l'Esprit de Vérité s'empare d'un simple mortel et dévoile les secrets divins par la bouche ou par les écrits de quelques personnes privilégiées. Oui, Dieu, dans sa bonté infinie, envoie aujourd'hui, aux hommes de bonne volonté, aux petits, aux faibles, aux simples de coeur, ses messagers pour nous rappeler à l'exécution de la loi apportée à Moïse, ce grand médium, sur le mont Sinaï, par un envoyé divin, confirmée, expliquée par l'Esprit messianique, le crucifié du Golgotha !
Oui, les Esprits viennent de la part de l'Éternel nous dire que les égoïstes, les orgueilleux, les matérialistes, les sceptiques, les sensualistes seront punis du mal qu'ils auront fait. Oui, les Esprits souffrants viennent nous faire le tableau navrant de leurs souffrances morales, demander des prières à leurs frères de bonne volonté. Oui, les bienheureux, les élus du Seigneur, viennent nous dépeindre le bonheur dont ils jouissent, et nous aider à sortir de cette triste terre sur laquelle l'égoïsme et l'orgueil nous ont forcés de redescendre, pour expier ! Ils nous tendent une main fraternelle pour nous ouvrir les portes du ciel. Oui, les Esprits supérieurs chargés de diriger ce grand mouvement humanitaire, qui doit marquer une nouvelle étape dans la marche ascendante de notre planète, viennent de la part du Très-Haut soulever un coin du voile qui nous cache les splendeurs de la création ! Ils viennent, et c'est Dieu qui le veut, nous initier au bonheur qui nous attend dans les mondes supérieurs, lorsque nous aurons satisfait à la justice divine. Oui, et que Dieu soit béni ; ces messagers viennent nous apprendre que le Créateur nous a tous créés pour être heureux dans l'éternité ! Ils viennent nous apprendre à mieux pratiquer la loi de charité, étouffée par l'égoïsme et l'orgueil ! Ils viennent nous expliquer que dans cette poussière stellaire, semée à profusion clans l'immensité sans bornes, la vie ruisselle partout et que de toutes les demeures de la maison du Père, s'élèvent, en gerbes lumineuses, les chants d'amour et de reconnaissance de la créature ! Oui, ces ministres du Tout-Puissant viennent déployer à nos yeux la bannière céleste sur laquelle nous lisons : Hors la charité, pas de salut !

Hoolibus.
Le Spirite convaincu qui, par la typtologie et avec l'aide d'un excellent médium a obtenu la brochure intéressante intitulée Hoolibus, histoire d'un autre monde, désire que cette dictée médianimique soit mise à la portée de tous ; absent lors du tirage de cette brochure, il a regretté que son éditeur l'ait côtée à 1 franc ; aujourd'hui, M. B nous prie d'annoncer dans la Revue que Hoolibus doit être vendu 50 centimes, son prix de revient, ne voulant point en faire une source de revenu, mais bien en appliquer le prix de vente à la propagation de notre philosophie. Cette brochure se trouve à la librairie, rue de Lille, 7.

Avis important
La Renne spirite commencera sa dix-septième année au mois de janvier prochain. MM. les abonnés qui ne voudraient pas éprouver de retard et recevoir' leurs numéros, doivent renouveler leur abonnement avant le 31 décembre 1873. Pour l'administration, il est pénible de ne pas continuer l'envoi à des frères en croyance, avec lesquels elle est en communauté de pensées, mais il est plus simple de la part de nos amis, soit de nous écrire quelques mots, soit d'adresser un mandat de poste ou une valeur à vue sur Paris, à l'ordre de M. Leymarie, 7, rue de Lille.
Pour le comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Décembre 1873

Constant Dombre de Marmande

Nous avons reçu de madame Émilia Milhet, née Dombre, la lettre suivante nous annonçant le retour à la vie de l'erraticité, de l'Esprit de son père, Constant Dombre, homme de coeur qui pratiqua la charité spirite, médium inspiré, poète de mérite et guérisseur. Dans les premières années de sa publication, c'est-à-dire de 1860 à 1866. La Revue a enregistré les cures fluidiques si remarquables, et les fables charmantes de notre frère de Marmande.

Messieurs et frères en croyance,
Mon bon et cher père est aujourd'hui au milieu de nos amis de l'espace. Il est mort corporellement le vendredi 3 octobre 1873, pour renaître à la vie véritable, à la vie spirituelle. Une foule incessante venait voir mon père étendu sur son lit ; n'était pas défiguré, sa tête si belle ne portait aucune trace de ses longues souffrances, et le calme de ses traits empreints de bonté faisait dire aux visiteurs : «Comme il doit être heureux. »
Je vous adresse plusieurs journaux contenant les détails de l'enterrement de mon bien-aimé père. L'écrivain qui a composé l'article du Réveil du Lot-et-Garonne est un jeune matérialiste ; vous remar querez le discours de M. Montaud, avocat ; il a dit dans un passage éloquent : « Oui, malgré des divergences doctrinales profondes, en ce qui touche le mystère de la mort, je me sens uni à Constant Dombre par un lien commun ; un même drapeau nous enveloppe de ses plis : le drapeau de la libre-pensée. Ainsi nous allons par des voies diverses vers un but unique, et c'est le même Orient qui resplendit à nos yeux. Comme nous, il eut soif de vérité ; comme nous, il aima le progrès, l'humanité et cette chose auguste. Et quand nous voyons sa vie couronnée par une si noble fin : « efforçons-nous, en la saluant, de trouver en elle une raison de plus de persévérer dans les voies de la science et de la liberté. » Ces paroles, messieurs, peuvent être approuvées par tous les Esprits éclairés, par tous les spirites. Je laisse le soin à l'âme de mon père de vous donner, par un médium, son opinion sur les réflexions du rédacteur matérialiste, M. C. M., que vous lirez dans les journaux envoyés ; je les transcris ici :
« Constant Dombre professait une doctrine qui ne compte parmi nous que bien peu d'adeptes. Il avait poussé le spiritualisme jusqu'à ses dernières limites : il croyait et il enseignait que les Esprits des morts communiquent par des liens mystérieux avec ceux des vivants. Touchante illusion d'une âme aimante, qui ne peut se résoudre à penser que dans la tombe sont ensevelies à jamais nos plus chères affections ! Mais Dombre avait travaillé, il avait souffert, il avait toujours et partout arboré, sans crainte, sa foi politique et religieuse ; il avait droit à. notre respect. Le drapeau de la libre-pensée a d'assez larges plis pour couvrir de son ombre tous les ouvriers du progrès, tous ceux qui ont au cœur l'amour du bien et du beau, la passion sincère et indépendante de la vérité. »
M. C. M. est aussi dans l'erreur, en disant que : « Conformément à sa volonté, il a été enterré civilement. » Il est vrai, j'avais juré à mon père que jamais un homme de religion ne viendrait le tourmenter, et j'ai tenu ma parole, malgré de nombreux et pieux avis, puisque je partageais toutes les idées de mon père mais jamais, entre nous, il ne fut question de son mode d'enterrement. Mon brave père avait une maladie de coeur, et j'évitais tout ce qui eût pu trop le préoccuper. Quand il fut mort, jugez mon appréhension ? je connaissais sa modestie : il regardait le plus humble comme son égal, et voulait passer inaperçu ; en sa qualité de spirite convaincu, il aimait à ne pas heurter violemment les préjugés des Esprits attardés ; je fis demander l'enterrement religieux, que l'Eglise refusa ; mon père fut accompagné civilement par des milliers de Marmandais (deux mille, dit le journal) appartenant à toutes les classes de la société, hormis la plus intolérante, furieuse de voir une telle foule. L'indignation des Marmandais et même celle de bien des catholiques, était grande contre les représentants du Christ car, Constant Dombre, ancien officier, patriote éprouvé, âme d'artiste ardente et généreuse, Esprit fin et délicat, homme de bien, avait des élèves nombreux, intelligents, instruits qui respectaient ce grand et pur caractère, ce moraliste spirite ; il avait conquis l'estime

générale, même celle de ses ennemis politiques. Si l'enterrement était à recommencer, sans doute nous aurions croix et bannières, et quant à moi, je suis fière et heureuse que son convoi ait ressemblé à celui du grand penseur Allan Kardec.
Je vais, pour obéir à un voeu sacré, réunir en un volume toutes les fables de mon père, de ce vaillant Esprit qui a dû être bien accueillie dans l'erraticité par nos guides bienveillants. Je m'unis par la pensée à votre réunion du 9 novembre. Mon père, je l'espère, répondra à votre appel. De la part de ma mère, de ma fille qui s'unissent à moi pour vous remercier tous et spécialement l'honorable madame Allan Kardec, pour votre sympathie fraternelle.
Émilia Milhet, née Dombre

Esprit de Constant Dombre que nous vénérons tous, serons-nous assez heureux pour avoir, par l'un de nos médiums, votre avis sur le contenu de la lettre de votre fille bien-aimée ?
Médium M. Pierre.
Je viens à vous en bonne compagnie, amis de Paris ; Allan Kardec nous conduit à votre séance, et je constate que si la sottise et la suffisance tiennent trop de place dans le monde, en vertu de cet adage : « Beati pauperes spiritu» heureux les pauvres d'esprit, dans votre petite salle de réunions intimes, de nombreux Esprits, hommes de talents et de génie, que j'ai appris à honorer, se promènent sans bruit, invisibles, heureux de partager vos travaux ; sans rechercher l'éclat inutile, ils disent avec Térence : « A chacun sa coutume, Suus cuique nos. »
Tenir peu de place mais bien la remplir, voilà le mérite et, si dans l'espace qui circonvient la terre, dans ce vaste domaine des Esprits, je trouve des mains tendues vers un serviteur fidèle de la vérité, c'est que j'avais pratiqué « cette touchante illusion d'une âme aimante » dont parle notre ami A. C. Ces jeunes gens ne doutent de rien à peine ont-ils fait un pas d'homme dans cette vie, où le lendemain détruit la pensée de la veille, qu'ils se grossissent comme la grenouille de Lafontaine et donnent trop souvent raison à ce précepte de Boileau : « La montagne en travail accouche d'une souris. »
Ce précepte trouve son application dans l'erraticité, car ici les masques sont inutiles, et les hommes qui furent sans conscience, dont l'âme perverse emprunta sans vergogne tous les types de la méchanceté humaine, sont de tristes sires, bien à plaindre, sujets d'horreur pour les uns, de rire pour les natures peu sérieuses, de pitié pour les Esprits éclairés. Les orgueilleux surtout reçoivent une récompense inattendue ; ils s'étaient dit : « Après la mort de l'homme, il ne reste plus rien ; ce sont des molécules réunies par le hasard, par une des multiples combinaisons de la matière ; le hasard, cet incident imprévu, les sépare, et le tout s'envole vers ses affinités. » Mais la réalité étant une vie nouvelle, toujours la même, obéissant à des conditions différentes, et s'apercevant, un peu tard, qu'ils ont pris l'ombre pour la proie, l'effet pour la cause ; jugez de quelles hauteurs tombent ces intelligences ! Une âme immortelle, c'est une réalité ; un périsprit, c'est une condition naturelle de cette existence fluidique ; c'est un instrument ingénieux, admirable de simplicité, qui seul peut expliquer ces états morbides, pathologiques, désespoir de la médecine moderne ; lui seul définit l'hérédité, la forme des corps, la diversité des aptitudes ; tous les phénomènes psychologiques du Spiritisme s'expliquent avec son aide, et si les organes de l'homme sont une merveille, que sont-ils mis en parallèle avec cette enveloppe semi-matérielle, éthérée, impondérable, insécable, extensible en raison de la valeur morale, et lumineuse selon l'avancement intellectuel et moral du désincarné. Ami A. C., vous jouirez de ce spectacle, ne vous en déplaise ; vous cherchez mal, c'est mon avis, et je préfère ma touchante illusion aux larges plis du drapeau de la libre-pensée dont vous vous servez si bien pour m'abriter ; prenez-y garde, avec de bons instincts et une intelligence très développée, vous pouvez donner raison au précepte de Boileau : « La montagne en travail accouche d'une souris.»
Émilia, tout ce que tu as fait est bien ; prie pour les frères passionnés qui attachent plus de prix aux préjugés, aux apparences qu'à la réalité ; chacun trace sa voie librement, et, fût-on un travailleur inconscient sur ce point imperceptible dans l'espace nommé la terre, il n'est pas moins vrai que la loi générale, universelle emporte tout germe spirituel à la conquête du progrès ; malgré lui, il devient

un ouvrier de cette solidarité qui relie les mondes au Créateur.
Je suis avec ta mère, ma fille bien-aimée, avec ma petite-fille, avec tous nos amis, avec Melun-Montaud, qui a parlé au nom de ma chère ville de Marmande ; dis-leur bien qu'entre nous il n'y avait pas de divergences les abeilles de la même ruche sont toutes des ouvrières prédestinées ; le miel qu'elles butinent avec constance n'a pas toujours servi à l'ensemble d'un pays tel que la France, et si aujourd'hui l'entente s'établit mieux dans toutes les pensées, si la ruche veut détruire les frelons, c'est que le sentiment de droit et de justice inné dans nos âmes tend à prendre la première place dans les consciences après viendront d'autres conquêtes de l'esprit humain ; le Spiritisme doit constituer définitivement cette grande oeuvre de rénovation. Merci, amis et frères, au nom de vos guides ; salut à tous !
Constant Dombre

Le hérisson, le lapin et la pie.
Un pauvre hérisson, chassé de son abri,
Roulait à travers champs et ronces meurtrières,
Sous les coups de sabot d'un enfant des chaumières,
Qui l'abandonne enfin ensanglanté, meurtri ;
Il replie en tremblant son épineuse armure,
S'allonge, autour de lui jette un regard furtif,
Et, le danger passé, murmure
D'un accent débile et plaintif :
- Où me cacher ?... où fuir ?... regagner ma demeure
Est au-dessus de mon pouvoir ;
Mille dangers que je ne puis prévoir
Me menacent ici... Faut-il donc que je meure ?...
J'ai besoin d'un refuge et d'un peu de repos
Pour laisser guérir mes blessures ;
Mais... où sont les retraites sûres ?
Qui prendra pitié de mes maux ?
Un lapin, habitait sous des débris de roche,
Lapin pour qui la charité
N'était pas un vain mot ; attendri, il s'approche
Et lui dit : - Mon ami, je suis bien abrité :
Acceptez la moitié de mon modeste asile,
Asile sûr pour vous ; il serait difficile
De venir y chercher la trace de vos pas.
Puis, vous pouvez être tranquille :
Les soins auprès de moi ne vous manqueront pas,
Sur cette offre si gracieuse,
Le hérisson cheminait lentement,
Quand une pie officieuse,
Faisant signe au lapin : - Arrêtez un moment,
Je vous prie... un mot.., peu de chose...
Et puis au hérisson : - C'est un petit secret !...
Pardon au moins du retard que je cause ! Et le bon lapin, tout discret
L'engage à parler bas et dresse les oreilles,
- Comment ! Vous emmenez chez vous de telles gens !...
Vous allez un peu loin dans vos soins obligeants !
Je ne ferai jamais de sottises pareilles,
Moi... Vous ne craignez pas de vous en repentir !
Une fois sa santé, ses forces recouvrées,

Vous serez le premier peut-être à ressentir
Avec son mauvais coeur, ses pointes acérées ;
Et quel moyen alors de le faire sortir ?...
Le lapin lui répond : - Aucune inquiétude
Ne doit nous détourner d'un élan généreux :
Il vaut mieux s'exposer à de l'ingratitude
Que de manquer aux malheureux !
Dombre

Correspondance

Matérialisations des Esprits

Nous recevons de M. Brion d'Orgeval une lettre fort intéressante que nous nous empressons d'insérer, car elle confirme la lettre de M. de Lwoff sur le même sujet. Nous remercions vivement notre correspondant, le priant de présenter notre souvenir bien sympathique au médium Williams, que nous désirerions tous posséder à Paris, les manifestations produites avec son aide étant des plus remarquables. La relation de M. de Lwoff sera donnée en janvier 1874.

Monsieur,

Permettez à un ancien ami et disciple du vénéré Allais Kardec, à un des médiums qui coopérèrent avec lui à la formation de la Société, de vous donner la relation de quelques séances données à la Haye (Hollande) par le remarquable médium anglais, Charles Williams, dont toute la presse spiritualiste anglaise s'occupe en ce moment. C'est à la prière du Cercle d'études de la Haye, que Ch. Williams a bien voulu se rendre en Hollande pour y donner, pendant un mois, une série de séances des plus remarquables.

Ch. Williams est un jeune homme de vingt-quatre ans, de manières simples et distinguées ; sa puissance médianimique, pour les manifestations physiques, est des plus développées. Quand une chaîne fluidique de douze personnes est formée, tous les objets, les plus lourds comme les plus légers, sont déplacés et volent de toutes parts. Les instruments de musique ou à percussion sont joués dans l'espace avec fracas par des mains lumineuses, visibles et tangibles. Lui-même est enlevé subitement vers le plafond, y reste suspendu dans une position horizontale et parcourt ainsi les airs contre toutes les lois connues de la statique et de l'attraction terrestre.

J'ai été moi-même témoin de tous ces phénomènes, dans quatre séances données chez différentes personnes notables de la Haye, et quoiqu'ayant déjà été plusieurs fois à même de voir des manifestations physiques des Esprits, je n'en ai pas encore vu qui aient donné ce degré de force et d'intensité. L'illusion n'était permise à personne de nous, car les Esprits nous parlaient avec des voix sonores ou douces, nous touchaient avec des mains très grosses ou plus petites ; les instruments qui jouaient de tous côtés dans les airs, venaient nous frapper quelquefois avec assez de violence ; plusieurs d'entre nous étaient enlevés très haut par des mains qui nous appréhendaient fortement. Des expériences de toutes sortes, et dont le détail serait trop long, venaient nous surprendre par leur étrangeté et leur impossibilité par les moyens humains, et nous plongeaient dans le plus profond étonnement.

Dams la deuxième partie des séances, le médium Williams est entransé, mis en léthargie par les Esprits. Un de ceux-ci, John King, l'un des Esprits familiers du médium, apparaît. Nous voyons d'abord dans l'ombre une lumière douteuse, voilée, puis un long vêtement blanc ; une tête noble, accentuée, à longue barbe brune, se montre à nous ; cette tête est coiffée d'une sorte de turban ou chaperon, cette apparition glisse sur le parquet et vient au milieu de notre cercle. L'Esprit tient dans ses mains une lumière dont l'éclat est tout particulier. C'est un disque lumineux formé, dit l'Esprit, par le fluide vital pris au médium surtout et à la chaîne magnétique que nous formons. Cette lumière s'affaiblit parfois ; l'Esprit semble la ranimer en la magnétisant de la main droite, elle devient alors très brillante et rayonne sur les assistants et sur le médium, que l'Esprit de John King nous montre

endormi dans son fauteuil. John King vient se montrer devant chaque personne du cercle, à trente centimètres à peine de la vue ; sa physionomie jeune, accentuée, ses yeux bruns, perçants, intelligents font sur tous les assistants la plus vive impression. Il répond d'une voix forte aux questions qui lui sont faites. Il dit « que sa mission d'Esprit est de produire ces phénomènes pour frapper les sceptiques et donner une base positivé au spiritualisme. Que si cette mission est remplie par lui avec zèle, un avancement rapide sera sa récompense. »
On lui demande s'il veut soumettre sa lumière, sa lampe mystérieuse, à notre examen, il y consent et vient déposer dans les mains de chacun de nous, et à tour de rôle, son disque lumineux, qui semble au toucher un ovoïde aplati en cristal, tiède de la seule chaleur de la main ; brillant à notre vue de l'éclat de l'aigue-marine qui serait dépolie, et répandant partout un rayonnement doux et bleuâtre.
L'étrangeté de cette scène est indicible ; l'admiration, le recueillement et la reconnaissance sont dans tous les coeurs. C'est alors Keaty King, la compagne de John, qui apparaît aussi. La lumière qu'elle tient est plus faible, car les forces fluidiques du médium et du cercle s'affaiblissent. La tête de Keaty est petite, ovale, les cheveux longs et dénoués, la physionomie très douce, vêtement blanc. Elle trace sur un papier qu'on lui donne ces mots en anglais : God bless you, et signe son nom. Je tends un instant la main vers elle, et je sens une main petite et douce qui tient la mienne pendant quelques secondes, puis elle me quitte en me faisant toucher un pli de son vêtement, qui m'a semblé de mousseline très fine et sans apprêt. L'apparition s'efface graduellement et disparaît.
Le Spiritisme a, depuis longtemps déjà, tiré ses déductions de tous ces phénomènes et de ceux du même ordre qui se produisent de toutes parts. Le médium Williams a l'intention de se rendre à Paris dans le courant de l'année prochaine. Les manifestations physiques, bien que prenant seulement le second rang dans les études de votre Société, je pense pourtant qu'en raison du degré extraordinaire de puissance médianimique de Ch. Williams, nos amis de Paris n'auront qu'à se féliciter d'avoir assisté aux séances de Ch. Williams ; celui-ci est toujours heureux de consacrer aux spiritualistes et aux hommes de bonne volonté, les précieuses facultés que Dieu lui a départies.
Si vous jugez, M. le rédacteur, cette lettre susceptible d'intéresser les lecteurs de la Revue spirite, je vous serai très obligé d'en faire la publication dans un prochain numéro, et vous pouvez disposer de mon nom pour la signer. Je vous prie, cher monsieur et frère en Spiritisme, d'agréer l'assurance de mon entier dévouement et mes salutations bien distinguées.
Brion Dorgeval,
La Haye, 12 novembre 1873.
Professeur de chant. Hofspui, 141.

Manifestations au verre d'eau

Cordes, 22 octobre 1873.
Messieurs et frères en Spiritisme,
En avril dernier, je vous adressai la relation de quelques manifestations au verre d'eau. Je viens aujourd'hui vous entretenir d'une série d'observations non moins intéressantes, avec prière d'en informer, selon les instructions du maître Allan Kardec, plusieurs sociétés s'occupant plus spécialement de ces sortes d'expériences, à l'effet de les contrôler sérieusement : je me borne à citer les faits remarqués, laissant à, d'autres plus capables le soin de les expliquer, après mûre réflexion et un contrôle sérieux.
J'ai à ma disposition un médium voyant excellent ; il voit les Esprits, non seulement avec ou sans le secours du verre d'eau, mais encore il constate le fluide qu'ils projettent sur les incarnés, soit pour se communiquer à eux, soit pour les instruire ou les obséder.
Avec son concours, nous avons pu établir : 1° que les fluides sont composés d'une infinité de molécules excessivement petites et serrées, ressemblant à un brouillard très épais ; ces molécules sont matérielles, plus ou moins pures et lumineuses, plus ou moins sombres, selon le degré de supériorité ou d'infériorité des Esprits qui les projettent. (Instruction des guides de plusieurs groupes.) J'ajouterai que plusieurs. Esprits trompeurs se sont communiqués, projetant un fluide assez pur mais non lumineux ; appartiendraient-ils à la catégorie des Esprits élevés en science et

non en moralité ? L'avenir nous l'apprendra.
2° Les Esprits donnent aux fluides dont ils font usage, la couleur qui leur convient, la volonté leur suffit. (Un Esprit s'est montré au médium sous les traits d'Allah Kardec ; il a donné à son fluide successivement et coup sur coup, les couleurs de rouge, rose, bleu, jaune, vert, blanc de lait ; ce fluide était très pur et très lumineux, l'éclat du diamant est bien pâle comparé à celui de ce fluide.
3° Les Esprits peuvent donner à leur périsprit la forme et les apparences d'autres désincarnés, lors même que ces Esprits leur seraient supérieurs ; conséquemment, ils peuvent prendre la figure cl' un in carné.
4° Les fluides traversent tous les corps ; nous avons expérimenté avec de la fonte de fer, du bois, de la porcelaine, du verre, du cristal.
5° On peut rendre les fluides, non seulement visibles à tous les yeux, mais encore palpables sous forme de poussière ; en concentrant une certaine quantité de leurs molécules, je me suis convaincu du phénomène par de nombreuses expériences faites ici et chez l'ami et frère Blanc de Gaillac. Le procédé est bien simple : il n'y a qu'à verser quelques gouttes d'eau distillée dans un verre ou dans un objet quelconque ; magnétiser cette eau pendant un certain temps et la faire évaporer ensuite, soit au soleil, soit au feu. L'évaporation accomplie, on trouve au fond du verre ou de l'objet dont on s'est servi, un dépôt qui est du fluide concentré, l'eau distillée ne laissant pas do traces.
Voilà, messieurs, les remarques que j'ai faites et dont j'avais à vous faire part, persuadé qu'elles seront de quelque utilité pour le bien de notre cause. Si vous croyez devoir nous donner quelques indications sur la marche è suivre désormais dans nos expériences, nous les recevrons avec bonheur et reconnaissance.
A suivre

Le Spiritisme devant le tribunal du bon sens

Tel est le titre d'une brochure imprimée cette année, en langue russe, à Twer, chef-lieu d'une province du même nom. L'auteur voyait le Spiritisme prendre du terrain dans le pays, et se propager par trop selon lui : en homme prévoyant et chagrin, il a voulu le perdre dans l'opinion des incarnés à qui cette doctrine est sympathique. Malheureusement pour ses projets, il a oublié ceci : une critique, pour avoir une valeur quelconque et produire son effet, ne doit jamais s'écarter des principes qui seuls peuvent lui donner un caractère respectable : il doit faire une exposition consciencieusement vraie du sujet qu'il veut critiquer ; 2° conserver toujours le calme et la modération dans les raisonnements. Ici, ces deux principes n'ont pas été observés par M. O. P.
Tout système nouveau, en science, surtout en philosophie et en psychologie, trouve de l'opposition dans certaines intelligences, qui cherchent par tous les moyens possibles, à arrêter sa propagation. Plus la force morale des idées nouvelles est grande, plus elles trouvent de barrières sur leur chemin, la réaction est en raison de l'action, c'est une loi. Dans cette lutte de principes, le fort résiste, le faible succombe. Depuis le christianisme qui a produit des martyrs et a régénéré le monde, jusqu'au socialisme de considérant qui n'a eu qu'un souffle d'existence, toutes les doctrines ont du subir les mêmes épreuves. Aussi, le Spiritisme ne peut-il avoir la prétention d'être seul à l'abri des critiques de ses adversaires. Fort de la logique qui lui sert de cuirasse, il aime les attaques dirigées contre lui, sachant qu'elles ne lui ont fait que du bien mais, en revanche, s'il accepte la guerre, il la veut honnête et loyale ; il n'a ni formules allégoriques ni mystères, et se montre au grand jour tel qu'il est, la simplicité de ses enseignements le rendant accessible à toutes les intelligences donc, ceux qui le parodient font preuve ou de mauvais vouloir, ou de légèreté impardonnable.
Après une courte entrée en matière, l'auteur, M. O. P., commence son oeuvre en injuriant la mémoire d'un homme honorablement connu clans la littérature, bien avant le Spiritisme ensuite, il discute différents points de cette doctrine : « C'est, dit-il, l'ombre d'un cocher qui, avec l'ombre d'une brosse, nettoie l'ombre d'un carrosse. » A quelques exceptions près, on ne rencontre, dans cette critique, que des ombres créées par l'imagination de l'auteur, et contre lesquelles il combat vaillamment, portant des bottes dans le vide, comme feu Don Quichotte de la Manche. En un mot, les paragraphes de la doctrine spirite, cités et combattus par l'auteur, sont transformés et exposés

sous un faux jour. Pour en donner une idée, nous citerons ici un passage qui se trouve page 41 : « Selon l'enseignement des spirites, les âmes humaines ont leur libre arbitre mais, comme ils prétendent en même temps que les âmes désincarnées n'ont pas conscience d'elles-mêmes, il en résulte une contradiction évidente, un non-sens. Sans conscience de son moi, le libre arbitre est une absurdité. »

Pour quiconque connaît un peu la doctrine spirite, ce passage n'a pas besoin de commentaire ; c'est ainsi que notre doctrine est entièrement interprétée. En lisant M. O. P., on le voit, l'auteur invente et veut rendre les spirites absurdes et ridicules puis, les questions qu'il fait de temps en temps attestent son ignorance complète en Spiritisme. Citons deux exemples : « 1 ° A quoi sert l'incarnation, puisqu'on ne se souvient pas des existences passées ? 2° Si la réincarnation est nécessaire pour expier les fautes commises dans les incarnations précédentes, pourquoi les âmes s'incament-elles pour la première fois ? » etc.

Ce sont là des questions élémentaires du Spiritisme, qu'il n'est pas permis d'ignorer ; le critique aurait dû préalablement lire les livres qui donnent la solution de ces problèmes, ils sont nombreux et il est surprenant qu'il ne se soit pas donné la peine d'en prendre connaissance. Tous ses raisonnements sont pleins de fiel ; souvent ils sont remplacés par des sarrasines pleines d'ironie. L'auteur s'oublie à ce point, de vouloir insulter quelques millions d'hommes éclairés, consciencieux, et veut prouver que les spirites ne sont pas chrétiens !... Imitant les Veuillot, dans son style il n'a ni calme, ni dignité.

En Russie, on peut écrire et publier tout ce qu'on veut contre le Spiritisme et les spirites, mais il est défendu de rien imprimer en leur faveur. Aussi, l'auteur sachant que personne ne pourrait lui répondre, et se sentant protégé par la censure officielle, profite-t-il largement de sa position, imitant ce roquet minuscule qui aboie contre un molosse fort et paisible. Cette oeuvre de haine peut être partagée en deux parties ; dans la première, l'auteur prétend combattre le Spiritisme par la logique ; dans la seconde, il le discute au point de vue religieux !

La Revue spirite ayant beaucoup d'abonnés en Russie, nous avons cru devoir lui faire part de nos sentiments sur une oeuvre qui, grâce à l'auteur lui-même, a manqué son but ; ajoutons à la louange du public, et nous sommes bien informés, que depuis un an que ce pamphlet contre le Spiritisme est imprimé, c'est tout au plus si trois cents exemplaires en ont été vendus.

H. Steckt

Variétés

Photographie de l'Esprit Katie King, au moyen de la lumière du magnésium

Notre correspondant, M. le D[r] F., a bien voulu nous envoyer la traduction suivante :

Je prends la liberté de vous transmettre sans commentaires, la traduction de deux articles extraits du journal « le Spiritualiste » ; ils engageront les spirites à aller voir miss Florence Cook, belle jeune fille de dix-sept ans et médium. Les séances ont lieu au domicile de ses parents, London-Kackney (Angleterre).

Une série de séances a été tenue récemment au domicile du sieur Henri Cook (Hackney), en présence de témoins responsables, pour obtenir la photographie de l'Esprit nommé Katie King, sous l'influence du médium miss Florence Cook. Les efforts des expérimentateurs ont été récompensés.

Les soussignés, réunis chez le sieur Henri Cook, désiraient obtenir photographiquement la forme matérialisée de l'Esprit nommé Katie King, se manifestant toujours par la médiumnité de Florence Cook, qui parle distinctement à tous les auditeurs et se rend visible à tous les assistants. A la séance du 7 mai, l'Esprit de Katie se montra complètement au grand jour ; précédemment, il ne pouvait se rendre visible que dans une demi-obscurité. La lumière voilée dont on se sert dans les séances étant insuffisante pour l'obtention de la photographie, nous suivîmes le conseil de Katie en employant la lumière du magnésium.

M. Harrisson photographe, après avoir rendu la chambre très obscure, se servit de la lumière magnésique. Miss Cook était assise soit dans une armoire en bois ou un cabinet ayant ouverture et porte. (C'est à cette ouverture que se manifestent les Esprits.) Attachée avec des cordes et du fil à

coudre, elle est placée sur un tabouret assez bas pour ne pouvoir regarder par l'ouverture ni se lever ; elle peut être tenue par des personnes assises auprès d'elle, et cela, sans qu'elle le sache, car, à peine dans le cabinet, elle est sous l'influence du sommeil magnétique.
Les premiers jours, Katie ne supportait la lumière magnésique que pendant quelques secondes, elle apparaissait à l'ouverture et son image se fondait aussitôt, pour aller puiser des forces nouvelles chez le médium et les assistants. Les Esprits nous disent que le corps fluidique avec lequel ils se rendent visibles et se font entendre, est composé chimiquement aux dépens des fluides du médium : ils se condensent et se matérialisent.
Katie s'habitua à la lumière à tel point, que, le 7 mai, quatre de ses photographies furent obtenues avec les conditions suivantes : la porte du cabinet entièrement ouverte et remplacée par des draperies ; la séance dura deux heures avec suspension de trente minutes. Le médium étant en sommeil, les assistants rendent les conditions très favorables par leur communauté de pensées ; l'Esprit de Katie sortit et vint dans la chambre ; sa robe blanche était courte, elle laissait à découvert ses bras et son cou d'une beauté vraiment artistique. Une parure blanche, posée en arrière, laissait voir sa magnifique chevelure brune. Ses yeux grands et brillants, d'une couleur grise particulière, ses lèvres purpurines, le teint rosé lui donnaient l'aspect d'un être vivant. Nos exclamations de joie et d'admiration lui firent plaisir. Pendant les trente minutes de repos, à la clarté d'une lampe carcel, Katie marchait et parlait à chacun de nous, tenant une conversation animée, nous critiquant avec grâce et gaieté ; elle s'éloigna ainsi, peu à peu, du cabinet dans lequel le médium dormait, et parvint au milieu du salon.
Les portes de la salle étaient ouvertes pour faciliter la circulation des opérateurs et de leurs préparations chimiques. Après chaque production de luinière magnésique et de prises photographiques, les fenêtres étaient ouvertes et la lumière crépusculaire y pénétrant à flots, nous nous levions, allant et venant, sans paraître déranger Katie. Les conditions étaient excellentes et les manifestations ne furent pas interrompues. Katie se posa même sur l'épaule de M. Luxmore et prit en se plaçant pour être photographiée, une lampe avec laquelle elle s'éclaira le visage ; elle prit aussi les lunettes d'un assistant et s'en servit pour examiner le cercle des personnes assises.
A d'autres, elle toucha, elle tira les cheveux, et permit à miss Corner de toucher sa robe, voulant lui prouver qu'elle était en étoffe véritable. M. Harrisson, sortant de la chambre noire, tenant une plaque à la main, vit Katie faire quelques pas pour le suivre et désirant voir l'épreuve négative, il la lui montra et voulut avoir la satisfaction de toucher l'Esprit. Pendant une autre prise photographique, un bras brun et robuste devint tout à coup visible à l'ouverture du cabinet, il paraissait menaçant; Katie apostropha l'intrus, lui disant qu'il était honteux pour lui, un Esprit, de vouloir la déranger quand il ne le fallait pas, et lui ordonna de s'en aller. Vers la fin de la séance, Katie sentant ses forces l'abandonner, annonça qu'elle ne tarderait pas à se dissoudre ; le médium paraissait affaibli, peut-être était-ce par la lumière dont la clarté pénétrait constamment dans le cabinet.
Tout à coup, Katie sembla se désagréger, s'évaporer, et nous ne vîmes bientôt plus qu'une tête ; elle nous disait : Chantez une hymne pour me fortifier, car je ne puis me tenir debout ! » Nous chantâmes avec tant d'ensemble et de volonté, que Katie apparaissant de nouveau put poser encore une fois. Elle secoua la main de M. Luxmore, lui disant : « Faites sortir le médium du cabinet, car il est affaibli. » La seule condition qu'elle nous ait imposée était de ne pas la fixer pendant la pose ; cette séance eut lieu sous le contrôle le plus sévère, dans des conditions telles, que toute supercherie devenait absolument impossible. Ainsi, avant de commencer la séance, miss et M^{me} Corner conduisirent le médium dans une chambre, le déshabillèrent pour visiter ses vêtements et le réhabillèrent elles-mêmes, en lui jetant un léger caoutchouc gris sur les épaules ; elles le conduisirent dans la salle des séances. Là, M. Luxmore lui lia les mains solidement avec des ficelles sur lesquelles furent apposées les cachets d'anneau appartenant aux assistants, l'extrémité de la ficelle passait par un trou pratiqué dans la cloison du cabinet, pour être solidement attachée au fauteuil d'une darne ; l'on pouvait ainsi sentir le plus petit mouvement du médium. Les témoins soussignés ont cacheté les noeuds et assis miss Cook dans le cabinet.

Amalie Corner, Carolina Corner, S.C. Luxmore, G.C. Tapp, William, M. Harrisson. Suivent les adresses dans Londres.
M. Luxmore nous adressa encore le récit qui suit : « Le 7 mai, nous avons obtenu la photographie bien réussie, si ardemment désirée, de l'Esprit Katie. Les difficultés à surmonter ont été bien grandes, car la lumière dont nous nous sommes servis dans cette circonstance était produite par la poudre du magnésium. L'entonnoir servant à conduire cette poudre étant trop étroit, il s'est bouché et nous n'obtenions que des images imparfaites. Le 7 mai 1873, nos peines et nos dépenses eurent un heureux résultat ; miss Cook sévèrement surveillée, la maison ayant été préalablement visitée et toutes les mesures de précaution bien prises, les mains du médium étant solidement attachées, il fut assis sur un escabeau très bas dans le cabinet ; la stature de Katie était plus grande que celle de miss Cook ; l'Esprit parlait, se mouvait librement dans la salle, tandis que son médium dormait d'un profond sommeil magnétique. Pendant les manipulations, les Esprits nous disaient : « C'est difficilement et avec beaucoup de peine que nous parvenons à nous condenser pour nous rendre visibles sous l'action de la lumière » cette cause doit influer sur les autres manifestations spirites, telles que récriture directe, l'harmonie musicale aussi, les phénomènes d'apports d'objets étrangers, réussissent-ils mieux dans les lieux obscurs et bien clos.
Nos essais coûtaient de l'argent, du temps et du travail, mais nous avions tous contribué avec plaisir à ce qui pouvait donner un bon résultat. La patience du médium mérite particulièrement des éloges, et nous applaudissons à la ferme volonté du bienveillant Esprit Katie. La scène était intéressante : ici, des tables couvertes d'appareils autour, le cercle des assistants sur une tribune, près du plafond, M. Tapp dirigeait la lumière magnésique, et au commandement du photographe un jet de lumière rayonnait sur une forme charmante, étrangement idéale, habillée de blanc. Dans nos coeurs il y avait frémissement, attente, satisfaction profonde.
Le 12 mai, on a pris, chez M. Henri Cook, d'autres photographies spirites de Katie, bien plus positives que les premières. Un correspondant du Daily Telegraph, l'auteur de l'écrit : Unortlsodox London letters, était présent à cette séance ; il a attaché lui-même les mains du médium, et posé son cachet sur les noeuds trouvés intacts après la séance.
Étaient presents : M. Gully de Malvern, miss Catharina Poyats, miss Withall et Brixton, MM. Withall, Tapp, Harrisson, qui attestent que l'Esprit Katie s'est manifesté à plusieurs reprises pendant cette séance, afin de se faire photographier ; que miss Corner était assise à la porte ouverte du cabinet dans lequel le médium était assis, lié et plongé dans le plus profond sommeil ; tous déclarent avoir vu l'Esprit et le médium simultanément.
Ont signé : Amalie Corner, Carolina Corner, S.C. Luxmore, G.C. Tapp, William, M. Harrisson. »

Souvenirs de voyages

Extraits de quelques croyances religieuses particulières aux naturels des îles Sandwich. Chant Kanake traduit du hawaïen

Les sauvages des îles Sandwich supposent avoir deux âmes, l'une reste toujours avec le corps, l'autre a le pouvoir de le quitter soit pour le bien, soit pour le mal, pour aider un ami, pour poursuivre un ennemi. Certaines gens sont supposées posséder le pouvoir d'exorciser les Esprits enclins au mal, et même de pouvoir les anéantir. Leur âme est distincte du corps, quoique ayant un lien de parenté avec celui-ci, aussi l'appellent-ils : hoapiti o ke kino (près, adhérent du corps).
Je vous donne ces détails préliminaires pour vous mieux faire comprendre le chant suivant, que je traduis aussi fidèlement que possible. C'est le commencement d'une ode à l'Esprit ; je regrette de ne l'avoir pas eue tout entière :

Adieu, toi, âme, près compagnon du corps,
Compagnon dans la pluie et dans le soleil,
Dans le perçant froid et dans l'humide rosée.
Adieu, mon âme ; nous avons vécu en
Commun, ensemble, dans la tranquille retraite ;
Nous avons été compagnons dans fa foule

Et dans les endroits silencieux.
Et tu t'en vas, ami, de mon sein, dans
La sombre tempête. Oui, cours avec moi
Sur les vagues des hautes mers, et
Combats contre les quatre vents ;
Mon compagnon en rares repas complets,
Et en longs jeûnes affaiblissants.
Pendant que vivant ici, le soleil a
Poursuivi sa course (roulé devant lui)
Et que quatre années pleines ont passé ;
Ce n'est plus qu'une vapeur d'un souvenir aimé.

Pour ce qui concerne l'origine de ce peuple, ces Indiens croient être venus d'une île étrangère de Tahiti. Les premiers habitants apportèrent avec eux une truie pleine, une chienne pleine et un couple de poulets. Avant d'aborder l'île, ils demandèrent aux dieux, seuls habitants de l'île Hawaï, la permission d'y rester.
Il est aussi parlé, dans une de leurs légendes, d'un prêtre qui eut par vision une communication de son dieu ; il lui fut révélé l'existence de Tahiti, sa situation et sa distance d'Hawaï, et qui lui ordonna d'y aller. Obéissant à l'ordre de son dieu, il partit d'Havai en compagnie de quarante compagnons, dans quatre pirogues doubles. Après une absence de quinze ans, il revint et donna un récit de son voyage. Il avait visité une contrée appelée Hopokani, qui abondait en coquillages ; les habitants étaient superbes à voir et possédaient des fruits délicieux en abondance.
Le nom de cet Hawaïen était Kamapiikai, ce qui veut dire : enfant de la mer. A Hopokani existait une fontaine de longue vie. En se baignant dans ses eaux, si vieux, infirme, malade ou laid que l'on fût, on reprenait la jeunesse, la santé, la beauté. Une autre tradition fait descendre les habitants des dieux qui habitaient Hawaï. Il existe aussi une tradition du déluge qui constate que toute la terre, excepté le sommet de Mauna kea (montagne d'Hawaï), fut submergée par d'abondantes pluies et par les flots soulevés de la mer. Quelques habitants se sauvèrent dans leurs pirogues et restèrent sur le sommet de la montagne ; ce déluge est appelé Kdiakahnialii ou le grand déluge de Hanalii.
Une autre tradition parle d'une nuit perpétuelle avant l'existence du monde. Rien de ce qui est n'existait ; quelques-uns de leurs dieux excepté. Je n'ai rien trouvé sur la création. L'île d'Hawaï est sortie d'un grand oeuf déposé par un immense oiseau, et qui, en éclatant, a formé l'île.
Josué. Il est dit aussi que Mani, un de leurs dieux, arrêta le soleil en posant la main dessus, afin de permettre à sa femme de finir un ouvrage qu'elle devait terminer avant la nuit.
A suivre
D^{r} Ollivier

Manifestations spirites Port-Prince (Cuba)
Lettre de M. A. M. U.
« Vous avez dû recevoir le Fanal de Puerto Principe (Port- Prince), qui relate les faits spirites de la maison Nicolas Porro et d'autres habitations voisines, semblables aux phénomènes imprimés dans la Revue spirite d'Allan Kardec, et aux apports d'objets et déplacements de meubles survenus à Alicante (Espagne). Ici, je ne vois pas l'action d'Esprits moqueurs, mais bien le désir, de la part des invisibles, d'engager les habitants de l'île à étudier le pourquoi de ces phénomènes, et à répandre ensuite le Spiritisme dans toutes les familles. Cette doctrine consolante et sublime, ami U., m'a fortifié et fait aimer la voie du bien ; la seule et bonne chose recueillie pendant mon voyage, est mon initiation à cette philosophie que j'appelle troisième révélation.
Habitant de l'île Cuba, je désire à tous mes compatriotes le même bienfait ; en lisant, ils se régénéreront comme moi, pendant ma longue maladie ; ils chasseront les contrariétés, ils puiseront, dans les ouvrages d'Allan Kardec, la résignation et le courage de tout supporter, et même la force de remercier Dieu qui, dans ce monde, nous donne le moyen d'expier nos fautes. Votre frère vous le

dira, ami U. ; jamais une plainte ou une impatience de ma part, quand, éloigné de ma femme et de ma fille qu'il eût été si doux de me voir fermer les yeux, je me sentais mourir aux bains de Trilla (Espagne). Aujourd'hui, je suis près d'elles et remercie Celui qui, dans sa miséricorde infinie, me donne l'espérance de vivre pour répandre la doctrine spirite. »

M. U. après la lecture de cette lettre et celle de M. Virgilis Porro, résidant à Marseille, écrite à M. de Cuba., lettre qui donne une copie des faits qui vont suivre, et extraite d'une lettre de son frère, Nicolas Porro, a su, par des amis, que les spirites seuls pouvaient donner une explication vraisemblable et rationnelle de ces phénomènes ; désirant s'instruire et être utile à ses compatriotes, cet honorable monsieur, que nous n'avions pas l'honneur de connaître, est venu nous soumettre la relation du journal le Fanal, concernant les phénomènes des 22, 23 et 24 septembre dernier ; nous lui avons promis de faire une évocation, que nous aurions le plaisir de lui envoyer avec un cahier de la Revue contenant le récit dont il s'agit.

Phénomène étonnant (Extrait du Fanal.)
« Un fait surprenant, mystérieux, extraordinaire, a eu lieu hier dans cette ville ; en l'imprimant, nous nous demandons si nos lecteurs ne le mettront pas en doute. La nuit arrivait, une servante de la maison de M. Nicolas Porro, située rue Sainte-Anne, 38, alluma les deux bras d'un lustre suspendu au salon ; quelques instants après, le globe et le tube de l'un de ces bras, pourtant bien assurés, tombèrent pour se briser. Quelques minutes après, le tube et le globe opposés eurent le même sort devant les personnes de la maison, toutes préoccupées de ce fait inattendu ; l'une d'elles ouvrit alors la porte d'une galerie où se trouvait aussi une suspension éclairée, et aussitôt, on la vit osciller vivement et tomber par terre, au grand ébahissement de la famille. Quelques instants après, un buffet de la salle à manger rempli de cristaux, que deux hommes eussent eu de la peine à remuer, s'écarta lui-même du mur où il était appuyé, pour tomber sur le parquet avec violence, en brisant en parcelles minimes tous les cristaux ; un grand portrait de famille, suspendu au salon, avançait et reculait sous l'action d'une force inconnue, le cadre et son verre en cristal s'en détachèrent aussi pour se briser en morceaux.
Les objets divers placés sur une toilette de la chambre à coucher, sautèrent verticalement, puis horizontalement, pour se casser en fragments sur le plancher, et une bouteille en argile, qui venait d'être placée sur un guéridon, fut jetée à terre. Quel est cet agent mystérieux, se disait-on ?... Mais ce ne fut pas tout, chez madame Mariana Abstengo, en face de la maison Porro, le couvert en marbre d'une grande toilette en acajou fut lancé à terre avec tous les objets d'ornement qui le couvraient; à ces débris, vinrent se joindre ceux d'une cuvette remplie d'eau qui, préalablement, était sortie du trou où elle était placée sur le lavabo, pour faire un circuit horizontal de deux mètres. Mademoiselle Alicia Adam vit son collier en jais se détacher rapidement pour aller se briser, et enfin un mape se détacha du mur et l'un des clous qui le soutenaient se plia en deux. Ces phénomènes ont eu lieu entre six et huit heures du soir, le 22 septembre 1873, en présence de spectateurs nombreux se regardant avec stupeur, et ne sachant rien expliquer. L'air était calme, le ciel pur et la chaleur supportable ; aucune tempête n'avait précédé l'ensemble de ces mystérieuses choses, et l'atmosphère ne présentait rien d'anormal ; il n'y avait ni perturbations météorologiques, ni tremblements de terre.
Les gardiens de la paix avaient été appelés pour surveiller ces maisons, abandonnées par leurs habitants ; pendant la nuit, tout fut calme, mais le 23, à huit heures du matin, avec de bonnes conditions atmosphériques, la maison de M. Roque Villardel, attenante à celle de M. Porro, fut le théâtre de faits semblables à ceux de la veille. Une console en marbre soutenant un miroir, a sauté au-dessus de ses points d'appui pour se casser en morceaux, et en même temps une petite table en cèdre s'inclina en avant avec lenteur, et tomba. En ville on était agité, et les personnes les plus éclairées cherchaient à donner aux habitants consternés une explication vraisemblable et consolante, mais l'imagination s'adressait aux causes surnaturelles, les savants ne pouvant rien définir. Ils disaient que l'électricité, agent puissant et universel, avait produit ces résultats très ordinaires mais

on leur montrait que les objets soumis à la force inconnue étaient de mauvais conducteurs et idio-électriques, puisqu'ils étaient en verre, cristal, porcelaine et bois.
A Port-Prince, les habitants et surtout les locataires du quartier où se passent ces incidents étranges, sont très inquiets mais ils doivent se rassurer, puisque l'ennemi invisible ne s'attaque qu'à des objets bien déterminés. Pourtant, nous l'avouons, ces choses sont dignes d'étude, et les hommes instruits devraient s'unir pour faire des expériences et rechercher la cause qui a pu produire ces effets, insolites et perturbateurs.
Les phénomènes ont continué le 23 septembre ; M. Porro et sa famille s'étaient réfugiés dans l'habitation de M. Cornelio Porro, son neveu, et là, une statue en marbre tomba par terre ; elle s'y brisa ; une cuvette et le lavabo placés dans une chambre, vis-à-vis du salon, eurent le même sort. M. C. Porro eut alors l'idée de coucher tous les meubles sur le parquet, et sa maison reçut des visiteurs jusqu'à dix heures du soir. Le 24, un pot de fleur, placé sur le chapiteau d'une arcade qui séparait la salle à manger d'une galerie extérieure, sauta tout à coup dans la salle, et, mu par la force mystérieuse, il continua, en se balançant, à avancer après avoir traversé une chambre à coucher, il se brisa en fragments sur une galerie. Plus tard, une boîte en fer-blanc remplie d'alpistes, disposée sur un buffet de la salle à manger, sauta jusque sur une fenêtre du salon, fort paisiblement, en présence des familles Porro réunies.
Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ces étonnantes et incompréhensibles perturbations.
Telles sont, monsieur le rédacteur de la Revue spirite, les phénomènes remarquables racontés par le journal le Fanal et les lettres que j'ai eu l'honneur de vous soumettre ; puissiez-vous en donner la cause et en expliquer les effets ; je soumettrai vos observations à Port-Prince. Je vous remercie de votre bienveillance et vous salue bien cordialement.
Pour traduction conforme, U.

Après la lecture de ces faits remarquables, nous avons fait l'évocation suivante :
Chers Esprits, voudriez-vous nous donner votre opinion sur ce qui précède ?
Médium, M. Pierre. Rue de Lille, 7.
- Messieurs, vous répondre est chose facile ; je m'étais promis de le faire, et comme jcesuis l'instigateur de ces faits, que mes enfants et petits-enfants doivent être avertis, j'ai obtenu la permission d'employer les Esprits qui s'occupent de ces phénomènes ; ils ont trouvé dans ma famille les médiums voulus pour accomplir leur tâche.
Oui, que mes clients si adonnés aux jouissances matérielles, et tous ceux qui sont mes descendants, sachent, au nom de leur vieux docteur, que, en dehors des lois reconnues officiellement par les hommes, il en existe qu'ils ne peuvent apprécier encore que par la pensée. Pour le prouver, nous avons remué, secoué des meubles, enlevé des objets pesants, malgré la loi d'attraction des corps vers le centre de la terre ; nous avons prouvé l'impuissance des savants et la puissance de l'invisible.
Mais ce n'est pas assez, mes enfants et mes nombreux amis sont prévenus, et, sans tarder, ils doivent s'occuper de Spiritisme, savoir comment et pourquoi ces effets se produisent, et comprendre qu'ayant des médiums parmi eux, partout où ils auraient couché, les phénomènes se seraient produits, les Esprits trouvant là un médium ou intermédiaire, dont les fluides sont similaires avec le leur donc, pour savoir ce que c'est qu'un Esprit, un médium, les fluides, et connaître les diverses catégories d'Esprits, il faut lire les ouvrages dictés par les invisibles (les habitants de l'erraticité), qu'Allan Kardec a écrits sous leur inspiration. Quand ce travail sera fait, le vieux docteur Porro vous l'affirme, vous aurez des conversations avec lui et vos autres amis, vos morts si vite oubliés !
Oui, nous vivons et sommes bien tristes de voir votre indifférence ; vous croyez que l'Esprit est immortel, habitants de Puerto-Principe, cela est vrai, nous vous voyons, nous vous entendons, et lorsque nous sommes les témoins invisibles du déchaînement de vos passions, que nous constatons votre égoïsme, votre jalousie, votre gourmandise et votre luxure, nous sommes désolés de vous voir mener une vie inutile, que vous serez obligés de recommencer ; heureusement un Dieu juste et bon, a institué pour tous les êtres le pouvoir de se réincarner, ce baptême par lequel les hommes peuvent racheter leur fautes. Je les vois ces pauvres amis, qui, en naissant, portent avec eux la maladie

héréditaire, cette maladie qu'ils rapportent avec leur périsprit, la traîner comme un boulet, tant qu'ils ne sont pas devenus plus parfaits, en se rapprochant de la justice et de la bonté divine. Oui, goutteux, paralytiques, scrofuleux, fiévreux, phthysiques, gastralgiques, vous tous les éprouvés, vous portez la marque des fautes antérieures à cette vie ; cette loi que le Dr Porro ne comprenait pas, qu'il ne pouvait définir, il la connaît grâce aux Esprits généreux qui l'environnent. Le vieux praticien bénit Dieu, il ne le condamne plus pour des maladies incomprises et qui lui ont semblé déméritées.
Etudiez, Nicolas, Virgilis ; que tous nos enfants, parents et amis, s'empressent de se fortifier et de se guérir de leurs maladies morales, ces nourrices des maladies matérielles, par la connaissance approfondie de la loi spirite dont ils ont eu des preuves incontestables. Je demande pardon à nos amis d'avoir été la cause involontaire de bris de cristaux et objets d'art ; je ne le voulais pas, mais les Esprits employés, plus royalistes que le roi, ont prétendu que ces objets brisés violemment les avertiraient plus vivement qu'un simple déplacement de meubles.
Ton père et guide spirituel, mon fils Nicolas, D[r] Porno.

Madame Tappan

Notre reporter en Angleterre, M. Broccard-Boullan, nous envoie des relations bien intéressantes, au sujet de madame Tappan, médium inspiré, orateur de premier ordre ; cette dame, sous l'inspiration de ses guides spirituels, attire à ses séances deux et trois mille personnes qui viennent admirer son éloquence étrange, sa verve intarissable, son savoir presque universel. Elle traite avec la même facilité les questions les plus ardues de géologie, d'anatomie, de physiologie, de psychologie, d'art, de littérature, etc.
Dans la Revue de janvier 1874, nous insérerons l'une de ces improvisations mais nous ne pourrons rendre, ni l'expression complète de la pensée anglaise, ni la mimique du médium, ni l'enthousiasme qui illumine ses traits intelligents et réguliers. Nous remercions M. Broccard-Boullan, notre savant et honorable reporter, qui consacre son temps à établir des relations suivies entre tous les spirites de France et d'Angleterre ; la volonté d'un homme de principe, de coeur, qui a le sentiment d'un devoir impérieux, suffit pour rapprocher plus intimement tous les partisans du spiritualisme et du Spiritisme.

Des dangers de la vie politique

Dans ces moments difficiles ; ce sera peut-être rendre un service à quelques-uns d'entre nous que de livrer à la publicité les communications suivantes. Elles viennent de deux Esprits qui, de leur vivant, se sont laissé entraîner par la politique au delà de ce qui est permis par la loi de Dieu. L'un s'est livré à la politique au point d'oublier ses devoirs de famille ; l'autre, au point de devenir un grand coupable. Ce sont deux exemples entre lesquels il doit y avoir une infinité de degrés différents, mais qui peuvent suffire pour nous éclairer. Laissons la parole à ces deux Esprits ; ils nous instruiront mieux que pourrait le faire une longue dissertation. Le récit qu'ils nous font de leur situation est plus frappant que le meilleur discours, et les conseils du guide du médium sont préférables à tout ce que nous pourrions ajouter. Nous reproduisons d'une façon textuelle ces communications spontanées.

Évocation générale
Le médium. - Y a-t-il un Esprit ?
- Onqué.
- Qui êtes-vous ?
- Un ardent partisan du progrès social et politique.
- Êtes-vous vivant ou mort?
- Mort. Je le suis depuis longtemps.
- Souffrez-vous ?
- Oui, de mes fautes.

- Lesquelles ?
- Je me suis perdu sur la terre en me laissant dominer par la politique.
- Expliquez-vous ?
- Pour la politique, j'ai négligé mon travail, ma femme et mes enfants. Je suis devenu un mauvais père de famille.
- Et quelle est votre expiation ?
- Je constate ma faute ; je reconnais mes torts envers ceux que Dieu m'avait confiés.
- Vous ne souffrez que de cela ?
- Oui, car c'est ma seule faute.
- Il faut prier Dieu de vous pardonner, et chercher ensuite à réparer auprès de votre famille le mal que vous lui avez fait. Il faudra, en outre, essayer de détourner de la voie mauvaise que vous avez suivie, ceux que vous avez disposés à se laisser entraîner par les affaires générales, au point de négliger leurs devoirs intimes.
- Oui, c'est juste. C'est là une mission que je puis remplir.
- Vos intentions en politique étaient bonnes ?
- Oui, elles étaient bonnes, et c'est ce qui fait que je ne souffre pas d'une façon trop pénible. Mais, s'il est permis, s'il est même du devoir de chacun de s'occuper de la marche générale des questions qui s'agitent dans son pays ; s'il est bon de chercher incessamment à améliorer le corps social et à perfectionner les relations des hommes entre eux, il est absolument coupable de se laisser entraîner par ces choses, au point de négliger les devoirs primordiaux de l'incarnation. C'est ce que j'ai fait.
- Avez-vous encore quelque chose à me dire ?
- Non, merci de ce que tu as fait pour moi. Je suivrai ton avis. Je puis éviter à bien des malheureux trop enthousiastes, de tomber dans ma faute et de passer, par conséquent, par mes douleurs et mes regrets.
- Prions ensemble ? (après la prière).
- Merci, au revoir

Alexis Marl
- Qui êtes-vous ?
- Un mort qui souffre.
- Quelle est la cause de votre souffrance ?
- Une punition de ma conduite.
- Expliquez-vous, si vous voulez que je puisse vous être utile ?
- Je me suis perdu par la politique.
- Comment ?
- Oui ; j'étais un honnête bourgeois, tranquille et paisible. La République est, venue, je me suis laissé entraîner dans cet engrenage qu'on appelle la popularité. J'ai bien commencé, l'amour des grandes et rénovatrices idées me guidait. Mais, hélas ! Je n'en suis pas resté là ; l'ambition, ce démon terrible de l'homme, m'a mordu le coeur, et je n'ai pas eu la force de réagir ; je suis devenu ambitieux. Dès lors, ce n'était plus le bien qui guidait mes actes et soufflait mes paroles, c'était l'intérêt de mes desseins. Ob ! Comme le coeur s'aigrit dans ces milieux passionnés ! Comme la haine vient vite, et à la suite de la haine, le crime ! Comme l'idée sainte disparaît facilement pour faire place à des calculs particuliers. Comme on endosse de terribles responsabilités, car on ne guide plus l'ignorant on suit ses aveugles passions. On les flatte, on les excite, on les affole ces pauvres cerveaux faibles, on en fait des bêtes fauves et tout cela pour des applaudissements ! Terrible jeu que j'ai joué dans ma vie ! Seigneur, pardonnez-moi ; pardonnez-moi ; le sang que j'ai fait couler me noie.
- Qu'entendez-vous par cette dernière phrase ?
- Je veux dire que je suis entouré comme dans un cercle, des victimes que j'ai fait conduire à la mort car j'ai été, dois-je le dire, un pourvoyeur d'échafaud.
- Etes-vous poursuivi par vos victimes ?

- Non, pas par elles. Elles valaient mieux que moi mais leur souvenir me brûle le coeur.
- Il faut prier Dieu de vous pardonner. Il faut ensuite vous attacher à arrêter sur la mauvaise pente que vous avez suivie, les incarnés qui seraient sur le point d'en faire autant.
- Oui, merci. Il faut que je sauve autant d'êtres que j'en ai perdus.
- Il faut prier. Prions ensemble ? (après la prière).
- Merci. Ta prière est puissante. J'ai vu la voie qu'il me faut suivre pour obtenir mon pardon et le soulagement des douleurs morales que je ressens. Je prierai et viendrai écouter tes leçons.
Le guide. - Le premier Esprit est une honnête et bonne nature, ce qui l'a entraîné, c'est le désir du bien, mais l'amour social ne doit pas faire négliger les devoirs particuliers. Il regrette amèrement ce qu'il a fait, car s'il eût su mettre un peu d'équilibre dans sa vie, il était assez bon pour n'avoir plus à revenir sur la terre. Maintenant, il faut qu'il répare ; il va revivre, et dans son incarnation nouvelle, il aura des devoirs de famille lourds et pénibles. Il faut qu'il prie et surtout qu'il suive ton conseil ; cherche à faire éviter à d'autres les fautes qu'il a commises. C'est là le moyen le plus puissant que puisse employer un Esprit pour bien préparer une réincarnation, une expiation.
Au guide. - A-t-il besoin que je prie pour lui ?
- Non ; il y en a de plus malheureux. Le second, c'est autre chose, la politique a été pour lui un instrument de perdition ; l'ambition s'est glissée dans son coeur et s'est substituée au désir du bien. L'ambition lui a fait commettre des crimes, car il s'est fait l'excitateur des plus mauvaises passions pour en profiter. Il souffre terriblement. Il a eu longtemps sous les yeux le spectacle des douleurs qu'il a fait subir et des maux qu'il a causés. Maintenant, il va mieux. Il a prié, et Dieu lui a tendu une main secourable. Il faut prier pour lui.
- S'il revit, quelle sera son expiation terrestre ?
- Probablement, il aura comme rôle de donner de bons conseils et de lutter contre les excès. Probablement encore, il courra le risque de devenir la victime des passions qu'il voudra calmer. Mais ce ne sont là que des probabilités. Cet Esprit ayant encore à souffrir avant d'arriver à une réincarnation, il est impossible, actuellement, de répondre à ta question d'une façon certaine. La nature de cette incarnation dépend de choses que j'ignore pour le moment. Ce qui est sûr, c'est qu'il aura à expier, c'est-à-dire à souffrir du mal qu'il a causé.

Vingt-six jours après, le médium voit revenir les deux mêmes Esprits. Ils sont ramenés par le guide du médium. Voici leur communication textuelle :

Onqué.
- Est-ce Onqué déjà venu ?
- Oui ; je viens te donner de mes nouvelles. Mon état n'est pas pénible. J'éprouve sans doute un amer regret de n'avoir pas su profiter de ma dernière existence, pour quitter d'une façon définitive ce monde de douleurs, ceci c'est le côté triste de ma situation présente, mais, en dehors de cela, je me sens libre de corps et d'esprit ; je me sens l'âme lucide et puissante ; je me sens surtout bien lancé dans la voie du progrès.
- N'aurez-vous pas à revivre pour remplir des devoirs de famille que vous avez négligés ?
- Oui ; j'aurai à revivre. J'aurai à me montrer attentif à élever mes enfants et à subvenir aux besoins de ma famille. Mais l'existence que j'aurai à mener ne sera pas aussi rude que la dernière, car les fautes que celle-ci avait à expier ont été déracinées de moi.
- Votre état actuel n'est pas pénible ?
- Non ; je suis avec attention l'existence d'une famille à laquelle chaque jour je m'attache davantage. J'apprends, auprès d'elle, à vivre de cette vie intime que j'ai négligée, tu t'en souviens. Je fais mon éducation, et me fortifie l'esprit et le coeur pour triompher dans ma nouvelle incarnation.
- Est-ce tout ?
- Oui.
- Ne cherchez-vous pas à ramener aux devoirs de la famille, quelque incarné qui serait tenté de les négliger ?

- Non.
- Cela ne vous est pas utile ?
- Si.
- Pourquoi ne le faites-vous pas ?
- J'ai peur de n'être pas assez ferme et assez maître de moi. Je n'ose encore plonger ma pensée dans la vie politique. Je tremble de me voir, au lieu d'arrêter l'individu auquel je me serais intéressé, entraîné moi-même dans le mouvement. Ce serait pour moi une prolongation de douleurs et un retard de réincarnation. Quand je serai plus fort, j'essaierai de faire ce que tu me proposes ; adieu.

Marl Alexis
- Dieu te bénisse et te rende le bien que tu fais.
- Comment êtes-vous ?
- Mieux. Les images sinistres qui venaient se placer devant mes yeux et me rappeler chacun de mes forfaits, disparaissent peu à peu. Semblables à ce mal physique qui se guérit, dont les élancements douloureux deviennent de moins en moins fréquents, ces horribles tableaux couverts de sang m'assiégent de moins en moins. Je prie ! La prière, c'est le remède à toutes les douleurs ; c'est la consolatrice de tous les affligés ; c'est le moyen que Dieu, dans sa bonté, a donné aux êtres malheureux et coupables pour les relier à lui, et leur permettre de recevoir les effluves de sa mansuétude infinie. Je souffre moins, je prie. J'aurai plus tard, quand je serai mieux, à me préparer à une incarnation dans laquelle, je le vois sans horreur, tant j'ai dans mon coeur le désir de racheter mes fautes et le mal que j'ai causé, j'aurai à mourir victime conspuée, honnie et maudite, de ma bonté, de ma douceur et de mon dévouement. Je remercie Dieu de m'avoir permis de savoir que je pouvais un jour, après avoir fait autant de bien que j'ai causé de mal, après avoir brisé dans mon coeur la cause de mes fautes, foulé aux pieds mon ambition, monter vers lui, l'âme libre et l'esprit resplendissant d'une pure lumière.
Le guide. Onqué est relativement heureux. Il a pris goût au rôle qu'il remplit auprès d'une douce et honnête famille, tableau trop rarement offert à nos yeux d'Esprits qui scrutent le fond des coeurs. Onqué est bien lancé, et nous avons bon espoir que sa prochaine incarnation le mènera haut parmi nous, car il ne vivra pas seulement pour réparer sa faute, comme il est bon et avancé, il obtiendra une mission sérieuse sur la terre. Ne crois pas qu'il ait tort de ne pas suivre encore ton conseil, de détourner de sa faute un individu qui courrait le danger d'y succomber. Onqué marche avec sagesse, en prenant son temps et cette prudence est inspirée par nous. Il faut, avant de chercher à détourner autrui du mal, se fortifier soi-même dans le bien. Avant de chercher à ramener aux devoirs de la famille celui qui les néglige, il faut qu'au préalable Onqué les connaisse, ces devoirs, qu'il les comprenne, et aussi qu'il arrive à en apprécier la sainteté. Il faut qu'il les voie remplir par d'autres pour arriver à les aimer. Onqué, en te disant que son état n'est pas pénible, t'a donné la mesure du degré de progrès qu'il a déjà atteint. Aujourd'hui, le rôle qu'il accomplit près de cette famille ne lui est pas pénible avant, il lui eût été insupportable ! Il a plaisir à voir remplir à d'autres ces devoirs qu'il a méprisés ; c'est l'indice, chez lui, d'une rénovation qui s'opère dans les meilleures conditions. Ah ! Les incarnés dont la vie peut servir de leçon et d'exemple aux Esprits qui ont encore des progrès à accomplir, ne travaillent pas seulement pour eux. Ils seront, en outre, mille fois bénis, car ils sont les bienfaiteurs de milliers et de milliers d'invisibles.
Marl souffre de moins en moins. Les hallucinations auxquelles il s'est trouvé en proie, tendent à disparaître. La prière le guérit. Il revivra sur votre terre, où le malheureux aura sans doute à subir de douloureuses épreuves. C'est un Esprit énergique ; le repentir et le remords sont très développés chez lui, nous le voyons se vaincre et s'amender très rapidement.
- Que pensez-vous de la réincarnation qu'il croit obtenir ?
- Je le crois, il aura à expier par les épreuves dont il t'a parlé. Mais, je le répète, la réincarnation de cet Esprit aura lieu plus tard, et d'ici là Marl peut introduire des améliorations à son état. Ces améliorations dépendent de la volonté qu'il mettra à se repentir et à se purifier, et sa future réincarnation pourra s'en trouver modifiée et adoucie. »

Ainsi, gardons-nous, même avec les meilleures intentions, de nous laisser accaparer par une idée générale, au point de ne pas remplir les petits devoirs de la vie. Ils ont leur importance. Les exigences de famille, les relations de bienveillance, la charité journalière, ne sauraient, sans danger pour notre avenir, être négligés. Le dévouement ne peut et ne doit s'exercer au détriment des devoirs de chaque jour, fussions-nous guidés par le désir de faire le bien de la société; fussions-nous animés du saint désir de répandre le Spiritisme et sa morale.
Gardons-nous aussi, et surtout, des entraînements de la popularité. Flatter les idées ou les préjugés du peuple pour obtenir ses suffrages ou seulement même son approbation, c'est bientôt se faire l'esclave des passions que l'on a déchaînées ou des erreurs que l'on a répandues. Alexis Marl, au début, était mû par le désir du bien. Hélas ! Combien ont eu un semblable point de départ, qui, comme lui ensuite, se sont laissé entraîner par la jouissance de la vanité satisfaite ou par le stimulant de l'ambition, et ont fini par être bien coupables.
Le saint donne ses avis, ses conseils, toujours sages et bons, sans concessions aux erreurs ou aux passions d'autrui, car il n'a jamais de desseins personnels. Ses conseils désintéressés, si les hommes ne les prisent pas, lui, il peut en gémir, mais il doit savoir rester dans l'obscurité, au besoin savoir souffrir, plutôt que de se lancer dans une voie qui entraîne dans un courant qu'on ne peut plus remonter, dans une voie qui perd fatalement celui qui y a mis le pied. Si Dieu a confié à un homme une mission politique, les événements viendront d'eux-mêmes le mettre en mesure de la remplir, sans qu'il ait à n'employer aucun mauvais moyen ; l'être chargé d'une mission s'étant incarné dans une existence propre à le conduire au but qui lui est assigné. V.

Évocation de soeur Marie Caroline

Dame ursuline décédée à sainte T. (Belgique)
Médium, mesdemoiselles Mugnaiai (à Marseille).
Cette soeur, dans sa dernière incarnation, était désolée de savoir son frère, M. V., adepte du Spiritisme ; elle communiait toutes les semaines à son intention, et s'imposait des privations et des peines corporelles pour chasser les démons qui obsédaient son frère bien aimé. Morte dernièrement, M. V. désirait connaître l'opinion nouvelle de cette bonne et douce religieuse, elle est venue spontanément et s'est exprimée ainsi :
Cher frère,
Je suis là, toute heureuse de ta bonne pensée ; il y a bien longtemps que je désirais ce jour. J'espérais pouvoir me communiquer par le même médium la semaine passée, mais on ne me l'a pas permis, et, craignant aujourd'hui que mon interprète ne me fasse défaut, je l'excitais à venir te voir. Ma satisfaction est grande, j'ai atteint mon but et me réjouis de te voir profiter de l'enseignement d'une doctrine si consolante. Ah ! Combien j'aurais été heureuse si, de mon vivant, j'avais pu la connaître et l'apprécier ! Aujourd'hui, je rejette les fausses croyances, et, envisageant toutes choses sous leur véritable aspect, je trouve admirable l'oeuvre du Tout Puissant ! Quelle harmonie dans l'univers ! Quel amour pour ses créatures, possède ce Dieu que l'on nous peint vindicatif et jaloux, tandis qu'il est bon et juste par excellence. Tu es heureux, mon frère ; tu connais la partie la plus essentielle des vérités divines, et s'il te reste beaucoup à apprendre, tu es assuré d'avoir fait le plus grand pas. Loin de toi désormais la crainte de l'avenir, car tout inspire confiance si l'on connaît le but de la vie terrestre, et les afflictions ne sont plus si douloureuses, les peines se supportent facilement. Visez le paradis, nous disait-on mais, qu'est-ce que le paradis du couvent, sinon un lieu de stériles contemplations, en comparaison de la liberté et des jouissances de l'Esprit dans l'espace !
J'ai passé par un état de trouble et de souffrance, avant d'avoir pu admettre la vie spirituelle telle qu'elle est ; j'attendais la réalisation de chimères restées sans effet. Mais, ô mon Dieu, je vous remercie d'avoir dessillé les yeux de votre servante, de lui avoir montré les oeuvres de votre bonté. Désormais, je puis prendre ma part à ce festin de joie réservé aux Esprits qui ont, selon leur choix et leur vocation, tâché d'améliorer et d'élever leur principe spirituel.
Cher frère, je t'aime bien va, car je le vois, tu apprécies cette sainte doctrine que Dieu a révélée aux

hommes de bonne volonté, pour les amener au progrès et au bonheur qui attend toutes ses créatures. Je recommande à ton affection et à celle de ta famille, mon jeune médium, car il m'est bien sympathique.
Louise

Un médium, grand artiste inconnu

M. Mugnaini, du groupe Charitas, à Marseille, nous a envoyé la Victoire de Constantin sur Maxence, un vrai chef-d'oeuvre, obtenu médianimiquement par le médium dessinateur, M. Fabre, et dont nous avons parlé dans la Revue du mois d'août 1873, page 234. Nous engageons les spirites et les amateurs d'oeuvres d'art, à venir, 7, rue de Lille, dans les bureaux de la Société, pour se rendre compte de cette curiosité médianimique, la plus remarquable que nous ayons vue.
A Marseille, les amateurs l'avaient cotée 800 francs. M. Fabre demande 600 francs de son tableau, où plus de cent personnages, admirablement dessinés, sont représentés avec un talent d'exécution bien rare. Le tableau a 1 mètre de longueur, sur 0,45 de hauteur avec le cadre doré, 1,36 de longueur, sur 0,76 de hauteur.

Une guérison par le magnétisme curatif

Notre ami et frère, Marc Baptiste, membre de la Société pour la continuation des oeuvres spirites d'Allan Kardec, a pu guérir sa mère en magnétisant les remèdes ordonnés par deux docteurs, dont l'un, M. Camboulives, est un spirite éclairé et convaincu. Préalablement, il avait demandé conseil à l'Esprit du D^{r} Demeure et avait trouvé son opinion corroborée par la Revue de septembre, dans l'article de M. V., Recherches sur la pratique de la médiumnité guérissante : « Un soir, dit-il, l'action fluidique occasionna une augmentation notable de douleur ; je dis occasionna, car je ne croyais pas pouvoir l'attribuer à une autre cause.
J'en eus la preuve en attirant énergiquement à moi le fluide lancé un moment auparavant, ce qui fit cesser la douleur. Mon frère, qui était présent, m'avait prévenu en me disant que je donnais trop de fluide. C'était son impression qu'un fait immédiat faisait passer à l'état de réalité.
Le lendemain, 30 août, je recevais de l'Esprit de M. Demeure la communication suivante : « Mettre une molécule saine à la place d'une molécule malsaine »
Voilà tout le secret du magnétisme curatif, car c'est littéralement mettre la santé à la place de la maladie. Dans les maladies où il y a des spasmes douloureux, comme celle qui vous occupe, le fluide curatif que nous apportons à la maladie se met en lutte avec fluide qui paralyse momentanément le libre fonctionnement des organes de la digestion et produit ces douleurs intenses, qui n'ont rien de dangereux, mais qui ne laissent pas de provoquer un ébranlement nerveux chez la personne qui souffre et chez les personnes témoins de ses souffrances. C'est à faire cesser cet ébranlement que nous devons nous attacher, et pour cela il faut éviter qu'il se produise un trop plein de fluide, surtout quand la nourriture n'est pas abondante dans la personne qu'on traite, ou bien si la digestion est difficile. Afin de changer le liquide contenu dans un vase pour le remplacer par un autre liquide, il faut d'abord verser le premier pour que la place soit libre. La comparaison n'est pas d'une justesse parfaite, car si le liquide ne peut chasser un autre liquide du vase qui le contient sans se mélanger à lui à un certain degré, le fluide sain énergiquement lancé, peut, dans certaines occasions chasser d'un coup le fluide malsain ; c'est ce qui arrive dans les guérisons instantanées. Dans le cas présent et dans les cas analogues où nous aurons affaire à des constitutions qui demandent des ménagements, voici comment il faut procéder : Dans une magnétisation de dix minutes, par exemple, on attire à soi pendant les cinq premières minutes le fluide morbide, on s'en défait par un effort énergique de la pensée après l'avoir rendu inoffensif à l'aide du même moyen, puis on fait appel aux guides spirituels pour qu'ils imprègnent l'opérateur du fluide qui est de nature à rétablir l'équilibre dans l'état du malade. Les magnétisations d'une durée de dix minutes sont les meilleures, en ce qu'elles ne sont pas trop fatigantes en général, et qu'elles suffisent dans la plupart des cas. Du reste, on s'en réfère au plus ou moins de fatigue qu'éprouve la personne magnétisée et

qu'on ressent soi-même. L'essentiel est de procéder comme je vous l'ai dit ; aspirer le fluide morbide dans la première moitié de la durée de l'action, le rejeter après l'avoir rendu inoffensif, se charger d'une quantité suffisante de fluide approprié au cas, avec l'aide des guides, et le projeter énergiquement dans le périsprit du malade. Il n'est pas de maladie qui puisse résister à ce traitement bien conduit. Les magnétisations doivent avoir lieu deux ou trois fois par jour, selon les besoins ; jamais au moment des crises. Nous reviendrons longuement sur toutes ces choses si intéressantes pour l'humanité présente et à venir. Il n'y a pas d'inconvénient à prendre les médicaments ordonnés, cela amènera le calme nécessaire à l'action fluidique.
Demeure.

Bibliographie

Les incurables par M. Emile Saint-Hilaire.
Nous avons lu avec plaisir un volume intitulé : Les Incurables. Cet ouvrage qu'on pourrait dire spirite, est d'un intérêt si attachant, qu'une fois commencé on ne peut le quitter sans l'avoir terminé, du moins est-ce ce qui nous est arrivé à nous-mêmes. Nous félicitons l'auteur des bonnes pensées que contient son récit, un peu triste, il est vrai, mais où on sent la personne qui connaît bien le cœur humain et toutes ses misères. « Luttez, luttez, dit l'auteur, souvenez-vous que les épreuves de l'âme ne souillent pas. »
Une jeune mère, dont l'enfant se meurt, prie devant le portrait d'une soeur aînée qui l'a élevée. Elle regrette de ne plus l'avoir près d'elle pour écouter ses conseils si elle était là, il lui semble qu'a elles deux elles empêcheraient la mort de ce pauvre petit être. Tout-à-coup, en fixant cette peinture, les yeux lui paraissent animés ; la vie, l'existence, rayonnent sur ce visage ; elle croit entendre la voix de sa soeur : « Une autre pensée que la mienne parlait mentalement à mon âme et me disait : lève-toi, sors. » Elle est poussée à aller visiter une pauvre famille qu'elle avait secourue, elle y trouve un jeune médecin qu'elle ramène chez elle, il sauve l'enfant.
Plus loin, la mère dit encore : « Cette voix mentale qui s'est fait sentir à moi, qui me donna l'inspiration de trouver le sauveur de mon fils, je l'entendis de nouveau. » Par ces quelques lignes, on peut voir que la personne qui nous fait dans ce volume le récit des derniers moments de deux jeunes frères poitrinaires et d'une pauvre femme, folle à la suite d'un violent chagrin, partage nos consolantes croyances, et veut, sans mettre un titre spirite à son ouvrage, en donner l'idée à ses lecteurs. Nous souhaitons vivement que ce petit volume ait du succès, ne pouvant qu'apporter la bonne semence.

Pauvre Jacques
Nous recommandons à nos lecteurs qui se préoccupent de la question de l'éducation et de l'instruction obligatoire, le volume Pauvre Jacques, par Emile Lefèvre (dédié à notre ami Emmanuel Vaucher), l'infatigable propagateur de cette belle idée s'instruire pour s'améliorer ; s'améliorer pour s'unir ; s'unir pour mieux se connaître, s'estimer, s'aimer et s'entr'aider. Ces pensées étant le fond de l'ouvrage, que ceux qui partagent ces idées aident à la propagation de ce bon volume, tous le liront avec plaisir.

Avis important
La Revue spirite commencera sa dix-septième année au mois de janvier prochain. MM. les abonnés qui ne voudraient pas éprouver de retard dans la réception de leurs numéros, doivent renouveler leur abonnement avant le 31 décembre 1873, par renvoi d'un mandat sur la poste, à l'ordre de M. Leymarie P. G., 7, rue de Lille.
Photographies spirites
Par une combinaison nouvelle, nous avons pu établir les photographies spirites à 1 fr. au lieu de 1 fr. 50. Les personnes qui demanderont 20 modèles différents, les payeront 15 fr., soit 0,75 centimes chaque ; le port en plus, 1 fr. Cette collection, nous en avons 30 spécimens, peut faire un album peu ordinaire ; la Société les donne au prix de revient.

Pour le comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

TABLE DES MATIERES

Janvier 1873....2

A nos Correspondants....2
Variétés....5
Phénomènes d'apport....7
Correspondance....7
De l'action fluidique de l'homme sur les plantes et sur l'atmosphère....9
Action des fluides....11
Appel aux spirites du monde entier....13
Dissertations spirites....14
Qu'est-ce que le Spiritisme, quel est son but, quelle sera sa fin ?....18
Après la mort....19
Bibliographie....20

Février 1873....22

De la conscience, du libre arbitre....22
Correspondance....24
La bonne propagande....25
Réflexions inspirées à plusieurs spirites par l'article de Marc Baptiste....26
Variétés....28
Dissertations spirites....31
Poésie....35
Bibliographie....36

Mars 1873....40

De la vie....40
Variétés....41
Les mystères de Milon-la-Chapelle....43
Phénomène d'apparition Électro-spirite....45
Correspondance....46
Le Spiritisme à Pesth....49
Tout est animé....49
Dissertations spirites....50
Poésie....53
Bibliographie....54

Avril 1873....59

Fait remarquable d'hypnotisme....59
Variétés....62
Phthisie pulmonaire guérie par le magnétisme spirite, en neuf jours, chez une petite fille âgée de six ans....65
Correspondance....66
De l'action fluidique de l'homme sur les plantes et sur l'atmosphère....67
Lettre de M. M....71
Dissertations spirites....72

Mai 1873....77

De la vie....77
Variétés....80
Phénomènes d'apport....82
Les mystères de Milon-la-Chapelle....86
Anniversaire de la mort d'Allan Kardec....88

Dissertations spirites....89
Bibliographie....93

Juin 1873....95

Quid divinum....95
Variétés....100
Correspondance....103
Un remède contre la petite vérole....105
Magnétiseur qui n'a pas su se dégager....106
Impressions naïves de l'Esprit d'un panthéiste....107
Dissertations spirites....108
Bibliographie....112

Juillet 1873....113

De l'idéal spirite, naturel et divin....113
Variétés....115
Revue des groupes spirites....116
Le médium Libert....116
Une mort spirite....118
Louise Lateau, la stigmatisée....119
Correspondance....119
Un apôtre spirite auprès des morts....121
Dissertations spirites....123
Poésies spirites....129
Bibliographie....130

Août 1873....131

Du bonheur et de l'espérance....131
Correspondance....133
Revue des groupes spirites....134
Une obsession bien caractérisée....136
Du culte à rendre à Dieu....137
Variétés....139
Les stigmatisés....142
Une visite au village de Cempuis (Oise)....143
Dissertations spirites....144
Poésie spirite....147

Septembre 1873....149

Des influences....149
Variétés....152
Intelligence des animaux....154
Correspondance....156
Le pensionnat du Petit-Château....157
Recherches sur la pratique de la médiumnité guérissante....158
Dissertations spirites....161
Nécrologie....164
Poésie spirite....165

Octobre 1873....167

Etudes philosophiques....167
Correspondance....169
Notes spirites....173
Photographies des Esprits à Londres....174
Le spiritisme en Hongrie....174

Une médiumnité inconsciente....174
Michigan....175
Récit d'une séance....176
Presse étrangère....177
Études....178
Dissertations spirites....181

Novembre 1873....185

Ancienneté du Spiritisme....185
Correspondance....186
Quid divinum....189
Interprétations erronées d'un ministre de Dieu....193
Variétés....196
Poésie....196
Dissertations spirites....197
Bibliographie....200

Décembre 1873....203

Constant Dombre de Marmande....203
Correspondance....206
Manifestations au verre d'eau....207
Le Spiritisme devant le tribunal du bon sens....208
Variétés....209
Souvenirs de voyages....211
Madame Tappan....215
Des dangers de la vie politique....215
Évocation de soeur Marie Caroline....219
Un médium, grand artiste inconnu....220
Une guérison par le magnétisme curatif....220
Bibliographie....221